

LA CHUTE DE SATAN
(1854)

AUGUSTE MAQUET

La chute de Satan

SUITE DU COMTE DE LAVERNIE

LE JOYEUX ROGER
2012

Cette édition a été établie à partir celle de L. de Potter – libraire-éditeur, Paris, 1854, en 6 volumes.

Nous en avons modernisé l'orthographe souvent inconsistante, modifié la ponctuation lorsque visiblement erronée et numéroté les chapitres de façon continue.

ISBN : 978-2-923981-30-7

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

I Un soleil et deux lions

Pendant que Louvois, qui avait embrasé toute l'Europe pour se donner de l'importance et occuper son maître, travaillait avec l'énergie que nous lui avons vue à ruiner par un coup d'État la confédération dont Guillaume III s'était déclaré le chef, ce prince arrivait paisiblement et sans défiance d'Angleterre en Hollande, son pays natal.

Paisiblement n'est peut-être pas tout à fait exact. Une violente tempête avait accueilli sa flotte sur les côtes, et le prince, impatient d'abord, s'était jeté presque seul dans une chaloupe, au risque de noyer mille fois César et sa fortune, mais enfin il avait abordé.

Guillaume avait alors quarante-et-un ans. Faible de tempérament, maladif, toussant parfois jusqu'à tomber en syncope, son corps vivait seulement par sa volonté, son visage par la flamme seule de son regard. Quand cette pâle figure, au nez aquilin, aux lèvres pincées, au menton ferme, aux pommettes osseuses, apparaissait dans le calme plat de la vie : « Voilà un moribond qui cherche le soleil », se disait le passant. Lorsque ce même visage se montrait dans la mêlée d'un combat, avec une auréole de feu et de fumée, le soldat s'écriait, en voyant son œil flamboyant, ses lèvres frémissantes, ses joues rougies par la fièvre : « Celui-là est un héros ! »

Ce grand capitaine, toujours battu par la France, coûta à la France son sang le plus pur et toutes ses richesses ; sans lui, le roi ne se fût pas appelé peut-être Louis-le-Grand, mais à coup sûr on l'eût nommé Louis-le-Puissant et Louis-l'Heureux. Cependant le roi de France ne dut qu'à lui-même cet ennemi terrible ; son orgueil rencontra un égal et la lutte dura trente ans.

Louis XIV, au plus haut de ses prospérités, avait fait offrir en

mariage au jeune prince d'Orange mademoiselle de Blois, la première fille qu'il avait eue de mademoiselle de la Vallière. Guillaume répondit qu'il était fils de la fille de Charles I^{er}, c'est-à-dire d'une fille légitime de roi ; petit-fils de la fille légitime d'un électeur de Brandebourg, c'est-à-dire d'un prince régnant, et que par conséquent, dans sa famille, les princes avaient l'habitude d'épouser des princesses légitimes, et non des bâtardes.

Jamais Louis XIV ne lui pardonna cette réponse, et il était logique dans son ressentiment, lui qui fit épouser ses filles adultérines au duc d'Orléans, son neveu, et au petit-fils du grand Condé.

Quoi qu'il en soit, ce fut du roi de France au prince d'Orange une haine que ce dernier essaya vainement d'éteindre par mille retours et soumissions. Puis, quand il eut tout mis en œuvre pour se réconcilier avec Louis XIV, sans y parvenir :

— Eh bien ! dit-il, je le forcerai de me donner son estime.

Et il tint cruellement parole.

Guillaume, nommé stathouder des Provinces-Unies, épousa, au lieu d'une bâtarde, la fille du duc d'Yorck, qui régna depuis sous le nom de Jacques II ; et comme Jacques II était devenu l'allié de Louis XIV par conformité de religion, Guillaume profita de la haine que l'Angleterre protestante avait conçue contre son roi papiste. Il aida les Anglais à détrôner son beau-père, et comme il était petit-fils de Charles I^{er}, comme sa femme était fille du roi déchu, Guillaume se trouva en mesure de revendiquer à un double titre la couronne d'Angleterre. Il l'obtint par ses habiles négociations, la mérita par la victoire signalée qu'il remporta sur les papistes soutenus par la France à la journée de la Boyne ; et fermement assis sur ce trône, appuyé sur la Hollande, qu'il continuait à gouverner avec le titre de stathouder, allié de l'Empereur, de l'Espagne, de la Suède et de la Savoie depuis la ligue d'Augsbourg, il put se flatter désormais d'être pour le roi de France un de ces ennemis avec lesquels on compte.

À partir de ce moment, Louvois, qui désirait tant faire la guer-

re, dut se trouver satisfait. Entre deux lions rugissants d'orgueil et d'ambition qui convoitent la même proie, il n'y a de paix possible que le jour où l'un d'eux est abattu mort aux pieds de l'autre.

C'est pendant le sommeil d'un de ces lions que Louvois amena cent mille hommes sous les murs de Mons. Guillaume ne croyait pas que les Français eussent une armée prête, et lui-même n'en avait pas. Il venait de quitter Londres, laissant comme de coutume la régence à sa femme, et rentrait avec bonheur dans ses chères provinces hollandaises qui lui préparaient un triomphe, tandis qu'il ne leur demandait que les bois de sa belle maison de Loo et des sangliers bien méchants.

La Hollande était pour Guillaume, depuis son avènement au trône d'Angleterre, comme une de ces maisons de campagne que les Romains s'étaient bâties par-delà la mer. Il venait s'y reposer, se réjouir l'oreille du son de sa langue maternelle, il y trouvait des idées fraîches, et, comme en un bain fortifiant, il retrempait le roi constitutionnel des Trois Royaumes dans la république des Sept-Provinces.

C'était là qu'on se régalait de menacer et d'insulter la France, c'était là qu'on imprimait des pamphlets et qu'on fabriquait des manifestes, c'était de là que les réformés, chassés de France si cruellement et si impolitiquement par la révocation de l'édit de Nantes, rendaient à leur patrie un peu moins de mal qu'ils n'en avaient reçu, mais beaucoup plus que n'en autorise la religion chrétienne, fût-elle autant réformée que possible.

Guillaume, qui se prêtait complaisamment à toutes les familiarités de ses affectionnés Hollandais, ne leur laissait pourtant pas entamer Louis XIV autant qu'ils l'auraient désiré. Louis XIV était la bête terrible, Louvois la bête venimeuse des Hollandais. Guillaume leur abandonnait Louvois et détournait la conversation chaque fois qu'un courtisan essayait une flatterie aux dépens du roi de France. Générosité imitée d'ailleurs par Louis XIV qui jamais n'insultait qui que ce fût en paroles, et dont la haine ne

descendait jamais à la taquinerie. S'il continuait d'appeler le nouveau roi d'Angleterre *M. d'Orange*, tandis qu'il appelait Jacques II *mon frère*, comme il donnait à ce prince une cour, des armées, des millions, tout enfin, en attendant qu'il lui rendît son trône, il payait assez cher le droit de l'appeler Majesté.

L'année précédente, à la bataille de la Boyne, Guillaume avait eu l'épaule effleurée par un boulet ; le bruit courut qu'il était mort. À Paris les badauds illuminèrent, firent des feux de joie et brûlèrent par les rues force mannequins d'osier qu'ils appelaient des princes d'Orange. En province on chanta des *Te Deum*.

Mais à Versailles le roi ne s'émut pas. Il n'eut pas un sourire, pas un mot qui marquât de la joie. Et cette dignité naturelle lui épargna le regret et le ridicule qu'éprouvèrent tous ces brouillons peureux quand, le lendemain, on apprit que le prince d'Orange se portait à merveille.

Ainsi donc les deux ennemis s'estimaient et se ménageaient l'un l'autre en attendant l'occasion de s'exterminer. Cette guerre grandissait au lieu de s'amoindrir par les questions de personnes.

Voilà pourquoi nous retrouverons Guillaume un peu sérieux, un peu guindé, parmi le fracas des réjouissances que la ville de La Haye célébrait pour le retour de son stathouder bien-aimé. Guillaume eût bien préféré s'aller perdre dans les bois avec sa meute ; mais La Haye, en habits de fête, avait dressé des arcs de triomphe, La Haye avait fait des vers latins et néerlandais pour Guillaume et contre Louis XIV, La Haye enfin donnait le soir même au stathouder un spectacle après lequel venait un souper.

Certes nous ne dirons pas ce que fut le festin destiné à un roi anglais par la cuisine hollandaise. Ce serait une rude tâche, et l'ombre de Vatel nous écoute peut-être. Mais quant au spectacle, parlons-en ; la France y est pour quelque chose.

Le château royal de La Haye s'élève sur une magnifique pièce d'eau qu'on appelle le Vivier. Les fenêtres se mirent comme à Venise dans les flots sombres. Sur ces flots qui recèlent les plus beaux poissons du monde, un théâtre de 80 pieds carrés avait été

bâti à la hâte ; il représentait quatre royaumes, un sur chaque face : c'étaient l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, et, il faut bien le dire, la France, chimérique apanage que les souverains anglais tiennent à peindre sur leur blason, ne pouvant l'inscrire sur la carte.

Tandis que la foule admirait cet édifice et saluait de ses vivats Guillaume et sa cour installés en face du Vivier sur des gradins de velours, on vit paraître à droite et à gauche du lac deux lions énormes, l'anglais et le batave, qui semblaient marcher sur les flots. Au-dessus d'eux, ou pour mieux dire entre eux, au fond du théâtre, apparut le soleil, un gigantesque soleil de bois avec une large et plate figure, hérissée, en guise de perruque, d'une cinquantaine de rayons que les patriotes artistes hollandais n'avaient qu'à regret couverts de papier doré.

À la vue du soleil, le public poussa une de ces huées sauvages que les hommes devraient laisser aux bêtes féroces lorsqu'elles sont de mauvaise humeur.

Guillaume, sur qui tous les yeux étaient fixés, comme pour lui demander s'il comprenait l'apologue, resta impassible, et rien ne révéla la joie de son cœur, qui tressaillait comme les autres d'orgueil et de courroux national.

Il s'agissait de voir lequel du lion batave ou du lion breton dévorait le soleil. Or, il n'était dans l'idée de personne, à La Haye, que ces lions et ce soleil fussent venus pour autre chose, ni que ce fût le soleil qui dévorât les lions. Cela se passe pourtant de la sorte en Afrique.

Mais n'oublions pas que nous sommes dans un théâtre, en plein Vivier, et que le soleil perd considérablement de sa force quand il est si près de l'eau et que ses rayons sont de bois et de papier doré.

Les lions ouvraient leur gueule menaçante, le soleil écarquillait ses gros yeux ovales, la lutte allait s'engager, les grondements populaires dénotaient l'émotion d'un intérêt poussé à son comble.

Mais tout à coup le soleil, tournant sur ses rayons comme une

roue sur ses rais, se mit à lancer des flots de feu sur les lions, grâce à mille et mille fusées qui s'enflammaient les unes les autres.

Le peuple garda un silence équivoque, malgré la splendeur du spectacle. Il trouvait que le soleil avait trop d'ardeur, les lions trop de patience, et un grand nombre de zélés crièrent : « À l'eau, le soleil ! à l'eau ! »

Mais quelle revanche pour les lions ! Ce malheureux soleil tournait encore avec ses maigres pétarades, lorsque les deux quadrupèdes, s'enflammant à leur tour, le bombardèrent avec tant de fusées, lui crachèrent tant de serpenteaux, de bombes et de boîtes, qu'ils étouffèrent son petit bruit dans leurs rugissements, son feu dans leurs volcans déchaînés, et, après l'avoir noyé de fumée, le forcèrent à s'aller cacher dans les flots du Vivier, où il fut englouti piteusement.

Alors, vingt gerbes d'étoiles lumineuses éclairèrent les faces pâles des cent mille spectateurs qui poussaient des hurlements de joie à déraciner le château et à le faire tomber dans le Vivier à côté du soleil de bois.

Puis, tous les yeux allèrent encore chercher une approbation ou même un remerciement sur le visage de Guillaume ; et, de fait, ce feu, cette fumée, cette canonnade, ces tonnerres d'applaudissements, toute cette joie nationale, dont il était à la fois la cause et le but, tout cet enivrement l'avait bien un peu atteint lui-même. Guillaume, touché au cœur, s'inclina pour répondre à ses compatriotes et les remercier sincèrement : le démon de l'orgueil venait de régner sur lui pendant une seconde ; Guillaume avait souri à l'allégorie du soleil noyé, lui, l'esprit sauvage qui renvoyait les chanteurs de louanges en leur disant : « Coquins ! me prenez-vous pour le roi de France ! »

Au même instant l'un de ses capitaines familiers entra sous le dais de velours, s'approcha du roi Guillaume et lui dit à l'oreille :

— Sire, un Français est en bas qui apporte, dit-il, une grande nouvelle.

Le roi, que tout le monde regardait encore, ne sourcilla point.

Il ne tourna pas seulement vers le capitaine son visage austère et lui répondit à mi-voix :

— Quel Français ?

— Une sorte d'espion, de transfuge, une figure hideuse, un homme écrasé par la fatigue.

— Ah ! d'où vient-il ?

Et le roi regardait toujours les autres feux d'artifice qui couronnaient la mort du soleil.

— De chez M. de Louvois, sire.

Guillaume tressaillit comme une harpe dont toutes les cordes sont frôlées par le vent.

— Dans la galerie ! dit-il précipitamment.

Et, le capitaine parti, Guillaume se leva aux dernières fusées, salua le peuple en plaçant une main sur son cœur, puis sortit de la tente de velours avec les lords anglais et les nobles hollandais qui formaient sa suite.

Cette brillante assemblée traversa la galerie, au bout de laquelle, dans une salle immense toute resplendissante d'orfèvrerie, de cristaux et de cires parfumées, était le formidable festin dont nous avons juré de ne point décrire les homériques splendeurs.

L'œil des conviés saisit cette perspective dès les premiers pas qu'on fit dans la galerie. Guillaume, lui, ne regarda que dans l'ombre, à sa gauche, et aperçut, appuyé, ou mieux, défaillant, près d'une colonne de marbre, un pauvre diable encore haletant, chauve, décharné, gardé à vue par deux pages qui observaient en ricanant ses moindres mouvements.

Guillaume avait tant vu d'ennemis en face qu'il se connaissait en haines. — Cette figure-là ne lui fit soupçonner ni poignard ni poison, c'était la peur en justaucorps de ratine et en bottes crottées. Il y avait à travers toutes ces apparences repoussantes certain galbe de soldat qui attira tout d'abord le stathouder.

Sortant brusquement du groupe qui s'acheminait vers la salle du festin — on avait dépassé l'homme appuyé à la colonne :

— Passez toujours, messieurs, dit-il, je vous suis.

Et tout droit, tout net, l'œil dilaté, la poitrine ouverte, il marcha vers cet homme.

— Tu es Français ? dit-il.

— Oui, sire.

— Tu viens de chez M. de Louvois ?

— Oui.

— Tu es soldat ?

— Homme d'épée.

— Tu t'appelles ?

— De La Goberge.

— Que me veux-tu ?

— Vous apporter une nouvelle.

Guillaume recula sans affectation d'un pas, l'œil attaché sur les mains inquiètes de son interlocuteur. Il venait de réfléchir que la bravoure est une belle chose, la générosité une noble vertu, mais que ces deux sublimités ne parent pas un coup de couteau, et que Henri IV, roi brave et généreux, Henri III, roi généreux et brave, étaient morts tous deux pour n'avoir pas fait à propos ce raisonnement.

— Voyons la nouvelle, demanda le roi.

— Mons est envahi, dit La Goberge avec la précision d'un Spartiate.

Guillaume frissonna.

— Te moques-tu ? dit-il... envahi... par qui ?

— Par nous.

— Combien êtes-vous, vous ? répliqua vivement Guillaume jouant avec les mots de La Goberge.

— Cent mille, dit celui-ci.

Guillaume, avec un sourire de pitié :

— Si tu veux te faire payer, reprit-il, donne-nous-en pour notre argent ; avoue que c'est Louvois qui t'adresse à moi pour troubler ma digestion, pour me faire mourir de peur... avoue cela, et je te donne le double de ce qu'il t'a promis ; mais avoue vite,

on m'attend pour souper.

La Goberge, chancelant et l'œil vitreux :

— Sire, murmura-t-il, je suis plus pressé que vous, j'ai fait cent lieues, je meurs de fatigue et de faim. Je suis venu, chassé par mon maître, et menacé d'une prison éternelle.

— Nous avons un certain Zopyre qui en fit autant pour Darius, murmura ironiquement Guillaume ; seulement celui-là s'était fait couper le nez et les oreilles pour se donner un peu plus de créance ; il ne te manque qu'un œil, à toi. Ce n'est pas assez pour me prouver que Louvois, en six semaines et sans bruit, a composé une formidable armée : ce serait un tour de force.

— Vous devriez être accoutumé aux siens, dit La Goberge, depuis celui qu'en 1672 vous a joué le facteur Brossmann.

— Brossmann ! s'écria Guillaume, ce facteur qui avait acheté toutes mes munitions !

— Précisément !

— Et c'était Louvois qui envoyait ce facteur Brossmann ?

— Louvois était Brossmann lui-même.

— Prouve-le donc !

— C'est moi qui l'accompagnais chez le marchand, à Rotterdam !

Guillaume se mordit les lèvres jusqu'au sang pour essayer de dissimuler toute l'émotion qu'éveilla en lui ce souvenir.

— Alors, tu es venu trahir ici ta patrie ? dit-il à La Goberge.

— Non, pas ma patrie, mais Louvois.

— Et tu certifies... sur ta tête...

— Que Mons est envahi par une armée de cent mille hommes.

— Commandée par...

— Par le roi !...

En achevant ces mots qui allumèrent un feu dévorant dans chaque veine de Guillaume, La Goberge tomba épuisé, à genoux d'abord, puis renversé tout à fait sur la dalle.

Et au même instant, comme pour prouver tout ce que venait

de dire le transfuge, un cavalier du Hainaut entra, couvert de sueur et de fange ; il apportait à Guillaume une lettre du prince de Bergues, gouverneur de Mons...

C'était le cinquième courrier expédié depuis l'arrivée des Français ; mais Luxembourg et Boufflers en avaient intercepté quatre.

Guillaume pâlit, déchira la lettre et congédia le cavalier en lui commandant impérieusement le silence.

Il va sans dire que du bout de la galerie les lords et les nobles, avec tous les officiers assemblés, regardaient cette double scène d'un œil aussi curieux que leur estomac était impatient.

Guillaume, ayant dompté l'hydre qui venait de le mordre au cœur :

— Messieurs, dit-il avec tranquillité, voilà un pauvre diable d'officier français qui passe à nous. Il meurt de faim, de froid, de fatigue. On paie mal, à ce qu'il me paraît, les bons services chez le Roi Très-Chrétien. Pages ! faites souper cet homme et qu'on le garde à part dans mon cabinet. Quant à nous, messeigneurs et messieurs, à table, s'il vous plaît, j'ai hâte de boire à votre santé.

Guillaume s'assura d'un coup d'œil que ses écuyers emmenaient La Goberge. Il prit place au festin, sous un dais de brocart d'or brodé de pierres précieuses : à sa droite le pensionnaire de La Haye, à sa gauche le comte de Monmouth ; et en s'asseyant, le sourire sur les lèvres, il attira à lui son grand écuyer Owerkerque, et lui dit à l'oreille sans cesser de regarder l'assemblée :

— Dans une heure, des chevaux, une escorte.

Le repas commença. Ce fut une suite de santés bruyantes à chacune des Provinces, puis au sept ensemble, puis à l'Angleterre, puis à l'Écosse, puis à l'Irlande, ensuite aux Trois-Royaumes ; enfin à la ruine de ce fameux soleil qui luisait à Versailles ; toast accueilli frénétiquement par toute l'assemblée, tandis que Guillaume, rentré en lui-même, mouillait à peine ses lèvres dans le vin et se disait :

— J'ai trop tôt applaudi quand ils ont noyé ce soleil dans le

Vivier !... Il brille encore et brillera peut-être sur ma tombe.

Une toux sèche et douloureuse gronda au fond de sa poitrine et lui déchira les poumons. Il étouffa le bruit et la douleur dans sa serviette à fleurs brodées, et pour mieux dissimuler encore il leva son verre.

Un triple hurrah couvrit le sifflement de sa toux et son imprécation de rage.

— Comment sauver Mons ? pensait Guillaume ; Mons ! la clé des Flandres ! Je n'ai pas d'armée... je n'ai pas d'argent... Oh ! mais j'ai une idée !

La joie des nobles convives, excitée par la belle humeur du prince, en était venue à égaler celle des spectateurs plébéiens du Vivier.

Owerkerque reparut et s'approcha de son maître comme pour lui verser du vin :

— Prêts, dit-il.

Guillaume l'attira de nouveau à lui.

— Pas de chevaux, dit-il, un bateau, des relais jusqu'à Rotterdam, et qu'on place le Français dans le fond de ma cabine.

Owerkerque sortit pour la seconde fois.

— Il me faut un conseil, il me faut quatre millions, pensa Guillaume – je trouvera tout cela chez mon ami Van Graaft, puisque ce Français, envoyé par la Providence, a connu le facteur Brossmann.

II

La maison du Boompjes

Après le souper, le bal : Guillaume profita du tumulte, prétextant sa fatigue, et, après avoir remercié le pensionnaire et les bourgmestres qui l'avaient conduit à son appartement, il sortit par une porte dérobée, et gagna le quai, s'appuyant sur son écuyer, parce qu'en effet il tombait de lassitude.

Un bateau léger, plat, assez long pour renfermer une jolie cabine, un entrepont et une cabine moins élégante, était amarré aux rampes de l'escalier de pierre. C'est le bateau qui sert encore aujourd'hui, en Hollande, pour la navigation sur les canaux. Il ressemble aux anciens coches de Paris à Auxerre ; seulement, il ne peut tenir que vingt personnes et n'est chargé ni de bois ni de fer. Les bateaux particuliers sont plus petits et plus légers encore.

Au lieu d'un cheval pour traîner le coche le long des rives, l'écuyer en avait fait atteler deux. Un piqueur à cheval courait devant pour faire conserver la droite au bateau du roi et empêcher les chocs et les regards.

Guillaume, couché sur des coussins, une lampe au-dessus de sa tête, travailla toute la nuit sans secousse et sans fatigue. Le bateau glissait moelleusement ; aucun bruit, aucun danger. Les chevaux qui trottaient sur le chemin de hallage étaient remplacés toutes les cinq lieues par un attelage frais. Maître La Goberge dormit dans la seconde cabine, malgré toutes ses préoccupations. Il n'était pas effrayé d'aller où allait le roi ; et d'ailleurs tout avenir lui semblait rose auprès du sort que lui réservait Louvois.

On comprend facilement la fuite de La Goberge. Séron l'avait enfermé provisoirement dans une chambre des étages supérieurs du donjon ; mais cette chambre tirait son jour d'une lucarne, et La Goberge, toujours défiant, avait voulu savoir pourquoi on le logeait si haut et si loin ; en conséquence il avait regardé comme

fait toujours le chat qu'on enferme, et de cette lucarne il avait plongé sur la cour intérieure. Tout à coup il avait aperçu Jaspin, puis Gérard, puis Rubantel et tous les officiers. Il avait vu aussi Louvois sortir de chez le roi dans un accès de fureur, et l'instant d'après, effrayant prodige, il avait vu, de son œil vu, Belair aux blonds cheveux embrasser Gérard et Jaspin.

Le plus sot comprend vite quand il s'agit de son intérêt ou de sa vie. La Goberge avait compris, d'après sa stupéfaction, quelle serait la rage de Louvois lorsqu'il apprendrait la résurrection de Belair. On peut se tromper quand on dit avoir écrasé un homme sous une pierre, mais on n'a pas le droit d'annoncer deux coups d'épée qui n'ont laissé aucune trace.

La Goberge connaissait Louvois. Nul homme ne supportait si peu la plaisanterie : toute mystification faite à Louvois aboutissait toujours à quelque échelle de potence ou à quelque porte de cabanon.

La Goberge n'hésita pas, et il eut raison. Déjà un huissier le venait chercher pour parler au ministre ; la colère de Louvois allait choir tout entière sur le misérable. Dès que l'huissier eut signifié l'ordre au maître d'armes, celui-ci prit son chapeau, passa devant, et tandis que l'huissier se tournait pour fermer la porte, La Goberge le poussa dans la cellule, l'y enferma bel et bien, et descendit les degrés quatre à quatre.

Les valets qui l'avaient amené avec eux à Valenciennes lui avaient montré le chemin des écuries. La Goberge connaissait l'écuyer de Louvois et lui demanda un cheval comme cela était arrivé cent fois pour le service secret du ministre, et un quart d'heure après il n'y avait plus de La Goberge.

Où aller ? en France ? Louvois l'eût rattrapé le jour même. Non, la frontière était à une lieue ; le fugitif traversa les lignes du blocus, vit arrêter les estafettes du prince de Bergues, montra la passe signée Louvois qui lui servait en toutes ses expéditions, et voilà comment, de relais en relais, dépensant ce rouleau que lui avait si imprudemment donné le ministre, notre coquin réussit à

gagner La Haye, quand partout les courriers de Mons avaient été faits prisonniers.

Maintenant il dort sur un tapis au fond de la cabine du bateau ; à sa droite est le chien Pamphagus, un molosse qui rêve sanglier ; à sa gauche est le valet de chambre de Guillaume, qui rêve soleils d'artifice, et La Goberge, lui, rêve les saumons à la chair rose de Dordrecht, les florins d'or, moins jaunes que le vin d'Espagne qu'on vend à la buvette de l'Ours dans Keysers-straat, en un mot toutes les délices inconnues au soldat fidèle, et qu'un transfuge peut acheter si bon marché, au prix d'une pauvre petite trahison.

Cependant le bateau du roi d'Angleterre glissait toujours sur le canal ; et ce n'était plus la lune qui argentait les égratignures de son sillage, l'aube mélancolique et pâle mirait son blanc manteau dans l'onde. Depuis longtemps déjà l'on avait dépassé Delt, et le jour était grand lorsqu'on passa devant le village d'Over-schies, qui baigne dans l'eau ses maisons pittoresques.

Là, auprès d'un coq qui chante et d'un porc qui grogne, un marmot de cinq ans, trempant dans le canal une ficelle armée d'une épingle, pêchait fièrement des anguilles. Plus loin, les bœufs accroupis dans l'herbe haute se levaient pour regarder courir les chevaux du coche ; une belle jeune fille curieuse levait son rideau pour voir et être vue. Et Guillaume passait, enseveli dans ses couvertures, craignant de respirer cet air frais du matin, cet air adoré du pays natal.

Enfin le bateau s'arrêta près de la porte du Nord. Rotterdam apparaissait confusément au-delà dans le brouillard.

L'écuyer couvrit d'un manteau épais les épaules de son maître. Guillaume fit signe à ses valets de ne point déranger, mais de ne pas quitter le Français, et, cheminant côte à côte avec Owerkerque, il se dirigea vers la ville, traversa deux ou trois ponts, et s'arrêta enfin sur le Boompjes, belle promenade bordée d'arbres immenses, qui longe la Meuse.

Là s'élevait, plus cachée qu'autrefois, puisque les arbres avaient grandi, la maison de Van Graaft, toute bâtie en marbre et

en granit, avec ses vastes fenêtres derrière lesquelles le passant émerveillé ne manquait pas de compter les lampes et les lustres d'or, les vases d'or et les statues d'or et d'argent perchées sur des meubles massifs dont les entablements sculptés et reluisants leur servaient de piédestaux.

Toutes ces merveilles, à peine dissimulées par de grandes tapisseries formant rideaux, s'épalaient négligemment, le jour et la nuit, sans défense contre les voleurs qu'elles bravaient avec impudence depuis nombre d'années. Il n'était pas non plus défendu à l'œil des oisifs de contempler dans les dressoirs une insolente vaisselle d'or, plats gigantesques, buires longues comme des cigognes, vidrecomes bosselés, cafetières pansues, aiguières incrustées d'onyx et de sardoines gravées... Mais les voleurs ne songeaient pas à voler tant de richesses.

C'était comme le trésor de la ville. Rotterdam en était fière. Ce million employé comme nous venons de le dire était l'un des cinquante millions que le marchand Van Graaft avait gagnés dans son commerce, grâce aux bons canons hollandais qui avaient défendu ses navires, grâce aux bons ouvriers hollandais qui avaient débité bois, fer, cuivre et plomb pour charger ses navires.

En volant un plat d'or à Meynheer Van Graaft, on eût commis un crime de lèse-Rotterdam.

Mais ce n'était point pour cette raison que le Crésus défendait si peu ses trésors. Van Graaft possédait cinquante millions ; mais une idée le possédait. Tout cet or qui débordait chez lui de la cave aux combles, sa femme l'avait gagné en fondant sa maison de commerce, et Van Graaft avait tué sa femme !

Nous savons combien elle était belle. Nous connaissons l'histoire douloureuse de cette intelligente et brave créature que Van Graaft avait surprise après une année d'absence auprès du berceau d'un enfant de quelques mois. Nous l'avons vue, expirante, sauver son enfant que menaçait la fureur jalouse de Van Graaft : tout cela, enveloppé de mystère, était oublié ou plutôt inconnu à Rotterdam. Le vent chasse si vite la fumée d'un coup de pistolet !

la terre a si tôt bu le sang généreux d'une pauvre femme !

Rien ne survivait du légitime assassinat commis par le négociant, rien que cette idée qui le possédait, et cette idée était un remords.

Aussitôt qu'il eut frappé la coupable, il s'enfuit. Lorsqu'il revint dans sa maison, Éléonore était ensevelie, l'enfant avait disparu. Le stathouder Guillaume, pour qui Van Graaft en vingt rencontres avait dépensé son argent et sa vie, vint rendre visite à son ami qui lui montra le portrait d'Éléonore, son siège vide au coin de l'âtre, un pistolet pendu au mur, sans expliquer par une syllabe cette effrayante pantomime.

Guillaume inclina la tête comme pour dire qu'il comprenait. Il serra la main de Van Graaft, s'assit à la place vide, regarda pendant quelques minutes tourbillonner les étincelles dans le brasier, puis il sortit sans qu'eût retenti dans la chambre un autre bruit que la respiration du meurtrier muet et le soupir du prince taciturne.

Depuis, bien de projets de guerre, bien des traités d'alliance, bien des batailles, bien des défaites empêchèrent Guillaume d'aller visiter son bon ami le marchand. Le prince d'Orange grandissait à force de luttes et de peines. Van Graaft s'enrichissait sans sortir de son fauteuil. Sa maison avait été mise sur un tel pied par sa femme, que l'or, habitué à couler vers la maison du Boompjes, ne cessait d'y affluer. Pas un sac de florins n'entra chez Van Graaft sans lui rappeler cette femme : elle lui envoyait tous ces millions du fond de son tombeau.

Jamais aucune révélation ne lui avait fait connaître la vérité : lui-même fuyait toute lumière à cet égard. Il savait qu'un étranger avait vécu assidûment près d'Éléonore pendant un mois. On lui avait nommé un riche facteur, ce Brossmann mystérieux qui figurait sur ses livres de commerce pour un paiement de six millions. Mais Brossmann avait disparu, et c'était en vain que Van Graaft le faisait chercher par toute l'Europe. Le fabuleux facteur n'était connu d'aucune maison respectable. Dans les comptoirs

d'Afrique, aux Indes, en Chine, nul n'avait trouvé trace de Brossmann, et cette chimère grossissant tous les jours dans le cerveau du malheureux Hollandais, Brossmann était devenu sa monomanie.

La première fois qu'il revit Guillaume, c'était après la bataille de Sénef. Van Graaft, au lieu de consoler son ami si bien battu par le prince de Condé, lui demanda de s'informer si parmi les morts on ne trouvait pas le nom d'un certain Brossmann.

Guillaume voulut savoir à quel propos on lui adressait cette question. Van Graaft conta ses idées noires. Et le prince d'Orange fut attendri de voir une si grande passion aboutir à une telle folie.

À la ligue d'Augsbourg, Van Graaft se fâcha contre son ami.

— Guillaume, lui dit-il, vous allez me fermer toute la France, et je n'y pourrai pas chercher ce Brossmann.

Quand le prince d'Orange fut élu roi d'Angleterre, parmi toutes les lettres de félicitations et d'hommages qu'il reçut à Londres, un paquet carré d'une grosse écriture frappa sa vue et lui apporta comme un parfum néerlandais, une vapeur de Meuse chère à son souvenir.

C'était une lettre de Van Graaft. Sans doute l'ami du Boompjes adressait comme les autres son tribut affectueux au stathouder devenu roi.

Guillaume, écrivait Van Graaft, à présent que vous avez l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande – la France en est, je crois – cherchez-moi, je vous prie, un sieur Brossmann, facteur et négociant.

Mais cette idée obstinée, cet épouvantable supplice s'était depuis quelque temps compliqué d'une autre torture. Van Graaft songeait à l'enfant que sa femme avait abandonné en mourant. Cet enfant était peut-être mort de faim ou de froid. De faim !... quand il y avait cinquante millions en or dans la cave de sa mère, cinquante millions gagnés par le travail de sa mère, pauvre enfant

innocent !...

Et alors, Van Graaft appliquait son visage sur les vitres, il regardait sur le Boompjes, et les paysans voyaient cette figure étrange apparaître au milieu des potiches et des statues d'or comme la tête immobile et fatale d'une divinité japonaise. On le saluait, on lui souriait et il ne répondait pas.

Que regardait-il ainsi durant des heures entières ? Ses bateaux qu'on déchargeait presque à sa porte ? Les chariots pleins de sacs et de lingots qui arrivaient dans sa cour escortés par un garde de la marine ? Non ; il regardait les enfants qui jouaient le long des arbres avec les rognures tombées de ses ballots, et il se demandait si l'enfant d'Éléonore n'allait pas lui apparaître, pâle et pleurant, pour lui demander la charité.

Telle avait été la vie de cet heureux, de ce riche, de ce roi des marchands. Dieu lui avait donné la santé. Grand, large et fort, il faisait plier un cheval sous son poids ; sa raison étonnait ceux qui connaissaient sa folie. Sa folie stupéfiait ceux qui tous les jours avaient recours à sa raison. Rotterdam n'aurait jamais eu de juge de commerce plus clairvoyant et plus instruit ; mais il ne voulait d'autre siège que le sien, dans la crainte de n'avoir plus en face le fauteuil vide d'Éléonore et le portrait et le pistolet pendus à la muraille, qu'il ne quittait pas d'un instant.

Guillaume connaissait bien cet homme et l'aimait. Van Graaft le traitait si peu en roi ! excepté lorsqu'il s'agissait d'un prêt ou d'une fourniture. Quelle que fût l'heure de son arrivée, Van Graaft le recevait comme s'il l'avait quitté la veille, et reprenait la conversation de l'an ou des ans passés.

Il venait de se lever et congédiait son valet quand Guillaume entra dans sa chambre, laissant Owerkerke dans la grande salle.

— Bonjour, ami Van Graaft, dit le roi en tendant la main.

— C'est le roi Guillaume, répliqua lentement et sans manifester la moindre surprise le grave Hollandais qui serra cette main dans les siennes. Asseyez-vous, Guillaume, vous êtes le bienvenu dans la province.

— Je n'ai pas voulu passer si près de Rotterdam sans vous visiter, maître Van Graaft, vous avez bon visage, il me semble.

— Et vous, mauvais, Guillaume, dit le marchand, vous ne vous soignez pas – l'air de la Tamise est mauvais pour la toux.

— Il faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher, maître. Si l'on pouvait être roi d'Angleterre et habiter à La Haye ou à Rotterdam, je le préférerais ; mais, je le répète, vous êtes bien portant, je m'en réjouis.

Le marchand tourna le dos sans façon à son royal visiteur et colla sa face aux vitres. Guillaume s'allongea sur son fauteuil sans paraître y faire attention.

— Il y a de beaux enfants, dit-on, en Angleterre, reprit Van Graaft, en revenant.

— Fort beaux, mais ceux de notre pays les valent, dit le roi.

Et pour couper court à cet ordre d'idées qui le gênait, Guillaume reprit :

— Van Graaft, je suis venu vous consulter sur une chose.

— Ah ! ah ! quelle chose ?

Et Van Graaft s'assit.

— Je vais être forcé de recommencer la guerre en Flandre.

— Mauvaise affaire. Vous périrez par la guerre. On dit que vous êtes un grand général, j'en suis sûr, moi, car vous avez le génie patient et destructeur ; cependant vous êtes toujours battu.

— L'homme donne la bataille, Dieu donne la victoire, répartit flegmatiquement Guillaume.

— C'est vrai ; mais si vous étiez en paix, Dieu ne donnerait pas la victoire à d'autres.

— Je fais de mon mieux, cependant, dit Guillaume, et l'an passé j'ai réussi.

Il faisait allusion à la bataille de la Boyne, une grande journée, son triomphe.

— Ah ! dit Van Graaft du ton d'un homme à qui l'on apprend quelque chose qu'il ignore ; eh bien, tant mieux... Dites-moi, Guillaume, avez-vous tué quelqu'un dans le combat ?

— Mais, peut-être, répliqua Guillaume.

— Ah ! vous n'en êtes pas sûr ! vous ne savez pas ! Vous êtes bien heureux, vous !

— Mon ami, dit Guillaume, j'ai dû avoir ce malheur comme presque tous les gens de guerre.

— Oh ! continua Van Graaft en souriant, ce sont des hommes que tuent les gens de guerre, des hommes armés qui se défendent... ce n'est pas comme lorsqu'on tue des femmes... des enfants.

Guillaume sentit le retour de la folie.

— J'ai donc la guerre en perspective, interrompit-il vivement, une rude guerre que me fait la France.

— Je vous ai dit souvent que vous avez tort, Guillaume, d'entretenir la guerre avec la France. On sait pourquoi vous haïssez les Français, vous avez tort, ce sont de bonnes gens.

— Leur prince est mauvais, repartit Guillaume.

— Eh ! Guillaume, y a-t-il un bon prince quelque part ? dit naïvement le républicain millionnaire. Croyez-moi, signez vite une longue paix avec les Français, et mettez-y seulement des conditions.

— Lesquelles ?

— La première, c'est qu'on me retrouvera un certain Brossmann.

— Fort bien. Après ?

— La seconde, c'est qu'on pendra le seul vrai coquin qu'il y ait en France, le seul auteur de tous les maux que souffre l'Europe, votre seul ennemi, Guillaume, car, après tout, il n'est pas le mien. Depuis qu'il nous fait la guerre, je vends pour douze millions de salpêtre et de fer chaque année, au bénéfice d'un cinquième... Et cependant, autrefois, il m'est arrivé en un seul mois de vendre pour six millions à un seul facteur... du temps de ma femme... ce facteur s'appelait Brossmann. Avez-vous bien souvenir de ma femme, roi Guillaume ? comme elle était belle... Vous ne croirez pas une chose, c'est que je voudrais avoir le

portrait de son enfant. À présent qu'elle est morte, je n'ai plus de haine. Vous comprenez cela, seigneur ?

Et Van Graaft se leva de son fauteuil en suffoquant, et marcha de la fenêtre à la porte jusqu'à ce que le démon du remords eût passé loin de sa tête en faisant siffler ses vipères et ses noires ailes.

Guillaume résigné attendit. Van Graaft revint.

— Je disais donc, reprit-il, que vous ferez la paix avec l'Europe, à la condition de faire écarteler Louvois.

— Nous verrons plus tard, dit Guillaume, dont le pâle visage s'illumina d'un fugitif sourire. En attendant, ce Louvois nous a jeté cent mille hommes sur Mons, et je pars pour combattre ces cent mille hommes.

L'effort qu'il fit pour en dire si long réveilla sa toux dans sa poitrine.

— Avec quoi ? demanda tranquillement Van Graaft. Vous nous faites tuer beaucoup de Hollandais, Guillaume.

— Je n'ai pas d'armée en ce moment, c'est vrai.

— Oh ! les Français ont beaucoup plus d'enfants que nous, soupira le marchand.

— J'ai dix mille Anglais, mais épars, se hâta de dire Guillaume, et, avec de l'argent, j'enrôlerai dans la Frise, j'achèterai des munitions. Je mettrai quinze jours à tout cela. Mons tiendra bien un mois.

— Oui, mais vous n'avez pas d'argent : vous coûtez gros aux Sept-Provinces.

— Je paie en gloire, mon maître, et en liberté !

— Oh ! c'est vrai, murmura Van Graaft, vous êtes un solide appui pour la Hollande. Enfin, vous venez m'emprunter de l'argent, Guillaume, je vois cela.

— Quatre millions.

— Je ne vous les donnerai pas ; demandez-les à votre parlement d'Angleterre ; ces gens-là sont trop riches, faites-les dégorger. Moi, je ne donnerai plus d'argent que pour la paix,

Brossmann, et la mort de Louvois...

— Eh bien ! s'il en est ainsi, repartit le roi en s'accommodant avec un merveilleux sang-froid à la folie de cet homme, nous allons essayer de vous satisfaire.

Et en disant ces mots, il souffla dans un sifflet d'or pendu à son cou.

On entendit se fermer la porte qui donnait sur le Boompjes, et un bruit de pas rapides retentit dans l'escalier.

Owerkerke parut à l'entrée de la chambre.

— Le Français est là, dit-il.

— Quel Français ? demanda Van Graaft.

— Vous allez voir, répliqua le roi.

La Goberge entra, effaré, ébloui par tout l'or qu'il avait vu dans cette maison.

— Vous comprenez le français, je crois ? dit Guillaume à l'oreille de Van Graaft ; eh bien ! écoutez, je vous prie... La Goberge, te reconnais-tu ici ?

— Oh ! oui, sire.

— Où sommes-nous ?

— Dans la maison de Van Graaft.

— Dis-moi quel est ce portrait.

— Celui de madame.

— À quel étage était logé ton maître ?

— Au rez-de-chaussée, en bas, près du salon.

— Va me chercher un verre d'eau dans sa chambre.

— À l'instant, sire.

Van Graaft, stupéfait, s'était levé pour voir de plus près cet homme qu'il soupçonnait d'être quelque automate merveilleux.

— De quelle chambre voulez-vous parler, et de quel maître ? dit-il au roi.

— Du maître que servait cet homme en 1672 ; de la chambre qu'occupait ici, à cette époque, le facteur Brossmann.

Van Graaft poussa un cri terrible et s'élança vers La Goberge, qui revenait avec l'aiguière et le gobelet.

— Tu as servi le facteur Brossmann ? dit-il d'une voix sourde.

— Réponds ! commanda le roi, qui vit hésiter La Goberge comme s'il craignait d'être tombé dans un piège.

— Oui, monsieur.

— Tu sais où il est alors ? tu vas me le dire.

Le maître d'armes interrogea le roi d'un regard suppliant.

— Réponds ! dit encore Guillaume.

— Il est à Mons.

— J'y vais ! s'écria le marchand.

— Attendez, mon ami, dit flegmatiquement Guillaume ; vous feriez peut-être un voyage inutile.

— Pourquoi ?

— Parce que, depuis si longtemps, il est possible que cet homme ne s'appelle plus Brossmann.

— Comment donc s'appellerait-il, sire ?

— Réponds ! dit Guillaume à La Goberge.

— Il s'appelle le marquis de Louvois, répliqua le maître d'armes, tout épouvanté de l'effet qu'avaient produit sa présence et ses paroles.

À l'instant même le visage de Van Graaft changea comme s'il eût quitté un masque : ces yeux égarés devinrent fixes, ce teint apoplectique devint pâle.

— Sire, dit-il, vous êtes un grand prince et un grand esprit. Vous venez de me faire comprendre pourquoi je ne trouvais pas cet homme, et vous avez chassé de mon cerveau le fantôme qui l'obsédait... Va-t-en, Français, et prends pour te payer le premier vase d'or que tu rencontreras sur ton passage.

La Goberge se précipita, radieux, hors de la chambre.

— Guillaume, continua Van Graaft, vous ne me demandiez pas assez pour faire la guerre à Louvois. Nous sommes deux maintenant : je vais vous donner huit millions. Votre Majesté part probablement pour Mons ?

— Sur-le-champ, mon allié.

— Et moi aussi. Oui, l'alliance est faite : la maison de Nassau et la maison Van Graaft ; le génie et la haine, le fer et l'or !

— Partons, dit Guillaume après avoir vidé son verre.

III

L'abbaye de Saint-Ghislain

Louvois avait porté sur les opérations du siège toute sa rage mal assouvie en des escarmouches particulières.

À côté de ce génie ardent travaillait un génie patient et infatigable : Vauban numérotait les pierres de la citadelle pour les démolir une à une.

Quand l'armée assiégeante eut occupé ses lignes et que le roi avec son frère et son neveu eurent vaillamment reconnu la place en plein jour, à portée du mousquet, la circonvallation terminée, la tranchée s'ouvrit vers la porte Bertaimont et fut poussée avec tant de rapidité qu'en une nuit, les travailleurs avancèrent de douze cents toises. Or on avait ouvert deux tranchées, comme si l'on voulait faire simultanément deux attaques ; et les terrassiers des deux ouvrages, rivalisant de zèle, arrivèrent les uns et les autres au même point : il y eut donc deux mille quatre cents toises de tranchées faites en huit heures, sans compter les galeries de communication entre les deux ouvrages.

Le roi passa cette première nuit à regarder les travaux. Louvois distribuait des éloges et des épigrammes. Il semblait, quand on le voyait aller de la tranchée Bertaimont à l'autre, brandissant sa canne et frappant du pied le sol ébranlé par les pioches, il semblait qu'il eût voulu dévorer toute la terre qui le séparait d'un duel corps à corps avec la ville.

Les batteries françaises se construisaient. Cependant Mons n'avait pas encore tiré un coup de mousquet, elle semblait prêter l'oreille dans l'ombre et attendre une égratignure à sa chair, comme si les travailleurs français n'eussent encore fait que chauffer son épiderme.

Mais au point du jour, alors que l'œil put distinguer les silhouettes mobile des pionniers et des ingénieurs qui se relayaient

par escouades, un tonnerre d'explosions se fit entendre sur la gauche de la tranchée de Bertaimont, et cinq à six mineurs chancelèrent et roulèrent avec leur pelle, arrosant la terre du premier sang français que ce siège eût vu se répandre.

On aperçut alors le moulin d'Hion, tout candide et tout inoffensif la veille, qui, pendant que les Français cheminaient avec la tranchée, s'était empli de chasseurs du Hainaut, excellents tireurs.

Ceux-ci, profitant de la nuit, s'étaient coulés jusque-là pour observer, et la tranchée, si incroyablement avancée, les avait surpris, enfermés, mais dans une position tellement avantageuse, que, du haut de ce moulin, ils plongeaient parallèlement dans le passage des travailleurs et les visaient à coup sûr.

La première pièce française ouvrit alors son feu sur le moulin, et, à partir de ce moment, l'air n'eut plus une minute de tranquillité.

Louvois revint en se frottant les mains au quartier du roi, à l'abbaye de Bethléem ; la ville tirait de toutes parts sur les batteries assiégeantes, et le camp français se couronnait d'un nuage de fumée qui devait lui servir d'auréole jusqu'à la fin du siège.

Ce fut alors que disparurent les curieux et les curieuses, et les gens de cour désintéressés qui ne voulaient rien avoir à démêler avec les projectiles.

Ce fut alors que parurent les vivandiers, les traînards et les paysans, dont l'industrie était d'aller ramasser ou déterrer les boulets ennemis qu'ils venaient vendre aux postes français.

Aux premiers coups de canon, le roi fit ses adieux à madame de Maintenon, qui n'attendait que ce sanglant signal pour prendre congé.

Le roi voulait que la marquise allât demeurer à Valenciennes.

— Il serait possible, dit-il, que les ennemis fissent une ou deux armées pour inquiéter la mienne. Je ne voudrais pas que vous eussiez l'embarras de vous trouver entre les boulets d'un siège et ceux d'une bataille. Dans une bonne ville, vous serez à

l'abri de toute insulte et de toute inquiétude.

— Puis-je avoir en ce moment d'autres inquiétudes que celles que vous me donnez ? repartit la marquise. Je veux, au contraire, être à portée d'avoir des nouvelles de Votre Majesté, et comme je suis quelque peu capitaine, à force d'avoir fréquenté le premier homme de guerre de ce temps-ci, j'ai choisi pour moi un quartier-général.

Le roi salua sans s'étonner du compliment.

— Où cela ? dit-il.

— À Saint-Ghislain.

— Mais c'est démantelé, c'est un village sans fossés.

— Il y a une abbaye fort bien bâtie et des plus calmes – au milieu d'un bois ; puis la petite rivière de Haisne tourne autour. Voyez-la d'ici, sire, c'est à deux lieues, la route est tracée par vos troupes ; regardez comme les arbres bourgeonnent et cachent déjà les pignons aigus des bâtiments de l'abbaye.

— Mais, objecta le roi, Saint-Ghislain est un couvent d'hommes de ce pays, allez-vous donc vous placer chez nos ennemis ?

— Non, sire, repartit la marquise, le couvent dont je vous parle n'est pas à Saint-Ghislain même, il est dans les bois. Les Clarisses de ce couvent, que j'appelle toujours Saint-Ghislain, ont déménagé à l'approche de nos troupes. Elles sont allées à Bruxelles, tandis que M. de Louvois a eu l'heureuse idée de mettre provisoirement à leur place, dans ce couvent, les Augustines qui s'étaient si fort épouvantées à Valenciennes.

— Fort bien. Serez-vous logée convenablement, madame ?

— À merveille ! sire, à ce que m'ont dit déjà mes éclaireurs.

— Ah ! vous avez des éclaireurs, marquise...

— Nécessairement, sire, puisque j'ai un quartier-général.

— C'est juste. Eh bien ! madame, veuillez avec soin sur vous, dit le roi avec émotion, vous êtes mon espoir le plus cher.

— Et vous, sire, répliqua la marquise d'une voix troublée, veuillez sur votre personne et ne vous exposez point en jeune homme, comme avant-hier pour la reconnaissance de cette

place... Vous êtes l'unique espoir de la patrie et de la religion. Quant à moi que tout le monde redoute ou jalouse, si je vous perdais...

Un enrouement pareil à un sanglot éteignit les derniers mots de la marquise. Le roi fort attendri lui prit les mains, qu'il serra vivement dans les siennes.

Et ces adieux, qui eussent peut-être fait rire un pamphlétaire, ne manquaient ni de grandeur ni d'intérêt. Elle était touchante et noble l'amitié de ces deux époux. Il y avait l'étoffe d'un grand homme dans ce grand roi. Et dans cette femme, n'y avait-il pas plus que l'étoffe d'une reine ?

Au moment de se quitter, lorsque déjà la marquise était dans la chaise à porteurs, on vit passer sur des civières les premiers blessés que Vauban faisait porter à l'hôpital.

Elle pâlit, ses yeux s'emplirent de larmes, et attirant doucement à elle le roi qui envoyait une poignée d'or à ces malheureux :

— À quel corps appartiennent ces pauvres victimes ? demanda-t-elle.

— Grenadiers, pionniers, répliqua le roi.

— L'infanterie seule est engagée, je crois, dans les tranchées, n'est-ce pas, sire ?

— Oui, madame, pourquoi ?

— Pour rien, sire... En quelle occasion emploie-t-on la cavalerie, alors ?

— Oh ! toujours. Comme il est rare que dans un siège il y ait combat en campagne, si ce n'est pour repousser des sorties ou écarter des renforts qui arriveraient, la cavalerie met pied à terre et combat comme les fantassins... Vous intéressez-vous à quelque cavalier ?

— Oubliez-vous que M. le duc du Maine commande la cavalerie ? dit vivement la marquise.

— Soyez tranquille, madame, dit le roi avec un sourire, nous ménagerons votre élève : c'est notre intérêt.

La marquise soupira et rentra dans sa chaise. Le roi fit signe aux porteurs de se mettre en marche. Mais ils durent rester sur place, pour laisser passer un gros de cavaliers rouges, qui revenaient au bruit du canon.

— Vous ne me demanderez pas qui sont ceux-ci, madame, dit le roi, vous les connaissez.

— Les cheveu-légers, je crois, répliqua-t-elle en rougissant légèrement.

— Qui reviennent du fourrage et que le canon attire... Pauvres enfants, dit le roi avec mélancolie, n'y courez pas, au canon, il vous joindra un jour ou l'autre.

La marquise cacha son visage sous ses coiffes : elle venait de reconnaître Gérard parmi les brillants gentilshommes à qui le roi promettait ce lugubre destin, Gérard pour qui elle s'inquiétait au moment même où le roi venait de parler.

Il était si beau, si droit, il saluait avec une grâce si douce et si fine, son cheval noir l'emportait si vite ! Elle soupira et sa chaise partit pour Saint-Ghislain.

Peut-être devinera-t-on pourquoi la marquise avait choisi le séjour de cette abbaye. Depuis que Jaspin lui avait parlé à Valenciennes, madame de Maintenon s'étonnait de l'état bizarre de son âme. Jamais cet esprit vaste n'avait manqué d'embrasser tout son horizon. Dans les circonstances difficiles, elle pouvait à bon droit revendiquer le coup d'œil du grand capitaine ; nulle perspective ne lui échappait. Aux premiers mots de Jaspin, elle avait senti l'immense échec porté à son avenir par cette résurrection menaçante d'un passé qu'elle avait le droit de croire enseveli. L'abbé, malgré sa douceur et sa réserve, lui avait paru un ennemi terrible, un tyran. Gérard, malgré son ignorance et son désintéressement, l'épouvantait comme un écueil contre lequel devait se briser son étonnante fortune. Depuis toutes ces révélations, la marquise n'avait pas dormi ; elle se sentait soupçonnée par Louvois, tenue par Jaspin, gênée par Gérard ; et pourtant, malgré sa prudence et sa perspicacité, un sentiment inconnu, incom-

préhensible s'était glissé dans son âme et montait jusqu'à son cerveau qu'il troublait. C'était une confiance plus forte que le danger, une indifférence pour le monde plus forte que l'ambition ; c'était la joie ineffable d'avoir à nourrir au plus profond de ses entrailles une tendresse que nul ne savait, et qui n'était ni une trahison envers quelqu'un, ni une offense envers Dieu, comme sont la plupart des affections cachées de ce monde ; c'était aussi le réveil d'une âme qui s'était crue morte, parce qu'elle avait tué autour d'elle tout sentiment terrestre. Trop âgée pour l'amour, trop noble pour l'avarice, trop supérieure pour l'orgueil, elle exagérât la dévotion autant pour se faire pardonner de Dieu son ambition, le seul péché qu'elle daignât commettre, que pour se consoler des revers qu'essuierait cette ambition. Et voilà que tout à coup cette âme desséchée se sentait fleurir mystérieusement un cœur.

Cependant, nous l'avons dit, la marquise ne dormait plus. Était-ce seulement par crainte ? Non ; l'œil de l'aigle ne se trompe point. Il discerne le milan de la colombe. Jaspin n'était pas un confident dont l'infidélité fût à craindre. Jaspin avait porté trente ans son secret, et sans le danger qui avait menacé la vie de Gérard, Jaspin l'eût emporté, ce secret, dans le pauvre petit tombeau qui l'attendait à Lavernie. Il n'eût rien révélé même à la marquise pour faire avoir à son protégé un de ces hochets qu'on appelle grade, charge ou pension. Et puis, Jaspin disait avoir tout appris de la comtesse au lit de la mort, il était prêtre et madame de Maintenon croyait au secret de la confession. On voit donc que si elle avait perdu le sommeil depuis la révélation de Jaspin, c'est que le bonheur d'aimer quelque chose empêche aussi bien de dormir que le malheur de redouter quelqu'un.

La marquise avait eu un double but en choisissant pour quartier-général l'abbaye de Saint-Ghislain : connaître cette intéressante jeune fille dont Jaspin lui avait raconté l'histoire, l'arracher à Louvois, qu'elle soupçonnait seulement de la poursuivre d'un amour criminel, et convaincre ainsi son ennemi d'une

mauvaise action en faisant une action agréable au Seigneur.

Car il faut bien le dire, la tactique de Louvois avait réussi. Nul n'avait pénétré la naissance d'Antoinette. La Goberge lui-même l'ignorait ; il pouvait croire à une recrudescence de jeunesse chez cet homme austère. Ceux-là se cachent avec bien plus de soin que les autres, puisqu'ils ont besoin de paraître vertueux, tandis que les mondains cherchent seulement à cacher leurs vices. Comment madame de Maintenon eût-elle deviné le motif des persécutions de Louvois et pourquoi, les connaissant, se fût-elle refusé la joie de les divulguer en temps opportun ? Est-ce si peu de chose qu'une revanche bien prise ? et puisque la vengeance est un morceau de roi, madame de Maintenon n'était-elle pas reine ?

On verra peut-être aussi que la marquise, en se rapprochant d'Antoinette, n'espérait pas seulement déplaire à Louvois. Il y avait désormais place en cette grande âme pour des sentiments plus humains.

Elle arriva pensive au monastère. Toute la campagne qu'elle avait traversée lui avait offert un navrant spectacle. Les marais, débordés par suite de la rupture des digues, les bois coupés pour que le canon ne trouvât pas d'obstacles, les paysans en pleurs, les cavaliers rôdant et pillant, les loups à figure d'homme cherchant pâture et dévorant les faibles, telles furent les lugubres images que laissa derrière elle la marquise, en passant sous la voûte profonde qui servait d'entrée au couvent de Saint-Ghislain.

Nous avons dit que partout, en France, les supérieures de congrégations adoraient madame de Maintenon comme leur chef suprême : c'est dire la réception qui lui fut faite à Saint-Ghislain. Tout ce que le couvent put offrir de ressources pour distraire et choyer une si noble hôtesse fut mis en usage par les Augustines. La belle vue des bois, l'appartement tapissé, les musiques sacrées, la société des plus savantes et des plus sages furent les récréations du premier jour de retraite. Après quoi la marquise se fit présenter au parloir les religieuses qu'elle n'avait point encore vues.

Toutes furent admises à saluer Madame — c'est ainsi qu'on appelait cette reine — : la marquise savait dire un mot agréable à chaque agréable figure sans éveiller dans ces cerveaux fragiles l'orgueil qui conseille si mal dans la solitude, car il conseille d'abord l'ennui.

Avec la liste des qualités ou des défauts, la supérieure disait les noms de chaque pensionnaire. Madame de Maintenon fut bien surprise lorsqu'elle s'aperçut que la liste était épuisée sans que le nom qu'elle attendait eût été prononcé.

— Voilà donc toute la communauté ? dit-elle à la supérieure.

— Oui, madame, répliqua celle-ci en fermant son registre.

La marquise la regarda d'un air de surprise.

— Vous avez bien encore quelques religieuses, ajouta-t-elle, soit malades, soit en congé ?

— Malades... j'en ai trois.

— Ah ?... Leurs noms ?

La supérieure nomma ces trois malades et ne fit aucune mention de mademoiselle de Savières.

— Et les congés ? demanda la marquise de plus en plus étonnée.

— Mesdemoiselles de Verdavenne, d'Alboin, de Cérisy, de Hedderbrand.

— Rien que quatre ?

— Oui, madame.

— Voilà qui est étrange, murmura la marquise, qui baissa la tête pour réfléchir, et qui trouva bientôt une idée. Le terrain était fertile.

La supérieure semblait être embarrassée. Elle n'avait pas vu sans effroi toutes ces questions de la marquise ; une femme, une abbesse, peut n'avoir pas le génie d'une femme d'État, mais elle a une finesse à elle. Si ce n'est point une arme offensive, c'est un bouclier suffisant. La supérieure changea donc aussi respectueusement, mais aussi vite qu'elle put, cette conversation semée d'épines. Elle parla des jardins, des bâtiments, des belles sources,

d'une bibliothèque curieuse, des tableaux, qui sont toujours remarquables en Flandre.

La marquise la laissa dire, puis, tout à coup :

— C'est étrange, en vérité, reprit-elle, comme si elle se fût parlé à elle-même.

Il n'y avait pas à reculer ; la supérieure fut forcée de demander à madame ce qu'il y avait d'étrange à Saint-Ghislain.

— Je vais vous le dire, ma mère. Il m'avait été assuré par quelqu'un, mais ce quelqu'un s'est trompé, que vous aviez ici, aux Augustines, une demoiselle... son nom m'échappe... aidez-moi donc...

La supérieure rougit jusque derrière son voile blanc. La marquise la dévorait de son regard insoutenable. Elle ajouta :

— Jamais je ne trouverai ce nom, si vous ne m'aidez pas.

— C'est que... j'ignore absolument.

— Ah ! vous ignorez... dit madame de Maintenon avec un si majestueux étonnement que la supérieure décontenancée ne sut pas trouver une parole. — Vous ignorez ce qu'est devenue une de vos pensionnaires... mademoiselle... ah ! son nom me revient, mademoiselle Antoinette de Savières...

La supérieure, chancelant et courbant la tête, voulut encore protester qu'elle ignorait.

— Si je pouvais supposer que l'on me trompât, lorsqu'on me devrait répondre si naturellement, riposta la marquise, en se levant, je quitterais à l'instant cette maison...

— Madame, s'écria la supérieure en joignant les mains avec désespoir, pardonnez-moi, j'avais des ordres.

— Des ordres ! de qui, madame ?

— Mais...

— De qui, vous dis-je.. de l'archevêque du diocèse peut-être ?... C'est bien, je lui parlerai.

— Oh non, madame, non, des ordres de M. le marquis de Louvois.

— En vérité, répliqua la marquise, M. de Louvois donne des

ordres aux supérieures de maisons religieuses ? – de quel droit ?

— Hélas, madame, je ne sais.

— Des ordres pour qu'on me cache les religieuses que je veux voir ! ajouta la marquise en feignant d'être irritée.

— Ces ordres ne vous concernent pas, madame, puisque M. de Louvois ne pouvait prévoir que vous nous feriez l'honneur d'une visite.

— Alors je ne comprends plus. Pourquoi me laisser voir tout le monde, excepté cette jeune fille.

— J'ignore...

— Vous ignorez trop de choses, madame, dit sèchement la marquise, dans un poste où vous ne devez rien ignorer. Quoi, l'une de mes amies, en mourant, me recommande une enfant qui d'abord était aux Filles-Bleues de Mézières, c'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, dit piteusement la supérieure.

— Et qui ensuite a été amenée aux Augustines de Valenciennes... vers le mois d'août de l'an dernier... Je pense ne pas me tromper.

— Non, madame.

— De Valenciennes, la communauté s'est transportée ici, rien de mieux ; mais à Valenciennes j'eusse vu mademoiselle de Savières, je crois : pourquoi me la refusez-vous ici ?

— Par suite de ce malheureux ordre, madame.

— Qui vous été donné récemment, donc ?

— Il y a trois jours, le lendemain de l'arrivée ici.

— Par M. de Louvois ?

— Oui, madame,

— Et pourquoi ?...

— Oh ! madame, il y aurait bien à dire : la jeune personne est difficile à conduire.

— Vraiment ? Dissipée, peut-être, folle ?

— Au contraire ! triste jusqu'à la mort, il faut la faire surveiller jour et nuit. Tout d'abord elle a voulu s'enfuir de la

maison.

— À quel propos ?

— Elle refuse de faire ses vœux.

— Vous l'y forcez donc ?

— Ce n'est pas moi.

— C'est M. de Louvois, peut-être, dit la marquise avec ironie, car elle ne pouvait prêter au marquis cette idée de mettre en religion une fille qu'il voulait séduire.

— Oui, madame, c'est lui, murmura la supérieure dans l'embarras le plus douloureux ; mais par grâce, madame, ne dites pas que je vous ai instruite.

— Craignez-vous M. de Louvois plus que moi ? répondit la marquise ; vous auriez tort. Allons, je veux enfin comprendre, et pour cela il faut que je parle à la pensionnaire. Menez-moi sur-le-champ près de cette jeune fille.

Et madame de Maintenon fit un pas pour sortir du parloir.

— Madame !... s'écria la supérieure en l'arrêtant, attendez, de grâce, je vous l'amènerai.

— Non, j'aime mieux vous suivre.

— Impossible, madame.

— Comment ?

— Dans l'endroit où elle est...

— Vous finirez par m'irriter, s'écria la marquise.

La supérieure tomba prosternée, les mains suppliantes.

— Madame... madame... cette pensionnaire, depuis le soir de notre sortie de Valenciennes, a perdu toute raison. Elle a voulu dix fois se précipiter par les fenêtres. Ce matin le bruit du canon l'a rendue comme furieuse, et nous l'avons mise... à la pénitence.

La marquise fit un mouvement d'effroi.

— Soit, dit-elle sévèrement, j'irai la voir, fût-ce au cachot. Passez devant, je vous suis !

La supérieure s'inclina en pleurant et s'achemina vers le jardin.

Nous avons dit que Saint-Ghislain est environné de marais et

de bois. Le jardin du couvent situé hors la ville, au milieu de ces marécages boisés, offrait le plus pittoresque et le plus charmant coup d'œil au poète, au peintre et au pêcheur. Un étang, formé du trop plein du marais, entretenait au milieu de ces beaux arbres la fraîcheur et la vie. Mais cette nature un peu sombre, un peu humide ne devait pas charmer autant les jeunes esprits des pensionnaires.

La marquise suivit la supérieure sur les allées d'abord sablées, puis moussues et sinueuses de ce beau jardin. Elles arrivèrent à un petit bâtiment en forme de tourelle, dont les murailles disparaissaient complètement sous les houblons et les vignes vierges. À peine eût-on distingué une porte sous les impénétrables rideaux de verdure qui se balançaient devant cette tourelle, et d'où partaient à chaque mouvement de la supérieure des oiseaux effarouchés qui battaient à grands coups d'ailes ces réseaux de lianes et de feuillages.

— Vous n'êtes pas ici depuis longtemps, dit la marquise, et vous avez découvert la pénitence. Je croyais les Augustines soumises à une règle plus douce.

— Madame, songez donc au malheur qui nous menaçait si cette jeune fille se fût enfuie ou tuée !...

— Partout on peut garder une pensionnaire, dans sa cellule, dans une chambre... quatre femmes suffisent, je crois, pour en surveiller une... Il n'est pas besoin pour cela de sombres murailles, de cachots humides, d'oubliettes... Ceci en est une véritable, madame... Voyez, vous ne réussissez pas même à ouvrir la porte... Ah ! madame, si c'est ainsi que vous voulez faire aimer le Seigneur à de pauvres filles mondaines...

Elle n'acheva pas ; la porte s'ouvrit.

— Madame, répliqua humblement la supérieure, nous ne voulions pas que l'exemple et les discours de cette pensionnaire donnassent un scandale aux autres. Savez-vous, madame, qu'elle prononce des noms, qu'elle raconte des scènes profanes, et qu'elle avoue...

— Quoi...

— Qu'elle aime quelqu'un ! dit tout bas la supérieure en se signant avec effroi.

Madame de Maintenon ne prit pas la peine de cacher son méprisant sourire et la compassion que lui avait inspirée ces paroles. — Quant à la pudibonde supérieure, elle se signa encore une fois, en se demandant si la noble visiteuse n'était point en ce moment sous quelque pernicieuse influence, et s'il était possible que tant de tolérance coupable habitât sous les coiffes de la véritable madame de Maintenon.

Lorsqu'elle eut poussé encore deux portes et descendu quelques degrés, elle ouvrit un petit volet avec une clef pour donner un peu de jour à une chambre ovale dallée, dont les murailles revêtues de ciment luisant offraient les vestiges de mauvaises peintures des plus lugubres scènes de la Passion. Alors elle demanda respectueusement à la marquise s'il lui plairait d'attendre sur un des escabeaux de chêne qui meublaient ce parloir étrange.

— Non, j'irai jusqu'au bout, répliqua madame de Maintenon ; je veux entrer dans l'endroit même où vous avez eu l'affreux courage ou la condamnable poltronnerie d'enfermer cette pauvre fille. Est-ce un *in pace* ? ouvrez ; est-ce un sépulcre ? ouvrez encore !...

Un cri de joie doux comme celui d'une colombe avait déjà répondu à ces paroles, et quand la supérieure éperdue eût encore tiré les verrous d'une lourde porte, qui fermait un cabinet sombre et glacé, la marquise se trouva en présence d'une jeune fille qui vint tomber à ses genoux en s'écriant :

— Soyez bénie, qui que vous soyez, pour les paroles que je viens d'entendre. Peut-être êtes-vous puissante, madame, vous devant qui les prisons s'ouvrent ainsi. Mais assurément vous êtes bonne. Soyez bénie, au nom du Seigneur !

La marquise releva cette enfant, la prit par la main et l'emmena bien vite hors de tous ces murs, de toutes ces grilles, de tout

ce froid ; elle choisit dans le jardin un banc sous le ciel découvert, au grand soleil, et, d'une voix calme, mais dont la supérieure comprit toute la menace cachée :

— Retournez au parloir, madame, dit-elle, et veuillez me laisser seule un moment ici.

La supérieure fit la révérence et partit avec des gémissements étouffés.

Cependant la marquise regardait fixement et avec un intérêt qui n'excluait pas l'appréciation cette figure pâle et baignée de larmes, ce corps frémissant et toute cette merveilleuse beauté que tant de douleurs n'avaient pu flétrir. Elle laissa la jeune fille sangloter et trembler, parce que, dans le rire ou dans les larmes, le caractère apparaît sans déguisement, et s'écrit sur le visage.

Antoinette eut bientôt honte de pleurer ainsi.

— Pardonnez-moi, madame, dit-elle en étreignant son cœur de ses deux mains, pour y refouler les soupirs et les pleurs, je suis faible, et je pleure de joie et de reconnaissance comme d'autres pleureraient de chagrin.

— Vous êtes mademoiselle de Savières ? demanda la marquise en pressant doucement les deux mains d'Antoinette, qui se crispaient dans les dernières convulsions de la crise.

— Oui, madame.

— On m'a dit de vous beaucoup de mal, mademoiselle, et je voudrais en penser beaucoup de bien. Parlez-moi sincèrement, devant Dieu, qui vous apparaît plus visiblement peut-être du milieu de cet azur que du fond de votre prison. Dites-moi la vérité, sans passion et sans défiance. Je vais vous montrer l'exemple de la sincérité. J'ai quelque crédit en France ; Dieu m'a donné le pouvoir de protéger ceux qui souffrent, et de punir ceux qui outragent la religion. Le hasard m'a conduite en ce couvent, et j'y veux loger pendant quelques jours. J'ai appris qu'une religieuse était dans la pénitence pour quelque faute grave, j'ai exigé qu'on vous montrât à moi. Nous voici bien seules ; expliquez-moi votre conduite, et rappelez-vous que Dieu vous

entend ! Quant à moi, on m'appelle la marquise de Maintenon.

Antoinette, avec un élan qui révélait toute son âme si énergique et si aimante :

— L'ennemie de M. de Louvois, s'écria-t-elle, oh ! je suis sauvée !

Alors, sans donner le temps à la marquise de repousser cette étrange allégation, mademoiselle de Savières lui raconta sa vie, ses souffrances, ses craintes, elle ne déguisa rien, ne s'excusa de rien, et tantôt assombrie par ses souvenirs, tantôt rayonnante d'espérances, elle acheva d'émouvoir son juge si austère, en lui prouvant qu'elle disait la vérité.

— Ce n'est pas par amour que Louvois la persécute, se dit la marquise ; il y a là un mystère que j'éclaircirai.

Lorsqu'Antoinette eut déroulé le tableau lamentable de son enfance, et qu'elle en fut venue à Gérard, au lieu de rougir et de balbutier comme une pensionnaire, elle avoua sans détour cette subite amitié, née d'une rencontre qu'elle n'hésita pas à attribuer à son bon ange, comme l'un des rares bonheurs qui lui fussent échus dans sa vie.

— Mon enfant, dit la marquise un peu blessée, il faut renoncer à l'idée que les anges se feraient vos confidents d'amour. Cette pensée n'est pas chrétienne.

— Pourquoi ? demanda la jeune fille avec son irrésistible candeur. Les anges ne veulent-ils pas qu'on aime ? Peut-on ne pas aimer ? Offense-t-on Dieu en aimant ?

La marquise ne voulut pas entamer avec cette pauvre Augustine les sublimes discussions du quiétisme et de l'amour pur. Elle se sentait entraînée malgré elle à son rôle de mère ; elle se souvenait qu'on peut aimer.

— Ma fille, dit-elle, c'est une amitié généreuse, sans doute, que vous a offerte M. de Lavernie, mais puisque vous êtes destinée à servir Dieu vous ne devez pas conserver d'affection supérieure à celle-là.

— Voilà que vous me parlez comme tout le monde, s'écria

la jeune fille avec un douloureux étonnement. Quoi ! vous me connaissez, vous savez tout, et vous me conseillez le cloître ?

— Ma chère enfant, je vous connais moins en ce moment que je ne croyais vous connaître tout à l'heure. Cet acharnement de M. de Louvois à vous cacher, je l'attribuais d'abord...

— À quoi ? dit curieusement Antoinette.

La marquise se tut et aima mieux plonger son regard scrutateur dans le regard limpide de la jeune fille. Elle croyait sentir l'innocence et la pureté de cette âme. Pourquoi troubler cette ignorance sans nuage, en y jetant une révélation imprudente ? Pour troubler l'eau transparente d'une source, il suffit d'un caillou qu'on y laisse tomber.

— Enfin, dit-elle une dernière fois pour essayer de se donner une solution, vous vous êtes demandé ce que M. de Louvois voulait faire de vous, et de quel droit il vous persécutait de la sorte.

— Je le lui ai demandé à lui-même.

— Qu'a-t-il répondu ?

— Que j'étais religieuse ou destinée à l'être, que ma fuite du couvent était un crime ; que lui, ministre du roi, une fois instruit de ce crime, il devait le châtier et y mettre obstacle.

— Et voilà tout ?

— Tout ; sauf les colères, les menaces, et cet abandon pire que la mort, auquel je suis condamnée.

— Mais vous avez voyagé avec lui de Mézières à Valenciennes. Que vous a-t-il dit ?

— J'étais dans un carrosse fermé ; il suivait à cheval. Je frissonnais chaque fois que cette figure terrible s'encadrait dans la portière, et lui semblait redouter aussi mon regard. Oh ! il sentait bien toute ma haine depuis que je l'avais vu tuer ainsi, au château de Lavernie, entre mes bras, la noble protectrice qu'un moment j'espérais d'appeler ma mère ! Car la comtesse de Lavernie est morte plutôt que de me conseiller d'entrer en religion, ajouta Antoinette avec un accent de reproche si charmant et si délicat que madame de Maintenon lui reprit les mains qu'elle

caressa dans les siennes en murmurant :

— Incompréhensible... Oui, ce Louvois est plus sombre que l'enfer... — Voyons, reprit-elle tout à coup, contez-moi maintenant vos espérances ; si vous refusez de vous consacrer à Dieu, avez-vous quelque autre secours ?

— J'ai M. de Lavernie, dit fermement Antoinette.

— Mais voilà longtemps, ce me semble, que vous devez douter de son affection.

— Je n'en douterai jamais.

— Je crains de vous affliger, ma fille, mais enfin je vous dois la vérité en retour de votre confiance. Celui qui s'appuie sur les cœurs humains tombe souvent abandonné. Dieu seul est fidèle à ceux qui l'aiment.

— M. de Lavernie sera aussi fidèle que Dieu.

— Enfant ! dit la marquise émue... depuis tant de jours que vous êtes séparés...

— Chaque jour j'ai tendu les bras vers lui ; ma prière et mes vœux ont été de le trouver chaque jour.

— Les hommes oublient !...

— Les hommes peut-être... lui, non... D'ailleurs, je sais bien qu'il ne m'a pas oubliée ; l'autre soir il m'est apparu, il m'a devinée. Un cri lui est échappé ; je l'ai entendu, ce cri. Tenez, madame, il vibre encore dans mon cœur. Si M. de Lavernie m'avait oubliée, il n'eût pas crié si douloureusement, et puis vous ne le connaissez pas, sans quoi vous n'auriez qu'à regarder ses yeux pour apprécier son âme. C'est un air à la fois doux et fort, un calme dans les traits, une chaleur de cœur... J'ai eu confiance en lui dès le premier regard que nous avons échangé, de même que je vous ai aimée aussitôt que je vous ai vue. Et voyez, madame, à quel point j'ai cette foi dans l'âme, cet amour dans le cœur, cette image dans les yeux, voyez comme je confonds dans cette pensée tout ce que je trouve ailleurs de noble et de bon, puisque tout à l'heure, en vous apercevant, je me suis figuré que je le voyais, et qu'en ce moment encore, où vous me souriez, je

crois le voir sourire.

— Vous êtes une charmante enfant, dit la marquise, secrètement heureuse de cette allusion à une si dangereuse ressemblance, je vous prouverai à quel point vous m'avez su intéresser ; croyez-moi, ne vous enthousiasmez point. Peut-être M. de Lavernie mérite-t-il toute votre estime, toute votre confiance, mais songez combien il est loin...

— Loin !... Oh non pas, madame, s'écria la jeune fille saisissant avec une adresse merveilleuse la capitulation qu'on lui accordait. M. de Lavernie ne peut être loin, puisque l'autre soir il était à Valenciennes et que nous sommes à Saint-Ghislain. L'armée française marche sur Mons ; M. de Lavernie fait partie de l'armée, et Mons est à deux lieues d'ici.

— Soit, ma fille, M. de Lavernie est avec cette armée, répliqua la marquise en songeant combien de malheurs avaient menacé depuis trois jours ces pauvres enfants. Mais un officier est bien exposé dans un siège, et toute la confiance que vous mettez en votre ami, un coup de mousquet peut l'anéantir.

À ce moment, comme pour donner raison à la marquise, une formidable explosion ébranla le ciel dans la direction de Mons.

Les deux femmes pâlirent et involontairement se pressèrent les mains.

Antoinette reprit courage la première, et ses yeux rayonnèrent.

— J'ai aussi pensé à cela, dit-elle ; j'y ai pensé ce matin dès les premiers coups de canon. Je me suis dit qu'une de ces décharges que j'entendais avait peut-être coûté la vie à celui que j'aime ; la folie s'est emparée de moi : j'ai tout oublié. Je voulais courir à Mons. Les religieuses m'ont arrêtée sur le balcon d'où j'allais me précipiter – c'est alors qu'elles m'ont renfermée dans cette prison où je n'entendais plus rien ; mais que m'importait le bruit du canon ou le silence ? ma résolution était prise. J'eusse appris bientôt la mort de M. de Lavernie, croyez-le bien, madame, car il ne mourra pas sans me faire parvenir ses adieux, et alors...

— Alors ? dit la marquise...

— Eh bien, madame, je mourrai aussi !

— Malheureuse enfant ! Dieu ne le permet pas !

— Je suis orpheline, je suis abandonnée ; je serai païenne si Dieu m'envoie ce malheur ; je croirai que c'est lui aussi qui m'inspire le désespoir.

— Vous blasphémez, ma fille... vous défiez le ciel !

— Oh ! non. Je me défends contre l'infortune. Toute cette résignation, toute cette obéissance que vous me voyez me sont venues depuis que j'ai eu pris ma résolution. Pendant longtemps, j'ai attendu sans murmurer, parce que M. de Lavernie ne pouvait savoir en quel endroit l'on m'avait enfermée. Je me disais toujours que Dieu révélerait à mon ami le nom de ce couvent. Que de mortelles heures j'ai passées ! Enfin, je m'étais fixé une limite, je m'étais donné un mois pour attendre et souffrir. La veille du jour où ce mois expirait, j'ai vu à Valenciennes M. de Lavernie qui m'a vue aussi. Qu'on appelle cela le hasard, je l'appelle Dieu, et j'ai confiance. Eh bien ! voilà trois jours que le comte Gérard a retrouvé mes traces ; il doit me chercher à Saint-Ghislain. Son service le retient peut-être ; peut-être aussi est-il blessé, peut-être est-il mort ! Je me suis donné huit jours pour attendre, madame : si dans huit jours je n'ai pas de ses nouvelles, s'il n'a pas écrit ou fait écrire, ou envoyé M. Belair, vous savez... mon autre ami, ce brave jeune homme dont je vous ai parlé... qui escalade les murailles et tue les géants pour me défendre ; si, vous dis-je, les huit jours s'écoulent sans me rien apporter de nouveau, c'est que M. de Lavernie est mort ou qu'il m'a oubliée, comme vous m'en menaciez tout à l'heure. Dès ce moment, je n'aurai plus rien à faire en ce monde, et j'en sortirai.

— Oh ! vous m'épouvantez, s'écria la marquise en se levant pour embrasser Antoinette : vous prétendez m'aimer, avoir confiance en moi, et vous parlez ainsi !

— Il faut que je vous aime bien, allez, madame, répliqua la jeune fille avec un triste sourire. Il faut que je me fie bien à vous,

pour vous ouvrir ainsi mon cœur !

— Mais vous ne réfléchissez pas que les lettres ne parviennent point ici, que les hommes n'y entrent pas, que toutes les murailles ne sont pas comme cette terrasse des buis dont vous me parliez tout à l'heure, et que M. de Lavernie peut n'avoir plus sous la main un dévoué comme Belair. Cependant le siège continue ; cet officier est occupé le jour et la nuit, il pense à vous sans pouvoir vous le faire connaître. Huit jours, dix, quinze peut-être s'écouleront ainsi... et vous commettriez le crime devant Dieu de détruire sa créature, vous feriez à votre ami ce mortel chagrin de le quitter à jamais... Que dis-je ? vous lui rendriez odieux votre souvenir, car il se reprocherait une mort dont seule vous seriez coupable... Allons, allons, cela ne se fera pas. Je ne le veux point, je vous le défends. Je vous réponds de vous-même, attendez, souffrez... espérez !

— Répondez-moi de lui alors, madame, et promettez-moi que je le reverrai, repartit la jeune fille avec une voix si douce que la marquise fut plus attendrie par cette prière mondaine qu'elle ne l'eût été par une résignation passive.

— Promettez-moi de ne pas faire une démarche, de ne pas pousser un soupir d'impatience, de ne pas former un dessein quelconque sans m'avoir revue et consultée. Oh ! jeune fille, promettez-moi cela d'abord, car c'est moi qui dicte des conditions aux autres et n'en subis jamais.

— Madame, chère et illustre protectrice, je me mets devant vous à deux genoux, et je vous dis les mains jointes : Veillez sur moi, sauvez-moi, laissez-moi aimer ; je promets tout le reste.

La marquise appuya ses lèvres sur le front de cette enfant, puis revint à la maison avec elle, une main sur son épaule. La supérieure attendait de loin, dans les angoisses : elle faillit s'évanouir lorsqu'elle aperçut Antoinette et la marquise dans cette familiarité.

Cependant madame de Maintenon congédia la jeune fille avec un gracieux sourire, en lui disant :

— Allez, mademoiselle, reprenez votre place au milieu de ces dames, vos explications sont parfaites, et tout est oublié.

Antoinette fit une longue et respectueuse révérence, puis disparut parmi les religieuses qui s'empressaient à l'envi autour de la nouvelle favorite.

Madame de Maintenon fut brève et froide avec la supérieure, déclara qu'elle prenait sur elle tout ce qui concernait mademoiselle de Savières, et fit appeler Nanon pour retourner à son appartement.

Soudain un courrier se présenta devant l'abbaye avec grand bruit et bien escorté ; il apportait à madame de Maintenon une lettre du roi ainsi conçue :

Madame, le moulin d'Hion a été brillamment enlevé par les grenadiers et les cheveu-légers. Ces derniers surtout n'ont pas perdu un seul homme. C'est notre première affaire sérieuse. C'est une victoire. Ne la fêterez-vous point avec nous ?

LOUIS.

— Certes, oui ! répliqua tout bas la marquise, qui rougit de plaisir et baisa la lettre.

— Rafrâchissez-vous, courrier, et attendez un moment, vous allez rendre au roi ma réponse.

Puis, se tournant vers le groupe de religieuses, où son œil chercha Antoinette :

— Pauvre enfant, se dit-elle, tu vas voir si je tiens ma promesse !

IV

Qui rapproche les distances

Quelques moments après cette affaire du moulin d'Hion dont le roi parlait à la marquise dans sa lettre, les cheveu-légiers qui avaient combattu pour soutenir les grenadiers rentraient au camp, harassés, poudreux, rapportant leurs blessés et recevant sur leur route les compliments du roi qui s'était placé avec sa cour au bord du sentier que suivaient les troupes.

Gérard aperçut à quelques toises du gros des courtisans une petite figure noire qui s'agitait beaucoup pour se faire remarquer. C'était Jaspin tout haletant, Jaspin qui pendant le combat n'avait cessé de prier, de courir jusqu'aux premières gardes pour voir revenir les blessés, et demander des nouvelles de son cher élève.

Lorsqu'il vit Gérard aussi frais et aussi calme qu'à l'ordinaire, il poussa un cri de joie et vint se précipiter sur son cheval qu'il caressa et baisa mille fois avec des transports d'enfant.

Gérard se baissa pour embrasser le digne homme, puis, arrivé au quartier, surveilla la rentrée de son détachement, rendit compte au lieutenant-général, et revint sous sa tente où l'attendaient Rubantel et bon nombre d'amis parmi lesquels nous serions bien ingrat de ne pas nommer le chien Amour.

Les embrassades terminées, le vin bu, chacun retourna chez soi. La nuit venait, le ciel était rouge des bombes qui planaient sur la ville assiégée. Gérard demeura seul avec Jaspin, se fit désarmer et s'étendit, brisé de fatigue, sur son lit de camp, ayant l'abbé à son chevet.

— La terrible chose que la guerre, quand on y va ! dit Jaspin ; mais la belle chose quand on en est revenu.

— N'est-ce pas, cher abbé ? répondit Gérard avec tristesse.

— Quoi ! s'écria l'abbé, vous venez de vous couvrir de gloire, le roi vous a complimenté, vous êtes plus vivant qu'il y a

deux heures, et vous n'êtes pas content !... Mais, à propos, faites-vous déshabiller par votre valet de chambre, monsieur le comte, j'ai lu dans des livres de guerre, que souvent un cavalier se trouve blessé sans l'avoir senti, et qu'en ôtant ses armes et son justaucorps, il trouve quantité de balles ou de sang.

— Cher abbé, merci ; quand un cavalier qui combat autre part que dans les livres a reçu quelque bonne blessure, s'il ne la sent pas sur-le-champ, ce qui arrive quelquefois, je vous prie de croire qu'il s'en aperçoit au bout d'une heure. Je suis sain et sauf... de corps, mais non d'esprit, et je tiens à éloigner mon valet de chambre pour causer avec vous sérieusement.

— Ah ! dit l'abbé inquiet de ce préambule.

— Mon ami, continua Gérard en s'approchant de Jaspin, vous avez bien un peu songé tout à l'heure que je pouvais être tué, n'est-ce pas ?

— Trop !...

— Si cela fût arrivé, que faisiez-vous pour mademoiselle de Savières ?

— Mais...

— Vous ne supposez pas que je l'aie oubliée ? dit Gérard. Tant de choses se sont passées depuis trois jours, que je ne comprends pas comment les vingt-quatre heures de chaque journée y ont suffi. — Mais voilà que je respire ! Mon détachement a donné aujourd'hui, il se reposera forcément demain, et je compte sur vous pour m'aider à m'employer demain comme je le désire.

— Voyons, mon cher comte, parlez.

— On avait dit que les Augustines chassées de Valenciennes allaient à Quievrain ; je m'en suis informé à des paysans qui approvisionnent le camp ; il est faux que les Augustines se soient établies à Quievrain. Vous vous informerez, s'il vous plaît, du lieu qu'elles ont choisi pour retraite. Il est naturel qu'un homme d'Église s'intéresse au sort des religieuses.

— À la rigueur, oui, dit Jaspin ; mais êtes-vous bien sûr que

vous ne vous trompez point ? est-ce bien mademoiselle de Savières que vous avez vue sur ce chariot à Valenciennes ?

— Ces choses-là ne se discutent pas, mon cher abbé ; il est certain que j'ai vu mademoiselle de Savières. Aveugle, je l'eusse vue !... Mon cœur a des yeux pour elle... Et puis la rage de Louvois prouve que mon cœur et mes yeux ne s'étaient pas trompés. Les Augustines n'ont pas dû voyager loin. Elles sont dans les environs. Vous allez me faire le plaisir de rendre une visite à madame de Maintenon ; vous solliciterez pour moi l'honneur de lui rendre mes respects : j'ai à la remercier de ses bontés, du souvenir si généreux qu'elle avait conservé de ma pauvre mère. Pour rendre cette visite à la marquise, j'aurai facilement un congé d'un jour ; deux heures me suffiront pour remplir ce devoir ; j'aurai le reste de la journée pour chercher dans les environs l'endroit qu'ont choisi les Augustines.

— Je le ferai, répliqua Jaspin. Mais vous me promettez une chose ?

— Oh ! mon ami, des conditions ?

— Sans doute. Vous ne vous écarterez pas du camp, vous m'aurez toujours avec vous.

— Cependant, pour chercher le couvent, il faudra bien que je m'éloigne.

— Et Louvois qui vous tendra quelque piège ! et les rôdeurs ennemis ! est-ce que toute la campagne ne pétille pas de coups de mousquets ? est-ce que vous ne voyez pas une fumée à chaque touffe d'herbe, un bombardement sur chaque haie ?

— Alors, avec ces terreurs-là je laisserai mademoiselle de Savières douter de moi, se consumer dans le désespoir ?

— Non pas. Je saurai moi-même découvrir le couvent où elle est. J'irai, je parlerai, je...

— Eh ! mon cher Jaspin, s'écria Gérard, voilà ce que je voulais éviter. Vous n'êtes pas Belair, vous ! Certaines choses sont permises à la guitare qui vont mal à la calotte. Voulez-vous que je compromette votre chapeau de cardinal ? quand je dis cardinal,

excusez-moi, vous visez peut-être plus haut.

— C'est bon, c'est bon, ne triomphez pas tant, dit Jaspin, pour un peu de faveur que nous avons...

— Vous appelez cela un peu de faveur ?... Ma grâce et une lieutenance aux cheveu-légers obtenues en dix minutes de conversation avec la marquise ! Si vous n'êtes pas cardinal un jour, c'est que vous aurez mieux aimé être diplomate.

Jaspin prit tout à coup l'air sérieux.

— N'oubliez jamais, dit-il, que cette faveur dont vous me faites honneur, nous l'avons due seulement à la vieille amitié de la marquise pour votre noble mère. Je laisse Belair me railler là-dessus : certaines choses vont bien à la guitare, comme vous disiez tout à l'heure. Mais vous, ne raillez pas. Du reste, je suis ravi, cher enfant, de vous voir revenu à la belle humeur, dit Jaspin, en se versant à boire ; mais en attendant le chapeau, comme vous dites, je me charge de faire porter de vos nouvelles à mademoiselle de Savières. Buvons et n'en parlons plus, ajouta-t-il après avoir rempli le verre de Gérard. Cependant boire sans manger est presque un péché ; mangeons, s'il vous plaît. J'ai acheté ce matin des poulets qui ne sont pas trop maigres pour la saison ; ces gens du Hainaut élèvent assez bien la volaille.

— Ils tirent aussi très bien le canon, reprit Gérard en montrant à Jaspin des cadavres et des blessés qu'on rapportait à l'hôpital.

L'abbé sortit sur le seuil de la tente, fit une courte prière pour les morts et revint s'asseoir à la table que Gérard avait fait dresser et couvrir pendant ce temps-là.

Mais aux premières bouchées l'on entendit le clairon des cheveu-légers qui rappelait.

— Qu'y a-t-il encore ? cria Gérard.

Un cornette entra chez lui ; c'était un charmant enfant de seize ans, qui avait fait son premier coup d'épée à l'affaire du moulin, et l'avait fait en brave gentilhomme.

— Comte, dit-il, savez-vous la nouvelle ?

— Ma foi non, cornette ; mais vous me l'allez apprendre.

— Nous sommes mandés au quartier du roi.

— À Bethléem ?

— Dans une demi-heure.

— Et il y a un quart d'heure de chemin, et il faut prendre la grande tenue ? L'abbé, voilà mon dîner fait.

— Non, non, *comme on sera*, nous a dit le maréchal et non pas en corps, mais par petits groupes séparés l'un de l'autre d'une vingtaine de toises ; voilà qui est curieux.

— Savez-vous à quel propos ?

— Ah voilà... c'est ce que tout le monde demande, à quel propos ? Moi je crois que c'est pour nous faire tous maréchaux de France...

Et l'enfant se mit à rire en tirant sans façon un verre du plateau pour boire avec l'abbé, qui souriait à sa charmante figure.

— Eh bien ! dit Lavernie, partons.

— Comte, il faut que vous me preniez en croupe, continua le cornette en redoublant d'hilarité, mon plus beau cheval a été tué au moulin, et je viens d'envoyer mon gouverneur et mes laquais me chercher du vin d'Espagne à Valenciennes. Je n'ai qu'un honteux courtaud de charrette, je ferais rougir le roi de m'avoir à son service.

— Je vous donnerai un des miens, dit Gérard, choisissez, s'il vous plaît.

— Merci.

Et l'enfant sortit de la tente en bondissant comme un chevreuil.

— Je vais être forcé de dîner seul, soupira tristement l'abbé.

— Non, patientez, mon cher Jaspin. Le roi n'est jamais prolix. Dans une heure, je serai de retour, et nous ferons un festin. J'amènerai des convives.

— Eh bien, je patienterai ! s'écria Jaspin résolument.

Et il attaqua l'une des volailles avec la sage lenteur d'un homme qui veut faire durer un poulet une heure.

Tous les officiers de grenadiers et de cheveau-légers avaient reçu le même ordre du roi. Rubantel en était. Il se trouva quatre-vingt gentilshommes, tous jeunes et fringants, à l'exception de quelques officiers supérieurs. Cette troupe se rendit au quartier du roi par petits groupes de cinq à six cavaliers qui, en arrivant, mettaient pied à terre, selon l'usage, aux barrières gardées par les mousquetaires de service auprès de Sa Majesté.

Mais tous ces cavaliers furent bien surpris de se voir aborder par un valet de chambre de madame de Maintenon qui distribua une carte à chacun d'eux.

Gérard en recevant la sienne y lut à la lueur des flambeaux :

Rendez-vous à l'abbaye de Saint-Ghislain sur-le-champ.

Et plus bas :

De la part de madame la marquise de Maintenon.

Il y eut autant de cris de surprise que de cartes reçues, et sur-le-champ, selon l'invitation, toute cette jeunesse fut à cheval sans avoir pu deviner pourquoi on la convoquait à Saint-Ghislain.

— Et mon pauvre Jaspin, dit Gérard aussi étonné que les autres, comment le prévenir ? Il m'attendra, il sera inquiet. Et je n'ai plus le temps de lui envoyer mon laquais !

La troupe se mit en marche. Gérard regardait autour de lui, contrarié, hésitant, lorsqu'à trente pas derrière, il vit galoper avec majesté un mulet blanc qu'il reconnut – vieux serviteur dont le siège de Mons devait être la dernière campagne.

— Eh ! n'est-ce pas Blanchet qui vient là tout seul ? demanda-t-il à son laquais.

— Mais, oui, monsieur. Seulement, Blanchet n'est pas seul ; il a sur le dos quelqu'un ou quelque chose de noir.

Le laquais avait raison. Blanchet rejoignit ses camarades, et l'on vit alors la figure rayonnante de Jaspin que Gérard arrêta au passage.

— Où allez-vous comme cela, cher abbé ? dit-il ; que vous

est-il arrivé ?

— Ah ! c'est vous, je vous cherchais, répliqua Jaspin fort affairé. Tirez à l'écart que je vous parle. C'est de la plus grande conséquence !

Gérard obéit.

— Figurez-vous qu'en découpant le poulet pour vous attendre, je viens de recevoir une lettre qui m'appelle quelque part. Je suis donc venu vous prévenir de ne pas vous inquiéter.

— C'est singulier ! j'allais vous en faire dire autant.

— Pourquoi ? demanda Jaspin.

— C'est que moi aussi j'ai reçu, non pas une lettre, mais cette carte.

— Une carte ! De la part de qui ? s'écria l'abbé.

— De la part de madame de Maintenon.

— Donnant rendez-vous ?...

— À Saint-Ghislain.

— Vous aussi !... oh ! tant mieux. — Eh bien, croyez-moi, ne perdons pas une minute, séparons-nous de toute cette troupe d'indiscrets et allons au rendez-vous.

— Mais tous ces indiscrets ont reçu une carte comme nous, et vont au rendez-vous comme nous.

— Ah ! répondit l'abbé un peu refroidi ; quoi ! madame de Maintenon invite tout le monde.

— Quatre-vingts officiers.

— Je n'y comprends plus rien, fit Jaspin, mais allons toujours.

— C'est cela, allons toujours.

Une lieue et demie fut bien vite dévorée par la cavalcade. On découvrit au fond des bois de Saint-Ghislain la lumière des flambeaux que portaient les valets pour éclairer les convives à leur arrivée. Les clartés rougeâtres reflétées par l'eau des marais, ce mouvement sous les arbres, ces masses sombres de l'édifice composaient un spectacle dont furent vivement impressionnés les premiers qui l'aperçurent. On vit aussi rôder, le long des routes

adjacentes, de noirs détachements de cavaliers qui faisaient la police des lignes et veillaient à ce que les invités de madame de Maintenon ne fissent point de mauvaises rencontres.

Tout cela, joint aux illuminations soudaines de l'horizon, à l'écho des bombes majestueuses, à je ne sais quel murmure confus de vents, de feux et d'eaux dans le lointain, tout cela fit dire au cornette qui marchait entre Gérard et Jaspin :

— Est-ce que madame de Maintenon a invité aussi les quatre éléments ?

— Ce serait beaucoup d'honneur pour eux, dit Jaspin d'un ton pénétré.

Sur cette réponse on mit pied à terre.

Gérard était parti des derniers et arrivé parmi les premiers. Il trouva sous le porche de l'abbaye quelques officiers de madame de Maintenon auxquels il montra sa carte, et suivit avec les autres l'escalier qu'on lui indiqua. Jaspin trottait à ses côtés.

En haut des marches, sur un palier tout orné de fleurs, si rares dans la mauvaise saison, — mais on sait que dans les serres de Flandres les fleurs ne manquent jamais, — on apercevait la marquise, vêtue avec sa simplicité ordinaire, mais dont la beauté resplendissait encore aux flambeaux, comme si elle n'eût point dépassé l'âge où les femmes cessent d'être belles.

Aussitôt qu'elle aperçut les premiers gentilshommes que son écuyer lui avait annoncés, elle fit un pas à leur rencontre, et d'une voix qui charma tous les cœurs, car elle était irrésistible lorsqu'elle le voulait :

— Messieurs, dit-elle, j'ai demandé au roi la permission de fêter votre premier triomphe. Je voudrais avoir le Louvre ou Versailles pour vous traiter selon vos mérites ; mais je ne suis à Saint-Ghislain qu'une simple hôtesse de ce couvent. Excusez, en faveur de l'intention, la simplicité de l'accueil, et acceptez ici mon hospitalité ; vous me la rendrez, j'espère, au château de Mons.

Un murmure de joie respectueuse accueillit ces paroles ; cette

femme si belle et dont l'esprit surpassait encore la beauté eût conquis en ce moment des sauvages : qu'on juge de l'effet qu'elle produisit sur un auditoire de Français.

Gérard, emporté par un sentiment dont il ne se rendait pas compte, et par un autre qui lui était bien doux, la reconnaissance, s'avança, s'inclina avec une émotion qui gagna la marquise aussitôt qu'elle l'aperçut.

— Madame, dit-il en tremblant, si j'étais seulement comme ces messieurs, votre invité, votre hôte, je vous supplierais de m'accorder l'honneur de vous baiser la main, mais vous avez trop fait déjà pour moi, je n'ai qu'à me prosterner devant vous, c'est ainsi qu'on remercie les anges protecteurs, on n'oserait toucher leur robe de ses lèvres, on n'aurait pas la témérité d'effleurer le bout de leurs doigts.

Les yeux de la marquise devinrent si brillants et si doux, que le roi, s'il eût été là, leur eût reproché trop d'expression.

Elle ne répondit rien, son cœur était gonflé, elle laissa ce beau gentilhomme plier le genou devant elle. Elle s'oublia en le regardant ; puis tout à coup, lui tendant sa main palpitante et tiède :

— Prenez toujours ma main, monsieur, répliqua-t-elle, vous le pouvez, hélas ! les anges ne sont plus sur la terre.

Puis, comme si elle eût peur d'en avoir trop dit, elle retira sa main qu'elle offrit aux autres officiers. Seulement elle ne regardait plus ceux-là. Elle regardait Jaspin qui se cachait dans un coin pour dissimuler ses larmes.

Elle fut bientôt forcée de livrer ses deux mains à cette foule ravie. Son émotion avait fait place à une verve entraînante. Jamais autant d'esprit fin, d'engageantes délicatesses, d'élégantes saillies n'avaient fait retentir ces voûtes. Chacun eut son mot et son sourire. Beaucoup eurent les deux.

La marquise se fit raconter l'affaire du moulin par Rubantel, à qui elle témoigna beaucoup d'égards, et, pendant ce récit, elle avait obtenu de se dompter assez pour ne plus tourner les yeux vers l'angle du parloir dans lequel Gérard s'était modestement

blotti avec Jaspin. Mais cet angle l'attirait. Bien qu'elle forçât les yeux de son corps à ne pas regarder, elle voyait ; elle sentait les regards de Jaspin, elle craignait de sentir ceux de Gérard ; que dis-je, elle craignait plus encore qu'il ne la regardât pas.

Manseau parut à la porte du parloir, en habit de cérémonies, suivi de ses sommelier, écuyer, panetier, avec leurs valets.

— Madame est servie, dit-il à voix haute.

— Suivez-moi, messieurs, je vous prie, dit la marquise. Je vous ai prévenus que vous n'êtes pas ici chez moi ; mais il est bon que vous sachiez chez qui vous êtes. Vous êtes chez mesdames les Augustines de Valenciennes, et ce sont elles qui ont demandé la faveur de vous faire les honneurs de leur maison.

Elle ne put résister, en prononçant ces paroles, au besoin de se tourner vers l'angle interdit.

Elle vit Gérard pâlir et serrer la main de Jaspin, en remerciant de loin, par un regard éloquent, son adorable protectrice.

— Je suis payée, pensa-t-elle

La marquise prit la main de Rubantel et guida toute l'assemblée vers le réfectoire.

V

Le réfectoire des Clarisses

Ce réfectoire offrait un coup d'œil magique. C'était une immense salle fièrement portée sur des colonnes qui laissaient à droite et à gauche un large passage. C'étaient des voûtes ogivales de soixante pieds, des vitraux admirables, entretenus avec cette propreté minutieuse du Hainaut.

D'une ancienne chapelle, remplacée par une plus commode, les Clarisses avaient fait leur réfectoire. Il y régnait un froid glacial en hiver ; mais les Clarisses sont austères et l'avaient choisi à cause de cela. Leur supérieure prétendait qu'on doit avoir ses aises à l'église, mais qu'on se trouve toujours trop bien ailleurs. Les Augustines gelaient depuis trois jours. Madame de Maintenon, encore moins Clarisse que les Augustines, avait eu soin de faire apporter à chaque extrémité de l'immense pièce d'énormes braseros à la mode espagnole. On est toujours un peu Espagnol dans les Flandres. Et d'ailleurs, la marquise comptait sur les mille flambeaux ou lampes et sur la jeunesse des convives pour échauffer le réfectoire.

Cinq tables, formant une longueur de soixante-dix pieds, étaient couvertes des poissons les plus gras du vivier, de chevreuils, d'un sanglier que les troupes royales avaient tué en abattant les bois autour du quartier de Sa Majesté ; des montagnes de fruits, échappés miraculeusement à l'hiver dans le fruitier du couvent, s'élevaient à côté des rochers de confitures industrieusement pétries avec des nougats et des macarons, par les savantes pâtissières de la communauté. La crème écumeuse, les gâteaux à l'anis et au cédrat, les prunes confites, les cerises cristallisées se croisaient sur cette table homérique avec les pâtés de lièvre et de jambon.

Et devant chaque convive un grand verre de cristal étincelant,

et des bouteilles qui défiaient la soif. Car en ce temps, les femmes avaient le courage de ne point laisser fumer les hommes, et la faiblesse de les laisser boire.

La splendide ordonnance de ce festin provoqua tout d'abord l'admiration générale, mais ce n'est pas la table que regardait Gérard.

De chaque côté du réfectoire, sous l'espèce de contre-allée formée par les colonnes, se tenaient en longues files les religieuses et les postulantes ou les pensionnaires confondues ensemble.

Les premières vêtues de noir, avec le scapulaire blanc et le voile, et cette fameuse ceinture de cuir noir que la Vierge en montant au ciel laissa tomber, dit-on, entre les mains de saint Thomas, et que sainte Monique, la mère des Augustines, avait donnée aux religieux et aux religieuses de son ordre.

Quant aux autres, les pensionnaires, on les distinguait facilement à leurs habits moitié mondains, moitié religieux : la robe noire à la plupart et la guimpe blanche, pas de ceinture et des cheveux tombant modestement derrière l'oreille.

Ce fut là que les yeux et le cœur de Gérard volèrent à son entrée dans la salle. Il chercha le plus pâle visage, les plus doux yeux, les plus tremblantes épaules, et comme ce visage aspirait à être aperçu de lui, comme ces yeux l'espéraient et le cherchaient avidement lui-même, Gérard découvrit tout d'abord Antoinette au milieu des Augustines qui baissaient modestement leur voile devant tous ces officiers.

Cette vision l'avait captivé, enchanté, à tel point qu'il oubliait d'avancer comme les autres. Le cornette l'attira doucement en lui disant :

— Eh bien ! lieutenant, êtes-vous changé en pierre ?

Gérard fit un mouvement brusque et s'achemina précipitamment vers la table.

Quant à Jaspin, il avait fait sa révérence à madame de Maintenon, qui lui avait donné sa main et son plus gracieux sourire, et qui se détournant, l'imprudente ! avait dit :

— Nanon, vous servirez vous-même M. l'abbé Jaspin, il sera de ma table.

Nanon frémit, Jaspin baissa pudiquement les yeux pour rendre à la vieille fille sa révérence compassée, et l'on s'assit enfin, madame de Maintenon ayant désigné avec un tact parfait les chefs des différentes tables. Elle présidait la première dressée au centre du réfectoire.

On vit alors les religieuses et les pensionnaires se placer derrière les convives, les servir, leur donner à boire, et de toutes ces blanches mains, quelques-unes tremblèrent bien un peu en effleurant par mégarde la casaque rouge brodée d'or des officiers qu'elles servaient.

Gérard s'assit en face de madame de Maintenon, qui avait à sa droite M. de Rubantel et M. de Villemur à sa gauche. La marquise était servie par Nanon et une vieille religieuse. Le cornette, impétueux dans ses amitiés, se plaça près de Gérard. L'enfant dévorait des yeux toutes les religieuses, madame de Maintenon, Nanon elle-même. À seize ans, l'œil a de l'indulgence.

Gérard n'osait se retourner pour chercher son idole. Peut-être l'avait-il derrière lui, peut-être était-ce le bras d'Antoinette qui frôlait si légèrement, de sa manche noire, tantôt son épaule, tantôt ses cheveux. Ce bras était jeune, il n'avait pas plus de dix-huit ans. Impossible, en voyant seulement ce bras, de savoir s'il appartenait à une religieuse ou à une pensionnaire.

L'enfant se retourna, lui, en regardant effrontément. Ce qu'il vit lui parut si beau, qu'il se retourna encore, puis encore. Gérard était au supplice de ne point en faire autant ; mais il redoutait les yeux de madame de Maintenon, et se contentait d'admirer la fine et ferme main aux ongles d'oiseau polis et recourbés qui glissait parfois sur la table et remplissait son verre en palpitant.

La marquise, voyant cette souffrance du jeune homme, se pencha à l'oreille de Nanon, qui regarda du côté de Gérard et quitta sa maîtresse pour tourner autour de la table.

Gérard entendit derrière lui le pas de Nanon. Il entendit sa

voix qui disait :

— Mademoiselle, madame désire que vous veniez près d'elle.

Et au même instant le bras charmant disparut et la main sèche de Nanon continua le service.

— Faut-il avoir du malheur, dit tout bas le cornette à Gérard, nous avons un ange pour nous servir, on nous l'ôte... Tiens, la voilà en face.

Gérard regarda en effet devant lui. Antoinette était près de madame de Maintenon ; sa beauté, sa joie se reflétèrent comme en un miroir sur le visage de M. de Lavernie, et la marquise d'un coup d'œil furtif put voir l'effet qu'elle avait produit. Le comte oublia la table, il oublia toute la terre ; son âme vola au-devant de celle d'Antoinette ; le service de celle-ci fut bien nul : appuyée d'une main sur le fauteuil de la marquise, elle promenait distraitemment le vin sans penser à remplir le verre de M. de Rubantel. Celui-ci, qui n'était point amoureux, admira beaucoup la belle servante que madame de Maintenon lui avait donnée, mais, bon convive, il regretta plus d'une fois Nanon.

Ce mystérieux dialogue des deux amants au milieu du bruit de la foule, leurs infatigables regards, le langage passionné de leurs lèvres muettes, la pâleur et la rougeur qui envahissaient alternativement leurs joues, selon que l'immatérielle caresse de leur pensée était envoyée ou reçue, tout ce manège immobile de l'amour fut compris bientôt du cornette et de Jaspin. Jaspin, lui, cacha son émotion sous un redoublement d'appétit qui lui permit de ne point gêner Gérard et qui occupa tous les moments et les deux mains de mademoiselle Balbien. Quant au cornette, après avoir fait ses observations, après s'être assuré que ce n'était point avec lui mais avec son voisin Gérard que le bel ange correspondait, il imita Jaspin et n'envoya plus au comte Gérard que des monosyllabes qui ne demandaient point de réponse. Cependant M. de Rubantel eût beaucoup souffert de la soif, si madame de Maintenon ne fût venue à son secours, par un signe fait à

Manseau.

Dans leur entretien silencieux, Gérard et Antoinette se racontèrent tout ce que l'un et l'autre avaient souffert, combien ils s'étaient aimés, comme ils s'adoraient, quel ennemi terrible ils avaient eu à combattre.

Madame de Maintenon, point d'intersection de tout ce feu de regards croisés, signifiait pour eux l'espérance.

Bientôt le dessert et la douce influence des bons vins de Champagne et de Bourgogne changèrent le murmure des convives en enthousiasme. La marquise se leva, tout le monde se leva comme elle, et lorsqu'elle prit son verre pour boire à la santé du roi et à la défaite de ses ennemis, ce fut dans tout le réfectoire un éclat bruyant d'applaudissements et un cri de : Vive le roi ! qui ébranla les voûtes.

Les religieuses avaient fait leur service. Elles se rangèrent modestement autour de leur supérieure. Bientôt chacun de leurs groupes fut entouré d'un gros d'officiers qui les remerciaient et les complimentaient avec cette rare et délicate politesse qu'on trouvait alors partout dans les camps et qu'on a peine à trouver aujourd'hui dans les salons.

Les jeunes filles recevaient sans embarras et sans coquetterie les hommages dus à leur bon accueil et à leur naissance. Chacun de ces officiers avait peut-être dans un autre couvent une sœur, une parente, qu'ils eussent été heureux de voir traiter avec autant d'égards par une autre armée. Quant à Jaspin, il était allé se ranger humblement derrière la marquise. Et Nanon le fuyait comme un charbon ardent. Gérard était à deux pas d'Antoinette, et voyait battre son cœur sous sa guimpe ; il sentait la chaleur de son souffle, et plutôt que de lui dire une banalité, il se taisait ; plutôt que de lui dire une parole profane, il fût mort.

L'espiègle enfant guettait cette scène et voyait cet embarras ; l'ardeur de la jeunesse et du vin lui montèrent au cerveau ; charmant et rose comme il était, avec sa bouche fraîche dans laquelle brillait un sourire de perles, il s'approcha de madame de

Maintenon et après une révérence si longue qu'elle parut à chacun l'exorde d'un discours, il attira l'attention générale.

— Madame, dit-il, à qui témoigner notre reconnaissance ? À vous, maîtresse souveraine de tout et de tous ? ou bien à ces dames, nos humbles hôtes ? Il faut bien que ce soit à tous deux. Je lis dans les yeux de tous mes camarades leur désir, qu'ils n'osent déclarer. Ils sont plus graves, plus réservés que moi ; mais j'ai plus de franchise et d'audace. Or, cela me vient du succès de mes premières armes que j'ai faites aujourd'hui et dont vous m'accordez une si glorieuse récompense. Tout à l'heure, madame, à votre arrivée, l'exemple de M. de Lavernie nous a enhardis à vous baiser la main. Mais maintenant, le festin charmant que ces dames ont bien voulu nous offrir, leur bienveillance et vos bonnes grâces m'enhardissent à vous prier de nous accorder encore une faveur. La noblesse de France est exigeante en campagne ; permettez-nous de saluer d'un baiser respectueux ces dames qui nous rappellent à tous une sœur ou une amie, leurs amis et leurs frères le rendront j'espère à nos sœurs.

Il y eut un grand mouvement après ces paroles ; les officiers se mirent à rire et à battre des mains ; tous les fronts rougirent sous les voiles, mais les yeux étincelèrent. Quant à madame de Maintenon, qui avait écouté patiemment, personne n'était sûr, pas même l'orateur, qu'elle prît la demande en bonne part.

Mais le charme de la jeunesse et de la beauté n'est-il pas irrésistible ? La marquise, un moment immobile, regarda le solliciteur qui, demi courbé pour sa révérence, fixait sur elle des yeux pétillants de malice et de loyauté, en attendant qu'elle se prononçât.

Elle secoua doucement la tête, et d'un geste de sa belle main :

— Adressez-vous à madame la supérieure, répliqua-t-elle, car je vous l'ai dit, je n'ai d'autres droits ici que ceux de l'hospitalité qu'on me donne ; madame l'abbesse sait qu'elle est sollicitée par la plus pure et la plus brave noblesse de France, galamment représentée – fléchissez-la : tout ce que je peux faire, c'est de me

joindre à vous pour la supplier en votre faveur.

Le cornette fléchit le genou pour remercier la marquise de ces bonnes paroles, puis d'un bond, il se trouva en présence de la supérieure, un peu interdite, il faut l'avouer, de cette furie française.

— Vous avez entendu, madame, dit-il en déployant toutes les séductions de son sourire.

— Je croirais offenser mes dames, répondit l'abbesse ; je manquerais même à la politesse si je refusais ce qu'on me demande avec tant de civilité. L'honneur que nous font ces victorieux rendra les autres communautés jalouses.

En disant ces mots, elle fit sa plus belle révérence, et le cornette s'approchant d'elle avec une grâce inimitable :

— Permettez que j'aie tous les honneurs de ma tentative, dit-il.

Et il déposa sur les joues sèches de la supérieure un baiser coquet et discret que lui eût envié un héros de *Cyrus* ou de *l'Astrée*.

Les officiers saluèrent aussi chacun la dame ou la pensionnaire qu'ils avaient en face.

Gérard était en présence d'Antoinette ; tout son sang reflua vers son cœur ; elle le regardait avec des yeux qui eussent fait vivre une statue. Il fit un demi-pas et resta cloué sur la dalle.

— Eh bien ! lui dit l'espiègle à l'oreille, je me dévoue et vous reculez !...

Gérard et Antoinette s'approchèrent, leurs mains se joignirent, les lèvres brûlantes touchèrent la joue enflammée. Antoinette s'alla jeter dans le tourbillon des religieuses et tomba mourante sur un banc derrière une colonne ; Gérard resta ivre, étourdi, sans rien entendre et sans rien voir.

Un grand bruit le réveilla. Il était temps.

— Le roi ! cria le capitaine des gardes à l'entrée du réfectoire.

Chacun se rangea ainsi qu'à la parade, les religieuses comme

les officiers.

Le roi parut au seuil, botté, le chapeau sur la tête, la canne à la main, à sa droite Philippe d'Orléans, son frère, derrière lui le duc de Chartres et le duc du Maine. Derrière les princes, toute la cour.

Le roi aimait l'éclat et les spectacles ; il s'arrêta ravi de voir briller tant de lumières, de fleurs et de jeunes visages. Madame de Maintenon traversa seule, pour aller au-devant de lui, la longue allée vide que formait la double haie des officiers et des Augustines.

Dès qu'il l'aperçut, le roi ôta son chapeau et fit un pas à sa rencontre ; le salut qu'il lui adressa, la révérence qu'elle lui rendit eussent appris la politesse à bien des professeurs de menuet.

— Madame, s'écria le roi, vous faites donc des prodiges ?

— J'ai voulu me mettre à la hauteur de ces messieurs, répliqua la marquise, en désignant les officiers.

Le roi fit alors le tour du réfectoire, tandis que Monsieur entretenait poliment la supérieure et la marquise. Le duc de Chartres, jeune et belle figure, portrait vivant d'Henri IV à vingt ans, semait les compliments et les œillades le long de cette haie de belles religieuses. Par les portes ouvertes entraient le vent de la nuit qui faisait flotter la flamme des bougies ; on entendait par instant les rafales du canon et le hennissement des chevaux de l'escorte.

— Je ne vois pas Louvois, dit le roi ; pourquoi n'est-il point avec nous ?

Un malin sourire effleura les lèvres de la marquise, qui, malgré sa conversation avec Monsieur, avait saisi au vol la question du roi.

— Sire, répliqua M. le duc de Chartres, M. de Louvois était parti avec M. de Vauban pour les tranchées. Depuis quatre heures on ne l'a pas revu. Il ne peut avoir reçu, comme tous ces messieurs, sa carte d'invitation à Saint-Ghislain.

— Il est de fer, ajouta le roi qui reprit sa promenade et

accepta un verre des liqueurs que les Augustines lui offrirent avec des biscuits ; puis il complimenta gracieusement M. de Rubantel sur le succès des cheveau-légers et passa tout près de Gérard qu'il regarda beaucoup.

La marquise venait de prendre congé de Monsieur, elle était libre ; elle fit signe au duc du Maine de s'approcher avec elle pour présenter au roi le nouveau lieutenant. C'était une occasion excellente.

Mais tout à coup on entendit un bruit d'armes et de chevaux au dehors, et M. de Louvois apparut en haut de l'escalier, l'œil mauvais, la respiration bruyante, selon son habitude.

— Le roi, disait-il, où est le roi ?

Louis se retourna au son de cette voix. Le regard perçant du ministre l'avait déjà vu près de parler à Gérard, il avait vu le geste de la marquise qui allait présenter son protégé, il devinait les favorables dispositions du duc du Maine. Rien ne lui échappa, pas même la pâleur et l'épouvante d'Antoinette près de laquelle il passa pour arriver jusqu'au roi, pas même l'embarras de la supérieure à laquelle il lança un foudroyant regard. Tous ses plans, tous ses mystères, la marquise les avait éventés.

— Qu'y a-t-il, Louvois, demanda Louis XIV, vous voilà bien empressé ?

— Il y a, sire, que tandis qu'on se réjouit ici, la garnison de Mons a fait une sortie et comblé cent toises de tranchée. — Ces messieurs ont bien dîné, à ce que je vois, ajouta-t-il d'un ton bourru, mais, ce n'est point à la fourchette qu'on prend des villes. Allons, messieurs, à cheval !

— Il a raison, dit le roi avec un sang-froid plein de tact et de courtoisie, à cheval ! messieurs. Ces dames voudront bien recevoir nos excuses...

Louvois grommela quelques mots qu'on n'entendit pas ; les adieux se firent partout en un clin d'œil. À peine Gérard eut-il le temps de se retourner vers Antoinette, et les officiers s'envolèrent. Le roi et les princes montèrent à cheval.

Louvois sortit le dernier, bien assuré qu'il ne restait plus personne, et ce n'est pas une plume comme la nôtre qui essaierait d'analyser toute la haine, toute la fureur, toutes les menaces qu'il sut jeter à madame de Maintenon dans ce seul mot :

— Adieu, madame.

Non plus que le triomphe et le dédain avec lesquels elle lui répondit :

— Adieu, monsieur !

VI

Les partisans

Les cavaliers rentrèrent au camp d'une vitesse qui eût bien donné à penser aux ennemis.

Gérard, livré à ses rêves de bonheur, laissait son cheval sur la route, côte à côte avec celui de Rubantel. Le cornette, croyant qu'on allait se battre encore, chantait entre ses dents une belliqueuse chanson. Jaspin, obligé de ménager Blanchet dont l'allure n'était plus en rapport avec la circonstance, revenait trotinant avec le laquais et deux hommes d'escorte.

Il s'abritait d'ailleurs derrière la maison du roi qui revenait aussi, mais avec la sage lenteur qui convient à la majesté royale.

Louvois, galopant avec ses aides-de-camp, dépassa l'arrière-garde et cherchant, comme le lion, quelque chose à dévorer, rencontra pour son malheur M. de Rubantel qui faisait rajuster par son laquais une sangle dont la boucle venait de sauter.

Il faisait sombre ; la nuit, tout général ressemble beaucoup à un simple officier. Louvois, apercevant ce cavalier arrêté qui dialoguait avec d'autres, ne put s'empêcher en passant de crier :

— Holà !... le traînard, en route donc !

Rubantel n'était point endurant. L'accident arrivé à sa selle l'avait mis de mauvaise humeur, il ne reconnut pas Louvois ou feignit de ne pas le reconnaître, et d'une voix rude répondit à l'apostrophe :

— Voilà un plaisant drôle !

Louvois entendit. Le mot était dur. L'oreille du ministre était sensible. Il arrêta son cheval sur les jarrets et ses aides-de-camp s'arrêtèrent comme lui.

— Quel est l'insolent qui a parlé, demanda-t-il en ramenant son cheval du côté de Rubantel.

— C'est moi Rubantel, et il n'y a ici d'insolent que vous.

Il n'avait pas fini de parler qu'il vit à deux pas de lui la figure menaçante de Louvois, qui croyait suffisant de se montrer sans parler.

— Ah ! c'est M. de Louvois, continua Rubantel sans trop d'émotion.

— Je suppose que vous ne m'aviez pas reconnu, dit Louvois les dents serrées, car vous avez dit... drôle...

— Pas plus que vous ne m'avez reconnu moi-même, monsieur le marquis... car vous m'avez dit : traînard et insolent !

— Allons, allons, c'est bon, interrompit le ministre d'un ton de dogue, prenons que nous n'avons rien dit.

— Il eût mieux valu... grommela Rubantel en se remettant à cheval.

— Plaît-il ? demanda Louvois.

— Mettons que nous n'avons rien dit, répliqua la mauvaise tête.

Et ils partirent côte à côte. Mais cette peur qu'ils s'étaient inspirée l'un à l'autre ne devait pas durer longtemps.

— Est-il possible, dit Louvois, tout en galopant, que des gens raisonnables, des officiers, s'aillent amuser à des confitures et à des oublies !

Rubantel poussa un grognement de mauvaise augure, mais il se contint.

— Tout cela pendant qu'on leur tue leurs soldats, continua Louvois, encouragé par ce silence ou emporté par l'âcreté de sa bile.

Et il piqua de plus belle.

— Ah ça ! monsieur, cria Rubantel, piquant après lui, pour qui donc dites-vous cela, je vous prie ?

— Pour ceux qui ont fait ce que je dis, répliqua le bourru.

— Eh bien, je l'ai fait, moi, dit Rubantel.

— Eh bien ! alors, c'est pour vous que je le dis, riposta Louvois.

— Monsieur, partout où le roi me commande d'aller, je vais,

et me crois très honoré d'aller, entendez-vous.

— Aux confitures, dit Louvois.

— Monsieur, l'insulte est pour le roi, continua Rubantel, et si vous vous croyez assez puissant pour insulter Sa Majesté, adressez-vous à elle. Quant à moi, si faible que je sois, je vous déclare que je ne veux pas souffrir vos outrages. Nous ne sommes pas ici en service, et je crois m'expliquer net sur vos procédés.

Louvois appliqua une main sur son front et ôta son chapeau pour rafraîchir sa tête troublée par la colère. Mais comme il n'y avait pas moyen de répondre sans faire de bruit et qu'on entendait arriver le roi :

— Encore une fois, c'est bien ! dit-il, et il quitta Rubantel qui élevait assez la voix pour que le roi en passant pût demander la cause de la querelle.

Mais Gérard le supplia de n'en rien faire et de passer outre, d'autant plus qu'on entendait sur la droite de Mons une vive mousqueterie.

Louvois y poussa son cheval en homme qui ne s'épargnait pas.

On aperçut alors M. de Vauban sur une petite éminence. Il était courbé derrière un gabion, ayant près de lui un dessinateur et un sapeur qui tenait sa lunette. Il considérait avec l'attention la plus vive ce combat d'avant-poste auquel il semblait ne rien comprendre.

Louvois s'arrêta près de lui, puis le roi, qui voulut monter à pied jusqu'auprès de Vauban, malgré les prières qui lui furent faites de rester à couvert :

— Que se passe-t-il donc, Vauban, dit-il, et pourquoi ce feu, là où il n'y a pas d'ennemis ?

— Voilà précisément, sire, ce que je me demande, répliqua le grand homme, en venant saluer le roi, sans s'apercevoir qu'il dépassait le gabion de toute sa tête.

— C'est une seconde sortie, pardieu ! dit Louvois.

— Non, repartit Vauban, ce n'est pas une sortie qu'on aurait

poussée si loin dans la campagne, et d'ailleurs nous en aurions des nouvelles. Prenez garde, sire, les flambeaux qu'on tient là-bas près de vos chevaux attirent l'attention de la ville et l'on va tirer. Baissez-vous, sire !...

Et le grand homme, saisissant vivement le roi par le bras, lui fit courber la tête. Il était temps : on entendit un souffle ou plutôt un grondement strident ; le roi porta sa main à son oreille, Louvois de même, et les autres officiers comme eux. Un boulet venait de tomber au milieu des équipages royaux et d'emporter un pauvre animal qui poussa un lugubre cri.

Plusieurs officiers coururent s'informer de l'accident.

— Votre Majesté a le tintoin, dit Vauban, c'est fort désagréable – voilà ce que c'est que de se trouver dans le vent du boulet. J'espère qu'on va éteindre toutes ces lumières si l'on ne veut pas que nous y passions tous.

— Ce serait inutile en ce moment, dit le roi avec enjouement, il me suffit d'avoir perdu un cheval.

— Ce n'est pas un de vos chevaux, sire, dit Louvois, j'ai vu comme des oreilles de mulet.

— À qui le mulet ? demanda le roi.

— À M. de Lavernie, dont le boulet a failli en même temps tuer l'aumônier, répliqua M. de Rubantel. Le digne homme venait à peine de mettre pied à terre.

— Lavernie, dit le roi, n'est-ce pas un cheveu-léger ?

— Un protégé de madame de Maintenon, s'écria amèrement Louvois, un des héros de la collation de Saint-Ghislain.

— Et vous dites, Vauban, interrompit vivement le roi, que vous ne croyez pas que tout ce feu provienne d'une sortie ?

— Non, sire.

— J'ai envoyé savoir, dit Louvois.

— Oh ! sans avoir besoin d'envoyer à la découverte, je vais vous dire ce que c'est, ajouta M. de Vauban. Tout le jour, j'ai vu rôder des petits détachements de quatre, cinq et quelquefois dix hommes, dans l'intervalle de nos lignes, à l'extrême frontière.

Vous vous rappelez que je vous les ai signalés, monsieur ?

— Des paysans, dit Louvois.

— Non pas, des partisans.

— Mais monsieur, interrompit Louvois, et nos batteurs d'estrade ? Auraient-ils laissé passer ces partisans ?

— Je n'en sais rien, mais je réponds de ce que j'ai dit, monsieur, repartit Vauban. Au surplus, ce ne sont pas mes affaires. Moi, j'ai à diriger l'artillerie et les travaux ; à M. de Luxembourg et à M. de Boufflers l'observation et la tenue de la campagne.

— Cependant, Vauban, vous avez une idée, il faut la dire, répliqua le roi.

— Écartez-vous d'abord, sire, j'ai vu du feu sur le bastion, on va tirer.

Une volée de canon passa et laboura la terre aux environs. Au même moment revint l'aide-de-camp envoyé par Louvois. Il annonçait qu'un corps de quatre cents hommes environ s'était embusqué dans les marais sans qu'on sût d'où il était venu, ni comment il s'était formé ; que d'abord on l'avait pris pour un corps de l'armée française ; que M. de Luxembourg n'avait pu le charger, ne connaissant point le marais – que le feu de ces partisans balayait tout un chemin par où devait passer le convoi de vivres, que M. de Boufflers n'avait pas d'ordres et en demandait – qu'enfin ces invisibles et inconnus ennemis faisaient grand mal aux rondes et en avaient déjà détruit deux depuis l'ouverture de leur feu.

— Vauban avait raison, dit le roi, il faut voir à cela.

Louvois rougit et s'éloigna rapidement sans dire un mot. Un instant après, on entendit commander un mouvement aux cavaliers, et le bruit du pas des chevaux indiqua la marche d'un détachement qui disparut dans l'ombre.

— Que pensez-vous de ces partisans ? demanda le roi à Vauban après le départ de Louvois.

— Je m'étonnais, répliqua Vauban, que les ennemis ne se fussent pas encore occupés de secourir Mons, et je vois qu'ils y

songent. Ces partisans sont les éclaireurs d'une armée qui se forme quelque part. M. le prince d'Orange se remuera, croyez-le bien, sire. Mais, comme j'avais l'honneur de le dire à Votre Majesté, cela regarde les commandants des lignes qui font le blocus.

Louvois arriva tout juste pour entendre ces dernières paroles.

— Que M. le prince d'Orange se remue, dit-il, nous avons assez de balles pour lui et assez de boulets pour Mons. Ne vous préoccupez point de cela, sire ; M. le prince d'Orange ne remuera pas ; mais que Votre Majesté veuille prier M. de Vauban de se remuer le plus possible : les travaux ne marchent pas.

Vauban leva la tête que, dans une distraction visible, il tenait baissée depuis un moment comme Archimède.

— Comment, dit-il, les travaux ne marchent pas ?

— Non, s'écria Louvois. Je n'accuse personne ; mais enfin la tranchée décrit une telle ellipse que nous n'avancons pas depuis deux jours, et que nous dépensons beaucoup d'argent.

— Qu'eussiez-vous désiré ? demanda tranquillement Vauban.

— La mise en œuvre de l'axiome : le plus court chemin d'un point à un autre est la ligne droite. Votre Majesté comprend que si la tranchée n'avait qu'une demi-lieue, elle nous conduirait plus vite aux ouvrages de l'ennemi qu'une tranchée d'une lieue au moins comme la nôtre.

— Oui, monsieur, dit Vauban ; mais j'aurais déjà fait tuer deux cents hommes !

— C'est possible, monsieur, répliqua Louvois ; mais vous eussiez pris Mons deux jours plus tôt, et l'Europe nous compte les heures !

— Je ferai ce que m'ordonnera Sa Majesté, dit l'ingénieur avec un sang-froid plein de politesse ; la vie des hommes de son royaume lui appartient. Le roi a charge d'âmes. Moi qui suis un soldat et un chrétien, je m'applique à prodiguer les coups de pioche et à économiser les coups de canon. Je tâche de prendre

Mons en remuant beaucoup de terre et en ménageant beaucoup d'existences. Néanmoins, si le roi veut aller plus vite, tirons une ligne droite d'ici à la ville, ce sera fait demain ; nous battons après-demain l'ouvrage, et cela coûtera à Sa Majesté dix mille écus de moins et dix-huit cents hommes de plus, voilà le compte.

— Allez comme vous l'entendrez, Vauban ; vous en savez plus long que nous sur bien des choses, dit le roi, sans paraître remarquer la grimace de Louvois, et faites-nous tirer tantôt les belles bombes que vous m'avez promises.

L'ingénieur se remit à l'œuvre.

Toutefois, pour consoler son ministre :

— Qu'avez-vous fait, dit Louis XIV, de ces partisans qui tiraillent ainsi ?

— Sire, je les fais observer par un poste, et à l'abri de ce poste notre convoi et nos rondes passeront.

Vauban leva vers l'horizon son regard intelligent comme pour apercevoir la manœuvre dont le ministre venait de parler ; tandis que le roi et Louvois redescendaient en causant, Vauban ayant vu au loin marcher les hommes envoyés par Louvois :

— Encore des gens sacrifiés, se dit-il, et pourquoi faire ? il était si facile de laisser tous ces tirailleurs ennemis tirer sur le vide. Au lieu d'envoyer là des cibles humaines, j'eusse retiré celles qui y étaient déjà. Hélas !... mais cela ne me regarde point, ajouta Vauban en soupirant, c'est l'affaire des officiers de la campagne ; allons faire charger mes mortiers et rougir mes boulets.

Le roi, qui avait un faible pour Louvois et craignait de toujours lui rompre en visière, ne voulut rien discuter au sujet de ce poste ainsi placé. Il redescendit l'éminence avec Louvois, qui prit congé en disant :

— Sire, je demanderai maintenant à Votre Majesté la permission d'aller déjeuner dans mon quartier.

— Déjeuner, à neuf heures du soir !

— Je suis à jeun, sire, répondit simplement Louvois.

Le roi, touché, car c'était vrai, hocha la tête, frappa sur l'épaule de Louvois amicalement et lui dit :

— Vous êtes un ours, mais un bon serviteur ; allez vous reposer.

Le ministre partit gonflé de joie. Il aimait son maître, il aimait la gloire, il aimait le travail ; or, son maître venait de le caresser, Mons serait pris, et quant à du travail, il y en avait pour dix ministres de la guerre. De plus, il venait de se procurer une revanche du festin de Saint-Ghislain.

— Certes, pensa-t-il, j'ai d'autres chagrins ; mais nous y pourvoirons plus tard.

En se dirigeant vers son quartier Louvois jeta un dernier regard sur cette ligne enflammée de l'horizon, où les partisans continuaient leur feu. Son aide-de-camp l'aborda.

— Eh bien ! dit Louvois, les cheuau-légers que je viens de détacher ?

— Sont près d'arriver au marais, monseigneur.

— Ont-ils déjà perdu du monde ?

— Pas encore, monseigneur.

— Ah ! ils ont du bonheur ; car le chemin est bien découvert.

— Ils sont bien conduits, monseigneur ; M. de Lavernie est un excellent officier.

— Très bon, dit Louvois avec un sourire sinistre ; quelles mesures prend-il donc ?

— Comme le chemin qui conduit au plateau que vous lui avez commandé d'occuper est à moitié défoncé par les charrois continuels, et que les ornières y ont jusqu'à quatre pieds, le lieutenant a mis les chevaux dans les ornières et les hommes derrière les chevaux, en sorte que les balles n'en ont pas encore touché un seul.

— À merveille ! dit Louvois en crispant ses doigts.

— Par malheur, continua l'aide-de-camp, il va leur falloir occuper le plateau, et alors...

— Alors plus d'ornières, reprit Louvois avec ce même fugitif

et effrayant sourire.

— C'est un poste dangereux, monseigneur, hasarda de dire l'aide-de-camp.

— Vous croyez ? dit Louvois, comme s'il eût pensé à autre chose. Voyez si mes courriers sont arrivés, monsieur.

Et il renvoya ainsi l'aide-de-camp, qui pénétra dans la tente du ministre tandis que celui-ci interrogeait impatiemment le même point de l'horizon.

Soudain les premières bombes de Vauban illuminèrent le fond du ciel, et l'on aperçut à la lueur des flammes la troupe des cheval-légers qui gravissaient le monticule, exposés au feu des partisans embusqués dans le marais.

— Enfin, pensa Louvois, ils sont arrivés !

Et se dirigeant vers sa tente, où quelques officiers l'attendaient humblement pour souper :

— Ah ! madame de Maintenon, dit-il tout bas, madame la reine anonyme, vous voulez pénétrer dans mes affaires de famille ! — Ah ! vous protégez monsieur de Lavernie, mon ennemi mortel ! — Ah ! vous le faites lieutenant de cheval-légers et vous l'envoyez à la guerre !... Eh bien ! quand on est lieutenant et quand on fait la guerre, madame, il n'est pas de protection devant les balles et les boulets. C'est à quoi vous n'avez pas pensé, sans doute, lorsque tout à l'heure encore vous appelez ce damoiseau si près de mademoiselle de Savières. Oh ! leur mariage, madame la reine, ne se fera pas plus que le vôtre ne sera déclaré.

Sur ces mots prononcés avec rage, Louvois entra dans son quartier, fit bonne mine à tous ses hôtes, et parut prendre un plaisir extrême à écouter la fusillade qui grondait dans la direction du monticule.

Quant à Vauban, il surveillait les apprêts d'un bombardement sur lequel on fondait de grandes espérances, et dont l'effet devait être aussi funeste aux ennemis qu'agréable à l'œil des courtisans de Louis XIV.

Dix heures sonnaient au quartier du roi lorsqu'on vint annon-

cer à ce prince que madame la marquise arrivait en carrosse.

— La marquise ! si tard ! s'écria le roi qui courut au-devant de madame de Maintenon, en la remerciant de l'aimable surprise qu'elle venait de lui faire.

— J'ai ouï parler, dit-elle, de merveilleuses pyrotechnies et d'un artifice nouveau dont M. de Vauban donne ce soir le spectacle à Votre Majesté. Et puis j'étais inquiète de ces sorties dont M. de Louvois avait parlé. Intérêt et curiosité, j'accours. Me voici.

Le fait est que la marquise, inquiète du dernier regard et du dernier adieu de Louvois, venait surveiller elle-même les effets de sa colère. Son esprit et son cœur s'étaient éveillés aux menaces de ce terrible ennemi. Elle fut un peu rassurée lorsqu'elle sut qu'il soupait dans sa tente.

Quant à demander des nouvelles de Gérard, elle ne l'eût pas osé ; seulement elle cherchait partout Jaspin.

Le roi donna la main à la marquise. Toute la cour s'assembla, et par les soins du maréchal, on prit place pour le spectacle dans un endroit parfaitement abrité du canon de la ville, et d'où l'on pouvait voir l'effet du bombardement.

Le roi se tint debout, appuyé sur sa canne, prêt à donner les explications aux dames. La marquise s'assit sur des coussins, ayant à ses côtés nombreuse compagnie. Les bombes commencèrent à jeter la mort avec leurs feux rouges et leur tonnerre retentissant.

Bientôt le ciel fut en feu ; quelques points lumineux grandirent dans un des quartiers de la ville, et la flamme montant à mesure que les bombes et l'incendie couraient sur les toits des édifices, une immense clarté pareille à une aurore sanglante se répandit par toute la campagne dont on vit alors jusqu'aux plus insignifiants détails.

À côté du mugissement redoutable des bombes, on entendait le crépitement maigre, mais incessant, de la mousquetade.

La marquise demanda ce que c'était que ce petit bruit agaçant.

— Ce sont des partisans ennemis qui sont venus faire un combat avec nos avant-postes, répliqua le roi ; mais Louvois leur a envoyé quelque cavalerie qui va les mettre à la raison.

— Ah ! fit-elle en se détournant, quel corps a-t-il envoyé ?

— Je ne sais trop, dit le roi.

— Des cheveu-légers, madame, répliqua un des assistants.

La marquise sentit comme un coup à son cœur.

— Commandés par ?

— Par M. de Lavernie, continua l'officier. Ce même gentilhomme qui a pris ce matin le moulin d'Hion. En voilà un heureux, deux affaires en un jour !

— Un piège ! pensa madame de Maintenon, je m'en doutais !

VII

Le piège

Les officiers invités à la petite fête de Saint-Ghislain étaient à peine revenus et distribués dans leurs quartiers, que Louvois, à l'issue de sa conversation avec Vauban, était venu demander un détachement.

Le bruit de la mousqueterie au loin et les menaçantes paroles de Louvois à l'abbaye avaient fait croire à une sérieuse attaque de l'ennemi ; or, chacun dans l'armée guettait l'occasion de se distinguer sous les yeux du roi. C'est ce désir qui explique comment Louvois avait trouvé réunis autour de lui tant d'officiers de bonne volonté lorsqu'il revint aux équipages royaux, à l'endroit où le mulet de Lavernie avait été tué d'un coup de canon.

Gérard s'occupait à rassurer Jaspin, qui tremblait de tous ses membres. L'idée qu'il était sur le mulet une demi-minute avant l'effroyable danger qu'il avait couru glaçait le sang du bon Jaspin, autour duquel s'empressaient quelques bonnes âmes avec force félicitations.

Rubantel, comme on l'a vu, était près du roi avec M. de Vauban. Louvois chercha dans le cercle d'officiers qui montraient à l'envi leur visage afin d'être choisis.

— Il me faut un détachement, dit-il, moitié cavalerie, moitié gens de pied. Où est M. de Lavernie ? je ne le vois pas.

Gérard était à dix pas. Il entendit son nom prononcé par plusieurs voix et se retourna.

Le cornette était allé le prendre par le bras et l'emmena devant Louvois qui lui dit :

— Prenez douze cavaliers, monsieur, et vingt hommes du régiment de Champagne, et allez-vous-en où je vais vous dire.

Gérard, sans mot dire, fit signe à son laquais d'aller seller ses chevaux.

— Oh ! emmenez-moi, s'écria le cornette.

— Mon ami, dit Gérard, le cornette ne marche pas avec si peu de monde.

— J'irai en volontaire, dit l'enfant.

— Ménagez-vous, mon cher chevalier, vous avez fait bien des choses aujourd'hui.

— Par grâce ! comte... je n'ai pas envie de dormir et j'adore le service de nuit.

— Venez donc, répondit Gérard.

Il s'approcha de Louvois, laissant le cornette embrasser Jaspin, dans sa joie, et commander son équipage.

— Monsieur, dit Louvois, il y a un détachement de partisans là-bas, aux marais, à gauche des premiers postes de M. de Luxembourg. Les entendez-vous tirer ?... Répondez-moi, je vous prie.

— Oui, monseigneur.

— Eh bien, monsieur, ces gens vont toute la nuit incommoder le passage des convois. On ne les a point reconnus encore. Vous les reconnaîtrez, s'il vous plaît, en vous avançant le plus loin que vous pourrez dans le marais.

— Oui, monseigneur.

— Et s'il faut que vous fassiez retraite, jusqu'à ce que je vous fasse relever, vous occuperez le petit plateau qui domine le marais et le chemin de ronde, c'est-à-dire qui est placé entre les deux, de telle sorte que le feu des partisans cesse au passage de nos convoyeurs.

— Ou qu'il tombe sur moi seul, dit Gérard avec sang-froid.

— Vous prendrez vos précautions, répliqua Louvois démonté par cette observation faite avec un calme si parfait.

Gérard s'inclina.

— Est-ce tout, monseigneur ? dit-il.

— Oui, monsieur ; récapitulez bien, vous marchez à ce plateau, vous vous y logez, vous attendez que je vous fasse relever.

— Fort bien, monseigneur.

— Et vous rendez ainsi un grand service, ajouta Louvois pour être entendu de quelques curieux qui commençaient à les entourer.

Gérard ne répliqua point. Louvois le salua et alla dire tout bas quelques mots à son aide-de-camp, après quoi il rentra chez lui.

Gérard rassembla ses hommes et reconnut de loin la position à la lueur des premiers feux allumés par Vauban.

Gérard, s'étant approché du laquais qui lui tenait son cheval, trouva Jaspin à qui le cornette contait ses bonnes dispositions.

— Eh bien ! s'écria l'abbé ; vous voilà donc encore de service... on veut donc vous écraser de fatigue.

— Mais non pas, dit Gérard à voix haute, on me fait beaucoup d'honneur en comptant ainsi sur moi.

— Où allons-nous ? dit le cornette déjà à cheval.

— Oui, où allez-vous ? demanda Jaspin inquiet.

— Mon ami, c'est une promenade militaire, voilà tout ; une ronde d'observation.

— On ne se battra pas un peu, comte ?

— Non, chevalier ; voilà pourquoi je vous engage fort à dormir au lieu de venir vous crotter avec nous.

— Bah ! je suis à cheval, j'y reste.

— Vous avez tort, chevalier, je vous en supplie, restez.

— Mais pourquoi ? demanda le cornette étonné de cette persistance, dont Jaspin s'inquiéta tout à fait.

— Parce que, répondit Gérard en prenant l'air dégagé, il n'y a aucune gloire dans cette expédition ; fatigue et humidité, voilà tout. C'est bien pour cela que M. de Louvois m'a choisi, ajouta-t-il pour dérouter entièrement Jaspin.

— Certes ! dit celui-ci, tombant dans le panneau.

— Comte, repartit l'enfant obstiné, allons toujours, et s'il ne s'agit que de s'ennuyer, vous me trouverez de si belle humeur que vous vous ennuierez moins. Allons !

Gérard baissa la tête ; plus d'insistance eût dévoilé l'état de son âme. Le détachement était prêt, les fantassins alignés. Gérard

se fit voir à eux. Ces braves gens, sachant qu'ils seraient commandés par l'officier qui avait emporté le moulin d'Hion, se montraient pleins de joie, bien qu'on les eût réveillés pour cette corvée.

Jaspin, sans rien dire, prit aussi un cheval, et lorsque le détachement commença de marcher et que Gérard chercha son aumônier pour l'embrasser et lui faire quelques recommandations, il le trouva comme un gendarme sur un grand cheval, aux côtés du cornette.

— Ah ça ! dit M. de Lavernie avec dépit, avez-vous juré de me contrarier ainsi, Jaspin ? Un prêtre en expédition avec moi !... J'aurais l'air d'un homme qui pense à sa dernière heure. Vous allez me donner un ridicule, mon ami. Que n'emmenons-nous aussi mon chien !...

— Mais puisque c'est une promenade, dit Jaspin.

— Promenade, promenade, est-ce qu'on sait ce qu'on rencontrera quand on marche la nuit hors des lignes ! Allons, Jaspin, laissez-nous.

L'abbé redressant la tête, parce qu'il comprenait enfin la pensée de Gérard dans cet accès d'humeur inaccoutumé :

— Soit, dit-il, allez sans moi puisque ma société vous déplaît. Mais je veux me promener aussi, moi, le temps est beau ; ne suis-je pas libre ? passez devant, j'irai derrière.

Gérard haussa les épaules et ne dit plus un mot. Il rejoignit sa troupe. Jaspin marcha silencieusement à la queue des soldats de Champagne.

L'aide-de-camp de Louvois, d'après l'ordre de son maître, guidait la petite colonne jusqu'à la sortie des lignes. On n'était point à deux cents toises du marais qu'on perdit tout à coup l'abri d'un talus escarpé qui jusque là protégeait le détachement.

Gérard prit la tête de sa troupe et observa la position. Il s'aperçut qu'au sortir de ce défilé on aurait à gravir une pente nue, roide, sur laquelle pendant cent toises au moins ses soldats ne trouveraient point une touffe d'herbe pour s'abriter.

L'aide-de-camp avait ordre de l'abandonner à cet endroit pour revenir près de Louvois. Il indiqua le chemin, attendit quelques minutes pour voir comment Gérard s'en tirerait, puis il partit.

À peine la troupe avait-elle débouché du chemin ouvert qu'on entendit siffler les balles.

— Eh mais ! comte, s'écria le cornette, vous me ménagiez donc une surprise ? On nous tire bel et bien, mon lieutenant.

— Ah ça ! est-ce qu'on tire ? dit Jaspin dont le cheval venait de souffler bruyamment en sentant les projectiles friser ses oreilles.

— Oui, l'on tire, répliqua Gérard, et votre place n'est plus ici, mon bon ami. Attendez, que je vous dise un mot. Rangez-vous et mettez-vous derrière votre cheval.

Gérard commença par ordonner à ses cavaliers de descendre. Il mit les gens de Champagne dans des ornières si profondes qu'ils y disparaissaient presque entièrement. Puis, derrière les fantassins il plaça les chevaux, et, protégés par les chevaux, les douze cavaliers.

Alors, embrassant Jaspin :

— Mon ami, lui dit-il, je crois que M. de Louvois m'a donné une mauvaise commission. — Ne criez pas ! ne gesticulez pas ! soyez brave homme. — Allez-vous-en paisiblement au quartier, voyez M. de Rubantel, sans lui dire autre chose, entendez-vous bien, que ces paroles : M. de Lavernie croit que M. de Louvois lui a donné une mauvaise commission.

— Oui, dit Jaspin tremblant de tous ses membres, car il venait d'entendre, à six pieds de lui, siffler deux balles — je dirai à M. de Rubantel, je dirai à...

— Jurez-moi que vous ne parlerez à aucun autre officier qu'à M. de Rubantel, et que vous n'ajouterez pas un mot à ma phrase ; répétez-la, pour que je voie si vous la savez bien.

Jaspin, en larmoyant, le cher homme, répéta les paroles de Gérard.

— Maintenant, c'est dit ; embrassez-moi encore, cher abbé ;

pensez à Belair s'il m'arrivait malheur, et surtout à mademoiselle de Savières. Allez ! allez !

Il poussa l'abbé par les épaules jusqu'à l'abri du talus, le remit à cheval dans la route du camp et revint à sa troupe.

Les soldats et les cavaliers, voyant combien il avait pris de précautions, lui dirent, d'une commune voix, de les moins ménager et de pousser en avant.

— Mes amis, répliqua Gérard, ne vous prodiguez pas, et puisque vous désirez des balles, nous aurons tout le temps d'en recevoir. Marchez toujours ainsi que j'ai dit, et gagnez l'abri de cette mesure qui couronne le plateau.

Il y avait à la cime du monticule, sur le terre-plein, une ruine de métairie dont une muraille tenait encore en faisant un angle commode pour loger huit à dix hommes à couvert.

Les ennemis postés dans le marais, sur le flanc de la pente, voyant monter ces tronçons de chevaux et d'hommes, tiraient de leur mieux ; mais grâce à la mesure qu'avait prise Gérard, la ligne de leur tir aboutissait plus haut que la tête de ses soldats.

Malheureusement ce fut alors que commença le bombardement. Une lueur presque incessante vint rougir le chemin et montrer plus clairement aux partisans leurs points de mire. Cependant Gérard à force de précautions fit parvenir toute sa troupe sur le plateau sans avoir perdu un seul homme.

Mais à peine arrivé, le détachement fut exposé aux coups par trois côtés. Quatre hommes tombèrent. Les soldats commencèrent à se regarder les uns les autres.

— Mettez-vous à l'abri, dit Gérard, tandis que je reconnâitrai la position ; sacrifiez les chevaux d'abord...

En effet, deux chevaux furent tués au même moment.

Le comte n'eut pas besoin d'une longue observation pour se convaincre de l'impossibilité de garder ce poste ridicule. C'était un plateau entouré de fondrières et de marais ; l'ennemi n'eût pu venir attaquer sans risquer d'être défait partiellement ; mais, du fond de ces abris marécageux, il pouvait abattre un à un sur le

plateau maudit tous les hommes du détachement que Louvois avait ainsi sacrifié.

Le chemin de ceinture qui reliait l'armée d'observation à l'armée de siège longeait le marais et rejoignait la pente que nous connaissons.

Gérard, ayant groupé son monde le plus avantageusement possible, soit derrière la mesure, soit par terre, assembla son conseil de guerre ; c'étaient le cornette, un peu refroidi sur les charmes de la promenade militaire, et l'officier de Champagne qui commandait sous Gérard. Tous trois, protégés par les chevaux, délibérèrent.

— Cornette, dit Gérard avec un triste sourire, vous êtes le plus jeune officier du conseil, à vous de parler le premier.

— Ma foi, répliqua le jeune homme en riant, mon avis est que nous sommes très mal ici.

— Vous pouvez vous retirer, mon cher ami, dit Gérard, vous n'êtes ici qu'en volontaire et le poste n'est pas tenable.

— Fi donc ! s'écria l'enfant.

Un des chevaux tomba, son maître voulut le relever ou examiner sa blessure, il tomba sur le cheval ; deux coups l'avaient touché, à la tête et dans les reins.

— Et vous, monsieur, dit Gérard à l'officier, quel est votre avis ?

— D'envoyer quelqu'un au quartier de M. de Luxembourg, afin qu'on nous fournisse un fort détachement qui imposera aux partisans en faisant un feu nourri sur le marais.

— Jamais M. de Louvois ne vous le pardonnera, dit Gérard. Il a défendu qu'on bouge d'ici.

— Mais nous y mourrons tous ! dit l'officier ; c'est une absurdité.

— Que voulez-vous ? c'est l'ordre. Au surplus, nous allons être relevés, continua Gérard en cherchant à l'horizon.

Mais on ne voyait du côté du camp que le feu des mortiers et les lignes paisibles des tentes tour à tour illuminées ou replongées

dans les ténèbres.

Derrière Gérard les soldats murmuraient. L'un d'eux, s'adressant aux cheveau-légers, leur dit assez haut pour être entendu :

— Dites donc à votre officier que nous sommes ici comme des moutons à la boucherie.

— Je le sais bien, mes enfants, répondit Gérard en s'avancant vers eux ; mais c'est l'ordre.

Le soldat qui venait de parler se préparait à répondre, il ne poussa qu'un cri : une balle venait de lui trouer la gorge ; il tomba les bras étendus.

— Cordieu ! s'écria l'officier en s'élançant pour soutenir son soldat, c'est infâme de faire ainsi tuer le monde, et pour rien.

Il paya cher son dévouement : une balle le frappa au flanc ; il vint rouler aux pieds de Gérard et du cornette – ce dernier, pâle de colère et d'horreur.

Gérard prenant l'enfant par le bras :

— Je vous ordonne, dit-il, je vous ordonne, entendez-vous ? d'aller au camp et d'expliquer la position où nous sommes.

— Oh ! répondit le cornette, je vous comprends, mon lieutenant ; vous m'éloignez pour me sauver la vie, mais je resterai ici : le vin est tiré, il faut le boire.

— Vous me désobéissez ! dit Gérard attendri.

— Pardieu ! je suis volontaire, s'écria l'enfant en embrassant son officier.

Gérard, se retournant, désigna un des cheveau-légers pour courir au camp.

— Prenez mon cheval, dit-il, et hâtez-vous.

Tous les soldats s'empressèrent autour du messager, en lui disant de hâter leur délivrance.

Ce malheureux mouvement coûta la vie à deux d'entre eux ; les autres regagnèrent vivement leur abri.

Le cavalier se baissa sur sa monture, rendit la main, piqua des deux et descendit comme une flèche la pente dangereuse.

Mais comme il atteignait le chemin creux, une balle lui traver-

sa les tempes ; il tomba, et le cheval emporté continua sa course furieuse dans la direction du camp.

Un cri de douleur et de désespoir avait accompagné sa chute ; les soldats ne résistèrent pas plus longtemps ; il en restait douze sur vingt. Quatre de ces douze hommes quittèrent le plateau, malgré les cris et les prières de Gérard, malgré l'exemple des cheveu-légers, troupe d'élite qui, réduite à sept, regardait stoïquement le péril et attendait la mort.

Gérard, repoussé, rudoyé par ces hommes, reprit son poste et les laissa partir. Mais bientôt il entendit des cris de joie, les fugitifs venaient de reconnaître un mousquetaire du roi qui accourait avec cinq de ses camarades pour relever le poste.

Les déserteurs, chose inouïe, oublièrent leur peur et revinrent chercher leurs compagnons avec des transports d'allégresse. Gérard, toujours de sang-froid, fit charger les blessés sur les chevaux qui restaient et quitta le terrain le dernier ; le cornette sauta de joie, se frotta les mains en disant :

— Damné Louvois ! ce ne sera pas encore pour cette fois-ci.

On descendit avec les mêmes précautions la pente au bas de laquelle attendaient les mousquetaires. Ceux-ci aidèrent au transport des blessés, et leur chef raconta à Gérard comment le roi, averti à temps on ne sait par qui, s'était aperçu du danger inutile que courait cette poignée d'hommes, et avait expédié l'ordre de les relever.

On oublia les horribles angoisses de cette demi-heure maudite ; on consola ceux qui souffraient, on se mit à rire du péril auquel on avait échappé. Les plus épouvantés naguère furent les plus bruyants dans leur joie.

— Corbleu ! dit le cornette, allons-nous bien souper ! Je vais trouver au camp mon gouverneur, mon Xérès et une lettre de ma bonne mère. Malgré la collation de Saint-Ghislain, savez-vous que j'ai une faim féroce ? Il me semble que je n'ai pas mangé depuis six semaines.

— Oh ! répondit Gérard, c'est qu'en de certaines demi-

heures on vit des semaines, n'est-ce pas ?

— Ma foi, je crois que nous ne mourrons plus jamais, dit l'enfant.

Comme il achevait ces paroles, on entendit le galop de plusieurs chevaux dans le chemin creux, et au premier coude de ce chemin, la troupe de Gérard se trouva face à face avec Louvois qui faillit leur passer sur le corps, tant il éperonnait son cheval avec ardeur.

Aussitôt qu'il reconnut Louvois, le cornette qui ne se défiait de rien, — c'est le privilège de son âge, où tout courage est franc, toute franchise noble, — cet enfant victorieux s'approcha du ministre, et lui dit d'un air de triomphe :

— Ma foi ! monseigneur, il était temps !

— Temps de quoi ? répondit le ministre en barrant le passage aux cavaliers, et en cherchant avidement dans la petite troupe M. de Lavernie, qu'il n'apercevait point, car il était à l'arrière-garde, soutenant et pansant un de ses blessés.

— Nous sommes revenus dix-neuf, de trente-deux que nous étions, poursuivit le jeune homme, en s'effaçant, pour laisser passer Gérard.

À ce moment, Louvois aperçut le comte, qui s'avavançait à sa rencontre. Ses traits se décomposèrent comme s'il eût vu un fantôme.

— Revenus !... s'écria-t-il... Vous êtes revenus, et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que Sa Majesté nous a fait revenir, dit Gérard tranquillement.

— Le roi ? dit Louvois du ton le plus outrageant, car il renfermait un doute qui fit bouillir le sang du cornette.

Il allait répondre. Gérard, maître de lui, l'arrêta, et montrant les mousquetaires :

— Ces messieurs ont apporté l'ordre, dit-il à Louvois. Parlez, messieurs, est-ce vrai ?

— Il est vrai, dirent les mousquetaires d'une commune voix.

On eût pu croire que cette affirmation satisferait le ministre. C'était un grand mot à cette époque que ces deux syllabes : le roi !

Mais Louvois, regardant de travers, et Gérard et le cornette et les mousquetaires :

— Je voudrais bien savoir, dit-il, depuis quand un officier se permet de manquer aux consignes qu'on lui donne.

— Mais, monseigneur... répliqua Gérard.

— Taisez-vous !... Qui vous a placé au poste du plateau ?

— Vous, assurément, monseigneur.

— Et pourquoi ne vous y trouvé-je plus ?

— J'ai eu l'honneur de vous dire que c'était un ordre du roi.

— Ordre que vous avez sollicité, monsieur.

— Nullement.

— Je vous dis que vous l'avez sollicité ! répliqua le marquis d'une voix tonnante.

— Et quand cela serait, dit Gérard, dont le sang commençait à monter au cerveau, croyez-vous, monsieur, que l'on se fasse tuer de gaîté de cœur, et qu'on fasse tuer à côté de soi des braves gens, quand d'un mot et avec un pas on les peut sauver sans déshonneur ?

— Et vous croyez qu'on appelle cela du courage, dit Louvois avec un dédain qui fit rougir les cheval-légers et jusqu'aux soldats de Champagne qui avaient eu peur.

Gérard serrant les poings :

— Chacun entend le courage à sa manière, répliqua-t-il. Je mets le mien à obéir au maître et à ne pas tenter Dieu.

— Obéir ! dites-vous ! Ah !... quand cela vous plaît et ne vous expose point, interrompit Louvois. M'avez-vous obéi à moi ?

— Vous n'êtes pas mon maître quand le roi a parlé, dit vivement Gérard ; j'étais resté à ce poste malgré les prières de mes hommes, malgré la mort de treize d'entre eux. J'y fusse resté plus longtemps, j'y fusse mort, comme vous me l'avez demandé,

ajouta-t-il en foudroyant Louvois d'un regard, mais le roi m'a fait relever et je pars.

— Vous partez parce que vous avez peur ! s'écria Louvois tremblant de colère.

— Oh ! rugirent tous les compagnons de Gérard et le petit cornette, qui s'avança vers le ministre comme pour le dévorer.

— Silence ! s'écria Gérard à sa troupe. M. de Louvois, vous m'insultez ?

— Dites monseigneur ! hurla le ministre aveuglé par la rage.

— Monsieur, vous m'insultez, lui répéta Gérard, et vous insultez tous ces braves gens avec moi.

La troupe entoura Louvois avec des figures tellement menaçantes que, sans la présence de Gérard, il eût essuyé quelque mauvais traitement.

Les six gendarmes qui formaient son escorte se tenaient immobiles, à distance, honteux du rôle que jouait leur chef, et pleins de compassion et de sympathie pour ceux qu'il rudoyait avec cette injustice.

— Cheveau-légers, en arrière ! cria Gérard.

Et aussitôt le ministre se trouva dégagé. Ses yeux étincelaient, il avait défié du regard tous ses ennemis furieux.

— Plus tard, monsieur de Louvois, continua la jeune homme, vous serez puni par Dieu de vos cruautés ; quant à nous, qui avons fait notre devoir, nous méprisons vos outrages. Le roi nous a relevés, nous sommes libres. Au camp, c'est là que nous nous expliquerons. Cheveau-légers ! grenadiers ! en marche !

— Eh bien ! s'écria Louvois, puisque je parle à des lâches, puisqu'on abandonne le poste que j'avais cru confier à des Français, à des gentilshommes, je le garderai, moi. Gendarmes d'Anjou ! nous ne demanderons pas merci au roi, nous autres. En avant !

Et piquant son cheval qui poussa un hennissement de douleur, Louvois s'élança hors du chemin creux et monta la côte au galop, faisant jaillir des cailloux une poussière d'étincelles.

Les gendarmes haussèrent les épaules et le suivirent en échangeant quelques paroles d'amitié avec les cheveu-légers et les mousquetaires.

Trente ou quarante coups de feu sifflèrent aux oreilles de Louvois et firent voler le galon d'or de sa housse. Il arriva sur le plateau où son cheval noir se planta fièrement les jambes tendues comme un cheval de statue équestre sur un socle de granit.

— Allons, messieurs, dit Gérard à ses compagnons, en enfouant ses ongles dans sa chair frémissante, allons ! il faut mourir.

Et à pied, l'épée au fourreau, il monta le chemin à son tour : une balle emporta son chapeau ; il arriva près de Louvois, ses cheveux épars fouettant son visage pâle. Le cornette l'avait suivi et lui pressait la main.

— Ce poste n'est pas impossible à tenir, dit Louvois, puisque j'y suis.

— Allons, assez de fanfaronnades, interrompit Gérard, l'enfer épargne un fou sanguinaire, ici, à cette place, où vous foulez les cadavres de treize obscurs soldats qui valaient mieux que vous. Retournez au camp, monsieur, et que ma mort, si ardemment souhaitée par vous, ajoute un crime à tous vos crimes, un remords à tous vos remords !

Louvois regardait d'un œil sombre les soldats de Gérard et ses gendarmes à lui enveloppés de nouveau dans le feu et la fumée, frappés au hasard et roulant pêle-mêle.

— Je lève votre consigne, dit-il, revenez au camp. Il me suffit de vous avoir montré qu'on a le droit de donner des ordres quand on est capable de les exécuter.

Gérard sans lui répondre :

— Mousquetaires, dit-il, retournez dire au roi ce que vous avez vu. Monsieur m'accusera peut-être encore d'envoyer chercher du secours ; mais lorsque ce secours arrivera, Dieu merci, nous serons tous morts.

Les mousquetaires, dont l'un venait d'être blessé, obéirent en gens de cœur, qui ne mettent pas de sottise présomption à faire des

prouesses inutiles.

Louvois les voyant partir eut peur des suites.

— Ça ! dit-il à Gérard avec hauteur, venez-vous ?...

— Non, répliqua le comte en piquant son épée en terre, je mourrai ici, assassiné par vous, avec tous mes soldats. Et retirez-vous bien vite si vous tenez encore à vivre, car je ne réponds pas qu'avant de tomber sans gloire et sans profit, le dernier de mes cheveu-légers n'ait pas la tentation de vous envoyer son coup de pistolet, afin de voir si, comme le démon, vous êtes invulnérable.

— Ce cheveu-léger, ce serait moi, dit le cornette à Louvois, en mettant une main sur son arme jusque là inutile à sa ceinture.

Au même instant l'enfant tressaillit comme s'il eût été ébloui par la foudre, il poussa un petit cri, porta sa main gauche à sa poitrine et, jetant un bras autour du cou de Gérard, il s'affaissa comme un lis coupé.

Une balle ennemie lui avait traversé le cœur.

— Ah maman, ma pauvre maman ! soupira-t-il.

Et il expira.

Gérard éperdu, glacé, perdit la raison, sa main était humide de sang, il leva cette main sur Louvois en criant :

— Va-t'en, bourreau, ou je te tue !

Les gouttes de ce sang généreux frappèrent au visage Louvois pâle d'horreur et saisi, pour la première fois, du vertige de l'épouvante : son cheval se déroba par un bond et l'emporta seul loin du funèbre monticule où gisaient tant de cadavres.

Gérard resta debout tenant encore l'enfant dans ses bras et le berçant comme eût fait sa mère. Il ne voyait plus, il n'entendait plus. Autour de lui tombaient tous ceux qui n'avaient pas cherché un refuge derrière le mur en ruine.

L'ennemi, comme s'il eût respecté cette incroyable obstination, cette héroïque folie, cessa le feu un moment. Alors arrivèrent dans le chemin creux une foule de cavaliers, qui s'arrêtèrent au bas de la côte et appelèrent à grands cris M. de Lavernie.

Une attaque venait d'être faite simultanément par M. de Luxembourg et par les troupes de siège, sur le marais dont l'entêtement de Louvois avait fait un danger pour l'armée. L'ennemi, pris en flanc avec vigueur, céda peu à peu le terrain, les coups de feu devinrent plus rares, à peine une ou deux balles égarées vinrent-elles tomber sur la terre de ce monticule où naguère elles pleuvaient comme la grêle.

Ni le clairon des cavaliers, ni les cris des fantassins lancés parmi les joncs et dans les roches comme des chasseurs après le gibier qui fuit, ni le silence après la mousqueterie ne réussirent à attirer l'attention de Gérard.

Cependant, par le chemin creux s'avancait une foule compacte de mousquetaires et de gendarmes ; la maison du roi faisait l'honneur, à ce petit poste si obscur, de le venir reconnaître sous les ordres de M. de Boufflers et du duc du Maine.

Les éclaireurs se jetèrent en avant, le pistolet au poing, et n'apercevant plus que des cadavres, ils appelèrent à grands cris le seul être vivant qu'on aperçut encore sur le sommet dévasté.

Les chevaux, heurtant le sol encombré, parvinrent à la moitié de la côte, et leurs cavaliers appelèrent encore.

Mais Gérard ne répondit pas, on le voyait immobile et courbé comme un chêne que secoue la tempête. Était-il vivant ? était-il resté debout calciné comme ces cadavres qu'a dévoré la foudre et qui tomberont en cendres sous la main qui les touchera ?

Au bas du mamelon, au sortir des marais, s'élancèrent, à droite, à gauche, les grenadiers et les cheveau-légers de renfort, qui avaient répondu enfin par des coups terribles à cette mortelle guerre des partisans, continuée pendant toute une heure.

À la suite des escadrons d'élite commandés pour cette expédition, arriva le roi lui-même avec M. le duc de Chartres. Louvois se tenait à l'écart derrière ses gendarmes ; sa colère refroidie, il cherchait une excuse, il tremblait, non devant le roi, mais devant sa conscience.

— Je vois encore quelqu'un là-haut, s'écria le roi irrité : est-

ce possible ? Louvois ! où est Louvois !

— Sire, me voici.

— Êtes-vous insensé, monsieur, dit Louis XIV, de défaire ainsi ce que je fais ? Quoi, j'ordonne aux gens qui tenaient ce poste de revenir et vous les y replacez, pour les faire tuer tous, à l'indignation de toute l'armée !

— Sire, un convoi devait passer, il eût été pris par l'ennemi comme les deux précédents, sans le poste que j'avais mis là pour s'y opposer.

— Supposez-vous que vous savez la guerre mieux que moi, par hasard ? continua le roi de plus en plus courroucé, tandis que le ministre perdait à chaque instant de son assurance : allons, qu'on fasse rentrer l'homme que je vois là-haut.

Au même instant, Rubantel revenait de charger les partisans. Après les avoir mis en fuite, il prit à revers le monticule et pénétra sur le plateau couvert de morts, où Gérard était demeuré seul avec le corps de son malheureux ami.

— Lavernie ! Lavernie ! s'écria-t-il en le reconnaissant ! Dieu soit loué, c'est vous ! Le roi est là qui vous appelle !

— Le roi ! murmura Gérard comme au sortir d'un rêve.

Et regardant autour de lui, il se rappela.

On le vit soulever dans ses bras l'enfant déjà glacé, le baiser au front et descendre lentement la côte, au bas de laquelle on distinguait cette foule brillante qui murmurait d'admiration et de pitié.

Gérard s'avança jusqu'auprès du cheval de Louis XIV. Louvois, humilié, tourna bride et s'alla confondre parmi les derniers rangs.

— Qui êtes-vous ? demanda le monarque avec bonté.

— Sire, je suis l'officier à qui Votre Majesté a daigné faire grâce à Valenciennes.

— Lavernie ?

— Oui, sire.

— Eh bien, vous me deviez la vie, vous avez payé aujour-

d'hui votre dette ; vous êtes un brave gentilhomme, monsieur de Lavernie. Avez-vous perdu bien du monde ici ?

— Tout mon monde, sire, et pour rien.

— Oh ! fit le roi en cherchant des yeux Louvois pour qu'il entendît cette réponse.

Mais Louvois ne reparut pas.

— Monsieur, continua Louis XIV, vous avez perdu ici tous vos équipages, l'affaire n'en valait pas la peine, et je ne veux plus désormais qu'on gaspille ainsi la vie et les biens de ma noblesse ; j'aurai soin que vous ne perdiez rien à mon service, monsieur de Lavernie.

Là-dessus, le roi congédia Gérard par un signe de tête et continua au petit trot de son cheval la ronde qu'il voulait faire le long des lignes.

Gérard soutenu et caressé de tous partit aussi, mais pour retourner au camp, après avoir recommandé à M. de Rubantel la dépouille mortelle du cornette.

Comme il arrivait à l'endroit où naguère toute la cour regardait partir les bombes de Vauban, une voix connue frappa son oreille, une main dont la pression lui était familière s'empara de sa main.

C'était Jaspin, palpitant et sans voix, qui n'osait embrasser son élève, et l'entraînait, malgré ses questions, vers un carrosse qu'on voyait attelé derrière une double rangée de fascines.

Jaspin poussa Gérard auprès de ce carrosse ; un parfum d'iris et de verveine s'en exhalait par les rideaux ouverts ; Gérard aperçut la noble et sereine figure de madame de Maintenon qui lui souriait.

— N'est-il pas blessé ? demanda-t-elle à Jaspin avec une familiarité si douce que le cœur du jeune homme en fut épanoui comme d'une caresse maternelle.

— Non, Dieu merci, madame, répondit Gérard.

— Vous faites bien de dire merci à Dieu, continua la marquise, car tout le monde a prié Dieu pour vous ; et j'ai voulu,

comme les autres, vous complimenter sur votre courage et sur votre bonheur. Maintenant je suis rassurée, le roi a conservé un bon serviteur.

— Et vous, madame, s'écria Gérard, un serviteur reconnaissant, qui n'eût pas regretté la vie, si au lieu de la sacrifier inutilement et sans gloire, il eût eu la fortune de la donner pour vous.

— C'est bien, c'est bien, murmura la marquise d'une voix émue ; je retourne à Saint-Ghislain, j'y retourne heureuse... Au revoir.

Elle tendit la main hors du carrosse ; Gérard s'inclina sur cette belle main avec respect ; il lui sembla qu'elle cherchait ses lèvres et qu'elle s'y arrêta une seconde de plus que Gérard n'eût osé la retenir.

— À qui dois-je encore mon salut ? demanda-t-il à Jaspin, lorsqu'après le départ de la marquise il eut longuement embrassé son vieil ami. Est-ce vrai, Jaspin, que vous auriez demandé un secours pour moi, malgré mes recommandations ? M. de Louvois me l'a reproché.

— Moi, s'écria Jaspin, je n'ai parlé qu'à M. de Rubantel, je vous le jure.

— Alors comment se fait-il que la marquise ait su mon danger ?

— Ah ! répliqua l'abbé, lorsque j'ai parlé à M. de Rubantel, toute la cour regardait les bombes : la marquise était si près du général, qu'elle aura entendu ce que je disais. Elle a pu se récrier, la chose en valait la peine, et pour peu que la marquise vous ait plaint seulement à demi-voix, le roi, qui a l'oreille fine, se sera ému.

— Vraiment, dit Gérard, j'ai là une protectrice qui remplace la Providence.

— Écoutez donc, interrompit Jaspin, ce n'est pas surprenant, madame la marquise aimait beaucoup votre pauvre mère !

— Oh ! dit Gérard, une mère !... Hélas ! je n'ai plus la mien-

ne, et celle de mon pauvre petit chevalier n'a plus son fils !

VIII

Comment Jaspin prit une brème

Louvois rentra de bonne heure à son quartier, il n'était pas content de sa journée. Lorsqu'il eut dévoré, comme le Minotaure, cette énorme pâture de travail que ses courriers lui apportaient deux fois par jours, lorsqu'il eut reçu les rapports de tous les officiers et satisfait au devoir de toutes ses charges, en un mot, lorsque la montagne de dépêches, de comptes et de notes qui couvrait son bureau eut enfanté un monceau de notes, de comptes et de dépêches sortis de sa plume, Louvois regarda l'heure à sa montre : il était quatre heures du matin, ce n'était pas la peine de se coucher.

Il expédia ses estafettes, serra ses papiers, et, appuyant sur le dossier de son fauteuil sa tête brûlante que le travail avait fécondée au lieu de l'épuiser, il songea.

Par quelle étrange fatalité tout ce qu'il entreprenait contre madame de Maintenon tournait-il contre lui ? Était-ce à cause du génie de cette femme ? Non ; il en avait autant qu'elle. Était-ce à cause de la haine qu'elle lui portait ? Non ; elle en avait moins que lui.

Sans doute la marquise était bien appuyée, mais Louvois comptait des appuis aussi solides. Le roi finissait toujours par céder à madame de Maintenon ; mais quand Louvois le voulait bien, le roi ne lui résistait jamais.

Comment se faisait-il que la marquise, battue sur l'importante question de la déclaration de son mariage, battue sur toutes les questions importantes, se fût réfugiée dans de petites questions particulières où elle battait toujours Louvois ?

C'était là une véritable adresse ; la marquise, sérieuse et calme, s'attaquait à un caractère irritable et pointilleux. Elle le harcelait et lui faisait commettre chaque jour une petite faute

qu'elle classait à côté des autres, comme dans une collection, se réservant sans doute d'additionner quand le total vaudrait la peine qu'on le mît sous les yeux du roi.

Eh bien ! il ne fallait pas suivre la marquise sur ce terrain, il fallait, non pas dompter un caractère indomptable, Louvois n'y songeait pas, mais éviter avec le plus grand soin les occasions de se mettre en colère. Louvois s'était mis en colère chez madame de Lavernie, à Valenciennes, à Saint-Ghislain ; il avait tué la comtesse, condamné Gérard, exposé le même Gérard au feu des partisans, trois énormes fautes puisqu'elles n'avaient point produit de résultats avantageux.

La première avait amené Jaspin chez madame de Maintenon, ces deux ennemis s'étaient soudés pour le perdre, la seconde avait fait nommer Lavernie officier dans l'armée de Mons, la troisième avait attiré à Louvois un affront devant toute la maison du roi assemblée. Désormais rien à faire contre Lavernie.

Mais pourquoi Lavernie se trouvait-il ainsi mêlé à toutes les disgrâces de Louvois. Hasard ? Oh ! non ; les hommes trempés comme l'était celui-là n'appellent point hasard un événement qui se reproduit trois fois sous trois faces, qui se lève trois fois comme un marteau pour anéantir d'un triple coup des plans bien conçus, et lorsque cet événement se personnifie dans un ennemi tel que Gérard, lorsqu'il est créé par le souffle invisible d'une ennemie telle que madame de Maintenon, ce n'est plus hasard, fatalité, malheur qu'il faut l'appeler, car c'est une épée qui percera, une balle qui frappera, un souffle qui empoisonnera, et jamais l'idée n'est venue à personne d'attribuer au hasard la mort d'un homme tué par une épée, une balle ou un poison.

Alors Lavernie est l'instrument ; et comment la marquise avait-elle choisi celui-là ? se demandait Louvois. Parce que la comtesse de Lavernie avait été autrefois son amie ? Oh ! quelle puérilité.

Cependant, songea-t-il, le mot amie, ancienne amie, signifie tant de choses pour une femme ! Il signifie les joies de la jeunes-

se, les confidences, les erreurs, les fautes ; il signifie les secrets, comme disait Jaspin en ce jour maudit à Valenciennes : les secrets de madame de Maintenon.

Eh ! malheureux, au lieu de te consumer chaque jour en des querelles de femme, mauvaise guerre dans laquelle tu combats à coups de canon, comme un brutal, une fourmi qui n'est jamais atteinte et dévore chaque jour plus profondément ta chair, malheureux contre qui l'on ruse, ruse de même, cherche, sonde, fouille, achète des aveux, et découvre-les donc, ces secrets de madame de Maintenon et de madame de Lavernie.

Quelqu'un les connaît – c'est Jaspin –. Eh quoi ? les mains puissantes, les mains adroites qui ont dénoué une à une toutes les trames de la politique européenne ne sauraient-elles dévider cette vulgaire bobine qui a nom Jaspin ?

Maintenant, la marquise, qui a choisi Saint-Ghislain pour résidence, sait ou à peu près tout ce qui me concerne. Elle sait que j'ai placé Antoinette aux Filles-Bleues d'abord, puis aux Augustines de Valenciennes. Elle sait que je persécute cette Antoinette, car on doit m'appeler son tyran. Elle favorise Gérard de Lavernie en haine de moi, et voilà tout ce qu'elle sait. Elle ne devinera jamais autre chose. La Goberge lui-même, ce coquin échappé à ma colère, n'en sait pas plus que les autres.

Mettons les choses au pis : que madame de Maintenon découvre qu'Antoinette est ma fille, qu'elle en fasse un éclat, un scandale, cela ne fera pas même froncer le sourcil à madame de Louvois ; mes enfants crieront un peu, mes ennemis beaucoup ; mais le roi n'osera rien dire, lui qui a tant de bâtards à se faire pardonner.

Ainsi je laisserai Antoinette sous la main de la marquise jusqu'à la première bonne occasion : il en naîtra une, je l'espère. Ainsi je laisserai M. de Lavernie chanter ses victoires et roucouler ses amours ; cependant, souriant à tout le monde et poursuivant ma pensée, je découvrirai ce que je veux savoir ; tout le monde m'y aidera. La marquise elle-même, quand elle croira

mes soupçons endormis, me laissera voir le fond de son âme.

De même que Vauban lorsqu'il a reconnu Mons s'est appliqué à l'endroit faible, et a ouvert deux tranchées, l'une vers cet endroit, l'autre vers un autre, pour donner le change aux assiégés, de même j'attaquerai ce fameux secret tandis que la marquise me croira occupé seulement d'empêcher la déclaration de son mariage et les amours de ses protégés.

L'endroit faible est défendu par une garnison qu'on appelle Jaspin, c'est là qu'il faut attaquer.

Le jour éclairait déjà la tente, et l'on entendait les tambours et les trompettes qui réveillent les soldats. C'était l'heure à laquelle Louvois se levait d'ordinaire. Le valet de chambre souleva un coin de la tapisserie. En voyant son maître la tête ensevelie dans ses deux mains, il le crut endormi sur sa correspondance : cela était si souvent arrivé ! Mais Louvois se redressa au bruit. Il se fit habiller et coiffer, comme après une bonne nuit de sommeil, but son verre d'eau de Forges et demanda quels étaient les visiteurs déjà rassemblés dans l'antichambre.

Les noms qu'on lui cita ne lui offrant rien de fort intéressant, bien qu'on y vît figurer celui de M. Desbuttes, qu'il avait mandé, il fit seller un cheval et sortit par l'autre porte de son quartier pour faire à la fois une bonne inspection et une promenade.

Il n'avait pas fait deux cents pas qu'il aperçut, au bord du chemin creux où la veille il avait envoyé les cheveau-légers, un personnage tranquille, vêtu d'un épais manteau noir, qui sollicitait le marais avec une canne assez longue dont il semblait faire l'usage qu'un ingénieur fait d'une sonde.

— Quelque apprenti de M. de Vauban, pensa-t-il. Il faudrait cependant dire à cet imbécile qu'il est inutile de sonder les mares comprises dans nos lignes et défendues par cent mille hommes de nos troupes.

L'homme au manteau poussait et ramenait sa canne dans l'eau avec un mouvement régulier qui excita la curiosité de Louvois. Ce mouvement n'était pas ordinaire. Lorsqu'on sonde, on cher-

che perpendiculairement le fond ; mais le prétendu apprenti de Vauban imprimait à sa canne une secousse diagonale, tandis que son bras roide allait et venait comme le balancier d'une pendule.

Louvois, qui n'était point patient, n'eut pas observé cet homme pendant deux minutes qu'il s'approcha, bien étonné que le bruit de son cheval n'eût pas distrait le personnage.

— Eh ! monsieur, cria-t-il avec ironie, vous vous trompez de marais. Ce n'est point celui-ci qu'il vous faut sonder ! Vous volez l'argent de M. de Vauban !

Le personnage interpellé se retourna et tressaillit d'une désagréable surprise. Louvois poussa une joyeuse exclamation, car ce personnage était l'abbé Jaspin, avec lequel il désirait tant d'avoir un entretien.

Jaspin ôta son chapeau de la main gauche, sans interrompre son mouvement oscillatoire du bras droit.

— J'ai bien l'honneur d'être le très humble serviteur de monseigneur, dit-il en tremblant de tous ses membres, – car il s'attendait tout au moins à une bourrade, tout au plus à un maigre salut de la tête.

— Eh, mais ! dit Louvois épanoui, en menant son cheval jusqu'au bord de la mare, après avoir maintenu son escorte à distance par un geste. Il me semble que j'ai le plaisir de saluer M. l'abbé Jaspin.

— Comme il a retenu mon nom, le tigre ! pensa l'abbé en s'inclinant de trois quarts sans cesser de balancer son bras, bien qu'il le ralentît un peu.

— Je me demande, excusez ma curiosité, mon cher monsieur, continua Louvois, je me demande ce que vous pouvez faire dans cette eau avec ce bâton que vous remuez ?

— Monseigneur... pardon... est-ce que c'est défendu ? dit Jaspin en s'arrêtant, avec une figure toute renversée – car il ne pouvait croire que Louvois l'eût appelé *cher monsieur* sans les plus terribles arrière-pensées.

— Défendu ? répliqua Louvois en s'approchant encore...

mais je ne crois pas, bien que j'ignore absolument ce que vous faites, seul, et de si grand matin, devant cette eau froide que vous battez avec une perche.

— Monseigneur, je pêche, dit Jaspin.

— Ah ! Que ne disiez-vous cela tout de suite, s'écria Louvois avec une hilarité qui ne lui était pas naturelle, et qui acheva de confondre toutes les idées de Jaspin. Comment, vous pêchez ! et que pêchez-vous ?

— Monseigneur, j'ai l'intention de pêcher des brèmes ou des anguilles.

— Avec ceci ?

Il montrait le bâton plus que jamais balancé.

— C'est une ligne, oui, monseigneur.

— En vérité, monsieur Jaspin, voilà qui m'intéresse au dernier point. Expliquez-moi, je vous prie, comment on fait. J'ai des mares aussi chez moi, à Ancy-le-Franc et à Meudon ; je serais bien aise de savoir si l'on se divertit à pêcher, je m'y divertirais en mes moments perdus.

— Monseigneur, c'est extrêmement divertissant, répondit Jaspin blême de peur et en proie à l'idée qui lui était venue que Louvois, seul avec lui, était capable de le précipiter sournoisement dans cette eau noire dont malheureusement il connaissait la profondeur.

— Ainsi, vous êtes bien assuré qu'on prend quelquefois du poisson de cette manière, M. Jaspin ?

— Mais, oui, monseigneur. C'est ainsi qu'on excite le poisson à sortir de la vase ou des pierres. Il voit l'appât, il mord, et on le prend à l'hameçon en donnant un coup sec.

— C'est bizarre, dit Louvois en descendant de cheval.

Jaspin qui surveillait tous ses mouvements faillit jeter un cri d'alarme en voyant celui-là. Mais, au même instant, une secousse ébranla son bras ; il oublia tout ; l'amour de l'art l'emporta sur l'inimitié politique : Jaspin tira de l'eau et montra avec orgueil à Louvois une large brème qui, après deux ou trois efforts, revint

pâmée à la surface, étalant aux premiers rayons du soleil son ventre argenté, ses nageoires roses et noires.

— Oh ! mais le beau poisson ! dit Louvois enchanté du triomphe de Jaspin, parce que la joie de l'homme qu'on veut faire parler lui desserre le cœur et lui dénoue la langue. Me voilà converti à la pêche : je pêcherai.

Et il s'assit sur la berge auprès de l'abbé, qui ne savait lequel des deux, du ministre ou du poisson, il devait admirer le plus.

Mais Louvois n'était pas venu complimenter Jaspin ; il ne s'était pas assis sur l'herbe humide, à ses côtés, pour parler longtemps de la pêche à la ligne.

Quant à Jaspin, il ne se flattait pas non plus d'avoir acquis un nouvel adepte au grand-orient des pêcheurs. Plus Louvois était gracieux, plus l'abbé se défiait.

— Je suis sûr, reprit Louvois, que vous m'en voulez toujours, M. Jaspin.

— Oh ! monseigneur, par exemple !

— Et que vous n'avez pas encore compris ma colère de Valenciennes.

— Oh ! monseigneur, les petits n'interrogent jamais le fond de l'âme des grands.

— C'est bien répondre ; mais vous n'êtes pas homme à ne pas interroger, vous.

— Monseigneur, jamais !

— Savez-vous, M. Jaspin, que vous avez manqué de me brouiller avec madame de Maintenon ? je ne vous l'eusse jamais pardonné. Quoi ! vous êtes un ami intime de la marquise et vous ne me le dites pas ! Heureusement, on sait son monde, M. Jaspin, ajouta Louvois en attachant sur le pauvre homme un de ces regards avec lesquels il fouillait le fond du cœur, heureusement, on connaît les causes de cette amitié...

Jaspin oublia un moment sa ligne pour regarder Louvois à son tour.

— Ce qui fait, continua Louvois, qu'au lieu de vous garder

rancune, j'ai pris pour vous infiniment d'estime, que je vous témoignerai à l'occasion.

L'abbé fut étourdi d'abord par ce moulin à compliments et effarouché par ces réticences ; mais il était d'un sens droit, il réfléchit qu'en parlant avec un homme aussi fort, il ne manquerait pas de dire quelque sottise, tandis qu'en se réservant il embarrasserait Louvois s'il ne le pénétrait pas.

— Monseigneur, répliqua-t-il, me fait l'honneur de se moquer de moi.

— Comment cela, monsieur Jaspin ?

— Monseigneur sait très bien que je ne puis être honoré de l'amitié de madame de Maintenon.

— Et pourquoi ?

— Parce que je ne la connaissais pas il y a huit jours, et que je l'ai vue pour la première fois à Valenciennes.

— Pour la grâce de M. de Lavernie ?...

— Oui, monseigneur.

— Grâce qui vous a été accordée si vite par la marquise, que ce ne peut être pour vous qu'une amie.

Jaspin réfléchit encore. Évidemment Louvois lui tendait un piège, puisque la grâce avait été obtenue au nom de M. du Maine. Mais il convint à Jaspin de donner dans le piège et de ne pas nier la participation de madame de Maintenon.

— Oh ! monseigneur, comment madame la marquise eût-elle refusé de protéger le fils d'une si chère amie !

— Il paraît que c'était une vieille amitié ?

— D'enfance, monseigneur.

— Voilà ce que vous eussiez dû me dire tout de suite quand vous avez sollicité près de moi, monsieur Jaspin.

— On ne pense pas à tout, monseigneur ; j'étais si troublé !

— Au lieu de cela vous m'avez dit mille énormités, vous rappelez-vous ?

— Mon Dieu, non, monseigneur, mais j'en suis bien capable.

— À vous entendre, ce M. de Lavernie était l'arche sainte ;

il n'y fallait point toucher, madame de Maintenon m'eût fait lapider.

— Quoi ! j'ai osé...

— Vous avez fait plus, vous m'avez appelé Aman.

— Il n'est pas possible !

— Et vous m'avez prédit ma ruine si je touchais *aux secrets de madame de Maintenon*. Vous voyez que j'ai compris et que j'ai respecté ces secrets.

Louvois souriait, mais avec trente-deux dents dévorantes.

Jaspin prit son air d'agneau.

— Quels secrets ? dit-il.

— Je ne sais pas, moi, c'est vous qui devez savoir.

— Ah ! pardon, monseigneur, c'est qu'il me semble que je rêve ; en vérité vous m'avez inspiré bien de la terreur à Valenciennes pour que j'aie ainsi perdu la tête et extravagué !

Louvois se refroidit tout à coup en devinant le jeu serré de cette prétendue bobine.

— Extravagué ? répéta-t-il, oh ! vous en êtes incapable, M. Jaspin ; je ne connais pas de meilleure tête que la vôtre. Voyons, nous sommes bien seuls, ne jouez plus aux fins avec moi, je vous reconnais maître.

— Encore une plaisanterie de monseigneur.

— Non, je ne plaisante pas, monsieur Jaspin. Quoi ! tout ce que vous m'avez dit alors de la colère que me témoignerait madame de Maintenon... extravagances ?

— Mais... oui, monseigneur.

— Et ces mots : savez-vous ce que c'est que M. de Lavernie ?

— Le fils de l'ami intime de madame...

— Fort bien. Et cette menace, si je touchais aux secrets...

— J'étais fou à lier ; la douleur m'avait détraqué la cervelle.

Louvois se leva :

— Monsieur Jaspin, dit-il, souvenez-vous de ce que je vous déclare : si madame de Maintenon vous offrait un million, je vous

en donnerais deux ; mais si elle ne le vous donne pas, ce million que vous valez, elle sera bien ingrate ; alors pensez à moi. En attendant, je vais tâcher de faire mes affaires moi-même.

Jaspin ouvrit de grands yeux sincèrement effarés.

— Voyez-vous, continua Louvois, il en est de vos secrets comme des poissons qui sont dans cette mare : vous les cherchez, ils vous fuient ; vous en accrochez bien par ci par là quelqu'un avec votre hameçon, comme j'ai attrapé une bribe de vos mystères avec mes questions ; mais supposez que je fasse dessécher demain cette mare par mes terrassiers, je verrai au fond barboter et s'offrir à mois haletants tous les poissons que je ne vois pas à cette heure. C'est un peu plus long, c'est un peu plus cher, mais c'est tout à fait sûr. Eh bien, cher monsieur Jaspin, je dessécherais la mare. Adieu, vous ne savez pas ce que vous perdez.

Et Louvois, dépité de n'avoir rien tiré de cette probité tenace ou de cette ambition insatiable, s'en revint à son cheval, non sans avoir regardé plusieurs fois en arrière comme un acheteur qui attend que le marchand le rappelle. Mais Jaspin, heureux d'en être quitte ainsi, se gardait bien de bouger.

À côté des laquais de Louvois, attendait un personnage tout brodé d'or, bien qu'il fût à peine cinq heures du matin. Cet homme saluait les laquais, les chevaux et faisait des révérences à Jaspin et à Louvois, au-devant duquel il arrivait peu à peu les pieds en dehors, comme s'il eût marché sur des œufs.

C'était Desbuttes. Louvois le reconnut à sa plate figure, Desbuttes qui s'applaudissait d'avoir été baptisé par un homme que le grand ministre regardait pêcher.

— Que faites-vous là ? dit Louvois brutalement à celui-ci, sur lequel il comptait se venger de l'autre.

— Monseigneur, j'attendais que vous eussiez fini de causer avec mon parrain, répliqua le financier.

— Votre parrain ! dit Louvois... qui cela ?

— Monsieur l'abbé Jaspin, monseigneur, c'est mon parrain... bien par hasard, c'est vrai, mais enfin il l'est, et je m'en honore.

Jaspin entendit, aperçut Desbuttes. Il se retourna, s'élança vers lui, et involontairement, dans la peur qu'il eut de son indiscretion, lui fit signe de se taire.

Louvois saisit le mouvement d'effroi et le geste. Le visage de l'abbé lui révéla une inquiétude mortelle.

— Ah ! ah ! murmura-t-il lentement, on dirait que Mutius Scevola tremble pour ses secrets... Venez donc, monsieur Desbuttes, et contez-moi un peu ce baptême-là.

Jaspin resta béant à voir s'éloigner le ministre avec Desbuttes, et la canne lui tomba des mains.

IX

Comment M. de Louvois prit Jaspin

Desbutes ne se sentait pas d'aise de marcher côte-à-côte avec M. de Louvois. Et cependant le financier n'avait pas l'air d'un homme parfaitement heureux. Cette convocation chez le ministre l'inquiétait. Il y avait quelques symptômes de tristesse sur sa figure. Quel soleil n'a pas ses taches !

Louvois commença par demander à Desbutes comment il se trouvait là sur ce chemin, au lieu d'avoir attendu au quartier. Desbutes répondit qu'étant allé au quartier de monseigneur pour se trouver à son audience, il n'avait pu être reçu ; qu'il lui semblait avoir entendu comme un pas de chevaux hors du quartier, à une autre porte ; que l'idée lui était venue que peut-être monseigneur était sorti ; qu'alors lui, Desbutes, était sorti de même et avait dirigé sa promenade *par hasard* du côté de ce chemin, où sa bonne étoile l'avait mis en présence de monseigneur.

Le drôle se garda bien de dire qu'il avait questionné l'huissier avec cette fraternité particulière aux gens qui ont été un peu laquais eux-mêmes ; que sa question, accompagnée d'une pistole, avait produit les meilleurs résultats, et que l'huissier avait indiqué de quel côté s'était dirigé Louvois : en sorte que Desbutes avait couru de ce côté pour être plus tôt délivré de ses angoisses.

— Comment, interrompit Louvois, vous êtes le filleul de l'abbé Jaspin ?

— Oui, monseigneur.

Ici Louvois s'arrêta. Était-il bon de questionner aussi brusquement cet homme sur un sujet si délicat ? Si le filleul savait quelque chose, parlerait-il contre les intérêts de son parrain ? Fallait-il encore donner un coup d'épée dans l'eau, se faire battre une seconde fois sur le même terrain ?

Louvois, avant de poursuivre, regarda le visage de Desbutes.

Il y avait trop d'astuce et d'avidité sur cette face pour qu'on ne gagnât point quelque chose à essayer de lui faire commettre une trahison. D'un autre côté, cette astuce pouvait servir à dérouter l'interrogateur sans compromettre l'interrogé. Décidément, la circonspection était de rigueur.

Louvois regarda à sa montre pour savoir s'il aurait le temps de diplomatiser avec ce rustre ; il lui restait un quart d'heure.

— C'est assez, se dit-il, je n'ai rien arraché à Jaspin, qui est un homme sans vices ; mais celui-ci est un fieffé voleur, je vais l'effrayer, il parlera.

— Eh bien ! monsieur, reprit-il tout haut, puisque vous voulez de moi une audience, je vous l'accorde ; parlez.

— Mais, monseigneur ne se rappelle donc point que c'est lui qui a daigné me mander auprès de sa personne ? Je n'ai fait qu'obéir, avec une grande joie, c'est vrai.

— Mandé ou non, parlez, n'avez-vous pas des comptes à me rendre ?

C'était là un mot effrayant, Louvois en calcula toute la portée. Des comptes, à un traitant !... Desbutes changea de couleur.

— Ah bien ! pensa Louvois, en voilà un que je pêcherai au moins, il mord celui-là.

— Je suis prêt à rendre compte à monseigneur, dit Desbutes en maltraitant fort la broderie de son habit.

— Vous aviez la fourniture d'une division de l'armée.

— Grâce à vos bontés dont je serai éternellement reconnaissant, monseigneur.

— Eh bien... vous avez passablement volé, n'est-ce pas ?

— Oh ! monseigneur, je vois ce qu'il en est, on vous aura dit que j'avais gagné des sommes folles.

— Des millions... oui, on me l'a dit, et c'est vrai. Si ce n'était pas vrai, vous ne seriez pas l'homme que vous êtes, monsieur Desbutes. Allons, comptons, comptons...

— Mais ce qu'on vous a dit, s'écria Desbutes éploré, est fort exagéré, monseigneur, car...

— Cela m’a été dit par quelqu’un de bien informé, par un de vos amis...

— Mais...

— Et vous avez acheté un château, une terre, que sais-je ?

— Oh ! monseigneur...

— M. Desbuttes, on n’a pas le droit de s’enrichir ainsi en un mois quand le roi est si gêné.

— Mais je ne suis pas riche !

— Et le château ?

— Une bicoque...

— Et la terre ?

— Quelques arpents...

— Et l’habit d’or !

— Monseigneur, un nouveau marié cherche à se faire beau pour plaire à sa femme.

— Ah ! c’est vrai, j’oubliais que vous êtes marié ; encore un grief que j’ai contre vous. Comment, vous qui me devez votre fortune, avez-vous été assez mal élevé pour ne me point demander mon consentement ?

— Monseigneur, je suis si peu de chose.

— Vous aurez épousé quelque héritière ? demanda Louvois qui se rappelait parfaitement ce que La Goberge lui avait dit de Violette fiancée d’abord à Belair, encore une nichée d’ennemis. Mais il voulait voir si Desbuttes mentirait.

— Monseigneur, s’écria celui-ci, je vous jure que ma femme ne possède pas un sol.

— Bah !... bah !...

— Oh ! si elle eût apporté au moins une dot, dit Desbuttes avec un soupir qui révélait bien des tempêtes cachées au fond de ce ciel conjugal ! Mais non, pas même d’argent !

Louvois sourit méchamment.

— On dirait que vous n’êtes pas satisfait de la jeune dame ? demanda-t-il. Est-elle d’une bonne famille, au moins ? Est-elle belle ? Est-elle sage ?

— Monseigneur, elle fort belle, trop belle, en vérité. Quant à la sagesse... je crois, j'espère... je ne sais pas. Quant à la famille, elle n'en a plus ; son père était l'unique parent qui lui restât, et elle vient de le perdre : le père Gilbert est mort voilà tantôt quinze jours.

— Gilbert ! s'écria Louvois en dressant l'oreille.

— Oui, monseigneur.

— Qu'était ce Gilbert ? poursuivit le ministre en contenant sa fougue.

— Un soldat... un vieux vaillant.

— Il me semble que je connais ce nom, dit Louvois palpitant, je connais tous les soldats de l'armée, moi... Ce Gilbert n'était-il pas...

— Aveugle, monseigneur.

— Et ?...

— Et jambe de bois... Il avait été ainsi blessé le même jour dans la tranchée de Maëstricht.

— Et... Violette est sa fille ?... interrompit Louvois frappé de crainte.

— Monseigneur daigne savoir le nom de ma femme ?

— Je sais tout ! répondit Louvois.

Et sur-le-champ :

— Ce coquin, pensa-t-il, n'aurait-il pas appris quelque chose par Gilbert ?

— Où est mort votre beau-père ? demanda Louvois, comment est-il mort ?

— Pauvre, malgré mes bonnes intentions, monseigneur, car je vous jure que j'avais l'intention de le bien soigner dans ses vieux jours, le cher homme.

Louvois, un peu rassuré, songea que Desbuttes n'oserait pas lui faire ainsi l'éloge de Gilbert, ni se vanter de ses bonnes intentions pour lui, au cas où ce Gilbert aurait avoué l'aventure du coffret et les persécutions de Louvois.

— Je vous ai demandé où votre beau-père était mort ; à votre

château, sans doute ?

— Non, monseigneur, dans sa pauvre petite maison loin d'ici, assisté seulement de sa fille qui ne l'a pas quitté, qui lui a fermé les yeux, car elle l'aimait tendrement, et c'était touchant de voir ce père et cette fille...

— Vous avez vu...

— Oh non, monseigneur, jamais ; mes occupations, les fonctions dont vous aviez daigné m'honorer me retenaient à Valenciennes et m'avaient séparé de ma femme le jour même du mariage.

Louvois était resté plongé dans ses perplexités. N'était-ce pas une incroyable persécution du sort que ce secret de la naissance d'Antoinette, toujours éteint, se rallumant toujours ? Gilbert était mort, et au lieu d'emporter dans la tombe ce qu'il avait pu surprendre à Maëstricht, il en léguait peut-être la mémoire à une femme jeune, vivace, ambitieuse, liée à tous les ennemis de Louvois ! Encore une créature que Louvois allait être forcé de haïr, de craindre et de détruire.

Desbutes remarqua cette profonde prostration de son protecteur. On pense bien qu'il respecta son silence et retint son souffle pour ne pas troubler une si précieuse méditation.

— Ce Desbutes ne sait rien, pensa le ministre, il n'est pas aimé de sa femme.

Et brutalement :

— Pourquoi votre femme vous a-t-elle épousé ? dit-il, pour votre argent ?

— Hélas ! monseigneur sait donc tout !

— Tout, vous dis-je. Elle est froide avec vous, dit-on ?

— Oh ! froide... si monseigneur disait glacée.

— À quoi attribuez-vous cela ?

— Mais, monseigneur...

— Parlez, j'ai l'oreille intelligente.

— C'est si délicat, monseigneur.

— Nullement. Je vais vous mettre à l'aise ; ne recevez-vous

pas chez vous des gens qui vous gênent ?

— Mais...

— Mais n'avez-vous pas eu dernièrement M. de Rubantel ?...

M. de Lavernie ?... Monsieur...

— Belair, s'écria vivement Desbutes.

— Oui, qu'est-ce que ce Belair ?

— Un musicien.

— Pourquoi un musicien chez vous ? Est-ce que vous aimez à ce point la musique ?

— Ce n'est pas moi.

— C'est votre femme ? fort bien ! Que venaient faire chez vous tous ces messieurs ?

— Ils passaient, monseigneur.

— Vous êtes bien assuré de n'avoir pas comploté quelque chose avec eux ?

— Moi, monseigneur ! s'écria Desbutes effrayé, moi comploter ! et quoi donc ? et contre qui ?

— Mais, contre moi, par exemple.

— Monseigneur me donne la chair de poule ! Moi, ourdir des complots contre mon bienfaiteur !

— Cela s'est vu.

— Mais monseigneur va me faire pleurer. À quel propos monseigneur concevrait-il de moi une pareille idée ?

— M. Desbutes, c'est que M. de Lavernie et M. Belair sont des ennemis mortels à moi.

— Eh ! monseigneur, que me faites-vous l'honneur de me dire ?... ce Belair, cet histrion...

— Voilà.

— Et il apprend la guitare à ma femme !... et je souffrais cela... Oh ! mais je vais le chasser...

— Pourquoi ? si votre femme se plaît dans la société de ce musicien... cela vous attirera des querelles de ménage.

— J'en ai déjà trop !

— Ah ?

— J’avalais assez de couleuvres !

— En vérité, monsieur Desbuttes.

— Oh !...

Et le traitant résuma dans cette seule exclamation tout le poème de ses conjugales douleurs.

— Vous auriez quelques soupçons ? dit Louvois d’un air de compassion.

— Hélas ! monseigneur.

— M. Desbuttes, il faut avoir des certitudes.

— Comment faire ? on se moquerait de moi.

— Je vous croyais homme d’esprit ; allons, je vois ce qu’il en est : vous êtes un jaloux sans cause ; et tant mieux, sinon, je vous eusse aidé, vous le pouvez croire. Car enfin j’y ai intérêt, ces amis de votre femme étant mes ennemis.

— Oh ! monseigneur, comme je vais donner congé à ce Belair !

— Vous me désobligeriez infiniment, dit Louvois d’un ton sérieux. Agissez pour vous et non pour moi. Il me suffit de savoir que le jour où vous avez reçu messieurs de Rubantel et Lavernie, ces messieurs passaient, et qu’il n’y avait pas entre eux et vous de connivence.

— Oh ! je le jure bien, et d’ailleurs ils venaient chez moi avec mon parrain... Tenez, monseigneur, demandez-le-lui à lui-même, c’est un brave homme incapable de mentir, interrogez-le, il vous dira que je ne connaissais pas M. de Rubantel, ni M. de Lavernie, bien que j’eusse été marié dans la chapelle de ce dernier par mon parrain lui-même.

— Ah ! encore ce détail, dit Louvois ; par quel hasard alliez-vous à Lavernie ?

— Monseigneur, c’était mon chemin en revenant de chez moi.

— Comment de chez-vous ? Quel chez-vous ?

— Du pays où je suis né, du village où j’ai été baptisé.

— Expliquez-vous, dit Louvois, qui avait enfin, par un si

habile détour, ramené Desbuttes à ce fameux baptême.

Desbuttes raconta au ministre comment Jaspin, passant dans le village avec une femme, avait fortuitement servi de parrain à cet enfant que tout le monde repoussait.

— Eh bien, se dit Louvois, qu'y a-t-il là de si effrayant pour que Jaspin s'en soit effrayé ainsi tout à l'heure ? Il doit y avoir autre chose ; voyons.

— Quel homme est-ce, votre parrain ? demanda-t-il.

— Mais, monseigneur, un très digne homme.

— Vous allez avoir là une protection bien puissante.

— Ah ! fit Desbuttes ravi.

— Oui, un ami de madame de Maintenon.

— Ah ! répéta Desbuttes, mon parrain est ami de madame...

— L'ignoriez-vous ? interrogea Louvois du geste, de la voix, du regard.

— Monseigneur, ce n'est pas étonnant, je ne le connais pas, moi, mon parrain, je ne l'ai vu que cinq à six fois au plus dans ma vie.

— Tout cela, pensa Louvois, ne me donne rien et n'explique pas les terreurs de Jaspin. Ah ! j'y songe : cette femme qu'il avait avec lui en passant dans le village... Un prêtre qui mène avec lui une femme... il y a peut-être là quelque chose...

— Dites-moi, Desbuttes, demanda Louvois, vous me parlez toujours de votre parrain ; mais votre marraine ?

— Oh ! c'est différent, monseigneur ; le parrain, je le connais bien un peu ; mais la marraine, je ne la connais pas du tout.

— Cependant... puisqu'elle était là, accompagnant M. Jaspin ?

Desbuttes haussa l'épaule comme quelqu'un qui ignore.

— Je ne l'ai jamais revue, monseigneur, et mon parrain ne m'en a jamais parlé.

— Ah !... c'est ici que commence le louche, se dit Louvois. Nous devons trouver là quelque peccadille contre un des sept commandements. Comment s'appelle votre marraine, Desbuttes ?

— Monseigneur, je ne vous dirai pas. J'ai été lever mon extrait de baptême au village quand j'ai dû me marier, et je ne l'ai pas seulement lu. Il n'y a rien d'étonnant ; comme c'est mon parrain qui m'a marié, il ne m'a pas même demandé de lire cet acte qu'il connaissait mieux que personne.

— C'est juste ; mais cet acte, vous l'avez ?

— Dans mes papiers, oui, monseigneur.

— Vos papiers, où sont-ils ?

— Dans mon portefeuille que j'ai apporté pour offrir mes comptes à monseigneur ; le portefeuille est dans mon carrosse...

Ils étaient près du quartier qu'on voyait à cent pas.

— C'est votre carrosse, ce bel équipage si bien attelé ?

— Oui, monseigneur, je l'avais fait faire pour ma femme, mais elle ne veut point y monter parce que j'ai fait peindre des amours sur les panneaux.

— Décidément, vous êtes un mari à plaindre, cher monsieur Desbutes, dit Louvois. Nous allons aviser à cela. Allez me chercher votre portefeuille.

Desbutes courut ; cependant, Louvois aperçut Jaspin qui, dans ses transes, avait quitté la ligne et suivi de loin les deux promeneurs. Cette nouvelle maladresse du bon abbé aiguïsa les soupçons du ministre.

Desbutes arriva portant le carton qu'il offrit respectueusement à son maître. Il y avait déjà cherché l'extrait de baptême, afin d'épargner une peine à Louvois.

— Monseigneur, dit-il, c'est comme une fatalité. Je suis destiné à l'anonyme. Ma marraine ne savait pas écrire et a signé d'une croix.

— Oui, mais son nom doit avoir été écrit dans l'acte par le prélat qui l'a rédigé.

— Monseigneur, c'est un nom illisible et impossible... Babolein... Barbin...

Louvois prit le papier, y appliqua sa vue perçante, cette vue qui eût pénétré jusqu'au centre de la terre, — *N. Balbien servan-*

te, – s'écria-t-il avec une explosion qui fit reculer Desbuttes.

Et il s'empara du papier avec un tremblement de joie.

— C'est bon, c'est bon, laissez-moi, dit-il en renvoyant Desbuttes, je vous dispense de vos comptes, laissez-moi, je vous rappellerai tantôt, j'ai une mission à vous donner.

Desbuttes s'en fut ébloui, stupéfait, à reculons.

— Et silence ! sur votre vie ! lui dit Louvois en fronçant son terrible sourcil.

Le traitant s'esquiva.

— Ah ! mademoiselle Balbien, servante de madame Scarron, est la commère de M. Jaspin !... murmura Louvois. Je commence à comprendre pourquoi l'abbé avait peur... Eh ! eh ! il me semble que moi aussi j'ai pêché ce matin un gros poisson.

Ah ! M. Jaspin prétend qu'il ne connaissait pas madame de Maintenon, et il connaissait depuis trente ans sa servante qui ne l'a jamais quittée... Il a menti, donc le secret est là.

X

Le conseil du roi d'Angleterre

Vauban avait eu raison. Ces partisans, dont la présence en corps avait tant surpris l'armée française, étaient l'avant-garde des troupes que Guillaume s'était empressé de lever dès qu'il avait appris l'investissement de Mons. Il avait choisi à cet effet les plus ardents des réformés chassés de France par la persécution de 1686, et incorporés dans l'armée anglaise : ceux-là qui l'avaient aidé à gagner l'année précédente la bataille de la Boyne sur Jacques II.

Nous savons comment Guillaume avait reçu de Van Graaft conseil et argent. Les deux amis étaient partis le jour même pour La Haye, d'où le roi d'Angleterre avait expédié à tous les princes confédérés contre la France l'avis du siège et des exhortations à une rude défense. Il fixait le rendez-vous général des troupes que les confédérés enverraient à Notre-Dame-de-Hall, petite ville située entre Bruxelles et Mons, à dix lieues de celle-ci et trois de celle-là ; et pour commencer, il amenait quatre mille Anglais et différentes troupes tirées des garnisons les moins exposées de Flandre.

Louvois avait bien levé une armée de cent mille hommes en deux mois – et sans bruit. – Guillaume comptait sur sa dévorante activité pour lever trente à quarante mille hommes en dix jours. C'était selon lui dans la proportion de son génie à celui du ministre français.

Mais ce que l'homme ardent, infatigable et haineux voulait et pouvait faire, les autres princes ne l'essayèrent même pas. Ils s'étaient endormis avec l'idée de ne se réveiller qu'au mois de mai comme le soleil. Leur heure n'était point sonnée. – Ils dormaient toujours.

En vain Guillaume usait-il les chemins avec le fer de ses

chevaux pour envoyer messagers sur messagers à ses alliés faïnénants ; en vain se consumait-il à courir de Hall jusqu'aux lignes françaises pour entendre le canon ; des lignes jusqu'à Bruxelles pour interroger la route que devaient suivre les renforts. – Rien ne venait du côté de Bruxelles, tandis que du côté de Mons chaque jour la fumée était plus noire, le feu plus clair, le bruit des écroulements plus grand.

Cependant il fallait secourir Mons à tout prix. Le prince de Bergues, gouverneur de la place, s'y attendait. Malgré la rigueur du blocus, s'échappait de temps en temps, à la faveur de la nuit ou d'une sortie, quelque courrier de la ville portant à Guillaume le récit effrayant des progrès des assiégeants.

Tantôt c'était la perte de quelque bon ingénieur tué sur ses ouvrages, tantôt la ruine d'un quartier, tantôt la destruction de quelque magasin important pour l'artillerie ou pour les subsistances ; et chaque fois qu'une semblable nouvelle lui arrivait, Guillaume désespéré demandait aux assiégés un peu de patience, et souhaitait d'avoir des ailes pour franchir les lignes françaises et tomber tout à coup dans la ville, que son bras, son énergie, son seul regard eussent soutenue quinze jours de plus.

Van Graaft, silencieux et calme, habitait comme un meuble une chambre du quartier général contigue à celle du roi. Son tabac, son thé préparé par La Goberge, le portrait d'Éléonore et le nom de Brossmann écrit en gros caractères sur l'unique papier qu'on aperçût sur sa table lui suffisaient, en apparence, pour occuper ses journées. Quelquefois cependant, il accompagnait Guillaume dans ses visites aux lignes, et se faisait indiquer par La Goberge tous les cavaliers ou gentilshommes français qu'on pouvait apercevoir de loin avec la lunette et qui avaient quelque ressemblance de taille, d'allure ou d'habits avec Louvois.

Car les pensées de Van Graaft, au lieu d'être tournées, comme celles de Guillaume, à l'arrivée des troupes, au ravitaillement de Mons et à une bataille qui fît lever le siège, se concentraient uniquement sur ce but : prendre Louvois ou le tuer. C'est pourquoi

chaque courrier de Guillaume qui retournait à Mons était chargé, par le roi, de dire au prince de Bergues : Défendez-vous bien et attendez-moi ; – par Van Graaft, de dire aux canonniers et aux tireurs : Il y a dix mille florins pour celui qui tuera Louvois.

Les jours s'écoulèrent, quelques maigres détachements arrivèrent à Hall, sans munitions, sans ardeur : les princes confédérés demandaient à Guillaume six semaines pour se mettre en campagne, et le prince de Bergues faisait dire par toutes les voies possibles qu'il ne tiendrait pas au-delà d'un mois.

Guillaume faillit devenir fou de douleur et d'impatience.

Il essaya de lier avec la place des correspondances suivies, mais ses espions furent pris, et pendus lorsqu'ils ne voulurent point parler. Ils furent payés grassement lorsqu'ils avouèrent. En sorte que, le bruit s'étant propagé de la munificence de M. de Luxembourg, et la potence ayant été aperçue, les honnêtes espions devinrent excessivement rares, tandis que les traîtres pullulaient autour de Guillaume.

Le roi d'Angleterre chercha donc tous les moyens de secourir Mons avant l'arrivée des confédérés, et il imagina que le meilleur serait de préparer un corps de soldats éprouvés, de se tenir à distance des lignes et de profiter d'une sortie que ferait la garnison pour faire pénétrer ce corps dans la place.

Mais comment M. de Luxembourg, qui gardait avec quarante mille hommes tout le pays depuis Saint-Denis et Le Casteau, laisserait-il passer un corps de troupes marchant sur Mons ? Voilà pourquoi ces partisans que nous avons vus dans les marais s'étaient divisés, déguisés, et avaient bravement franchi les lignes françaises dans les endroits où la nature du terrain ne permettait pas qu'on établît des postes. Quant au feu meurtrier qu'ils avaient fait, c'était pour favoriser à la fois la tactique de Guillaume et la vengeance de Van Graaft.

Celui-là leur avait recommandé d'attirer l'attention sur eux et de se faire attaquer au moment où la sortie de la place aurait lieu. Il espérait que la ligne française se dégarnirait pour faire face à

cette double attaque, et que, par le vide, un détachement d'Anglais pourrait pénétrer dans Mons avec des munitions et des vivres ; l'autre espérait que les chefs accourraient au bruit du combat, et qu'il y aurait pour le facteur Brossmann une balle au moins parmi toutes celles qui fendraient l'air en ce moment.

Mais Guillaume et Van Graaft furent trompés dans leur attente. L'espion qui avait dû avertir le prince de Bergues de préparer une sortie fit, il est vrai, son devoir, et la sortie eut lieu. Mais le détachement de partisans n'avait pu se rallier encore, et lorsqu'il fit son mouvement les troupes de la garnison étaient déjà culbutées et ramenées dans Mons.

Les lignes françaises s'étaient refermées impénétrables. Guillaume, à une demi-lieue en arrière, se rongait les poings à la tête de ses Anglais tous prêts à percer la ligne s'ils y avaient vu jour. Enfin, après une stérile fusillade, le marais fut enlevé par les gardes françaises, et les partisans disparurent dans la nuit et les hachures du terrain, ne rapportant point même à Van Graaft la victime qu'il espérait.

Lorsque les bandes éparses revinrent trouver Guillaume, le roi ne leur fit aucun reproche. Il laissa Van Graaft murmurer contre les maladroits qui avaient manqué Louvois et contre le mauvais génie qui protégeait cet homme. Le compte qui lui fut rendu de ce combat, de la supériorité des troupes, de l'activité de leurs généraux, ce qu'il avait vu par lui-même des bombes nouvelles lancées par Vauban, l'inaction de ses alliés, enfin, le confirmaient dans l'idée que Mons ne serait pas défendu par la force.

Guillaume s'enferma dans sa chambre, à Hall, souffrant cruellement et dissimulant à chacun ses souffrances. Le comte d'Owerkerque, son grand écuyer, entra chez lui amenant un homme échappé de Mons pendant la sortie, et qui, blessé à la tête, avait feint d'être mort, puis, après le combat, avait réussi à franchir les lignes pour apporter au roi d'Angleterre des nouvelles, si mauvaises qu'elles fussent.

Guillaume était couché sur une chaise basse et profonde.

Toute la vie de son corps s'était réfugiée dans ses grands yeux perçants. Depuis vingt-quatre heures qu'il avait respiré l'air humide des marais et piétiné dans la fange avec ses soldats, il sentait ses poumons engorgés, sa bouche brûlante, et la toux plus féroce que jamais sifflait dans sa poitrine et brisait sa tête en éclatant.

Le roi se fit raconter par le fugitif tous les détails de la sortie ; il loua le soldat de sa bravoure et de son intelligence, puis, abordant le véritable sujet de l'entrevue :

— Et Mons ? dit-il.

— Sire, Mons est divisé en deux villes – la ville militaire et la bourgeoisie –, la première est zélée, vivace, elle peut durer six mois ; la seconde a peur des bombes, non parce qu'elles tuent, mais parce qu'elles brûlent et démolissent les édifices et que les bourgeois sont propriétaires.

— C'est juste, répondit le prince, en sorte que les bourgeois sont plus mous et refusent le service.

— Pis que cela, sire, ils parlent de se rendre.

Guillaume se releva sur un coude.

— Déjà ! dit-il.

— Le gouverneur, heureusement, les a mis à la raison. Mais Votre Majesté sait que nous ne sommes à Mons que quatre mille soldats, et qu'il y a dix mille bourgeois.

— Un soldat vaut dix de ces hommes, s'écria Owerkerque.

— Soit, répliqua Guillaume avec douceur, mais tandis que la garnison se battra contre les bourgeois, elle ne se battra pas contre les Français ?

— Précisément, dit le soldat.

— Fort bien, tu es un brave homme, et je regrette que tu ne sois plus dans Mons, mais je te mettrai ailleurs.

— Près de vous, par exemple, dit le soldat, je vous serai utile. Je suis un enfant de la province ; je suis né à Saint-Ghislain. J'ai fait plus d'un million de fois la route de Mons à ce pays et à tous ceux des environs. Il n'y a pas un brin d'herbe, une pierre, un

trou et une goutte d'eau que je n'y connaisse.

— Saint-Ghislain ! murmura Guillaume, tu es né à Saint-Ghislain ?

— J'y servais avec ma femme en qualité de jardinier chez les Clarisses, là où sont aujourd'hui les religieuses françaises et la maîtresse du roi de France.

Le roi parut plongé dans une profonde rêverie. On vit paraître au seuil de la porte Van Graaft, qui avait entendu ce dialogue et qui arrivait pour mieux entendre encore.

C'était un tableau muet comme tous les tableaux, mais qui pourtant ne manquait ni d'éloquence, ni de caractère : le prince, pâle, à demi-couché, l'œil fixe, sur un oreiller de point de Malines dont la blancheur contrastait avec le velours noir de son habit et les flots sombres de ses cheveux en désordre ; l'écuyer tout armé, appuyé sur le fauteuil de son maître ; Van Graaft impassible, arrêté sous la portière de lourd damas rouge, et à quelques pas, le soldat au front ensanglanté qui fuyait, pour ses yeux, le soleil pénétrant dont le milieu de cette chambre était inondé.

— Ainsi, répéta le roi, tu connais parfaitement tout Saint-Ghislain ?

— Oui, Sire.

— Le couvent ? son jardin ? ses portes et ses abords ?

— Oui, sire.

— Et aussi le petit canal qui commence dans le bois et aboutit à la pièce d'eau du couvent ?

— J'y ai tant pris d'écrevisses, sire, lorsque j'étais enfant ; j'ai même failli une fois me noyer sous la voûte de ce canal, qui va jusqu'à une demi-lieue hors de la ville.

— Assez ! assez ! fit Guillaume du geste plutôt que de la voix. Owerkerque, dix florins à ce garçon, qu'on le panse et qu'il guérisse vite.

Owerkerque sortit avec le soldat.

Alors Guillaume et Van Graaft, demeurés seuls, se regardèrent l'un l'autre en silence.

— Il faudra donc, dit enfin Van Graaft, laisser prendre Mons. Non, n'est-ce pas ?

Le roi fit un signe imperceptible des yeux.

— N'avez-vous pas une idée, Guillaume ? continua Van Graaft.

— Sur quoi ?

— Sur Saint-Ghislain.

— Eh ! fit le roi en se levant, quelle idée voudriez-vous que j'eusse sur Saint-Ghislain, Van Graaft ? Est-ce un point stratégique ?

— Oh ! si nous faisons ensemble de la politique d'ambassadeurs, dit brutalement le financier, je retourne fumer chez moi.

— Allons, murmura Guillaume, ne criez pas ainsi, vous me faites mal. Asseyez-vous là tout près de moi.

Van Graaft obéit.

— Vous avez donc, vous, des idées sur Saint-Ghislain, repartit le roi.

— Pardieu !

— Dites-les, mon ami.

— Comme si vous n'en aviez pas autant que moi, roi Guillaume. Est-ce qu'il peut entrer un brouillard dans mon crâne épais, qui n'ait pas été déjà distillé par votre cerveau ? Il ne m'arrive à moi que la fumée de votre flamme !

— Dites toujours votre idée, mon bon Van Graaft, ma pauvre tête est malade, j'ai besoin qu'on m'aide.

— La voici tout simplement, seigneur. Le roi de France brûle et saccage Mons, moi je ferais brûler et saccager Saint-Ghislain où il a sa cour et sa maîtresse.

— Oh ! oh ! fit Guillaume avec un pâle sourire.

— Cela vous surprend-il ? ai-je l'air d'un sauvage ? dites-le moi. Cependant il m'a semblé deviner dans vos yeux, tandis que ce soldat parlait tout à l'heure, un dessein à peu près pareil à celui-là.

— À peu près, non, Van Graaft.

— Oh ! vous feriez de la délicatesse, n'est-ce pas ?

— Je ne brûlerai pas un couvent, je ne tuerai pas une femme.

Van Graaft fronça le sourcil et parut écarter un importun souvenir.

— Belle misère ! répliqua-t-il entre ses dents, tout le couvent de catholiques paierait-il seulement une goutte du sang que la Maintenon et Louvois ont tiré des veines de nos réformés ? Quant à la marquise, une bigote, une vieille femme...

— La seule personne en France qui soit raisonnable et qui conseille la paix au roi ; la plus acharnée ennemie de Louvois ; une femme de génie, Van Graaft, avec qui je voudrais causer une heure, pour être sûr de donner le repos à toute l'Europe... et pour remettre en vos mains ce Brossmann.

— Oh ! s'il en est ainsi, ne la brûlez pas, roi Guillaume. J'ai cru pourtant, je le répète, vous voir affriandé par les détails que ce soldat nous a donnés : je ne suis pas homme de guerre, mais je me servirais de ce canal qui a une voûte prolongée si loin hors de Saint-Ghislain.

— Voilà le point où nos deux idées ont pu se rencontrer, Van Graaft. En effet, il sera possible de pénétrer par là dans Saint-Ghislain, et d'avoir ainsi avec la marquise cet entretien que je souhaite.

— Bon !... elle criera en voyant les hommes armés, car je pense bien que vous n'irez pas seul.

— Nous verrons.

— Songez-vous combien votre entretien sera gêné, s'il se trouvait là des officiers, quelque prince avec ses gardes, le roi !

— Le roi ! murmura Guillaume.

— Il y vient très souvent. Vous causeriez aussi avec lui, répliqua ironiquement Van Graaft, vous vous humilieriez comme vous avez fait tant de fois, et vous pourriez lui demander pardon de n'avoir pas épousé sa bâtarde.

— Van Graaft, pourquoi ces gros mots ? dit Guillaume avec flegme.

— Et puis, poursuit le marchand, on vous prendrait, et Sa Majesté très-chrétienne vous offrirait un logement, non pas à Saint-Germain, qui est donné déjà à Jacques II votre beau-père, mais au château de la Bastille. Et qui sait, vous auriez peut-être la chance, après avoir été pendu et brûlé en effigie à Paris, d'être réellement décapité en personne naturelle sur un bel échafaud tendu de velours entre vos deux lions brodés, c'est un sort !...

Guillaume sourit dédaigneusement.

— Vous parlez peu d'ordinaire, Van Graaft, dit-il, mais comme vous vous dédommangez quand l'envie vous en prend !

— Ce que je dis est-il si absurde ? Quoi ! pour causer avec madame de Maintenon, vous vous exposeriez à un danger que votre soldat de tout à l'heure ne consentirait pas à courir ?

Le roi haussa les épaules.

— Ne levez pas les épaules et répondez-moi, dit Van Graaft. Ce n'est pas poli de se moquer des gens.

— Mon cher ami, repartit le roi, c'est vous qui me manquiez de politesse, il n'y a qu'un moment, lorsque vous me jugiez capable de tant d'imprudence.

— J'étais furieux.

— Sans doute vous eussiez mieux aimé m'entendre dire : Je pénétrerai dans Saint-Ghislain, à la tête de cinq cents hommes, par surprise, sans que nul ait deviné mon dessein.

— Ah oui !

— J'aurai au dehors, à une faible distance, mes quatre mille Anglais pour me prêter main-forte en cas de besoin.

— Voilà parler.

— Je m'emparerai du couvent, je ferai jeter la marquise dans une litière et la garderai comme otage.

— Bon !

— Après avoir écrit au roi de France que je la lui rendrais s'il levait le siège de Mons.

— Et s'il vous livrait Louvois ?

— Peut-être... Il me semble que vous voilà un peu heureux,

Van Graaft, et que mes idées vous apparaissent sous un jour plus favorable.

— Oui, je commence à m’y plaire.

— Tant mieux ; vous m’approuveriez tout à fait si j’ajoutais : on pourra combiner cette visite faite à la marquise avec le moment où le roi de France se rend à Saint-Ghislain ; ah ! ah ! vos yeux brillent. On prierait alors Sa Majesté très-chrétienne d’entrer dans la litière avec madame de Maintenon, et on les conduirait bien vite à un endroit sûr, comme La Haye, par exemple, afin de causer plus à l’aise avec eux de toutes nos affaires, domestiques et autres.

— Ô mon Dieu ! s’écria Van Graaft en joignant les mains.

— Et au lieu, poursuivit Guillaume, d’aller loger ridiculement à la Bastille de Sa Majesté, comme vous disiez tout à l’heure, au lieu de porter ma tête sur un échafaud, ma tête qui est bien malade en ce moment, Van Graaft, mais à laquelle je tiens comme si elle était fort saine, à Loo, par exemple, puisqu’il aime la chasse.

Je serais très clément et très magnifique avec Sa Majesté : je lui donnerais pour sa dépense le double de ce qu’on donne au roi Jacques, à Saint-Germain. En sorte que mes Hollandais verraient le Soleil quand ils voudraient. — C’est quelque chose dans notre pays de brumes. — Qu’en dites-vous, Van Graaft ?

— Ô mon roi ! dit celui-ci. Voilà un plan digne du stathouder des Sept-Provinces !

— Il vous plaît ?

— Il m’éblouit.

— Puisqu’il en est ainsi, Van Graaft, tenons-nous-en à ce plan, il faut bien faire quelque chose pour vous. Je crois que je sauverai Mons de cette façon.

— Et je crois, dit Van Graaft, que Louvois est trop bon serviteur pour ne pas venir en Hollande tenir compagnie à son maître. Je lui garde une place entre deux de mes curiosités à ma maison de Boompjes.

— Chut ! fit Guillaume en se recouchant, voici quelqu'un.

XI

Une mauvaise commission

Jaspin avait été terrifié par cette intelligence de Louvois et de Desbutes. Jamais il n'était venu à l'idée du digne abbé que son secret courût quelque danger de ce côté-là. Alors même qu'autrefois, à Lavernie, il avait appris la fortune de Desbutes due à la protection de Louvois, Jaspin ne songeait point qu'un jour viendrait où Louvois s'intéresserait assez au nom de Jaspin pour en faire l'objet d'une persécution. Jaspin, la belle chose pour ce grand ministre ! Et cependant le ciron et le lion s'étaient rencontrés, ils s'étaient déclaré la guerre, et voilà que le lion se croyait obligé de tendre des pièges pour perdre son microscopique ennemi.

Dès lors tout devenait possible. Jaspin parrain de Desbutes ! À quelle occasion ? à quelle époque ? avec quelle marraine ? oh ! comme le rusé ministre saurait remonter promptement à la source de tous ces petits mystères !

Jaspin avait un cœur qui l'empêchait d'être un homme d'esprit. Il pouvait, ainsi que nous l'avons dit, grandir dans les circonstances importantes, mais à la condition que ces circonstances ne se renouvelassent pas souvent. À l'arc tendu il fallait son repos ; après avoir combattu Louvois, Jaspin aimait à pêcher à la ligne. Entre Louvois et Jaspin, il y avait cette différence que le ministre ne se reposait jamais.

On exprimerait difficilement les angoisses de l'abbé durant cet entretien de Desbutes avec le marquis. Jaspin connaissait son filleul pour le plus éhonté coquin, pour l'âme la plus vénale. Il lui semblait l'entendre dire à Louvois par chaque geste, par chaque mot, par chaque révérence : Achetez-moi mon parrain. Le ministre ne fut pas plus tôt rentré dans son quartier avec le fameux extrait de baptême, que Jaspin, n'y tenant plus, courut au carrosse

dans lequel allait remonter Desbuttes.

Le traitant reconnut trop tard son parrain. L'abbé le poussa dans l'intérieur, où il monta lui-même et s'assit tout essoufflé.

Desbuttes ne comprenait pas un mot à cette chasse de Louvois et à cette contre-chasse de Jaspin, mais son instinct malfaisant l'avertissait de quelque aubaine. L'abbé ordonna au cocher de marcher droit devant lui, et avant que Desbuttes n'eût demandé la cause de ces singularités :

— Que vous disait là M. de Louvois ? interrogea brusquement Jaspin, sans modifier en aucune façon le trouble de sa voix et de sa physionomie.

Desbuttes, à qui le ministre venait de recommander le secret *sur sa vie*, n'eut garde de répondre la vérité.

— Mais nous causions de nos comptes, répliqua-t-il.

Jaspin eut un moment d'espoir, bien vite dissipé par l'air faux et le regard vacillant de son filleul.

— Non, non, dit-il tristement, ce n'est pas cela que vous disait M. de Louvois.

— Je vous jure, parrain...

— Ne jurez pas... Ce papier que vous lui avez remis après l'avoir été chercher si précipitamment à votre carrosse.

— Mes comptes.

— Oh !... vos comptes ne doivent pas tenir sur un si petit papier. Desbuttes, vous m'avez trahi, comme Judas Iscariote...

— Trahi ! s'écria Desbuttes, en quoi puis-je donc vous trahir ?

— Je m'entends, reprit Jaspin, gêné d'avoir laissé échapper ce mot. Ainsi, vous refusez de me dire ce que vous a demandé sur mon compte M. de Louvois.

— Rien, encore une fois, s'écria impudemment Desbuttes.

— Réfléchissez, ajouta Jaspin déjà tremblant de colère : si vous vous joignez à M. de Louvois contre moi, je trouverai contre vous un auxiliaire ; j'ai des amis aussi.

Desbuttes frissonna, les paroles de Louvois lui revinrent en

mémoire : *ami intime* de madame de Maintenon, lui avait dit le ministre en parlant de l'abbé.

Jaspin le sentit ébranlé.

— M. de Louvois a fait votre fortune, continua-t-il, mais je la déferai, si vous persistez à me mentir.

— Oh ! balbutia Desbuttes en ricanant.

— Monsieur ! dit Jaspin en grossissant sa voix comme pour envenimer encore cette épithète, j'ai fait gracier M. de Lavernie, que votre ministre avait condamné à mort ; je lui ai fait donner une lieutenance dans les cheval-légers, quand M. de Louvois le voulait bannir. Jugez de ce que je puis, et redoutez ce que je ferai.

Desbuttes s'épouvanta tout à fait. Rien n'était impossible à l'ami de madame de Maintenon. D'un autre côté, tout était possible à Louvois. Lequel de ces deux écueils était le moins dangereux ? Auquel des deux Desbuttes risquerait-il de heurter sa barque ?

— Ménageons-les tous deux, se dit le traitant ; passons au milieu. Il paraît que j'ai rendu service à M. de Louvois puisqu'il m'a dispensé de lui donner mes comptes. Rendons service également à mon parrain, mais sur quoi ?...

— Voyons, dit-il à Jaspin comme s'il capitulait, qu'exigez-vous de moi, mon cher parrain ?

— La vérité.

— Laquelle ?

— Y en a-t-il donc plusieurs ?

— Quelquefois, parrain, quelquefois.

— Je vous demande alors quelles sont les questions que M. de Louvois vous a faites à mon sujet ?

— Aucunes.

— Encore ! Ah ! vous vous obstinez ! ah ! vous voulez me cacher ce que je saurai demain.

— Au fait, il a peut-être raison, pensa Desbuttes, et je risque gros pour si peu. — Mon parrain, voici toute la vérité : M. de Louvois me demandait si j'étais bon catholique.

— Ah ! fit Jaspin.

— Et si vous étiez réellement mon parrain.

Jaspin sentit la sueur monter à son front.

— Qu’avez-vous répondu ? balbutia-t-il.

— J’ai répondu qu’il n’y avait pas de païens dans ma famille, non plus que de juifs, et pour preuve...

— Pour preuve...

— J’ai donné ce papier.

— Qui est...

— Mon extrait de baptême.

Jaspin lui saisissant le poignet :

— Vous avez fait cela ! s’écria-t-il.

— Pourquoi pas, mon parrain ?

— C’est juste, murmura l’abbé plus pâle qu’un spectre.

— Mais parrain, mon cher parrain, c’est donc un crime de vous avouer...

— Silence ! sur votre vie ! dit Jaspin en arrêtant le cocher par un pan de sa houppelande, et en même temps il se précipita hors du carrosse, tandis que Desbuttes effarouché l’appelait en vain avec mille protestations.

L’abbé courut un bon quart d’heure sans avoir la conscience de ce qu’il faisait. Puis la fraîcheur du vent et la fatigue ayant calmé l’agitation de son cerveau, il se jeta plutôt qu’il ne s’assit sur un tertre de gazon, et là il rêva.

— Tout est perdu ! bourdonnait sa tête, tout est découvert ! Louvois sait le nom de mademoiselle Balbien, il confrontera la date de ce baptême avec celle d’une absence de madame Scarron ; assez de médisances consignées dans les annales de cette époque aideront le mauvais vouloir du ministre. Tout est perdu !

Jaspin se leva et gesticula comme un tragédien. — Que faire ? M’enfuir ? Oh !... et Gérard... et madame de Maintenon que j’abandonnerais sans l’avoir avertie ! Ce serait d’un lâche et d’un ingrat ! Avertie, elle pourra se défendre... Allons, Jaspin, ce sera dur de porter une si triste nouvelle à la marquise ; mais Louvois

est sur la trace... Il le faut !

Devant un pareil devoir l'abbé s'arma de courage. Il regarda l'horizon. — À droite, le camp où Gérard dormait peut-être encore, épuisé par ses fatigues et son danger de la veille. — Le cher élève du vieux Jaspin !... À quelles nouvelles épreuves était-il réservé ! — À sa gauche, Saint-Ghislain, avec sa flèche aigue qui s'élançait du milieu des bois. Là dormait aussi la marquise, qu'attendait un si désagréable réveil.

— À Saint-Ghislain ! se dit Jaspin.

Et le digne homme, multipliant les élans de ses petites jambes, se mit à arpenter le terrain. La promenade lui servit à quelque chose, il trouva en route une bonne idée.

En effet, plus il pensait à cet aveu terrible qu'il lui fallait faire à la marquise, moins il se sentait courageux. L'œil noir de madame de Maintenon recélait des flammes dont la seule appréhension réduisait Jaspin à néant. Cependant il était urgent qu'elle fût prévenue. Au milieu de ces perplexités, Jaspin se rappela Nanon.

Nanon, de tout cela, n'avait eu rien à souffrir. Le temps écoulé venait de la rassurer complètement ; elle engraisait dans la sécurité. Auteur ou complice involontaire de tant de troubles et de mystères, elle se drapait béatement dans la discrétion que Jaspin lui avait promise et qu'il ne pouvait violer sans risques pour lui-même.

La dévote avait parfaitement calculé tout cela. Chaque fois qu'elle apercevait Jaspin, elle pinçait bien un peu ses lèvres, elle baissait bien un peu les yeux, mais c'était assez coquettement pour que le diable y trouvât encore une petite satisfaction. De remords, pas le moindre ; de craintes, pas l'ombre. Nanon et Jaspin face à face n'avaient plus à s'embrasser, mais ils n'avaient pas non plus à se mordre.

Jaspin n'hésita pas à imiter M. de Vauban lorsqu'il jetait ses bombes au milieu de paisibles maisons.

Il arriva vers l'heure du premier déjeuner à Saint-Ghislain, et

demanda tout d'abord à voir mademoiselle Balbien.

Nous savons que cette heureuse personne avait ses laquais et ses femmes de chambre. L'une de ces dernières, après avoir fait la révérence à M. Jaspin, le prévint qu'il lui serait plus facile de parler à madame de Maintenon qu'à mademoiselle Balbien.

— Ce n'est point à madame la marquise que j'ai affaire, répliqua Jaspin, tremblant à cette seule idée de voir la redoutable maîtresse, tandis que j'ai des choses importantes à conter à mademoiselle Balbien.

— Mais mademoiselle essaye une robe !

— Veuillez lui dire que je l'attends au jardin.

— Sans doute, M. l'abbé, mais...

— Et vous me comblerez, ma chère demoiselle, en ajoutant que je l'attends sans délai.

— Fort bien.

La femme de chambre partit comme un oiseau. Décidément le crédit de Jaspin était notoire.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées lorsqu'il entendit une litanie de mauvaises paroles au détour de l'allée. Jaspin reconnut Nanon. La vieille fille se hâtait et maugréait de se hâter. Elle avait l'œil inquiet sans quoi il eût été furieux.

— Par quelle raison monsieur l'abbé me dérange-t-il ainsi ? demanda-t-elle tout essoufflée.

Jaspin fit un salut profond.

— Je suis ici pour vous l'apprendre, mademoiselle, répliqua-t-il.

— Bien vite, alors.

— Le plus vite que je pourrai ; mais d'abord, s'il vous plaît, gagnons à l'écart.

— Je ne suppose pas que nous ayons tant besoin du particulier, riposta aigrement la vieille fille en dilatant pour une colère franche son regard partagé entre l'examen des localités et l'étude plus attentive de la physionomie de Jaspin.

— Vous auriez tort de ne le pas supposer, mademoiselle, car

jamais nous n'avons eu autant besoin de nous parler sans témoins.

Nanon frissonna.

— Qu'y a-t-il encore ? dit-elle

— Des choses graves, il y a que nous avons baptisé un enfant...

— Voulez-vous bien vous taire ! interrompit mademoiselle Balbien toute tremblante.

— Et que cet enfant, dont vous vous occupiez si peu, est devenu un homme, continua imperturbablement l'abbé.

— Après ?

— Un petit coquin.

— Qu'y puis-je faire ?

— Capable de tout.

— Ce n'est pas ma faute.

— Capable de perdre son parrain.

— Défendez-vous.

— Et sa marraine.

— Par exemple !... s'écria Nanon, dont le visage fut tellement bouleversé, que Jaspin en aurait pris pitié s'il eût eu le temps.

— Me perdre ! Il me connaît donc ? reprit la vieille fille.

— Qui ne vous connaît pas ! Hélas ! les grandeurs ont cela de fâcheux.

— En quoi me perdrait-il ? continua Nanon, dont l'astuce revenait, dont les griffes sortaient.

— Voici en quoi. Votre maîtresse ignore que nous nous sommes connus, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, et je voudrais bien l'ignorer moi-même.

— Je n'en dis pas autant, répondit Jaspin avec un salut des plus galants ; mais ce serait pourtant le plus sûr pour nous deux.

— Eh bien ! le saura-t-elle jamais ?

— Je le crains.

— Par qui ?

— Ah voilà... C'est là-dessus que je suis venu vous consulter. Elle peut le savoir par trois personnes.

— Mon Dieu !

— Oui, c'est beaucoup trop, n'est-ce pas ? La première de ces personnes, c'est M. de Louvois.

Nanon poussa un cri et se rapprocha de Jaspin.

— Oh ! fit-elle avec épouvante et d'une voix à peine intelligible, M. de... il sait...

— J'en ai peur.

— Comment ? bonté divine !

— Notre coquin de filleul lui a donné l'extrait de baptême où figuraient votre nom et le mien.

Nanon s'agita comme une poule effarouchée.

— Vous comprenez, dit Jaspin, tout le parti que M. de Louvois peut tirer de cette circonstance ; il peut retrouver des traces de notre petit voyage et de notre amitié... ce serait affreux. Cependant j'entrevois là-dedans quelque chose de plus affreux encore.

— Est-ce possible !... dit Nanon en joignant ses mains.

— Oui, mademoiselle, supposez que votre maîtresse, éloignée de vous en ce moment-là, ait eu quelque chose à cacher... Je n'en crois rien, mais admettez-le... Supposez encore que M. de Louvois découvre ce quelque chose... quel malheur !... Madame vous l'attribuerait au moins !...

Nanon, se rappelant parfaitement tout ce qu'elle avait autrefois confié à Jaspin, poussait des gloussements de détresse.

— Nous sommes perdus, s'écria-t-elle les yeux hagards.

— J'en ai infiniment peur, mademoiselle.

— Et vous disiez que deux personnes encore savaient tout, et pouvaient le dire à madame.

— Oui, deux personnes, moins dangereuses, il est vrai, que M. de Louvois.

— La première ?

— C'est moi, et l'autre c'est vous.

— Nous ne dirons rien, nous !

— Au contraire, nous parlerons.

— Êtes-vous fou, monsieur l'abbé !

— Quoi, vous aimez mieux laisser monsieur de Louvois prendre les devants ? Ce n'est pas mon avis, et j'avais décidé, sauf votre agrément, que l'un de nous deux raconterait la chose à madame la marquise...

— Hélas ! hélas ! un secret si bien gardé ! Enfin, s'il le faut... vous vous chargerez...

— Je m'étais dit, poursuivit Jaspin sans faire attention à la douleur de sa complice, qu'un homme a toujours moins de délicatesse pour ces sortes de confidences qu'une femme d'esprit telle que vous. J'ai donc résolu, toujours avec votre avis, que vous porteriez la parole.

— Avouer moi-même mon déshonneur ! jamais !

— Eh bien ! nous laisserons M. de Louvois se charger de la narration. Il excelle à faire les rapports, dit-on. Je crois qu'il mettra tous ses soins à confectionner celui-là.

— Ma place est perdue ! Jamais madame, qui me croit une sainte, et qui en est une elle-même, ne me pardonnera un si gros péché.

— Madame aura de l'indulgence. Et puis, quant au récit à faire, je ne vois pas les choses en noir comme vous. De quel déshonneur s'agit-il ? Est-ce public à ce point ?

— Par exemple ! je voudrais vous y voir !

— Voici ce que je dirais : je raconterais qu'un jour, par charité, j'ai consenti à tenir un enfant sur les fonts de baptême. C'est vrai, du reste.

— Avec vous ?

— Pourquoi non ?

— Une fille de vingt-cinq ans et un jeune homme de vingt-quatre ! que dira madame ?

— Nous avons l'un et l'autre aujourd'hui des figures qui excluent le soupçon. On nous jugera sur ce que nous sommes.

— Mais la conscience, monsieur, la conscience !

— Ah ! mademoiselle Nanon, votre conscience est à vous ; si vous tenez à en faire part à madame de Maintenon, cela vous regarde.

— Taire un péché, c'est en commettre un autre.

— Depuis trente ans que vous taisez celui-là, il devrait être devenu de la taille d'un crime.

Nanon se mit à sangloter.

— Comment expliquer à madame le silence que j'ai gardé sur cet événement... ma dissimulation à votre égard, quand j'avais l'air de ne pas vous connaître ?

— Oui, tout cela sera gênant, j'en conviens, mais vous avez des ressources dans l'imagination ; et d'ailleurs, si votre aveu rend service à madame la marquise, elle ne vous le reprochera pas. Dites-lui seulement que M. de Louvois a dans les mains l'extrait de baptême de l'enfant avec les noms de la marraine ; rappelez-lui-en la date, et vous verrez si elle ne vous remercie pas de votre franchise.

Comme ils en étaient là de l'entretien, on entendit grand bruit aux portes de l'abbaye ; Nanon tressaillit et se lamenta de plus belle.

— Qu'avez-vous encore ? dit Jaspin.

— J'ai que j'entends les piqueurs et l'escorte du roi qui vient chercher madame pour le conseil.

— Et M. de Louvois en sera sans doute ?

— J'en tremble.

— Je vous conseille alors de le gagner de vitesse et de conter le cas à madame la marquise avant qu'elle parte.

— Si tôt !

— Vous êtes en retard.

— Et vous, n'attendrez-vous pas, ne me secourrez-vous pas ?

— Oh ! moi, j'ai affaire au camp, s'écria Jaspin, et ma présence ici n'est pas convenable.

— Madame !... là-bas, sur le perron ! dit Nanon épouvantée.

— Je vous baise les mains, dit Jaspin qui s'esquiva par une allée voisine.

— Je tombe en disgrâce, pensa le pauvre abbé, je perds mon crédit, ma protectrice. Mais la marquise sera prévenue. C'est une mauvaise affaire, mais c'est une bonne action.

Et il glissa hors de l'abbaye, le long des fossés, comme un lézard.

XII

L'assaut

Il y avait conseil chez le roi à son quartier de Bethléem. Le bruit courait vaguement dans l'armée que M. de Vauban avait assez avancé la démolition des premiers ouvrages de la place assiégée pour être en état de donner un assaut.

Et déjà l'on voyait se remuer les colonels et chefs de corps qui intriguaient pour faire partie de la colonne d'attaque.

Cependant rien n'annonçait positivement cette bonne fortune. Les assiégés continuaient un feu terrible sur les travailleurs chargés de combler le fossé de l'ouvrage à corne.

Déjà on s'était établi dans deux demi-lunes et sur le bord du fossé destiné à être comblé. La Maison du roi portait la fascine dans ce fossé, avec tant d'ardeur que bon nombre de gens de condition y avaient été tués. Mais à force d'y jeter des pierres, de la terre et des fascines, le fossé fut comblé. Le marquis de Boufflers fit prévenir le roi que ses troupes avaient un bon chemin pour emporter l'ouvrage.

Ce fut Louvois, toujours ardent, qui porta le premier cette nouvelle au roi, en le pressant de commander l'attaque ; mais à côté de l'impétueux ministre était Vauban, toujours circonspect et avare du sang des soldats.

Le roi déclara qu'il attendrait pour donner l'assaut que Vauban l'y autorisât.

Or, ce même jour dont nous parlons, l'ingénieur, après avoir fait sa visite aux ouvrages et tout pesé dans sa froide bravoure, entra au conseil chez le roi qui lui demanda avec empressement où en étaient les choses.

Vauban répondit que la besogne était faite, l'occasion bonne et qu'on pouvait marcher. Aussitôt le roi chargea Louvois de nommer les corps qui donneraient l'assaut.

Madame de Maintenon venait d'arriver au camp. En chemin elle avait entendu le récit délicat de Nanon. Elle tremblait de fièvre à la seule idée que Louvois l'allait regarder en face.

Mais le ministre, en ce moment, n'était plus un petit ennemi occupé de tracasseries. Il était soldat, capitaine et ministre. Il cherchait une action d'éclat et en préparait les matériaux. Il voulait un triomphe pour son pays et pour son roi, — un nouveau sujet d'orgueil pour lui-même.

À peine se souvint-il que la marquise l'honorait de sa haine ; à peine la haïssait-il. Cependant lorsqu'elle descendit de carrosse devant lui, bien accueillie du roi et entourée d'une cour d'officiers courbés jusqu'à terre, Louvois se souvint de l'extrait de baptême de Jaspin, de mademoiselle Balbien et du secret.

— Jaspin, se dit-il, a causé avec Desbuttes, puis il a couru à Saint-Ghislain. La marquise est prévenue, voyons le jeu qu'elle va jouer.

— Eh bien, madame, s'écria le roi, vous que le canon effraie, vous n'entendrez plus autant de bruit ce soir. Nous allons démonter quelques grosses pièces à ces messieurs de Mons.

La marquise se fit instruire, et aussitôt répliquant au roi sans embarras :

— Ce doit être un plaisir, dit-elle, de commander une armée française. Vos soldats savent déjà qu'il y aura combat, je le gagerais à voir leurs figures rayonnantes. Jamais, sur mon chemin, je n'ai vu autant de gais visages.

— Ils rient ; tant mieux, dit brutalement Louvois. Plusieurs rient en ce moment qui gémiront beaucoup dans quelques heures, peut-être.

La marquise sentit qu'il la regardait ; elle ne fit aucune question et s'installa avec sa broderie.

Louvois, que le roi boudait encore depuis l'affaire des partisans, se donnait mille mouvements pour regagner les bonnes grâces du maître. Il ne voulut pas désigner lui-même les colonnes d'assaut et rendit au roi la liste projetée en disant que c'étaient

partout des demandes si vives pour participer à l'opération, qu'un roi seul avait le droit de faire tant de mécontents.

Le roi aimait le rôle d'arbitre ; M. de Vauban, qui haïssait les brigues autant que Louvois les aimait, se contenta de dire à Sa Majesté de choisir les soldats les plus sûrs.

— Qui est de jour ? demanda Louis XIV.

— Les Suisses, dit Louvois.

— C'est fâcheux que nous ne prenions pas des Français pour une si belle affaire, fit observer Vauban, non pas que les Suisses ne soient excellents, mais enfin ils ne sont pas de notre pays.

— Le maréchal de La Feuillade réclamera pour ses gardes-françaises, dont il est colonel, dit Louvois ; et il aura d'autant plus raison que si l'attaque se faisait ce soir, les gardes-françaises auraient encore le temps de s'en charger. On ne les relève qu'à six heures.

— Il faut voir, dit le roi.

— Je prendrais l'un et l'autre, dit Vauban.

— Jalousie entre les deux, monsieur, interrompit Louvois.

— Mais si on les exclut l'un ou l'autre, c'est une guerre à mort entre les deux corps !

— Qu'en pense votre solidité, madame ? dit le roi tout à coup à la marquise.

— Nous allons voir si elle offre les cheveau-légers, pensa Louvois.

— Moi, sire, repartit madame de Maintenon, je crois que la question doit être décidée par l'heure de l'attaque.

— À quelle heure monsieur de Vauban juge-t-il convenable d'attaquer ? demanda le roi.

— À six heures, au jour tombant, sire.

— Ce sera douloureux pour M. de La Feuillade, dit le roi ; on aura l'air d'attendre l'heure des Suisses. Ne vaudrait-il pas mieux désigner un corps qui ne fût ni suisse, ni gardes-françaises ?

— Que n'attaque-t-on à cinq heures ? dit madame de Maintenon ; M. de La Feuillade aurait son droit sans conteste.

— Assurément ! s'écria le roi ; cinq heures, c'est convenu. Vauban salua et sortit.

Louvois, étonné de n'avoir pas rencontré de résistance de la part de la marquise, sortit également pour donner ses ordres et avertir les principaux officiers.

La marquise, restée seule, aperçut autour du quartier tout l'état-major bourdonnant comme l'essaim autour de la ruche. Chacun des officiers, bien assuré de la nouvelle, demandait tout haut pour son régiment l'honneur de marcher le soir.

Gérard ne demandait rien, mais il attendait le retour de Jaspin pour le charger de ses désirs. Jaspin entra chez son ami dans un état pitoyable. Il eût bien voulu rattraper sa brème du matin pour se donner une contenance et expliquer sa longue promenade. Mais, du côté des marais, il y avait alors plus de feu que d'eau. M. de Vauban venait de faire porter là quantité de bombes et de grenades pour jeter dans l'ouvrage au moment où la colonne devrait marcher.

— Eh bien ! Jaspin, dit Gérard en se soulevant avec un sourire, savez-vous la nouvelle ?

— J'ai ouï dire qu'on va attaquer l'ouvrage à cornes, dit Jaspin en s'asseyant.

— Belle expédition, mon ami ! meurtrière, mais glorieuse ! Oh ! ce sera recherché.

— Si elle est meurtrière, répliqua Jaspin, je ne vois pas trop ce qu'elle a d'attrayant.

— Vous verrez que M. de Louvois ne me la donnera pas, celle-là ! dit Gérard avec amertume.

— Eh quoi, encore ! vous voulez encore marcher !... s'écria Jaspin. C'est donc une rage de vous faire tuer !

— Mon ami, c'est une rage de servir le roi et de donner quelque satisfaction à ma bienfaitrice, poursuivit Gérard qui s'évertuait à provoquer chez Jaspin des offres de bonne volonté.

Mais celui-ci n'en était plus là. Ce n'était plus ce triomphant que Belair appelait Jaspin I^{er} et qui gouvernait la France.

Gérard remarqua sa gêne.

— Si j'avais, dit-il, le commandement d'une expédition pareille, ce serait pour moi un couronnement à toutes les bontés que madame de Maintenon m'a témoignées.

— Usons !... n'abusons pas, dit sentencieusement Jaspin.

Gérard se pinça les lèvres.

— C'est vrai, dit-il.

Et il s'étendit sur son lit de camp.

Cependant, il avait beau affecter le stoïcisme de l'homme sans ambition, son oreille s'ouvrait malgré lui au bruit des préparatifs. Chaque fois qu'un commandement retentissait, qu'un tambour roulait, qu'un clairon sonnait, Gérard envoyait son laquais aux informations.

Il finit par n'y plus tenir et par aller voir lui-même.

Il était visible que Gérard attendait l'intervention de la marquise en cette circonstance comme dans les précédentes.

Jamais plus belle occasion. Emporter l'ouvrage à cornes, et n'être pas tué, c'était une fortune militaire. Un pareil fait d'armes sous les yeux du roi !...

On vint dire à Gérard que le quartier des gardes-françaises était en rumeur, que le maréchal de La Feuillade, leur colonel, était aux prises avec le colonel des Suisses, avec Rubantel, parce que ces deux officiers l'accusaient d'avoir intrigué pour faire avancer l'heure à son profit.

Le débat avait lieu dans la tente de Rubantel où Gérard pouvait entrer quand il voulait en qualité d'officier et d'ami.

Il entra. Ces trois messieurs s'animaient fort et le maréchal de La Feuillade avait une grosse affaire, tout maréchal qu'il était, avec les deux officiers dont l'un annonçait que les Suisses étaient furieux et l'autre que les cheveu-légers allaient le devenir.

— Ce n'est pas juste, s'écriait Rubantel, votre garde finit à six heures. Vous n'avez pas le droit d'en monter une nouvelle à cinq heures. Attaquer c'est monter une garde.

— Pas le moins du monde, disait le Gascon La Feuillade, et

d'ailleurs, c'est l'ordre du roi.

— Oh ! ces ordres-là, on les aurait comme vous si on les sollicitait... répondit Rubantel en regardant Lavernie.

— Le fait est, pensa celui-ci, qu'il serait plaisant de jouer au maréchal fanfaron le tour de lui enlever son attaque.

Et il sortit de la tente pour aller trouver Jaspin.

— Mon ami, dit-il, un service : madame de Maintenon est là-bas avec monsieur du Maine, courez donc lui demander de protéger un peu les cheveu-légers.

— Non, non ! je ne demanderai plus rien à madame de Maintenon, s'écria Jaspin.

— Alors, j'irai moi-même, dit Gérard, emporté par l'ambition et l'amour de la gloire.

Jaspin essaya vainement de le retenir. Le jeune homme était déjà loin.

Mais la marquise vit arriver celui dont elle redoutait d'autant plus la présence que Louvois causait alors avec le roi à vingt pas.

Elle tourna le dos et rentra au quartier, sans même avoir répondu au salut que lui adressait Gérard.

Celui-ci demeura pétrifié, humilié ; Louvois le voyait du coin de l'œil et riait tout bas. Gérard s'en vint auprès de Jaspin.

— Moi, j'ai échoué, dit-il, mais vous... vous qui avez accès près d'elle... Vous ne répondez pas : que se passe-t-il ? Hier encore c'était une faveur dont chacun me faisait compliment ; aujourd'hui, il me semble qu'on me fuit.

— Femme varie...

— C'est bon, c'est bon, dit Gérard avec tristesse ; aussi étais-je bien surpris d'avoir eu tous ces derniers temps un peu de bonheur. Cela a trop duré, n'est-ce pas ? et déjà la fortune veut prendre sa revanche. Tenez, Jaspin, mon ambition me venait de vous ; je l'avais conçue par vous ; je la destinais au service de mon amour. Il est certain que je me rapprochais d'Antoinette en méritant d'être remarqué par le roi. Mais puisque la femme varie, comme vous dites, eh bien ! j'attendrai que son caprice me rede-

vienne favorable. Allons dîner, Jaspin, allons ! et je veux écrire une bonne lettre à mon pauvre Belair, qui ce matin m'a donné de ses nouvelles. Voilà un homme heureux !... Violette ne varie pas, elle !

Jaspin prit son élève sous le bras et le conduisit à sa tente. Mais le repas ne fut pas gai, Gérard ne cessait de se lever de table pour aller regarder les détachements que le maréchal de La Feuillade, désormais sûr d'avoir l'honneur de l'attaque pour ses gardes-françaises, faisait souper, régalaient de vin et de violons, et montait, par des saillies gasconnes, au diapason du terrible concert dans lequel ils allaient sous peu faire leur partie.

Au quartier des gardes, ce n'étaient que toilettes et chansons. On fourbissait les épées, on brossait les uniformes. Les officiers endossaient leurs plus beaux habits. C'était une touchante coquetterie que celle de ces gentilshommes destinés à mourir, qui parfumaient leur corps afin que l'ennemi, en le relevant, prît bonne opinion de la noblesse française, et qui emplissaient leur bourse et se garnissaient les doigts de bagues pour faire un plus beau gain à celui qui les tuerait.

Autour du quartier se tenaient une foule de soldats et d'officiers des autres corps – Gérard avec eux –, tous regardant avec un œil d'envie ces préparatifs, et pourtant suivant de leurs tendres vœux ces camarades, solidaires avec eux de l'honneur national, pour lequel ils regrettaient de ne pas donner leur vie. On aidait les gardes-françaises à s'habiller ; on ajustait leurs ceinturons, on affilait leurs sabres ; de rudes et franches poignées de main s'échangeaient par-dessus les barrières ; çà et là une accolade bien fraternelle, avec un mot de testament glissé entre deux sourires à l'oreille d'un ami dévoué.

Cinq heures moins un quart sonnèrent lugubrement à Sainte-Waudru de Mons dont les carillons insolents ne cessaient de tinter depuis le commencement du siège, à travers les roulements de la canonnade et des mousqueteries.

Les compagnies de grenadiers commandées se mirent en rangs

devant leur quartier, sur la petite place d'armes, sans tambour, sans appel.

Ce fut alors que le maréchal de La Feuillade amena les deux capitaines des grenadiers, MM. de Beauregard et de Saillant, tout gantés et armés, sur le front de leurs compagnies. Il leur donna à chacun un gobelet d'argent plein de vin, en même temps qu'on levait sur leur tête le drapeau du régiment ; et les officiers, tête nue, burent à la santé du roi, tandis que leurs soldats, sans pousser un cri, car c'était l'ordre, agitaient leurs chapeaux et leurs mousquets avec une ardeur qui électrisa tous les assistants et fit couler du feu dans leurs veines.

Puis, M. de Vauban, qui avait considéré avec son regard ferme et observateur chaque détail de cette scène émouvante, s'approcha des deux officiers à son tour, et leur expliqua clairement, nettement, sans ambages, ce qu'ils avaient à faire dans cette attaque, et les dangers qui les y attendaient, avec les moyens de s'en préserver.

Le temps était sec et froid, un vent de bise sifflait comme sifflent les balles. On apercevait du quartier la masse noire et grise des terres et des fascines jetée comme un pont sur le fossé de l'ouvrage à corne. Derrière cette fortification redoutable, les chapeaux des ennemis et des figures surnoises, mais pas une arme ; et tout autour de ce terrible heptagone un double rang de canons, monstres verdâtres, sur l'échine desquels courait par moment comme un fauve reflet de feu.

Partout du silence. Évidemment les assiégés s'attendaient à l'attaque et concentraient leurs forces. Partout la solitude. Et c'était le plus effrayant spectacle que cet espace aride, désolé, désert, sur lequel, dans peu de minutes, allaient s'amonceler tant de cadavres, population lugubre éclore sous le souffle dévorant de cent gueules de bronze.

Les grenadiers firent du regard et du geste un adieu martial à leurs compagnons d'armes, s'avancèrent par larges files, leurs capitaines en tête, et arrivèrent au bord du fossé.

Toute l'armée les regardait. Vingt mille cœurs battaient pour chacun de ces hommes.

Les grenadiers firent halte une demi-minute. On vit les muscles se tendre, les yeux s'enflammer. M. de Beauregard et M. de Saillant levèrent leurs épées et la colonne entière s'élança d'un bond dans le fossé comblé en criant : Vive le roi !

Un nuage effrayant de flamme et de fumée, une explosion pareille au bruit que ferait le ciel en s'écroulant sur la terre engloutirent les cris, les hommes et le rempart.

Mais ce premier élan irrésistible de la valeur française ne rencontra point une défense digne de son énergie. Le prince de Bergues avait habilement calculé qu'un boulet s'amortit sur des surfaces molles, tandis qu'il écrase ou pénètre s'il rencontre une résistance.

Les grenadiers de l'assaut franchirent le fossé et se logèrent dans l'ouvrage à corne après avoir chassé les assiégés en un combat qui avait épuisé leurs forces sans fatiguer leurs adversaires.

Et, au moment où ils chantaient victoire, ne voyant plus d'ennemis autour d'eux, lorsque déjà le drapeau de France flottait sur le parapet, et qu'on n'attendait plus que les ouvriers pour faire le logement, tous les feux de la place se croisèrent sur les assiégeants. Les deux compagnies de grenadiers, déjà décimées par la lutte corps à corps, furent tout à coup hachées par une mousqueterie et une canonnade acharnées.

Les gardes-françaises, dans leur ardeur, n'avaient pas voulu attendre l'arrivée des Suisses, et au lieu du renfort qui les eût aidés à se maintenir et à se loger à couvert, ils n'eurent que l'embarras de leurs morts et l'affaiblissement de leurs rangs éclaircis.

Un moment d'hésitation les perdit. Soudain par la gorge de l'ouvrage à corne reparurent les assiégés armés de faux emmanchées à revers avec lesquelles ils atteignirent de loin et d'en haut les grenadiers.

En vain leurs officiers firent-ils merveille, M. de Beauregard fut pris, percé d'outre en outre par une balle ; — l'enseigne tomba

mort. — Deux lieutenants blessés grièvement furent emportés par l'ennemi ; cent cinquante grenadiers sur deux cents restèrent sur le terrain.

Les assiégés rentrèrent dans tous leurs ouvrages et, au moment même où le roi apprenait l'enlèvement du bastion, une seconde nouvelle lui apprit le retour des gardes-françaises et l'échec infligé à ses armes.

M. de La Feuillade était venu, l'oreille basse, pour tâcher d'apaiser le premier dépit du roi ; mais Louis XIV, haussant les épaules avec colère :

— Ce n'était pas la peine, dit-il, de tant insister pour être chargé de l'opération.

Le maréchal essaya de plaider la cause de son régiment.

— Assez, dit le roi ; demain, je recommencerai, et j'enverrai des troupes qui ne reculeront pas.

Louvois, qui avait favorisé La Feuillade, le chargea aussi furieusement que le roi, dès qu'il le vit dans cette mauvaise position. Le roi avait haussé les épaules, Louvois tourna le dos.

Vauban seul resta ce qu'il était toujours, impartial et généreux.

— Sire, dit-il, la seule faute de ces braves gens est leur excès de courage. Ils se sont aventurés sans arrière-garde. Cependant parmi eux bien des gens ont fait leur devoir, et quelques-uns plus que leur devoir.

Le roi, frappant sa botte avec sa canne :

— Allons, allons, Vauban, dit-il, pas d'illusions. Une fuite est la fuite. On meurt sur une défaite ; on n'en revient pas.

— C'est vrai, s'écria Louvois.

— M. de Louvois le sait, ajouta Louis XIV. Les chevaux légers qu'il a envoyés l'autre jour au marais avaient, pour revenir, cent raisons que les gardes n'ont pas eues aujourd'hui. Moi-même je les y avais engagés. M. de Louvois l'a trouvé mauvais cependant.

Louvois grinça des dents. Le roi ne le tint pas quitte.

— Si j'eusse envoyé Lavernie à l'ouvrage à corne, dit-il, cela ne serait pas arrivé.

La marquise eut la générosité de ne point profiter de son avantage. Était-ce peur ou générosité ?

— Oh ! sire ! s'écria Louvois irrité, M. de Lavernie est de chair et d'os comme M. de Beauregard ; et s'il avait eu le corps traversé...

— Assez ! interrompit le roi en regardant Louvois de façon à le faire rentrer sous terre. Désormais je nommerai moi-même les officiers selon l'importance des attaques.

Et il rentra chez lui plein de colère, laissant Louvois consterné.

Alors le ministre, s'adressant à la marquise :

— Il fallait donc, madame, dit-il d'une voix adoucie, me dire charitablement le désir du roi – le vôtre –, j'eusse tout fait plier devant votre plaisir.

— Qu'est-ce à dire ? demanda madame de Maintenon, je ne vous comprends pas.

— Je pense, madame, que vous désiriez pour M. de Lavernie l'attaque de ce soir.

— Moi ? Pourquoi pensez-vous cela, monsieur ? dit la marquise troublée.

— Je m'entends ! répliqua Louvois déjà incapable de se contenir, et avide d'épouvanter son ennemie, par cette parole à double sens.

Madame de Maintenon, au lieu de faire explosion comme le ministre s'y attendait, pâlit légèrement et rentra près du roi.

— Jaspin a parlé, et elle a peur ! Je la tiens, se dit Louvois.

En même temps il courut au quartier des gardes où régnaient la consternation et la honte.

Le maréchal de La Feuillade se cachait sous sa tente comme un Achille. Les officiers revenus sains et saufs pleuraient devant leurs soldats éperdus. Quelques blessés refusaient de se laisser panser, d'autres montraient le poing aux Suisses, qu'ils accu-

saient de n'être pas venus à leur aide.

Rubantel, homme à la fois adroit et bon, consola les uns, apaisa les autres, donna son vin et sa pharmacie ; puis, prenant Gérard à part :

— Ah çà, lui dit-il, vous qui êtes bien en cour, il faut m'aider à obtenir pour demain la besogne que les pauvres gardes n'ont pas su faire aujourd'hui.

— Oh ! repartit Gérard, est-ce que vous vous dissimulez les suites ?

— Lesquelles ?

— Si nous obtenons de redresser les gardes-françaises et que nous soyons battus comme eux, ce sera pour en mourir de confusion.

— Est-ce que nous serons battus ? dit le vieux soldat ; nous battons !

— Alors voici l'autre branche de mon dilemme : nous réussissons, et les gardes seront tellement furieux d'avoir été déshonorés par notre succès, que ce sera une suite interminable de querelles avec eux. Adieu l'harmonie dans l'armée française.

— Ah ! sans doute, dit Rubantel, ils seront dans leur droit.

— Vous n'ignorez pas que le roi n'encourage pas les duels.

— Qu'y faire ?...

— Et que M. de Louvois sera heureux de me voir sur les bras une affaire de ce genre-là.

— Vous êtes la raison même et je suis convaincu. Mais l'armée reste déshonorée ce soir. Et les maudits Suisses sont capables, demain, de prendre l'ouvrage. Ils ont des têtes si dures !

— Mon général, malgré toutes mes bonnes raisons, je suis prêt à faire ce que vous me commanderez. Formulez votre avis.

— Moi, j'essaierais d'une petite démarche pour que les Suisses ne soient pas commandés demain.

— Essayons... Mais auprès de qui ?

— Je croyais que madame de Maintenon voulait du bien à votre précepteur...

— Demandez à Jaspin.

Jaspin, qui errait aux environs de la tente, entendit prononcer son nom. Il arriva.

— Vous êtes en jeu, l'abbé, dit M. de Lavernie.

— On voudrait vous charger d'aller demander à madame de Maintenon son intervention, dit Rubantel.

Jaspin lança un regard de reproche à Gérard.

— Mais, répliqua-t-il, je n'ai sur madame de Maintenon aucun crédit. Un jour je l'ai priée de sauver la vie à monsieur... raison de famille ; madame de Maintenon s'est rendue à mon humble prière : voilà tout. Hors de la famille, je n'ai plus de voix.

— Cependant, répéta opiniâtrement Rubantel, il ne faut pas que les Suisses donnent une leçon aux Français !... Tenez, je n'aime pas Louvois, mais il est bon Français, lui, je vais l'aller trouver et lui raconter tout droit la chose.

— Justement il passe, le voyez-vous ? dit Jaspin, enchanté de n'avoir rien à demander à la marquise.

Rubantel n'hésita pas. Il aborda franchement avec le ministre la question du patriotisme. Il lui soumit également la difficulté soulevée par Lavernie, le mécontentement des gardes-françaises.

— Il est certain, dit-il, que ces messieurs des gardes nous en voudront... et voilà ce qui nous arrête, M. de Lavernie et moi, pour revendiquer l'honneur de marcher demain.

Louvois, le génie du mal, saisit aux cheveux cette belle occasion de mal faire : mettre aux prises Lavernie avec une bonne querelle de corps, le rendre odieux, lui qui commençait à devenir populaire ! quelle joie !

— Je voudrais bien voir, s'écria-t-il, que l'on osât, de quelque part que ce fût, inquiéter ceux que je chargerai de corriger la faute des gardes-françaises. Ordre du roi ! cela prime tout !

— Monseigneur, c'est vrai ; mais, avant d'être soldat on est homme. Il en coûte à l'amour-propre de braves gens...

— Braves gens sont ceux qui emportent les ouvrages qu'on leur commande d'emporter. Hier j'ai favorisé les gardes, c'est

vrai, je rougis d'eux aujourd'hui. Vous avez raison, M. de Rubantel, il ne faut pas que les Suisses redressent des Français. Je prends note de votre réclamation.

— Mais elle n'est pas mienne... dit Rubantel un peu effrayé de la responsabilité.

— Elle est de M. de Lavernie, très bien !

— Monseigneur, pas tout à fait.

— Elle est de lui et de vous ; elle est juste, c'est tout ce que j'examine ; elle est nationale d'abord : j'en prends note, adieu, monsieur.

— Eh ! mais il me semble que je réussis trop, murmura M. de Rubantel, inquiet de son bonheur, en voyant Louvois s'éloigner précipitamment pour emporter sa nouvelle méchanceté comme une proie.

— Eh bien ? dirent au général Gérard et Jaspin, quand ils le virent revenir.

— Cela marche tout seul, répondit M. de Rubantel.

— Il consent ?

— Il promet.

— Oui. Mais après le consentement et la promesse de Louvois il y a la réflexion. Tenez, regardez-le causer avec tous ces officiers qui abandonnent pour lui M. de Vauban. Voyez comme il s'anime, comme il sourit. Voyez comme on gesticule autour de lui. Il est dans le cas de promettre aussi à d'autres ; il faut surveiller cela ; j'y cours ! Venez-vous, Lavernie ?

Jaspin fit un appel du regard au désintéressement de son élève.

— Ma foi ! je reste ici, dit Lavernie. Toujours mendier les grâces me fatigue. Et puis, je suis dans une mauvaise veine, je vous porterais malheur.

— Méchantes raisons ! Décidément vous n'avez pas grand goût pour la gloire.

— Franchement, non, si vous voulez que je vous le confesse ; et en cette circonstance moins que jamais. Je plains sincèrement

ces pauvres gardes qui ont échoué ; je ne voudrais rien leur ôter de la revanche qui leur est due. Quant aux Suisses, puisque c'est leur jour demain, pourquoi le leur prendre ?

— Oh ! mais vous êtes un tiède ! s'écria Rubantel ; moi, j'ai soif de devenir maréchal de France. Écoutez donc, j'ai des enfants à établir. Chacun pour soi, le bâton pour tous.

Et il sortit en riant. Jaspin et Gérard se dirigèrent lentement vers leur quartier en prenant des détours pour allonger la promenade. Jaspin songeait à regagner du terrain près de madame de Maintenon. Gérard ne pensait qu'aux moyens de revoir Antoinette.

Ce fut ainsi qu'ils revinrent, l'un à sa chaise, l'autre à son lit. Les derniers bruits mouraient dans le camp français. On entendait au contraire, du côté de la place, beaucoup de cris joyeux, et les assiégés, tout en envoyant leurs boulets aux assiégeants, semblaient tirer le canon d'allégresse. Ils fêtaient leur succès de manière à ne pas perdre leur poudre.

— Eh bien, dit Gérard après s'être désarmé, voilà que je redeviens un mortel ordinaire. La faveur m'oublie. Je décline, Jaspin, je décline.

— Le bonheur est dans l'obscurité, répliqua l'abbé philosophiquement. Plus l'homme est oublié, plus il a le temps de dormir. Or, il n'y a de véritable bonheur ici bas que le sommeil.

— Lequel ? demanda Gérard.

— Celui qui va nous prendre ce soir, et nous quittera demain, répliqua l'abbé avec enjouement.

— Je croyais que vous parliez du sommeil qui a pris hier ce pauvre petit chevalier : parlez-moi de celui-là, Jaspin, un Louvois ne le trouble pas.

— Quel noir vous avez dans l'âme !... Remettez-vous et dormons ; demain vous verrez tout en rose ; la vie est faite ainsi. Ah ! si vous aviez jamais pu prendre le goût de la pêche !... Voilà qui repose les idées ! un brochet, une anguille, une brème consolent de bien des chagrins ; et quelles anguilles, quelles brèmes il

y a dans les mares là-bas !...

Jaspin soupira et prit le chemin de sa chambre, c'est-à-dire de sa tente, assez voisine du logement de Gérard.

Comme il sortait il aperçut cinq officiers éclairés par le falot d'un tambour, qui lui demanda si la tente de M. de Lavernie était encore loin.

— La voici, répliqua Jaspin ; et il entra chez lui, heureux de voir que son élève allait avoir de la société pour se distraire.

Le tambour abordant le laquais et le planton de Gérard les pria d'annoncer au lieutenant la visite de M. de Saillant, capitaine aux gardes, et celle de ses lieutenants, enseigne et aide-major.

Gérard s'avança jusqu'au seuil de sa tente, le visage ouvert, pour faire plus d'honneur à ces braves officiers, précisément parce qu'il les croyait plus malheureux.

Leur visage portait les traces, non seulement d'un profond chagrin, mais d'une certaine irritation, que Gérard trouva bien excusable. Il redoubla de politesses et les pria de s'asseoir avec le plus cordial intérêt.

— C'est à M. le comte Gérard de Lavernie que nous avons l'honneur de parler ? dit M. de Saillant, petit homme sec, fin de taille et de visage, boitant par suite de deux contusions qu'il avait reçues le même jour, et le front fendu par un coup de faux qui l'avait balafré jusqu'à l'oreille.

— C'est moi, oui, messieurs ; à quoi dois-je le bonheur de vous recevoir chez moi ? — Asseyez-vous donc, par grâce.

— Ne le devinez-vous pas ? dit M. de Saillant, toujours debout avec ses compagnons.

— Non, je vous jure.

— Monsieur, nous savons que les cheveu-légers sont désignés pour faire demain l'attaque dans laquelle nous avons échoué...

Ici la gorge de l'officier se serra, une expression d'amertume indéfinissable contracta ses lèvres.

— Vous comprenez, ajouta-t-il d'une voix émue, que nous

sommes tous déshonorés par cela même que nous vivons, et nous venons vous supplier d'avoir pitié de nous, en digne gentilhomme que vous êtes.

Les yeux de l'orateur brillèrent d'un éclat qui n'était pas naturel ; tant de feu ne s'allume que dans une prunelle humide.

— Mais, monsieur, répliqua Gérard plein de compassion, comment faire...

— Nous espérons que vous refuserez.

— Refuser !... s'écria Gérard... quand le roi commande !

— Monsieur, le roi n'eût pas commandé cette injustice si on ne la lui eût pas demandée. Nous avons cherché M. de Rubantel pour lui dire ce que nous avons sur le cœur, mais il est encore avec le roi et M. de Louvois. Vous êtes le lieutenant des chevau-légers, c'est à vous que nous nous adressons ; la chose presse.

— Supposeriez-vous que j'aie demandé de vous remplacer ? dit Gérard.

— On le dit positivement, monsieur.

— Qui le dit ?

— M. de Louvois : voici quatre officiers qui l'ont entendu. C'est sur votre demande, dit-il, que les chevau-légers nous relèvent.

— C'est faux ! répliqua Gérard.

— Alors, vous refuserez, n'est-ce pas, monsieur ? dit poliment M. de Saillant.

— Permettez, voici une équivoque, fit observer Gérard. Demander à vous remplacer pour cette attaque, c'était vous faire tort ; je nie avoir demandé ; voilà tout ce qu'il vous faut, je pense ; quant à refuser le service... impossible.

Les officiers échangèrent entre eux un regard de colère et de désespoir.

— Vous ne comprenez donc pas notre position, monsieur, ajouta M. de Saillant, il faut, *il faut*, entendez-vous, que notre régiment marche demain.

— Mais, monsieur...

— Pardon ; ce mot : il faut, signifie que rien ne nous arrêtera pour en venir à notre but.

— C'est moi qui cesse de comprendre ou qui comprends trop bien, répliqua Gérard... vous me menacez.

— À Dieu ne plaise ; mais nous voulons...

— Ce mot est de trop, monsieur, *s'il faut* que vous marchiez demain, *il faut* aussi que je ne cède pas à une menace.

— Les conséquences retomberont sur vous !

— Non pas, sur le roi !...

— Nous avons l'honneur de vous répéter que c'est vous qui avez demandé au roi à nous *redresser*, telle est l'expression de M. de Louvois.

— Il a menti !

— Donnez-lui ce démenti, nous n'en serons pas fâchés.

— Il l'aura.

— Alors vous refuserez de marcher, c'est tout ce que nous demandions, et nous serons au comble de nos vœux.

— Oh ! non, s'écria Gérard, vous ne me prendrez pas en lâcheté dans aucune circonstance... Si je suis commandé, je marcherai. Si je reviens de l'action, je donnerai à M. de Louvois le démenti qu'il mérite, je m'y engage devant vous ; si je suis tué, je ne dois rien à personne.

— Ce n'est pas ainsi que nous l'entendons, répondit M. de Saillant avec colère ; le démenti à M. de Louvois sur-le-champ, et le refus de service en est la conséquence, telles sont nos conditions. Notre honneur est plus exigeant parce qu'il est entamé ; songez-y et cédez-nous.

— Jamais !

— Alors, monsieur, vous ne serez pas étonné si nous avons recours aux grands moyens. Tout est permis dans le désespoir. Vous ne commanderez pas l'attaque demain avant de nous avoir tués tous cinq.

— Fort bien, dit Gérard.

— Et après nous l'état-major des trente-deux compagnies...

Car nous les représentons, n'ayant pas voulu venir ici en corps pour éviter l'esclandre.

— Oh ! voilà une absurdité, interrompit Gérard ; il est certain que je pourrais essayer de vous tuer tous les cinq, et que je ne tuerai pas cent cinquante officiers d'ici à demain. C'est moi qui serai tué. Soit.

— Ah ! vous pouvez appeler à vous tous les officiers des cheval-légers ; corps contre corps, la partie sera complète.

— Allons donc ! s'écria M. de Lavernie, une guerre dans le camp français pour une querelle d'honneur particulière ! le remède serait pire que le mal. Que vous faut-il ? tuer un cheval-léger pour la satisfaction de votre amour-propre ? C'est tout ce que vous y gagnerez, attendu qu'un autre officier me remplacera demain, si je suis mort. Mais enfin vous le voulez ; je suffis parfaitement et je suis prêt. Marchons-nous ?

En disant ces mots, Gérard décrocha son épée et prit son chapeau.

— C'est la faute de votre ambition, murmura M. de Saillant un peu étourdi de rencontrer une si logique résistance.

— Ah ! monsieur, assez, je vous prie ; à partir de ce moment, nous voici sur le terrain. Plus d'insultes.

Et il leur montra civilement le chemin, en les faisant passer devant lui.

XIII

Querelle d'Allemands

Ils n'avaient pas fait dix pas qu'ils rencontrèrent une troupe de six officiers suisses précédés d'un porteur de flambeau. Ce dernier n'eut pas plus tôt aperçu Lavernie qu'il s'écria :

— Le voici !

Aussitôt, les officiers s'approchèrent, et l'un d'eux, saluant Gérard, lui demanda en très mauvais français s'il pouvait avoir l'honneur de lui parler en particulier.

— C'est que je suis bien occupé en ce moment, répliqua Gérard.

— Nous sommes bressés, dit l'officier suisse, et ce sera gout.

— Si ces messieurs veulent bien permettre, répliqua Gérard en se retournant vers les gardes-françaises qui consentirent par un signe de tête.

— Monsier, baragouina le Suisse, nous fiendre de la bart te monsieur Regnold, la golonelle-lieutenant, fous temanter bourguoi fous embêgez nous d'êdre gommandés à l'addague te temain puisque c'êdre notre chour.

— Vous aussi ! s'écria Gérard ; eh bien, voilà qui est complet. Oh ! vous pouvez entendre, messieurs les gardes-françaises. C'est la suite de votre affaire, seulement on me raconte en suisse ce que vous m'avez dit en bon français.

— Rébontez-vous ? poursuivit l'Helvétien avec le flegme de sa nation.

— Je réponds que rien n'est plus absurde, dit Gérard, attendu mon obscurité qui ne peut laisser supposer à aucun être raisonnable que j'aie l'influence d'empêcher le roi de faire ses volontés.

— Fort pon. Alors, c'êdre un vaussédé ?

— Tout ce qu'il y a de plus faux.

— Monsir Loufois avre mendi ?

— Par la gorge.

— Et fous bas marchir temain sur l'addague ?

— Oh ! ceci est différent, – le roi commande, j'obéirai.

— Fous embêgerez les Suisses te marchir ?

— Je n'empêcherai rien du tout, mais j'irai où l'on m'ordonnera d'aller.

— Naëne, répliqua le Suisse en tournant la tête comme un Chinois.

— Non ? et pourquoi ?

L'officier montra ses cinq compagnons, qui montrèrent chacun son épée.

— Parfaitement, dit Gérard, vous vous faites bien mieux comprendre sans parler qu'en parlant. Il n'y a qu'une difficulté à ce que vous me proposez.

Le Suisse parut surpris. Gérard continua :

— C'est que voici messieurs les gardes-françaises qui viennent de me proposer absolument la même chose que vous, et ils ont la priorité. Pardon, priorité est un mot difficile à comprendre si vous ne savez pas le latin : il signifie que ces messieurs sont venus demander satisfaction les premiers.

— Gott ! répliqua le Suisse.

— Attendu, poursuivit Gérard, que ces messieurs aussi veulent marcher demain, et que quant à moi je leur donne raison.

— Naëne, dit encore le Suisse avec son impitoyable mouvement de tête.

— Vous dites que ces messieurs ne marcheront pas ? s'écria Gérard.

— Ia, je dis.

Gérard se mit à rire, malgré le peu d'envie qu'il en avait.

— Ma foi ! cela regarde ces messieurs, dit-il, expliquez-vous ensemble.

— Afec fous, t'apord, interrompit le Suisse ; afec eux abrès.

— Oh ! moi, j'appartiens aux gardes-françaises, dit M. de Lavernie, et pour que vous tiriez l'épée avec moi il faut que j'aie tué ces cinq messieurs et cent cinquante autres officiers des gardes.

— Cent cingande ! s'écria le Suisse, fous moguir fous !

— Demandez à ces messieurs, voilà leurs conditions.

— Eh bien, répondit le Suisse avec un bon sens admirable, gommenzez afec nous – nous allons fous débêger très fite, – et abrès... nous nous entendrons afec messieurs les cartes-vranzais.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Gérard de plus en plus égayé, je n'ai pas de préférence, moi, et si ces messieurs veulent vous céder leur tour, j'accepte.

— Fort pon ! dit le Suisse en enfonçant son chapeau sur sa tête et en mettant lentement l'épée à la main comme si l'affaire était déjà arrangée.

Qu'on juge de l'épouvante qui saisit le pauvre Jaspin lorsque, réveillé de son premier somme par le bruit de cette querelle, qui avait lieu en face de sa tente, il aperçut par l'entrebâillement des toiles l'animation des adversaires, les laquais éclairant déjà le terrain avec leurs flambeaux, et une épée reluisant au feu.

Il prit à peine le temps d'endosser un habit et se précipita éploré entre les adversaires qu'il se mit à supplier au nom de la religion et de l'humanité.

— Qui est celui-là ? se demandèrent les gardes.

— Excusez-le, messieurs, c'est un vieux précepteur à moi qui m'a élevé. Le bonhomme perd la tête au milieu de toutes ces batailles. Êtes-vous fou, Jaspin, s'écria durement Gérard, de venir vous mêler ainsi de ce qui ne vous regarde pas ? Rentrez ! Morbleu ! Quand je vous dis que vous finirez par me rendre ridicule.

— Mais, tous ces enragés vous tueront ! Dites-leur donc la vérité.

— Faites-moi le plaisir de rentrer chez vous et ne me rompez plus la tête.

En disant ces mots, il poussa l'abbé par les épaules vers la tente ; mais celui-ci, furieux et désespéré, lui échappa et courut dans la direction du quartier de Bethléem en s'écriant :

— Nous allons bien voir si on vous tuera.

Et avant que Gérard eût pu le retenir, il disparut dans les ténèbres.

— Jaspin va faire quelque sottise, messieurs, dit-il. Hâtons-nous ; prenez vos mesures et finissons-en.

— Che gommenze, s'écria le Suisse.

— Un moment, un moment, dit M. de Saillant qui jusque-là n'avait pas remué, et qui arrêta le Suisse par le bras ; c'est à nous que M. de Lavernie fait tort.

— Abrès, abrès, afec fous, interrompit l'opiniâtre Helvétien en dégageant son bras pour se mettre en garde tout à fait.

— Oh ! mais c'est une plaisanterie, dit M. de Saillant. Est-ce vous qui auriez la prétention de marcher à notre place demain ?

— C'êdre nodre chour ! dit le Suisse.

— Vous donneriez une leçon aux gardes-françaises, vous ! s'écria un des officiers qui accompagnait M. de Saillant.

— Tute te même.

— Vous en avez menti, dit un autre en s'approchant à six pouces du Suisse.

Celui-ci, taillé en hercule, allongea seulement la main et repoussa le garde-français à la distance d'une toise.

Aussitôt toutes les épées jaillirent des fourreaux, et les onze combattants prirent du champ pour se charger avec plus d'avantage.

Gérard, bien embarrassé, se jeta entre eux avec mille raisonnements inutiles.

Mais il se trouva pris entre les Suisses qui juraient, et les gardes qui lui criaient : Arrière !

Et déjà les épées se joignaient lorsque des cris se firent entendre, des pas précipités, et Rubantel parut tout essoufflé avec une vingtaine de cheveu-légers, qui bousculèrent Suisses et gardes-

françaises pour dégager leur lieutenant qu'ils croyaient en péril.

Les gardes crièrent à la trahison ; les Suisses crièrent : Berne ! Berne ! Et une nuée de Suisses et de gardes accourus sur la trace des cheveu-légers commencèrent une de ces mêlées dans lesquelles tout le monde coudoie, rudoie, crie et frappe, sans que personne ne sache pourquoi.

Voilà la besogne qu'avait faite Jaspin. Ayant rencontré sur sa route Rubantel qui sortait de chez Louvois, il l'avait amené bien escorté au secours de Gérard. Et comme déjà s'était répandu partout, grâce à la méchanceté de Louvois, le bruit de la nouvelle faveur qu'on faisait aux cheveu-légers en les chargeant de l'attaque pour le lendemain, cette étincelle habilement lancée par le ministre, imprudemment soufflée par Jaspin, avait mis le feu aux traînées de poudre.

On se battait encore, et l'on ne s'était pas expliqué, lorsque Louvois accourut sur le théâtre de la discussion. Son nom, prononcé par les gendarmes qui le précédaient, fit l'effet sur les combattants des baquets d'eau glacée qu'on jette sur les dogues qui se mordent. Toutes les colères se refroidirent, de larges espaces s'ouvrirent dans ces masses naguère compactes.

— Par la mordieu ! qu'y a-t-il, s'écria Louvois qui le savait mieux que personne.

Chacun se mit à parler à la fois.

— Des épées tirées dans le camp ! continua le ministre.

— On voulait tuer M. de Lavernie, dirent les cheveu-légers.

— Nous nous expliquions avec M. de Lavernie, dirent les gardes et les Suisses.

De sorte que le nom de Lavernie frappa toujours et délicieusement l'oreille de Louvois qui s'écria :

— Bien ! bien !... Aux arrêts, les cheveu-légers ! les Suisses, aux arrêts ! aux arrêts, les gardes !

— Mais, monsieur... dit Gérard.

— Aux arrêts ! s'écria Louvois avec une joyeuse rage.

Rubantel s'approcha à son tour.

— Aux arrêts ! lui dit Louvois.

Et toute cette foule se dissipa en murmurant pour retourner dans ses quartiers.

— C'est égal, dit un des gardes-françaises à Gérard, avec un sourire amer, vous avez là un précepteur utile. Gardez-le bien !

— Ponne brézebdeur ! glissa le Suisse à l'oreille de Gérard, avec un gros rire.

— N'est-ce pas le même précepteur qui, l'autre jour, est venu prévenir le roi que vous étiez mal à l'aise dans les marais, dit M. de Saillant, pâle de colère, à Gérard qui frissonnait de douleur.

Si Jaspin se fût trouvé là, Gérard l'étranglait sans miséricorde. Mais le pauvre abbé sentait sa faute, tout en s'applaudissant du résultat, et il se tenait à l'écart comme le chien qui s'attend à être battu.

Louvois, comme on pense bien, ne manqua pas l'occasion. Il courut chez le roi agité déjà par des rapports divers. Le carrosse de madame de Maintenon était tout attelé ; son écuyer l'attendait pour la reconduire à Saint-Ghislain.

Aussi agitée que Louis XIV, elle essayait pourtant de le calmer en lui représentant avec la douce fermeté commune à toutes les femmes supérieures, que cette émotion des gardes n'aurait pas eu lieu sans la dureté avec laquelle il les avait traités. Et, bien curieuse de savoir des nouvelles, elle se hâtait pourtant de retourner à l'abbaye, afin de ne plus rencontrer Louvois, dont elle redoutait le regard et les embûches. Ce dernier, au contraire, brûlait de dire au roi, en face de la marquise, ce qu'il avait à lui dire de l'échauffourée.

— Il était temps ! s'écria-t-il en se plaçant sur les degrés du vestibule, entre le carrosse et la marquise prête à y monter.

— Ces mauvaises têtes se querellaient ? dit le roi.

— Oh sire, on se battait bel et bien !

Le roi fronça le sourcil.

— Cela est sérieux, M. de Louvois !... se battre !... malgré mes ordres !... Quels sont les coupables ?

— Tout le monde, plus ou moins, sire.

— Mais particulièrement ?...

Louvois feignit l'embarras, il regarda la marquise en retournant son chapeau comme un écolier.

— Enfin... contez ce qui s'est passé, dit le roi avec impatience.

— C'est la querelle des gardes-françaises avec les chevau-légers, qui s'est compliquée de l'arrivée des Suisses, répondit Louvois.

— Quel a été l'agresseur ?

— Ah ! sire, je crois que ce sont les gardes ; ils étaient tellement blessés des cruels reproches de Votre Majesté, qu'ils n'ont pu voir sans s'exaspérer la réponse favorable que j'avais faite à M. de Lavernie lorsqu'il s'est offert à les remplacer demain pour l'attaque.

— Nous y voilà encore, pensa en s'armant de courage madame de Maintenon.

— Les gardes sont bien excusables, dit-elle tout haut, et c'était peu généreux d'enlever à ces pauvres vaincus la chance de se réhabiliter.

— Madame, vous ne dites pas cela pour moi, riposta Louvois avide de commencer à mordre, vous auriez bien tort. Si j'ai promis à M. de Lavernie d'appuyer sa demande près du roi, ce n'était pas que je la trouvasse équitable. Oh ! non ; je le trouvais peu généreux, en effet, de montrer tant de zèle au détriment de ses compagnons d'armes. Mais avec M. de Lavernie je ne sais plus que faire, M. de Lavernie déroute toutes mes habitudes et force toutes mes consignes. Je ménage M. de Lavernie plus que s'il était prince ou maréchal de France... Ne vous en plaignez pas, madame, puisque je me donne tant de mal pour ne pas vous désobliger en contrariant votre protégé.

— Mon protégé ! s'écria la marquise avec un regard irrité. Mais en vérité, monsieur, qu'est-ce que cela signifie ?

Et son cœur battait à rompre sa poitrine.

— Sire, j'en appelle à Votre Majesté, dit Louvois avec un gracieux sourire : M. de Lavernie, condamné à mort, et il le méritait bien, se trouve gracié ; je voulais en purger l'armée, — pardon madame, — on le fait lieutenant de cheval-légers. L'autre jour je lui donne l'affaire du moulin d'Hion ! il s'y couvre de gloire, je devine toute la joie que ce beau fait d'armes inspire à madame la marquise, puisqu'elle honore M. de Lavernie d'une invitation, sans précédent encore, dans une abbaye !... parmi des jeunes religieuses !... Or, une alarme est donnée ce même soir, une occasion se présente, je crois continuer à bien mériter de madame la marquise en favorisant son protégé d'une seconde mission non moins glorieuse que la première...

La marquise secoua la tête.

— N'en doutez pas, madame, l'attaque du marais était belle pour quiconque l'eût su mener à bien. Savez-vous qu'on avait affaire là aux réformés français, avant-garde du prince d'Orange, qui voulaient s'introduire dans Mons et qu'il fallait contenir à tout prix ? Mais se sentant soutenu à la cour, M. de Lavernie aurait voulu choisir lui-même ses occasions. Le roi m'a bien maltraité à ce sujet. La volonté du roi soit faite, n'en parlons plus ! J'ai pris le parti de ne plus jamais rien faire qui contrariât M. de Lavernie, c'est-à-dire qui amenât un nuage sur le plus beau front du monde. Voilà pourquoi tantôt, malgré l'injustice la plus flagrante, je consentais à favoriser encore M. de Lavernie aux dépens de ces pauvres gardes. J'espérais faire plaisir à madame la marquise. Voyons, sire, daignez être arbitre entre elle et moi : suis-je assez empressé à lui plaire ? Dois-je être accusé par elle de ma bonne volonté qui lui sacrifie tout, même mon devoir et ma conviction ?

— Il est vrai que vous témoignez à madame des sentiments bien dévoués, répliqua le roi avec une imperceptible ironie que Louvois comprit à merveille. Mais enfin la marquise est raisonnable, et ne protège personne au mépris des usages, des lois. Je ne le crois pas, du moins.

— Oh sire !... l'ai-je jamais prouvé ! s'écria madame de Maintenon ; je n'aime et ne protège que les bons serviteurs de Votre Majesté.

— Tout cela ne nous dit pas l'auteur du désordre de ce soir.

— Sire, dit Louvois, le premier auteur... Voyons, il faut le dire, puisque madame la marquise y consent, le premier coupable c'est, à n'en pas douter, l'ambitieux de gloire, le zélé infatigable qui a demandé de relever les gardes-françaises.

— S'il l'a véritablement demandé, dit la marquise, il est coupable. — L'a-t-il demandé ?

— M. de Rubantel me l'a dit, fit Louvois effrontément.

— Mais les gardes-françaises s'en sont pris à lui, ajouta le roi.

— Oh ! vivement. Ils ont tort.

— Et les Suisses ?

— Les Suisses s'en sont pris à tout le monde ; têtes carrées, têtes intraitables ; vous savez, sire.

Le roi se mit à rire, puis, sérieusement :

— Il faut punir tout le monde, Louvois.

— Sire, j'ai cru devoir le faire ; j'en demande bien pardon à madame la marquise.

— Pardon de quoi ? dit-elle avec hauteur.

— C'est que, en punissant les autres, ajouta Louvois en feignant de balbutier, j'ai dû punir M. de Lavernie.

— Eh bien ! après ?

— Il est aux arrêts, continua Louvois avec l'air contrit d'un pénitent qui confesse une énormité.

La marquise enrageait de souffrir cette duplicité sans pouvoir la démasquer.

— Les arrêts, dit-elle, pour avoir fait se battre une armée. Je trouve cela timide, monsieur, et quand vous prendrez mes protégés en faute, punissez-les plus vertement ; ayez plus d'imagination si vous tenez tant à me faire plaisir.

— Je profiterai donc de votre permission, madame, inter-

rompit Louvois. Oh ! je savais bien le moyen de punir, mais je n'osais l'employer, toujours par scrupule...

— Je le sais aussi, dit le roi ; et je l'emploie, moi. J'ôte aux cheveu-légiers l'attaque de demain, que je voulais leur donner. Je ne la donne pas non plus aux Suisses. Je ne la donne pas même aux gardes aussi entièrement qu'ils le demandent. — Les gardes marcheront, soit, je ne veux pas les déshonorer ; mais je les ferai appuyer par mes mousquetaires : voilà des gens qui ne reculeront pas. Louvois ! qu'on prenne soixante-quinze mousquetaires par compagnie, et qu'on les poste de façon à soutenir les gardes, s'ils faiblissaient encore !

— Sire, c'est convenu... Et les arrêts de M. de Lavernie ?

Le roi regarda timidement la marquise.

— Doublez, dit-elle.

— Qui aime bien châtie bien, madame, murmura Louvois.

Et il offrit à la marquise de la conduire à son carrosse.

Leurs deux mains se touchèrent comme des serpents glacés qui s'enlacent.

— Quand je n'aurais gagné à cela que l'autorisation d'écraser ce Lavernie, quelle victoire ! pensa Louvois. Comme il faut qu'elle s'intéresse à lui pour ne plus oser le défendre ! Oh ! maître Desbuttes, je t'ai laissé voler un million pour te payer les culottes de l'archevêque — rapporte-moi du pays où je t'ai envoyé le secret de la marquise — et je te fais contrôleur général.

XIV

Nuages noirs

Gérard passa la nuit à écrire et à rêver. Il écrivait à Belair pour le remercier de son amitié si tendre, pour le féliciter de son bonheur.

Cette amitié que le hasard avait nouée, disait Gérard au musicien, a pris depuis peu tant de place dans ma vie, elle touche si sensiblement à toutes les fibres de mon cœur, que je la confonds avec tous mes souvenirs de joie et d'amour. Il me semble que je n'ai pas connu Antoinette sans vous, ou que je ne vous connais pas sans elle ; peut-être devez-vous être jaloux de la tendresse que j'ai pour cette jeune fille, mais elle serait bien jalouse, je le crois, de l'affection que je vous porte.

Cependant, mon ami, peut-être va-t-il falloir que nous nous quittions demain ; un grand honneur m'est réservé : un honneur mortel. Je suis commandé pour enlever un ouvrage devant lequel ont échoué les braves gardes-françaises ; c'est vous dire qu'il y faut mourir, à moins d'un de ces bonheurs comme il en a lui si peu dans ma triste vie.

Pourtant vous avez ouï parler des merveilleuses faveurs que le Destin m'a faites en si peu de jours. Chacun ici-bas a droit à son lot de fleurs et de cyprès. Toutes les roses de ma part sont tombées en même temps sur ma tête. Sauvé de la mort, promu à un beau grade, protégé par madame de Maintenon, qui souriait en moi à l'ombre de ma mère ; puis un beau combat où j'ai réussi, puis une adorable soirée où j'ai senti sous mes lèvres le front et les yeux d'Antoinette ! Je vous le dis, Belair, toutes les roses en même temps ! mais les voilà dépensées : c'est le tour des cyprès !

Eh bien, mon ami, je me retrouve dans la même situation où j'étais à Valenciennes, quand je vous recommandais Antoinette.

Si je suis tué demain, relisez avec Jaspin ma lettre d'alors, elle peut encore servir. Du reste, je suis fort, je me sens calme et joyeux ; je mourrai glorieusement, utilement, comme est mort mon père, en soldat. Vous me demanderez pourquoi cette appréhension, ou plutôt cette prévision de la mort ; votre philosophie confiante, votre amitié protectrice me diront qu'il y a toujours dans la plus épaisse grêle de boulets et de balles assez de vides pour les poitrines que Dieu veut garder saines et sauvées. Mais je vous répondrai que par moments je ne sens plus Dieu autour de moi, et que je suis las d'une lutte sans résultats avec le mauvais ange.

Vous me réfuteriez facilement, heureux que vous êtes, en me montrant combien vous avez souffert avant que la fortune et l'amour vous aient récompensé. Vous me diriez que si je sors vivant et vainqueur de l'attaque de demain, je pourrai demander au roi la main d'Antoinette, et replonger à jamais dans les ténèbres le démon infatigable qui m'opprime. — Mais les présages sont contraires. À l'heure qu'il est, j'interroge le ciel, tout en vous écrivant : il est noir, sans étoiles, et mon chien, couché en face de moi, au lieu de dormir, me regarde avec des yeux sérieux et brillants, comme pour me dire qu'il n'a plus longtemps à me voir, et qu'il veut me voir encore.

C'est ainsi que Gérard exprimait ses pressentiments lugubres. — De la part d'un homme aussi réellement brave, tant de faiblesse annonçait bien de la fatigue.

Quelquefois les nuages qui pèsent sur nous sont si noirs et si opaques que nous courbons la tête et plions les genoux sous leur douloureuse influence. Gérard obéissait à cette loi de nature. Il sentait ses malheurs à venir et suppliait Dieu d'en éloigner de lui l'amertume.

Jaspin boudait depuis la scène de la veille. Un peu rudoyé, comprenant qu'il avait eu tort et que l'honneur militaire est pointilleux, il n'osait plus même s'applaudir d'avoir sauvé la vie de

Gérard en appelant les cheveau-légers à son aide. Jaspin, comme toutes les âmes faibles, s'en prenait à la cause de l'accident. Il maudissait la guerre, les épées, les ouvrages à cornes et la cour, où l'on vit toujours comme sur une vague de l'Océan, tantôt enlevé au ciel, tantôt plongé dans les gouffres.

Cependant il ne dormit pas plus que Gérard. Il surveillait de loin sa tente éclairée, le jeu de son ombre qui révélait une active insomnie, et l'aube le trouva debout, arpentant le devant du quartier, toussant comme s'il était fort enrôlé afin d'attirer l'attention de Gérard sans pourtant lui faire d'avances. Jaspin avait de la dignité.

Cette toux fut remarquée du chien Amour qui, lui aussi, prenait l'air à la porte de Gérard, mais sans préoccupation d'aucune espèce. Il répondit à la toux par un aboiement de politesse, et s'en alla saluer Jaspin qui, s'asseyant sur l'herbe fraîche, entama un dialogue avec l'animal, ne pouvant causer avec le maître.

— Ah ! te voilà, lui dit-il ; te voilà, ingrat ! Tu n'es guère tendre pour tes amis, Amour. Tu me manques d'égards, Amour. Tu me fais du chagrin, et ne viendrais pas seulement me rendre visite... petit Amour. Je suis le vieux Jaspin qui t'a nourri, élevé, qui t'aime... et qui ne fait jamais rien sans être inspiré par cette amitié que j'ai pour toi, petit ingrat d'Amour.

Et le bon Jaspin s'attendrissait en disant ces paroles avec une voix assez haute pour qu'on l'entendît de la tente voisine. Le chien, caressé, magnétisé par les intonations mélancoliques de cette voix, s'attendrissait aussi et poussait des gémissements aigus en léchant avec des élans de tendresse le visage et les mains de l'abbé. Cette scène eut le résultat qu'espérait Jaspin. Gérard, pâle encore de sa nuit sans sommeil et tout habillé, tout armé, sortit et s'arrêta pour considérer ses deux amis.

— Bonjour, Jaspin, dit-il avec une douce bonté.

Jaspin feignit d'être surpris par cette voix, comme s'il ne l'eût pas attendue ; il leva la tête, et ses yeux qui voulaient paraître affligés, mécontents, se dilatèrent peu à peu de joie et de recon-

naissance. Gérard ouvrit ses bras, et Jaspin vint s'y précipiter avec les petits étouffements qui précèdent les sanglots.

— Cristol ! murmura-t-il, j'avais besoin de cela.

— Là, là, mon bon Jaspin, mon vieil ami, dit Gérard attendri. Il ne faut pas m'en vouloir de mes vivacités. Savez-vous que je finirai par devenir méchant à force de lutter contre tous ces méchants... Mais le jour est grand déjà... Voyons un peu les nouvelles. Est-ce que vous avez entendu parler de quelque chose ?

— Non.

— Je m'étonne de n'avoir pas encore reçu d'ordres pour cette attaque, voilà mes hommes qui se réveillent seulement. On les aura laissé dormir longtemps pour qu'ils soient plus frais. Faites-moi le plaisir d'aller jusque chez M. de Rubantel et demandez-lui ce qu'il faut penser de ces ridicules arrêts que Louvois a infligés hier à tout le monde sans exception. Lorsque tant de gens sont aux arrêts personne n'y est.

Cependant je ne voudrais pas sortir de chez moi avant de savoir à quoi m'en tenir ; Louvois serait capable de me jouer quelque mauvais tour. Allez, dis-je, trouver Rubantel, et rapportez-moi l'ordre du jour qu'il doit avoir reçu du quartier-général.

— J'y vais de ce pas ; viens, Amour, s'écria Jaspin radieux. Cependant, une recommandation, permettez-la-moi, Gérard. Soyez brave aujourd'hui, vous ne sauriez vous en empêcher ; mais ménagez-vous bien !... Défieez-vous des faux avec lesquelles ces coquins vous écharpent... Comme s'il était convenable de traiter des gentilshommes comme des tiges de foin !

— Oui, mon ami, oui.

— Et puis... quand vous serez revenu vainqueur, car vous reviendrez, je vous le prédis...

Gérard sourit tristement.

— Oh ! je vous le prédis !... s'écria Jaspin. Vous ne mourrez pas aujourd'hui, je le sais !

— Vous le savez ! prophète ?...

— Dieu me l'aurait dit ! répliqua Jaspin avec une sérénité touchante. — Eh bien, quand vous serez revenu, pas de duel ! rien ne pourrait vous sauver !

— Allez, Jaspin, allez chez Rubantel ; je m'ennuie de demeurer ici dans l'ignorance de ce qui se passe.

— Eh ! mais, s'écria l'abbé, que vois-je venir là-bas à cheval ! c'est M. de Rubantel lui-même avec un gros de cavaliers.

— Mais oui... oui... Eh bien ! si le général est dehors, c'est qu'il est relevé de ses arrêts, par conséquent je suis relevé aussi... Allons, Jaspin, allons, Amour, nous sommes libres.

Et Gérard se mit en marche, Amour lui sautant jusqu'à la hauteur de l'épaule qu'il caressait de ses pattes, Jaspin se frottant les mains et se répétant tout bas que rien n'était perdu puisque la marquise avait forcé Louvois de faire lever les arrêts.

Mais ils n'allèrent pas loin, le général les reconnut et leur fit signe de la main qu'ils n'avancassent pas davantage. Gérard s'arrêta surpris. Rubantel mit pied à terre, donna son cheval aux cavaliers qui l'attendirent et s'avança vers M. de Lavernie avec de gros yeux pleins de signification.

— Eh ! qu'y a-t-il, mon général, dit Gérard, comme vous paraissez ému ?

— Ne sortez pas ! ne sortez pas, s'écria Rubantel.

— Pourquoi donc ?

— Parce que vous êtes aux arrêts, pardieu !

— Mais vous y êtes aussi, vous, général !

— Moi, j'ai été relevé.

— Et les Suisses ?

— Relevés.

— Et les gardes ? et M. de Saillant ?

— Relevés !

— Je suis donc le seul qu'on ait puni.

— Oui. Oh ! c'est une histoire qui fait un bruit terrible. Il paraît que le roi est furieux.

— Furieux de quoi ?

- On vous accuse d'avoir intrigué pour obtenir l'attaque.
- Mais ce n'est pas vrai, vous le savez bien.
- Mieux que personne ; enfin on le dit.
- Vous le démentirez, j'imagine.
- Je l'ai démenti ce matin devant M. de Louvois, en présence de vingt officiers.

— Qu'a-t-il répondu ?

— Que l'on savait ma tendresse pour vous ; que je cherchais à pallier vos torts, mais que personne n'était dupe de ma générosité ; que chacun connaissait votre ambition, votre caractère insociable... J'ai voulu répliquer, il m'a fermé la bouche ; j'ai insisté, je me suis démené, il m'a tourné les talons.

Gérard passa une main sur son front, comme pour en arracher les affreux rêves qui le brûlaient.

— Ah ça, mais, dit-il lentement, ce Louvois est le plus abominable scélérat qui ait jamais existé.

— Ce n'est pas un scélérat, c'est un ennemi. S'il vous aimait, il ferait périr cent mille hommes pour vous servir. Il vous hait, et cent mille hommes ne lui coûteront rien pour qu'il vous perde.

— Oh ! cette accusation d'intrigue contre moi, c'est une iniquité !

— S'il n'y avait que cela ! murmura le général.

— Il y a encore quelque chose ?

— Oui, et d'abord les cheveu-légers ne marcheront pas aujourd'hui ; ce sont les gardes qui redoublent, soutenus par les mousquetaires.

— Pour cela, passe, c'est juste ; mais que ferons-nous ?

— Les cheveu-légers se tiendront prêts en cas d'attaque générale, parce que M. de Vauban assure que si l'ouvrage à cornes est vite emporté, on peut du même temps s'aller loger par delà le ravin jusqu'au bastion plat : alors il faut que tout le monde donne. Seulement les cheveu-légers n'ont pas la place d'honneur.

— Mon général, s'écria Gérard en serrant les mains du vieux soldat, soit en avant, soit à l'arrière-garde, soit à l'assaut, soit en

rase campagne, je saurai bien montrer au roi que M. de Louvois est un bêtête et que je suis un brave homme. À quelle heure marche-t-on ?

— À neuf heures, au signal de la treizième bombe qui sera tirée.

— Il est temps qu'on fasse ses préparatifs alors, et que nos hommes déjeunent bien ; car on en aura pour jusqu'au soir.

Et Gérard fit un mouvement comme pour aller donner ses ordres. Rubantel le retint par la main.

— Vous ne pouvez pas, lui dit-il.

— Comment ?

— Vous êtes aux arrêts, mon pauvre ami, et l'officier aux arrêts ne commande pas.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Gérard en pâlisant. Aux arrêts... aujourd'hui ? jusqu'à neuf heures seulement, n'est-ce pas ?

— Plus tard que cela, dit Rubantel ému.

— Aux arrêts ! ma compagnie marchera et je resterai... c'est impossible, mon général.

Rubantel garda le silence.

— Les gardes iront au feu ; les Suisses, les mousquetaires, les cheveu-légers eux-mêmes, et moi, moi seul, je garderais le camp ! Mais je n'ai rien fait, mon général... Vous savez bien que je n'ai rien fait !

— Cher Lavernie ! calmez-vous.

— Et c'est à Louvois que je devrai cette honte, cet opprobre infâme !

— Mon ami, dit Rubantel.

— Sang et mort ! s'écria Gérard en crispant ses poings ! Je jure que je tirerai de cet homme une vengeance terrible !

Jaspin se précipita vers le comte et lui mit une main sur la bouche. Rubantel l'embrassa.

Gérard, se dégageant de leurs étreintes, chercha des yeux le chemin le plus court pour aller joindre Louvois.

— Par grâce ! s'écria Jaspin, retenez-le, monsieur ; s'il

s'échappe, il fera un grand malheur. Voilà la première fois de sa vie qu'il jure.

On voyait s'approcher, timidement d'abord, puis avec plus de hardiesse, des soldats et des valets effrayés par la colère de Gérard et les terribles paroles qu'il venait de proférer.

— Jour de Dieu ! lui dit Rubantel, on vous a entendu, peut-être. Prenez garde ! et si vous ne vous ménagez plus, ménagez-moi. J'ai ordre de vous consigner à votre quartier. On m'accuserait de faiblesse à votre égard.

— Vous avez ordre... balbutia Gérard.

— Voyez, dit Rubantel, on m'avait donné des cavaliers pour vous garder.

— Voilà le dernier coup, murmura l'infortuné dont le visage se couvrit d'une pâleur funèbre. Ordre de me garder... comme un malfaiteur, comme un traître... moi ! N'ayez pas peur, mon général, je suis brisé... je n'en puis plus... c'est fini.

Et le malheureux jeune homme s'en alla, chancelant, tomber sur un siège à l'entrée de sa tente, les bras inertes, la tête vide, l'œil mort. L'agrafe de son ceinturon se rompit, l'épée heurta le pied de fer d'une table avec un retentissement lugubre.

Rubantel, après avoir embrassé ce corps immobile et pressé ces mains glacées, recommanda aux cavaliers de veiller sur la santé du comte bien plus que sur sa conduite, et lorsqu'il eut échangé avec Jaspin quelques affectueuses paroles, il s'éloigna le cœur navré.

Un long temps s'écoula dans cette morne stupeur ; on voyait cet homme si courageux et si fort sangloter comme une femme. Le tremblement nerveux qui secouait ses membres agitait autour de lui les meubles, les toiles, le sol même de la tente qui l'abritait.

Jaspin, épouvanté de cette douleur et de ces souffrances, priaît et tremblait aussi dans son coin.

Les soldats mis en faction au seuil de la tente regardaient de temps en temps avec une compassion inexprimable leur officier

en proie à une agonie qui n'avait pas comme toutes les agonies la ressource d'aboutir à la mort.

Tout à coup les bombes éclatèrent. À la treizième le canon gronda, un bruit épouvantable déchira les airs et fit rebrousser les nuages : l'attaque commençait.

Une grêle de bombes et de boulets cribla l'ouvrage menacé pour en débayer toutes les avenues. La place resta muette, réservant son feu pour le moment de l'assaut ; les cent pièces de canon françaises dirigées par Vauban tirèrent mille coups en une demi-heure. On entendait, par-dessus le bruit de l'artillerie, le bruit des écroulements et les cris des blessés.

Gérard souleva sa tête appesantie, écouta comme un homme ivre qui ne comprend plus rien, qui ne sent plus rien de la vie. Cet épouvantable fracas finit par réveiller en lui l'idée de son malheur et de sa honte. Après avoir entendu quelques minutes, il fit un bond pour saisir son épée tombée à ses pieds, et s'allait jeter hors de la tente comme s'il ne pouvait résister à la formidable voix du canon qui l'appelait. Mais, sur un simple geste des soldats, qui doucement effleurèrent sa poitrine de leurs mains étendues, Gérard s'arrêta ; son œil étincelant s'éteignit de nouveau. Il contempla comme à travers un brouillard les bataillons s'élançant dans les flammes, l'éclair des armes, le pêle-mêle de l'assaut dans la fumée ; puis, semblable à un spectateur fatigué qui revient, il rentra dans sa tente et s'assit encore, — cette fois sans soupirs, sans cris, sans agitation.

La crise était finie, Gérard avait bu le calice, il s'était fortifié par une prière à Dieu et par un souvenir donné à tout ce qu'il aimait. Dieu lui répondit par la voix de sa conscience qui l'absolvait de toute faute. Il lui répondit aussi par une sorte de miracle, puisque l'un des factionnaires, écartant le rideau :

— Mon lieutenant, dit-il, voici des visites qui vous arrivent.

— Des visites ? répliqua Gérard toujours morne, et ne comprenant plus que personne songeât à lui dans le monde.

— Un beau jeune homme, une jolie dame qui descendent de

cheval et se font conduire ici par votre laquais.

Jaspin sortit pour voir, et poussa un cri de joie.

— Qu'est-ce donc, mon Dieu ! demanda Gérard en essayant de marcher.

— Moi ! répliqua la joyeuse voix de Belair, qui s'élança au cou de son ami.

— Et moi, dit de sa douce voix Violette, en pénétrant, pareille à un ange radieux, dans cette demeure sombre et désolée qui s'emplit à l'instant même de parfums, de joie et de lumière.

XV

La cage et les rossignols

Comment Gérard n'eût-il pas senti son cœur renaître à l'aspect de tant de beauté ! Comment n'eût-il pas repris courage en voyant tant de dévouement !

Belair, en effet, risquait sa tête ou sa liberté, à venir dans le camp de Louvois, sous les yeux de Louvois, affronter les rancunes d'un homme qui ne pardonnait jamais.

Et Gérard et Jaspin frémirent, malgré leur habitude du danger, en songeant à tout ce qui menaçait leur ami, le souriant, l'épanoui Belair, qui accourait tête baissée dans la gueule de ce loup dévorant.

Il devina leur crainte en voyant se plisser leurs fronts.

— Bah ! dit-il, avant tout il me fallait votre présence et votre main ; et puis que ferait contre moi le ministre, puisque je suis l'ami du roi !

— Du roi ! s'écrièrent à la fois Jaspin et son élève.

— Du roi Jaspin, continua triomphalement le musicien.

— Oh ! silence, interrompit l'abbé, depuis ce jour heureux où vous me proclamâtes roi, que d'événements, que de démentis à notre fortune ! Que de fois la médaille nous a montré son revers !

— Ainsi, nous ne régnons plus ? dit Belair étonné.

Jaspin, en peu de mots, raconta l'histoire de tout ce que souffrait Gérard, sa faveur, puis les manœuvres de Louvois.

— Eh mais, c'est effrayant pour vous, dit Violette assombrie, en interrogeant Belair du regard. Quoi ! seuls nous sommes heureux !

— Profitez-en bien ! dit Gérard.

— C'est ce que nous faisons et que nous voulons vous voir faire, ajouta Violette : nous sommes venus ici pour cela ; et d'abord, un peu de jour, un peu d'air ; vous êtes enfermé comme

en une prison.

— J'y suis, en prison.

— Les arrêts, c'est un mot ! la prison, c'est un carré de toiles... Regardez le ciel, là-haut, il est bleu ! voyez l'herbe, là-bas, elle est verte... Allons, oubliez les maux, ce sera le commencement du bonheur ! Vous n'avez point de place parmi ceux qui se battent là-bas et cela vous désespère... folie ! Ne reconnaissez-vous pas dans ce prétendu malheur le doigt de la Providence qui vous protège ?

— Oh ! Violette, quel paradoxe !

— Eh ! sans doute ; vous seriez tué peut-être à l'heure qu'il est, ou manchot, ou borgne, et votre maîtresse ne vous aimerait peut-être plus vivant, en admettant qu'elle n'eût pas à vous pleurer mort.

— Violette a une manière à elle de voir les choses, dit Belair ; cela paraît paradoxal au premier aspect, puis on s'y accoutume. C'est ainsi que, d'abord, je doutais, et m'effrayais comme vous ; puis, par degrés, à force de regarder dans ses prunelles nacrées, j'y ai pris pour mon optique un reflet irisé de rose et de vert qui me peint toute laide chose de ces deux nuances charmantes : l'espoir et l'amour.

— Je serai plus difficile à persuader que vous, répondit Gérard. Mes obstacles, à moi, ne sont pas comme ceux que vous avez rencontrés.

— Ne dites donc pas cela, repartit Violette. Vous aimez une charmante jeune fille qui vous aime. — Elle vous aime, n'est-ce pas ?

— Je le crois.

— Elle est bien à vous : elle n'est pas mariée, celle-là !

— Non !

— À un Desbuttes, à un homme qui dit toujours : j'apprécierai !

— S'il n'avait que ce défaut, dit Belair, on le lui passerait.

— Heureusement pour vous, monsieur, qu'il en a d'autres,

s'écria Violette. — Mais pourquoi parler de M. Desbutes ?

— C'est bien vrai, se hâta de dire Belair, nous ne sommes pas ici pour cela.

Et remarquant la préoccupation de Gérard qui dressait l'oreille avec tristesse à chaque explosion de l'attaque lointaine :

— Nous sommes venus, dit-il, pour nous réjouir et réjouir tout le monde autour de nous. Voyez l'admirable soleil ! n'a-t-on pas ici un peu de vin ? Violette, cherchez bien partout ; nous sortirons de cette tente ; nous irons nous asseoir sur des nattes et des manteaux au penchant de ce tertre.

— Et nous parlerons de tout ce qui est gai, dit Violette, et Belair vous chantera les nouvelles chansons qu'il a faites.

— Oh ! oui, s'écria Jaspin.

— Chanter quand on se bat à Mons ! interrompit Gérard ; que dirait-on de moi !

— Ils font trop de bruit pour qu'on nous entende, répliqua Violette, et M. de Louvois, s'il entendait, en crèverait de rage. Avez-vous des scrupules après tout ce qu'il vous a fait ?

— Disgracié ou non, je suis un soldat.

— Non, dit Belair avec fermeté, vous êtes un prisonnier.

— D'ailleurs ce n'est pas vous qui chanterez, ajouta Violette, ce sera Belair.

— Belair ou moi, qu'importe, s'il y a du danger.

— Encore un coup, je vous dis que les dangers ne nous effraient point. Tranquillisez-vous à notre sujet, dit Violette. Nous ne risquons rien.

— Vous risquez, puisque vous êtes heureux ! murmura Gérard.

— Oh ! interrompit Belair, notre bonheur à nous est de ceux qu'on ne trouble point.

— En vérité ! dit Gérard avec un doute sinistre.

— Non, répliqua la jeune femme d'un ton d'assurance.

— Et pourquoi ? demanda Jaspin.

— L'amour les a-t-il fait immortels ? s'écria Gérard.

— Non, mais il nous élève au-dessus de toutes les misères terrestres ; — nous voulons être heureux, nous le sommes.

— Nous n'avons, continua Belair, ni ambition ni crainte.

— Comme vous dites cela, enfants ! quoi ! vous n'avez pas même peur de Louvois ?

— Bien peu, dit Violette.

— Elle m'épouvante, l'abbé — et vous, Belair, êtes-vous aussi rassuré que Violette ?

— Elle m'a communiqué toute sa tranquillité, s'écria gaiement Belair, en sorte que je passerais au travers du feu sans sourciller, pour peu qu'elle y passât la première.

— Alors, vous avez un philtre, une amulette ? dit Gérard.

— Peut-être bien, répondit la jeune femme, avec un sourire plein de charmants mystères.

— Allons ! tant mieux, mes amis. Cependant, je ne conçois guère pourquoi vous avez risqué de venir si près du ministre dont un signe pourrait anéantir Belair.

— Il ne fera pas ce signe.

— En vérité ? dit Gérard. Si j'étais curieux, je vous en demanderais la raison.

— Et si nous étions bien seuls, répliqua Violette, je vous la donnerais.

— Vous avez déjà peur, vaillante, et pour des ombres !... Mais nous sommes en sûreté puisque nous sommes en prison, dit Gérard. Au dehors je ne vois que les factionnaires, avec qui mon laquais joue aux cartes, et les toiles d'une tente ont cela d'avantageux, que nul espion ne peut se cacher dans leur épaisseur. Ainsi, parlez sans crainte et faites-moi participer un peu à cette sécurité si téméraire selon moi.

— Ce sera bientôt dit.

— Vous avez les moyens de dompter cette bête féroce ?

— Avec un mot.

— Cabalistique ? dit Jaspin.

— Oh non, un mot simple, un mot que tout le monde peut

prononcer.

Gérard lui prit la main.

— Enchanteresse, dit-il, vous dissiperiez un orage au ciel rien qu'avec votre sourire.

— N'est-ce pas ?

— Oui, mais vous ne changeriez pas en sourire la grimace de bronze de Louvois.

— Peut-être bien ; mais je crois que je changerais son sourire en grimace ; cela vaut mieux.

— Oh ! que je paierais cher, si j'étais riche, pour avoir un secret pareil, s'écria Jaspin en levant les mains au ciel. Vous l'avez, vous, Belair ?

— Non. Madame me l'a toujours refusé. N'est-ce pas, Violette ?

— Oh ! messieurs, un secret est un secret, dit Gérard avec douceur. — Comment ne vous en êtes-vous pas servie pour empêcher Belair d'être persécuté par Louvois, pour empêcher votre mariage, que dis-je, pour faire rendre justice à votre pauvre père lorsqu'il vivait si tristement ?

Le front si pur de Violette se couvrit d'un nuage.

— C'est qu'alors je ne le savais pas, murmura-t-elle. Mais ne vous donnez pas tant de peine pour cacher votre incrédulité. Avez-vous besoin que je vous aide en quelque chose, me voici avec mon mot.

— Ce mot peut-il faire tomber Louvois raide mort, demanda Gérard, afin de m'épargner l'extrémité de le tuer ?

— Non, mais il pourrait l'empêcher de tuer quelqu'un, et c'est pour cela que je le garde. Le jour où M. de Louvois menacera un de ceux que j'aime, — ou me menacera moi-même, — ce jour-là, je m'en servirai.

— Si vous saviez comme je suis menacé ! dit Gérard avec un triste sourire. Il est vrai que vous ne m'aimez pas, et que Belair aussi serait menacé, si Louvois le rencontrait.

— À vous dire le vrai, c'est pour lui que j'ai mis mon secret

en réserve, dit tout bas la charmante femme, car je prends son avenir à cœur.

— Si efficace que soit votre talisman, tâchez de ne pas en avoir besoin, madame.

— Oh ! je ne cherche pas le serpent, mais je suis aise de savoir que si je le rencontrais, j'aurais plus de bonheur que notre mère Ève : je lui écraserais la tête.

— Tout à fait ? demanda Jaspin.

— De mon mieux. — Mais le serpent n'y est pas ; où est-il ?

— Là-bas ! aux fossés, poussant les bataillons au carnage, comme le forgeron pousse au feu les lames de métal qui se tordent et qui fondent.

— Nous avons quelques instants à nous, dit Violette ; bien peu, trop peu, mettons-les à profit. Donnez-moi la main, comte ; vous, Belair, prenez le bras de M. l'abbé, et asseyons-nous dehors, de façon à ne pas perdre une seule des caresses de ce radieux soleil.

— Mais je suis aux arrêts, ne l'oubliez pas, mes chers amis.

— Dans cette tente ? absolument sous ces toiles ? absolument sous les douze pieds carrés que ces piquets enferment ?

— Hélas ! oui.

— Ce serait puéril, dit Violette, vous ressembleriez à l'enfant qu'on met en pénitence, au quadrupède qu'on attache à un piquet.

— Cela est ainsi.

— Alors dépêchez-vous de n'être plus soldat, sinon vous cesseriez d'être une créature pensante.

— On ne pense que trop lorsqu'on est attaché !

— Venez, venez au soleil.

— Les factionnaires ne me laisseront point passer.

— Je le leur demanderai, moi, dit Violette.

Et en effet, elle prit Gérard par le bras et le conduisit au petit tertre de verdure avec un regard tellement chargé de séductions, que les deux surveillants aimèrent mieux laisser sortir leur prisonnier que de s'exposer à faire cesser le charme de ce sourire.

D'ailleurs, ils ne se compromettaient pas beaucoup. Gérard n'était pas homme à fuir.

Ce fut alors que les quatre amis purent achever de s'ouvrir leurs cœurs.

— Décidément, dit Violette lorsqu'elle eut absorbé la molle tiédeur de ces rayons printaniers, j'espère que M. le comte ne demeurera pas plus longtemps retenu dans ces pièges qu'on appelle la discipline, la subordination, la hiérarchie militaire.

— Oh ! oh ! que voilà bien le langage d'une femme ! s'écria Belair.

— Resteriez-vous aux arrêts, vous ? demanda Violette au musicien.

— Je ne dis pas, mais moi, que suis-je ? un rossignol, un petit oiseau obscur, vêtu d'un habit brun, et grand ami de l'ombre. Chez les rossignols, le gros ne met pas le petit aux arrêts ; mais lorsqu'on veut, comme notre Gérard, se broder d'or et porter une belle cuirasse ciselée, faire sonner des éperons et commander à d'autres hommes, il faut savoir ronger un frein : on ressemble au cheval de guerre. « Tu veux une housse brodée, lui dit son maître, des harnais plaqués d'or ; eh bien, souffre le mors, souffre l'aiguillon, souffre la housine. »

Jaspin soupira.

— Il doit y avoir de beaux vers latins sur ce sujet-là, dit-il.

— Venez, venez vite avec nous, ajouta Violette en serrant les mains du comte. Renoncez à une vaine gloire ; faites-vous libre comme nous !

— Libres ! s'écria Jaspin, vous ! Qu'est-ce que j'entends là ?

— Mais oui, libres ! Ne le sommes-nous pas, dirent tranquillement les deux rossignols, étonnés qu'on leur contestât leur indépendance.

— Et M. Desbuttes, madame ?

— Oh ! par grâce, n'en parlons plus. Je croyais que c'était convenu déjà.

— Bah ! s'écria Jaspin, vous en êtes venus à ne plus parler

de lui ; oh ! mais vous êtes deux créatures accommodantes ! vous ouvrez vos ailes, vous volez par-dessus les obstacles !

— Non pas quant à celui-là du moins, reprit Violette d'un air sérieux. M. Desbutes reconnaîtra bientôt qu'il n'a aucun droit sur moi et me rendra ma liberté.

— En vérité ! dit Jaspin ; je ne vous ai peut-être pas mariés, on l'aura rêvé !

— Pour moi, c'est bien un rêve, dit Violette ; M. Desbutes m'avait épousée croyant m'aimer ; il s'aperçoit qu'il ne m'aime plus...

— Ou que vous ne l'aimez pas, interrompit Jaspin.

— J'ai été franche sur ce sujet avec lui, monsieur l'abbé ; il sait que je ne l'aimais pas, et avant peu il saura que j'en aime un autre. Je ne veux pas tarder plus longtemps à le lui apprendre.

— Fort bien, dit l'abbé en hochant la tête, mais les choses ne se passent point de la sorte, ma belle filleule. Vous tirez le canon sur les commandements de Dieu et sur la loi humaine.

— Non M. l'abbé, répondit avec une grâce charmante et en rougissant la jeune femme, les hostilités n'ont pas commencé.

— Allons donc ! fit Jaspin en regardant Belair qui rougissait comme Violette, ce qui faisait de ces deux amants les plus ravissantes images de la pudeur et de l'honnêteté dans l'amour.

— Nous ne sommes pas devant le confesseur, répliqua Belair, mais j'affirme qu'elle dit la vérité.

— Dès que vous affirmez et qu'elle rougit, dit Gérard avec un doux sourire, je crois ; mais alors vous êtes des anges de vertu, mes amis, et j'en reviens à ce que je disais tout à l'heure : Profitez du présent.

— Non, le présent, nous le tenons comme nous tenons l'avenir ; il faut vouloir en ce monde, cela ne manque ni à Violette, ni à moi. Un bon plan et du vouloir, avec cela on va loin.

— Où allez-vous ? demanda Gérard.

— Voici en deux mots : M. Desbutes est parti pour une mission que lui donne M. de Louvois.

— Oh ! s'écria Jaspin avec inquiétude, à quel endroit cette mission ?

— Nous n'en savons rien, seulement il reviendra par Paris, où il m'a priée de le rejoindre.

— Voilà votre liberté !

— Patience ; au lieu de l'attendre à Paris, nous partons pour Rouen, une nuit, à cheval, et nous embarquons pour le Havre ; du Havre, certain bateau nous mène en Angleterre.

— Est-ce possible ? dit Gérard.

— Si ce n'est pas impossible, répliqua Violette en riant, c'est fait.

— Pauvre enfant ! et vivre ? car je devine que vous laisserez à M. Desbuttes ses gros écus.

— Écoutez nos moyens de vivre, murmura Violette à voix basse : Nous trahissons notre patrie pour l'étranger.

— Hein ! fit Jaspin.

— Nous vendons nos cordes au roi d'Angleterre.

— Vos cordes ?

— De guitare. — Belair a un engagement superbe, qui nous a été procuré par un de nos plus grands ennemis.

— Un de vos ennemis !! rêvez-vous ?

— Non, nous avons reçu à Houdarde une lettre ainsi conçue :

Un de vos ennemis, maintenant votre ami, puisqu'il est devenu l'ennemi de votre mortel ennemi, a parlé de votre talent au plus intime ami de S. M. le roi d'Angleterre.

— Que d'amis et d'ennemis ! s'écria Jaspin, voilà un fouillis !

— Attendez la fin, dit Violette.

S. M. vous verra volontiers à Londres, après la campagne. S. M. est magnifique... Signé : Votre ex-ennemi.

— Quelque piège, interrompit Jaspin.

— Il serait trop grossier, répondit Belair. D'ailleurs, dans

huit jours, nous ne le craindrons plus. Vous voyez, comte, ce que nous nous réservons ; imitez-nous. Donnez votre démission, Gérard ; foin des honneurs qui vous rendent si malheureux... Enlevez encore une fois, mais cette fois pour tout de bon, la pauvre Antoinette ; conduisez-la seulement aux lignes hollandaises, à six lieues d'ici, et je me charge d'arranger cette affaire-là avec le roi d'Angleterre. Nous nous rejoindrons ; nous vivrons tous quatre, que dis-je, tous cinq ; je gagnerai beaucoup de guinées ou de florins ; nous attendrons que Louvois soit mort de rage, ce qui ne peut tarder, et je rapporterai en France Violette, guitare et guinées ; vous, vous êtes réintégré dans le manoir paternel. Amour peut vivre assez pour voir ce retour de l'exil. Allons, mon ami, mon frère, ne désespérons pas ; rions, aimons, chantons !...

Il prit un verre où brillaient les topazes d'un vieux vin d'Espagne que le gouverneur du pauvre cornette avait donné à Jaspin ; il l'éleva au soleil qui en fit jaillir des bulles de flammes, et, souriant à Violette qui lui faisait raison, à Jaspin que ces plans de félicité rajeunissaient malgré sa défiance, à Gérard que la douce pression de deux mains amies consolait et guérissait de tous ses maux :

— À l'amour ! dit-il ; à la jeunesse ! à cinquante années de bonheur et de chansons !

Et les verres s'entrechoquèrent.

— Par la mordieu ! dit une voix de tonnerre derrière eux, voilà donc comme on garde les arrêts ?

Ils se retournèrent. C'était Louvois revenu de la tranchée qui avait passé par le chemin creux, et regagnait son quartier après avoir rendu compte au roi du succès de l'attaque.

Tous se levèrent, excepté Gérard, que Jaspin retenait à deux mains en priant Dieu de lui inspirer la patience.

— Avec du vin ! avec des filles ! continua le ministre qui n'avait pas encore reconnu Belair.

— Des filles ! s'écria celui-ci en se montrant fort pâle et fort irrité à Louvois.

— Ah ! ah ! fort bien, gronda le tigre à l'aspect de cette proie, l'ami du cœur, Pylade accouru pour consoler Oreste !

Et déjà il se retournait pour donner quelques ordres à son escorte.

— Voici le moment d'essayer le pouvoir de mon talisman, dit Violette avec un enjouement que démentait bien un peu la mate blancheur de ses joues.

Elle s'approcha de Louvois comme une fée, le fascina de ses deux grands yeux profonds, et montant familièrement sur son étrier pour se pencher à son oreille, lui murmura une courte phrase que personne ne put entendre.

Le front de Louvois s'obscurcit, tous ses traits se décomposèrent, il fixa sur Violette un regard effrayant. La jeune femme sauta en bas comme un oiseau, regarda encore le terrible ministre qui, après réflexion, baissa la tête sur sa poitrine et passa son chemin sans avoir répondu un seul mot. L'escorte le suivit ; tout redevint tranquille.

— Miracle ! dit Jaspin encore frissonnant.

— Oui, miracle, répéta Belair.

— Oh ! magicienne, s'écria Gérard, apprenez-le-moi, ce mot qui fond la colère de Louvois.

— C'est le seul héritage que m'ait laissé mon pauvre père au lit de la mort. Ce mot magique, c'est une fleur funéraire que j'ai cueillie sur les lèvres du mourant, avec sa bénédiction et son dernier soupir. Le secret de Louvois, révélé par mon père, lui eût coûté la vie, comme il lui a coûté les yeux. Il s'est tu jusqu'à son dernier jour. Alors, délivré de toute crainte, n'ayant plus affaire qu'à Dieu, il me conta pourquoi sa vie avait été un douloureux martyre « Si jamais M. de Louvois te menace, ajouta mon père, toi qui n'as à trembler pour personne, défends-toi maintenant avec ce secret. »

Mon père avait raison ; ce secret est efficace, et Louvois a eu peur.

Belair et Violette se mirent à rire avec triomphe.

— Malheureux enfants ! s'écria Gérard, fuyez ! fuyez ! puisque vous avez fait trembler Louvois. Oh ! j'ai lu d'affreuses pensées dans son silence. Sa modération, c'est une tempête qui couve ! Fuyez !

— Il a raison, dit Belair ému.

— Oui, répéta Jaspin, et votre gaîté me blesse jusque dans la moelle des os.

— Mais, objecta Violette un peu refroidie, si le talisman a été bon une fois, il le sera encore.

— Bon, parce que vous étiez en présence de cent oreilles qui pouvaient entendre. Mais une fois seule en ce camp, où Louvois est le maître !... Oh ! Belair, mon ami ! oh ! Violette, chère petite sœur ! à cheval : Fuyez ! fuyez !

Le vertige de la peur saisit un moment ces deux enfants, qui coururent à leurs chevaux, oubliant les verres, les chansons et le bonheur.

— Par les routes détournées ! dit Belair à sa compagne.

— Non pas ! s'écria Gérard, en pleine grande route, au contraire, avec du monde, devant du monde, toujours à portée d'être entendus. Oh ! mais n'oubliez pas que votre secret est votre seule sauvegarde ! Abritez-vous derrière, et tant que Louvois craindra que vos paroles ne soient recueillies par quelqu'un, vous serez sauvés.

Les trois amis s'embrassèrent avec des soupirs.

— C'est fini, dit Violette, voilà que toute ma joie est partie, j'ai un brouillard devant les yeux, un glaçon à la place du cœur.

— Adieu ! adieu ! je ne vous plains pas, répliqua Gérard ; vous emportez avec vous le soleil qui éblouit et qui brûle : vous emportez un amour heureux !

— À Londres ? n'est-ce pas, lui dit Belair à l'oreille – trêve de grandeurs, paix et joie pour toujours. Nous vous attendrons avec Antoinette et Jaspin.

— Eh bien oui ! s'écria Gérard. Mais adieu, adieu, adieu.

Une dernière pression réunit leurs mains palpitantes. Belair fit

un signe à Violette ; les chevaux bondirent ; les rossignols s'en-
volèrent.

Gérard rentra dans sa prison.

XVI

Dernière ressource

On apprit dans la journée combien avait été heureux le succès de cette attaque sur l'ouvrage à cornes, et toutes les prévisions de Vauban s'étaient réalisées.

Une grande partie des travaux de l'ennemi avait été ruinée. Deux bastions seuls tenaient encore, et la prise de Mons n'était plus désormais qu'une question de temps si la place ne parvenait à être secourue.

Les gardes-françaises avaient réparé glorieusement l'échec de la veille. Les mousquetaires, envoyés pour les soutenir, ayant donné imprudemment et sans ordres, s'étaient fait écharper entre deux feux qui les avaient décimés.

Mais, nonobstant ces désastres, la victoire était complète ; c'était dans le camp français des réjouissances et des chants de triomphe qui arrivaient comme autant d'insultes au cœur de Gérard.

Rubantel, mécontent de n'avoir eu rien à faire avec ses cheveu-légers, se renferma chez lui après une courte visite faite à son lieutenant. Il devenait dangereux, pensa-t-il, de témoigner trop d'affection à un homme aussi compromis que l'était Gérard par son inimitié avec Louvois.

Et cependant Rubantel était brave et loyal parmi les plus loyaux et les plus braves. Mais à quoi bon irriter un ennemi comme le ministre de la guerre ? Ne peut-on plaindre un officier et lui témoigner de l'estime, sans se faire champion de ses haines, et risquer par cette amitié tout un avenir dépendant des caprices de ce Louvois tout puissant ?

La philosophie de Rubantel s'arrêta au danger lorsque le danger lui parut inutile à braver. Gérard lui-même ne trouva pas qu'il eût tort.

Mais au moment où le vieux général sortait de chez son lieutenant, celui-ci se rappela qu'il n'avait pas encore appris de quelle durée seraient les arrêts qu'on lui avait infligés.

Il s'étonna aussi de n'avoir pas reçu la visite des gardes-françaises et des Suisses pour lesquels il subissait cette punition inique. Mais il supposa que ces messieurs fêtaient leur triomphe et n'en viendraient que plus tard à songer à lui.

Il expédia donc un de ses bas-officiers à M. de Louvois avec ce seul mot :

Combien dureront les arrêts de M. de Lavernie ?

Et pendant que la commission se faisait, Gérard se mit à causer avec Jaspin de Violette et de Belair, qui avaient apporté tant de joie en quelques heures à leur ami, et qui lui paraissaient, malgré toute leur confiance, avoir remporté du camp un malheur éternel.

Jaspin l'entretenait dans ces sombres idées, lui que le fantôme de Louvois effrayait facilement. Et tous deux, de supposition en supposition, avaient atteint le paroxysme de l'inquiétude et du rêve noir, lorsqu'on vit de loin revenir paisiblement le messager qu'avait expédié Gérard à M. de Louvois.

— Voyez-vous, dit Jaspin, le beau temps continue, ce scélérat de Louvois s'en aperçoit, et pour vous contrarier, pour vous clouer sous la tente, il va doubler vos arrêts.

— Mais, cher maître, pour doubler un chiffre il faut connaître ce chiffre, connaissons-nous le nôtre ?

— Je mets douze heures, répliqua Jaspin et je double...

— Vingt-quatre ! en temps de siège, quand les occasions éclosent à chaque minute, et que c'est un vol de profit et de gloire qu'on fait toutes les heures à un officier. Non, j'en ai pour douze heures, jusqu'au soleil couché.

Jaspin secoua la tête.

— Vous avez donc bien besoin d'être libre à ce moment-là, que vous oubliiez la haine du ministre et la joie que vos tourments

lui peuvent causer.

— Oui, j'ai hâte d'aller faire une promenade dans la campagne : voilà longtemps, hélas ! que je n'ai vu les arbres, la plaine.

— Bon ! vous ne voyez que cela.

— Il y a plaine et plaine, mon ami.

— Je comprends, vous aimez les paysages variés, un grand mur, puis un groupe de petits bois et de pièces d'eau ; — un couvent même ne vous déplairait pas. — Aimez-vous l'entrée de Saint-Ghislain ?

— Cher abbé, c'est vrai, je veux aller à Saint-Ghislain.

— Voir des murs ?

— Oh ! qu'il est doux parfois de regarder une muraille ! que les pierres sont éloquentes ! que la ravenelle vous dit de choses en se balançant ! Tous ces brins d'herbe, tous ces morceaux de grès ou de brique ont l'air d'être aveugles, muets et froids, n'est-ce pas ? Eh bien non, Jaspin, ils entendent chaque soupir et ils voient chaque passant. Ce que je soupirerai là-bas en côtoyant le mur, la petite fleur le redira de l'autre côté en se penchant vers l'intérieur du couvent. Si Antoinette se promenait dans le jardin de l'abbaye au moment où je passerai dehors, il n'y a pas une pierre, il n'y a pas une plante de la muraille qui se retienne de tressaillir ou de m'envoyer un parfum plus doux pour m'avertir que ma bien-aimée est là.

— Alors, répliqua Jaspin en souriant avec son affectueuse bonhomie, supposons que M. de Louvois n'a pas eu de rancune, puisqu'il nous faut notre liberté ce soir. J'espère douze heures d'arrêts, je me rétracte.

Le messager entra dans la tente ; il rapportait le papier que Gérard lui avait fait porter. Au bas de la ligne laconique, Louvois avait répondu avec plus de laconisme encore : HUIT JOURS.

Les yeux de Gérard s'ouvrirent comme s'il se fût défié de sa vue, comme si ces deux terribles mots lui eussent paru trop énormes pour être lus par un regard ordinaire.

— Huit jours ! s'écria-t-il avec épouvante.

Jaspin ramassa le papier, qui avait glissé des doigts de son élève, et murmura :

— Huit jours !... il y a cela... c'est écrit.

Un silence mortel pesa pendant quelques instants sur les deux amis. Gérard prit encore et froissa dix fois, sans pouvoir y croire, ce fragile interprète d'une haine de bronze et de granit.

— Oui, répéta-t-il enfin, c'est écrit, parfaitement écrit, de sa main ; c'est bien de sa main, n'est-ce pas ? demanda-t-il au messager qui causait avec les factionnaires.

— Oui, mon lieutenant.

— Et qu'a-t-il dit ensuite ? interrogea l'abbé.

— Mais, rien. Il a seulement demandé ses chevaux pour ce soir.

— Voilà tout, pas de réflexions, pas de colère, pas de reproches ?

— Rien, monsieur l'abbé.

— Merci, dit Gérard en congédiant l'envoyé.

Le silence, encore une fois, étendit sur la tente ses deux ailes de plomb.

Jaspin se donnait mille peines pour attirer la pensée du jeune homme hors du tourbillon fatal où il la voyait tourner.

— Nous patienterons, dit-il, et après, ma foi, nous prendrons un parti.

— Patienter, répliqua Gérard d'une voix calme, tandis que ses pommettes rougissaient et que ses yeux s'injectaient de sang et de feu ; vous ne me paraissez pas comprendre la situation, mon cher abbé : je vais vous l'expliquer.

Cette douceur de parole épouvanta Jaspin beaucoup plus que n'eût fait une explosion de récriminations et d'injures.

— Modérez-vous, cher comte, dit-il ; je vous écoute et vous comprends bien.

— Alors, vous voyez comme moi la perfidie et l'infâme méchanceté de ce coquin. Vous voyez comme moi que le siège ne peut plus aller au delà de six jours – en admettant pour les

assiégés toutes les bonnes chances, – or, je suis emprisonné pour huit jours ; c'est-à-dire que la ville sera prise sans moi, et que moi seul peut-être en cette immense armée je n'aurai point de part au succès de l'entreprise. Vous comprenez bien cela, n'est-ce pas, Jaspin ?

Et peu à peu les poings s'étaient crispés, les dents serrées, les yeux égarés.

— Par pitié, mon bon ami !... murmura Jaspin.

— Il en résultera, poursuivit le jeune homme avec véhémence, que je rapporterai de cette campagne une note d'infamie ; que j'aurai été condamné à mort dès le début comme indiscipliné, condamné à l'inaction vers la fin, comme querelleur et mauvais Français, et que le roi dira : décidément, c'est un triste sujet, ce Lavernie !

— Oh !... jamais.

— Toujours, Jaspin ! toujours ! ajouta Gérard en frappant de son poing sur la table. Oh ! que c'est bien joué, misérable Louvois ! s'il eût continué à me vouloir faire tuer, il se débarrassait de moi, mais il me comblait de gloire. Les hommes de ma race tombent toujours bien ; et Louvois n'a pas même voulu s'affranchir de ma présence au prix d'un peu d'honneur que j'eusse acquis en succombant. Non ! il a trouvé moyen de me faire mourir à petit feu, à petit bruit, dans une ombre ignominieuse. Il n'ose me donner un poison, il n'est pas maître de m'envoyer la fièvre, mais il m'accable avec le chagrin, il m'assassine avec l'oubli... Jaspin, oh ! vous êtes un prêtre ; Dieu vous a donné sur la terre le droit d'absoudre les criminels en faveur de leur intention. Oseriez-vous absoudre Louvois pour tout ce qu'il me fait endurer ?... Oseriez-vous me refuser l'absolution si vous appreniez que j'ai percé le misérable cœur de cet homme ?

Jaspin ne répondit qu'en prenant les deux mains de Gérard pour les appuyer sur sa poitrine.

— Soyez chrétien ! dit-il enfin lorsque l'émotion eut permis à sa voix d'être intelligible ; songez que Dieu dont vous parlez a

pardonné à ses ennemis.

— Moi, je ne suis qu'un homme, le dernier, le plus malheureux, le plus fatigué des hommes ; la vie m'échappe ; je me meurs de honte et de désespoir ; mon sang, que je n'ai pu verser bouillant pour le service de ma patrie, s'est changé en fiel qui bouillonne aussi et porte à mon cerveau une irrésistible ivresse ; mourir pour mourir, mon ami, je ne quitterai pas la terre sans avoir tué M. de Louvois. Ce n'est pas tant pour satisfaire ma haine, — bien que cet espoir caresse délicieusement mon cœur, — c'est pour délivrer la terre d'un fléau, d'un monstre, et je prétends qu'au lieu d'offenser Dieu, je le venge !

Jaspin voulut parler.

— Plus un mot ! interrompit Gérard. Je parle tout haut devant vous, mes idées naissent, je les jette pêle-mêle, effarées, hors de mon âme qui se révolte. — Quelle ressource me reste-t-il ? quelle protection ? Où est le bras miséricordieux qui déjà m'a sauvé ?... qu'il se montre aujourd'hui, l'occasion est suprême... L'autre fois mon corps était en danger de périr... Vous qui êtes si religieuse et qui avez été si bonne, marquise de Maintenon, amie de ma mère, à l'aide ! Vous m'avez arraché à l'échafaud, ce n'est rien ; arrachez-moi maintenant au désespoir.

Jaspin s'était levé pendant que Gérard lançait avec violence ces paroles entrecoupées de soupirs.

— Eh bien ! dit-il, vous allez jurer de rester calme, ou du moins immobile jusqu'à mon retour.

— Où allez-vous ?

— Faire la seule chose qu'il y ait à faire en ce moment pour vous.

— Oh ! je vous comprends, vous allez à Saint-Ghislain, vous supplierez pour moi celle qui m'a déjà oublié, celle qui me sacrifie à Louvois.

— J'y vais, en effet.

— Inutile ! inutile ! Je sens qu'il ne me reste rien au monde.

— Quoi ! vous désespérez de moi ? du souvenir de votre

mère ? Vous désespérez de Dieu ?

— Jaspin, je suis trop malheureux.

— Adieu ! répliqua vivement Jaspin, en s'élançant hors de la tente, avant que Gérard n'eût pu l'en empêcher, car, au moindre retour, cette âme ulcérée eût peut-être, par quelque violence, rendu la conciliation impossible.

L'abbé arriva à l'abbaye au moment où le roi en sortait après avoir soupé avec la marquise. Il se fit annoncer.

Par les portes entrouvertes, Jaspin amené, grâce à Nanon, jusqu'à l'antichambre, aperçut le mouvement de déplaisir, d'inquiétude même que la marquise ne put réprimer dès qu'elle apprit sa visite.

— Qu'il entre ! dit-elle cependant après une hésitation qui effraya Jaspin, mais ne le découragea point.

Il accourut et s'inclina tout tremblant. Il savait bien qu'avant tout il avait un pardon à demander pour le récit de Nanon, si habilement innocent qu'elle l'eût pu faire.

Mais la marquise se contenta de froncer le sourcil et de garder sa main, qu'elle donnait ordinairement à l'abbé.

— Madame, dit-il humblement, j'ai le malheur de vous causer toujours quelque ennui. Pardonnez-moi. Dieu m'est témoin que pour vous épargner un souci je donnerais tout mon sang avec joie !

— Monsieur, dit la marquise d'un ton qui témoignait combien elle se ménageait dans l'expression de son mécontentement, vous m'avez apporté en effet beaucoup de tribulations dont j'eusse été exemptée peut-être par votre entière franchise. Mais la volonté de Dieu soit faite ! Les créatures mortelles sont destinées à se faire réciproquement du mal quand elles devraient s'entraider, s'aider, et se rendre le bien pour le mal, à plus forte raison, bienfait pour bienfait.

Ces derniers mots, accompagnés d'un regard, qui en faisait un reproche tellement direct, qu'il eût été compris même d'un étranger, frappèrent douloureusement Jaspin, en lui montrant que

son repentir n'avait pas suffi à calmer le ressentiment de la marquise.

Il s'agenouilla, le front courbé sous une contrition sincère.

— Ah ! monsieur, murmura la marquise, vous pouviez tout me dire, et alors je pouvais tout pour vous !

— Croyez, madame...

— Assez ! Je ne vous en veux que d'une chose, c'est de m'avoir ôté tout moyen d'être utile désormais à qui vous savez.

— Oh ! s'écria Jaspin éperdu.

— Savez-vous, poursuivit madame de Maintenon, ce qu'est devenu un nommé Desbuttes, votre filleul ?

— Hélas !

— Il est parti, envoyé par M. de Louvois, pour ce pays où vous l'avez tenu sur les fonts de baptême.

— Grand Dieu !... mais rassurons-nous, madame, qu'apprendra-t-il dans ce pays ?

— Eh ! monsieur, qui vous répond que de ce village, en suivant des traces...

— Madame, il n'y en a pas... c'est impossible.

— Tout est possible, monsieur, à celui qui a envoyé votre filleul à cet endroit ! Et quand bien même il ne trouverait pas de traces en ce pays, ne peut-il en trouver à Paris d'où Nanon s'est absentée à cette époque !... Je vous répète, monsieur, que le silence est parfois la plus dangereuse des trahisons.

— Madame... une trahison... quel mot ! s'écria le pauvre Jaspin au désespoir.

— La plus dangereuse, reprit doucement la marquise touchée par cet élan du cœur de l'abbé, parce qu'elle est moins prévue et qu'elle met ceux qui en sont victimes dans l'impossibilité de se défendre : aussi vous comprenez que désormais nous n'échangerons plus une parole en public, vous et moi ; ne comptez plus sur mon intervention dans les affaires de votre protégé. Oui, on le torture, je le sais, oui, on le menace, je le vois, mais je n'y puis rien.

Dieu sait pourtant la douce joie qui m'était née au milieu de tous mes chagrins, il m'est témoin du courage que j'avais pour défendre le fils de mon ancienne amie – je ne mens jamais avec un prêtre, monsieur Jaspin, et je vous jure que j'eusse fait le sacrifice de ma vie pour sauver celle de ce jeune homme, mais sacrifier mon honneur, celui de quelqu'un plus grand que moi, sacrifier toute une mission que la Providence m'a confiée – j'en ai la foi intime – sacrifier tout cela... pourquoi ? pour faire triompher mon ennemi, le nôtre, par mon intervention maladroite, pour ne pas même me garder le moyen de vous rendre un dernier service en une circonstance solennelle. – Ce serait là une faute, un crime, je ne m'en rendrai pas coupable. Oh ! je lis dans vos yeux votre pensée, oui, j'abuse de votre probité, de votre douceur, de votre longanimité. Je vous immole à moi-même, et l'homme en vous me condamne aussi sévèrement que le prêtre ; mais comme je ne puis vous aider sans me perdre, comme en me perdant je ne sauve point celui pour qui vous me priez, je persiste dans mon apparent égoïsme. Imitez-moi, baissez la tête, surveillez l'orage, aidez-moi de vos vœux les plus ardents, de vos efforts les plus zélés, de votre plus profond silence, et persuadez-vous que si le navire sombre, vous périrez inévitablement comme moi. Tandis que si je le sauve, et que vous me soyez demeuré fidèle, ce navire prédestiné peut vous porter où j'irai moi-même !... En voilà plus que je ne devais vous en dire. Je vous ai parlé comme à un ministre de la pénitence. Plus un mot entre nous, ni ce soir ni jamais, tant que le danger sera sur ma tête. – Et maintenant même, s'il n'était pas si tard, s'il ne faisait pas si sombre, s'il n'eût pas été honnête et loyal de vous expliquer ma résolution, je ne vous eusse pas reçu. – Car vous avez peut-être été suivi en venant ici, ajouta la marquise en interrogeant l'abbé d'un air inquiet.

— Non, madame, dit-il ; non, je vous...

Nanon entra précipitamment.

— M. de Louvois ! s'écria-t-elle, il monte l'escalier.

— Voyez-vous, dit la marquise dont tout le sang reflua au cœur.

Et avec un geste d'une rapidité, d'une intelligence surhumaines, elle montra la porte d'un couloir voisin à l'abbé tremblant qui s'y précipita.

— Faites entrer M. de Louvois, dit-elle d'une voix calme et sonore.

XVII

Armistice

Avec toute sa perspicacité, le marquis de Louvois ne lut aucune surprise sur le visage de madame de Maintenon.

Elle, au contraire, lut, et très facilement, certaine résolution très hostile, mais très contenue, dans les traits mobiles du ministre. Les deux ennemis échangèrent avec leurs développements les plus solennels tous les protocoles de la cérémonie.

Lorsque Louvois eut pris place en face d'elle, la marquise commença la conversation en hôtesse qui sait son monde.

— Vous aurez vu le roi qui sort d'ici, dit-elle.

Louvois répondit qu'il avait aperçu les flambeaux et les carrosses, mais qu'obligé de faire un détour pour aller visiter quelques postes placés autour de Saint-Ghislain, il n'avait pas rencontré le roi de façon à lui parler.

La marquise, pendant qu'il arrangeait ainsi sa phrase, la traduisait par celle-ci :

« J'ai vu Jaspin se diriger du côté de Saint-Ghislain ; je le faisais épier depuis deux jours, lui et son ami Gérard ; je l'ai suivi, et pour faire croire le contraire je prétends avoir été visiter des postes hors de la ligne des routes. »

À l'instant même elle répondit :

— Cela est fâcheux, monsieur, vous eussiez trouvé Sa Majesté de fort bonne humeur. Le roi assure que les affaires de son armée marchent bien, et se loue beaucoup de votre zèle en particulier. Je regrette donc que vos visites à ces postes vous aient privé d'admirer la figure toute satisfaite de Sa Majesté — figure de santé, de prospérité, qui faisait plaisir à voir, à ce que m'a dit quelqu'un qui sort d'ici et qui a salué le roi à son départ de cette abbaye tout à l'heure.

En regardant bien fixement Louvois pendant qu'elle débitait

cette réplique, la marquise le vit faire un mouvement aux mots : *qui sort d'ici*.

— J'espère, se dit-elle, que voilà le terrain déblayé ; il savait Jaspin chez moi ; je lui apprendis qu'il n'y est plus ; il me croit ou ne me croit pas ; mais nous pouvons causer d'autres choses.

Louvois ne paraissait pas, du reste, disposé à faire une longue diplomatie. Il releva vivement et nettement le dé de la conversation.

— Sa Majesté doit être satisfaite, dit-il ; le siège touche à sa fin. Quant à mes efforts, madame, dont le roi a bien voulu se contenter et dont vous avez la bonté de faire mention, ils ont été couronnés de succès : Mons va tomber en nos mains sans que l'Europe qui nous menaçait se soit décidée à le défendre.

Il fit une pause, la marquise fit une demi-révérance.

— Toutefois, madame, continua Louvois, ce n'est pas pour vous entretenir du peu de mérite de mes opérations que j'ai osé me présenter à l'improviste, aussi tard, en votre retraite. Bien des événements ont eu lieu depuis plusieurs jours, qui me forcent à vous demander de m'accorder un entretien.

— Je vous écoute, M. le marquis.

— Et je commence par vous remercier humblement, dit Louvois d'un ton leste et ferme qui ne sentait pas l'humilité. Certes, à nous voir l'un et l'autre aux prises avec mille détails de cette vie de cour, les indifférents ou les malintentionnés pourraient nous croire divisés de sentiments et ennemis.

— Je n'en serais pas surprise, répliqua madame de Maintenon avec un sang-froid digne de cette fourberie ou de cette pantalonnade de Louvois.

— Il n'en est rien pourtant, j'ose l'espérer, dit-il ; je sers mon maître avec zèle, avec un zèle assez brutal qui malheureusement ressort de mon mauvais naturel, gâté que je suis par l'habitude et la nécessité de me faire obéir vite. — Cette rudesse me fait mal venir des dames, je le sais ; — mais comme il n'est point d'efforts que je n'aie tentés pour m'en défaire, — et toujours infruc-

tueusement, – j’y renonce ; je mourrai brutal et haï : voilà pour moi. Quant à vous, madame, votre haute position près du roi vous rend légitimement exigeante : vous avez de grands intérêts à maintenir, à faire fructifier ; c’est une politique difficile, elle trouve beaucoup de dissidents – moi tout le premier, peut-être ; – mais enfin nous accomplissons l’un et l’autre un devoir en nous combattant, et nous ne saurions employer que des armes courtoises, – je m’en pique, au moins.

— Monsieur, répondit la marquise qui le laissa se taire après l’avoir laissé parler – je ne saisis pas bien le point où vous voulez en venir.

— Le voici, madame : il m’est évident que vous avez conçu contre moi du mécontentement, je l’ai vu se manifester en plusieurs circonstances.

La marquise ne répondit pas.

— Et j’ai dû en rechercher les causes, ajouta Louvois de son même ton délibéré. Elles ne m’ont pas échappé – je les vois au nombre de deux.

Elle continua d’écouter, sans témoigner ni curiosité, ni impatience.

— L’une, la première, la fondamentale, reprit le marquis, vous la connaissez, nous la connaissons trop tous deux : c’est un acte politique sur lequel nous ne sommes pas d’accord, parce qu’il mettrait une moitié de l’Europe aux prises avec l’autre, et que j’ai trop à cœur les intérêts de mon maître pour l’engager dans une querelle de cette nature.

— Il me semblait, répliqua la marquise, avoir reconnu au contraire que depuis dix années c’est vous, vous seul qui avez soufflé en Europe cette rage de guerroyer qui nous épuise – j’en avais même d’assez bonnes preuves. – Vous aimez trop la guerre, monsieur ; elle vous rapporte trop, en prépondérance et en crédit, pour que vous vous opposiez à *cet acte politique*, comme vous dites, s’il n’avait d’autre inconvénient que d’armer les États européens contre la France. Mais je ne me leurre point d’une si

grande importance ; non, l'Europe ne prendrait pas les armes pour punir le roi de m'avoir déclarée sa femme. Seulement, il déplâit à M. de Louvois qu'il y ait en France une nouvelle reine. Nous voilà dans le vrai, n'en sortons pas.

Louvois rougit, lui qui s'était annoncé brutal, de n'avoir pas osé parler avec la même franchise que son ennemie.

— Vous me prouvez donc que j'avais raison tout à l'heure, répliqua-t-il, en craignant vos ressentiments à cet égard. Vous n'oubliez pas, madame...

— Passons à la seconde cause de nos inimitiés, s'il vous plaît, dit-elle.

— Celle-là est plus voilée, répondit Louvois, quoique tout aussi positive. Elle consiste en des affections particulières que j'ai eu le malheur de blesser, toujours par suite de ce mauvais caractère que me fait ma position.

Il y a une fable de La Fontaine sur ce sujet : l'Aigle et le Chat huant – le chat huant, c'est moi – se jurent d'épargner réciproquement leurs amis et leur famille. Mais, faute d'indications franches ou exactes, l'un des deux alliés croque les petits de l'autre. Celui-ci se plaint. – Eh ! mon cher abbé, s'écria l'innocent coupable, que ne me désigniez-vous clairement ceux à qui vous tenez.

Pendant cet apologue, la marquise, remuée jusqu'au fond de l'âme, examinait Louvois pour deviner ce qu'il voulait dire, sans lui rien laisser voir de son trouble et de sa peur.

— J'ai blessé M. de Lavernie, continua le ministre, un ami cher, le fils d'une amie intime... Voilà ma faute. Eh ! madame, que ne me désigniez-vous cette amitié, j'eusse été, pour vous être agréable, jusqu'au bâton de maréchal de France ! Mais, hélas ! les hostilités ont commencé ; je ne puis pourtant pas humilier le ministre de la guerre devant un lieutenant de cheveu-légers : il n'y aurait plus d'armée possible.

La marquise acquiesça du regard.

— Et d'ailleurs, madame, pourquoi, vous la plus sage et la

plus intelligente des femmes, vous, l'esprit le plus tolérant à la fois et le plus aiguisé, pourquoi réclameriez-vous pour vos affaires particulières des privilèges que vous refusez aux autres ?

— À qui est-ce que je refuse ? demanda la marquise étonnée, ou jouant l'étonnement.

— À moi, par exemple. Voyons, vous protégez M. de Lavernie, parce qu'il est de vos amis.

— Parce qu'il est le fils de mon amie.

— N'importe, parce que vous l'aimez, en un mot.

— Parce que j'aimais sa mère.

— Veuillez, je vous prie, être facile sur le choix des mots : vous protégez Lavernie parce que vous croyez devoir le protéger... Eh bien ! vous vous arrosez volontiers le droit de le diriger dans sa carrière ; vous veillez avec sollicitude sur chacun de ses pas, – vous l'avancez dans le service, – vous éloignez de lui les dangers, – vous daignez même vous occuper de son bonheur intime, en le rapprochant d'une jeune fille qu'il aime.

— Monsieur, s'écria la marquise blessée, vous avez eu raison d'arborer la brutalité.

— Je suis perdu, madame, dit Louvois avec une douleur ironique, si vous faites le procès à chacune de mes paroles. Cependant il est de fait que M. de Lavernie aime cette jeune fille à laquelle je m'intéresse, moi ; et que, malgré mes efforts pour éloigner de lui mademoiselle de Savières, vous avez appelé à Saint-Ghislain M. de Lavernie ; oh ! par grâce, permettez-moi d'achever...

Je vous supplierai donc de mettre la main, votre belle main, sur votre conscience si équitable, et de vous demander s'il n'y a pas de votre part un peu trop de despotisme, trop d'arbitraire, à exiger que je laisse diriger par vous, au gré de vos fantaisies, la conduite de cette jeune fille. – M. de Lavernie est le fils qu'une amie vous a légué, n'est-ce pas ?

— Mais, oui, monsieur, c'est la quatrième fois que je vous le répète.

— Eh bien ! madame, qui vous dit que mademoiselle de Savières n'est pas la fille qu'un ami m'a confiée pour que je la fasse religieuse, prisonnière, exilée, n'importe.

— Mais, monsieur, je ne rends pas M. de Lavernie le plus malheureux des hommes. Je ne force ni sa conviction ni ses vœux, et si j'agis arbitrairement, comme vous me le reprochiez tout à l'heure, c'est en vue de le faire parfaitement heureux en toutes choses.

— Eh ! madame, vous en feriez un trappiste, vous le jetteriez à la Bastille, vous l'enverriez au Groënland, que l'idée ne me viendrait pas de vous en faire un crime. — Vous l'empêcheriez d'aimer mademoiselle de Savières, vous le sépareriez violemment de cette jeune fille, que jamais je ne me permettrais de les rapprocher. — Il me semble que je suis clair et logique. — S'il vous est permis de disposer de M. de Lavernie, il m'est loisible de disposer de mademoiselle de Savières, puisque nous avons l'un et l'autre mêmes droits, — cela est bizarre, mais cela est, — sur l'un et l'autre de ces deux jeunes gens.

— Concluez, dit la marquise, quelque peu frappée de l'irréfragable logique de ce raisonnement, et sentant bien derrière le piège ouvert par toutes les hypothèses de Louvois.

— Je conclus — protégez M. de Lavernie, mais que ce ne soit pas contre moi ; rendez-le heureux, mais que ce ne soit pas au détriment de mes intérêts particuliers ; mariez-le, mais que ce ne soit pas avec une fille que je ne veux point marier.

— Il me semble que jamais je n'ai annoncé aucune de ces prétentions, répliqua la marquise contrainte à capituler sur tous les articles.

— Oh ! pardonnez-moi de récriminer, dit Louvois, mais dès votre arrivée à Saint-Ghislain qu'avez-vous fait ?

— Vous aviez commandé de mettre à la pénitence la plus dure une pauvre enfant...

— Une pauvre enfant qui doit être religieuse, et qui le sera, madame : — une pauvre enfant qui néanmoins se révolte contre

l'autorité supérieure, et appelait à grands cris, à cris insensés, un officier au secours de sa rébellion et de ses fureurs amoureuses. — Cela s'appelle partout un scandale. — Les scandales se punissent au couvent, et vous ne les autorisez point à Saint-Cyr, madame. Avouez donc, qu'habitée à voir tous mes actes sous les plus sombres couleurs, vous avez trouvé féroce ma fermeté envers mademoiselle de Savières. Avouez aussi, j'en appelle à votre loyauté, que vous méconnaissiez mes droits en inspirant à cette jeune fille plus de mépris encore qu'elle n'en a pour mes volontés, aussi respectables, sans doute, que le sont vos sympathies pour M. de Lavernie, puisqu'elles ont même origine.

— Peut-être avez-vous raison, dit la marquise, feignant d'être convaincue par la vérité, tandis qu'elle cédaient seulement à l'inquiétude.

Louvois acheva de battre en brèche son hésitation.

— Vous paraîtrait-il surprenant, s'écria-t-il audacieusement, de me voir exercer cette autorité sur mademoiselle de Savières ? Vous plairait-il me la contester ? Voulez-vous remonter à la source de mes droits ? Ce serait une besogne stérile ; autant vaudrait pour moi chercher de quelle nature est l'intérêt que vous portez à M. de Lavernie, et vous demander à voir la procuration de sa mère.

La marquise frissonna devant l'inférieure sagacité de ce mauvais génie, qui savait, au hasard, dans les ténèbres même de son ignorance, trouver l'endroit vulnérable de l'ennemi et y adresser précisément son coup de poignard. Comment frapperait-il donc s'il voyait clair !

— Monsieur le marquise, se hâta-t-elle de répondre, vous avez raison sur tous les points ; un seul excepté. Je n'ai jamais prétendu favoriser quoi que ce soit entre M. de Lavernie et mademoiselle de Savières. Il suffit que vous vous intéressiez à celle-ci pour que je défende à celui-là de l'épouser. Vous et moi nous sommes trop ennemis pour faire de bons mariages entre nos partisans. J'avais tiré mademoiselle de Savières de sa pénitence

à Saint-Ghislain parce que mon arrivée en un couvent lève toutes punitions, parce que Saint-Cyr, ma fondation, est sous l'invocation de Saint-Augustin, comme vous savez, et que mademoiselle de Savières, en sa qualité d'Augustine, me paraissait tomber sous mon obéissance. De plus la pénitence de Saint-Ghislain est malsaine, sombre, bâtie au-dessus d'un cours d'eau qui lave les murailles et change en un cloaque mortel cet endroit destiné aux méditations du repentir. Vous ne sauriez, malgré tous les droits du monde, forcer une supérieure de couvent à tuer ses pensionnaires. J'ai agi dans un intérêt d'humanité, non dans un esprit de contradiction. Mais vous avez tellement l'habitude de mal interpréter mes actes, ajouta-t-elle en lui renvoyant son ironie, que vous avez pris celui-là en mauvaise part. Voilà donc ce que vous me demandiez – une explication complète, – la franchise a fait sa réponse à la brutalité, que demandez-vous encore ?

— Absolument rien, madame, s'écria Louvois, triomphant de voir enfin soumise, muette, cette ennemie si récalcitrante et si orgueilleuse naguère. J'avais fait appel à votre raison, à votre équité, j'étais sûr d'être entendu. Notre route est désormais tracée ; vous êtes libre quant à M. de Lavernie ; j'ai carte blanche quant à mademoiselle de Savières. C'est bien convenu, n'est-ce pas ?

— Est-il besoin, monsieur, de convenir ensemble d'une situation nécessaire, inattaquable ?

— Voilà qui me comble, dit le ministre. Toutefois, j'en reviens à mon début ; je veux n'user avec vous, madame, que des procédés les plus courtois. Je les dois à votre rang – il s'inclina profondément – je les dois à la haute estime que je professe pour votre mérite incomparable.

Elle lui rendit sa révérence.

— J'ai donc l'honneur de vous prévenir, ajouta-t-il, que mes intentions à l'égard de mademoiselle de Savières ont varié. Je lui destine un établissement dont je vous énumérerais les avantages si ce n'était abuser de vos précieux moments que vous occuper

ainsi d'une personne tout à fait étrangère. Je retire donc du couvent mademoiselle de Savières, et j'ai voulu vous en donner avis, madame, en votre double qualité de supérieure générale et d'ennemie à qui je voue les plus respectueux égards.

La marquise tressaillit ; elle entrevoyait l'horrible avenir qui attendait la pauvre Antoinette isolée de tout appui, livrée à son persécuteur, séparée à jamais de Gérard qu'elle aimait passionnément ; mais tout refus, tout atermoiement, toute objection était impossible.

— Quand vous plaît-il d'emmener la jeune personne ? demanda-t-elle d'une voix calme comme son visage.

— Au jour, à l'heure que vous voudrez bien me désigner, répliqua Louvois.

— Nullement, monsieur, c'est à vous de choisir vos moments.

— Eh bien, madame, ainsi ferai-je, puisque vous m'y autorisez : à partir de demain, car il est peut-être bien tard, ce soir ?

— Même ce soir, vous êtes le maître, répliqua froidement la marquise, dont la tête bouillonnait, dont le cœur se soulevait de colère et d'indignation.

— Je craindrais de troubler le repos des religieuses. Votre parole, madame, je veux dire votre permission, me suffit.

La marquise, le voyant courbé avec l'affection du plus profond respect, se demanda pourquoi une pierre de la voûte ne tombait pas sur cette tête perverse.

Louvois jeta un regard furtif autour de lui et prit congé.

On l'entendit appeler ses gens, gronder, selon son habitude, et galoper sur la route sonore.

Alors, la marquise cessa de prêter l'oreille, elle se retourna, et vit s'ouvrir lentement, avec de timides secousses, la porte du couloir où s'était blotti Jaspin.

Celui-ci montra sa tête pâle et effarouchée.

— Quoi ! monsieur, dit la marquise, vous étiez resté là, vous avez donc entendu ?

— Hélas ! madame, balbutia le pauvre abbé en joignant les mains, je tremblais trop pour pouvoir marcher...

— Eh bien, monsieur, puisque vous avez entendu, vous en savez autant que M. de Louvois, interrompit la marquise. Adieu, puissiez-vous faire votre profit de tout ce qui s'est dit ce soir dans cette chambre.

Elle le congédia du geste sans lui répondre un mot.

— Voilà un nœud qu'il faut laisser dénouer à Dieu, murmura la marquise en rentrant dans son oratoire.

XVIII

Plan de campagne

Jaspin revint au quartier, en proie à l'une des plus cruelles perplexités qu'il eût encore ressenties.

Toutes les calamités résultant de cette décision nouvelle de Louvois s'offraient clairement à son esprit. À peine aurait-il instruit Gérard, que ce dernier, retenu jusque-là par ce fragile espoir de la protection de madame de Maintenon, s'élancerait hors de toute mesure dans la terrible carrière de la violence et de l'illégalité. Et comment retenir un homme de cette énergie, après avoir allumé en lui toutes les fureurs aveugles du désespoir ?

D'un autre côté, qu'arriverait-il si Jaspin gardait le silence sur les communications étranges qui venaient de lui être faites ? Antoinette était à jamais perdue pour Gérard, et ce malheureux, en l'apprenant plus tard, commettrait, sans fruit pour son bonheur, les mêmes excès que s'il l'apprenait tout de suite. De plus, comme tout se sait en ce monde, Gérard pouvait savoir de madame de Maintenon elle-même que Jaspin avait été présent à l'entretien, et alors c'était de Gérard à son vieil ami un reproche éternel, une malédiction trop méritée.

Jaspin faiblit devant cette dernière idée. Il aima mieux le malheur qui pouvait rapporter un peu de compensation, et dès que sa résolution eut été prise, dès qu'il se fut fortifié par une prière fervente aux bons anges, il accéléra le mouvement de ses petites jambes et entra chez Gérard, qui l'attendait avec les trépidations de la fièvre.

Le récit fut court. Jaspin ne s'amusa point aux détails – il ne commenta pas la conduite de la marquise en toute cette affaire – le fait, le douloureux et brutal projet de Louvois sur Antoinette, voilà ce qu'il raconta. À mesure qu'il parlait, le visage de Gérard passait par tous les degrés de la terreur et de la colère. Et quand

Jaspin eut achevé :

— Comprenez-vous maintenant, dit Gérard d'une voix tremblante, pourquoi il me retient aux arrêts ! Est-il lâche ! craint-il de me trouver sur son chemin !

— Voilà ! dit Jaspin du ton de la résignation passive.

— Eh bien, mon ami, continua Gérard en se levant, pour marcher à grands pas dans son étroite chambre, nous allons parer le coup, nous allons le parer, répéta-t-il dans la plus violente agitation.

— Comment ? hasarda Jaspin après un silence.

Gérard ne répondit pas et continua sa promenade fébrile.

— Vous êtes aux arrêts, vous savez ? ajouta Jaspin de sa voix la plus douce.

— Vous n'attendez pas, s'écria impétueusement Gérard, que je reste ici les bras croisés tandis qu'on me séparera d'Antoinette à jamais. Dieu ne m'a pas donné cette patience stupide de l'agneau.

— Assurément, balbutia Jaspin, mais enfin, tout en adoptant les mesures violentes, vous avez encore un choix à faire parmi ces mesures.

— C'est vrai.

— Vous n'allez pas vous précipiter en aveugle dans les desseins d'un homme qui voit aussi clair.

— Oh ! je réfléchis, je réfléchis, dit Gérard en frappant son front de ses deux poings.

— Cher enfant, s'écria Jaspin, du calme, du sang-froid !

— N'en ai-je pas ? Voyez, dit le jeune homme en découvrant son visage pâle, contracté par les luttes de la douleur et de la raison. Vous avez dit, je crois, que Louvois emmène Antoinette demain ?

— Oui.

— Nous n'avons pas de temps à perdre : demain, c'est dans quelques heures ! avant tout sortons d'ici.

— Vous êtes gardé.

— Mes cheveau-légers ne m'arrêteront pas de force, le moindre prétexte leur suffira.

— Si vous marchez dans le camp en plein jour, vous serez reconnu, arrêté avant d'avoir fait cent pas.

— C'est vrai... mais je ne puis attendre la nuit ; Louvois ne l'attendra pas, lui, pour exécuter son dessein.

Jaspin s'effraya de voir le désordre et l'agitation de cette tête si calme et si féconde d'ordinaire aux heures du danger.

— Mon ami, dit-il, vous n'êtes guère en état maintenant de prendre un parti sage : mûrissez vos idées, appelez un conseil.

— Un conseil ! bon Dieu ! et de qui ? Ah ! vous avez raison, Jaspin, seul je ne réussirai pas ; j'ai besoin de conseil et d'aide. Voyons, mes amis, où sont-ils ? En ai-je ? Les bons cœurs, les bras forts...

Et le malheureux jeune homme abîma dans ses deux mains crispées son front lourd de tant d'infortunes.

— M. de Rubantel... glissa Jaspin avec réserve, car il redoutait que ce nom synonyme d'expérience et de circonspection n'effrayât Gérard livré aux ressources extrêmes.

Mais, contre son attente, le nom de Rubantel fut bien accueilli.

— Oui, c'est vrai, dit Gérard, Rubantel est un homme sage ; il est en même temps d'un caractère bouillant ; l'injustice le révolte ; il n'aime pas Louvois, il m'aime. Jaspin, soyez assez bon pour prier M. de Rubantel de passer chez moi, puisqu'il m'est interdit de sortir d'ici.

Jaspin, au comble de la joie, courut au quartier de Rubantel.

Cependant, tout autour de la tente de Gérard allaient et venaient, sous prétexte de faire des rondes ou de porter des messages, les espions de Louvois qui surveillaient chacune des secousses que le vent imprimait à cette tente, chacune des résolutions qui s'en exhalaient. Jaspin fut suivi et s'en aperçut bien. Mais que faire ? Gérard le sentit bien aussi, mais comment l'empêcher ? Cette dernière partie était de celles qu'il faut jouer

cartes sur table : c'était le combat d'une poitrine nue contre une cuirasse, d'une main vide contre une épée à deux tranchants.

Le pauvre abbé ne raconta pas à Gérard combien il avait eu de difficultés à décider M. de Rubantel.

Le général, tout affectionné qu'il fût pour Gérard, eût donné beaucoup pour l'oublier, durant les derniers jours du siège. Il ne suivit Jaspin qu'avec une mauvaise humeur mal dissimulée sous la nécessité d'ordres à donner, sous le prétexte d'une fatigue accablante, et encore ne marcha-t-il pas sans observer aussi les compagnons étranges qui cheminaient, ombres suspectes, à quelque distance de lui. Mais Jaspin déploya toute son éloquence, toutes ses séductions, et le vieux général entra en grommelant tout bas chez son lieutenant.

Jaspin se mit à tourner autour de la tente comme un mulet de manège, afin d'écarter par sa présence les espions qui fussent venus coller leur oreille aux toiles.

Rubantel était bon. Il vit tant de douleurs sur le visage bouleversé de son ami, qu'il l'interrogea doucement et avec sollicitude.

— Ce brave abbé, dit-il, n'a rien voulu me conter en chemin. Qu'y a-t-il encore ?

— Ah ! mon général, une affreuse nouvelle... Hélas ! je remis au moment de vous l'apprendre... Je m'aperçois que mes seuls intérêts sont en jeu ; que vous m'allez taxer de faiblesse, et que peut-être vous ne me plaindrez pas comme vous le feriez si pouviez lire au fond de mon cœur l'horrible supplice que j'endure.

Et aussitôt, bravement, avec les plus vives couleurs de la passion, il raconta au général ce que Jaspin avait entendu à Saint-Ghislain.

Le front du vieux soldat s'assombrit.

— Voilà, dit-il, une femme qui vous portera malheur ! Vous ne vous apercevez pas que Louvois l'hypocrite aime cette jeune fille et veut la garder pour lui. Il est le plus fort et le plus traître. Vous vous acharnez vainement.

— Mon général !...

— Il est des circonstances où le plus brave est forcé de battre en retraite ; faites retraite, Lavernie.

— Jamais !...

— Oh ! alors, ne demandez pas conseil, répliqua M. de Rubantel avec rudesse : vous avez des plans arrêtés, pourquoi me consulter ?

— Mais non, mon général, je n'ai pas de plans ; je veux seulement sauver cette jeune fille.

— Impossible, si vous ne voulez pas vous perdre.

Gérard se leva frémissant, puis se rassit.

— Louvois vous a mis aux arrêts, n'est-ce pas, ajouta le général, pouvez-vous les forcer ?

— Je ferai tout plutôt que de laisser Antoinette en ses mains.

Rubantel se leva à son tour.

— Nous ne pouvons nous entendre, dit-il. Un vieil homme de guerre tel que moi n'admet pas l'insubordination. On est soldat ou on ne l'est pas. Et devant la consigne donnée, père, mère, femme, enfants, tout disparaît, tout peut mourir sans que le soldat regarde seulement de ce côté s'il a pour devoir de regarder de l'autre.

— Oh ! murmura Gérard écrasé, alors, dans vos idées, le cœur de l'homme ne se bat pas ?

— Tant qu'il est soldat, non, son cœur bat pour le canon, pour les trompettes, pour les belles rencontres d'armes.

— Ce qui veut dire que vous m'abandonnez, mon général, et que vous me condamnez à mourir ici de douleur et de honte.

— Vous exagérez ; je vous désapprouve si vous bougez de votre tente, voilà tout.

— Eh bien, mon général, je m'inspirerai de Dieu et de mon bras.

— Je regrette fort d'être venu chez vous, dit le général, vous me mettez à une rude épreuve.

— Que je veux faire cesser au plus tôt, mon général, répondit

Gérard blessé de cette franchise qu'en sa passion il appelait insensibilité ; quoi qu'il arrive, si vous ne m'aidez pas, plaignez-moi.

— Je vous plains déjà, mon cher.

Et M. de Rubantel fit un pas pour sortir ; il revint affectueusement.

— J'ai vingt ans plus que vous, dit-il, je vois les choses de plus haut ; renoncez à votre maîtresse, c'est le conseil d'un ami.

— Dans mes idées à moi, mon général, ce serait une lâcheté.

— Sur ce mot je m'arrête, ajouta vivement M. de Rubantel, vous m'avez clos la bouche. Il ne me reste qu'à vous souhaiter le moins de malheur possible. — Adieu.

Il revint encore.

— Quoi ! dit-il, l'abbé ne vous a pas prêché un peu l'oubli des injures ?

— Oh ! mon général, ne vous raillez pas de moi ! Oublieriez-vous, je vous le demande, si Louvois vous eût fait souffrir ce que je souffre ? Vous vous vengeriez, je vous connais ; je me vengerai donc à ma façon : n'exigez pas que je sois meilleur que vous.

— Adieu ! dit enfin M. de Rubantel, du plus profond de mon cœur, adieu !

Gérard s'inclina respectueusement comme en présence d'un chef, et ouvrit le rideau de sa tente pour laisser passer le général, qui se hâta comme s'il se fût échappé d'un gouffre. Jaspin rentra et lut toute cette scène sur les traits abattus de son élève.

— Ami, lui dit alors Gérard, me voilà tout seul au monde, comme je vous l'avais annoncé ; plus de chance de salut ! Je m'insurge contre toutes les lois humaines ! Je n'ai que vous, un vieillard timide, quand il me faudrait des compagnons armés du fer et du feu. — Jaspin, je ne me suis jamais senti plus vaillant et plus fort. Non ! je ne laisserai pas ma maîtresse, comme ils disent, au pouvoir de Louvois. Non ! je ne me courberai pas plus longtemps sous le joug de cette iniquité, complice d'un nouveau

crime. Si j'eusse été puni pour une faute de soldat, puni même injustement, je subirais ma peine ; mais demeurer enfermé ici, pour que mon inertie serve les projets de Louvois, voilà ce que je n'admets pas ; ma raison parle plus haut que la consigne. Je sauverai Antoinette et après je mourrai s'il le faut ; mais elle n'appartiendra jamais à ce misérable. Allons, pourquoi désespérer parce que les hommes me font défaut ? Il y a un Dieu au ciel... Vous m'avez appris à le croire, n'est-ce pas, Jaspin ?

L'abbé, d'une voix étouffée :

— Aidez Dieu, mon cher comte, dit-il ; n'infirmes pas son secours par votre impétueuse maladresse. Vous désirez sauver Antoinette, avez-vous dit : comment ?

— Je vais à l'abbaye.

— Fermée.

— Il y a des murs.

— Gardés.

— Antoinette m'aidera.

— Au moins faut-il que vous l'ayez prévenue. — Elle ignore tout.

— La prévenir, Jaspin ? et le temps qui marche ! Nous le dépensons !

— Économisez les fautes ; un mot d'avis à la jeune fille, elle saura trouver les moyens de rester à Saint-Ghislain pendant huit jours encore.

— Malgré Louvois !

— Malgré tout. Une femme peut tout ce qu'elle veut bien. Gagnez huit jours, vous dis-je.

— Jamais je n'y parviendrai.

— La jeune fille vous y aidera ; écrivez-lui, je me charge de faire tenir la lettre.

— Quand ?

— Demain à son réveil, peut-être avant.

— Je ne dirai pas dans ma lettre la centième partie de ce que j'ai à dire.

— Cinq lignes suffisent.

— Oh ! Jaspin, dictez-les donc, puisque vous êtes si habile.

— Facilement. « Mademoiselle, M. de L. veut vous tirer de Saint-Ghislain, il faut que je vous parle. Demain soir à huit heures, près de la tourelle de la Pénitence, – à aucun prix ne sortez point de Saint-Ghislain avant huit heures et vous êtes sauvée. » Ce n'est pas plus malaisé que cela.

— À quoi cela nous mène-t-il ? s'écria Gérard avec impatience.

— À ne point précipiter ce que la précipitation ferait manquer : d'ailleurs, continua Jaspin, essayez de faire autre chose, je vous en défie.

— C'est vrai, dit Gérard, j'ai l'esprit troublé.

— Écrivez donc, interrompit Jaspin.

— Et si, dans la journée de demain, Antoinette m'est enlevée ?

— Quand vous l'aurez ainsi prévenue ? Impossible.

— J'écris.

Jaspin s'empara de la lettre, après l'avoir relue.

— Maintenant, dit-il, plus un pas, plus un geste avant demain soir. Vous me le jurez ?

— Et vous, vous répondez que demain, je trouverai encore Antoinette à Saint-Ghislain ?

— Sur mon salut, ou bien, c'est qu'elle ne vous aime point.

L'abbé cacha la lettre sous ses habits, et serra son habit sous une ceinture.

— Enfin, lui demanda encore Gérard, quel est votre espoir, et surtout quel est votre but ? car j'en suis venu à ce point, que je me laisse conduire.

— Par ce pauvre esprit de Jaspin, dit le bon abbé avec un doux sourire, soit ; eh bien ! écoutez le plan du pauvre esprit, c'est droit et simple, mais c'est sûr ; jusqu'à demain vous ne remuez pas, et pendant que M. de Louvois et tous ses espions sont à vos trousses, demain soir vous avez avec la jeune fille un

entretien d'une heure, pendant lequel, avec votre imagination que vous retrouverez, avec votre probité que vous n'avez point perdue, vous enseignerez à mademoiselle de Savières les moyens de retarder son départ de Saint-Ghislain, et les moyens de vous faire connaître, si on l'enlève, l'endroit où on l'aura conduite.

Tandis que l'on courra pour vous prendre en faute à Saint-Ghislain, vous revenez sous ma tente, ici, dépitant et dépitant votre adversaire. La ville va être prise, vos arrêts levés par la victoire : vous rejoignez la jeune fille à Saint-Ghislain, si elle y est encore ; vous suivez sa trace si elle n'y est plus, d'après les avis qu'elle vous aura fait parvenir, et de cette façon nous aurons réussi à vous épargner le scandale d'une rébellion ; nous n'aurons eu recours à aucune protection, nous n'aurons rien perdu, si nous ne gagnons rien. Tel est le plan de votre humble ami. Je vous le répète, c'est bien terre à terre, mais c'est infaillible.

— Toute ma force, cher abbé, ne vaut pas votre douceur ; toute mon orgueilleuse passion ne vaut pas votre bon sens modeste.

— Nous nous applaudirons après. Je pars ; ne vous occupez plus de moi d'ici à demain. Il serait possible que je ne vous revisse pas, comme il est possible que je revienne demain matin.

— Vous ne courez aucun danger j'espère !

— Je l'espère aussi. Je ne dirais pas cela si mon petit collet était un uniforme ; mais je suppose que M. de Louvois respectera mon caractère. Cependant, j'ai bien des tours et détours à faire avant d'arriver à Saint-Ghislain, et pour me donner des jambes, je vais dormir quelques heures. Imitez-moi, parlons d'autre chose. J'entends rôder du monde autour de cette tente.

Tous deux sortirent sur le seuil et regardèrent aux alentours ; à leur vue, quelques fantômes noirs épars firent le plongeon dans les ténèbres.

— Louvois surveille, dit Jaspin tout bas, donnons-lui le change. Ainsi, demain, que vous m'ayez vu ou non, présentez-vous à huit heures sonnant devant la barrière de l'aqueduc, au sud

de Saint-Ghislain, presque à l'angle de la muraille. On vous introduira dans le parc, on vous mènera près de la tourelle de la Pénitence ; c'est l'endroit le plus désert du jardin.

— Qui sera mon guide ?

— Moi, peut-être, peut-être une autre personne ; mais que vous importe ? pourvu que vous arriviez.

— Jaspin, mon seul ami, mon seul espoir...

Jaspin lui montra le ciel étoilé, puis après une pause :

— Beau temps pour dormir, mon cher comte, dit-il d'une voix claire, je rentre ; adieu.

Et en effet il rentra chez lui ostensiblement, après avoir allumé tout ce qu'il put réunir de lampes et de cires, comme si la nuit devait durer vingt-quatre heures.

XIX

L'aqueduc

Le lendemain, vers quatre heures du soir, comme Gérard, depuis la veille, était resté tranquille, selon sa promesse, – tranquille en apparence, car son cœur n'avait jamais battu si vite ni si fort ; à quatre heures, disons-nous, Jaspin se précipita dans la tente de son élève.

— Regardez s'ils me suivent, dit-il essoufflé en tombant sur un siège, – deux hommes, – l'un vêtu de bleu, l'autre enveloppé d'un fourreau gris-jaune.

— Je les vois arrêtés à la barrière de la ligne de circonvallation, répondit Gérard.

— Ils regardent de ce côté, n'est-ce pas ?

— De tous leurs yeux. Ah ! mon pauvre Jaspin... les misérables !...

— Quoi donc, ils gagnent leur demi-pistole, ces honnêtes gens ; mais en vérité, je la leur ai fait gagner. Depuis six heures du matin que je cours.

— Et... ma lettre ?

— Remise.

— Et le rendez-vous ?

— À la tourelle de la Pénitence.

— Et Antoinette ?

— Malade au point de n'avoir pu quitter le couvent aujourd'hui, comme M. de Louvois l'en faisait prier.

— Bon Jaspin ! et les espions n'ont rien vu ?

— Oh ! les espions ont dû voir tout ce que j'ai fait jusqu'aux murs du couvent ; là s'est arrêtée leur inquisition. Mais comme je ne pouvais les empêcher de me suivre, et qu'ils ne m'ont pu empêcher de faire remettre le message, je me console d'avoir été espionné.

— Remettez-vous, cher abbé, vous êtes en sueur, vous tremblez, vous êtes pâle.

Jaspin raconta comment il était sorti à pied le matin, comment il était monté à cheval au quartier du roi, – puis, à pied de nouveau, parti pour les mares. Là, il avait pris un des chevaux que lui avait prêté son ami le gouverneur du pauvre cornette, et avec ce cheval, en zigzagant dans la plaine, il était arrivé à Saint-Ghislain, après avoir forcé les espions à entrer jusqu'au ventre dans les marécages.

— Quant à mon retour, dit-il, je l'ai effectué par une porte opposée à celle que j'avais prise pour entrer, de sorte que les alguazils de M. de Louvois ont été roulés et me croient tombés du ciel. Seulement, en arrivant aux lignes, j'en ai retrouvé deux, le bleu et le jaune qui m'ont donné la chasse. Je les ai distancés, me voici à jeun depuis hier.

Gérard fit servir au digne homme le déjeuner et le dîner auxquels il n'avait pas touché lui-même. Et il n'y avait pas une demi-heure que tous deux étaient renfermés lorsque, sous prétexte de demander un renseignement, un inconnu vint entretenir le factionnaire au seuil de la tente.

— Ah ! ah ! dit Jaspin, ces messieurs ont déjà rendu leurs comptes, et M. de Louvois veut savoir si vous êtes chez vous. Montrez-vous.

— Non pas, s'écria Gérard, car s'ils me voient en ce moment, plus tard, ils ne me verraient plus ; et que dire alors ?

— Écoutez, on insiste pour vous parler.

— Laissez insister. Il n'est pas d'usage que l'officier aux arrêts reçoive des visites. Sortez pour expliquer cela, je vous prie.

— Vous avez raison.

Jaspin sortit comme si le bruit de l'entretien excitait sa curiosité. Il aperçut l'espion jaune qui se dit fournisseur des passementeries de MM. les cheveu-légers, et obligé de parler au lieutenant pour ses équipages.

Jaspin l'éconduisit avec politesse, et l'envoya chez M. de

Rubantel ; mais il ne put s'empêcher de rire en voyant cet homme inquiet de n'avoir pas vu M. de Lavernie courir à toutes jambes prévenir un sien compagnon de relais, qui, lui aussi, prit ses jambes à son cou dans la direction du quartier de Louvois.

Et comme Jaspin en riait encore avec Gérard, tous deux se demandant quel moyen emploierait le ministre pour s'assurer de la présence de Lavernie dans sa tente, un cavalier arriva porteur d'une dépêche-circulaire qui devait être signée par tous les chefs de corps et leurs lieutenants.

Gérard trouva le moyen médiocrement ingénieux, mais il ne crut pas devoir refuser sa signature. Il signa donc et se montra au cavalier, qui partit aussitôt pour rapporter au ministre la bonne nouvelle.

— Maintenant, dit Jaspin, on vous sait chez vous, c'est constaté : voilà le moment de vous enfuir.

Sept heures et demie allaient sonner. Gérard se glissa sous les toiles de la tente avec les plus grandes précautions pour n'être point aperçu, profitant de toute ombre, de toute inégalité de terrain, revêtu du manteau de l'abbé en cas de rencontre : il gagna les environs du marais, où Jaspin, dans la journée, lui avait fait préparer un des chevaux du cornette.

Alors Gérard fit voler son coursier par la plaine. Plusieurs rondes, l'apercevant de loin, le prirent pour un aide-de-camp qui portait quelque ordre pressé.

Un peloton de Suisses, qui marchait en patrouille, voulut l'arrêter pour avoir le mot, et fit feu sur lui, n'ayant pas eu de réponse. Gérard franchit tout, força tout, évita tout, et arrêta son cheval furieux devant les murs de l'abbaye dix minutes plus tôt que huit heures.

La nuit était plus belle encore que celle de la veille, plus belle pour le poète et pour l'amant ; un souffle tiède et harmonieux murmurait aux branches des arbres et chassait dans le ciel les nuages floconneux. On voyait errer autour de Saint-Ghislain les détachements préposés à la garde des lignes ; et le pas des

chevaux sur les gazons humides, le cri des sentinelles, çà et là quelques coups de feu perdus contrastaient avec le silence opaque dans lequel dormaient les noirs bâtiments et le vaste parc de l'abbaye.

Gérard suivit le mur comme on le lui avait recommandé. Il arriva devant la barrière de bois placée à quelques pieds de hauteur sur la voûte de l'aqueduc dont les eaux, utilisées jusqu'à par le couvent, et désormais sacrifiées, tombaient en cascades à l'extérieur de la muraille, dans le fossé, d'où elles s'enfuyaient en ruisseaux divergents par la plaine.

Gérard se reposa quelques minutes près de cette eau bruyante : il attendait le guide que Jaspin lui avait promis, et guettait son approche avec des regards inquiets. Le fracas des eaux l'empêchait d'entendre soit un pas, soit une voix, et il maudissait la naïade importune, lorsque tout à coup le bruit cessa, l'eau diminua de volume, un filet plaintif égrena lentement ses perles sur les joncs et les herbes.

Ce silence imprévu permit à Gérard de distinguer de l'autre côté de la route un pas furtif sur le sable, et une sorte de bruit plus semblable à un grognement qu'à un appel.

— Voilà, pensa Gérard, une eau bien complaisante de s'arrêter ainsi à point pour que je puisse passer le fossé à pied sec.

Il passa ; le guide était une sorte de spectre moitié religieux, moitié féminin. Un long manteau sombre avec capuce rabattant sur les yeux enveloppait hermétiquement le personnage que l'on devinait femme à ses jupes et femme de mauvaise humeur à sa démarche saccadée, à ses grognements sourds. Gérard, malgré le plus curieux examen, ne réussit pas à voir son visage. Et comme il voulait entamer la conversation par quelques monosyllabes, le guide répondit un chut ! bien sec, bien bourru, qui mit fin à tout dialogue. Gérard se contenta de suivre cette aimable personne qu'il avait jugée vieille, et dont il prit soin de ne pas offenser les talons de peur d'une rebuffade nouvelle. On marcha quelques minutes ainsi sous les arbres, dans des allées sinueuses, et l'on

traversa plusieurs ponts de bois jetés sur des pièces d'eau qui dégageaient dans les ténèbres leurs humides brouillards blanchâtres. Enfin, le spectre grognon s'arrêta près d'une tourelle voilée par les lierres et les vignes vierges, désigna par un geste avare la porte cintrée, poussa un bruyant soupir et disparut en grommelant ces mots, les seuls que Gérard pût distinguer :

— Quelle punition !... mon doux Jésus !

Le jeune homme, surpris de cette apostrophe disgracieuse, fut tenté d'en suspecter la signification et de craindre pour lui cette punition que la vieille avait annoncée, mais il n'eut pas le temps de réfléchir ; la porte était entrebâillée, le reflet des brumes marécageuses éclairait vaguement les objets autour de lui, et il distingua une main blanche qui s'avancait vers la sienne, une ombre qui souriait dans le noir encadrement de la porte, tandis qu'une voix, la plus douce mélodie qui eût caressé jamais son oreille, murmurait :

— Oh ! Gérard, c'est donc vous !

L'aspect de ces traits si doux, la pression de cette main frémissante, cette volupté d'une seconde, cet éclair firent oublier à Gérard les heures, les mois, l'année interminable de souffrances qu'il avait subies pour l'amour d'une femme.

Il reconnut la puissante clémence de Dieu qui ne veut pas pour l'homme de douleurs éternelles, et il fléchit le genou devant la jeune fille, moins pour l'adorer peut-être, que pour remercier Dieu qui la lui rendait.

Antoinette, de son côté, sentait s'ouvrir devant elle une perspective de bonheur inespéré, et trop pure, trop immatérielle, pour diviniser l'objet de son amour, c'était aussi le maître souverain des âmes et des cœurs qu'elle adorait en serrant la main de Gérard.

Elle l'attira dans ce parloir sombre et froid qui précédait la pénitence. Ses yeux, habitués déjà aux ténèbres, distinguèrent un escabeau sur lequel elle s'assit, tandis que le jeune homme prenait place près d'elle sur le rebord d'une fenêtre grillée au travers

de laquelle on apercevait quelques clartés crépusculaires filtrant parmi les pampres desséchés et les sureaux déjà verdoyants.

— Enfin, dit-elle avec des sanglots de joie.

— Enfin ! répéta Gérard.

— Vous ne m'avez point oubliée. Oh ! que c'est généreux !

— Était-ce possible d'oublier ? Je n'ai point laissé passer une minute sans songer à vous.

— Et moi, plus souvent encore, murmura-t-elle.

Il eût fallu payer ces paroles d'un baiser. Gérard sentait rayonner autour de son front toute la chaleur, toute la jeunesse, tous les parfums de l'amour qu'exhalait sa bien-aimée. Il frissonna, un nuage passa sur ses yeux ; mais il résista, et d'une voix étouffée :

— Combien vous avez souffert, dit-il, avant de venir ici !...

— Oh ! dit-elle, ici, j'y suis déjà venue.

Et elle raconta au jeune homme ses premières tortures dans la pénitence, dès son arrivée à l'abbaye. Elle n'oublia pas la tendre protection de la marquise, mais ce souvenir de l'horrible cachot la faisait encore frémir.

— Quoi ! s'écria Gérard, c'est ainsi qu'on vous punissait de l'affection que vous m'avez gardée. Oh ! rassurez-vous, maintenant, chère Antoinette. Le temps des souffrances est passé. Nous vivrons l'un pour l'autre ; mais, dites-moi, je vous prie, c'est au présent qu'il faut songer. Ma lettre vous est parvenue, que s'est-il passé ?

— Oh ! des choses merveilleuses ! Toute ma vie, si triste qu'elle puisse paraître, et brillante et brodée de poésie ; votre image m'apparaît dans toute solitude ; une consolation, toujours émanée de vous, m'assiste au milieu de toute douleur. Depuis quelque temps je trouvais ma protectrice froide et embarrassée. Elle avait cessé de m'envoyer chercher par sa vieille mie, mademoiselle Balbien, que tous les matins je voyais entrer dans l'étude ou dans ma cellule, avec quelques bonnes paroles ou quelque présent de madame. J'avais écrit sans obtenir de réponse.

J'avais pleuré sans que nul fît attention à mes larmes. Ce matin, dans la cour, quand je me rendais seule, derrière mes compagnes, à la chapelle, pour la première prière, je vis mademoiselle Balbien qui causait avec la supérieure ; toutes deux me tournaient le dos ; mademoiselle Balbien, du coin de l'œil, m'aperçut derrière elle, et comme elle m'évite depuis plusieurs jours, elle emmena la supérieure hors de la cour, dont elle ferma rudement la porte. Ce fut un coup bien sensible, monsieur ; j'en fus accablée, et mes larmes recommencèrent à couler. Néanmoins, je voulais continuer de marcher vers la chapelle, où mon absence eût été remarquée. Figurez-vous qu'en tournant le bouton de cette porte, que mademoiselle Balbien venait de repousser ainsi, je sentis, roulé autour du cuivre, un papier que je pris, que j'ouvris, que je lus : c'était votre lettre ! Elle était là, et ni mademoiselle Balbien ni la supérieure ne l'avaient vue en passant ! Avais-je tort de dire que j'ai du bonheur ?

Le temps était trop précieux pour que Gérard l'employât à commenter avec Antoinette le plus ou le moins d'adresse de son messenger.

— Et comment M. de Louvois a-t-il pris l'excuse de votre feinte maladie ? demanda-t-il.

— Très impatiemment, la supérieure m'exhortait à me mettre en route — je résistai — le fait est que cette petite lettre m'avait amené une grande fièvre. Je ne mentais pas en me disant malade ; cependant l'on me sait tellement courageuse qu'on me poussait à partir.

— Et madame de Maintenon, insista-t-elle pour votre départ ?

— Non, mais elle ne m'a pas retenue ; hélas ! j'y comptais pourtant. Elle n'a pas même voulu entrer dans ma cellule ; je l'ai entendue qui disait dans le grand corridor : « Si cette enfant est trop malade, il faudra qu'on appelle un médecin de Valenciennes. » Moi, je n'étais plus malade, allez, quand ce soir j'ai quitté furtivement ma cellule pour me rendre ici !

— Chère Antoinette, s'écria Gérard, on verra bien demain que votre mal n'a pas empiré, et l'on vous emmènera.

— C'est pour empêcher cela que vous êtes venu, je suppose, dit la jeune fille avec cette étrange fermeté dont Gérard avait déjà fait l'épreuve.

— Je suis venu en effet pour vous consulter sur vos intentions, mademoiselle.

Elle le regarda d'un air tellement surpris que l'éclair de ce regard flamboya malgré les ténèbres.

— Je comprends, dit-il avec joie ; eh bien ! votre raison, votre finesse égalent, si elles ne surpassent, mon expérience. Je vous consulte donc seulement sur les moyens à employer pour vous affranchir à jamais de la tyrannie absurde que vous avez trop patiemment endurée.

— Les moyens ! répondit Antoinette, je n'en connais qu'un seul, ne l'avez-vous pas trouvé ?

— La fuite ! n'est-ce pas ? s'écria Gérard, qui, à la seule pensée d'une liberté inaltérable avec Antoinette, sentait se réveiller tous ses instincts courageux, s'évanouir tous ses scrupules. Oh ! oui, c'est le seul moyen. Nous sommes réunis. Partons !...

— Vous avez prévenu madame de Maintenon, dit Antoinette.

— Prévenu, pourquoi ?

— Mais parce qu'elle m'a sauvée, protégée, aimée ; parce que je lui dois le plus beau jour, le plus doux souvenir de ma vie, votre souper à Saint-Ghislain ; parce qu'en un mot, elle s'est conduite envers moi comme une tendre mère, et que disposer de moi sans l'avoir au moins remerciée, ce serait une ingratitude, un oubli de cœur, que certainement Dieu punirait, et dont je ne me rendrai jamais coupable !

— Oh ! mademoiselle, interrompit Gérard avec une tristesse mêlée de respect, prévenir madame de Maintenon, c'est la forcer de vous retenir ici. L'occasion que nous tenons jamais peut-être ne se retrouvera. Croyez-moi, Antoinette, j'ai l'idée que notre protectrice ferme les yeux par un reste de bienveillance et qu'elle

vous a laissé sortir de votre cellule, ce soir, alors qu'elle eût pu vous en empêcher facilement. Tout conspire avec nous, pour nous... J'ai un cheval à la barrière de l'aqueduc ; nous gagnerons Valenciennes, nous traverserons l'Artois et nous nous arrêterons seulement à la mer. Là nous écrirons à madame de Maintenon, qui vous pardonnera d'avoir enfin rompu avec la servitude, avec le déshonneur peut-être. Mais au nom du ciel, Antoinette, plus d'hésitation, plus de faiblesse. Oh ! ne me sacrifiez pas à l'opinion, vous qui ignorez ce que je vous sacrifie. Hélas ! si demain vous étiez à jamais perdue pour moi ; si demain vous retombiez au pouvoir de ce méchant, de cet impie !... Tenez, Antoinette, ma fiancée, ma femme, n'aidez pas, par une fausse délicatesse, les projets pervers de Louvois... Il m'a perdu déjà, qu'il vous épargne au moins !

— S'il eût voulu me tuer, je serais déjà morte.

— Eh... veut-il vous tuer ?... êtes vous assez aveugle pour ne pas deviner ses infâmes calculs ? J'avais, un moment, par le conseil de mon vieux précepteur, renoncé à l'idée de vous emporter avec moi ; j'étais venu pour vous dire : Si M. de Louvois vous arrache de Saint-Ghislain, Antoinette, laissez-moi partout des traces de votre passage ; nommez-vous, partout, à quelque charitable femme, invoquez partout mon nom ; criez partout le nom de votre persécuteur, par les routes, par les villes, dans les hôtelleries, votre nom, le mien et celui de Louvois frapperont l'oreille de quelqu'un qui m'avertira. De cette façon, ma chère âme, vous ne serez qu'éloignée de moi, jamais perdue. Tant qu'un souffle animera votre corps charmant, tant qu'une goutte de sang bondira dans mes artères, vous m'appellerez, et je vous retrouverai, j'irai, j'irai toujours... J'arriverai jusqu'à votre retraite, je pénétrerai dans votre prison, je viendrai expirer sur votre tombe. Il me conseillait cela, le pauvre cher Jaspin, nous avons bâti ensemble cet édifice régulier avec la pusillanimité d'honnêtes gens qui ménagent tout et tout le monde. — Mais je ne vous avais pas revue, mais je n'avais pas senti le froid mortel de votre

main ! Oh ! mon amie, êtes-vous déjà morte pour moi, que vous refusez de me suivre, avec cette raison inexorable, avec cette glaciale étreinte ? – Je vous ai, je ne veux plus vous perdre. – Ce soir est à nous, demain est à M. de Louvois. – Antoinette, vous ne m’avez jamais dit que vous m’aimiez, – prenez garde ! Oh ! je vous en supplie... votre refus signifierait que vous ne m’aimez pas !

Elle joignit les mains et répondit par un gémissement le plus éloquent des reproches.

— Eh bien ? dit-il en serrant sur son cœur les deux mains qu’il accusait d’être glacées, et qui devinrent tout à coup brûlantes.

— Vous avez prononcé tout à l’heure, répliqua-t-elle, un mot qui m’a déchiré l’âme. M. de Louvois vous a déjà perdu, disiez-vous... Mon Dieu ! quel malheur vous ai-je encore causé, moi qui déjà vous ai coûté votre mère ? Gérard ! je m’arrête, je recule devant l’avenir que je vous ferais !

— J’ai épuisé tous les malheurs ! s’écria-t-il avec explosion. Louvois me hait tant, à cause de vous, qu’il m’a trois fois envoyé à la mort. J’ai vu tuer, sous mes yeux, tous mes compagnons ; j’ai reçu dans mes bras le cadavre d’un pauvre enfant, mon ami, mort en appelant sa mère. Cependant, Dieu m’a conservé pour vous ; pour vous, j’ai consenti à vivre. Alors, Louvois, désespéré, m’a calomnié, séquestré, condamné à l’inaction, lorsque toute l’armée se couvrait de gloire. Je devrais être mort de honte. Cependant, j’ai vécu. Eh bien ! reculez de moi le but vers lequel j’ai marché si obstinément, refusez-moi le prix de mes souffrances, et Louvois sera satisfait. Je me sens au bout de mes forces, je ne lutterai plus ; ce que les balles de l’ennemi, ce que l’inimitié de mes compagnons, ce qu’un chagrin mortel n’a pu faire, un mot de vous le fera sur l’heure, dites que vous voulez rester à Saint-Ghislain et je suis mort.

Elle s’élança palpitante dans les bras de Gérard et lui dit d’une voix brisée par les sanglots :

— Partons !...

À peine ce mot était-il sorti de ses lèvres, que le jeune homme chancela et recula comme un passager sur le plancher d'un navire secoué par l'orage.

Une ondulation puissante accompagnée d'un long murmure souterrain ébranlait le parquet du parloir, le bruit devint fracas, la secousse devint choc, les lames de chêne craquèrent et jaillirent en éclats sous une pression pareille à celle d'un volcan. Par les ouvertures béantes s'élancèrent des voix, des cris, des armes fulgurantes, des torches enflammées, puis des têtes d'hommes envahirent bientôt de leurs flots épais le parloir et le parc dans toute la longueur de l'aqueduc dont la voûte éclatait çà et là sous leurs efforts.

— Les Hollandais !... l'ennemi !... l'ennemi !... cria Gérard en mettant l'épée à la main pour fondre tête baissée sur les assaillants.

Mais trente bras robustes le désarmèrent, étouffèrent ses cris, l'enlevèrent, luttant toujours, et il disparut parmi les sabres, les pertuisanes et les baïonnettes, comme un enfant parmi les dents d'un alligator immense.

— Portez cet homme à la réserve ! ne le tuez pas ! dit une voix calme et stridente qui domina tout ce tumulte. Je ne veux pas qu'il soit répandu ici une goutte de sang !

— Oui, sire, répondit la troupe obéissante, dont une partie exécuta l'ordre de Guillaume, tandis que le reste marchait silencieusement sur les pas du roi, dans la direction de l'abbaye.

Antoinette, évanouie, était tombée sous une large lame de parquet brisé qui recouvrit son corps. Tous passèrent près d'elle sans l'avoir aperçue – ainsi se cache dans les bois, sous une feuille, le corps du passereau expiré.

XX

L'enlèvement

La marquise, depuis son entretien avec Jaspin, s'était bien doutée que Gérard essaierait de contrarier les projets de Louvois sur Antoinette.

Mais avec le coup d'œil sûr et prompt qui la rendait supérieure aux esprits les plus déliés, elle avait deviné que Gérard ne sortirait pas des bornes de la prudence, qu'il ne se compromettrait pas par un scandale, et que le seul résultat des communications de Jaspin serait une escapade du camp à Saint-Ghislain, tout au plus quelque bonne petite conspiration d'amants révoltés.

Elle qui voyait tout, levée la première, couchée après tout le monde, elle avait vu Jaspin rôder le matin même autour de l'abbaye. Certaines absences de Nanon lui expliquaient pourquoi Jaspin était venu. Mais décidée, comme nous l'avons dit, à laisser faire par la Providence le dénouement de cette difficile intrigue, la marquise, afin d'être impunément neutre, avait fait dire au roi qu'au lieu de venir, ainsi qu'il en avait l'habitude, à Saint-Ghislain, il voulût bien attendre à Bethléem, où elle irait lui rendre visite.

De cette façon, Louvois, en cas d'événement, n'aurait eu aucun reproche à adresser à la marquise, et celle-ci, pour ne pas faire, malgré l'armistice, la partie trop belle à son ennemi, n'avait prévenu le roi que tard de ses nouvelles dispositions, dans la crainte que Louvois, en sachant qu'elle s'absenterait de Saint-Ghislain, n'eût conçu quelque soupçon, et gêné les manœuvres de Gérard.

Toutefois cette Providence, aux soins de laquelle madame de Maintenon avait commis son dénouement, s'en occupa dans un sens bien différent et avec une richesse d'imagination que la

marquise ne pouvait prévoir. Dieu veut, dit-on, tout ce que veut la femme, mais combien n'a-t-il pas de manières de vouloir !

Madame de Maintenon avait commandé son carrosse pour huit heures et demie. C'était le moment où tout dort dans une abbaye. Les religieuses se sont couchées après souper. Les valets ont soupé eux-mêmes, et les lumières s'éteignent dans le dortoir et les cellules.

À Saint-Ghislain, en effet, lorsque huit heures et demie sonnèrent, on n'eût pas entendu, dans l'immense maison, d'autre bruit que celui des deux palefreniers qui attelaient et des chevaux qui piaffaient dans la cour.

La marquise, par les fenêtres de son appartement, contempla le beau ciel et la tranquille obscurité ; puis, sans avoir paru remarquer le trouble et les prévenances effarées de Nanon, qui revenait, disait-elle, d'une promenade au jardin, elle descendit à son carrosse.

Cependant ce jardin paisible, ces quinconces déserts eussent offert un bien étrange spectacle au promeneur qui s'y fût hasardé en ce moment. Derrière chaque arbre se cachait un homme, et en avant des bâtiments de l'abbaye, dans la cour obscure, les piédestaux des grands vases à fleurs et les lourds balustres de l'escalier sombre masquaient chacun leur fantôme accroupi, tout prêt à se dresser au signal convenu.

Madame de Maintenon, en descendant de ses appartements, crut entendre comme un cri étouffé dans la cour ; mais à Saint-Ghislain, dans ces vieilles mesures, il y avait tant d'oiseaux nocturnes, et le chat-huant gémit si étrangement pendant les nuits sereines !

La marquise dit adieu à mademoiselle Balbien sur le perron, et lui recommanda diverses commissions ; puis elle marcha vers son carrosse, bien étonnée de ne pas trouver son écuyer qui, d'ordinaire, lui offrait la main.

Mais elle crut le voir à cheval sur son rouan favori, près de la grande porte ouverte. Persuadée qu'il avait cru ainsi accélérer le

service, et très indulgente d'ailleurs pour ses serviteurs, elle se hâta de monter sans remarquer l'absence de ses porte-flambeau. Elle ne fut pas plus tôt assise dans le carrosse qu'un homme ferma vivement la portière, un sifflet aigu retentit, le cocher toucha, les chevaux partirent avec rapidité.

La marquise sentit tout à coup un poids très lourd derrière la voiture, elle regarda par l'œil-de-bœuf et vit trois inconnus armés qui occupaient la place de son laquais.

Déjà la porte de l'abbaye était refermée et le carrosse volait sur le chemin ; à droite et à gauche couraient des soldats à pied, le mousquet sur l'épaule : des soldats dont la marquise, malgré ses yeux perçants, ne reconnaissait pas l'uniforme.

Elle tira son rideau et appela quelques-uns de ces hommes pour savoir d'eux la raison qui les faisait courir ainsi. Mais en regardant, elle s'aperçut que le carrosse, au lieu de suivre la route de Bethléem, avait pris sur la droite et longeait le mur de l'abbaye, qu'il dépassa bientôt pour entrer dans la plaine découverte en suivant le cours de l'aqueduc.

Le nombre des soldats ainsi courant semblait grossir comme si chaque tour de roue en eût fait éclore de nouveaux. Bientôt, ce ne fut plus seulement de l'infanterie que la marquise vit autour d'elle, une troupe de cavaliers bien montés se montra comme par enchantement et composa une avant-garde et une escorte au carrosse.

La terreur s'empara de la marquise lorsqu'elle n'obtint aucune réponse de ceux qu'elle appelait, et lorsqu'elle comprit, à n'en pas douter, que tous ces cavaliers fantastiques l'entraînaient bien loin des lignes françaises dans la direction du Nord.

Elle se mit à pousser alors des cris lamentables sans émuvoir aucun de ses gardiens. Tout au contraire, le peloton d'avant-garde doubla le pas pour s'éloigner du carrosse, le peloton d'arrière-garde ralentit sa marche pour isoler plus encore la prisonnière. Celle-ci, dont le courage et le sang-froid s'étaient démentis un moment, eut honte de sa faiblesse ; elle remplaça les cris inutiles

par une prière. Mais comme le carrosse roulait avec trop de rapidité par ces chemins défoncés, les chocs et les secousses devinrent intolérables, et la marquise ne put retenir un gémissement, non plus de terreur, mais de souffrance : sa tête se pencha en arrière, battue par les cahots, et elle crut un moment qu'il lui faudrait mourir de cet étrange et douloureux supplice.

Au plus fort de cette course furieuse, un cavalier parut à la portière, jeta un coup d'œil dans l'intérieur, et s'écria d'une voix courroucée, dans une langue étrangère, quelques mots dont la marquise ne comprit point le sens, et qui retentirent à ses oreilles comme la musique bizarre d'un rêve extravagant.

Le carrosse s'arrêta, gardant encore pendant quelques secondes l'oscillation décroissante à laquelle succède l'équilibre.

— Madame, souffrez-vous ? dit une voix grêle et avec un accent étranger le cavalier qui se découvrit civilement.

— Monsieur, je meurs, répliqua la marquise, en essayant vainement de soutenir sa tête disloquée par les secousses.

— Vous préférez sans doute un cheval, dit l'interlocuteur inconnu, je vous en ferai donner un.

— Un cheval !... pourquoi, monsieur, s'écria la marquise, dont l'épouvante s'accrut encore à cette offre polie.

— C'est que les routes sont impraticables au carrosse, répondit flegmatiquement le cavalier, tenant toujours son chapeau à la main, et que nous avons encore près d'une lieue de traverse avant de retrouver la route.

— Quelle route, monsieur, où me menez-vous, par grâce ?

— À Notre-Dame-de-Hall, madame.

— Chez le prince d'Orange ?

— Oui, madame, dit le cavalier avec un léger sourire.

— Mais c'est une trahison ; où sont vos ordres ?

Le cavalier ne répondit pas.

— Qui a donné cet ordre ? s'écria la marquise.

— Le roi d'Angleterre, madame, dit le cavalier en comprimant, avec son mouchoir, une toux aiguë qui déchira sa poitrine.

La marquise joignit les mains sans pouvoir proférer une parole.

Le cavalier demeura froid et respectueux, comme pour laisser à madame de Maintenon le temps de se remettre entièrement.

— Acceptez-vous le cheval, madame ? dit-il, car j'ai l'honneur de vous faire observer que nous nous hâtons.

— Je suis donc prisonnière ? demanda la marquise, tremblante d'entendre la réponse.

— Oui, madame. Le roi de France a pris aux alliés leur plus forte place de guerre. Ils lui prennent sa conseillère la plus précieuse.

— Oh ! dit-elle, avec un reproche amer, le roi de France s'empare de Mons les armes à la main ; mais le roi d'Angleterre, un capitaine ! enlever par trahison une femme !

— Madame, je sais que cette action n'est pas chevaleresque, mais depuis longtemps le roi très chrétien et le roi Guillaume ont cessé de se traiter en chevaliers ; nous voulions prendre Louis XIV lui-même, ce soir ; il n'est point venu à Saint-Ghislain ; je vous fais prisonnière, et vous valez pour nous plus que Mons ne vaut pour Louis XIV. Je me trouve heureux !

— Monsieur, s'écria la marquise en se levant pour sortir du carrosse et implorer de plus près, monsieur, accordez-moi la grâce de dire un mot à Sa Majesté le roi d'Angleterre, avant que la nouvelle de mon enlèvement se soit répandue.

— Pardon, madame, veuillez ne pas vous déranger, dit le cavalier avec une froide urbanité.

Et il descendit de cheval. Un écuyer emmena sa monture à l'écart ; sur un geste de lui, le cocher quitta son siège, les laquais armés, qui n'étaient autres que des grenadiers hollandais, s'éloignèrent à vingt pas, et le carrosse resta isolé dans un cercle immense de mousquets et de cavaliers hors de portée de la voix.

Le cavalier s'approcha de la portière et dit à la marquise :

— Madame, je vous écoute.

— Mais, monsieur, c'est au roi d'Angleterre que je voulais

parler.

— Vous lui parlez en ce moment, madame, dit simplement Guillaume III.

— Oh ! s'écria madame de Maintenon, qui s'agenouilla sur les coussins du carrosse, oh ! vous êtes le roi, je suis sauvée ! Oui, pardonnez-moi, sire, j'aurais dû reconnaître ces traits nobles et fiers. Eh bien, vous n'infligerez pas à une femme de mon rang, que vous connaissez, de mon âge, que vous voyez, le ridicule, l'opprobre d'un enlèvement qui me rendra la fable de toute l'Europe. Le roi Guillaume prenant à Louis XIV cette femme que tous mes ennemis appellent la *vieille maîtresse*. Oh ! sire, soyez généreux, ne me déshonorez pas, tuez-moi ! Je jure par le Dieu vivant que je prierai pour vous et que je vous bénirai.

Le roi croisa ses bras sur sa poitrine, et baissant la tête, demeura longtemps plongé dans une sombre rêverie.

— Vous me demandez, dit-il, d'être généreux : à quel titre, madame ? L'a-t-on été envers moi dans les conseils de Versailles ? Est-ce bien généreux au roi de m'avoir poursuivi de sa haine et de ses mépris parce que j'ai refusé la fille de mademoiselle de La Vallière ? Était-ce généreux l'an dernier, quand je fus blessé en combattant pour mes droits à la Boyne, de me faire pendre et brûler en effigie par les bourgeois de Paris, tandis que certains parlements de France allaient aux cathédrales chanter le *Te Deum* ? Non, madame ; c'est la guerre sans pudeur que l'on m'a faite, j'y réponds par la guerre sans pitié.

— Eh ! sire, vous savez bien qui l'a faite à Votre Majesté, cette guerre. Est-ce le roi ? est-ce moi ?

— C'est Louvois, voulez-vous dire ?

— Sire...

— Faites-moi du moins l'honneur de me traiter avec franchise.

— Eh bien, oui ! sire, c'est M. de Louvois qui force le roi à cette guerre honteuse, implacable ; c'est lui qu'une soif inextinguible d'autorité pousse jour et nuit à boire tout le sang et tout

l'or du monde. Vous voyez bien qu'il lui faut du sang, à cet homme ; lorsque la paix, trop courte, hélas ! en avait tari l'effusion en Europe, qu'a fait Louvois ? il a versé le sang français à flots, à torrents, et, pour créer au roi des ennemis à combattre, il a envoyé les dragons égorger des femmes, des vieillards et des enfants.

— Je connais Louvois, dit Guillaume, et je m'étonne, madame, que le connaissant aussi, vous n'ayez pas délivré le roi de son influence pernicieuse. Écoutez bien mes paroles, madame : le temps des prospérités est passé pour Louis XIV, s'il ne chasse point cette peste déshonorante. Chaque victoire que remporte le roi de France, et maintenant elles sont rares, lui coûte plus qu'à nous dix revers ; nous sommes cent millions d'hommes en Europe, tous fatigués de l'orgueil du grand roi et de la férocité du tyran Louvois. Nous avons dix ans demandé la paix à genoux ; maintenant, nous reconnaissons que le plus court chemin pour l'obtenir, c'est d'écraser la France par la guerre, et, grâce à M. de Louvois, nous y parviendrons. Enfin, madame, j'ai longtemps espéré que la paix nous viendrait par vous, que je croyais intéressée à faire cesser la guerre... mais je m'étais trompé.

La marquise comprit cette allusion si habile à sa véritable situation près du roi.

— Sire, dit-elle, nous serons tous fortunés et tranquilles le jour où le roi sera désabusé sur M. de Louvois, mais il ne l'est pas.

— Et vous n'y pouvez point travailler, avec votre éminent esprit et votre ascendant si légitime sur Louis XIV ?

— Cet ascendant, sire, M. de Louvois l'empêche de dominer dans les conseils de Sa Majesté.

— Est-ce croyable ! madame.

— S'il en était autrement, dit simplement la marquise, Votre Majesté m'appellerait aujourd'hui ma sœur, au lieu de me traiter en captive de rançon douteuse, et de spéculer sur le plus ou moins de chagrin que mon aventure causera au roi de France.

Guillaume fut frappé de cette noble et audacieuse franchise.

— Eh bien, madame, dit-il, je vois que j'ai auprès de Louis XIV une amie meilleure que je ne le croyais.

— Vous ne l'aurez plus, dit madame de Maintenon avec un douloureux soupir en regardant les soldats qui emprisonnaient son carrosse.

— À Dieu ne plaise, interrompit le prince, que je perde l'occasion de témoigner à une âme de votre mérite le profond respect qu'elle m'inspire. Dieu me préserve par conséquent de l'offenser en lui cachant la vérité. Je suis frappé mortellement, madame ; oui, la mort est là... qui ronge peu à peu ma poitrine... et la cuirasse du soldat me fatigue. Je voudrais me reposer avec sécurité au sein de mes royaumes si chèrement conquis, près de ma femme, un modèle de vertus, près de mes enfants, que je voudrais avoir le temps d'élever. Madame, j'aimerais la paix, une paix riche d'honneur ; j'aimerais l'amitié de ce grand prince que je voulais respecter comme mon père, s'il ne m'eût tout d'abord forcé de lui apprendre ma valeur ; j'aimerais enfin que vous me crussiez sincère quand je proteste ici de mon dévouement et de mon estime pour vous.

— Hélas ! sire, à quoi bon me montrer ainsi toutes les vertus de Votre Majesté, quand vous me condamnez à les détester dans un maître ?

— Un maître, répliqua Guillaume avec un pâle sourire qui ne dérida pas même son front, un maître tellement éphémère, que demain, à Saint-Ghislain, vous ne vous souviendrez plus de lui, tandis que vous daignerez peut-être vous rappeler l'ami.

— À Saint-Ghislain ! s'écria-t-elle ; vous me rendriez la liberté ?

— À l'instant, dit le roi, qui appela son écuyer, et lui commanda de faire retourner le carrosse.

— Oh ! sire, dit la marquise suffoquée par la reconnaissance, voilà un trait de roi !

— Eh bien, continua-t-il avec son sévère enjouement, j'ai

gagné cela du moins qu'une personne de la cour de France m'aura une fois appelé roi, au lieu de m'appeler prince d'Orange.

En ce moment, l'écuyer s'approcha de Guillaume et lui dit quelques mots pressés en hollandais. Il se fit alors un rapide mouvement d'armes dans tous les rangs ; ce bruit alarma la marquisse dont le regard interrogea le roi.

— Ce n'est rien, madame, dit froidement Guillaume, on m'annonce l'approche d'un fort détachement de l'armée de M. de Luxembourg, mais nous avons le temps de rentrer, nous à Hall, et vous à Saint-Ghislain. Veuillez vous tenir prête, le cocher attend vos ordres.

— Vous m'avez comblée, sire, cependant je vous demanderai encore une grâce.

— Parlez, madame.

— Comptez absolument sur moi, sire, pour tous les communications que vous voudrez faire parvenir au roi, et que l'ennemi de la paix, notre ennemi mortel, a jusqu'à présent interceptées. Sire, faites-moi l'honneur de vous persuader qu'à partir de ce moment vous avez près du roi l'amie la plus zélée, en autant que je n'aurai point à trahir l'honneur et les intérêts de la France.

Un second messenger s'approcha de Guillaume, et l'on entendit à l'extrémité des postes hollandais comme les préparatifs d'un combat.

— Merci, madame ; je suis trop payé, dit le prince, par cet entretien que nous venons d'avoir, et que j'eusse acheté si cher après l'avoir si longtemps et si ardemment souhaité, — car nous sommes, il faut le dire, les deux seuls esprits en Europe qui n'aient point ou qui n'aient plus la fièvre. Aidez-moi, au nom de l'humanité, moi je vous aiderai pour votre gloire contre celui qui veut vous perdre.

— Oh ! sire, ce n'était ni le roi ni moi qu'il eût fallu enlever ce soir et garder dans une prison !

— Pour mes intérêts, reprit Guillaume, j'aime mieux laisser Louvois en France, il la ruine mieux que ne feraient mes armées.

Quant à ce qui vous concerne, je comprends votre désir de perdre ou du moins de démasquer cet homme. Eh bien, pour vous aider à montrer au roi ce que c'est que Louvois, je vous enverrai à la première occasion, dès demain peut-être, un ambassadeur secret, un ami à moi, dont la coopération vous sera utile. Veuillez le bien recevoir ; il est fort malheureux et vous attendrira en vous contant son histoire. Mais je sens qu'il faut nous quitter, madame, je m'exposerais à être surpris par M. de Luxembourg, et malgré mon amour de la paix, je ne veux plus faire chanter de *Te Deum* à Notre-Dame.

— Conservez-vous, sire, pour vos amis et pour votre gloire. Adieu.

Elle lui tendit la main en reine, il s'inclina sur cette main avec la délicate courtoisie d'un sujet.

Guillaume dit quelques mots en langue hollandaise au cocher remonté depuis quelques minutes sur son siège, et le carrosse reprit le chemin de Saint-Ghislain.

Guillaume aussitôt donna ses ordres et sa colonne, doublant le pas, appuya franchement à gauche, et disparut dans les ténèbres sans se préoccuper de quelques coups de feu tirés par les éclaireurs de M. de Luxembourg.

XXI

Suites de la tempête

La marquise se réveilla de cet affreux rêve aussi jeune d'esprit, aussi heureuse que la belle au bois dormant. Avec elle se réveilla du même enchantement toute sa maison, écuyer, cocher, laquais, palefreniers, portier, que les soldats de Guillaume avait enlevés sans bruit, bâillonnés, enfermés dans une citerne voisine, et qui, s'apercevant au bout d'une heure qu'on ne les gardait plus, se hasardèrent à sortir comme des souris du piège, et se trouvèrent à la porte de l'abbaye au moment où le carrosse de leur maîtresse y rentrait, conduit par le cocher hollandais.

Comme tous criaient à la fois et menaient grand bruit de leur aventure, la marquise leur ordonna de se taire, de dételé et de s'aller coucher, enjoignant à chacun de ne pas souffler un mot sous peine d'être immédiatement chassé ; quant au cocher hollandais, elle le fit mener à la cuisine avec ordre de le traiter comme un Suisse.

L'écuyer s'inclina et conduisit la marquise à ses appartements – le portier barricada la porte – le cocher français ordonna aux palefreniers de dételé, et se fit soutenir par le laquais pour regagner sa chambre, et tous deux burent du vin chaud dans le but de se guérir d'un frisson qui ne les quittait point depuis leur catastrophe.

Madame de Maintenon, en haut des degrés, congédia l'écuyer et tendit sa mante à Nanon, qu'elle apercevait dans l'anti-chambre.

— Ma mie, dit la marquise, bassinez mon lit et couchez-moi.

Mais Nanon, au lieu de s'apitoyer sur la pâleur de sa maîtresse et de lui offrir un siège, Nanon alla fermer toutes les portes et se jeta désespérée aux pieds de la marquise en se frappant à grands coups la poitrine, et en proférant quelques hurlements inintel-

ligibles, que dans sa distraction la marquise prit tout d'abord pour des félicitations que la mie lui adressait à propos de sa délivrance miraculeuse.

— Madame ! madame ! s'écria mademoiselle Balbien, miséricorde !... pardon. C'est ma faute, nous sommes perdues.

— Êtes-vous folle, répliqua la marquise poursuivant naïvement le quiproquo, nous sommes sauvées au contraire.

— Vous avez donc vu M. de Louvois, dit Nanon.

— Moi ? pourquoi ?

— Parce qu'il est sorti furieux.

— D'où ?

— D'ici.

— Furieux de quoi ?

— Hélas !

Et Nanon se mit à fondre en larmes comme une métamorphose d'Ovide.

La marquise se leva.

— Parlez-vous ! dit-elle inquiète et courroucée à la fois. Qu'est venu faire ici M. de Louvois, et pourquoi est-il furieux ?

— Madame... balbutia la vieille fille suppliante, à tout péché miséricorde ; je m'étais laissée attendrir, j'avais accordé au jeune homme de causer avec la jeune fille.

— Eh bien ? après ? s'écria madame de Maintenon qui se rappela Jaspin, Gérard et Antoinette.

— Eh bien, M. de Louvois est arrivé à neuf heures, demandant à vous voir. J'ai répondu que vous veniez de partir pour Bethléem. Il a voulu parler à la supérieure. J'ai refusé. À neuf heures, portes closes, lui ai-je dit. Le bruit qu'il a fait a réveillé la supérieure, qui est descendue. M. de Louvois en fureur lui a demandé au nom du roi à parler à mademoiselle de Savières ou tout au moins à la voir.

— Et l'a-t-il vue ? s'écria la marquise avec angoisses.

— La demoiselle n'était pas rentrée, dit Nanon.

— Pas rentrée !

— La supérieure a cherché dans sa cellule, cherché dans les dortoirs, cherché partout... rien !

— Mais, vous saviez où elle était, vous ! s'écria la marquise tremblante de colère.

— Oui, murmura Nanon.

— Pourquoi n'avez-vous rien dit ?

— Oh ! pour me perdre !

— Où était mademoiselle de Savières ?

— Elle devait être au parloir de la pénitence.

— Vous y avez couru, vous l'avez prévenue ?

— Oh ! madame ! j'y suis allée malgré la nuit, malgré une terreur inexprimable que me causèrent des bruits étranges que jamais je n'avais entendus en cette maison. J'ai appelé mademoiselle de Savières, rien n'a répondu. J'ai craint que M. de Louvois ne me suivît au jardin et ne découvrit des traces de cette fuite ; je suis rentrée assez à temps pour l'entendre dire avec d'horribles menaces :

— C'est bien, elle est perdue, mais madame de Maintenon me la retrouvera !

La marquise, à demi-folle de tous ces récits qui complétaient le malheur de sa journée, appuya sa tête dans ses mains et réfléchit.

— Où est la supérieure ? dit-elle enfin.

— Rentrée.

— Qu'a-t-elle dit au marquis ?

— Que, sans doute, madame aurait emmené mademoiselle Antoinette avec elle dans son carrosse, à Bethléem...

— Et le marquis est parti pour Bethléem ?

— Sur-le-champ.

— Il y a de cela ?

— Une demi-heure.

— J'ai le temps d'éclaircir mes doutes, murmura la marquise. Rendez-moi ma mante, prenez une lanterne et suivez-moi.

— Mais, madame...

La marquise ne répondit que par un regard froid et impérieux. Nanon trembla. Elle se hâta d'obéir.

Toutes deux descendirent au jardin par un escalier de service où nul regard ne pouvait les suivre.

— Cachez votre lumière sous votre manteau, commanda la maîtresse, et marchez légèrement.

Ces deux ombres noires traversèrent dans la brume et le silence ces bois et ces allées maintenant si déserts, naguère si peuplés.

— Lavernie ! Lavernie ! démon du remords et du châtiment, se disait la marquise en effleurant à peine les chemins, tant sa course était rapide, tout malheur me viendra-t-il donc éternellement de ta part ? Il a enlevé cette jeune fille, et déjà Louvois le sait, et déjà Louvois l'est allé dire au roi...

Son pied heurta des pierres amassées ; c'était une des crevasses de l'aqueduc.

Nanon étendit les bras et éclaira tout ce désordre.

— Voilà le chemin que les Hollandais ont suivi, se dit la marquise.

— Et voici la pénitence où j'avais conduit ce jeune officier ; je l'ai laissé à la...

La marquise saisit brusquement la main de Nanon.

— Écoute, dit-elle.

— Une voix, murmura Nanon.

— On prie, ce me semble.

— Dans le parloir. Ah ! madame, je vois quelqu'un.

La marquise arracha la lanterne des mains de sa servante et s'élança dans le parloir où un spectacle terrible la cloua sur le seuil, et fit reculer Nanon glacée d'une superstitieuse épouvante.

Antoinette, agenouillée parmi tous ces débris, s'appuyait d'une main aux déchirures du parquet, et fouillait de l'autre dans l'eau froide qui recommençait à couler avec un bruit lugubre sous la voûte éventrée de l'aqueduc.

Le bruit de l'arrivée des deux femmes, la lumière qui fit inva-

sion tout à coup dans cette sombre tourelle, rien n'arracha la jeune fille à sa préoccupation fiévreuse, à sa besogne insensée ; son œil fixe, hagard, dans lequel jouait la lumière, interrogeait l'eau noire du canal, sa voix convulsive répétait :

— C'est là qu'il a disparu !

Madame de Maintenon s'approcha ; Antoinette ne bougea pas. Interrogée, elle ne cessa de répéter sa phrase monotone.

Un doute affreux traversa l'esprit de la marquise, lorsqu'elle se rappela l'invasion des soldats de Guillaume en ce même endroit où les amants s'étaient donné rendez-vous.

— Grand Dieu ! s'écria-t-elle, serait-il mort ?

À ce mot, la jeune fille se leva, ses longs cheveux dénoués inondèrent son pâle visage ; l'œil fixe recouvra une lueur d'intelligence, et, comme si cet éclair eût enflammé le cerveau et fait éclater la vie avec la raison, Antoinette poussa un cri terrible et retomba sans mouvement sur les décombres.

— Emportez-la, Ninon ! dit la marquise au désespoir.

La vieille fille, vigoureuse et stimulée par la terreur, chargea le corps sur ses épaules et se mit à parcourir d'un pas précipité le chemin que lui éclairait sa maîtresse. La première idée de la marquise était de réveiller la supérieure et d'appeler sur Antoinette tous les soins de la communauté. Elle se réjouissait de la désagréable surprise qu'éprouverait Louvois en retrouvant à l'abbaye celle dont il proclamait partout la fuite. Mais en y réfléchissant, la marquise changea d'avis.

— Il sera toujours temps, se dit-elle, de montrer qu'Antoinette est ici. Voyons jusqu'où le marquis va s'enfermer. Et d'ailleurs si la jeune fille allait parler dans son délire ! Portez-la chez vous, Nanon, commanda la marquise, — et s'il arrivait que par votre faute on soupçonnât qu'elle est ici... Nanon, vous en avez fait assez déjà pour que je songe à vous punir. — Prenez-y garde, et veillez sur vous.

Elle éteignit la lanterne, laissa Nanon rentrer par le petit escalier ; quant à elle, un grand quart d'heure après, elle était au lit,

et le roi frappait aux portes de l'abbaye avec cent cavaliers et Louvois qui, tout en galopant à la portière, demanda si la marquise avait reparu.

Le roi monta l'escalier ; on lisait sur son visage une inquiétude jalouse, un dépit qui témoignait des impressions fâcheuses que le ministre avait réussi, chemin faisant, à lui glisser dans l'esprit.

Il entra bruyamment chez la marquise ; toutes les portes restèrent ouvertes ; de la chambre de madame de Maintenon, l'on pouvait apercevoir Louvois se promenant dans la salle voisine et se délectant à l'idée de tout l'esclandre qu'il méditait.

Le roi s'assit d'un air presque brutal au chevet de la marquise, et lui dit :

— En vérité, madame, peut-on savoir ce que vous êtes devenue ce soir ?

— Je souffre bien, sire, répliqua la marquise en soulevant avec effort sa tête sur les oreillers.

— Auriez-vous pris un air malsain dans votre promenade ? continua le roi du même ton ironique et bourru.

— On ne peut plus, répliqua-t-elle.

Et elle ponctua cette courte phrase par le plus dolent des soupirs.

Le roi, s'agitant avec impatience :

— Vous ne m'avez toujours pas fait l'honneur, dit-il, de me répondre à cette question : qu'êtes-vous devenue ce soir, tandis que vous m'aviez commandé de vous attendre ?

La marquise, du coin de l'œil, voyait dans une glace la jubilation de Louvois.

— Sire ! répliqua-t-elle d'une voix mourante, ne m'interrogez point là-dessus, je vous prie.

— Pourquoi non ?

— J'ai mes raisons, sire...

— J'ai peut-être aussi les miennes, interrompit le roi violemment, excité qu'il était par un hum ! incivilement sonore que Louvois avait laissé échapper dans le salon voisin.

— Puisque vous le voulez, dit la marquise avec son souffle plutôt qu'avec sa voix, il faut donc vous satisfaire.

Elle leva son bras blanc vers la sonnette et sonna. Manseau parut. Il revenait de Bethléem, où il avait été passer la soirée, comptant y servir sa maîtresse.

— Que veut madame ?

— Mon écuyer, mon cocher, mon laquais, les deux palefreniers et le portier.

Le roi la regarda stupéfait.

— Qu'ils s'habillent à la hâte et viennent sur l'heure, dit la marquise froidement.

Louvois cessa de marcher, il n'entendait plus, il écoutait.

— Perdez-vous le sens, madame, demanda le roi, qu'avez-vous affaire de tous ces gens ?

— Vous voyez, sire, que je ne peux parler, ces gens raconteront à Votre Majesté, à ma place, ce que j'ai fait ce soir.

Louvois se remit à marcher, assez inquiet de ce sang-froid.

L'écuyer parut le premier.

— Racontez ce qui vous est arrivé ce soir, monsieur, dit la marquise. Racontez tout.

L'écuyer obéit. Il détailla la surprise de Saint-Ghislain, les Hollandais apparaissant comme des démons, la maison confisquée, les serviteurs escamotés, et cette heure interminable de captivité dans la citerne.

Le roi pâlit, Louvois sentit la sueur tomber à grosses gouttes de son front, et ne se cacha plus d'écouter au seuil même de la chambre. La marquise se fit servir par Manseau une cuillerée d'élixir.

Après le récit de l'écuyer :

— Voulez-vous la déposition du cocher, du laquais, des palefreniers et du portier ? dit la marquise de plus en plus tranquille, ils y étaient tous.

— Madame, balbutia le roi dans sa colère, qu'est-ce que j'entends là ! est-ce un conte de fée !

— Dont je me meurs... Triste conte et lugubre fée ! sire.

Le roi congédia du geste tous les serviteurs de la marquise.

— M'expliquerez-vous au moins, dit-il, si vous n'avez eu ni écuyer, ni cocher, ni laquais, comment vous êtes sortie en carrosse ?

— Ah ! sire, j'avais un excellent cocher que je vais vous faire voir. Manseau, amenez à Sa Majesté le cocher hollandais qui m'a conduite ce soir.

— Un cocher hollandais !

— Un grenadier superbe.

— Qui vous conduisait ?

— Tout droit à Notre-Dame-de-Hall.

— L'ennemi vous a enlevée ?

— Parfaitement, sire, faute d'avoir pu vous enlever vous-même, ainsi qu'on en avait fait le plan.

Le roi frissonna. Son orgueil se révoltait.

— Et qui vous a sauvée, mon Dieu !

— Le roi d'Angleterre. Pardonnez-moi de ne plus l'appeler prince d'Orange ; mais je suis reconnaissante avant tout.

La foudre tombée aux pieds du roi l'eût moins épouvanté que ces quelques phrases prononcée avec l'accent le plus suave et la plus languissante morbidezza.

Louvois, aveuglé, vacillant, trébuchait comme un homme ivre.

— L'ennemi est entré ici !... articula sourdement le roi.

— Cinq cents hommes... pas davantage, dit la marquise. Voilà comme je suis gardée.

— Comment ?... balbutia Louvois, qui, ayant perdu la tête, s'était avancé jusqu'au lit de la marquise.

— Monsieur de Louvois, je suis votre servante, dit-elle avec une cérémonie qui acheva de décontenancer le ministre. Vous demandez comment l'ennemi est entré ? Veuillez visiter le jardin et l'aqueduc.

Louvois se frappa le front avec désespoir.

Le roi l'écrasa d'un regard plus lourd qu'une de ces monta-

gnes dont Jupiter accabla les Titans.

— C'est bien la peine, dit-il, de payer si cher des espions !

Louvois, suffoqué, pourpre, chercha une porte en tâtonnant, comme Mathan dans *Athalie*.

Quant au roi, il retomba assis, la tête dans ses mains, en répétant :

— Voilà comme je suis servi !

— Guillaume III l'est mieux, il faut bien l'avouer, dit la marquise d'une voix claire. Et maintenant, sire, que vous savez pourquoi je n'ai pas eu l'honneur de vous visiter ce soir, vous m'excuserez de parler si bas et de chercher ainsi le repos ; je me sens épuisée ; il n'est de remède à ce que je souffre que le sommeil... ou la mort.

— Madame, un médecin ! s'écria le roi ému et regardant d'un œil étincelant la porte par laquelle Louvois venait de sortir.

— Je crois qu'il ne parera pas ce coup-là, pensa la marquise, qui avait surpris le furieux regard du roi.

— Je descends visiter les traces de cet horrible attentat, reprit Louis XIV... Reposez-vous, chère marquise. Hélas !... à quoi tient parfois le bonheur des hommes.

— À la générosité du roi d'Angleterre, répondit madame de Maintenon.

Le roi, percé au cœur par cette flèche empoisonnée, sortit d'un tel pas que sa rage ne pouvait patienter plus loin que le jardin.

Déjà le bruit de l'événement s'était répandu dans les groupes de courtisans et d'officiers. Les serviteurs de la marquise, affranchis de toute discrétion depuis qu'ils avaient parlé au roi, se donnaient carrière.

Sur les détails, jamais fétiche ne fut admiré dans l'Inde avec une curiosité plus respectueuse que ne le fut par toute cette cour ce grossier Hollandais fumant imperturbablement sa pipe, et qui paraissait tombé des nues au milieu de Saint-Ghislain, comme un aérolithe.

Quand le roi eut exploré avec quelques courtisans les abords

du passage que Guillaume avait choisis pour pénétrer dans Saint-Ghislain, quand il y eut placé des gardes, selon l'habitude des gens volés qui bouchent la haie après que le voleur a fait son coup, on vit revenir Louvois qui avec des flambeaux et des ingénieurs avait parcouru le parc, exploré l'aqueduc, examiné les murs, et s'étant fait une conviction ou forgé un thème, reparaissait avec son assurance et sa démarche hautaine.

Le roi l'attendait devant le quinconce avec cet œil terne et cette raideur majestueuse qui dénotait chez lui une violente colère, une tempête recélant dans ses flancs sarcasmes, injures et disgrâces de toute sorte.

Les courtisans s'éloignèrent respectueusement : assez loin pour paraître discrets, assez près pour bien entendre.

— Eh bien ! monsieur, dit le roi, qui attaqua le premier, je gage que vous aurez trouvé une bonne raison ?

— Certes oui, sire. D'abord, ce n'est pas moi qui commande les armées d'observation ni même de siège ; ainsi je ne suis responsable ni de ce qui se fait sur terre, ni de ce qu'on fait dessous. Voilà d'abord une raison que Votre Majesté est trop juste pour ne pas apprécier.

— Oh ! vous vous intéressez trop à Saint-Ghislain, vous y venez trop souvent, vous y envoyez assez d'espions pour qu'on puisse s'étonner que vous ne soyez pas instruit de ce qui s'y passe.

— Sire, je sais parfaitement ce qui se passe à Saint-Ghislain, et je le sais à un tel pont que je vais le dire à Votre Majesté.

— Je serais curieux de l'apprendre, répondit le roi.

— Il y a, continua Louvois, que l'abbaye a été livrée au roi Guillaume par trahison.

— Bon, s'écria le roi ironiquement, voilà qui n'est pas neuf. Il y a toujours un peu de trahison en toutes les surprises. Tant pis pour ceux qui ne s'en défient pas.

— Comment se défier d'un traître, sire, alors qu'on le sait officier, gentilhomme, favori ! Je dis plus, comment le craindre

lorsqu'on s'en est défié assez pour le mettre hors d'état de nuire ! Enfin, comment se défier du traître lorsqu'il commande les cheveu-légers de Sa Majesté ; qu'il est aux arrêts forcés dans sa tente et qu'il s'appelle le comte de Lavernie ?

— Encore ! s'écria le roi en frappant le sol avec sa botte avec une irritation qui n'émut pas Louvois.

— Encore, répéta celui-ci tranquillement.

— Vous prouverez, aujourd'hui, j'espère ?

— Je prouve. M. de Lavernie est consigné dans son quartier depuis le jour où il a failli par ses intrigues faire égorguer les Suisses, les gardes et les cheveu-légers. Cherchez, sire, ou faites chercher s'il est dans sa tente.

— Eh bien, dit le roi ébranlé, où est-il ?

— Je vais vous le dire. Il a quitté le quartier entre huit heures et huit heures et demie environ, et il est venu à Saint-Ghislain.

— Prouvez.

— Je prouve. Il est venu à Saint-Ghislain, vous dis-je, comme il y était venu nombre de fois, en secret.

— Pourquoi faire ?

— Pour enlever de l'abbaye une pensionnaire qu'il aime.

— M. de Louvois !

— Et ne pouvant faire cet enlèvement à lui seul, il a introduit l'ennemi dans Saint-Ghislain par l'aqueduc. L'ennemi a fait éruption par les planchers d'une salle que la jeune fille connaissait, puisque c'est la pénitence et qu'elle y a été enfermée. Maintenant, sire, faites chercher la jeune fille. Mandez la supérieure, et si vous ne trouvez ni cette pensionnaire à l'abbaye, ni M. de Lavernie au camp, si vous rapprochez leur fuite de l'entrée des Hollandais, commencerez-vous à comprendre et à me croire ?

Le roi, hors de lui, fit appeler la supérieure, qui avoua en tremblant la feinte maladie d'Antoinette et sa disparition.

— Votre Majesté m'a accusé trop tôt, dit Louvois avec douceur. Tout le monde a été dupe de cette trahison, à l'armée comme à l'abbaye.

Le roi courba la tête.

— Votre Majesté veut-elle demander quelques éclaircissements à madame la marquise ? ajouta Louvois, avide de mordre dans cette belle plaie saignante. Madame de Maintenon en saura peut-être plus que nous.

Épouvanté par l'idée de convaincre la marquise d'un tort réel en présence de Louvois, le roi répondit brusquement :

— Madame la marquise n'a rien à voir là-dedans, monsieur. Elle se repose de l'infâme guet-apens dont elle a failli être victime ; respectons son sommeil, partons.

— Oui, dit Louvois, bien que s'éloignant à regret. Allons instruire au camp sur cette fuite et cette trahison de M. de Lavernie. Madame la marquise apprendra toujours assez tôt le nouveau crime de celui qu'elle favorisait si aveuglément.

Le roi, abattu, sans voix, donna ses ordres et partit de l'abbaye avec toute sa suite, qui n'avait pas perdu un mot de l'entretien, et dont les commentaires et l'indignation contre Lavernie s'en allaient grossissant d'échos en échos jusqu'à prendre les proportions d'une émeute.

XXII

De Charybde en Scylla

Qu'on se représente le pauvre Jaspin attendant Gérard, qui lui avait promis de s'absenter au plus une heure, et voyant arriver à sa place Louvois inquiet, brutal, qui demanda à voir M. de Lavernie, fit constater son absence, et partit comme une flèche pour Saint-Ghislain où il le soupçonnait d'être !

Le malheureux abbé supposa d'abord que son élève avait été arrêté par ordre de Louvois. Puis, comme il guettait sur la route le retour de l'escorte, il rencontra Rubantel que M. de Louvois de retour à Bethléem venait de mander pour être interrogé par le roi.

Le général passa si vite et de si mauvaise humeur que Jaspin ne put tirer de lui aucun éclaircissement. Alors l'abbé s'assit sur une pierre aux environs du quartier-général, décidé à n'en pas bouger qu'il n'eût appris de quelqu'un la vérité sur ce mouvement étrange qui avait lieu depuis une heure.

Rubantel repassa. Le digne général parlait avec chaleur à quelques officiers-généraux qui chevauchaient à ses côtés. Jaspin, timide dans les circonstances ordinaires, devenait un vautour pour l'audace et l'importunité dans les grandes occasions. Il se leva et courut saisir par la bride le cheval du général.

— Qu'y a-t-il donc, monsieur ? s'écria-t-il ; veuillez me dire un mot, un seul... Où est Gérard ?

Rubantel fit un geste de contrariété, l'abbé se cramponna aux crins du cheval.

— Par grâce, dit-il, comprenez ce que je souffre ; c'est mon élève.

— Il est joli votre élève, s'écria Rubantel, s'abandonnant enfin à son indignation. Vous me demandez ce qu'il a fait ? Eh bien, il a passé à l'ennemi !

Jaspin poussa un cri généreux lancé du cœur :

— C'est faux ! dit-il.

— Demandez à ces messieurs, brave homme.

Jaspin de ses yeux égarés interrogea les physionomies qui toutes affirmèrent.

— Voilà, poursuivit Rubantel, ému de la douleur de ce vieillard, voilà où conduisent les folles amours ; celui qui ne sait pas vaincre sa passion est toujours mauvais gardien de son honneur.

Jaspin chancelait, doutant toujours.

— Et la jeune fille ? demanda-t-il à Rubantel ?

— Pardieu ! ne comprenez-vous pas ? il l'a enlevée et a déserté avec elle.

— Oh ! mon Dieu, balbutia Jaspin écrasé par cette nouvelle, oh, mon Dieu !

— Vous ne saviez donc rien, vous, mon pauvre Jaspin ? Oh ! je me doutais bien de ce qui arriverait, allez ; j'avais bien deviné ses projets de vengeance ; seulement, j'espérais de lui une vengeance noble au lieu d'une infamie. Allons, allons, mon brave abbé, ne restez pas là comme un piquet ; il ne fait pas bon pour vous de ce côté.

— Plaît-il ? dit le désolé Jaspin.

— Non, ajouta Rubantel, si j'ai un conseil à vous donner, quittez le camp. Le roi est furieux, il vient de fulminer contre votre élève. Louvois, qui, je le confesse maintenant, a du coup d'œil et sait flairer un traître, Louvois ne vous tient pas non plus en odeur de sainteté. Décidez-vous à partir vite, et courez à Lavernie, faites-y promptement une rafle de tout ce que le comte a de précieux, car le château sera rasé, je vous avertis, et les biens confisqués.

— Le château rasé ! les biens...

— Pardieu ! c'est l'ordinaire après exécution capitale pour haute trahison.

— Exécution capitale ! s'écria Jaspin au paroxysme de l'effroi et de la douleur.

— Jour de Dieu ! en doutez-vous, bonhomme ? répondit Rubantel, et trouveriez-vous que ce fût injuste ?

— Oh ! murmura l'abbé en se tordant les mains avec désespoir, mon enfant ! mon pauvre enfant !

— Eh bien ! continua le général entraîné par sa chaleureuse indignation, je vous déclare que tout à l'heure, quand le roi m'a interrogé et sur les projets et sur la fuite de Lavernie, non seulement j'ai dit ce que je savais – attendu qu'on ne ment pas à son roi – mais j'ai ajouté que j'ai pour la trahison une telle horreur et que je la tiens pour un crime tellement vil et infâme, que je demandais à Sa Majesté au nom des cheveu-légers l'honneur de fusiller le traître s'il tombe jamais entre nos mains.

Les officiers applaudirent à ces paroles. Jaspin détourna la tête, et n'ayant plus une idée au cerveau, plus un battement au cœur, alla se rasseoir sur la pierre en versant un torrent de larmes.

Les gentilshommes furent émus ; ils se consultèrent.

— Voyons, dit Rubantel, faisons une bonne action. Voilà un pauvre homme que Louvois est capable de faire jeter dans un cul-de-basse-fosse. Peut-être serait-ce déjà fait s'il l'avait aperçu. Il va revenir de chez le roi, il verra l'abbé pleurant sur cette pierre, il le fera enlever, et adieu pour jamais. Sauvons-le. Que l'un de nous le prenne en croupe et nous lui ferons passer les lignes. Une fois dehors, il s'arrangera comme il pourra. Gérard de Lavernie était sa vie, voyez-vous. Cette pauvre âme n'a plus de boussole. Un peu de charité.

Sans répondre un seul mot, un jeune capitaine aux gardes, l'un de ceux qui avaient été provoquer Gérard, se détacha du groupe, alla droit à Jaspin, et l'enleva par le collet de son habit sans que le bonhomme fît plus de résistance qu'un cadavre. Le capitaine assit Jaspin devant lui, sur sa selle, et toute la troupe, gagnant la plaine, se dirigea diagonalement vers les lignes, à la hauteur de Saint-Ghislain.

Pendant ce temps, l'abbé ne poussa ni un cri ni un soupir, mais le jeune capitaine sentit les convulsions de ce cœur qui

éclatait, et le ruisseau de larmes brûlantes qui traversait la broderie de son parement.

Arrivés aux lignes, ils les franchirent lorsque Rubantel eut dit quelques mots à l'oreille d'un chef de poste ; puis, à cent toises de là environ, le capitaine mit doucement Jaspin à terre, et lui jeta son manteau sur les épaules. Les autres officiers se cotisèrent et Rubantel glissa dans la poche de l'abbé le produit de la collecte.

Après quoi tous s'éloignèrent et rentrèrent au camp ; le pauvre abbé resta seul, abandonné dans l'ombre et le désert.

Un temps bien long se passa pour lui dans la prostration et l'immobilité. Tout ce qui lui arrivait dépassait son intelligence. Cependant, habitué à demander à Dieu la cause et l'explication de tout ce qu'il ne comprenait pas, le pauvre prêtre finit par recourir à ce guide suprême, et le premier usage qu'il fit de sa raison recouvrée, ce fut une prière fervente et naïve au Saint-Esprit. Le ciel lui répondit par la douce clarté du jour naissant ; un pâle bandeau s'étendit sur le front des collines, et le reflet des nuages roses dora les champs et illumina les eaux.

À mesure que se dissipait l'ombre, Jaspin sentait se dissiper aussi les ténèbres de son esprit. La fatigue morale faisait place à un sentiment de curiosité. Enfin reparut l'intelligence tout entière. Jaspin se rappela les malheurs et la fuite de Gérard, et comme son âme, son cœur et son cerveau ne lui servaient qu'à aimer, qu'à désirer, qu'à servir Gérard, Jaspin n'eut d'autre idée que d'aller retrouver son élève chez l'ennemi, puisqu'il était chez l'ennemi.

Il s'orienta, questionna les passants, adopta la grande route comme la plus sûre voie, et tourna vers Notre-Dame-de-Hall avec la constance et la régularité que met l'aiguille aimantée à regarder le Nord.

Peut-être, tandis qu'il marche ainsi, le lecteur nous saura-t-il gré de lui donner d'avance quelques nouvelles de Gérard.

Le comte n'était pas de ces pauvres victimes qu'on égorge sans résistance. Il avait donné beaucoup de peine à ses vain-

queurs, et bon nombre de grenadiers hollandais portaient sur leurs mains et leur visage les marques sanglantes de ses ongles et de ses éperons.

Toutefois, d'après l'ordre de Guillaume, on avait épargné sa vie, et la chaîne vivante des soldats l'avait porté hors de l'aqueduc à la réserve de cavalerie anglaise postée autour d'un bois qui couvrait, sur la droite, la route de Hall à Saint-Ghislain.

Là, comme il menaçait et frappait encore à tort et à travers dans son exaspération, les cavaliers, plus froids parce qu'ils n'avaient point participé à l'opération, se contentèrent de lui attacher étroitement les pieds et les mains avec des sangles de selle. On le prenait pour un prisonnier d'importance, et sa vie valant bien mille florins, on ménageait sa vie.

Nous savons qu'à l'arrivée du carrosse qui emportait la marquise, la cavalerie fut divisée en deux détachements, l'un pour l'avant-garde, l'autre à l'arrière. Gérard fut emmené par les cavaliers du premier détachement.

Il était résigné, un peu étourdi, car, avant qu'on l'eût attaché sur un cheval entre deux dragons anglais, il avait reçu plus d'une bourrade. Mais la fraîcheur de la nuit et les secousses du trot rétablirent un peu l'ordre dans ses idées. Et alors, il sentit l'horreur de sa situation. Qu'était devenue Antoinette au milieu de ces soldats ? Qu'étaient devenues l'abbaye tout entière et la marquise de Maintenon ? Plus d'une fois, malgré la rapidité de la course, malgré la douleur que lui causaient ses liens, Gérard essaya de se retourner sur son cheval, croyant voir en arrière, à l'horizon, l'incendie dévorer les bâtiments et les granges de Saint-Ghislain.

Mais chaque fois qu'il tournait la tête, le cavalier placé derrière lui présentait aux yeux la pointe de son sabre et le forçait à regarder en avant.

Gérard avait espéré, en entendant les coups de feu, qu'une rencontre avec les détachements français lui rendrait sa liberté. Mais son attente fut trompée : les Hollandais rentrèrent paisiblement à Soignies et Gérard vit passer sur le flanc des cavaliers

anglais une sorte de météore, un coursier rapide comme l'éclair qui devança toute la colonne et pénétra avec plusieurs aides-de-camp dans les rues sombres de la ville.

Ce cavalier, les Anglais le reconnurent bien à son passage ; Gérard les entendit répéter à voix basse, avec une sorte d'admiration : King William ! le roi Guillaume.

Le détachement dont Gérard faisait partie entra dans une vaste caserne, et les chevaux fumants se roulèrent sur l'épaisse litière des immenses écuries. Quant aux Anglais, ils burent leur bière et s'endormirent. Gérard fut emmené par quelques officiers ; on lui désigna une chambre, un lit ; on délia ses jambes et ses mains ; on lui offrit du vin et une soupe à la viande, et comme il refusa, l'officier chargé de sa garde prit pour lui ce souper dont il s'accommoda, puis se coucha dans un lit voisin de celui qu'on avait destiné pour Gérard.

Il dormit, cet Anglais – Gérard ne put fermer l'œil – il se leva – la porte de la chambre était gardée par des soldats – la fenêtre fermée et grillée. Nul espoir de fuite. Cette fin de nuit dura un siècle pour Gérard. La continuelle idée qu'Antoinette était perdue faillit le rendre fou.

Le lendemain, vers dix heures, après déjeuner, on vint le prendre pour le conduire chez le colonel du régiment anglais ; – il fit ses adieux à l'officier, son compagnon de chambre, et quatre cavaliers l'escortèrent jusqu'au logement de ce colonel.

Gérard s'aperçut qu'on allait traverser un grand jardin, au fond duquel se trouvait la maison. Les allées de ce jardin tournaient autour d'une pièce d'eau ; à droite un mur, à gauche une haie bordée d'un fossé donnant sur des prés semés de bouquets d'arbres. On côtoyait la pièce d'eau verte et profonde.

Gérard, tout en marchant, remarqua dans le pré, à gauche, des chevaux qui broutaient. Tant d'air et d'espace l'enivrèrent, un désir invincible, une rage de liberté montaient comme une flamme à son cerveau. Une longue épée provocante, qu'il voyait devant lui battre les jambes d'un des Anglais acheva de lui

tourner la tête ; il donna un violent coup d'épaule à son voisin de droite, et le jeta dans la pièce d'eau. Rapide comme la foudre, il tira du fourreau cette épée, et se jeta sur ses trois autres gardiens ; l'homme désarmé tomba. Gérard écarta le fer d'un troisième, en lui perçant la gorge d'outre en outre.

Quant au dernier, il le terrassa de ses deux mains robustes, lui arracha son épée qu'il brisa, l'étourdit d'un coup de pommeau sur le crâne, et franchissant la haie, le fossé, choisit un des chevaux, le meilleur, lui passa aux dents sa ceinture en guise de mors et de bride, sauta sur son dos, et le piquant furieusement, courut dans la direction d'un bois voisin, au fond duquel il disparut.

Il entendit crier pendant quelque temps, puis n'entendit plus rien. Des bûcherons effrayés l'avaient vu. Il changea de route et revint au grand chemin qu'il suivit pendant une heure ; le cheval, furieux, dévorait l'espace. Enfin il tomba sans haleine et sans vie. Gérard se jeta dans les marais et les fondrières, traversa plusieurs ponts, et ne voyant rien qui le poursuivît ou l'inquiât, il s'arrêta enfin, et reprit sa respiration.

Devant lui, à l'horizon, se dressaient plusieurs cochers ; vers lequel se diriger ? Gérard entra dans une métairie, questionna, et apprit qu'il se trouvait à deux lieues de Leuze, à trois de Soignies, à deux des lignes françaises ; il apprit aussi que le pays était calme, qu'on n'avait aperçu aux environs ni Français ni Hollandais, et alors, plein de joie et d'ardeur, il reprit la route, avec la certitude de toucher aux lignes avant une heure, et entama vigoureusement ses deux lieues.

Comme il traversait un petit pont sous une écluse pour abrégier la route, il entendit pousser un cri au-dessus de sa tête. Un homme, qu'il ne reconnut pas, marchait sur la berge, enveloppé d'un manteau d'officier français. Ce cri éveilla le cœur de Gérard en même temps que son oreille.

— Mon enfant ! dit cette voix.

— Jaspin ! s'écria Gérard en courant à son précepteur qu'il serra dans ses bras.

— Où allez-vous, malheureux ?

— Pardieu ! au camp.

— Vous allez à la mort !... on sait tout.

— Que sait-on ?

— Votre fuite, l'enlèvement d'Antoinette.

— Antoinette est enlevée ! s'écria le jeune homme en pâlis-
sant, par qui ?

— Quoi ! ce n'est pas par vous ?

Jaspin lui raconta tout ce qu'il avait appris de Rubantel, et l'opinion de toute l'armée, et les menaces de Louvois.

Ce nouveau coup faillit enlever à Gérard le peu de forces qui lui restaient. Cependant il songeait à la pauvre enfant et oubliait son honneur en péril.

— Antoinette disparue... répétait-il, déshonorée, tuée peut-être ! Mais on aurait trouvé son corps... Eh bien, disparue, ce serait encore un espoir qui me reste, ajouta l'infortuné.

Et il se dirigea de nouveau vers les lignes.

— Vous n'irez pas, dit Jaspin.

— Que dites-vous ?

— Je dis que si vous paraissez seulement au camp, le premier venu vous tuera d'un coup de mousquet.

— Êtes-vous fou ? répliqua Gérard, et seront-ils insensés eux-mêmes ? Si je reviens au camp, n'est-ce pas une preuve que je n'aurai point déserté ? Si j'eusse passé à l'ennemi, pourquoi revenir ?

— Mon enfant, par grâce, demeurez !

— Allons donc !... Quand le déshonneur est ici et la mort là-bas, vous supposez que j'hésite ! Quand là-bas je saurai ce qu'est devenue Antoinette ; quand là-bas je n'ai qu'à me montrer pour dissiper tout nuage, tout soupçon, je serais le plus lâche et le plus stupide des hommes, si dans un quart d'heure je n'étais pas rendu au camp français.

Jaspin se jeta tremblant à ses pieds.

— Avec Louvois on ne prouve rien ! disait-il, vous êtes

perdu, retardez...

— Pas d'une seconde.

— Ils vous attendent, vous dis-je, pour vous fusiller.

— Eh bien ! ils ne m'attendront pas longtemps. Jaspin, Antoinette est morte, ou déshonorée, ou au pouvoir de Louvois, – n'est-ce pas ?

— Hélas ! mon Dieu !

— En ce cas, ai-je autre chose à faire qu'à mourir, et à mourir vite ? Adieu !

Et malgré les larmes et les supplications de son précepteur, qui se traînait à ses pieds, le jeune homme, l'ayant embrassé tendrement, s'arracha de ses bras, et courut vers le camp français tête baissée dans la double ivresse de la fureur et du désespoir.

XXIII

Le cocher du roi Guillaume

La marquise n'avait pas vu sans inquiétude le départ précipité du roi. Elle comptait qu'il remonterait près d'elle, et qu'elle pourrait ajouter quelques bons coups de griffe à la triomphante riposte dont elle avait accablé Louvois.

Mais quand elle se vit seule, et qu'elle apprit les questions adressées par le roi à la supérieure, elle soupçonna, de la part du ministre, quelque invention diabolique dont l'effet avait détruit toute sa combinaison.

Elle sonne ses femmes, se lève, s'habille, s'installe auprès du feu, devant sa table. Manseau est appelé ; il raconte tout ce qu'il a entendu de l'entretien du roi avec la supérieure, et l'assurance que cette dernière a donnée du départ ou de la disparition d'Antoinette.

Au lieu de faire appeler la supérieure à son tour, la marquise réfléchit qu'elle sera bien plus forte en ne trahissant point son émotion par de la curiosité. Elle se contentera du rapport de Manseau. Manseau a entendu Louvois prononcer à plusieurs reprises le mot trahison ; le nom de Lavernie a été mêlé souvent à ces propos vifs de la part du roi comme de la part du ministre. Ces indications suffisent à la marquise pour éveiller dans son esprit les plus graves inquiétudes : à tout prix il faut savoir pourquoi le roi est retourné à Bethléem, au lieu de monter prendre congé.

Manseau répondit que Sa Majesté avait répété plusieurs fois : « Respectons le sommeil de madame la marquise. » Mais elle sait trop l'égoïsme du maître pour croire qu'il ait en effet voulu respecter son sommeil. D'un autre côté elle connaît aussi la délicatesse et l'horreur du roi pour les querelles entre la maîtresse et les ministres. Plus de doute ; s'il est parti de la sorte, c'est pour aller prendre à Bethléem des renseignements de la main de

Louvois.

La marquise se décida promptement.

— Montez à cheval, mon pauvre Manseau, dit-elle, et sans perdre une minute. Je sais bien que je vous fatigue, mais vous m'êtes trop attaché pour ne pas souffrir volontiers pour moi.

— Ma vie appartient à madame, répliqua Manseau, et mon cœur aussi.

— J'y compte, mon ami ; rendez-vous donc au camp. Écoutez, n'interrogez pas ; recueillez ce qui se dit, sachez ce qui a transpiré là-bas de ce qui nous est arrivé ici. Voyez, par exemple, pour avoir de bons renseignements, soit l'abbé Jaspin, un de mes amis, soit M. de Lavernie lui-même ; en un mot, ne rentrez pas à Saint-Ghislain sans avoir appris ce qu'avait le roi de si pressé pour partir avec tant de précipitation.

Manseau s'inclina et se dirigea vers la porte.

La marquise sonna encore.

Ce fut au tour de Nanon à paraître. Celle-ci apprit à sa maîtresse que tout allait selon ses désirs. La rentrée d'Antoinette s'était effectuée sans que nul l'eût aperçue ; et Antoinette, après un long évanouissement, avait repris ses sens dans la chambre même de Nanon, sans savoir où elle était. La vue du feu, le lit, des soins intelligents avaient câlmé son délire. Une torpeur profonde, prélude de la fièvre, envahissait les membres fatigués de la jeune fille. Quelques mots sans suite et sans signification, le nom de Gérard, surtout, s'échappaient à chaque instant de ses lèvres. Nanon avait fermé sa porte, gardé la clé, renvoyé les femmes dont la plupart, d'ailleurs, étaient couchées depuis longtemps. Et elle venait prendre de nouveaux ordres, tout en demandant pardon, encore une fois, pour les horribles péchés que le diable l'avait forcée de commettre.

Madame de Maintenon admira cette douceur de ma mie Balbien, et s'applaudit intérieurement des crimes de sa servante. Nanon faisait payer trop cher son innocence pour qu'on la regrettât beaucoup.

La marquise s'étonnait de n'avoir pas encore entendu partir le cheval de Manseau, lorsque la porte se rouvrit et le maître-d'hôtel parut.

— Encore ici, Manseau ?

— Oui, madame, j'allais partir quand on m'a retenu pour une singulière contestation.

— Quoi donc, Manseau ?

— Madame sait bien qu'un cocher hollandais l'a ramenée ici.

— Oui, certes, je le sais.

— Eh bien, madame, ce n'est pas un cocher, c'est un démon enragé.

— N'est-il pas content ? ne l'a-t-on pas bien traité ?

— Madame, tout ce qu'on lui a offert, il l'a refusé.

— Il a droit à mon meilleur vin, Manseau.

— Madame, je lui ai fait servir le vin du roi, il n'a pas voulu le boire.

— Il est difficile. Peut-être eût-il préféré la bière ; mais vous n'en avez point, je crois ?

— Il a refusé de trinquer avec votre cocher et vos laquais, qui lui faisaient mille civilités, il faut bien le dire, car on le regardait comme un dieu pour avoir ramené ici madame. Eh bien, rien n'a fait. Il a repoussé flacons et verres, et refusé toutes les santés, excepté la vôtre et celle du roi Guillaume.

— Eh mais ! je n'ai pas à me plaindre, Manseau, ce garçon est galant.

— Oui, mais les nôtres se sont fâchés et ont voulu le faire boire à la santé du roi de France.

— Ce sont des drôles, et des gens inhospitaliers. Cet homme n'est pas sujet français. Il est mon hôte, on lui devait des égards, des respects.

— Oh ! madame, il s'est bien fait respecter lui-même, allez ; il a repoussé, vous ai-je dit, le verre qu'on lui tendait ; mais en même temps, du même bras, il a jeté votre cocher par la fenêtre.

— Oh ! oh !...

— Et comme les laquais voulaient venger leur camarade, il a pris l'un d'eux et s'en sert pour battre les autres.

La marquise se mit à rire.

— Que voulez-vous que je fasse à cela ? dit-elle, me réclamez-vous pour mettre le holà ?

— Non, madame, mais...

— Eh bien, laissez-le battre un peu ces créatures inciviles, si cela l'amuse ; nous lui avons des obligations.

— Oh ! s'il ne s'agissait que de l'échine de ces drôles, je ne dérangerais pas madame ; mais c'est qu'il n'est pas encore content.

— Que veut-il ? s'en aller, peut-être ? Au fait, s'il s'ennuie d'être absent de son pays et s'il ne trouve pas mon vin meilleur que le caractère de mes gens, qu'on lui donne dix louis, trente louis, et qu'il parte.

— C'est tout le contraire qu'il réclame, madame, il veut vous voir et s'étonne que vous ne l'ayez pas encore mandé.

— Bah ! s'écria la marquise étonnée. Au fait, j'ai peut-être manqué de politesse. Oui, j'aurais dû remercier ce garçon moi-même, ne fût-ce que par égard pour son maître. En une circonstance pareille, ce cocher peut revendiquer les droits d'un ambassadeur. Et puis, c'est peut-être une âme délicate qui préfère un mot gracieux à un rouleau d'or : faites-le monter, Manseau.

— Gardez-vous-en bien, madame, vous ne savez pas quel est cet homme-là ; je le crois fou.

— Bon... parce qu'il demande à me voir ? Faites-le entrer, vous dis-je.

— Eh ! madame, s'il faut vous l'avouer, il s'est récréé sur votre mauvais cœur, sur votre incivilité. Quand je souperai à Saint-Ghislain, a-t-il dit, ce ne sera point dans la cuisine avec les valets, ce sera dans le réfectoire de madame de Maintenon, avec elle ; qu'en pensez-vous maintenant, est-il dans son bon sens, ce cocher-là ?

La marquise ouvrit des yeux effarés, la prétention lui semblait

exorbitante.

— Qu'en faut-il faire ? demanda le maître-d'hôtel, il mène grand bruit en bas, et, moi parti, nul n'aura plus d'autorité sur lui ; car je pense bien que madame ne veut pas qu'on use de rigueur.

Elle réfléchit un moment ; puis, comme frappée d'une idée subite :

— Quel homme est-ce ? dit-elle.

— Un grand, gros, un vigoureux homme.

— Son âge ?

— Plutôt soixante que cinquante.

— À cet âge-là, le fou lui-même est raisonnable ; d'ailleurs Guillaume III ne m'eût pas confiée seule à un fou... Décidément faites monter cet homme.

— Oh ! madame.

— Et partez sans retard pour Bethléem, ajouta la marquise, dont l'accent était irrésistible dans le commandement, sans rien perdre de sa douceur et de son calme.

Manseau obéit. Nanon croisa ses bras sur sa large poitrine, comme si elle eût voulu montrer qu'elle suffirait à défendre sa maîtresse au besoin contre le colosse de Rhodes.

Quelques instants après, on entendit dans l'escalier de service un pas lent et lourd, et la marquise vit entrer, derrière un laquais qui éclairait de mauvaise humeur, l'homme gros et grand dont Manseau avait parlé à sa maîtresse.

Madame de Maintenon avait fait allumer quelques bougies : à l'abri de son vaste paravent, elle regardait le visage du visiteur, éclairé par une double lumière.

Celui-ci entra sans embarras, sans bruit, sans gêne. Il était vêtu d'un simple habit de drap vert, son linge était blanc et fin, ses bottes, armées d'éperons, eussent indiqué plutôt le piqueur que le cocher ; mais, dans la tournure raide et calme, dans l'es-pèce d'aisance régulière avec laquelle cette grosse masse se balançait, rien ne désignait l'homme habitué à servir d'autres

hommes, et, si de l'habit, d'après lequel on juge le maître d'un laquais, l'examen remontait aux yeux, d'après lesquels on juge le laquais lui-même, le cocher de Guillaume III, avec son regard ferme et profond, ressemblait beaucoup à un homme libre.

La marquise embrassa tous ces détails du premier coup d'œil.

L'homme fit quelques pas sur le tapis.

— Il n'est point ivre, pensa-t-elle.

Elle lui sourit avec tout son charme. Il inclina doucement la tête pour la saluer.

— Un salut hollandais, pensa-t-elle ; mais enfin, c'est un salut.

Le nouveau venu se tourna vers le laquais, qui demeurait béant, consterné de voir ainsi sourire sa maîtresse à un rustre. Et le rustre sut donner une si singulière expression à son regard, que le laquais reprit son flambeau et sortit.

— Il n'est pas fou, pensa la marquise ; mais que va-t-il me dire, à présent qu'il m'a vue ?

L'étranger, sans la quitter des yeux un moment :

— Voilà donc celle qu'on appelle la marquise de Mainte-non ! dit-il d'une voix douce, empreinte de cet accent du Nord, que la marquise avait remarqué, plus léger peut-être, chez Guillaume III.

— Eh bien, mon ami, répliqua-t-elle, avec affabilité, c'est moi. J'eusse voulu vous voir plus tôt, mais j'étais encore souffrante. Je m'étais couchée.

— Une illustre dame, continua tout haut le Hollandais poursuivant son idée et sa contemplation mélancolique, — une ennemie de Louvois !

— Oh ! se dit la marquise, voilà un sujet de conversation compromettant, si l'interlocuteur n'était un cocher. Rompons. — Que désirez-vous de moi, mon ami ? Des remerciements, je vous les dois sincères ; un témoignage de ma reconnaissance, vous l'aurez.

Elle allongea discrètement sa main vers une bourse placée sur

sa table. Cette bourse contenait plus de trente louis ; mais cet homme avait si peu l'air même d'un cocher du roi, que la marquise hésita, et rougit d'offrir si peu.

Cependant sa main s'étendait chargée de la bourse. L'étranger écarta doucement cette belle main avec la sienne, et répondit :

— Non.

— Que disais-je à Manseau, pensa la marquise, c'est une âme délicate !

— C'est moi qui vous apporte de l'argent, continua l'étranger, sans cesser de regarder avec la même expression curieuse et bienveillante.

— Vous m'apportez de l'argent ? répéta la marquise qui craignit d'avoir mal entendu, et regarda Nanon comme pour s'en convaincre par l'aspect de sa physionomie.

Nanon, enchantée d'être consultée, intervint dans le dialogue par une exclamation bruyante.

— De l'argent à madame ! dit-elle avec les airs rogues de son temps de candeur.

Le Hollandais fut tiré de sa contemplation par l'éclat de cette voix. Il se retourna et lança sur mademoiselle Balbien un regard pareil à celui dont il avait congédié le laquais. Mais le métal Balbien était plus dur ; le regard s'émoussa. La vieille fille ne sortit pas. Alors notre homme, s'adressant à la maîtresse :

— Renvoyez cette femme, dit-il tranquillement ; je veux vous parler à vous seule.

Mademoiselle Balbien passa du sourire au rire violent, mais elle fut bien surprise, quand sa maîtresse, obéissant au regard opiniâtre du Hollandais :

— Sortez, ma mie, dit-elle.

Nanon rougit de colère et sortit en fermant violemment la porte. Le Hollandais remercia la marquise par un geste plein d'aménité, puis avança un fauteuil et s'assit, naturellement, sans brusquerie.

— Je disais donc, reprit-il, que je vous apporte de l'argent.

— Il est fou, se dit la marquise, et je suis seule avec lui.

Elle rapprocha d'elle sa sonnette.

— On dit, poursuivit le Hollandais avec une voix émue, que vous avez fondé en France un asile pour les jeunes filles orphelines, pour les enfants pauvres. C'est bien, cela, voilà une véritable idée de reine. Au fait, à vrai dire, vous êtes reine, et vous devriez être couronnée sans les manœuvres de ce scélérat qu'on nomme Louvois. — Que c'est beau de recueillir les enfants abandonnés, de les nourrir, de les caresser... vous les caressez quelquefois, n'est-ce pas ?... Eh bien, Guillaume me disait l'autre jour...

— Guillaume ? s'écria la marquise choquée de la familiarité avec laquelle ce cocher traitait ce roi.

— Oui, mon ami Guillaume, dit flegmatiquement le Hollandais, qu'y a-t-il d'étonnant ?

— Ah ça, monsieur, qui êtes-vous, demanda madame de Maintenon stupéfaite.

— Je suis l'ami de Guillaume, ne vous l'a-t-il pas dit ?

— Sa Majesté a dit qu'elle m'enverrait quelqu'un mais plus tard.

— Eh bien ! ce quelqu'un, c'est moi, et plus tôt.

— Vous n'êtes donc pas... un de ses soldats ?

— Non.

— Un serviteur ?

— Non.

— Un cocher du roi, enfin ? s'écria la marquise impatientée.

Le Hollandais, sans se fâcher et sans sourire :

— Je suis tout ce qu'il faut que je sois pour être l'ami de Guillaume, dit-il, et je vous apporte de quoi aider un peu votre maison de Saint-Cyr, où l'on retire les pauvres filles, et qui manque d'argent, je le sais, parce que ce coquin de Louvois dépense tout pour la guerre. Je donne un million. Prêtez-moi une plume, que je vous fasse un billet payable à Rotterdam.

La marquise pétrifiée regarda cet homme à son tour avec une

expression d'inquiétude et d'admiration qui traduisait fidèlement tous les sentiments de son âme. Inquiétude d'avoir affaire à un de ces fous raisonnables dont l'entretien est une mystification perpétuelle. Admiration d'un caractère qu'elle espérait avoir découvert neuf et fort, parmi toutes les banalités qui l'assiégeaient chaque jour.

— Mais, monsieur, dit-elle, vous êtes donc bien riche ?

— Très riche.

— Un million !...

— J'en ai prêté cinq à Guillaume pour vous faire la guerre : il m'en reste quarante-cinq, j'en peux bien donner un pour les pauvres petits enfants.

Le Hollandais ne prononçait jamais le mot *enfant* sans que sa voix devînt triste, oppressée. La marquise se rappela que Guillaume lui avait annoncé un homme malheureux à consoler.

— Pour aimer à ce point les enfants, dit-elle en interrogeant le visage de son interlocuteur, il faut que vous soyez un heureux père.

Il tressaillit ; puis, après s'être remis :

— Ma femme avait un enfant, dit-il froidement. Quant à moi, je ne suis pas un père, — je suis un homme malheureux.

— Pourquoi plaiguez-vous si tendrement les enfants abandonnés ?

— Parce que l'enfant de ma femme est mort ou abandonné.

— Et votre femme... a dû souffrir ?

— Elle ne souffre plus, — je l'ai tuée.

La marquise jeta un cri, et regarda épouvantée cette figure qui s'était éclairée d'un feu sinistre ; mais la charité l'emporta chez elle sur la terreur. Elle se leva, s'approcha de cet homme qu'elle voyait souffrir, et lui tendit la main.

Van Graaft ouvrit son cœur à cette intelligente consolatrice. Il ne lui cacha rien de son malheur, de son crime, de ses remords. Et après avoir accusé sa femme, après l'avoir pleurée, après avoir demandé au ciel une vengeance terrible contre Brossmann, l'au-

teur de tant de maux :

— Je me suis confié à vous, dit-il, madame, parce que mon ennemi est le vôtre, parce que vous pouvez m'aider à le punir, parce que le Brossmann d'autrefois s'appelle Louvois, et que je l'eusse déjà tué si je n'avais l'idée qu'il sait ce qu'est devenu le pauvre enfant d'Éléonore.

— Louvois ! s'écria la marquise ; c'est Louvois ! ô justice divine... mais alors, monsieur, quel âge aurait votre enfant ? cet enfant perdu ?...

— Il y a dix-huit ans que ma femme est morte.

La marquise sentit comme un voile se déchirer devant ses yeux. Pourquoi tant de persécutions, tant de mystères, tant de haine et de soins que Louvois versait sur Antoinette ?

— Oh ! s'écria-t-elle, tandis qu'il cherche mon secret, n'aurais-je pas découvert le sien ?

Elle achevait à peine de formuler cette pensée, qu'on entendit un cheval galoper sur le pavé de la cour.

— Monsieur, dit-elle à Van Graaft, je crois que vous avez eu raison de vous adresser à moi. — Mais, pardon, voici mon maître-d'hôtel qui vient me dire l'effet qu'a produit votre expédition de tantôt.

Manseau entra.

— Eh bien ? dit-elle.

— Eh bien, madame, il n'est bruit dans le camp que de la trahison de M. de Lavernie qu'on accuse d'avoir introduit les Hollandais dans Saint-Ghislain afin d'enlever sa maîtresse.

— Oh ! dit la marquise, lui, un traître !... Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, monsieur ? demanda-t-elle à Van Graaft, qu'un officier français ait livré Saint-Ghislain au roi d'Angleterre ?

— Ce n'est pas vrai, répliqua le Hollandais.

— Mais, madame, ce qui accrédite ce bruit, continua Manseau, c'est la disparition de M. de Lavernie.

— Il n'est pas encore rentré au camp ? dit la marquise avec effroi.

— On ne l’a pas revu depuis huit heures du soir.

— Oh ! le malheureux, qu’est-il devenu ? — Monsieur, est-ce que vos soldats auraient tué un officier en pénétrant dans le couvent ?

— Tué, non, pris, oui.

— Il est pris, qu’en a-t-on fait ?

— On l’aura conduit au rendez-vous général à Soignies. J’ai entendu Guillaume en donner l’ordre.

— Mais, madame, s’écria Manseau, il suffirait de dire cela au roi...

— Manseau, silence ! Quant à vous, monsieur, il faut me rendre un service signalé.

— Dites.

— Il faut supplier le roi Guillaume de me renvoyer à l’instant même ce prisonnier ; monsieur, vous ne savez pas de quel prix ce service sera pour moi ; tenez, monsieur, ramenez-moi cet officier demain, et je vous promets... je vous promets...

— Si vous pouviez me promettre de forcer Louvois à retrouver l’enfant...

— Eh bien !... peut-être !...

Le colosse chancela sur sa large base. Il passa une main sur son front, et d’une voix brève qu’il s’efforçait de rendre calme :

— Un cheval ! dit-il. — Madame, à demain !

XXIV

Tel qui rit vendredi...

À l'heure où Gérard culbutait dans le petit jardin de Soignies ses quatre gardiens pour recouvrer sa liberté, le tambour appelait sur la place d'armes générale, devant Mons, les officiers et les chefs de corps convoqués par ordre du ministre de la guerre.

Louvois, toujours pressé quand il s'agissait d'une vengeance ou d'une sévérité, sortit de son quartier, un rouleau à la main, et se rendit à l'appel.

Quand il vit les rangs assez nombreux pour qu'on pût dire que toute l'armée était représentée par ses officiers, il déploya son ordre du jour et le lut.

Un silence glacial régnait parmi les groupes de ces braves gentilshommes, qui savaient à peu près tout le contenu de ce papier ; c'était leur déshonneur à tous : dans une armée, le fort et le faible, l'honnête et le méchant, le vaillant et le timide, sont solidaires comme les membres d'un même corps.

Parmi les plus consternés on remarquait ces braves cheval-légers, au blason desquels la trahison d'un seul imprimait une tache. Rubantel, habitué à marcher le premier à la parade, au feu, aux réceptions solennelles, se cachait en cette occasion derrière les moindres officiers, et déchiquetait les ganses d'or de son épée.

Louvois lut, de sa forte voix plus que jamais accentuée :

Louis, etc.

Ayant appris et reconnu par nous-même, que l'un des lieutenants de notre corps de cheval-légers, le sieur de Lavernie, a quitté son poste et disparu dans la soirée du 9 avril ; sachant en outre, de source certaine, qu'il a passé à l'ennemi : crime de haute trahison qui n'est peut-être pas le plus odieux de ses crimes, ni le premier, puisqu'une fois déjà nous avons daigné lui

faire grâce, nous déclarons ledit Lavernie déchu de ses grades, commandement, et dégradé de noblesse, ordonnons à tous chefs de corps de nos armées de lui courir sus et de l'appréhender au corps en quelque endroit qu'il se trouve.

Mandons et ordonnons à tout officier ou soldat de nos troupes de le livrer au prévôt du régiment pour qu'il en soit fait prompte et bonne justice.

Et sera ledit Lavernie passé immédiatement par les armes, sans recours ni appel ; ladite exécution se pouvant faire en tel endroit qu'il plaira au commandant à qui elle écherra, car tel est notre bon plaisir.

Ces lugubres formules dictées par une haine effrénée n'indignèrent pourtant personne – le sentiment de l'honneur est si puissant dans un cœur français qu'il y étouffe toute miséricorde – et que la férocité envers un traître s'appelle devoir.

Toute l'assemblée s'écoula en silence. Les officiers n'avaient été occupés, pendant la lecture, que du soin d'écarter les soldats qui eussent pu l'entendre. On vit les chefs des gardes, des mousquetaires et des gendarmes s'approcher de Rubantel et des cheveu-légers pour leur faire les compliments de condoléance, ainsi qu'en un jour de funérailles. Effectivement, c'était pour le régiment les funérailles de son honneur.

On fit bien cette réflexion tout bas, et Rubantel la fit tout le premier, que les termes de l'ordre du jour étaient violents, passionnés, cruels ; que cette injonction de livrer un officier supérieur au premier soldat brutal était une aggravation de peine douloureuse pour le corps d'officiers ; qu'il était bien dur de forcer un commandant à faire exécuter comme un bourreau, sans jugement et sans appel, le malheureux ainsi flétri ; qu'enfin cette chose relative à l'exécution était inhumaine et odieuse, parce qu'elle autorisait la mort violente d'un homme, au premier endroit que choisirait le caprice d'un chef de corps ; qu'ainsi, M. de Louvois, par exemple, dont la haine pour le condamné était si

connue, pouvait choisir pour faire exécuter la sentence l'endroit même où le condamné aurait des parents ou des amis.

Tout cela, disons-nous, parut excessif ; mais le hideux au moral retomba sur Louvois, dont on reconnaissait la plume trempée de sang et de fiel.

Quant au lugubre de la pratique, les officiers s'en préoccupèrent beaucoup moins, pensant bien que Lavernie, puisqu'il s'était enfui, savait assez ce qu'il faisait, et ne s'exposerait point, par un retour insensé, à l'application de toutes les sévérités de l'ordre du jour.

Chacun retourna en son quartier ou à son poste, et après cet ordre du jour du prévôt, M. de Vauban lut le sien, qui heureusement effaça dans tous les esprits les sinistres impressions de l'autre, car il promettait pour le soir même une attaque décisive sur le dernier des ouvrages défendables de la place.

Mais Louvois savait aussi bien que tout le monde la portée du coup qu'il venait de frapper. Assurément il ne comptait pas sur l'exécution à mort de Lavernie. Un tel bonheur dépassait ses espérances. Mais il avait dégradé, avili, souillé à jamais son ennemi : c'était bien plus que de l'avoir tué. En outre, pour comble de succès, la ruine de Lavernie était consommée de l'aveu du roi, avec sa signature, avec l'assentiment tacite de l'armée entière ; Louvois faisait son devoir en se vengeant. Il égorgeait son ennemi avec le couteau de la loi. Et madame de Maintenon tant de fois rebelle, tant de fois victorieuse dans ses luttes à propos de Lavernie ; madame de Maintenon, qui depuis quelques jours commençait à éteindre son feu, comme Mons, allait enfin, de par Louvois et la justice, se voir contrainte de répéter : À mort mon protégé ! à mort le traître !

La question d'Antoinette était peu de chose à côté de tout cela. D'ailleurs, pourquoi se fût-il inquiété d'Antoinette ? Quoi de plus avantageux que l'enlèvement de cette jeune fille par Lavernie ? Eh bien, mais Louvois n'aimait pas assez Antoinette pour s'offenser de sa fuite avec Gérard ; il ne haïssait pas assez

Gérard pour trouver mauvais qu'il exposât Antoinette. C'était madame de Maintenon que Louvois craignait, haïssait et voulait frapper ; quant aux autres, que lui importait ?

— Qu'ils soient heureux, se disait-il, et qu'ils me bénissent : deux bénédictions d'honnêtes gens, c'est autant de gagné sur l'enfer.

Aussi le ministre regardait-il cette affaire comme finie et bien finie ; c'était à ses yeux un solde général. Il eût volontiers écrit à côté du nom de Lavernie ces mots du Vénitien qui fit tuer Foscari : *l'ha pagata* : Payé.

Peut-être ces explications auront-elles suffi pour faire comprendre toute la sérénité insolente qui éclatait sur le visage de Louvois, quand il rentra au quartier-général, après cette première partie de l'exécution de Gérard.

— Récapitulons, se dit-il. J'avais trois ennemis sérieux : la marquise – celle-là dure toujours, mais nous arriverons peu à peu, patience, – puis Lavernie et Belair. Le premier ne compte plus ; quant à l'autre, il ne doit plus compter à l'heure qu'il est. Couple charmant. *Arcades ambo*, dit Louvois en ricanant. Eh ! eh ! on sait encore son latin.

Cette gaîté du ministre était lugubre ; elle lui fit peur à lui-même.

— Oh ! oh ! se dit-il soudain en éteignant ce triste sourire sur son visage. C'est aujourd'hui vendredi, pas tant de joie.

Il leva la tête, et aperçut à dix pas de lui une sorte de gymnaste qui entassait révérences sur révérences, comme des culbutes ou comme la roue d'un savoyard.

— Je connais ces platitudes-là, ce me semble, grommela Louvois entre ses dents. Il n'y a qu'un homme au monde capable de baiser ainsi la terre à chaque salut qu'il fait. Oui, pardieu, c'est mon Desbuttes.

— Moi-même, répliqua le petit grotesque en minaudant, moi l'humble serviteur de M. le marquis.

— Bonjour, dit Louvois ; vous m'avez entendu, n'est-ce

pas ?

— Mais à peu près, monseigneur.

— J’admiraïs comment vous faites, mon cher M. Desbuttes, pour toucher ainsi du nez le sol sans plier les genoux. C’est une spécialité, savez-vous.

— Monseigneur est trop bon.

— C’est d’autant plus remarquable que vous n’avez presque pas de nez.

— Monseigneur a daigné le remarquer ?

— Il est vrai que vous n’avez pas du tout de jambes ; le buste est long – qu’il se baisse – et voilà le nez à terre ! c’est très fort.

— En vérité, dit Desbuttes un peu effarouché, monseigneur me fait l’honneur d’être aujourd’hui d’une humeur charmante.

Le front de Louvois se plissa.

— C’est vrai, trop gai, trop gai, murmura-t-il. – Causons affaires. Eh bien ?

— Eh bien ! monseigneur, si Votre Grandeur veut me questionner...

— On dit Votre Grandeur aux évêques, monsieur Desbuttes.

— Pardon, monseigneur.

— Voyons, que me rapportez-vous de ce voyage ?

— Rien pour le présent, monseigneur, mais beaucoup en espérances.

— Quoi donc ?

— Monseigneur... je ne vous parlerai pas de certaines privautés entre mon parrain et ma marraine... car je sais maintenant à quoi m’en tenir... j’ai des preuves... c’est constaté.

Et il tendit à Louvois quelques papiers que celui-ci parcourut vite et sans intérêt.

— On pourra s’en servir, dit-il. Cette date coïncide avec certain voyage...

— D’une dame qui a été vue aux environs de Gibry, et même de Lavernie... une dame parisienne. Voici quelques documents.

Et il offrit encore au ministre des papiers sur lesquels Louvois

fondit comme un vautour.

— Oui, murmura-t-il en les lisant ; oui, mais cela ne prouve rien ; qu'elle ait été à Lavernie à cette époque... elle ne le nie point.

Desbuttes tendit un autre papier.

— Qu'est-ce que cela ?

— L'acte de naissance de M. de Lavernie à la date du voyage de cette dame parisienne.

— Oui, dit Louvois, mais qu'en puis-je induire ? Parlons un peu de vos espérances. Sur quoi reposent-elles ?

— Monseigneur, elles reposent sur un certain vieillard, le chirurgien qui assista madame de Lavernie en couches.

— Eh bien ! quoi ?

— Ah ! dame, monseigneur, cet homme-là est à moitié idiot et à moitié mort ; mais, si nous avons le bonheur qu'il eût pendant deux heures l'étrange mémoire que je lui ai vue pendant cinq minutes, et qu'il vécût assez pour vous écrire ce qu'il raconte si ingénieusement en ses moments lucides, — ma foi, monseigneur, vous m'auriez donné une mission qui vous rapporterait de gros bénéfices, et à moi de beaux gages, — bien que j'aie, je l'avoue, dépensé beaucoup d'argent dans cette tournée.

— Qu'est-ce donc, bon Dieu ! que cette trouvaille ?

— Tout bonnement ce peu de mots que le vieux fou m'a lâchés à l'oreille. Il faut vous dire que je parlais avec lui de la fortune de M. de Lavernie, pour le faire causer : « Ah ! si l'on savait à la cour, m'a-t-il dit en clignant ses yeux éraillés, ce que je sais de la naissance du jeune monsieur le comte !... »

— Eh ! que sait-il ? s'écria Louvois avidement.

— Voilà ! que sait-il ? J'ai eu beau le presser, le pousser, le secouer, pour exprimer quelques gouttes de plus, — rien ! — la cervelle s'était congelée. J'ai pourtant dépensé beaucoup pour le séduire...

— Il fallait attendre, malheureux !

— Monseigneur, j'ai attendu plusieurs jours, guettant tou-

jours le retour des idées : la seule chose que j'aie pu arracher encore, c'est que ce brave homme tenait ce qu'il dit savoir du feu comte de Lavernie, qui l'avait consulté à la mort de son premier fils.

— Consulté sur quoi ?

— Voilà ; sur quoi ? il s'est arrêté là, et *subito* congélation du *cerebrum*, comme on dit en médecine.

— Vous êtes bien heureux, monsieur, de savoir comment on parle en médecine, dit Louvois d'un ton bourru ; mais j'eusse aimé mieux savoir comment parle ce chirurgien.

— À force de m'envoyer là-bas avec une bourse garnie, monseigneur le saura peut-être.

— Vous êtes un fat, s'écria Louvois en se sculptant les doigts avec les dents et les ongles... Oh ! que l'homme est une brute mal faite... Oh !... la fenêtre, la fenêtre au cœur !...

En disant ces mots, Louvois jeta un regard à la dérobée sur Desbuttes, qui baissait modestement les yeux et lui fit une haineuse et méprisante grimace.

— Ainsi, dit-il impatiemment, c'est tout ce que vous avez recueilli ?

— Hélas, monseigneur, malgré mes dépenses...

— Absolument tout ?

Desbuttes ouvrit ses mains en signe de vide.

Louvois poussa un soupir.

— C'est égal, se dit-il, voilà un commencement. Cessons de parler de mes affaires ; passons aux vôtres. Avez-vous eu plus de bonheur que moi, en passant à Paris, pour surveiller votre femme ?

— Mais oui, monseigneur. — Oh ! d'abord, moi j'ai de la chance.

— Vous avez acquis la certitude que votre femme est innocente, sans doute ?

— Au contraire, monseigneur, s'écria Desbuttes avec satisfaction — criminelle, tout à fait criminelle, prouvé !...

— Quoi ? le flagrant-délit ? Pauvre M. Desbutes.

— Hélas ! non, monseigneur, je n'ai pu y réussir, malgré tous mes efforts, et je commençais à douter de mon bon droit, quand tout à coup, voyez, monseigneur, quelle chance ! il m'est tombé, je ne sais d'où, du ciel, probablement, une lettre écrite à ma femme, avant qu'elle fût ma femme, par ce Belair ; oh ! une lettre, monseigneur, à faire pendre l'un et à brûler l'autre. Mon Dieu ! que la police est donc bien faite !

— N'est-ce pas ? alors qu'est-il résulté ?

— J'ai communiqué cette lettre à un commissaire de mes amis – que j'avais connu à l'archevêché pour l'affaire des culottes... monseigneur se rappelle...

— Oui, oui, eh bien ?

— Eh bien, monseigneur, ce galant homme a pris chaudement parti pour mon honneur : et à l'heure qu'il est ma femme...

— A été admonestée, j'espère.

— Oh ! mieux que cela, monseigneur, elle est à la Bastille. Louvois froidement :

— C'est un peu sévère, dit-il, mais la loi est positive... et le complice... M. Belair ?

— Ah ! monseigneur... celui-là ne s'est pas laissé arrêter, il a coiffé le commissaire avec une guitare qu'il tenait, et s'est enfui. On le retrouvera.

Louvois frappa violemment sur la table.

— Le commissaire votre ami est un bêtête, s'écria-t-il ; mais, comme vous disiez, on retrouvera le virtuose. Quoi qu'il en soit, vous êtes satisfait, n'est-ce pas ? Votre femme est punie, réclamez-vous encore quelque chose ?

— Monseigneur... rien absolument... que vos bonnes grâces.

— Vous les avez.

— Et une petite note...

— Donnez. Je vous ferai passer les fonds.

— En temps utile, murmura Desbutes, c'est lui qui me l'a appris.

Puis tout haut :

— Monseigneur verra quel zèle et quelle économie j'ai apportés.

— J'apprécierai, répliqua le ministre en mettant la note dans sa poche.

Desbutes soupira, il savait trop bien la valeur de ce mot dilatoire.

En ce moment, le médecin Séron entra pour prévenir Louvois que le roi se disposait à partir pour Saint-Ghislain ; que ses carrosses étaient prêts.

— À Saint-Ghislain ! il irait sans moi ! Oh non !

Et Louvois aussitôt demanda son chapeau, ses gants et des chevaux.

Le médecin tenait sur un plateau le verre d'eau de Forges ; Louvois allongea la main pour le prendre.

— Donnez, dit-il, mon bon Séron.

— Non pas, fit le sombre médecin, je reprends mon eau.

Et il retira le verre.

— Êtes-vous fou, Séron, vous me faites perdre mon temps.

— Non, monseigneur, cette eau n'est efficace que pour les gens calmes. Je vous vois trop agité pour boire.

— Eh ! si je ne buvais mon eau de Forges que dans mes jours de calme, je n'en boirais jamais. Donnez, donnez... Si c'est de l'eau sur du feu, tant mieux.

— C'est de l'huile sur du feu, monseigneur.

— Eh bien ! je n'en brûlerai que plus vite. Oh ! puissé-je brûler si fort, que j'incendie autour de moi tout ce qui gêne mon édifice.

Il but avidement, prit son portefeuille, et courut à ses chevaux.

Puis, se tournant vers Desbutes, qu'il avait oublié un moment, et qui attendait quelque retour au mot : j'apprécierai.

— Partez, dit-il, je n'ai plus affaire de vous. Bonjour.

Desbutes s'inclina jusqu'à terre, enchanté d'avoir caché son visage bouffi de contentement.

Comme il arrivait aux lignes sur son cheval, avec force réflexions lugubres et un ennui profond de sa grandeur, un homme couvert de poussière et de sueur, égaré, haletant, éperdu, l'arrêta, pour lui dire d'une voix qui n'avait plus rien d'humain :

— Lavernie, monsieur... Gérard, monsieur, où est Gérard ?...

— Mon parrain !... s'écria Desbuttes en arrêtant son cheval, sous les pieds duquel se précipitait le pauvre abbé... Quoi !... il ne me reconnaît pas... Mon parrain... c'est moi... Que regarde-t-il donc avec ces yeux effrayants ?

L'abbé lui montra d'une main tremblante un groupe de soldats et d'officiers qui s'assemblaient tumultueusement autour d'un homme debout et désarmé.

— Que font ces gens-là ? dit Desbuttes.

— Là-bas ! là-bas !... c'est lui, répliqua Jaspin. Oh ! moi vivant, ils ne le tueront pas.

Et le pauvre abbé reprit sa course folle, chancelante, en criant :

— Grâce ! grâce ! attendez !... j'arriverai !

— Voyons un peu ce que cela signifie, dit Desbuttes, qui mit son cheval au trot pour suivre Jaspin, cela me distraira peut-être un peu.

Comment Louvois se repentit d'avoir ri trop vite

Le roi venait d'entre chez la marquise à Saint-Ghislain. Autour de lui s'empressaient tous les serviteurs de madame de Maintenon. Parmi ces officieux si zélés se faisait remarquer mademoiselle Balbien à qui Sa Majesté d'ordinaire si gracieuse n'accorda qu'un demi-sourire, – le quart à peu près de la faveur quotidienne, ce qui indiquait à tous de combien de degrés avait pu baisser depuis la veille le crédit de la maîtresse.

Le roi était en effet soucieux, sombre. Il évitait de regarder en face madame de Maintenon. Celle-ci, polie et prévenante selon sa coutume, affectait plus de mansuétude encore et moins d'empressement. Cette tactique, à laquelle le roi ne faisait pas assez d'attention, dénote presque toujours chez les femmes fortes la certitude tacite qu'elles ont d'un droit et l'intention de le faire valoir en temps utile, – comme eût dit Desbuttes.

On offrit au roi quelques pâtisseries maigres qu'il accepta, mais sans leur accorder l'attention toute distinguée dont il les favorisait d'habitude. Et il n'eut pas plus tôt effleuré l'un des gâteaux, qu'il le replaça sur le plateau de Chine, en regardant Nanon pour qu'elle desservît.

La vieille fille obéit et sortit de la chambre, non sans avoir échangé avec sa maîtresse un regard furtif qui, chez la marquise, signifiait : *Souvenez-vous de mes ordres*, et chez Nanon : *Soyez tranquille*.

À peine les deux époux royaux furent-ils seuls :

— Je ne vous demande pas, madame, dit le roi, si vous êtes remise de vos frayeurs d'hier, votre visage annonce une parfaite santé d'esprit et de corps.

— Oui, sire, mais il n'en est pas de même de Votre Majesté. Je lui trouve une figure moins gaie que je ne le voudrais.

— C'est à cause de vous, madame, répondit le roi, qui brûlait d'entrer en matière.

— Oh moi ! dit la marquise, dont le cœur battait malgré son sourire, et qui feignit de prendre le change sur ces paroles, moi, je n'y pense plus. Ainsi, comme j'étais la plus à plaindre, et que je ne me plains plus, tout est pour le mieux.

— Vous ne m'avez pas compris, interrompit le roi toujours froid. Certes vous avez couru un grand danger ; il nous faut louer la Providence de vous y avoir arrachée.

— Un peu aussi le roi Guillaume, dit bravement la marquise, qui aimait mieux crever le nuage pour qu'il éclatât sur-le-champ.

— Soit, ajouta Louis XIV d'un ton piqué, à chacun selon son mérite, vous avez raison ; mais cette heureuse chance, ou cette générosité, comme il vous conviendra de la nommer, ne me transporte pas au point de me faire oublier l'imminence du péril et l'imprudence aveugle qui vous y a précipitée.

— Qui donc a été imprudent ou aveugle ? demanda la marquise.

— Vous, madame.

— En quoi, sire, je vous prie, ai-je provoqué mon enlèvement ?

— L'ignorez-vous, malgré tout le bruit que fait depuis hier cette trahison ?

La marquise, mordue au cœur, ne témoigna rien, qu'un étonnement profond.

— Je ne comprends pas, dit-elle.

— Il faut donc tout vous dire, marquise, – il le faut au risque de vous affliger, – mais je vous rendrai service, en prévenant ainsi vos yeux de se mettre désormais en garde et de ne plus livrer à des gens indignes le chemin de votre confiance.

— Eh ! sire, voici du phébus, dit la marquise, en riant d'une façon si charmante, que nul n'eût soupçonné ce rire de déchirer la gorge d'où il s'élançait.

— Je m'explique mieux, alors... Quelqu'un a livré Saint-

Ghislain au roi d'Angleterre... au prince d'Orange ; quelqu'un vous a par conséquent livrée, vous, sa bienfaitrice ; et ce lâche, c'est votre protégé, M. de Lavernie.

— Oh ! sire ! s'écria la marquise, heureuse enfin d'avoir toute raison pour rougir à l'aise et montrer son visage altéré.

— Oui, insista le roi, je suis forcé de vous le dire, d'autant mieux que Louvois n'y est pas ; il avait bien raison, Louvois, il voyait bien clair, il lisait bien sur ce masque trompeur quand à Valenciennes, en votre présence, il a dit ces mots que je me rappelle : « Jamais, sans religion et sans discipline, de bon soldat ou d'honnête homme. » Allons, allons, si Louvois était là, je ne lui donnerais pas ce triomphe sur vous, mais il l'a, il l'a, marquise.

Elle allait répondre. — Nanon grattant à la porte derrière la tapisserie :

— M. de Louvois, dit-elle, demande s'il peut avoir l'honneur d'entretenir Sa Majesté.

Le roi fit un mouvement.

— Non, dit-il, évitons de parler devant lui de ce malencontreux sujet. Je ne veux point vous mortifier, marquise.

— Mais pourquoi donc, dit-elle assez fièrement, ne supporterais-je pas la punition de mes fautes ? — Sire, ce serait d'une âme peu chrétienne, et je pratique plus vaillamment la contrition. M. de Louvois a raison contre moi. C'est rare : il doit en profiter. D'ailleurs, m'est-il prouvé qu'il a raison ? Nanon, faites entrer M. de Louvois.

— Oh ! marquise ! marquise ! dit le roi fâché à la fois de cet orgueil qui l'exposait à une rencontre fâcheuse de deux caractères ennemis, et satisfait de pouvoir humilier un peu ce querelleur orgueil dans une occasion où les faits eux-mêmes rendaient justice à son ministre, sans qu'il fût obligé, lui le roi, de se prononcer.

— Vous l'aurez voulu, dit-il à la marquise ; hélas ! vous en allez apprendre de belles !

Louvois parut. Tout ce qui peut tenir dans un cœur de joie hypocrite, de fiel édulcoré par la politesse, de vengeance qui espère, tout ce noir assaisonnement de la haine triomphante emplissait tellement le cœur de Louvois, qu'il n'y restait plus de place pour une seule goutte d'inquiétude et de prudence.

— Venez, monsieur, lui dit courtoisement la marquise, venez achever par vos éclaircissements de me confondre comme je le mérite... Vous voyez une personne bien confuse, bien malheureuse et bien frappée.

Louvois regarda le roi, qui lui dit :

— Madame vous parle de Lavernie, dont je lui racontais en peu de mots l'abominable action, et cette belle âme se refuse encore à y croire.

— Hélas ! madame, dit Louvois d'un ton plein de douceur, il n'est que trop vrai, toutes nos prévisions sont malheureusement justifiées.

— Vos prévisions, monsieur, car pour moi, je m'obstinais à les combattre.

— À présent, il serait trop tard, interrompit le roi, et vous manqueriez de votre sagesse et de votre droiture ordinaires. Trop tard, d'ailleurs, sous tous les rapports, car mes ordres sont partis. N'est-ce pas, Louvois ?

— Partis, oui, sire, et publiés.

— Quels ordres, donc ? demanda la marquise.

— Impitoyables, il faut l'avouer, s'écria le roi ; mais c'est avec cette rigueur qu'on doit extirper la trahison dans une armée française. Dieu merci, cette herbe empoisonnée y est rare ! Je veux qu'elle y devienne inconnue, fabuleuse.

— Madame la marquise désire savoir, dit Louvois benigne-ment, la teneur de ces ordres ? Sa Majesté veut-elle me permettre de la faire connaître ? — Eh bien, madame, continua-t-il, autorisé par un geste du roi :

« Ordre est donné d'appréhender au corps, partout où il se trouvera, ledit sieur de Lavernie, et de le faire passer par les

armes sur-le-champ, sans appel. »

— Peut-être, dit Louvois avec la volupté d'un furet qui boit le sang, peut-être un reste de bonté plaide-t-elle encore pour ce Lavernie dans le cœur de madame – mais cette bonté serait mal employée.

— Vous en êtes sûr ? demanda froidement la marquise, que toutes ces grosses cruautés n'effrayaient point pour Gérard qu'elle savait prisonnier du roi d'Angleterre.

— Oh ! trop sûr, répliqua Louvois avec un soupir de tartufe.

— M. de Lavernie a livré Saint-Ghislain et moi aux ennemis ?

— Madame la marquise n'a-t-elle pas été enlevée ?

— C'est vrai, – mais je ne sais pas si c'est par la trahison de M. de Lavernie.

— M. de Lavernie a disparu du camp, dit le roi, précisément à l'heure où les Hollandais entraient ici.

— Et M. de Lavernie est venu ici ? demanda la marquise avec tant de doute désobligeant, que Louvois, qui commençait à s'irriter de ce dialogue, lui répondit :

— Vous le savez bien, madame !

— Moi, pourquoi ? continua-t-elle avec un flegme qui eût dû faire sentir à Louvois le piège tendu sous ses pas ; mais l'ivresse de la haine aveugle.

— Parce que madame, poursuivit Louvois, désireux de bien battre son ennemi devant le roi, puisqu'elle commettait la faute de hasarder ainsi des explications, il fallait bien que votre protégé emmenât avec lui cette Hélène pour laquelle il trahissait sa patrie et sa bienfaitrice.

— Quelle Hélène ? mademoiselle de Savières ? dit la marquise.

— Madame la connaît bien, répondit Louvois au roi. Madame poussait la bonté jusqu'à enhardir de sa protection les espérances de ce jeune couple, dont le départ l'a payée d'une noire ingratitude.

— Mais vous êtes insensé, marquis de Louvois, dit tout à coup la marquise en se redressant. Que vous accusiez M. de Lavernie d'avoir passé à l'ennemi, je ne puis prouver le contraire, et je vous laisse dire. Mais que vous l'accusiez d'avoir enlevé mademoiselle de Savières, voilà ce que je ne souffrirai pas, pour l'honneur de cette jeune fille.

— Cependant il l'a enlevée ! dit Louvois railleur.

— Non, monsieur.

— Où est-elle, alors ? dit Louvois.

— Oui, dit le roi, où est-elle ? Je l'ai demandée moi-même à la supérieure.

— Et moi à tout le couvent, ajouta Louvois.

— Ce n'était peut-être ni à la supérieure, ni à tout le couvent qu'il fallait la demander, dit la marquise d'un ton lent et solennel, et en regardant le ministre avec un éclat qu'il prit pour de la forfanterie.

— À qui donc ? s'écria-t-il impudemment.

— À moi ! dit la marquise.

— Vous sauriez où elle est ?... interrogea le roi.

— Si j'eusse pu savoir hier ce que j'apprends aujourd'hui, et que Votre Majesté m'eût fait l'honneur de me demander mademoiselle de Savières, j'eusse répondu comme je vais répondre.

— Voyons ! fit Louvois inquiet, mais plus insolent que jamais.

La marquise sonna, la tapisserie se leva tout à coup, et Nanon parut.

— N'avez-vous pas, ici près, la pensionnaire malade ? dit madame de Maintenon.

— Oui, madame, répondit Nanon d'une voix incisive comme la hache qui tranche.

Et elle amena par la main dans la chambre Antoinette toute pâle et toute tremblante.

— Voici mademoiselle de Savières, dit tranquillement la marquise.

Le roi demeura saisi de surprise. Louvois livide et les yeux hagards recula devant le spectre que venait de lui susciter sa terrible ennemie.

Ce tableau dura quelques secondes avant qu'aucun des personnages qui le composaient eût songé à proférer une parole, tant les impressions de tous étaient puissantes.

Alors on entendit gratter à une porte qui donnait sur la galerie voisine. Manseau ouvrit, et s'approchant de sa maîtresse après un humble salut au roi :

— Madame, dit-il à voix basse, celui que vous attendez est là.

— Bien ! répondit-elle plus bas encore. Placez-le derrière la porte de la galerie et recommandez-lui d'entendre ce qu'on va dire ici.

Manseau se retira de son côté ; Nanon du sien.

— Mademoiselle, dit à Antoinette la marquise sans paraître remarquer l'émotion de Louvois, qui se soutenait à peine, voici M. de Louvois qui vient vous chercher pour vous emmener de Saint-Ghislain ; êtes-vous remise de l'indisposition qui vous a retenue hier ; et pouvez-vous le suivre ?

Antoinette, en proie à sa douleur et à sa haine, appuyait ses deux mains sur son cœur prêt à se briser.

— Répondez donc, mademoiselle, dit le roi avec une politesse pleine d'intérêt.

La jeune fille leva les yeux au ciel pour demander du courage à la Vierge, mère et refuge de toutes les douleurs ; puis, fondant en larmes, elle vint se précipiter aux pieds du roi en s'écriant :

— Sire... sauvez-moi de mon persécuteur !

Le visage de Louvois prit une teinte sinistre dont la marquise elle-même s'épouvanta, bien qu'elle eût calculé tous les résultats d'une pareille guerre.

— Qui donc vous persécute ? demanda le roi surpris.

— Moi, sans doute ? fit avec une ironie effrayante le marquis.

Antoinette se levant avec énergie :

— Oui, vous, monsieur, reprit-elle en tremblant d'une généreuse colère – vous, qui depuis mon enfance pesez sur ma vie et l'écrasez de douleurs sans que jamais vous ayez pu me dire de quel droit vous m'accablez.

Antoinette, avec son geste hautain, son regard flamboyant, sa pâleur nacrée, frappa l'esprit du roi comme l'une des plus sublimes beautés qu'il eût encore contemplées.

La marquise croisa ses deux mains sur sa mante, et resta impassible ; son œil errait lentement d'Antoinette à Louvois, de Louvois à la tenture de la galerie frissonnante.

— Marquis, on vous accuse, dit le roi, et violemment, ce me semble.

— Il m'eût bien surpris, bégaya le ministre, de ne point rencontrer ici quelque violente accusation.

— Répondez, monsieur, en face du roi ! s'écria Antoinette, en qui vivait alors et bouillonnait ce sang terrible, indomptable, que Louvois ne put méconnaître. Oui, je vous accuse de m'avoir rendue la plus malheureuse et la plus humiliée des créatures. Où sont mes parents ? Qui sont-ils ? J'en ai, je ne les ai jamais connus. Sont-ils morts ? Montrez-moi les preuves de mon origine, que cent fois je vous ai demandées ou fait demander vainement. Un enfant, fût-il un enfant perdu, tient à quelque fil mystérieux en ce monde. Et pour qu'un homme tel que le marquis de Louvois emploie toute sa puissance à cacher, à ensevelir cet enfant, il faut bien croire que le mystère en vaut la peine. Monsieur, le roi est père de tous ses sujets, le roi est mon père, je l'adopte, il me défendra ou va me condamner. Sire, M. de Louvois veut me forcer à faire des vœux. Je crains de ne pas servir Dieu comme il le mérite, sire. M. de Louvois détruit autour de moi tout ce qui me protège et m'aime. Pourquoi ? Vous voyez qu'il ne répond pas ; vous êtes son maître, sire, demandez-lui à quel endroit il a pris mon berceau, à quel endroit il veut creuser ma tombe.

Le roi, puissant et mystérieux comme une divinité antique,

apaisa de la main l'indignation et la douleur qui débordait du cœur de cette jeune fille. Il se tourna vers Louvois et lui dit :

— Répondez, marquis... quelle est cette enfant ?

— Sire, dit le ministre dont la sueur inondait le visage, où chaque muscle tressaillait, la réponse sera facile, et toutes ces fureurs étaient superflues pour l'obtenir de moi. Si je n'ai pas jusqu'ici répondu à mademoiselle, c'est qu'il est de certains secrets qu'une jeune fille n'a pas besoin de connaître, et que d'ailleurs un homme comme moi ne révèle jamais.

Si j'ai élevé mademoiselle, si je lui veux imposer une profession, c'est que j'en ai le droit. L'eussé-je rendue malheureuse, comme elle dit avec tant d'amère ingratitude, c'était encore mon droit ; droit sacré, incontestable, que nul au monde ne saurait me disputer.

— Mes parents, mes parents ! Nommez-les ! s'écria Antoinette.

— En les nommant je transgresserais ce droit même que j'invoque, dit le marquis d'une voix éclatante. Il ne me plaît pas, à moi, de les nommer. Qui sait si je ne protège pas, par mon silence, l'honneur de toute une maison ! Qui sait si je ne suis pas le dépositaire d'un secret dont la révélation causerait plus de calamités que cette enfant ne déplore de puérides misères. — On naît malheureux, on naît condamné à la souffrance, sire, cela s'est vu dans les plus illustres familles, cela s'est vu dans les maisons royales. On naît réprouvé des hommes, réprouvé du ciel, renié par sa mère, et quiconque paraît dans le monde sous cette loi funeste doit se courber, étouffer ses larmes, et s'en rapporter à la clémence de Dieu. Je dis donc que je ne nommerai pas les parents de cette jeune fille, même au roi, mon maître, à moins qu'il ne me le demande tout bas, comme au pénitent le confesseur ; et s'il est quelqu'un sur la terre qui ait le droit de démentir mes paroles ou de contester mon droit, s'il est un parent, un allié de cette jeune fille qui puisse m'accuser de la détenir injustement et qui me reproche ma domination sur elle, qu'il se montre.

— Me voici ! dit une voix grave, sortie comme un lugubre écho du fond de la tapisserie, et à laquelle répondit un cri d'Antoinette.

Et le Hollandais s'avança tranquillement au milieu de la chambre.

— Quelle est cette comédie ? bégaya Louvois étouffant de fureur.

— Qui êtes-vous ? demanda le roi à cet étrange interrupteur.

— Je suis le père de cette enfant ; je m'appelle Van Graaft, et jamais je n'ai confié ma fille à cet homme.

— Van Graaft ! murmura Louvois en pliant sous le coup de foudre comme un chêne fracassé.

— Facteur Brossmann, dit Van Graaft, n'étais-je pas le mari d'Éléonore ? Voulez-vous que nous racontions à cette enfant pourquoi elle a perdu sa mère ?

Louvois, étranglé, aveuglé par le sang qui affluait à sa gorge et à ses tempes, tomba à demi-mort sur un fauteuil. La marquise venait de le terrasser avec ce regard victorieux dont l'archange saint Michel accompagna Satan précipité.

XXVI

Réparation

Antoinette, saisie d'un vague effroi, s'étonnait de rester presque insensible en présence de cet homme qui s'avouait son père. Elle attachait sur lui des regards irrésolus : malgré l'émotion, la pâleur de Van Graaft, elle hésitait à reconnaître en lui cette Providence qu'on appelle un père, et que tant de fois elle avait rêvée noble, poétique, souriante et doucement tutélaire.

Quant au Hollandais, l'aspect de cette jeune fille qu'il venait d'appeler son enfant l'absorbait en des souvenirs terribles. Dévoré par le ressentiment, saisi au cœur par une espérance insensée, il cherchait, sur les traits, dans la taille, dans la démarche d'Antoinette, quelque chose qu'il tremblait de n'y pas voir, ou quelque ressemblance qu'il s'épouvantait d'y trouver.

Cette entrevue de deux personnes si proches, cette sombre et glaciale reconnaissance du père et de la fille, composaient une scène assez étrange pour que les spectateurs en fussent profondément frappés.

Le roi surtout, le sourcil froncé, regardait chacun avec défiance, et ramenait invariablement ses yeux irrités de la marquise à Louvois.

Madame de Maintenon, le front haut, le visage serein, était allée prendre les mains d'Antoinette, qu'elle voyait près de chanceler sous le poids de tant d'émotions.

Louvois, incapable de réunir deux idées, attendait, et, machinalement, par instinct, reposait son esprit pour une lutte nouvelle.

Le roi, se tournant vers lui :

— Marquis, dit-il, ne trouvez-vous pas qu'il serait temps de répondre ?

Le ministre essaya de faire un pas ; ses jambes refusèrent de la porter en avant. Il s'appuya d'une main crispée au dossier

d'une chaise, et répondit, avec un accent qui n'était pas exempt de noblesse :

— Sire, je ne sais comment faire comprendre à Votre Majesté que j'avais mille choses à dire ; mais la délicatesse me fait une impérieuse loi de ne point prononcer un mot, une syllabe en présence de cette jeune fille.

Tout homme est sujet à l'erreur, sire, et Votre Majesté peut croire que parfois le châtiment n'est point en proportion de la faute. Que mon roi m'ait compris, voilà tout ce que je demande. Il ne sera jamais pour moi un juge plus sévère que je ne le suis moi-même, et certains repentirs sont d'un grand poids dans la balance de Dieu.

Louvois, en parlant ainsi, avait peu à peu relevé la tête. — Chaque fragment d'aveu, chaque appel à l'indulgence qui s'échappaient de cette âme arrogante la soulageaient comme le vaisseau dont on jette aux flots la cargaison dans une tempête. — Et lorsqu'il eut achevé de parler, le ministre osait regarder son maître du haut de son malheur et de son implacable orgueil si douloureusement sacrifié.

— Ainsi, ajouta le roi qui comprenait vite et allait toujours au but sans phrases et sans concessions, vous reconnaissez que monsieur...

— Van Graaft, dit la marquise venant au secours du roi, qui avait peur d'écorcher ce nom.

— Que M. Van Graaft, ici présent, est réellement le père de cette jeune fille ?

— S'il s'appelle réellement Van Graaft, oui, répliqua Louvois disputant jusqu'au dernier moment le terrain contre son ennemie.

Van Graaft, sans dire un mot, remit à la marquise une large lettre, scellée des armes du roi d'Angleterre.

— Sire, dit alors la marquise, M. Van Graaft, qui attendait à ma prière, tout à l'heure, dans la galerie, est un Hollandais qui m'a ramenée hier à Saint-Ghislain par ordre de son maître, et

cette lettre qu'il m'apporte doit renfermer quelques renseignements précis sur l'événement d'hier, notamment sur cette prétendue trahison dont nous parlions tout à l'heure, et qui, d'après les assertions de M. Van Graaft, témoin oculaire, ne serait pas plus vraie que la prétendue fuite de mademoiselle de Savières.

Le roi fit un mouvement qui, une seconde fois, ramena la sueur au front de Louvois.

— Il faudrait voir, murmura le ministre.

— Votre Majesté veut-elle prendre la peine de lire elle-même, dit paisiblement la marquise, en présentant à Louis XIV la lettre de Guillaume.

Le monarque hésita une seconde, considéra le cachet que Louvois dévorait des yeux, à distance, et rompit ce cachet.

— Signé Guillaume, dit-il.

Une nouvelle crainte, une nouvelle douleur ranimèrent peu à peu Louvois, qui se releva comme le serpent mal écrasé.

Louis commença à lire.

Madame, je voulais faire ramener au roi par mon digne ami Van Graaft, qui vous rendra cette lettre, le prisonnier que mes gens ont fait dans Saint-Ghislain, malgré ma défense vigoureuse...

— Vous voyez, sire, que monsieur s'appelle bien Van Graaft, interrompit la marquise.

Louis considéra attentivement cet étrange personnage que Guillaume appelait son ami, et qui, plein d'une respectueuse et bienveillante familiarité, regardait à son tour, sans baisser la vue, ce grand roi, ce soleil, devant qui s'abaissaient tous les regards.

— Et vous devez être convaincu, en outre, sire, ajouta la marquise, de l'innocence de M. de Lavernie.

Antoinette tressaillit à ce nom qui lui confirmait tant d'espérances écloses depuis la lecture de cette lettre.

— Assurément, répondit le roi, mais cela ne m'explique pas

pourquoi M. de Lavernie était venu à Saint-Ghislain malgré ses arrêts !

— Parlez à votre tour, mademoiselle, dit la marquise, et ne craignez pas. On ne risque jamais rien à dire la vérité au roi.

— Sire, dit la tremblante jeune fille, M. de Lavernie savait les desseins de M. de Louvois et mon prochain départ de l'abbaye. Il voulait m'engager à ne pas m'éloigner sans l'avoir prévenu du lieu où l'on me conduirait, et voilà pourquoi il a commis cette faute de quitter le camp pour venir à Saint-Ghislain. Sire, c'est moi qui suis seule coupable ! Oh ! n'accusez que moi... Si vous saviez, sire, avec quel courage M. de Lavernie s'est jeté, l'épée à la main, au milieu des ennemis qui l'ont englouti !...

Le roi réfléchit un moment et se pénétra profondément de la sincérité qui respirait dans le geste, l'accent et les larmes de la jeune fille.

— Et... M. de Lavernie ? demanda la marquise impatiente à Van Graaft, où est-il donc ?

Van Graaft désigna du doigt la lettre que le roi n'avait pas achevée et qu'il se remit à lire :

Mais on m'apprend, écrivait Guillaume, que cet officier, au moment où je l'envoyais chercher, vient de s'échapper en me tuant, bien que sans armes, trois de mes meilleurs dragons. Il s'est donc rendu lui-même la liberté que je voulais lui donner pour conserver au roi un honnête et vaillant serviteur, et, sans doute, au moment où vous recevrez cette lettre, l'officier sera rentré au camp français.

— Le malheureux, s'écria le roi, mais s'il est rentré, c'est un homme perdu... l'ordre n'est-il pas donné de le mettre à mort sans délai ?

Antoinette poussa un cri déchirant. La marquise pâlit à son tour sous le regard de Louvois, empreint d'une joie féroce.

— Sire, dit la marquise en proie à un frisson nerveux qui vengea Louvois de tout ce qu'il venait de souffrir, le comte n'est

pas coupable : Votre Majesté ne permettra pas qu'un innocent périsse victime d'une rigueur imméritée.

Antoinette tomba éperdue aux genoux de Louis XIV.

— Je vais expédier des ordres contraires, dit le roi.

— Ô quelle rage de précipiter toujours le châtiment, s'écria la marquise... Hâtez-vous, sire, je vous en supplie ! M. Van Graaft, à quelle heure s'est échappé M. de Lavernie, ce matin ?

— À dix heures, madame.

— D'où ?

— De Soignies, où Guillaume a logé cette nuit.

— Il est une heure. Mon Dieu !... peut-il être arrivé en trois heures ?

— Je suis bien arrivé, moi, depuis une demi-heure, dit froidement le Hollandais, comment l'officier ne serait-il pas rendu au camp, étant parti une demi-heure avant moi ?

Louvois, immobile, respirait et souriait.

— Oh ! monsieur, lui dit la marquise avec des efforts inouïs pour ne pas laisser éclater son exaspération, son désespoir, si ce jeune homme meurt, je crains bien pour vous la colère divine. Aidez au roi, monsieur ; mais aidez-lui donc !... Ne voyez-vous pas que ce sang retombera sur votre tête !

— J'attends les ordres du roi, madame, et les exécuterai avec zèle, comme toujours, répliqua lentement le sombre ennemi de la marquise ; seulement, j'ai bien peur qu'ils n'arrivent un peu tard.

Tout à coup des cris perçants retentirent dans le vestibule et glacèrent d'épouvante tous les acteurs de cette lugubre scène. — Le roi laissa tomber la plume qu'il tenait. Louvois dressa l'oreille. Van Graaft lui-même trembla, remué jusqu'au fond des entrailles par ces gémissements qui arrachaient des soupirs aux voûtes de l'abbaye.

La porte s'ouvrit, et un spectre plutôt qu'un homme vint se précipiter à deux genoux au milieu de la chambre, en s'écriant :

— Non, madame, non... vous ne le laisserez pas mourir !

— Jaspin ! murmura Louvois, tandis que la marquise épou-

vantée relevait l'abbé et lui saisissait les mains comme pour étouffer les paroles, les aveux terribles suspendus à ses lèvres.

— Sire, dit-elle, c'est le précepteur, l'ami de ce malheureux... de cet innocent !...

— Il est innocent ! n'est-ce pas ! criait l'abbé... Vous ne le laisserez pas mourir...

— Oui, oui... nous le sauverons, nous le sauverons, dit la marquise. Tenez, voilà l'ordre du roi !...

Jaspin fondit sur l'ordre signé, qu'il lui arracha des mains.

— Eh bien... venez ! venez vite, dit-il.

— Un courrier ! un courrier ! appela madame de Maintenon.

— Non, dit Jaspin, non pas un courrier ! un geste, un cri à cette fenêtre.

L'abbé se mit à ébranler de toutes ses forces la lourde fenêtre qui donnait sur la campagne, et d'une voix rauque, avec des gestes de joie frénétique :

— Arrêtez ! arrêtez ! cria-t-il au loin, voilà la grâce : arrêtez !

Et il agitait le papier blanc.

— Se figure-t-il, par hasard, que son cri va porter à deux lieues ? dit Louvois en ricanant. Ne vous épuisez pas, brave homme ! un courrier ira plus loin que votre voix !

— Mais ils sont là ! dit Jaspin... Ils viennent !

— Ils viennent ? dit Louvois en se précipitant, lui aussi, à la fenêtre.

— Ils me voient !... Ils m'ont vu !... Ils s'arrêtent ! s'écria l'abbé en tombant à genoux, pour rendre grâce à Dieu.

— Oh ! malheur ! rugit Louvois entre ses dents.

En effet, on distinguait de cette terrasse une troupe de cavaliers, la carabine au poing.

Au milieu des chevaux marchait à pied le comte de Lavernie, et tous ces cavaliers venaient de s'arrêter sur le point culminant de la petite plaine, près de l'endroit où Gérard avait dû passer pour pénétrer dans Saint-Ghislain.

Maintenant comment les cheveau-légers étaient-ils venus si

loin au lieu d'exécuter près des lignes l'ordre qui leur avait été donné le matin même ?

On sait combien M. de Rubantel avait pris à cœur cette trahison de son lieutenant qui déshonorait le corps tout entier. On peut se rendre compte, par conséquent, de l'effet qu'avait produit l'arrivée imprévue de Lavernie aux avant-postes.

Arrêté dès les premiers pas, et se livrant d'ailleurs lui-même, il avait été remis aux cheveu-légers sur sa demande.

À chacune des explications si nettes qu'il donnait, Rubantel avait répondu par un de ces silences de glace qui révèlent une prévention impossible à déraciner, une conviction fortifiée par tous les préjugés du point d'honneur.

Gérard, qui n'avait jamais menti, et qui devait espérer que ses paroles le laveraient de tout soupçon, fut tellement blessé de cette opiniâtreté de ses camarades, qu'il répondit en relevant la tête :

— Je n'ai plus envie de lutter contre la fatalité. Je vois que vous êtes tous aveuglés et fous, dès que pas un d'entre vous n'est convaincu de mon innocence par mon retour spontané au camp ; je n'ai pas d'autres preuves et n'en veux pas fournir. Quoi ! vous n'êtes pas frappés de ma présence ici ? Pourquoi y serais-je revenu si j'étais coupable ?... Vous vous taisez, c'est bien ; votre silence m'insulte et me provoque comme le plus sanglant outrage.

Rubantel lui répondit avec émotion :

— Nous ne sommes juges ni du motif qui vous a fait rompre vos arrêts, ni du motif qui vous pousse à revenir – j'eusse aimé mieux, quant à moi, ne vous revoir jamais. Tous ici, nous avons pour vous une haute estime, une tendre amitié, mais l'honneur du drapeau demande une satisfaction, et l'ordre du roi nous l'accorde – nous l'allons prendre – vous saurez que vous êtes condamné à mort. Nul de nous n'a le droit de différer ou de faire grâce.

— Du moment où vous me parlez ainsi, dit le comte avec une sombre colère, je n'ajouterai plus un mot : je voulais bien disputer pour mon honneur, je ne chicanerai pas misérablement pour

ma vie. Entre vous qui m'outragez et moi, c'est un combat mortel. Vous tirez les premiers ; faites !

Et sur-le-champ déposant toute colère et toute agitation, il se laissa entourer par les cavaliers sur lesquels tant de patience et d'abnégation produisit plus d'effet que les discours les plus persuasifs.

Déjà Rubantel avait remis la conduite de l'exécution à l'un de ses officiers, déjà l'on s'apprêtait à gagner une petite vallée formée par un pli de la plaine, lorsqu'arriva le malheureux Jaspin, éperdu, haletant, et qui, depuis une demi-lieue, suivait son élève sans pouvoir ni l'arrêter, ni le rejoindre.

La douleur de ce pauvre homme, ses protestations, les tendres embrassements qu'il prodiguait à ce stoïque condamné achevèrent de remuer le cœur de Rubantel, très tendre malgré sa rude écorce. Jaspin, repoussé vingt fois par Gérard, s'accrochait à lui, et menaçait de se faire fusiller avec lui. Le comte avait en vain supplié les cheveu-légers d'enlever ce malheureux pour lui épargner la mort ou tout au moins l'agonie. Jaspin, dès qu'on voulait le prendre, se faisait suppliant, se calmait, réclamait le droit d'assister son enfant jusqu'au moment fatal ; et parmi tous ces gentilshommes si irrités naguère et si décidés à punir le traître, il n'en était pas un qui ne pensât, les larmes aux yeux, que celui-là ne pouvait être un homme déloyal ou un lâche, qui inspirait de si sublime et de si tendres dévouements.

Enfin comme Jaspin, les voyant émus, conjurait qu'on lui accordât le temps d'aller près de la marquise, et jurait sur son salut, sur la croix du Sauveur, qu'il rapporterait de Saint-Ghislain un ordre de surseoir à l'exécution, cette confiance de l'abbé, ce serment étrange fait avec la conviction la plus sacrée, achevèrent d'ébranler Rubantel qui s'écria :

— Non ! je n'attendrai point, puisque l'ordre du roi est formel, et commande l'exécution immédiate ; mais j'userai du droit qui m'est réservé par cet ordre même. Il y est dit que le chef de corps à qui écherra l'exécution pourra choisir son terrain. Je

choisis Saint-Ghislain, qui est le lieu où le crime a été commis. — Cheveau-légers, en route pour Saint-Ghislain ! — L'abbé, vous pouvez partir devant, nous n'irons pas vite puisque M. de Laverne doit aller à pied.

L'abbé poussa un cri de joie, sauta au cou de Rubantel, et tout à coup, le regardant en face :

— Vous ne me trompez pas, dit-il d'une voix tremblante, vous ne dites pas cela pour m'éloigner ?

— Me prenez-vous pour Louvois ? répliqua le vieux soldat.

— Un cheval à l'abbé ! un des miens...

Jaspin fut hissé sur le cheval par vingt bras empressés qu'il baisait en pleurant de reconnaissance.

L'animal piqué, poussé, fouetté par les mêmes mains prit un galop furieux dans la direction de l'abbaye.

Nous savons le reste.

Au moment où les cheveau-légers s'arrêtèrent au lieu indiqué, non sans que le général eût mille fois interrogé du regard la noire abbaye, dans laquelle s'était précipité Jaspin, non sans qu'il eût appelé de toute son âme un signal de délivrance, la voix de l'abbé fendit les airs ; le papier qu'il agitant frappa la vue de tous, et Gérard pâlit, lui qui avait fait, sans prononcer une parole et sans changer de couleur, le mortel trajet en recommandant à Dieu son âme, et son souvenir à Antoinette.

Les cavaliers s'alignèrent, Gérard demeura isolé, les bras croisés. Son regard tranquille se promenait sur une foule considérable de soldats et d'officiers que le bruit de son retour avait déjà attirés sur le lieu de l'exécution.

Jaspin arriva bientôt. On put le voir, se soutenant à peine, précéder de quelques pas une cavalcade brillante, au centre de laquelle s'avancait le roi. Ces mots : le roi ! coururent comme un frisson électrique dans l'assemblée immense. Louis XIV entra dans le centre formé par les cheveau-légers, et aussitôt le silence s'étendit sur ces rangs pressés d'hommes naguère si tumultueux, comme si la mort les eût tout à coup changés en statues.

— Où est M. de Lavernie ? demanda le roi ; qu'il approche !

Gérard fit quelques pas, et se courba respectueusement devant le prince.

— Monsieur le comte, dit Louis XIV, j'avais déjà expédié des ordres contraires à mon ordre de ce matin. Toutefois, comme il ne s'agit pas en cette circonstance d'une grâce, mais d'une réparation d'honneur, et que rien n'est plus délicat et plus précieux que l'honneur d'un soldat et d'un gentilhomme, j'ai tenu à venir vous faire moi-même cette réparation. Monsieur, une lettre du prince d'Orange vous justifie et vous réhabilite. Il vous proclame un de mes bons et loyaux serviteurs. Je déclare vous tenir pour tel, n'admettant point qu'on puisse jamais douter de la parole d'un prince, même ennemi, et fort disposé d'ailleurs, par vos antécédents, à vous croire vaillant et loyal. Voici la lettre du prince d'Orange ; elle appartient désormais aux archives de votre famille ; et quant à moi, monsieur, afin que nul ne révoque en doute la satisfaction que j'éprouve à vous faire justice, approchez-vous encore, je vous prie.

Gérard s'approcha en effet. Le roi se pencha sur ses arçons et l'embrassa en lui remettant la lettre de Guillaume. Une formidable acclamation de l'assemblée alla frapper le ciel avec le cri de : Vive le roi ! qui fut répété du haut de la terrasse par deux femmes que Gérard entrevit et reconnut comme dans un nuage.

Alors cet homme si brave et si fort sentit la vie lui échapper ; son cœur gonflé se rompait sous la joie et la reconnaissance. Il voulut balbutier un remerciement, mais ses yeux s'obscurcirent, ses joues devinrent plus blanches que l'ivoire, et il tomba évanoui aux pieds du roi, dans les bras de Jaspin et de ses amis, qui s'empressaient en lui demandant pardon.

— Cheval-légers, ajouta le roi, je vous donne raison ce matin, donnez-moi raison à l'attaque générale, ce soir !

— Oui pardieu, sire ! s'écria Rubantel, et des deux mains !

XXVII

La dot de mademoiselle Van Graaft

Desbutes avait assisté avec tout le monde à cette réhabilitation de l'homme que Louvois s'acharnait à perdre, et l'affectation qu'avait mise le roi à honorer Gérard, à le consoler, en présence de toute l'armée, était pour le financier un symptôme manifeste de la décadence prochaine de son protecteur Louvois.

Du haut de son cheval, Desbutes considérait ce frappant spectacle des instabilités humaines, et son esprit spéculatif s'élançait à pleines voiles sur l'océan de la philosophie ; or, comme toute méditation a ses corollaires, Desbutes résuma les siennes par celui-ci :

Je m'appuie sur Louvois ;

Louvois s'écroule ;

Donc je m'écroule.

Voilà ce qu'il fallait empêcher. Desbutes résolut d'y pourvoir en ne guerroyant pas avec trop d'âpreté contre les véritables maîtres de la situation, qui étaient madame de Maintenon et ses amis, M. de Lavernie et ses amis. Or, les amis de M. de Lavernie s'appelaient Jaspin et Belair ! et que d'hostilités le traitant n'avait-il pas commises contre ces deux hommes ?

Sa petite coquine de conscience fonctionnait comme un microscope et les lui montrait à l'état d'énormités.

Le premier résultat de ces méditations fut de pousser Desbutes à se mêler aux gentilshommes qui accablaient Gérard de compliments, mais la froideur avec laquelle l'honnête Jaspin repoussa son filleul accrut toutes les appréhensions de ce dernier, qui s'éloigna la tête perdue, craignant d'avoir été aperçu dans cette fausse et vaine démarche par quelque espion de Louvois ; et tout en cheminant pour rejoindre son maître et lui arracher le montant de sa note, il répétait cette pensée de Sénèque le tra-

gique, dont il ne savait pas même le nom :

« Perdre mes ennemis, ou m'en faire adorer. »

Quant à la marquise, son premier mouvement de joie passé, elle avait cherché autour d'elle sur la terrasse et n'avait aperçu qu'Antoinette agenouillée, dans l'excès de sa reconnaissance. Van Graaft ne les avait pas suivies. La marquise le vit, soulevant la portière de la tapisserie, suivre d'un regard farouche, dans la cour de l'abbaye, Louvois qui montait à cheval et quittait, la mort dans l'âme, ces lieux témoins d'une des plus cruelles souffrances qu'il eût jamais endurées.

Le regard que surprit la marquise dans les yeux de Van Graaft, le mouvement qu'il fit pour s'élancer à la poursuite de son ennemi révélaient tant de haine active et de projets sanguinaires, que la marquise laissa mademoiselle de Savières sur la terrasse, où elle dévorait des yeux le départ de Gérard, et, s'approchant du Hollandais qui ne la sentit pas venir dans l'ardeur de sa contemplation :

— M. Van Graaft, dit-elle, causons, s'il vous plaît.

Il se retourna, laissant à regret s'enfuir son rêve de vengeance.

— Tandis que le roi est absent, et que cette jeune fille ne peut nous entendre, continua-t-elle, remerciez-moi au moins d'avoir tenu ma parole, en vous faisant retrouver l'enfant que vous cherchiez.

— Je vous remercie, dit-il d'une voix sombre, d'avoir versé dans mon cœur un nouveau poison, plus dévorant que celui qui me brûlait depuis dix-huit ans. Oh ! comme je me sens fort pour haïr maintenant.

— Haïr... qui ? puisque vous triomphez.

— Ah ! vous croyez que je ne hais pas cet homme ? dit Van Graaft en montrant du doigt le cavalier rapide qui décroissait peu à peu en arpentant la plaine. — Oui, cours ! murmura-t-il avec une menace terrible à ce point lumineux devant lequel s'ouvraient les lignes de soldats, — cours ! ma haine court plus vite que toi et t'atteindra bientôt !

— Que voulez-vous dire, monsieur Van Graaft ?

— Je veux dire qu'avant le soir j'aurai tué cet homme, répliqua froidement le Hollandais, de sorte que je n'aurai plus sur la terre personne qui me conteste l'enfant d'Éléonore.

La marquise lui saisissant la main :

— Vous ne ferez pas cela, dit-elle.

— Pourquoi ?

Elle plongea résolument son regard limpide dans cette âme bourrelée de ressentiments et de remords. Elle en éclaira les ténèbres : elle y déchiffra les caractères effrayants d'une volonté que n'arrêtait ni la religion ni l'humanité.

— Je pourrais vous faire avouer, dit-elle, que vous tremblez chaque nuit au souvenir du meurtre que vous avez commis. Je pourrais vous faire comprendre que le repos de votre vie entière a disparu depuis l'instant où vous avez répandu le sang. Mais, qui sait ? vous me répondriez peut-être qu'un second meurtre effacera la mémoire du premier : le sang de Louvois est dû aux mânes de votre malheureuse femme.

— Oui, j'allais le dire, répondit-il naïvement, et c'est vrai : je dormirai tranquille le jour où j'aurai puni les crimes de cet homme.

— Ce n'est pas à vous, monsieur, qu'appartient le droit de punir, c'est à Dieu.

— Dieu est trop loin, répliqua le Hollandais.

— Qui vous dit qu'il n'est pas sur votre tête, sous la main que vous étendez !

— Depuis dix-huit ans, je ne le vois pas, reprit Van Graaft avec la brutale logique de l'athée ou du sauvage, tandis que je vois mon ennemi là-bas.

La marquise baissa la tête ; cette conversion ne lui paraissait pas de celles qu'on fait en un quart d'heure.

— Vous n'êtes donc pas chrétien, monsieur Van Graaft ? demanda-t-elle, à bout d'arguments.

— Je l'ai été ; mais comme la religion défend la vengeance,

et que je veux me venger, j'oublie la religion.

— Vous n'oublierez peut-être pas l'honneur, s'écria la marquise, profondément blessée de cette féroce obstination.

Van Graaft interrogea du regard.

— Sans doute, monsieur : je suis bien forcée de vous parler le langage de la terre, puisque vous faites la sourde oreille aux plus salutaires avis de la sainte religion. Quelle est votre situation ici, dans le camp français ? N'êtes-vous pas venu sous la sauvegarde du droit des gens ? Ne vous regarde-t-on pas comme un ambassadeur du roi Guillaume ? Avez-vous vu jamais un ambassadeur déshonorer son maître en assassinant quelqu'un dans le pays où il a été envoyé ? — Le roi Guillaume s'est trompé, vous n'êtes pas son ami, puisque vous méditez d'imprimer une tache à son nom, déjà trop peu aimé en France.

Van Graaft écouta en silence, et lorsqu'elle eut terminé :

— Voilà qui me persuade, dit-il, vous avez raison. Je ne puis tuer ce misérable dans le camp français, je le tuerai autre part.

La marquise s'étonna de cette étrange fatalité qui sauvait la vie de Louvois par l'intervention de sa plus cruelle ennemie. Mais cette femme était une grande âme et presque toujours, chez elle, la noblesse d'un sentiment l'emportait sur l'utilité d'un dessein.

— Je ne saurais m'empêcher de regretter, dit-elle, que vous avez cédé à une considération toute mondaine, quand il est tant d'autres raisons qui eussent dû vous émouvoir. Quoi ! vous venez de retrouver votre enfant, et le premier acte de votre paternité serait un meurtre.

— Mon enfant ! s'écria-t-il avec une colère féroce.

— Pourquoi l'avez-vous réclamée, si vous la niez maintenant, dit la marquise. Par haine, par vengeance, par besoin de faire le mal ? Oh ! j'aurais cru, moi, que les souffrances endurées par cette enfant vous avaient frappé au cœur, et que vous la réclamiez avec tant d'énergie afin de la soustraire aux mauvais traitements de son ravisseur. Mais si vous ne demandez Antoi-

nette que pour lui donner des exemples de violence, de cruauté, d'impiété ; si vous lui réservez à elle-même ce doute offensant, mortel, qui la tuera plus sûrement que les sévices et les persécutions de Louvois, oh ! alors, monsieur, c'est moi qui la réclamerai à mon tour, et qui vous dirai : Homme de haine, homme de vengeance, homme de sang, rendez cette enfant à Dieu, vous n'êtes pas digne du titre de père.

Van Graaft avec une noire mélancolie :

— Faites donc, murmura-t-il, que mes bras et mon cœur s'ouvrent quand cette enfant paraît. Voyons... vous, la consolatrice et la mère des orphelines, fondez la glace qui enveloppe ce cœur sur lequel je frappe sans y rien éveiller pour l'enfant d'Éléonore. Ah ! trouvez-moi des paroles sacrées, des sourires persuasifs, des prières comme vous les inspirez, vous, reine et femme accomplie, trouvez-moi un seul mot qui change ce doute que j'ai contre Antoinette en un doute pour elle... et alors, madame, oh ! alors, je ne tuerai plus personne, je ne haïrai personne en ce monde, j'embrasserai tout l'univers en embrassant mon enfant ! Jusque-là ne cherchez pas à m'inspirer des idées de clémence, contre lesquelles protestent dix-huit années de ma vie, dix-huit siècles de tortures. — Vous me refuseriez cette jeune fille, dites-vous — ne craignez rien — je ne vous la demande pas — il ne faut point que sa pureté, que sa douceur, que sa blancheur de colombe risquent d'être souillées par le rejaillissement de la vengeance que je veux. Tout ce que j'ai vu et entendu aujourd'hui, ici, me montre que déjà vous avez disposé de son avenir ; continuez, je vous en conjure — c'est moi qui vous la confie, et j'en ai le droit, puisque je l'ai nommée ma fille — maintenant je la sais vivante, heureuse, livrée à l'amie la plus sage, à la protectrice la plus illustre, et de ce côté du moins je n'aurai plus ni remords ni chagrins. Quant à l'aimer... quant à la revoir...

— Silence, monsieur, dit la marquise ; la voici.

Antoinette rentrait timidement, avec un doux sourire, essayant toutes les forces de son cœur pour aimer ce père que Dieu lui

envoyait. Van Graaft la considéra quelque temps avec cette douloureuse attention qui avait glacé déjà les élans de l'amour filial chez Antoinette ; puis, s'approchant d'elle :

— Je vous trouve trop heureuse d'avoir excité l'intérêt de madame, dit-il, pour ne pas désirer que vous acheviez de gagner ses bonnes grâces ; — Madame veut bien vous faire entrer dans sa maison de Saint-Cyr, non comme une orpheline, puisque vous avez un père, mais comme une pensionnaire qui se montrera reconnaissante d'avoir été admise en cette sainte maison. Votre père est riche, mademoiselle, et veut que rien ne vous manque en ce monde, quel que soit l'avenir que vous ayez rêvé ou que votre protectrice vous réserve. J'avais apporté ce matin mon offrande à madame pour la communauté de Saint-Cyr, à laquelle je me suis toujours intéressé ; mais je suis Hollandais et ami trop dévoué du roi d'Angleterre pour ne pas craindre que madame la marquise, qui est une bonne Française, se croie obligée de refuser mes présents. Maintenant, mademoiselle, en votre qualité de pensionnaire, vous apporterez une dot à Saint-Cyr, et la voici.

Il mit dans la main d'Antoinette un morceau de papier tout simple et d'une grosse écriture, sur lequel la jeune fille, frappée d'une stupeur profonde, lut sans en croire ses yeux :

Bon pour un million de livres, payables à vue en ma maison du Boompjes à Rotterdam.

Saint-Ghislain, le 11 avril 1691.

VAN GRAAFT.

— Quoi ! monsieur, s'écria la jeune fille au désespoir de cette froideur inexprimable, vous êtes mon père, et vous commencez par vous éloigner de moi !

— M. Van Graaft vous a dit, interrompit la marquise, qu'il est un ami, un conseiller du roi Guillaume III, et que son séjour en France n'est pas compatible avec la guerre qui divise malheureusement les deux États. Quant à vous laisser en France, — vous qu'il pourrait emmener avec lui, — c'est une délicate bonté

de votre père, qui vous voit Française par l'éducation et les habitudes.

— Je rends grâce à monsieur... balbutia la jeune fille dont le cœur commençait à se froisser, peut-être parce qu'il commençait à s'attendrir.

— Adieu ! répliqua brusquement Van Graaft, saisi d'un trouble et d'un embarras qu'il eût voulu se cacher à lui-même. Madame, je n'oublierai jamais cette visite à Saint-Ghislain.

Il adressa un salut à la marquise, et tournait déjà du côté de la porte, lorsque madame de Maintenon, l'arrêtant :

— Regardez donc cette enfant, lui dit-elle à voix basse ; votre dédain la surprend et l'offense. Elle va se trouver mal : embrassez-la donc.

Van Graaft recula.

— Au nom de sa mère ! dit la marquise.

Le Hollandais, frissonnant sous la douce autorité qui le conduisait à Antoinette, obéit cependant et se courba ; ses lèvres effleurèrent le front de la jeune fille qui, joyeuse de cette caresse, lui saisit la main et la baisa.

Van Graaft changea de couleur, eut à peine la force de se dégager de cette étreinte, et sans pouvoir étouffer un sanglot bruyant qui, depuis ce baiser, lui déchirait la poitrine, il sortit précipitamment de la chambre, demanda son chemin, et partit pour rejoindre Guillaume.

— J'ai retrouvé mon père, dit douloureusement la jeune fille, et il ne m'aime pas !

.

Le soir même, après un assaut décisif, tous les feux de la ville assiégée se taisaient, écrasés par l'artillerie de Vauban.

Mons capitula : les articles furent apportés au roi dans la nuit. Louis XIV accorda une sortie honorable à la garnison, qui abandonna la place dans la matinée, après quinze jours de tranchée ouverte.

Les gardes-françaises furent commandées pour garder les

portes ; aussitôt les lignes se trouvèrent rompues ; les armées d'observation redescendirent vers la Meuse.

Lorsque le roi vint à Saint-Ghislain annoncer à la marquise cette heureuse nouvelle, il la trouva déjà prête au départ. Elle savait tout ce qu'on venait lui apprendre.

Après les félicitations dont elle combla le roi, avec ce tact et cette distinction qu'elle savait mettre, surtout dans les flatteries :

— Sire, dit-elle, vous souvient-il qu'un jour je vous ai parlé de mes dispositions à devenir grand capitaine ?

— Oui, certes, madame.

— Eh bien, sire, vous allez en avoir une nouvelle preuve aujourd'hui. Un bon général, dit-on, doit savoir décamper vite et bien. Mes adieux sont faits à l'abbaye, j'ai plié ma tente, je décampe.

Elle mena le roi près de la fenêtre d'où l'on voyait dans la cour ses équipages préparés, ses carrosses attelés, ses gens à cheval ou prêts à prendre l'étrier.

— Quoi ! vous ne revenez pas avec nous, marquise, dit le roi fâché, car il s'était fait une grande joie du voyage pendant lequel les compliments et les soins de la marquise ne lui manqueraient pas.

— Non, sire, je ne le puis, dit-elle.

— Par quelle raison ?

— Par une raison toute simple : j'emmène avec moi mademoiselle Van Graaft, que m'a confiée son père, pour la faire entrer à Saint-Cyr. C'est une dette de reconnaissance, vous comprenez ces dettes-là, sire.

— Sans doute, mais en quoi la présence de cette jeune fille vous empêcherait-elle de venir avec nous ?

— Ce n'est pas la présence de mademoiselle Van Graaft, c'est celle d'une autre personne avec laquelle cette enfant ne doit plus désormais se rencontrer.

— M. de Lavernie ? dit le roi.

— Non, sire, M. de Lavernie peut toujours, et en tout temps,

se trouver avec mademoiselle Van Graaft, – surtout si je suis près d'elle. – Quant à M. de Louvois, vous devinez bien que c'est impossible.

— Ah ! c'est vrai, répliqua le roi. Cependant vous pourriez encore mettre la jeune personne avec mademoiselle Balbien dans un carrosse qui suivrait le vôtre, et alors nous vous conserverions.

— Non, sire, ma véritable raison, s'il faut vous la dire, c'est que moi-même je ne veux pas voyager avec M. de Louvois.

— De sorte, s'écria le roi, qu'à cause des méfaits de *mon-sieur Louvois*, me voilà privé de vous...

— Oh ! s'il ne causait à Votre Majesté d'autre dommage que celui-là...

— Qu'y a-t-il encore ? n'hésitez pas, parlez, savez-vous quelque chose ?

— À Versailles, sire, nous reprendrons cet entretien – avec plus de fruit.

— J'avoue qu'il m'en tarde, murmura le roi, car je commence à me lasser de ce sombre méchant ; il y a plus, quelquefois j'en ai peur !...

— La crainte de Louvois est le commencement de la sagesse, répliqua gravement la marquise en serrant avec signification la main de son royal époux.

Il était deux heures de l'après-midi, un soleil splendide éclairait cette plaine immense où dormaient sous la terre à peine refroidie tant de braves gens qui s'étaient fait tuer pour mériter un regard du roi. La fumée montait lentement du sein des décombes de la ville prise. – Une vapeur printanière, douce fumée qui ne coûte ni sang ni larmes, montait aussi vers le ciel en nuages odorants qui planaient au loin sur les marais et les herbages.

— Ainsi, vous partez, continua le roi, appuyé sur le bras de sa compagne, comme cela, toute seule...

— C'est vrai, sire, et les généraux, voulez-vous dire, ont habituellement une escorte en voyage.

— Il vous en faut une, marquise... choisissons-la qui vous

soit agréable.

— Mais, volontiers, dit-elle gaiement.

— Louvois n'est pas là, marquise, si nous prenions quelques cheveu-légers – à moins que mademoiselle Van Graaft ne s'en plaigne...

— Oh ! sire, vous êtes bon... et aimable ! s'écria madame de Maintenon, transportée de reconnaissance.

— Et aimé ? demanda le roi, avec son sourire de vingt ans.

Elle répondit à cette galanterie par un sincère et brillant regard adressé au ciel.

Une heure après, vingt cheveu-légers, courant à toute bride, rejoignaient sur la route de Valenciennes le carrosse de la marquise, et celle-ci, à la rougeur d'Antoinette, assise en face d'elle, devina bien le nom de l'officier qui les commandait.

Qu'on nous dispense de décrire ce voyage et les joies extravagantes de Jaspin, qui renaissait après tant de traverses, et prétendait engraisser depuis qu'il ne respirait plus le même air que Louvois.

De longs chapitres ne suffiraient pas à raconter le bonheur de Gérard lorsqu'il était appelé près de la portière par la marquise, lorsque son regard se croisait avec celui d'Antoinette, et qu'il sentait rayonner autour de lui deux âmes : une protection et un amour ! Les deux tiers du chemin se firent ainsi sous ce beau ciel, dans cette perpétuelle ivresse.

Un soir que la marquise montait une colline à pied, s'appuyant sur le bras de Gérard, ivre de joie et d'orgueil :

— Je vous sais gré, monsieur, dit-elle d'une voix émue, de regarder avec tant de réserve et de délicatesse cette jeune fille que vous aimez. Vous voyez que je l'emmène parmi mes filles, à Saint-Cyr, afin de l'élever pour vous, car elle n'a eu d'autre maître et d'autre guide jusqu'à présent que son cœur. Ce n'est point assez. Je vous demande une année pour en faire une femme digne de toute estime comme elle est digne de tout amour.

Et comme dans son ravissement il joignait les mains en

balbutiant quelque mots sans suite :

— Je dois cela, dit-elle, au père de cette jeune fille, et je le dois aussi à votre mère.

Ces paroles ne furent pas perdues, Jaspin les recueillit, lui qui marchait humblement derrière.

Lorsque la marquise fut remontée en carrosse, et que Gérard eut fait part à son vieil ami de tout le bonheur qui fondait sur eux par avalanches depuis quelque temps :

— Voyez ! dit-il, nous étions tous malheureux il y a quinze jours, nous voilà tous heureux maintenant. — Antoinette et moi ici, là-bas Violette et Belair...

— Partout où n'est pas Louvois, on est heureux, répliqua Jaspin.

Il achevait à peine ces mots qu'il vit de loin, au sommet du plateau, les cavaliers de l'avant-garde prendre le galop et se jeter sur un bois voisin, d'où ils sortirent bientôt en ramenant un homme qui se débattait faiblement et semblait demander grâce.

Gérard quitta Jaspin et courut de ce côté en s'informant.

— Mon lieutenant, dit un des cavaliers, c'est un homme qui rôdait sur la lisière du bois et que nous avons vu s'enfuir à notre approche avec une si étrange frayeur que sa fuite nous a paru suspecte ; mais nos camarades le ramènent, et vous allez juger.

Gérard s'approcha encore et vit un habit en lambeaux, des cheveux épars, quelque chose de douloureux et d'égaré sur des traits qu'il lui semblait reconnaître.

Mais le prétendu malfaiteur n'eut pas plus tôt aperçu Gérard, qu'il s'élança vers lui en l'embrassant et en poussant des gémissements lamentables.

— Belair ! mon pauvre ami... dans cet état ! Dieu me pardonne, il chancelle ! L'aurait-on blessé ?

— Ami, murmura le musicien d'une voix éteinte, depuis trois jours que je cherche à te répondre, je n'ai pris ni sommeil, ni nourriture. Je me meurs.

— Et Violette ?

— Violette est perdue !

Gérard n'eut que le temps de recevoir son ami dans ses bras. Belair tomba sans connaissance.

— Vous avez dit trop tôt que nous étions tous heureux, murmura Jaspin, – Louvois est partout !

XXVIII

Le sorcier

Un jour éblouissant, un des longs jours de mai versait à flots la lumière et la chaleur du printemps sur Versailles.

On voyait errer dans la galerie attendant aux appartements royaux une foule dorée, chamarrée de courtisans, qui tous parlaient sans qu'on entendît le bruit distinct d'une seule parole ; cette procession de groupes qui se contrariaient dans leur marche, princes, maréchaux, prélats, grands seigneurs, ondulait comme un fleuve frappé des rayons du soleil, et produisait ce miroitement si redoutable aux yeux de province, qui n'en pouvaient supporter l'éclat.

Tous les regards des promeneurs se tournaient invariablement à chaque minute vers la porte royale, bien fermée et gardée par le maître des cérémonies et le lieutenant de service.

Monseigneur de Paris, M. de Harlay, entra dans la galerie et commença le cours de ses révérences.

Bientôt après, entra notre vieille connaissance, M. de Rubantel, en superbe habit rouge richement brodé, habit de cour qui sentait encore les parfums conservateurs de l'étui d'hiver, où le digne soldat l'avait laissé dormir depuis longtemps.

L'archevêque et le général se rencontrèrent bientôt dans la galerie et se saluèrent amicalement.

En ce temps-là, ceux qui s'abordaient avaient deux entrées en matière : le roi et le temps ; c'était précieux pour la conversation ; nous en avons laissé perdre une.

— Comment va le roi, demanda Rubantel ; excusez-moi, monseigneur, j'arrive de l'armée, j'entre en congé.

— Le roi se porte à merveille, général. Quel admirable temps !

— Trop chaud, monseigneur ; nous aurons beaucoup d'apo-

plexies cet été. Sait-on quelque chose de nouveau ici ?

— Mais rien, si ce n'est le sorcier, repartit l'archevêque qui, rencontrant M. de Vendôme, l'aborda, tandis que Rubantel, forcé de saluer le prince, restait seul au milieu de cette conversation qui commençait à devenir intéressante.

— Le sorcier ? se dit-il, quel sorcier ?

Et il chercha des yeux autour de lui ; mais dans cette foule, Rubantel ne trouva pas de visages assez amis pour qu'il pût se permettre de faire des questions. Tout à coup il se sentit arrêté par M. de Rioror. Quelle aubaine !

— Tiens ! s'écria-t-il, vous ici, comte ?

— Depuis huit jours, marquis... et vous ?

— Depuis dix minutes... que dit-on de nouveau ? Tout à l'heure, M. de Harlay me parlait...

— Du sorcier peut-être ?

— Précisément. Eh bien, qu'est-ce donc ?

— Oh ! mon cher marquis, répliqua M. de Rioror, c'est une aventure inouïe !

— Bonjour, Rioror, dit aussitôt le maréchal de Boufflers en passant près d'eux ; j'ai un mot à vous dire.

Rubantel s'écarta aussitôt. Il boudait le maréchal et lui abandonna son interlocuteur, sur lequel sa curiosité fondait de si riches espérances.

— Quand on est hargneux comme moi, se dit le marquis, on ne devrait pas être curieux. À qui m'adresser maintenant pour savoir ce que c'est que le sorcier et son aventure inouïe.

Il avisa le lieutenant de service et s'approcha pour lui demander à quelle heure on verrait le roi.

— On ne sait pas, monsieur le marquis, répliqua le lieutenant. Sa Majesté est avec le sorcier, personne ne peut prévoir l'issue de leur conversation.

Dix nouveaux arrivants qui vinrent aux renseignements près de ce jeune homme coupèrent encore à Rubantel la solution du problème dont toute la cour s'occupait.

Soudain un évêque habillé tout à neuf, avec sa croix pastorale au cou, entra modestement et gagna une embrasure de croisée près d'un angle. C'était un petit homme gros et court. Il marchait avec embarras, gêné par sa robe, effarouché par l'éclat chatoyant de tout ce qui reluisait à ses yeux, plus effarouché encore par sa propre grandeur qu'il voyait resplendir dans les glaces ; ses regards timides fuyaient les regards de l'assemblée qui peu à peu l'honorait d'une attention trop sérieuse pour ne pas devenir fatigante. L'évêque, après avoir essayé de lutter un instant, recula devant le péril, et se retourna pour regarder par la fenêtre.

Rubantel avait remarqué comme les autres cet évêque si humble et si provincial. — Mais il n'avait pu voir son visage que lui cachaient d'abord cent promeneurs, et qu'ensuite le prélat avait caché lui-même en se collant aux vitres.

Lorsqu'il vit chacun s'arrêter pour regarder le dos de l'évêque, puis chuchoter, puis prêter l'oreille, quand il vit que l'on allait par groupes demander des renseignements à M. de Harlay en sa qualité de chef représentant la haute Église dans le salon du roi :

— Au moins, se dit Rubantel, si je ne sais pas l'histoire du sorcier, j'apprendrai peut-être celle de cet évêque dont on s'occupe tant, et qui s'occupe si peu des autres.

Il se glissa dans un groupe dont M. de Harlay était le centre, et il écouta de tout son cœur.

— Messieurs, disait l'archevêque, je ne sais rien de plus que vous sur le nouvel évêque, sinon que c'est un phénix de sainteté, un puits de science, et qu'il a été nommé par madame de Maintenon, à laquelle l'unit une vieille et infiniment tendre amitié.

— Est-ce qu'il prêche ? demanda le jésuite Bourdaloue.

— Oh ! monsieur ! comme saint Jean Chrysostome, à ce qu'on dit.

— Et... il écrit, sans doute ? demanda Bossuet.

— Comme saint Augustin... à ce qu'on prétend.

— Ah çà, mais c'est un trésor... Dans quelle mine l'a-t-on

trouvé, dit l'évêque de Meaux qui toisa de son regard d'aigle ce timide phénix, plaqué aux carreaux de glace comme un papillon effrayé qui cherche à s'enfuir.

— Madame de Maintenon sait découvrir le vrai mérite, répondit avec componction M. de Harlay.

— Comment se nomme cet illustre prélat, monsieur ? dit l'aigle de Meaux.

— Ma foi, je n'en sais rien, je n'ai pas la mémoire des noms : un nom en ic... non, en in : Turpin, Taupin...

À ce moment, l'évêque, objet de tant de commentaires, tourna sa tête, fatiguée du soleil extérieur, et Rubantel, en voyant son doux et rose visage, spirituel et candide à la fois, s'écria :

— Jaspin ! notre ami Jaspin !

— Oui, pardon, dit l'archevêque en se retournant, je me trompais, ce n'est pas Taupin, c'est Jaspin.

Rubantel était déjà loin, nageant vigoureusement dans les flots épais de ce pactole, il venait d'aborder près de la fenêtre en tendant les bras à Jaspin qui, non moins empressé, embarrassa ses dentelles et ses plis dans l'épée et les broderies du général, en sorte qu'ils eurent grand peine à se dégrafer l'un de l'autre après l'accolade.

— Comment ! comment ! dit le marquis, vous voilà évêque, mon digne ami ?

— Vous voyez, répliqua Jaspin aussi tristement que si on lui eût dit : « Vous voilà malade. »

Rubantel prit cette mélancolie pour de l'humilité, et tout ce qu'il venait d'entendre dire sur le mérite du prélat lui parut confirmé par cette nouvelle vertu.

Il regarda quasi respectueusement celui que naguère encore il appelait bonhomme.

— Savez-vous, ajouta-t-il, que vous faites ici un bruit énorme ; voyez comme on vous regarde, on ne regarde que vous.

— Cristol, murmura Jaspin, c'est contrariant d'être ainsi dévoré des yeux ; comment tant de regards si exercés, si malins,

ne découvriraient-ils pas mon indignité !

— Bon, vous êtes trop modeste, madame de Maintenon sait bien ce qu'elle fait, allez !

— Croyez-vous ? dit timidement l'évêque.

— Jour de Dieu... Pardon, monseigneur.

— Oh ! je vous en conjure, dit Jaspin avec une sincère douleur, ne m'appellez pas monseigneur, cela m'agace les nerfs... Chose singulière, voilà cinquante-huit ans que je vis sans m'être aperçu que j'eusse des nerfs, et depuis cette malheureuse nomination, il m'en est venu qui me font souffrir le martyre.

— Mais si vous souffrez ainsi, dit Rubantel avec une amicale ironie, pourquoi vous êtes-vous laissé faire ?

— Oh ! répliqua Jaspin, ma nomination a rendu M. de Louvois si malheureux, que je n'ai pu refuser cette satisfaction à madame de Maintenon.

Rubantel se mit à rire bruyamment, et prenant le bras de l'évêque, l'emmena pour une promenade dans la vaste galerie, comme un habile patineur qui entraîne un novice et prête son équilibre et son élan magistral aux timides glissades de l'élève.

Le marquis ne se sentait pas d'aise d'être ainsi regardé par tant de monde et de jouir seul de la familiarité de cet illustre qu'on appelait phénix, trésor, merveille, et qui, s'il écrivait comme saint Augustin, prêchait comme Jean Bouche-d'Or. À cette satisfaction d'orgueil se joignait un certain plaisir d'être aussi bien traité par l'ami *infiniment tendre* de madame de Maintenon.

— Et quel évêché vous a-t-on donné, mon cher prélat ? Est-ce près de la cour ?

— Non pas ; c'est fort loin, au contraire.

— Je vois cela, votre modestie vous a encore porté à vous sacrifier ; mais au moins ne pousserez-vous pas l'abnégation jusqu'à faire résidence ? Nommez-moi la province dans laquelle se trouve votre diocèse.

— C'est du côté de... vous savez... cette ville qui a été assiégée si longtemps.

— Par qui ?

— Par les Grecs.

— Comment, par les Grecs ? s'écria Rubantel avec stupeur.

— Eh ! mon Dieu ! ne devinez-vous pas ? Il y a un poème là-dessus ; le siège a duré dix ans. Cristol ! le poème s'appelle *l'Iliade*.

— Je ne connais de siège qui ait duré dix ans, et qui ait été chanté par Homère, que le siège de Troie.

— Vous avez deviné.

— Vous êtes évêque de Troyes en Champagne.

— Non, en Asie Mineure.

— Mais, si je ne me trompe, dit Rubantel, voilà trois mille cinq cents ans que le farouche Agamemnon a démoli les murs de votre diocèse. Il n'existe pas.

— Madame de Maintenon m'y a nommé pour que je fusse forcé de rester ici.

— Je comprends cette délicatesse, dit Rubantel, vous êtes tout à fait évêque de cour ; c'est admirable. Eh bien ! mon cher ami, votre fortune est faite, j'en suis ravi. Vous pouvez devenir confesseur du roi le jour où ce noir jésuite Lachaise... À propos, vous n'êtes pas jésuite, vous ?

— Pas que je sache, dit modestement Jaspin.

— Et vous me protégerez un peu, je pense, reprit Rubantel en riant ; j'ai des enfants, moi, et je ne sais pas pourquoi je ne m'efforcerais pas de les bien établir. M. de Louvois ruine bien le roi pour les siens ; d'ailleurs être protégé par un homme que...

— Que l'on a protégé, dit Jaspin ; cela est dû.

— Vous êtes une merveille, décidément, s'écria le marquis, et vous allez faire ici une révolution véritable. Mais causons un peu de ce cher Lavernie. Comment n'est-il pas ici, puisque j'y vois tout le monde ? Est-il toujours l'idole, le héros... Le marions-nous bientôt ?

— M. de Lavernie fait en ce moment une petite excursion aux environs. Il prend l'air.

— Ah ! fit Rubantel qui jugea au ton de Jaspin qu'il serait mal séant de pousser plus loin l'interrogatoire.

Puis, changeant aussitôt de sujet :

— Si vous vouliez bien, mon cher prélat, dit-il, nous pourrions maintenant parler un peu du sorcier. Vous savez son histoire et vous allez m'instruire. J'en brûle.

— Il est là, dit Jaspin mystérieusement en désignant au général la porte des appartements royaux.

— Là ?... chez le roi ?...

— Dans son cabinet.

— Pourquoi un sorcier avec le roi ?... J'en tombe des nues.

— Il faut vous dire que tout le monde ici partage votre surprise.

— Qu'est-ce que le sorcier ?

— Un maréchal.

— De France ?

— Non, de Provence.

— Est-ce que le roi a des chevaux difficiles à ferrer ?

— Cela se pourrait, monsieur ; toujours est-il que le sorcier est d'un pays où l'on sait deviner, témoin son compatriote Nostredamus.

— Vous m'intéressez, dit Rubantel.

— Eh bien ! adossons-nous, s'il vous plaît, à cette muraille : on nous verra moins, et on ne nous entendra pas.

— J'écoute.

— Le sorcier vient de Sâlon, en Provence. Il a vu au coin d'un bois voisin de sa ville une ombre blanche, blonde, toute lumineuse, qui croisait un manteau royal sur ses épaules, et qui l'appelait à elle.

— Oh ! oh ! Y est-il allé ?

— Certes ; et l'ombre lui a dit : Je suis la feue reine, épouse de Sa Majesté Louis XIV.

— Jour de Dieu ! c'est peu croyable que la feue reine ait choisi comme cela, pour apparaître, le coin d'un bois dans un

pays où il n'y en a pas.

— Écoutez encore, monsieur. L'ombre s'aperçut peut-être que le maréchal raisonnait comme vous, car elle ajouta : « Je m'en vais vous dire une chose qui prouvera non seulement à vous, mais encore au roi, que je suis bien Marie-Thérèse. Apprenez un secret que le roi seul et moi nous savons... » Là-dessus l'ombre raconta ce secret avec force détails.

— Voilà qui est ingénieux, dit Rubantel ; mais serait-ce bien intéressant, bien curieux pour le roi d'apprendre de ce maréchal une chose qu'il savait déjà ? et, de la part de l'ombre, était-ce bien délicat d'aller raconter à ce ferreur de chevaux les petits secrets de Leurs Majestés ? À la place du maréchal, je n'aurais pas fait deux cent soixante lieues pour venir déranger le roi à l'heure de son dîner : c'est un piètre rôle.

— Vous voilà comme tous ces gens de cour, vous doutez.

— Mon cher prélat, toute chose inutile ne peut venir de Dieu.

— Qui vous dit que ce soit inutile ?... attendez donc la fin. Qui vous dit qu'en ce moment, grâce à cette introduction que la feue reine aurait ménagée à ce maréchal, elle ne fait pas entendre au roi quelque bonne vérité, quelque sage conseil comme il en éclôt par-delà notre monde éphémère.

— Eh bien, écoutez à votre tour, mon cher prélat, je ne suis ni compatriote de Nostradamus, ni maréchal – hélas ! – mais je vous garantis que sans avoir rencontré la feue reine au coin d'un bois, je dirais au roi deux choses bien importantes s'il m'accordait seulement une des vingt-cinq minutes qu'il a déjà données à ce sorcier provençal... et, comme je ne fais pas de mystère avec vous, voici les deux choses que je dirais à Sa Majesté : faites la paix, sire, et renvoyez soit Louvois, soit madame de Maintenon.

— Voilà précisément la question, repartit froidement Jaspin, est-ce l'un, est-ce l'autre, que vous conseilleriez de congédier ?

— Ah ! dame, répliqua Rubantel très embarrassé de ce qu'il venait de dire, ce serait au roi de choisir.

— Et qui vous dit qu'en ce moment, le maréchal de Sâlon

n'apporte pas au roi un choix tout fait de la part de la feue reine Marie-Thérèse.

— Jour de Dieu ! je comprends alors l'intérêt que la cour prend à cette conversation, s'écria Rubantel... ce sorcier-là apporte la solution du problème qui nous divise tous.

Puis se penchant à l'oreille de Jaspin :

— Savez-vous, dit-il malicieusement, vous qui êtes si bien en cour, lequel de M. de Louvois ou de madame la marquise a conseillé à la feue reine d'apparaître à ce maréchal ?

Jaspin, souriant avec finesse, répondit :

— Si vous le demandiez, monsieur, on ne vous le dirait pas.

— J'attendrai donc pour en juger, mon cher prélat, les premières paroles que le roi adressera soit à la marquise, soit au ministre après le départ du sorcier. Mais en attendant, grommela le vieux soldat revenu à ses boutades chagrines, c'est dur d'être ballotté ainsi entre toutes ces intrigues. Pendant qu'on fatigue à de pareilles jongleries l'esprit du roi, Sa Majesté ne pense pas à ses affaires ni à ses serviteurs ; on nous oublie, nous autres lourdauds qui habitons dans les camps. La petite comédie du sorcier aura un dénouement avantageux pour l'un ou l'autre des deux grands magiciens qui le font mouvoir, mais moi, que suis-je ? Une marionnette oubliée... fanée, qu'on fait sautiller de temps en temps sur quelque champ de bataille, avec d'autres pantins, pour faire nombre. Jour de Dieu ! être pantin de M. de Louvois ! quel métier !

— Là, là !... dit Jaspin, pas si haut, le voici.

En effet, Louvois apparut au bout de la galerie, avec son cortège de secrétaires, de commis, d'officiers ; il donnait ses ordres en marchant, il saluait à peine ou ne saluait pas sur son passage, — mais ce n'était plus par orgueil. — Une préoccupation profonde, douloureuse comme une plaie, entraînait son esprit hors de tout ce qui n'était pas une affaire ; il ordonnait, louait, blâmait ; il ne voyait plus.

Selon son habitude, il traversa la galerie devant des fronts

inclinés, – des fronts de princes, – et par cette large trouée il parvint jusqu'aux ports du cabinet.

Elles s'ouvraient ordinairement à son approche ; elles restèrent fermées ce jour-là. Louvois ne s'en aperçut qu'en se heurtant, pour ainsi dire, au panneau doré.

Le ministre, relevant la tête, s'apprêtait à gourmander le maître des cérémonies, mais apercevant le lieutenant aux gardes de service, un homme-lige plus particulièrement soumis à son autorité :

— Pourquoi cette porte n'est-elle pas ouverte ? dit-il.

— Sa Majesté est enfermée avec quelqu'un, monseigneur, répliqua l'officier.

— Quoi... ce fameux sorcier n'est pas encore sorti, murmura Louvois, rouge de honte, car il sentait le malin plaisir que cette porte refusée allait causer à ses ennemis présents. Puis se tournant vers la foule qui ne souriait plus depuis qu'il s'était retourné :

— Le maréchal-ferrant, dit-il, a des privilèges que n'a pas toujours ici un maréchal de France.

Quelques courtisans s'empressèrent de rire.

— Voilà M. de Louvois qui me vole mes plaisanteries, dit Rubantel bas à Jaspin.

Le ministre, réduit à l'inaction de l'attente, fut bientôt entouré, harcelé, dévoré par la foule qui s'arrachait ses sourires et ses paroles ; mais, tandis que chacun s'occupait de Louvois, Louvois s'occupait de cette porte fermée.

Soudain elle s'ouvrit. Une voix cria : Le roi !

Et Louis XIV parut, précédé du capitaine des gardes qui conduisait un homme vêtu simplement de drap gris, et qui fixait sur tout ce monde éblouissant des regards pleins d'assurance, comme s'ils étaient accoutumés à d'autres visions plus éblouissantes.

C'était le sorcier de Sâlon. Le roi s'arrêta au seuil de la gallerie, et dit avec bonté au maréchal-ferrant :

— Merci, mon ami ; allez tranquillement chez vous, merci.

Puis au capitaine des gardes :

— On veillera au voyage de cet homme. J'ai signé pour lui un bon sur ma caisse.

Tout en parlant ainsi le roi affectait de tourner le dos à Louvois bien que celui-ci se fût approché avec son portefeuille.

Louvois, dépité, ne put retenir un de ses furieux mouvements d'humeur.

— Voilà bien des cérémonies pour un fou ! dit-il entre ses dents.

Le roi entendit, et, se retournant avec un air sévère :

— Monsieur, dit-il, si cet homme eût été un fou, je n'aurais pas causé avec lui trois-quarts d'heure.

Ces mots traversèrent le silence de toute l'assemblée et retentirent jusqu'au bout de la galerie.

Louvois pâlit et crispa ses doigts sur son portefeuille.

— Vous veniez pour travailler, monsieur de Louvois, ajouta le roi d'un ton glacial. Je travaillerai à Saint-Cyr. Veuillez m'y attendre.

Le ministre s'inclina et partit la rage dans le cœur.

Alors le roi traversa lentement la galerie, envoya un charmant sourire à Jaspin, et salua sur son passage avec autant de bonne grâce qu'il avait témoigné de froideur à Louvois.

Lorsqu'il eut disparu dans le grand escalier, toute l'assemblée se sépara en commentant, chacun selon ses prédilections, le *merci* adressé par Sa Majesté au sorcier provençal.

— Eh bien ! dit Jaspin à Rubantel, vous qui attendiez les premières paroles du roi pour juger la démarche du sorcier, qu'en pensez-vous ?

— Je pense, dit Rubantel, que si M. de Louvois a payé le sorcier pour venir défendre ses intérêts devant Sa Majesté, le maréchal-ferrant a volé l'argent de M. de Louvois. Je pense, de plus, qu'il était bien inutile à moi de mettre mon habit de cour et de venir à Versailles. Le roi ne m'a pas seulement regardé. Jour de Dieu ! si je portais soutane, il m'eût fait sa bouche en cœur !

XXIX

Deux distractions en un jour

Pour la seconde fois Rubantel s'aperçut qu'il avait blessé le bon Jaspin.

— Oh ! pardon, s'écria-t-il, j'ai tort. Votre soutane couvre un brave homme, et mon habit rouge, si brodé qu'il soit, ne renferme rien qui vaille. Pardon !

Jaspin se contenta de répondre qu'il n'avait pas été offensé. Puis il salua le marquis pour sortir de la galerie où tous deux se trouvaient à peu près seuls.

— Vous me quittez ? dit Rubantel.

— Oui, monsieur, je vais à Saint-Cyr.

— Comme le roi !... Oh ! quel favori vous faites : Moi, je m'en retourne tristement. — Embrassez pour moi M. de Lavernie...

Et le digne homme étouffa un soupir qui émut Jaspin.

— Ce n'est pas réjouissant, voyez-vous, ajouta Rubantel, de venir faire sa cour à Versailles... manquant de tout, dînant seul ou à peu près, se promenant seul, à charge à tous ses amis si l'on en a, quand on pourrait vivre commodément dans sa terre avec sa famille et ses chiens.

Là-dessus, nouveau soupir du bon seigneur, et Jaspin pour le consoler répondit :

— N'enviez pas mon sort ; je ne vais pas à Saint-Cyr pour y prendre de l'agrément. *Athalie*, ce n'est pas un plaisir.

— Qu'est-ce qu'*Athalie* ? demanda le soldat.

— Une nouvelle tragédie sacrée de M. Racine.

— Comme *Esther* ?

— Plus longue.

— Eh mais, c'est un honneur immense que l'on vous fait là, mon cher prélat ; comment, vous êtes invité à une représen-

tation ?...

— Non, à une répétition seulement. Madame de Maintenon, voyant le succès d'*Esther*, avait prié M. Racine de lui faire une seconde pièce pour ses demoiselles, et ce pauvre auteur y a sué sang et eau depuis un an.

— Mais le voilà au port, puisqu'il va être représenté.

— Non pas. Avant de représenter *Athalie*, madame la marquise consulte son conseil de conscience.

— Pourquoi ?

— Parce que de tous côtés il lui en revient des plaintes. Ces demoiselles de Saint-Cyr ont trop bien joué, à ce qu'il paraît, pour des filles honnêtes, et les cagots prétendent que ce n'est pas pour élever des comédiennes que le pape a cédé à Saint-Cyr la menue abbatale de Saint-Denis.

— Le fait est, dit Rubantel, encore une fois emporté par son sang de frondeur, que si j'étais assez pauvre pour qu'on élevât ma fille à Saint-Cyr, je ne me souciera point de la voir paraître sur un théâtre, comme mesdemoiselles de Saint-Osmane, de Choiseul et de Glapion, dont on a beaucoup trop parlé depuis *Esther*...

— Vous voyez bien qu'il y a le pour et le contre, puisque vous êtes contre, dit tranquillement Jaspin.

— Oh ! moi, je dis tout net, trop net ma façon de penser.

— Je suis désolé de vous savoir opposé à ce divertissement, monsieur le marquis, car je le crois innocent, et je suis de l'avis de madame de Maintenon, qui aime mieux distraire ses filles que de les laisser elles-mêmes chercher des distractions. J'en suis fâché aussi, parce que vous êtes un père de famille très honoré, un prud'homme considérable, et que, vous croyant désœuvré ce soir, je comptais vous proposer de m'accompagner à Saint-Cyr, où madame la marquise eût peut-être consenti, sur ma demande, à vous admettre dans notre petit comité de gens qui vont décider si la représentation d'*Athalie* offre des dangers.

Pendant ces derniers mots, le visage de M. de Rubantel avait pris une si comique expression de douleur, de regret, que Jaspin

fut obligé de se retenir pour ne point rire. Il était parfois malicieux, le bonhomme, et une leçon bien donnée ne lui paraissait jamais un hors-d'œuvre.

— Vous m'excuserez donc, monsieur, dit-il, si je vous quitte.

— Jour de Dieu ! s'écria Rubantel en se mordant les lèvres, voilà trois fois depuis tantôt que je mériterais les étrivières.

Abandonnez-moi, mon cher abbé ; pardon, monseigneur, eh ! pardon... à tous les diables la cour et ce langage fleuri ; ou plutôt... non, à tous les mille millions de charretées de diables, ma langue de butor et de grognon, qui bavarde toujours en dépit de mon cœur.

Pour le coup, Jaspin se mit à rire, et prenant le bras du digne vétéran qui roulait comme une larme en ses yeux furieux :

— Vous avez un carrosse, monsieur le marquis ? dit-il.

— Pardieu !... j'en ai trois.

— Eh bien ! il ne nous en faut qu'un pour nous rendre à Saint-Cyr.

— Vous m'emmenez ?

— À l'instant, et vous aurez l'étréne des chœurs qu'on doit répéter pour la première fois avec un musicien dont on dit merveille.

— Oh ! par exemple, s'écria Rubantel, en embrassant Jaspin, voilà un vrai chrétien !... voilà un pasteur de brebis !... Eh bien, mon illustre, mon parfait ami, il faut que je vous l'avoue, tenez, je vais me confesser. J'enrageais de ne pas être admis à Saint-Cyr : on ne m'avait pas invité aux représentations d'*Esther*, voyez-vous ; de là un mauvais sentiment, une envie de mordre... Quoi ! j'irai voir de près cette maison... ces charmantes demoiselles si bien élevées... et j'entendrais la tragédie de Racine...

— Avant tout le monde.

— Oh ! j'étouffe !...

— C'est la chaleur, dit naïvement Jaspin ; mais nous allons prendre par la petite route qui est ombragée et déserte, et le mouvement du carrosse vous rafraîchira.

— Oui, fouette, fouette ! cria le marquis à son cocher.

Ils suivaient alors la route tracée entre les arbres du parc et une immense pièce d'eau longue comme un canal, destinée à servir de réserve aux bassins de Versailles, quand ils virent devant eux une petite calèche attelée de deux chevaux.

— Eh mais, dit Jaspin, n'est-ce pas M. de Louvois que nous apercevons là ?...

— Je crois reconnaître son habit bleu, dit Rubantel, et il conduit ses chevaux, c'est assez son habitude.

— Si nous le passons, il sera furieux, continua Jaspin – si nous le suivons, il nous parlera peut-être, et je ne voudrais pas qu'il nous parlât.

— Il y a un moyen, dit le marquis, descendons de carrosse, mes chevaux vont prendre le pas, nous marcherons derrière, M. de Louvois gagnera sur nous, et quand il sera entré à Saint-Cyr, nous y entrerons derrière lui.

Jaspin adopta l'avis, tous deux descendirent et se faufilèrent dans la contre-allée, où les arbres les masquaient. Leur cocher garda la chaussée, en observant de laisser toute l'avance possible à la calèche.

Mais cette calèche marchait si lentement, les chevaux secouaient si librement leurs têtes et leurs crinières, en décrivant sur la route des courbes capricieuses, que l'on eût dit qu'ils marchaient à leur fantaisie, sans guide et sans frein.

Les deux promeneurs, garantis par l'abri des gros arbres, et marchant sur le gazon, étaient arrivés au tournant de la route presque à la hauteur de la calèche ; les chevaux s'arrêtèrent ; leur maître les laissa faire.

Jaspin et Rubantel n'eurent que le temps de se plaquer derrière un marronnier énorme, et de là ils virent Louvois, les mains pendantes, l'œil atone, la tête inclinée, oubliant les chevaux, la calèche, la route, le monde. – Il rêvait.

Les chevaux se mirent à tirer quelques pointes d'aubépine sur le revers du fossé qui bordait la route à six pas de l'arbre qui

cachait l'évêque et son ami. Louvois ne s'en aperçut pas. Quelques mots vagues, entrecoupés de rauques syllabes, s'échappaient de ses lèvres.

Jaspin et Rubantel retinrent leur haleine.

— Lui conseillera-t-on cela ? murmurait Louvois. Une disgrâce... après trente ans... avant que je me sois vengé...

Il eût fallu voir le coup d'œil qu'échangèrent ces deux hommes pâles d'émotion en entendant parler l'esprit de Louvois.

— Si je ne trouve pas ce que je cherche pour la perdre, continua le ministre, je suis perdu.

Les chevaux, rebutés de se piquer la langue aux épines amères de l'arbuste, tournèrent à droite sans que leur maître les en empêchât.

— Il se trompe de chemin, dit tout bas Rubantel à l'oreille de Jaspin.

Les chevaux marchaient toujours obliquement vers la droite, ils venaient de sentir la fraîcheur de l'eau et se dirigeaient vers le canal.

Louvois les laissa aller ; il rêvait toujours. Jaspin et Rubantel tressaillirent, et, en même temps :

— Mais il va se rompre le col, dit l'un.

— Il va se noyer, dit l'autre.

La calèche avait deux roues sur le gazon, les chevaux posaient leurs pieds de devant sur la margelle du canal ; encore un pas, ils plongeaient.

Jaspin et Rubantel échangèrent un nouveau regard, un éclair ; puis tous deux poussèrent un si grand cri en se précipitant sur la route, que les chevaux effrayés s'écartèrent brusquement du canal.

Louvois se réveilla, il comprit le danger, se retourna, vit ses deux sauveurs courant et gesticulant sur la chaussée. Sans doute, il les reconnut, mais pour tout remerciement il ôta son chapeau, cingla vigoureusement ses chevaux d'un coup de fouet et disparut dans un tourbillon de poussière.

Le général et l'évêque tremblaient de tous leurs membres, et restaient comme enracinés sur le chemin.

— Hein ? dit enfin Rubantel aussitôt qu'il put recouvrer la voix, si nous n'eussions pas crié !

— Et Dieu !... murmura Jaspin.

— Et la discipline ! murmura le général.

Quelques instants après, ils entraient dans la cour de Saint-Cyr, où fumaient encore, irrités, les chevaux du ministre.

Tandis que le général admirait l'ordonnance et la vaste étendue des bâtiments, l'air de grandeur et de simplicité répandu sur l'ensemble, les détails si minutieusement soignés, les allées et venues discrètes et pourtant actives du service, tandis que Jaspin, reçu en hôte familier, quittait son compagnon pour obtenir de la marquise l'autorisation de faire entrer M. de Rubantel, le ministre s'était fait annoncer à Louis XIV, dans les jardins, sous un pavillon de verdure où depuis un quart d'heure le roi prenait le frais en attendant, lui qui savait si peu attendre.

Louvois avait rêvé un quart d'heure de trop. Il s'aperçut de sa maladresse et en comprit la gravité dans un moment où son maître était si défavorablement disposé ; il devint extrêmement pâle et chancela en entrant dans le pavillon.

Son air de souffrance arrêta sur les lèvres du roi l'apostrophe déjà prête à jaillir. — Ce fut Louvois qui parla le premier.

— Il faut m'excuser, sire, dit-il, j'ai failli me trouver mal en chemin.

— Êtes-vous malade, monsieur ?

— Je ne l'étais pas, sire ; mais l'accueil que m'a fait Votre Majesté me vaut une maladie.

Le roi ne répliqua rien. Le ministre, sans donner suite à ses plaintes, et se renfermant au contraire dans une réserve pleine de dignité, essuya son front, ouvrit son portefeuille et dit au roi :

— Plaît-il à Sa Majesté de travailler ici ?

— Je ne sais pas même si je travaillerai, répondit le roi Louis XIV avec une nonchalance qui pour Louvois était une

disgrâce de plus.

— Je suis aux ordres de Sa Majesté, répliqua-t-il en surmontant vaillamment les dégoûts dont on l'abreuvait.

Le roi s'éventa avec son chapeau, et se mit à regarder distraitement dans le jardin.

Louvois souffrait tout ce qu'un homme de ce caractère indomptable peut souffrir, mais il se contenait.

Au bout de quelques minutes, appuyant une main sur son cœur gonflé, donnant à son visage l'expression du calme et de la complaisance :

— Je crois voir, dit-il, que Sa Majesté n'a point la tête aux affaires. Faut-il que nous remettions le travail ?

— Vous vous trompez, répliqua sèchement le roi, j'ai plus que jamais la tête aux affaires ; seulement c'est aux grandes affaires que je m'applique, et asseyez-vous pour m'écouter.

Louvois sentit une sueur mortelle couler en perles de glace sur sa poitrine. Ce ton solennel du roi, au sortir du mystérieux entretien avec le sorcier, annonçait de grands événements. En outre, l'absence de madame de Maintenon, absence concertée entre elle et le roi, qu'elle venait de quitter à l'instant même, présageait au ministre l'approche d'une crise.

Le roi se posa majestueusement comme il le faisait d'instinct dans les circonstances importantes, et, d'une voix ferme, lente, il dit à Louvois :

— J'ai à vous demander un compte très exact de ma situation vis-à-vis de l'Europe : où en sommes-nous ?... ne cherchez pas, parlez.

— Mais, balbutia Louvois, si Sa Majesté voulait se donner la peine de détailler...

— J'ai trois ennemis en Europe, monsieur : l'empereur, le prince d'Orange, le duc de Savoie ; trois ennemis qui comptent !

Louvois aussitôt :

— Votre Majesté oublie l'Espagne, la Suède, toute l'Allemagne.

— Je sais que vous m'en trouveriez encore si vous cherchiez, mais je me suis arrêté à dessein. Trois ennemis, ai-je dit ; vous trouvez que ce n'est pas assez ; moi, j'estime que c'est trop !

Louvois regarda le prince avec stupeur.

— Entre l'empereur et moi, dit Louis XIV, c'est une guerre qui finira le jour où je renoncerai aux Flandres et à mes idées sur l'Espagne. Le prince d'Orange est roi d'Angleterre, quoique je dise et que je fasse. Il est mon ennemi, parce que je l'ai toujours dédaigné, rudoyé, malgré ses avances. Il n'a nul projet sur mes États ni moi sur les siens. Qu'il ait détrôné son beau-père, c'est à la nation anglaise de le trouver mauvais ; moi, je n'ai que le droit d'exercer envers le roi Jacques une hospitalité digne de moi et de la France. J'en arrive au duc de Savoie, c'est un homme de grands talents, qui eût été à moi, si je n'eusse, par des piqûres acharnées, envenimé la plaie de son orgueil. Voilà mes trois ennemis réels ; les autres se groupent autour d'eux. Eh bien ! M. de Louvois, pour faire éternellement la guerre, il faut de l'argent et de la jeunesse : je vieillis et n'ai plus d'argent, — mon État est épuisé par mes victoires. — Je ne parle point de Dieu, que je finirai par lasser, en abusant de ses bontés. Je conclus comme j'ai commencé, donnez-moi un compte exact de ma situation : c'est ce que fait tout bon administrateur, quand il veut liquider ses affaires et prendre sa retraite.

Louvois, décontenancé par cette charge à fond, commençait à perdre la tête ; il ne répondit que phrases vagues, nulles, sans raison et sans vues. Il prouva que le royaume n'était pas épuisé, que les armées n'avaient jamais été plus formidables. Il cita le siège de Mons, enlevé aux yeux de l'Europe tout entière, et montra au roi la médaille nouvelle que l'Académie avait fait exécuter à cette occasion. C'était un Hercule debout, s'appuyant d'une main sur sa massue et tenant de l'autre une couronne murale et un bouclier aux armes de Mons ; dans le fond, la ville enveloppée de feu et de fumée. Pour légende : *Tota Europà spectante et adversante*, c'est-à-dire : à la vue de toute l'Europe et

malgré ses efforts.

— Cela est fort beau, dit le roi, qui avait regardé attentivement la médaille. Mais que me fait la gloire, j'en ai eu ma bonne part. Du repos, du repos !

Louvois frissonnant :

— Votre Majesté sait bien, dit-il avec un sourire forcé, que l'on n'a point toujours ce que l'on désire. Vos armées ont pu prendre en quinze jours Mons, que vous désiriez prendre. Elles vous conquerront la paix également ; mais laissez-leur-en le temps, ce sera plus long.

— Ne voyez-vous pas quelque moyen d'abrégér, dit froidement le roi ; mes peuples souffrent.

— Sire, je chercherai.

— J'ai déjà trouvé quelque chose, moi.

— J'écoute, fit le ministre, avec une nuance imperceptible d'ironie qui n'échappa point au roi et redoubla son désir de piquer Louvois.

— Monsieur, quand un incendie se déclare, il faut non seulement chercher à éteindre la flamme, mais lui soustraire les aliments qu'elle pourrait prendre. Il se fait en ce moment dans les États du duc de Savoie une guerre qui mettra ce prince au désespoir ; — on ravage ses vignes, on démolit ses maisons.

— Représailles, sire !

— Aliment au feu que je veux éteindre, monsieur : j'entends que peu à peu l'on adoucisse M. de Savoie. On le détachera ainsi de la ligue, j'aurai mes frontières assurées, et il me rentrera une armée de ce côté. Prévenez donc Catinat de ménager le duc ; Catinat est humain, il sait négocier. Faites-lui part de mes intentions.

Louvois s'inclina.

— J'ai une autre crainte, dit le roi : les Suisses sont mécontents ; ils réclament l'observation des traités qu'on leur a faits.

— Eh ! sire, avec les sommes qu'on leur a déjà données nous paverions d'argent une chaussée d'ici à Bâle.

— Monsieur, avec le sang qu'ils ont versé au service de la France, on ferait un fleuve de Bâle à Paris ! J'entends que les Suisses soient satisfaits. Ne voyez-vous pas qu'une rupture avec eux les pousserait à s'allier au duc de Savoie ! — que la guerre s'éterniserait, que l'incendie deviendrait une conflagration universelle. — Chargez-vous donc de la Savoie et des Suisses. — Moi, j'aurai l'œil sur l'Angleterre, où l'on me ménage d'honorables intelligences. Tout s'apaisera, je le veux. Vous m'avez entendu ?

— Oui, sire, dit Louvois, dont le sang assiégeait les tempes avec fureur. Ainsi, Votre Majesté rêve le retour de l'âge d'or et les ruisseaux de miel et de lait. Ces inspirations seront glorieuses à Sa Majesté, mais nécessitent un nouvel ordre de travaux. Nous changerons de rôle avec les alliés. Nous promènerons l'olivier, quand l'Europe promènera ses mousquets.

— Ce changement vous servira d'autant plus, répliqua froidement Louis XIV, à mettre en lumière des talents de conciliation qu'on ne vous connaissait pas. Vous savez agir vite, monsieur ; employez-vous à cette œuvre-là ; elle en vaut la peine.

— En un mot, Sa Majesté fait du ministre de la guerre un ministre de la paix.

— Précisément.

On eût dit que Louvois allait suffoquer lorsqu'il répliqua :

— Sire, hormis l'impossible, je ferai tout pour servir Votre Majesté.

Et Louvois ferma son portefeuille avec un mouvement nerveux qu'il ne sut point enchaîner, malgré les efforts surhumains qu'il faisait depuis quelques minutes.

— Ne fermez pas, dit Louis XIV, avec son flegme de commande. Travaillons !

— Oh ! sire, j'apportais à Sa Majesté des travaux qui vont devenir inutiles. J'avais trouvé de l'argent ; mais à quoi bon l'argent, dans l'âge d'or !

Ces mots eussent été impertinents, si Louvois ne les eût

accompagnés d'un rire ou plutôt d'un rugissement affectant les éclats du rire.

— De l'argent, où cela ? demanda le roi – lion dédaigneux du bourdonnement de ce taon irrité.

— Où il est ? sire, chez les traitants qui l'ont pompé dans les coffres de Votre Majesté depuis deux années. J'ai imposé ces messieurs à huit millions de livres, et ils me remercieront de ce que je leur laisse. Voici le projet : l'argent peut rentrer au premier appel de Votre Majesté.

Le roi prit la plume et approuva sans balancer. Comme il venait de signer, il arrêta ses yeux sur un papier que peut-être Louvois n'avait pas laissé là sans intention.

Le rusé ministre l'enleva aussitôt.

— Pourquoi retirez-vous ce papier ? dit le roi surpris.

— Oh sire, ce n'est rien, c'est un rapport de police.

— Qui dit ?

— Rien de nouveau, sire, je ne sais pas même comment il se trouve là... c'est par distraction que je l'y ai laissé.

— Il m'a semblé lire le mot enlèvement.

— En effet, sire, mais passons, je vous prie.

— Enfin, monsieur, si je tiens à lire ce rapport.

— Votre Majesté en a le droit, mais je la préviens qu'elle n'y gagnera rien, ni moi non plus.

Le roi se mit à lire, Louvois le suivait du coin de l'œil, tout en paraissant fouiller dans ses papiers.

— Qu'est-ce que j'apprends ? dit le roi. On a enlevé aux archers une prisonnière qu'ils transféraient de la Bastille au château de Péronne.

Louvois ne répondit pas. Il furetait toujours.

— Violette Gilbert, femme du commissaire Desbuttes, qu'est-ce que cette femme ?

— Sire, une femme surprise en adultère avec un espion du prince d'Orange. Le mari avait porté plainte ; on avait arrêté la femme, elle était à la Bastille où je me proposais de la faire

interroger.

— Eh bien ?

— Eh bien ! sire, un ordre est arrivé de transférer la prisonnière à Péronne ; mais encore une fois je supplie Votre Majesté de passer outre.

— Ordre de qui ? demanda le roi, de plus en plus affriandé par la résistance.

— De Pontchartrain, sire, et ordre de confier cette femme à deux archers seulement, pour éviter le scandale sur son passage ; voyez, sire, c'est écrit sur l'ordre. En sorte que, tout près d'ici, vers Chantilly, cette nuit même, les deux archers ont été jetés en bas du carrosse dans lequel ils menaient leur prisonnière, et celle-ci a continué sa route, mais je ne crois pas qu'elle se soit rendue à Péronne. Voilà ce que c'est que de bien escorter les prisonniers de cette importance.

— Comment Pontchartrain a-t-il donné cet ordre ridicule ?

— Je le lui ai demandé ce matin, au reçu du rapport de police ; il m'a répondu qu'il avait dû obtempérer à l'irrésistible recommandation qui lui avait été faite.

— Par qui ?

— Ah sire, permettez-moi de me taire.

— Vous direz bien, au moins, le nom du ravisseur.

— Ils étaient deux ; mais je n'en nommerai pas un.

— Plaisantez-vous, monsieur ?

— À Dieu ne plaise, sire ? cela ne m'arrivera plus de plaisanter avec un pareil nom, il m'a trop de fois porté malheur ; et voilà pourquoi je désirais soustraire à Votre Majesté ce papier, dans lequel le lieutenant de police, plus audacieux que moi, a consigné ce nom redoutable et celui de son présumé complice.

Le roi parcourut avidement les dernières lignes du rapport :

— « Belair, musicien, amant de la prisonnière... » puis, « Lavernie, » s'écria-t-il, lui, encore !

— Hélas, oui, sire, encore ! Et cette fois, on ne dira pas que c'est ma faute.

— Mais il me semblait l'avoir vu hier matin à mon lever.

— C'est possible, sire ; mais j'ai dû m'informer, ne fût-ce que pour contredire le rapport de police, et malheureusement M. de Lavernie a quitté Versailles hier au soir. Il n'a point reparu, pas plus que l'autre coupable.

Il achevait à peine, quand madame de Maintenon monta souriante les trois marches qui conduisaient au cabinet de verdure.

XXX

Feu et sang

À la vue de son ennemie jurée, Louvois, qui avait espéré pouvoir se retirer avant qu'elle arrivât, fit un pas pour reprendre ses papiers et partir.

— Cette femme-là, pensa-t-il, a donc un démon familial qui l'avertit de paraître à point nommé pour m'être désagréable !

Et déjà il prenait congé, car, entre la marquise et lui, la guerre était assez déclarée pour autoriser ces sortes de retraites, si brusques qu'elles fussent.

Mais la marquise s'adressant au roi :

— C'est assez travailler, sire, dit-elle, notre répétition commence. Il s'agit de décider aujourd'hui si les tragédies sacrées de ce pauvre Racine sont des abominations profanes. Venez, écoutez et jugez !

Louvois profita de la pause pour saluer et partir ; mais madame de Maintenon, toujours souriant :

— On n'exclut point M. le ministre, dit-elle.

Ce sourire fit plus peur à Louvois qu'une tempête ; il n'en hâta que plus son départ ; mais le roi, ayant repris le portefeuille, tira le malencontreux rapport de police et l'offrit à la marquise en la priant de lire.

— Allons, sire ! s'écria Louvois au désespoir, voilà que Votre Majesté va me susciter de nouvelles difficultés : j'avais tant supplié le roi de ne pas lire cette note.

La marquise lut sans s'étonner.

— Eh bien ! madame, dit le roi, qu'y a-t-il de vrai ?

— Au moins, madame se convaincra que je n'y suis pour rien, se hâta de dire Louvois.

— Je ne sais point ce que cela signifie, répliqua la marquise.

— Vous lisez bien le nom de Lavernie ?

— Oui, sire, mais je ne comprends pas.

— Et l'absence de M. de Lavernie, l'expliquez-vous ?

— Mais M. de Lavernie n'est pas absent, sire, regardez, le voici.

Elle indiqua du doigt une allée du jardin, où l'on voyait se promener Gérard avec Jaspin ; derrière eux venaient deux autres personnages difficiles à reconnaître sous les chèvrefeuilles et les lilas en fleurs.

Le roi se retournant vers Louvois :

— En effet, dit-il, voilà bien M. de Lavernie.

La marquise avait déjà fait signe aux quatre personnages, et ceux-ci s'avançaient à la rencontre du roi, qui, lui aussi, marchait machinalement de ce côté.

— Est-ce que Votre Majesté a quelque chose à demander à ce gentilhomme, dit la marquise avec une curiosité naïve ?

— Mais oui !

— Approchez, monsieur, s'écria madame de Maintenon.

Gérard s'approcha respectueusement.

Louvois eût donné un million pour être parti dix minutes plus tôt.

— Où étiez-vous hier au soir, monsieur ? demanda le roi ; vous aviez quitté Versailles ?

— Sire, c'est vrai.

— Pourquoi faire ?

— Pour chercher quelqu'un dont M. Racine avait besoin.

— M. Racine ?

— Il est là, dit vivement Gérard ; Votre Majesté voudrait-elle l'interroger ?

— M. Racine, appela la marquise, venez !

Le poète accourut à son tour.

— Bonjour, Racine, dit le roi, qu'avez-vous donc fait hier, pour employer M. de Lavernie ?

— Oh ! sire, M. le comte a été pour moi une Providence.

— Bah !... en quoi ?

— En ce que me voyant sans musique pour mes strophes et mes chœurs d'*Athalie*, ce dont je m'étais plaint devant M. l'évêque de Troie, son ami, M. le comte s'est chargé de me trouver musique et musicien, et m'a procuré l'un et l'autre, au-dessus de tout éloge.

— Voyez-vous cela, dit le roi, qu'est-ce que ce musicien ?

— Il a un nom tout musical, sire, on l'appelle M. Belair.

— Belair ! s'écria le roi stupéfait.

— Belair ! murmura Louvois.

— Un virtuose de premier talent, dit la marquise ; je veux profiter de cette circonstance pour le présenter à Votre Majesté.

— Il est ici ?... demanda Louvois à son tour.

— Approchez, monsieur Belair, dit la marquise.

Belair parut, radieux et beau comme le jeune Apollon épris de Daphné.

— C'est là M. Belair, fit le roi, étourdi de cette présence et de cette présentation.

Louvois étendit les bras comme s'il rendait les armes.

— Eh bien ! mais ces prétendus fugitifs sont tous les deux retrouvés, glissa le roi à l'oreille de son ministre.

— Ce qui ne prouve pas, dit Louvois irrité, qu'ils n'aient point disparu cette nuit.

— Qu'avez-vous fait cette nuit ? demanda brusquement le roi au musicien.

Celui-ci baissa modestement les yeux.

— Sire, dit-il, veuillez interroger M. Racine.

— Alors, répondez, Racine.

— Il est certain, dit le poète, que M. Belair ne veut point se louer lui-même. Mais je le ferai pour lui. Sire, M. Belair a fait cette nuit un chef-d'œuvre.

— Ah ! par exemple, voilà qui est fort, s'écria Louvois.

— N'est-ce pas, monseigneur, que c'est fort, dit naïvement le poète, dix-sept strophes mises en musique depuis hier au soir, et quelle musique !... les parties copies et bonnes à étudier ce

matin – c'est un vrai tour de force.

— Vous dites que monsieur a composé de la musique cette nuit ?

— Dix-sept strophes, oui, monseigneur.

— Vous l'affirmez ?

— Je l'ai vu.

— Vous avez vu M. Belair cette nuit ?

— J'ai fait plus, monseigneur, je l'ai tenu sous clé.

— De mieux en mieux, gronda Louvois, pourpre de dépit.

— Comment, sous clé ? demanda madame de Maintenon.

— Oui, madame, j'étais fou de douleur en songeant qu'on répétait aujourd'hui *Athalie*, sans les chœurs, faute de musique. M. de Lavernie m'avait promis de m'amener un musicien et avait amené monsieur. Monsieur s'était engagé à me livrer la musique ce matin. Cet engagement m'a paru téméraire, et pour conjurer toute mauvaise chance, j'ai enfermé mon musicien.

— Où cela ? s'écria Louvois exaspéré.

— Mais dans une chambre contigue à celle où je dormais.

— Et monsieur a travaillé dans cette chambre ?

— J'en réponds, dit Lavernie, je ne l'ai pas quitté.

— Et j'ajouterai, dit Racine, que le tour de force a eu lieu, puisque c'est moi qui, ce matin, ai porté à déjeuner à mes deux oiseaux dans la cage ; le rossignol avait pondu dix-sept mélodies, dont, j'espère, Votre Majesté approuvera le ton religieux et suave.

— Qu'en dit M. de Troie ? demanda Louvois, fou de chagrin. M. de Troie n'était-il pas aussi dans cette fameuse chambre ?

— Non, monseigneur, répliqua Jaspin avec candeur, je n'étais point avec ces messieurs, forcé que j'étais d'accomplir un devoir de charité.

— En vérité, dit Louvois railleur. Quelque sollicitation, peut-être ?

— Oui, monseigneur.

— N'est-ce pas auprès de M. de Pontchartrain ?

— Précisément, monseigneur.

Le roi et Louvois se regardèrent.

— Et que demandiez-vous à Pontchartrain, M. l'évêque ? dit Louis XIV.

— La faveur de faire transférer dans une prison plus douce une pauvre femme soumise aux rigueurs de la Bastille.

— Et de quoi vous mêliez-vous ? s'écria brutalement Louvois.

— Monseigneur, c'est le devoir d'un prêtre d'être charitable !

— Vous appelez charité la rébellion contre les archers, l'enlèvement d'une prisonnière !

— On l'a enlevée ? dit Jaspin avec un éclair joyeux sur les traits ; ah ! tant mieux, pauvre petite, la voilà libre !

— Vous entendez, sire, bégaya Louvois dans le triomphe de sa rage ; voilà comment on brave les lois !

— Au fait, dit le monarque à Jaspin, à quel titre cette prisonnière vous intéressait-elle ?

— Rien de plus naturel, sire : c'est la femme de mon filleul, c'est moi qui l'ai mariée, voilà pourquoi je sollicitais pour elle M. de Pontchartrain ; voilà encore pourquoi je me réjouis qu'elle soit libre.

Devant cette évangélique candeur, devant cette bonhomie irrésistible, le roi s'adoucit et se dérida soudain. Louvois terrassé roula encore une fois au fond de son piège.

Il prit le rapport du lieutenant de police, le déchira en mille morceaux, qu'il éparpilla dans l'air d'un geste furibond.

— Monsieur, dit-il à Racine stupéfait et tremblant de toute cette scène, vous n'aviez fait encore qu'une comédie, je crois ; faites-en d'autres, vous y réussissez à merveille.

— Plaît-il, monseigneur ? balbutia le poète effaré.

— Vous aviez la clé de la chambre où travaillait ce musicien à ses dix-sept strophes ?

— Oui, monseigneur.

— Aviez-vous aussi la clé des fenêtres ?

— Je ne comprends pas, monseigneur.

— Méditez ce moyen dramatique et couchez-le dans la première comédie que vous écrirez.

En disant ces mots, Louvois fit une révérence et disparut d'un pas précipité comme une course.

— Qu'a donc M. de Louvois ? dit la marquise en s'approchant de l'oreille du roi, ne trouvez-vous pas qu'il a les yeux hagards ? est-ce qu'il deviendrait fou ?

— J'y veillerai, répliqua le roi.

— Allons répéter *Athalie*, avec les chœurs, s'écria tout haut la marquise.

Belair et Gérard, en voyant s'enfuir le terrible ministre, échangèrent un coup d'œil qui signifiait bien des choses.

— Enfin, dit encore le roi tout bas à la marquise, expliquez-moi l'intérêt qui porta M. de Lavernie à chercher un musicien pour Racine, et à s'enfermer avec ce musicien toute une nuit : c'est de la mélomanie un peu bien étrange.

— Nullement, sire, répliqua la marquise : est-ce que ce n'est pas mademoiselle Van Graaft qui chante le rôle de Salomith ? est-ce que le fiancé n'a pas le droit de s'occuper de sa fiancée ? M. de Caylus n'en a-t-il pas fait autant pour ma nièce, à l'occasion d'*Esther* ?... Est-il donc si étrange que M. de Lavernie, qui connaît ce parfait musicien, l'ait été chercher à la hâte, l'ait amené à Racine, l'ait forcé au travail ? — on sait les musiciens paresseux ; — et enfin peut-on s'étonner qu'il ait passé la nuit à stimuler son ami, dans l'intérêt du rôle de sa fiancée ? Vous me direz tout à l'heure, en écoutant mademoiselle Van Graaft, si M. de Lavernie a eu tort.

— Vous avez raison, comme toujours, madame, et ce Louvois est un vilain esprit.

Jaspin soupira béatement. Racine, s'approchant de la marquise :

— Est-ce que j'aurais eu le malheur de déplaire à M. de

Louvois ? demanda-t-il.

— Qu'importe ! s'écria le roi d'un ton qui marquait toute sa prévention contre Louvois. Qu'il vous suffise de me plaire, M. Racine !

Et comme on était près des bâtiments de Saint-Cyr, la conversation finit là.

Cependant Louvois sauta dans sa calèche, prit avec lui un valet, et lança ses chevaux sur la route de Versailles.

Il n'avait pas été dupe, lui. Il avait bien deviné la manœuvre des deux amis. Jaspin demandant la translation de Violette, Gérard conduisant Belair chez Racine : celui-ci enfermant de bonne foi son musicien ; Belair et Gérard s'échappant par une fenêtre, courant sauver leur prisonnière et revenant au matin dans leur propre prison. Oui, le ministre avait deviné tout cela. Mais comment le prouver, et pourquoi le prouver ? N'est-il pas de ces secousses qui épuisent un lutteur ? de ces flots opiniâtres qui noient un nageur ? Jaspin, Gérard, Belair, Violette, la marquise étaient l'avant-garde du genre humain, ligué contre Louvois. Après eux venait le sorcier de Sâlon, qui avait conseillé la paix au roi. Derrière tout cela venait le roi vieillissant, et ce fantôme odieux de la paix avec son rameau d'olivier qui faisait à Louvois l'effet du goupillon béni d'un exorciste sur le démon qu'il exorcise.

Comment résister à tant d'ébranlements ? Comment balancer ce pouvoir invisible de la femme qui, à chaque minute, tramait une maille du réseau dans lequel Louvois devait finir par se trouver enveloppé.

Et les chevaux volaient sur la route avec un tel fracas, que le valet, si près de son maître, n'eût pu entendre un mot de ce qu'il grommelait tout haut.

Arrivé à l'hôtel de la surintendance, à Versailles, Louvois jeta les rênes aux mains de cet homme et monta chez lui. À peine s'aperçut-il que l'escalier, les vestibules, les antichambres étaient encombrés. Il passa dans son cabinet et se roula en furieux dans

ses dépêches et ses notes.

Les sonnettes appelèrent à la fois tout le monde.

— Qu'on me cherche Desbutes ! cria-t-il en se mettant à son bureau.

Louvois tenait la plume, une plume ailée qui courait sur le papier, avec un cri sinistre. Les gros et longs caractères de l'écriture magistrale du ministre noircissaient rapidement les pages entremêlées de chiffres, qu'il puisait avec une effrayante facilité dans un livre ouvert devant lui.

Les secrétaires, debout et oisifs, attendaient de la besogne.

— Un courrier ! cria-t-il.

Louvois relut et cacheta lui-même la première dépêche. Une seconde fut expédiée par lui avec la même vitesse. Cette plume frénétique volait, et à mesure que le papier se chargeait, le fiel s'évaporait du cœur de ce démon, une joie lugubre illuminait son visage. Il mit lui-même la suscription sur cette dernière missive.

— Autre courrier ! cria-t-il encore, quand il eut appliqué son large cachet sur la nappe de cire bouillante. — Le sieur Desbutes est-il arrivé ?

— Oui, monseigneur, il attendait dans l'antichambre depuis tantôt.

— Qu'il entre !

Un aide-de-camp parut.

— Les courriers sont bottés, monseigneur.

— Qu'ils viennent prendre les dépêches de ma main... Sortez tous !

Chacun se retira.

Desbutes entra pâle et tremblant.

— Ah ! vous voilà, vous ! votre fortune dépend de ce que vous m'allez répondre.

— Oh ! monseigneur, dit piteusement le petit homme aux jambes torses, elle est bien aventurée, ma fortune, s'il est vrai que vous ayez l'intention de lever une taille sur les gens de finance ! On le dit.

— Il sait déjà tout ! murmura Louvois. Quoi ! des espions, des serpents jusque dans mon portefeuille !

— Est-ce que monseigneur ne fera pas une exception en ma faveur ? fit Desbutes en joignant les mains ; je serais ruiné...

— Nous verrons... méritez-le !

— Je suis prêt, monseigneur.

— Vous allez partir.

— Oui, monseigneur.

— Avec un carrosse.

— J'en ai un.

— Pour Lavernie.

— Ah !...

— Vous rendrez visite à ce chirurgien paralytique dont vous me parlâtes à Mons, et qui sait, dites-vous, tant de choses.

— Oui, monseigneur.

— Vous lui proposerez de venir à Paris.

— Il refusera.

— Voilà pourquoi je vous ai dit de prendre un carrosse. Vous y jetterez cet homme et l'amènerez ici.

— Mais, monseigneur.

— Sans que personne vous ait vu.

— Oh !

— Sans que personne vous ait soupçonné.

— Monseigneur !

— Je vous donne six jours.

— Oh ! monseigneur, cent cinquante lieues !

— Tuez cent cinquante chevaux et obéissez !

L'aide-de-camp gratta à la porte.

— Les courriers ! dit-il.

Louvois se leva et prit ses dépêches en apercevant ses deux messagers favoris. Deux aigles pour le courage, deux hirondelles pour la vitesse.

— Toi, Jolyot, dit-il tout bas au premier, à l'armée de Catinat ! Ventre à terre, et cinquante louis si tu marches nuit et jour !

Le courrier s'enfuit avec la lettre.

— Toi, Bonfils, dit-il au second, à Bâle ! au Conseil fédéral ! brûle la route !... Cent louis si tu ne mets que trois jours !

Le deuxième courrier s'élança par les degrés.

— Comment, Desbuttes, s'écria Louvois en se retournant, vous n'êtes point déjà à la barrière ?... Alerte, alerte.

Et il poussa le financier hors de son cabinet par les épaules.

On entendit rouler un carrosse entre deux galops de chevaux.

— Ah ! dit alors Louvois, ah ! mon maître, tu veux faire la paix et chasser ton serviteur. — Ingrat !... Ah ! tu veux éteindre les incendies ; eh bien ! tâche d'éteindre celui que Catinat va allumer aux quatre coins de chaque ville du Savoyard ; éteins-le ! Je t'offre pour cela un fleuve de sang qui coulera de Bâle à l'autre bout de l'Europe.

Quant à vous, douce maîtresse, vous m'avez fait venir de Salon un sorcier qui a raconté au roi les secrets de sa première épouse. Eh bien, moi, je vais vous en amener un de Lavernie, pour qu'il dise à Sa Majesté les secrets de sa seconde femme.

Guerre au dehors, guerre à Versailles, guerre partout !... C'est bien le moins qu'on garde un pauvre ministre pour tant de guerres !...

XXXI

Petite répétition d'une grande pièce

Saint-Cyr était l'œuvre de madame de Maintenon. Cette illustre femme, qui avait souffert avant de devenir reine, voulait laisser sur terre quelque chose de plus qu'un souvenir de sa grandeur ; elle prétendit et réussit à y laisser un témoignage de sa reconnaissance envers Dieu qui l'avait élevée. Le remerciement des grandes âmes à la divinité protectrice s'appelle la charité, et il est rare que la charité ne laisse pas sur son passage des fondations plus solides que la victoire.

Malgré toutes les oppositions, malgré les comptes de Louvois, qui craignait de dépenser trop, admirables comptes, il faut bien le dire, puisqu'ils étaient justes, la marquise bâtit Saint-Cyr, Mansard fit les plans. Le travail dura quinze mois et coûta quinze cents mille livres. On reprocha beaucoup à l'architecte d'avoir fait le rez-de-chaussée trop bas, d'avoir amené trop d'eau dans la maison, d'avoir placé la porte de l'église derrière des remises et d'avoir réuni les confessionnaux et les orgues. Tous ces défauts firent crier. Mais la fondatrice installa son idée et son bienfait quinze mois plus tôt qu'elle n'eût fait avec la perfection. Ces quinze mois de charité rachètent bien des péchés géométriques.

Deux cent cinquante jeunes filles de noblesse, toutes appartenant à des familles pauvres ou privées de leur chef, recevaient, sous la direction de quatre-vingts dames religieuses ou converses, une éducation à la fois solide et brillante, de sept ans à vingt accomplis.

Les élèves étaient habillées uniformément d'une étamine brune du Mans, avec manteau et jupes pareils. L'été, d'un jupon de toile écrue ; — jupon de ratine rouge en hiver.

La coiffure se composait d'un bonnet blanc piqué, avec plusieurs rangs de réseau plissés par devant et noués de plusieurs

nœuds de rubans, dont la couleur variait suivant la classe dont elles faisaient partie ; il y avait quatre classes à Saint-Cyr.

Louis XIV avait permis à cette maison ses livrées à perpétuité ; le régime était simple, doux, plus moral que religieux ; les jeunes filles étaient punies par un ruban noir, récompensées par un ruban de feu.

C'était au milieu de ces jeunes enfants ou de ces grandes filles prêtes à entrer dans le monde, dotées d'un esprit et d'une raison comme elles l'étaient d'un douaire, que la marquise venait chaque jour s'enfermer, fuyant le monde qu'elle n'avait pu réformer et s'appliquant à en créer un de sa façon, selon son intelligence et son cœur.

Saint-Cyr était devenu le rendez-vous de tous les grands prélats, de tous les humbles prêtres, instituteurs par la science ou par l'exemple, et la marquise avait longtemps flotté entre le désir inspiré au roi par quelques fanatiques de fonder une pépinière de religieuses austères, et l'instinct qui la poussait, elle, à former de bonnes mères de famille pour cette noblesse à laquelle un si incertain avenir était réservé.

Aussi ne négligeait-elle jamais de mêler à ses leçons quelques-unes de ces fleurs qui éclosent dans les sentiers du monde, poésie, musique et peinture. Admirable écrivain, la marquise, dont le style dit toujours ce qu'il veut dire, ne dédaignait pas d'apprendre à ses élèves quelque chose de plus que la sèche grammaire ; de même qu'elle leur enseignait quelque chose de plus que le strict catéchisme.

Voilà ce qu'était Saint-Cyr, lorsque Racine y fut appelé pour faire représenter la tragédie d'*Esther*. *Esther*, partie de Saint-Cyr, fit le tour de l'Europe. C'était la première fois qu'une communauté religieuse portait bonheur au théâtre.

Après *Esther* vint *Athalie*, et nous avons vu comment madame de Maintenon, pour effacer le bruit de la première pièce, malgré l'auteur qui en eût demandé plus encore, avait convoqué un petit aréopage de gens religieux, droits et dévoués à son institution,

pour lui donner un avis sincère et plus encore une garantie qui consacraînt indéfiniment son droit à la propagation d'une éducation comme elle l'entendait, c'est-à-dire mondaine pour l'esprit et religieuse pour le cœur.

Louis XIV, qui avait de sa main rédigé un plan et des constitutions pour Saint-Cyr, arrivait fort intéressé dans cette discussion de son œuvre.

Quant à la marquise, nous verrons peut-être combien la réunion des juges avait pour elle d'objets divers et d'intérêts opposés.

On vit donc entrer dans l'une des salles du premier étage le roi, la marquise et l'auteur d'*Athalie*, suivis à distance de Jaspin et de Belair.

Ce dernier surtout se dissimula de son mieux derrière des pupitres disposés pour la répétition. Gérard, placé, par une faveur inouïe, derrière l'estrade de la maîtresse, au bras de laquelle devait s'asseoir le roi, fit un muet salut à Rubantel, que Jaspin avait eu le crédit de faire placer sous une tapisserie, dans un endroit couvert, où les regards du roi n'eussent pu l'aller rencontrer.

Le roi avait trouvé dans la salle une de ces sociétés qu'il aimait à voir au sortir de ses campagnes. L'or des broderies et des cuirasses, les panaches, les armes fulgurantes avaient-elles fatigué ses yeux, il se reposait l'âme et la vue sur les figures calmes, sur les habits sombres et uniformes des gens d'Église. Calme trompeur, sans doute, simplicité menteuse, trop souvent : mais excepté Dieu, quel homme et quelle chose ne mentent point aux rois !

Louis XIV trouva donc réunis : son confesseur, le père Lachaise ; l'archevêque de Paris, M. de Harlay, et quelques autres ecclésiastiques.

Tandis qu'il s'entretenait avec eux, madame de Maintenon visitait les pupitres et questionnait ses élèves actrices dans le cabinet voisin. Racine relisait fiévreusement son manuscrit, avec

la crainte d'y trouver des allusions dangereuses ou des situations profanes. Gérard, de sa place, guettait l'arrivée des actrices. Belair corrigeait sur les cahiers les fautes qu'une copie rapide y avait pu oublier.

Entre le roi et les ecclésiastiques, l'entretien préliminaire prit d'abord beaucoup d'importance ; Jaspin, sur un signe de la marquise, s'approcha.

Il était fort mal à l'aise, le digne homme, et le roi, questionnant un nouveau venu, n'était pas toujours encourageant. Mais lorsqu'on est évêque dans le diocèse de Troie, et qu'on a Homère pour paroissien, l'on se doit de marcher tête haute à l'assaut des propositions théologiques, comme le soldat qui vient d'être élevé à un grade se doit d'affronter sans hésitation le poste le plus périlleux.

Il y avait dans le groupe noir un honnête ecclésiastique, supérieur des lazaristes, M. Durand, farouche ennemi, de bonne foi, des spectacles en général et de la tragédie en particulier. Il y en avait un autre, M. Hébert, curé de Versailles : ces deux prêtres se consultaient du regard depuis le commencement de la séance.

Le roi, qui lut dans leurs yeux leur hésitation, et qui savait lire, s'empressa de déclarer, croyant les mettre à l'aise, que l'on allait entendre d'abord cet ouvrage, bien que l'esprit tout moral et tout religieux de l'auteur fût rassurant, pour juger de l'opportunité d'une récréation que rien dans les règlements ne semblait devoir interdire aux demoiselles de Saint-Cyr.

En disant ces mots, le roi s'installa dans son fauteuil, comme décidé à soutenir une argumentation solide de *commodo* et *incommodo spectaculorum*.

Déjà le monarque agaçait de l'œil et provoquait au combat les sombres champions qu'il supposait avoir aiguisé leur dialectique. Appel au confesseur, appel à l'archevêque, appel à ce nouveau foudre d'éloquence, qu'on avait nommé évêque de Troie, appel enfin au curé et au lazariste ; le manuscrit tremblait aux mains du pauvre Racine.

Malgré les deux opposants, M. Durand et M. Hébert, saluant avec un respect tout guindé, déclarèrent que, ne reconnaissant point la possibilité d'une exhibition dramatique quelconque, ils préféreraient ne pas chagriner le roi par des discussions qui pourraient entraver les plaisirs de la marquise. Ils se réservaient, dirent-ils, d'écrire loyalement leur façon de penser, que sans doute ils ne se sentaient pas l'éloquence nécessaire pour faire triompher en présence d'un tribunal imposant comme celui du roi, et devant des adversaires redoutables, comme M. l'évêque de Troie, qui s'annonçait, dit-on, favorable aux représentations de Saint-Cyr.

Le roi, fort surpris et inquiet, se leva. Le père Lachaise, au lieu de le prier de se rasseoir et de forcer la discussion sur l'heure, consulta un regard de l'archevêque, qui enchaîna sa langue. Le père Lachaise se tut, Jaspin aussi. Ce fut heureux surtout pour ce dernier, qui se donnait, depuis quelques minutes, beaucoup de peine pour chercher les moyens de fuir honorablement le combat.

Les deux opposants, après leur prolégomène, firent une deuxième révérence et se retirèrent, trop heureux d'échapper au terrible Jaspin-Augustin-Chrysostome.

La marquise, désolée, essaya vainement de les retenir.

— Madame, lui dit tout bas l'archevêque, je vous supplie de n'en rien faire.

Alors le roi, craignant de paraître, en restant, choisir parmi les adversaires, alors qu'ils ne s'étaient pas donné la peine de discuter, le roi, si timoré en matière religieuse, se tourna vers la marquise.

— Il me paraît, dit-il, madame, qu'on n'est pas encore assis sur un terrain nivelé. Nos guides ne savent point s'y diriger eux-mêmes, comment nous hasarderions-nous ? Quant à moi, je déclare que j'attendrai.

— Oh ! sire, s'écria Racine, si Votre Majesté eût seulement écouté le premier acte.

— Ces admirables chœurs de M. Belair, dit Jaspin timi-

dement.

— Composés cette nuit, dit la marquise, et que nos filles chantent merveilleusement bien après trois heures seulement d'étude.

Le roi regardait toujours fuir le lazariste et le curé. Plus on insistait pour le faire demeurer, plus il se souhaitait dehors ; il croyait voir partir les anges et tremblait de rester en société des démons. S'étant soulagé par quelques mots polis à Racine, par quelques gracieusetés à la marquise, il retourna vivement à Versailles.

On voyait par le cabinet ouvert à deux battants les belles jeunes filles, déjà installées à leur pupitre, et Antoinette, adossée tristement au chambranle de la porte, cherchait en vain dans la salle Gérard qui la dévorait des yeux et ne pouvait se faire voir d'elle, sous peine de prouver *a priori*, en se démasquant, combien c'est chose profane, au couvent, que le théâtre, et à quel point les lazaristes et les curés ont raison, lorsqu'ils prohibent les tragédies jouées par les filles.

Le roi parti, la marquise ordonna aussitôt à M. de Lavernie de fermer cette porte du cabinet. Le jeune homme sortit de sa cachette et obéit avec un soupir – joie et chagrin : il allait être vu de sa fiancée, au moment même où il la séparait de lui.

Mais on ne manque point assez de génie quand on aime, pour oublier qu'une porte se tire par le dehors comme par l'intérieur, et lorsque les doigts s'appliquent sur le dehors, ils semblent appeler le frôlement d'une main secourable, qui, de l'autre côté, peut aider à refermer cette porte.

C'est ce qui ne manqua point d'arriver. Aussitôt qu'Antoinette eut aperçu Gérard, elle laissa voler vers lui son cœur avec son regard ; leurs yeux se croisèrent dans ce court moment, leurs mains se rencontrèrent sur la froide serrure, et ce bonheur immense ne coûta pas un remords à la conscience de madame de Maintenon, puisqu'elle ne voulut pas même voir leur sourire.

Les filles parties, le roi dehors, la scène changea étrangement

de face, aux yeux de l'observateur. Racine, Gérard et Belair furent congédiés, ainsi que Rubantel, avec une rapidité qu'ils ne pouvaient comprendre ; la marquise fixa un nouveau rendez-vous : poète, musicien et fiancé prirent congé, l'un le cœur gros, Rubantel dépité d'avoir manqué le spectacle, les autres sournoisement allègres, à mesure qu'ils s'éloignaient.

La marquise recommanda de loin à Belair de se tenir prêt et de venir quelquefois pour ses leçons – à Racine, d'avoir bon courage, à Gérard de prendre patience. – Jaspin, qui se préparait à les suivre, fut arrêté tout net par un *restez !* qui n'eût pas déparé le *sortez !* de *Bajazet*, s'il eût été adressé à Racine.

— Oui, restez ! ajouta la marquise, ces messieurs parleront volontiers devant vous, monsieur l'évêque.

Et à peine les profanes étaient-ils exclus du temple, que la scène changea encore d'aspect. L'archevêque, que la présence de Jaspin gênait bien un peu, alla pourtant fermer les portes, emmena le père Lachaise au milieu même de la chambre, et, s'adressant à madame de Maintenon, tandis que Jaspin restait ébahi de ces préparatifs mystérieux :

— Madame, dit-il, en saccadant chaque mot, comme s'il craignait de faire entendre deux paroles de suite, nous avons eu l'honneur, le père Lachaise et moi, de vous prier de nous ménager cette entrevue secrète pour vous annoncer une lettre de N. S. Père le pape. N. S. Père a pris conseil de sa cour et consulté les souveraines intelligences qui dirigent la plupart des cours européennes ; voici autant que vous en pourrez juger sa réponse littérale, tracée en chiffres, dans la dépêche qui nous est parvenue. Permettez que je vous la transmette, ayant médité depuis tantôt chaque caractère du message de concert avec le révérend père Lachaise, que j'en prends à témoin.

Le confesseur du roi fit un signe d'assentiment.

— Que vais-je entendre ? se dit Jaspin, petit comme un atome en face de ce conciliabule qui prenait toutes les allures d'une conspiration de cour. M. de Harlay tira un épais papier des pro-

fondeurs de sa poche de velours, – ses archives, comme on sait.

— J'écoute, messieurs, dit la marquise fort calme en apparence, bien que le sang eût tout à fait abandonné ses joues pour affluer au cœur avec impétuosité.

— Madame, dit l'archevêque, qui n'était plus cet écervelé oublieux que nous avons vu, mais un rusé diplomate, riche d'une mémoire à cent compartiments, N. S. Père voit avec douleur la guerre qui déchire l'Europe et divise les princes chrétiens. Assurément, le principal auteur de cette guerre, le prince d'Orange, n'est point catholique, et l'intérêt apparent de l'Église serait qu'on le poursuivît jusqu'à sa ruine, mais il réunit aujourd'hui deux couronnes, et peut faire durer si longtemps la lutte, qu'elle devienne fatale aux catholiques qui la soutiendront. N. S. Père pense donc qu'il vaudrait mieux essayer de la paix, et vous supplie d'intercéder auprès du roi pour l'obtenir.

Telle est la première partie de sa lettre, voici maintenant la seconde. Permettez-moi, madame, de garder le silence, pour laisser la parole au confesseur de Sa Majesté. Il s'agit de scrupules trop délicats pour être traités par une personne aussi étrangère que je le suis à la confiance du roi.

— Parlez donc, monsieur, dit brièvement la marquise au père Lachaise.

— Madame, dit le jésuite, N. S. Père voit avec douleur la position mixte et fausse où se trouve le roi à la face de toute l'Europe, depuis ce mariage clandestin que votre désintéressement refuse de publier comme il devrait l'être. La paix revenue en Europe, N. S. Père estime que le bon exemple doit être donné par le roi très-chrétien, fils aîné de l'Église, et il vous adjure en conséquence de faire déclarer au plus tôt ce mariage, assurée que vous serez, dit-il – et c'est écrit – de son assentiment et de celui de deux des princes souverains les plus considérables, qui sont Sa Majesté Guillaume III, roi d'Angleterre, et le duc de Savoie, reconnaissants tous deux des bons offices que vous avez perpétuellement rendus à la cause de la pacification générale. N. S.

Père ne doute pas que vous ne vous empressiez de faire cesser tout schisme, toute guerre et tout scandale, par une prompte exécution de la loi naturelle et religieuse, puisque vous êtes déjà la femme du roi, de fait et devant Dieu.

La marquise baissa la tête, incapable de porter, sans fléchir, cette fortune que le ciel envoyait une seconde fois à sa noble ambition.

— C'est pourquoi, reprit l'archevêque, nous supplions Votre Majesté d'obtempérer au désir de N. S. Père, et d'en finir avec la guerre qui ronge la prospérité de ce royaume, et avec la calomnie qui ronge toute la splendeur de votre renommée.

Elle releva son front pensif et pâle.

— Messieurs, dit-elle, cette paix que vous me demandez, nuit et jour, je travaille à l'acquérir. Je prie Dieu, je supplie le roi, je tends la main à tous ceux qui, comme moi, désirent le bien de l'État, le repos de l'humanité. Mais j'ai un adversaire, toujours terrassé, toujours renaissant. En vain le ciel fait-il des miracles, comme celui de Salôn, par exemple, pour éclairer le roi, comme ma rencontre avec le roi Guillaume à Saint-Ghislain, pour concilier des inimitiés réputées implacables, l'adversaire dont je vous parle efface l'effet de chaque miracle, il veut la guerre, il la fait, il la fera. Prenez garde, messieurs, j'ai déjà reculé, moi, devant cette terrible tâche, personne ne m'y ayant aidée. N. S. Père lui-même échouerait. Vous qui me conseillez de faire la paix en Europe, m'apportez-vous les moyens d'y parvenir ?

Jaspin, à ces paroles, trembla de voir jaillir du parquet l'ombre irritée du redoutable Louvois.

L'archevêque, regardant de tous les côtés, trahit par sa pantomime effrayée son refus de choisir une franche attitude.

Le jésuite, lui, prit courageusement la sienne.

— Voici, dit-il, ce que j'apporte, moi qui obéirai toujours sans biaiser à N. S. Père et à ma conscience. À partir de ce soir, j'instruirai le roi du danger que court son âme dans cette voie oblique. Peut-être ne ferai-je que répéter les avis salutaires appor-

tés au roi par le visionnaire de Sâlon ; mais enfin, je les appuierai de toute mon autorité. Je pousserai le roi à déclarer son mariage, et je m'engage à cesser de diriger sa conscience, s'il ne s'engage à reconnaître publiquement sa femme ; voilà, dis-je, mon contingent ; j'ajouterai que toute la Société de Jésus marche derrière ma parole.

— Merci, mon père, dit la marquise en saluant avec un regard lumineux de reconnaissance la promesse si fermement accentuée du père Lachaise – et vous, monseigneur, que ferez-vous ?

L'archevêque, une seconde fois interpellé avec cette vigueur, n'osa plus tergiverser.

— C'est, dit-il, je le déclare, un choix à faire entre madame de Maintenon et M. de Louvois.

Et il s'arrêta pour ébaucher un timide sourire.

— Mais le maréchal de Sâlon a-t-il commencé l'œuvre ? – pouvons-nous continuer utilement ?

— Le sais-je, monsieur ? répliqua fièrement la marquise.

— Eh bien, madame, le choix peut-il être douteux ? dit M. de Harlay en couvrant son ambiguïté d'une révérence.

— Vous avez entendu, monsieur l'évêque, dit la marquise à Jaspin, vous êtes témoin.

Jaspin comprit alors pourquoi on l'avait fait rester.

— Alors, reprit le père Lachaise, vous ne me démentirez point ; quoi qu'il arrive, en un mot, vous acceptez, madame ?

— De votre main, oui, mon père !

— Eh bien, j'aurai l'honneur, madame, de vous appeler, avant deux jours, Votre Majesté.

L'archevêque sentit la cruelle leçon que le jésuite venait de lui faire, à lui qui prononçait si cavalièrement, si hypocritement peut-être, le mot avant d'avoir osé attaquer la chose.

— Oh ! j'ai l'avance sur vous, mon révérend père, dit-il en grimaçant un second sourire.

Et il fourrait déjà la lettre du pape dans sa terrible culotte.

La marquise voulut bien lui faire l'honneur de supposer qu'il agissait avec distraction.

— Monseigneur, dit-elle, pardon ; je ne voudrais pas que vous perdissiez encore ce papier-là ; veuillez me le remettre ou le donner au père Lachaise.

M. de Harlay s'empressa de donner le bref à la marquise.

Et comme le jésuite scellait encore son engagement d'un regard clair et loyal, l'archevêque aima mieux baisser les yeux et mettre une main sur son cœur.

— À demain, dit le père Lachaise.

— À demain, répliqua la marquise.

— À toujours, minauda le prélat.

Tous deux sortirent.

La marquise, retenant Jaspin :

— Eh bien, dit-elle, monsieur, vous traité-je en amie, et me livré-je honnêtement à vous ? êtes-vous bien maintenant mon confesseur ?

— Oh madame ! répliqua le digne homme en s'agenouillant, comptez sur moi, malgré tout, quel que soit le péril qui me menace ! Il n'y a rien que je préfère à vous en ce monde. — Pardon, il y a quelqu'un.

— Gérard, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— Je vous le permets, dit-elle avec un sourire. Oui, sacrifiez-moi à lui ; mais une fois reine, croyez-vous que je ne saurai pas le défendre ? Après-demain, il est sauvé. À propos, que pensez-vous de la probité du jésuite et de l'archevêque qui sortent de chez moi ?

— Que c'est l'archevêque qui est le jésuite, et qu'il a encore plus peur que moi de M. de Louvois, répliqua Jaspin.

XXXIII

La maison du pont Marie

Lorsque Gérard et Belair furent sortis de Saint-Cyr et revenus à Versailles avec Racine et Rubantel, ils demandèrent à celui-ci ce qu'il comptait faire, puisque la répétition manquée avait dérangé ses plans pour le reste du jour.

— Je ne sais, répliqua le vieux soldat d'un ton chagrin. Il n'y a que moi à qui des malheurs pareils arrivent. Ne croyez-vous pas que ce soit une comédie ?

— Non, dit Racine naïvement, c'est une tragédie, monsieur le marquis.

— Eh ! je ne vous parle pas de votre pièce, M. Racine, s'écria Rubantel, de mauvaise humeur, je vous demande si cette répétition n'a pas manqué par quelque comédie qui se sera jouée entre le roi et les curés grands et petits qui se trouvaient là.

— Peut-être bien, dit Racine aussi triste que Rubantel et qui ne comprenait pas que le vieux soldat faisait de son exclusion une question toute personnelle.

— J'étais un intrus là-dedans, ajouta Rubantel, et l'on s'est empressé de me mettre dehors. Voilà à quoi m'a servi la protection de mon ami M. l'évêque de Troie. Oh ! j'aurais dû me méfier de Sa Grandeur !

— Allons, dit Lavernie en souriant, ne vous en prenez point à ce digne Jaspin, le plus sincère des hommes.

— D'accord, mais enfin l'on m'a mis dehors.

— Et moi aussi, dirent Belair et Gérard.

— Et moi aussi, soupira Racine.

— Oh ! vous autres !... grommela Rubantel avec une grimace bouffie de réticences.

— Eh bien, quoi ? dit Gérard.

— Eh bien, vous, s'écria le général incapable de garder ce

qu'il avait sur le cœur, vous m'allez souhaiter le bonjour poliment, vous allez continuer à me pousser dehors avec grâce, et quand j'aurai tourné les talons, vous rentrerez à Saint-Cyr par quelque petite porte et la répétition recommencera.

Exclamation des trois autres, protestations de Gérard : rien ne vainquit l'opiniâtre amour-propre du général.

— J'ai un moyen de vous convaincre, hélas ! monsieur le marquis, dit Racine, reconduisez-moi en voiture chez ma femme, à Paris, vous verrez si je retourne à Saint-Cyr ! Que je voudrais, pour l'avenir d'*Athalie*, pouvoir rentrer à Saint-Cyr, mon manuscrit à la main, lorsque vous serez parti – mais non.

— On va bien se moquer de moi, répliqua Rubantel. Moi qui, sur l'invitation de notre ami Jaspin, avais laissé entendre à quelques personnes que j'allais à Saint-Cyr.

— Eh bien, vous y êtes allé.

— Oui ; mais cette répétition ?

— Je vous supplie, pour mon propre honneur, monsieur le marquis, s'écria Racine, de paraître y avoir assisté.

— Oh ! oui... dirent Gérard et Belair en se serrant la main avec intention, oui, il est de la dernière importance qu'on croie que cette répétition a eu lieu, et que nous y avons tous assisté.

— Et moi, je déclare que je l'affirmerai, dit Belair.

— Et moi aussi, assura Gérard.

— Moi, je ne me vanterai pas qu'elle a manqué, murmura le désolé Racine ; mes ennemis auraient trop beau jeu.

— Me voilà donc forcé, dit Rubantel un peu réconcilié avec sa situation, de faire comme vous, et de soutenir que j'ai vu la répétition d'*Athalie*. C'est mentir, mais puisque me voici à Versailles, jour de Dieu ! je veux mentir comme les autres !

Chacun se mit à rire.

— J'ai encore une idée, continua Rubantel, c'est que je ne pourrai pas même faire ce mensonge-là.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne connais pas un mot de la pièce, et que

j'aurai l'air d'un âne si l'on m'en parle.

— Rien de plus aisé, répliqua Belair ; je vais vous apprendre le premier vers. Retenez bien ceci :

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel.

Après avoir lancé ce vers-là, vous ferez le mystérieux, et cela vous suffira dans les compagnies.

— Il est vrai que ce n'est pas à dédaigner, dit Rubantel. Voyons : Oui, je viens adorer dans son temple...

— Non pas, non pas, s'écria vivement Racine.

— Si fait, riposta Rubantel.

— Le vers serait faux !... prenez garde, insista Racine. À mon tour, j'ai une idée : au lieu de citer des vers détachés, dont M. le marquis ne se souviendrait peut-être pas, il fera mieux de venir avec moi, je lui raconterai la pièce et il sera tout à fait instruit.

— Ah ! j'accepte, dit Rubantel. Partons, venez, Gérard, virtuose, venez !

— Nous connaissons la pièce, répliquèrent les deux jeunes gens.

— J'avais l'intention, dit Racine, de prier M. le marquis d'accepter mon modeste dîner.

— Et moi de vous mener tous dîner à la Pomme-de-Pin, dit Rubantel.

— Impossible, quant à nous, répondirent Gérard et Belair. Et Gérard, tout bas à l'oreille de Rubantel :

— Emmenez Racine, dit-il.

Tandis que Belair disait tout bas à Racine :

— Emmenez M. de Rubantel.

Alors le général fit monter le poète dans son carrosse et reprit avec lui le chemin de Paris, tous les quatre se faisant au départ autant de signes d'intelligence à feux croisés qu'une loge maçonnique en peut dépenser en dix séances.

Lorsque Gérard et Belair furent seuls :

— À nous deux, dit Belair, partons. Cette chère Violette doit

être bien inquiète.

— Fort bien, répliqua Gérard, mais je suis encore plus inquiet que Violette. N'oubliez pas que M. de Louvois sait tout, et que si nous ne prenons des précautions inouïes, il saura bientôt la seule chose qu'il ignore, je l'espère du moins, il saura où nous avons caché Violette.

— J'en tremble, mon ami.

— Raison de plus pour être prudent ; il faut qu'on nous croie à Versailles ou dans les environs, il faut qu'on nous croie toujours à l'opposé de l'endroit où est la Violette. Nous allons commander un dîner quelque part, nous promener en attendant, et cette promenade, nous la ferons au galop, ventre à terre, par des chemins détournés.

— On nous suivra peut-être.

— Peut-être, mais je vais avec vous précisément pour veiller à cela. Vous courrez devant ; moi, l'arrière-garde, je m'arrêterai de temps en temps à cent toises de vous, et je verrai bien si quelqu'un nous suit. Pour nous suivre, il faudra que l'on coure, et malheur à ceux que je verrai courir derrière moi.

— Eh bien, mon bon ami, dit Belair, puisque vous avez des idées pour moi, et que vous acceptez le rôle de providence, j'abuserai. — À cheval ! et partons ! Nos chevaux sont au Grand-Monarque — près du réservoir ; prenons-les, en commandant ce fameux dîner dont vous parliez.

Gérard saisit Belair par le bras.

— Autre faute ! dit-il ; des gens qui vont dîner ne prennent pas leurs chevaux pour se promener. Il faut que nos chevaux restent à l'écurie ; de sorte que si l'on nous épie, on ne pourra pas croire que nous nous soyons beaucoup éloignés, nos montures étant à l'écurie.

— Alors nous irons donc à pied à Paris ; c'est loin.

— Point du tout, nous allons nous promener du côté des écuries des mousquetaires. J'ai là de bons amis, on nous prêtera deux chevaux, nous sortirons par la petite porte qui donne sur le

Cours-la-Reine, nous couperons par les vignes vers Saint-Cloud, nous traverserons le bois de Boulogne, et nous gagnerons le faubourg Saint-Germain. Il faut éviter à tout prix dans Paris le quartier de l'hôtel Louvois, où rôdent toujours force espions. Une fois sur la rive gauche de la Seine, nous laissons les chevaux, pour plus de précautions, dans le quartier Saint-Jacques, et nous nous rendons à pied à l'endroit mystérieux. Voilà ce que c'est que d'être officier, mon cher, on improvise un plan de marche comme vous improvisez une chanson ou une sarabande. En route...

Belair, ravi, obéit comme un écolier. Il suivit Gérard qui s'acheminait lentement, comme un majestueux promeneur, vers le cabaret du Grand-Monarque, et prit un bon quart d'heure pour commander un dîner composé des mets les plus longs à préparer, tout en exigeant qu'on le fît dîner tout de suite. L'hôtelier le supplia de vouloir bien faire un tour de promenade en attendant ; Gérard murmura beaucoup, et finit par consentir. À force de marcher dans les rues en faisant vingt détours, il remarqua qu'on ne le suivait point, et entra chez les mousquetaires. Un quart d'heure après, il sortait avec son ami par la petite porte du Cours-la-Reine, et tous deux montés sur d'excellents chevaux prenaient la route à gauche au petit pas de promenade.

Gérard fit passer devant son compagnon, attendit quelques minutes pour voir si personne ne paraîtrait sur leurs traces, et n'ayant rien aperçu baissa la main et prit avec Belair un de ces trots allongés grâce auxquels on fait quatre lieues et demie à l'heure. Le soleil touchait à son déclin. La campagne était calme et parfumée. Les deux cavaliers, observant de marcher au pas lorsqu'ils entraient dans quelque endroit peuplé, s'en dédommageaient par un galop enragé sur les chemins déserts.

Ils traversèrent de la sorte le bois où l'ombre commençait à s'épaissir, se jetèrent sur la rive gauche de la Seine, qu'ils passèrent dans le bac à la hauteur des Invalides, et s'engouffrèrent dans les rues de Paris jusqu'à la place Saint-André-des-Arts. Là

ils mirent leurs chevaux dans une hôtellerie sûre, où Belair était connu, et, se secouant pour déroidir leurs jambes, se dirigèrent vers la rivière.

Le soir était venu ; le fleuve, tiédi par les chaleurs des jours précédents, roulait lentement ses eaux d'un vert d'émeraude que cent baigneurs faisaient écumer sur les sables de l'île Saint-Louis et de l'île Louviers. La foule recherchant la fraîcheur sortait des maisons ou respirait aux fenêtres. Gérard et Belair, pour être moins vus, remontèrent par l'île Saint-Louis, déserte comme toujours, et vinrent descendre au bord de l'eau par la pente de l'abreuvoir du quai Dauphin.

Ils prirent un bateau qu'ils louèrent pour s'aller baigner, disaient-ils, jusqu'au port de la Rapée. Mais tournant la rivière à la pointe, entre les deux îles, ils allèrent rapidement aborder au port Saint-Paul. Là, Belair mit pied à terre, courut faire des provisions dans la rue Saint-Antoine, acheta poulets rôtis, pains, vins de Bourgogne, gâteaux et fraises, rapporta le tout à son bateau, dans lequel Gérard l'attendait, et la nuit était tout à fait close lorsqu'ils redescendirent le fleuve vers le pont Marie, dont les maisons gothiques commençaient à s'éclairer.

La tranquillité était revenue ; les baigneurs, rentrés chez eux, soupaient : çà et là peut-être entendait-on le bruit de quelques couvercles de bois retombant sur les boutiques à poisson où les mariniers venaient de puiser la carpe ou l'anguille destinée au cabaret voisin. Gérard attacha son bateau à la troisième pile du pont Marie en amont, sous l'une des rares maisons qui surplombaient.

Belair, qui regardait de tous ses yeux, entrevit à une fenêtre au-dessus de sa tête une ombre chérie qui disparut avec un cri joyeux et revint bientôt pour laisser glisser dans le bateau même une échelle de cordes dont l'extrémité supérieure était solidement fixée aux crampons de fer de la fenêtre.

Gérard, le premier, grimpa lestement les dix échelons, et Belair, après lui, léger comme un écureuil, vint tomber aux pieds

de Violette, qui l'étreignit d'un bras en pleurant de joie tandis qu'elle serrait la main de Lavernie.

— Eh ! bon Dieu ! s'écria Gérard pour couper court à l'attendrissement, nous avons oublié notre souper dans le bateau.

— Oh ! que non pas ! dit Belair ; je n'ai rien oublié !... Vous allez voir.

Et, en ramenant à lui l'échelle de cordes, il monta le panier aux provisions avec tous les ménagements dus aux bouteilles, dont les bouchons effleuraient parfois l'arête vive de la pile du pont.

Lorsque les premiers moments d'émotion et de félicitations mutuelles furent passés, tandis que Violette, aidée par Belair qui épluchait les fraises, dressait son couvert et allumait des bougies dans un vieux candélabre de cuivre qui avait éclairé les sabbats de quelques synagogues, Gérard parcourait des yeux la chambre et les objets qui l'environnaient.

— Oh !... que c'est triste ! n'est-ce pas, dit Violette.

— C'est triste peut-être, répliqua Gérard, mais c'est sûr !... Songez que le pont Marie a eu deux arches emportées, il y a trente-trois ans, par la crue des eaux, qu'il a péri, ce jour-là, une trentaine de personnes dont deux notaires, ce qui a imprimé un effroi notable aux Parisiens, et mal noté à tout jamais le pont Marie. Aussi, depuis ce sinistre événement, les maisons qui y sont restées n'ont-elles été habitées que par leurs propriétaires.

— Tout au plus, dit Violette ; car le mien déménage le soir. Tout à l'heure il a fait son paquet, a fermé sa boutique et est parti ; je suis toute seule dans la maison.

En disant ces mots, Violette frissonna. Un regard tendre, un baiser de Belair lui rendirent l'assurance.

— Ma bonne Violette, dit-il, votre propriétaire est un vieux juif, orfèvre de son métier, qui nous a loué cette maison, dans laquelle il n'habite pas la nuit, par délicatesse sans doute.

— N'exagérons pas, dit Gérard, madame finirait par ne plus nous croire. — Non, ce juif s'en va le soir parce qu'il a peur des

voleurs. — Le paquet qu'il importe, c'est la menue joaillerie d'argent qu'il vend dans sa petite boutique, ouverte le jour aux paysans qui viennent de Charenton, de Villejuif, apporter leurs fruits et leurs légumes à Paris.

— S'il s'en va le soir, c'est donc que la maison n'est pas sûre ! s'écria Violette.

— Pour un vieillard qui aurait de l'argent chez lui, c'est possible ; mais cette précaution même qu'il a de partir avec son trésor, tous les soirs, éloigne infailliblement les voleurs de la maison. Sinon ils y songeraient ; vous avez vu par notre exemple qu'on y peut entrer par les fenêtres du côté de la rivière. Ne craignez rien : pourvu que votre retraite soit ignorée de tous, voilà tout ce qu'il vous faut. Sur la solidité de cette mesure, n'ayez pas d'inquiétude ; elle durera plus longtemps que nous et servira encore de nid à bien des tourterelles effarouchées. Quant aux terreurs nocturnes qui naîtraient pour vous de la solitude, eh bien ! mais cela regarde Belair ; il est le maître de vous rassurer.

Violette rougit et devint si belle, et le musicien la regarda si tendrement, que Gérard lui alla baiser la main en disant :

— Il vous rassurera, j'en réponds.

Bientôt on se mit à table. Cette petite chambre était tapissée d'une vieille tenture de Bruges à feuillages, qui, sur la muraille, faisait encore son effet ; un large lit à grands rideaux de damas vert meublait le fond ; deux grands fauteuils de cuir fauve, à pieds torses, emboîtaient la cheminée dans leurs bras énormes. Sur une étagère moderne, assez propre, s'épalaient quelques livres dépareillés. Un large vase de Chine, à figures grotesques, renfermait une brassée de lilas que la jeune femme avait su se procurer, bien qu'elle n'eût pas mis le pied hors de la maison.

Gérard inquiet demanda d'où venaient ces fleurs, et si Violette avait commis quelque imprudence pour les avoir.

— Serait-ce une galanterie du propriétaire ? demanda le musicien.

— Non, dit Violette, je m'étais oubliée à la fenêtre qui donne

sur l'eau ; des bateaux descendaient la rivière chargés de jeunes gens heureux qui revenaient en chantant, avec leurs maîtresses inondées de fleurs ; ils m'ont vue triste, penchée sur l'appui de la fenêtre. En vérité, je crois que je pleurais. Une de ces femmes me regardait depuis longtemps tandis que leur bateau glissait ; elle a parlé bas à son amant, et celui-ci a pris ce beau bouquet, l'a fiché dedans sa longue gaffe, et me l'a tendu au moment où la barque passait sous l'arche. J'ai saisi le bouquet, bien joyeuse et bien reconnaissante, le bateau a disparu. Je n'ai plus rien vu ; leurs chansons même se sont éteintes sous la profondeur de la noire arcade. Voilà comment me sont venues ces belles fleurs qui ont apporté en ma prison la joie, l'espérance et un souvenir de printemps que je ne puis savourer comme les autres, et qui pourtant sera peut-être mon dernier printemps.

En disant ces mots, Violette passa son bras autour du cou de Belair et se mit à pleurer.

— Oh ! notre amie, dit Gérard attendri, voulez-vous donc me rendre amères ces belles fraises et inodores ces beaux lilas et ces narcisses embaumés ? — Écoutez-moi, écoutez-moi bien, et vous verrez que l'avenir est tout rose et tout miel. — Vous verrez que cette noire maison du pont Marie est l'antichambre d'un paradis que nous vous réservons, si vous êtes courageuse et prudente.

— Parlez, parlez, dit la jeune femme en essuyant ses larmes, et tandis que vous parlerez, permettez-moi de tenir dans les miennes votre main et celle de Belair. Celle-ci me donnera le courage, celle-là m'inspirera la prudence. — Parlez !

C'était un tableau charmant bien digne de Miéris ou de Van Ostade que cette réunion de trois figures si poétiques, si brillantes de jeunesse, si variées de tons et d'expressions. Le candélabre de l'orfèvre juif, suspendu à la solive grossièrement sculptée, éclairait toute la chambre d'une douce lueur ; sur la table, le vin riait en rubis dans les verres à longue tige ; les fraises purpurines s'élevaient amoncelées sur un plateau de faïence craquelée à fleurs. Au-dessus des convives se penchaient les rameaux alour-

dis des lilas ; Violette avait raison, le parfum de la jeunesse, de la vie, de l'amour, le printemps, enfin, était entré dans cette noire demeure.

Gérard, tenant la main de Violette comme elle le lui avait demandé, releva d'un regard le front courbé de Belair, que les dernières paroles de sa maîtresse avaient assombri malgré lui, et reprenant lui-même avec vigueur la conversation qui tournait trop à l'élégie :

— Pourquoi, chers amis, dit-il, vous épouvanter de l'avenir ? Consultez mon exemple ; ai-je été assez maltraité par la fortune ! Ai-je subi des chances désastreuses ! Combien de fois n'ai-je pas couru risque de mourir, ou, ce qui est équivalent pour moi, d'être séparé d'Antoinette. Cependant tout nuage a fini par se dissiper. Je touche au but. Mes ennemis lassés rampent à mes pieds. Je sais bien qu'autour de moi rayonne une protection angélique ; mais, cette protection, ne l'avez-vous pas acquise, puisque je l'ai ? N'est-ce pas à elle déjà que nous devons de tenir ici Violette, qu'attendait une captivité peut-être éternelle dans la Bastille ?

— C'est vrai, murmura Belair.

Violette secoua la tête.

— Doutez-vous encore ? demanda Gérard.

— Oui, je doute : l'ennemi qui me poursuit n'est pas de ceux qu'on fatigue ou qu'on trompe longtemps.

— Je vous assure, dit Gérard, qu'il est bien las en ce moment et aussi trompé qu'on peut l'être. Madame de Maintenon le tient sous ses pieds ; voyez s'il a osé me faire poursuivre, moi, ou même Belair, bien qu'il ait dû apprendre que nous vous avons enlevée aux archers, bien qu'il en ait parlé au roi ; car enfin le roi nous a interrogés à ce sujet, et nous avons dû nous défendre en prouvant un *alibi*, comme on dit au parlement. Eh bien, Louvois, qui a mordu tant de fois sur ma pauvre personne, a fini par reconnaître que je suis doublé de chêne et d'airain, qu'il perdait ses dents, et il y renonce.

— Oh ! quant à vous, s'écria Violette, je ne crains rien ; oui, vous serez désormais à l'abri de la persécution, mais moi, moi qui sais le secret de cet homme...

— Son secret !...

— Ne vous souvient-il plus de mon entrevue avec lui à Mons, des mots mystérieux que je lui ai glissés à l'oreille, de l'effet magique de ces mots ? Eh ! monsieur, croyez-vous par hasard que je doive mon arrestation à cette plainte formée contre moi par M. Desbuttes ?

— Je l'affirme, dit Belair, et je me réserve d'en dire mon sentiment à ce coquin.

— Erreur ! erreur ! continua la jeune femme ; j'ai eu le temps de réfléchir, à la Bastille, et je me suis convaincue que la plainte en adultère ne fut pour Louvois qu'un prétexte à lui fourni par son âme damnée Desbuttes. Le maître et le valet ont pactisé pour cette infamie. Arrêtée pour le compte de M. de Louvois, j'eusse pu crier la vérité, j'eusse pu raconter ce que je sais. Si étouffé que soit le cri d'une prisonnière, il s'en exhale toujours quelque chose au dehors, ne fût-ce qu'un soupir, ne fût-ce qu'un murmure ! Mais, arrêtée pour un crime que les lois punissent justement, femme sans honneur, surprise en fuite avec un amant, que dire ?... à qui m'en prendre ? Comment faire remonter jusqu'au ministre une accusation, quand je suis coupable !...

— Mais vous n'étiez pas en fuite, s'écria Belair : ce Desbuttes vous avait priée de l'attendre à son passage dans Paris.

— La preuve ? où est-elle ? Cependant, j'étais à Paris avec vous, et, d'ailleurs, vous savez bien que nous devons passer en Angleterre.

— Violette a raison, dit Gérard, et si elle sait réellement un des secrets du ministre, elle fait bien, non pas de trembler, puisque nous sommes là pour la défendre, mais de prendre ses précautions et de se défier. Il est fâcheux qu'elle ne puisse nous le dire, ce secret, afin que nous tenions nous-mêmes en échec M. de Louvois.

— Vous le saurez, dit Violette, ou du moins vous saurez tout ce que mon père m'en a appris, et que je tremblais moi-même de me rappeler.

Au siège de Maëstricht, un berceau fut apporté on ne sait comment à M. de Louvois, au seuil de sa tente, devant laquelle mon père était de garde. Il a vu le berceau, il a entendu l'exclamation de Louvois, et c'est à ce malheureux berceau qu'il a dû les persécutions de toute sa vie.

— Eh ! mon ami, s'écria Gérard tout à coup en saisissant la main de Belair, ce berceau... apportée en 1673... cette paternité si étrange de Van Graaft... cette haine ou plutôt cette terreur que Louvois a toujours éprouvée pour Antoinette... ce nom de Savières qu'on lui faisait porter, quand aujourd'hui on l'appelle Van Graaft...

— Oui, répliqua Belair en l'interrompant et avec un doigt sur ses lèvres ; oui, il y a là un mystère que Louvois veut étouffer à tout prix ; — mais, ma chère Violette, il a transpiré déjà, malgré lui. — Mademoiselle Antoinette de Savières est la fille reconnue de M. Van Graaft. Louvois a perdu tous ses droits sur cette jeune fille, que son père a réclamée. Qui sait si votre révélation apprendrait quelque chose à madame de Maintenon et au roi ? Non, ne craignez plus. M. Van Graaft, en venant à Saint-Ghislain réclamer sa fille, vous a débarrassée de toute la responsabilité du secret découvert.

— Eh bien moi, interrompit Gérard à son tour, je ne le crois pas. Peut-être M. de Louvois accuse-t-il Violette d'avoir appris à Van Graaft lui-même cette histoire du berceau de Maëstricht ; peut-être ne poursuit-il plus Violette par crainte qu'elle ne parle, mais par rage de ce qu'elle a parlé. En un mot, comme dit à peu près notre ami Racine dans son *Athalie* que vous avez si lestement mise en musique : Je crains Louvois, cher Belair, et j'ai encore d'autres craintes. Enfermons-la donc ici, cette chère petite amie ; veillons sur elle assidûment pendant quelques jours. Cela vous sera facile, à vous, mon virtuose ; car vous pouvez ne pas la

quitter.

— Mais il aura disparu, s'écria Violette, et si on le cherche et qu'on ne le trouve pas, on aura des soupçons qui pourront aboutir à une découverte.

— Non, répliqua Gérard, attendu qu'à la première mention qui sera faite de notre ami, j'accours le prévenir et le chercher. Je sais le chemin, Dieu merci ! — on entre chez vous par l'air, la terre et l'eau, — puis, tandis qu'on s'occupe là-bas d'Athalie, on oubliera Violette. Moi, j'aurai obtenu pour elle un sauf-conduit, on trouvera un carrosse parmi ceux qui vont chercher à Valenciennes les effets de voyage que, par bonheur, madame de Maintenon y a laissés. Ce carrosse inviolable, notre petite amie l'occupera. J'aurai fait donner à Belair quelque mission pour rechercher de la belle musique d'orgues en Flandre. Les deux voyageurs se retrouveront à Gand ou à Anvers, et les voilà sauvés pour tout le règne de M. de Louvois. Or, ce ne sera pas long, attendu que je flaire pour cet homme quelque disgrâce prochaine. Entre nous, le ciel doit cette revanche à tous les malheureux qui ont souffert par lui.

— Vous m'étourdissez avec tous ces secrets, avec toutes ces intrigues, dit Violette, je me compare, moi, pauvre femme, à ces petites mouches aux ailes dorées qui tombent dans une toile que les araignées d'automne tendent le long des treilles, je m'agite et m'y prends de plus en plus, et il me semble voir le monstre me regarder du fond de sa caverne, et fourbir ses faux et ses scies pour me hacher en petits morceaux.

— Belair vous contera tous ces secrets que vous ignorez, ma chère. Employez à cela, si bon vous semble, le temps que vous allez passer ensemble. Moi, je n'ai plus à vous adresser qu'une question, car il m'est resté une vague inquiétude sur deux points confus de notre conversation dans ma tente à Mons, quand j'étais aux arrêts.

— Lesquels ? demanda Belair.

— Vous m'avez dit, ce me semble, que vous étiez appelé en

Angleterre où une position brillante vous était offerte près du roi Guillaume.

— Assurément, dit Violette, et c'est cela qui nous avait décidés à passer en Angleterre.

— Ah ! gardez-vous-en bien, s'écria Gérard, ce ne peut-être qu'un piège qu'on vous tendait.

— Qui donc ?

— Je ne sais ; mais cherchez bien parmi vos ennemis.

— Je n'en ai pas, dit Belair.

— Où est la lettre qu'on vous écrivait alors ?

— Elle a été prise avec mes papiers et mes bijoux par le commissaire, répondit Violette.

— Oh ! malheureux ! dit Gérard, ne devinez-vous pas qu'en pleine guerre avec le roi Guillaume, votre projet de passer à son service est un crime de trahison, et que Louvois, s'il a cette lettre, peut faire tomber votre tête sur un échafaud !

Violette, frissonnante, se jeta dans les bras de Belair.

— Heureusement, je suis là, continua Gérard, et je vous la garantis, cette charmante tête. Mais, avouez que l'homme, l'inconnu qui vous a écrit cette lettre et que vous appeliez un ami n'est peut-être que Louvois lui-même, s'il a voulu vous perdre tous deux, ou bien Desbutes, s'il cherchait à se venger... ou bien...

— Ou bien, dit lentement Belair, un autre scélérat, un homme que j'ai failli tuer et qui ne m'oubliera pas, tandis que moi, je l'oubliais.

— La Goberge ! s'écria Violette.

— La Goberge, qui est passé en Hollande pour trahir Louvois.

— Vous avez raison, dit Gérard. C'est bon, le piège est éventé ; nous saurons nous en garantir.

— Ce La Goberge, continua Belair, qui, à Houdarde, m'a fait tomber cette énorme pierre sur la tête.

— Cet ami intime de M. Desbutes, ajouta Violette, celui qui

l'a aidé dans ses coquinerie de jeunesse.

— J'arrive au Desbuttes, interrompit Gérard : vous savez que je tiens ce misérable par la crainte qu'il aura de désobliger son parrain aujourd'hui en faveur. Nous lui ferons donc lever, par sa signature, tout embarras, toute poursuite ; il se désistera, on obtiendra une dissolution du mariage.

— Qui est nul ! s'écria Belair.

— Oh ! oui, affirma Violette en rougissant.

— Eh bien ! mes amis, reprit Gérard triomphant et épanoui par la joie, ne voilà-t-il pas votre ciel dégagé ? Où voyez-vous un nuage ? Plus de Louvois, – pour vous du moins ; – plus de Desbuttes, – plus de La Goberge ; – la liberté sur une terre étrangère, en attendant votre prochain rappel, – votre union indissoluble : car je lis dans les yeux de Belair qu'il rédige en lui-même son contrat de mariage avec Violette.

— C'est signé ! s'écria le jeune homme avec un regard chargé d'amour.

— Soyons donc tous heureux, reconnaissants, et remercions notre ange gardien, qui est au ciel, et notre ange protecteur, qui est sur la terre, Raphaël, Gabriel, ou tout autre que nous adorons là-haut sans le connaître, et, ici-bas, madame de Maintenon, notre protectrice et notre amie. Je bois à son bonheur, à sa gloire, à son repos, et Dieu, qui m'entend, sait qu'il n'entre dans mon souhait ni intérêt ni calcul. À elle ma vie, jusqu'à la dernière goutte de mon sang, puisqu'elle m'a donné Antoinette, puisqu'elle m'a sauvé de la mort et de l'opprobre, puisqu'elle me conserve mes amis ! Quoi ! Violette, Violette, vous pleurez !

— C'est peut-être de joie, dit la jeune femme, car je sens que mon cœur déborde. Ce ne peut être que de joie ! puisqu'entre vous deux, mon époux et mon ami, il n'est point de péril pour moi, pas plus que de douleur possible.

— Violette, s'écria Belair, voilà une de vos larmes, une perle tombée dans votre verre, buvons-la tous trois pour partager le mauvais sort qu'elle nous présage.

— De grand cœur, s'écria Gérard en étendant la main pour prendre le verre de la jeune femme.

— Non ! non ! répliqua Violette en le repoussant avec un accent profond et presque sombre ; ne mêlez point votre fortune à la mienne. De votre côté tout est riant, vermeil ; tout est noir et lugubre du nôtre. À vous, dit-elle à Belair, à vous, mon fiancé, mon cher amour, à vous le droit de partager mes peines, puisque vous avez partagé toutes mes joies, buvez !

Belair saisit le verre de sa maîtresse et but la moitié du vin et de cette larme fatale.

Violette but lentement le reste et lança le gobelet dans la rivière par le fenêtre ouverte.

Gérard, dominé malgré sa force d'âme par l'étrange idée qui venait d'inspirer Violette, la crut voir en ce moment pâle comme un fantôme ; Belair aussi lui parut avoir pris la teinte sinistre d'un spectre. Ces deux êtres si chers se tenaient par la main comme deux ombres d'amis qu'on a perdus et qu'on revoit en songe.

Il secoua cette vision et ces idées navrantes, baisa les mains glacées de Violette, embrassa tendrement Belair, et déploya toutes les ressources de son esprit libre et enjoué pour effacer jusqu'aux moindres impressions de cette scène douloureuse. Mais le coup était porté. Tous trois n'avaient plus le sourire que sur les lèvres et se sentaient touchés au cœur.

Après avoir essayé d'égarer la conversation par mille détails frivoles, Gérard la ramena au positif.

— Nous disons donc, reprit-il, que dans sept à huit jours nous allons ouvrir nos ailes et nous envoler par-delà les mers.

— Oui, répondit Violette, c'est cela.

— Violette ne pourra pas descendre comme nous par l'échelle de cordes, continua Gérard, elle sortira tout simplement par la porte de l'orfèvre. Nous l'attendrons avec un carrosse qui arrivera au moment même où elle paraîtra. Puis, par le faubourg Saint-Antoine, nous gagnerons le carrosse de la marquise qui attendra, lui, à La Villette, et tout est sauvé.

— Admirable plan.

— Jusque-là, continua Gérard, pas une imprudence. Ne vous montrez pas même à la fenêtre de la rivière, comme vous avez fait ce soir.

— Je le promets.

— La maison est sûre et n'a pas d'autre issue que le pont ?

— Je ne crois pas.

— Pas de voisinage ? Vous occupez bien toute la maison ?

— Non, répliqua Violette, il y a encore deux chambres au-dessous, derrière la boutique de l'orfèvre.

— Pourquoi ne les avoir pas louées ? demanda Gérard.

— Je n'y ai pas songé, répondit Belair.

— Et moi j'y ai pensé ce matin en voyant le vieux propriétaire, dit Violette.

— Eh bien ?

— Eh bien, au moment où je lui ai demandé ces deux chambres, il venait de les louer.

— À qui ?

— À un voyageur, m'a-t-il dit, à une sorte d'officier qui passe et ne restera pas huit jours à Paris.

— Ce n'est pas dangereux, dit Belair.

— Je l'espère, répondit Gérard. Où sont-elles, ces chambres ?

— Au-dessous de la mienne. Tantôt j'y ai entendu du bruit, on nettoyait sans doute pour recevoir le nouveau locataire.

— On entend donc ce qui se passe dans ces chambres ?

— Oui, en appuyant l'oreille sur le plancher du cabinet que voici.

— Belair, vous pourriez surveiller en cas de besoin ; mais attendez donc, est-ce que je n'entends pas ?

— Quoi ?

— On dirait le bruit d'un meuble qu'on heurte.

Tous prêtèrent l'oreille. Le bruit cessa.

— Faisons une ronde, dit Gérard ; c'est de bonne guerre.

Explorons les localités.

Il prit une bougie dans le candélabre, et commença son investigation. Belair et Violette le suivaient, appuyés l'un sur l'autre.

Auprès de la chambre de Violette était ce cabinet noir dont elle avait parlé. Il était à moitié éclairé par une lucarne du côté de la rivière.

L'escalier tortueux, roide et haut descendait de la chambre de Violette au rez-de-chaussée, c'est-à-dire aux deux chambres occupées par le nouveau locataire, et séparées par un palier de la petite boutique de l'orfèvre. Gérard voulut explorer jusqu'à l'escalier, pour se convaincre que la jeune femme était bien en sûreté chez elle : l'escalier était percé d'une fenêtre oblongue donnant aussi sur l'eau.

— Peut-être, dit Gérard en remontant, y aurait-il quelque inconvénient à ce voisinage si Belair ne vous gardait pas chaque nuit, si vous sortiez par le même escalier que ce locataire, et si, enfin, vous deviez habiter cette maison plus de huit jours. Mais, comme vous ne bougerez pas de votre chambre, – vous le jurez !... n'est-ce pas, – comme vous ne serez jamais seule aux heures dangereuses, je vous trouve plus en sûreté ici que le roi ne l'est chez lui à Versailles.

— Réjouissons-nous donc ! dit Violette lorsque Gérard eut replacé la bougie dans le candélabre.

Gérard ferma les verrous de la porte ; ils étaient d'une énormité rassurante.

— Je les ferme, dit-il, parce que vous ne sortirez plus, et que moi, pour sortir, j'ai un autre chemin. Attachez l'échelle, mon ami.

— Vous partez déjà ?

— Et ce pauvre dîner qui refroidit à Versailles, s'écria-t-il en riant ! et, ce qui est plus grave, mon service demain matin à sept heures ! et cette autre nécessité d'être à Versailles pour qu'on ne me cherche point à Paris.

— Peut-être vous eussiez dû partir par la porte du pont, dit

Violette ; ces échelons qui aboutissent à la rivière m'épouvantent.

— Songez donc, chère petite amie, qu'il faut reconduire le bateau ; et puis, l'eau est tiède. D'ailleurs, vous l'avez dit, ma bonne fortune est à toute épreuve.

Il embrassa encore ses amis. Il remarqua que Violette, si doucement chaste et discrète avec lui, l'étreignait avec ce tendre regret qu'on met involontairement dans un dernier adieu.

Déjà il avait éteint les bougies, il était hors de la fenêtre, sur les échelons.

— Rentrez, dit-il à voix basse, rentrez. Vous, Belair, j'ai réfléchi, ne restez pas absent trop longtemps de Versailles, revenez-y, si vous pouvez, demain, de bonne heure. Je laisserai, ce soir, votre cheval à l'hôtellerie. Adieu, rentrez ; pour ne pas attirer l'attention du dehors, je secouera l'échelle trois fois quand il sera temps que vous la retiriez à vous.

En effet, il étendit le pied pour descendre ; mais, à ce moment, il aperçut en bas un homme qui venait de descendre comme lui par la fenêtre de l'escalier, et qui, tout occupé à démarrer son bateau et à faire le moins de bruit possible, n'avait pas regardé au-dessus de sa tête.

— Tiens ! pensa Gérard en s'effaçant pour n'être pas vu, le locataire d'en bas était chez lui ; c'est lui que j'ai entendu. Ah ! il préfère aussi ce chemin-là ! Laissons-le passer.

L'homme, en deux coups d'aviron, disparut sous l'arche.

— Faut-il prévenir mes amis ? se dit Gérard. — Non, Violette n'est déjà que trop inquiète. Mais je veux savoir à quoi m'en tenir sur cet homme. Suivons-le.

Gérard, après avoir secoué trois fois l'échelle, détacha rapidement son bateau et força de rames pour rattraper l'inconnu. Mais celui-ci avait déjà abordé au quai des Ormes. Gérard, sans le perdre de vue, vint s'échouer au plus près sur la rive, tira le bateau sur le sable, pour ne pas perdre de temps à l'amarrer ; puis il s'élança sur les traces de son mystérieux voisin.

Cet homme suivit les quais et traversa Paris dans la direction

du Palais-Royal.

Gérard observait de loin à chaque lumière la haute taille de l'inconnu, le mauvais manteau dans lequel il se drapait malgré la saison, la longue épée qui lui battait les jambes et le large chapeau abattu sur son visage.

— Laide tournure, pensait Lavernie.

L'homme se dirigea vers la rue de Richelieu, et Gérard frissonna en le voyant continuer à s'approcher de l'hôtel de Louvois, situé dans cette rue, et s'arrêter dans la rue Colbert, sous l'arcade sombre en face de l'hôtel du ministre de la guerre.

— Plus de doute, se dit Lavernie, le voisin de Violette est un espion !

L'homme, à chaque passage de piétons attardés dans la rue déserte, s'agenouillait et semblait mendier ; puis, les passants éloignés, il se relevait et continuait de guetter en face.

— Il attend quelque supérieur pour faire son rapport, pensa Gérard.

À la fin le jeune homme n'y tint plus : il attacha son mouchoir sous son chapeau pour s'en couvrir le visage comme d'un masque, et s'approcha.

L'homme se courba selon son habitude, en grommelant quelques paroles.

— Levez-vous, dit Gérard irrité, je veux voir votre visage. Et il jeta par terre le chapeau de cet homme.

Celui-ci se releva d'un bond en cachant sa tête avec son manteau, puis ayant renfoncé son chapeau sur ses yeux :

— Pourquoi vous cachez-vous vous-même ? répliqua-t-il.

Et il mit l'épée à la main pour empêcher Gérard d'approcher de nouveau.

Celui-ci l'imita. L'inconnu tomba en garde dans toutes les règles de l'art.

— Oh ! oh ! pensa Gérard, j'ai affaire à une lame.

Et il prit ses mesures pour croiser avantageusement le fer.

Aussitôt, par la rue Neuve-des-Petits-Champs, accourut à

grand bruit un piqueur à cheval tenant un flambeau et précédant un carrosse qui avançait rapidement.

— La porte ! criait de loin cet homme dont les deux combattants reconnurent la livrée.

La porte de l'hôtel de Louvois s'ouvrit aussitôt.

— M. de Louvois ! murmura l'inconnu épouvanté en fuyant à toutes jambes par la rue de Richelieu.

— Louvois ! se dit Gérard, Louvois qui me croit à Versailles, rengainons !

Et il fit retraite par la rue Colbert.

— C'est égal, se disait-il, je donnerais beaucoup pour comprendre comment cet inconnu vient en face de l'hôtel de Louvois et se sauve quand M. de Louvois arrive. Je donnerais encore plus pour avoir vu son visage... Mais, patience ! je le retrouverai. Dieu merci ! je connais son adresse. En attendant, j'ai la preuve qu'il n'est pas espion de Louvois, sans quoi il ne se fût pas sauvé à l'approche de son maître.

Ainsi rassuré sur le compte de ses amis, Gérard ajourna tout commentaire, alla chercher son cheval à l'hôtellerie de la rue Saint-André-des-Arts, et regagna Versailles, par une belle nuit tiède et sans étoiles.

Les petits présents entretiennent l'amitié

Le lendemain, un carrosse fermé, escorté par un homme et deux valets à cheval, s'arrêtait aux portes avant d'entrer à Versailles. Le cavalier pénétrait tout seul dans la ville et s'en allait demander aux barrières des huissiers, avec un accent étranger, le *palais de Versailles*.

Cette question étrange stupéfia ceux qu'on interrogeait comme si on leur eût demandé où demeurerait le soleil. Cependant on indiqua le palais à l'étranger ; celui-ci, après avoir écouté les indications, demanda si madame de Maintenon était à Versailles.

Les huissiers remarquèrent que le cavalier, malgré ses questions bizarres, semblait être un homme de qualité, qu'il avait deux grands laquais derrière son carrosse, qu'il était lui-même monté sur un fort beau cheval du Nord, et ils daignèrent répondre que la marquise était partie déjà pour Saint-Cyr, selon son habitude.

L'étranger demanda aussi minutieusement la route de Saint-Cyr, et sans avoir parlé aux personnes que probablement renfermait ce carrosse si bien clos, il marcha en tête du petit convoi dans la direction de Saint-Cyr.

Ce nom lui avait fait battre le cœur, un sang plus vif affluait à ses joues, sa figure mélancolique s'était animée depuis qu'il pouvait chercher à l'horizon la fameuse abbaye vers laquelle il conduisait son silencieux cortège.

Il suivit la route que nous connaissons, aperçut bientôt l'entrée de Saint-Cyr, et, poussant involontairement son cheval, vint prier le suisse de demander pour lui audience à madame de Maintenon.

On était poli à Saint-Cyr comme partout où régnait la marquise. Le suisse, un excellent Tourangeau, lorgna du coin de l'œil

le lourd carrosse toujours fermé qui s'était arrêté à trente pas du maître, le maître lui-même, figure bizarre mais respectable, et demanda quel nom il lui faudrait annoncer à sa maîtresse.

— Van Graaft, dit laconiquement l'étranger.

Ce nom illustré dans l'abbaye par la beauté, la bonté, la réputation de richesse d'Antoinette, cette pensionnaire dont la dot était un million, ce nom que la marquise honorait de son amitié fit un effet magique. Les yeux du Tourangeau, habitués pourtant à bien des splendeurs, s'arrondirent à l'aspect du riche Hollandais, dont on parlait à Saint-Cyr comme d'un fabuleux inca du Mexique.

Le Tourangeau sonna précipitamment pour avertir au parloir. Il sonna deux coups de cloche, ainsi que pour un prince du sang ou un maréchal de France.

C'était bien Van Graaft – pâli, maigri, les yeux brillants d'un feu plus intelligent mais plus sombre. Ce visage trivial avait pris dans la douleur une expression réfléchie qui donne presque toujours certaine majesté. – Du fond des orbites creusées, et sous le pli d'une incessante méditation, jaillissait par intervalle un éclair que Louvois lui-même n'eût pas soutenu, tant il révélait d'abîmes profonds, d'ulcérations effrayantes dans cette âme ainsi dévoilée.

Van Graaft, depuis son entrevue avec Antoinette à Saint-Ghislain, avait perdu le repos, le sommeil. Chaque nuit cette ombre passait et repassait sous ses rideaux avec un sourire qui mendie la tendresse ; chaque nuit le malheureux croyait voir, escortant cette vision suave, un fantôme ensanglanté qui suppliait aussi et murmurait :

— Aime ma fille !

Rien n'avait pu distraire Van Graaft de ces hallucinations douloureuses, rien que l'espoir d'une vengeance terrible, et un jour que Guillaume était venu rendre visite à son ami, – peut-être s'agissait-il encore de quelque million, – il entra sans se faire annoncer, comme c'était sa coutume, et aperçut le Hollandais

occupé dans sa chambre du Boompjes, à entasser un amas énorme d'or de toutes les nations sur une table de marbre au milieu de la salle.

Van Graaft comptait les piles et les aplanissait au niveau de dix mille livres par pile ; Guillaume en compta jusqu'à cinquante formant un quadrilatère aux reflets rutilants qui eût tenté les voleurs comme la chair fraîche tente les vautours.

Le cube ainsi formé, Van Graaft plaça sur la face supérieure un papier qui renfermait ces mots écrits de sa main en larges et gros traits :

*Je donnerai les cinq cent mille livres que voici au premier, de quelque nation qu'il soit, qui m'apprendra que Louvois est mort.
Mai 1691. Van Graaft, de Rotterdam.*

Le Hollandais fixa le papier par les quatre coins en y appliquant quatre doubles quadruples d'Espagne.

Le roi s'était approché pour lire par-dessus l'épaule de son ami. Van Graaft l'entendit marcher et tourna la tête de son côté. Guillaume, sans rien dire, sans manifester la moindre émotion, passa dans la chambre à coucher pour s'étendre sur l'immense fauteuil où déjà nous l'avons vu, puis, du ton le plus naturel, demanda au négociant comment il se portait.

— Bien, répondit Van Graaft, enchanté de l'idée qu'il venait d'avoir.

Et l'on parla d'autre chose.

Puis, Guillaume, fixant sur son compagnon ce regard acéré qui pénétrait jusqu'aux ressorts de l'âme :

— Auriez-vous quelque répugnance à aller en France ? dit-il.

Van Graaft pâlit.

— À Saint-Cyr ? continua Guillaume de sa voix grêle et entrecoupée.

Le Hollandais chancela comme si un nuage passait devant ses yeux. Jamais il n'eût osé se formuler à lui-même cette terrible idée : revoir Antoinette ! Et pourtant lorsque Guillaume eut parlé,

un immense désir, une soif inextinguible s'alluma dans ce pauvre cœur, de se rattacher une dernière fois à une suprême espérance.

— Partez donc sur-le-champ, dit Guillaume, vous pouvez avoir touché la frontière de France dans deux jours ; suivez la route de Paris, vous y trouverez, marchant à pied, errant et mendiant, trois femmes allemandes – vous pouvez les aborder sans crainte, ce sont des princesses de la plus haute naissance – vous savez l'allemand, elles ne connaissent que cette langue – soyez leur interprète et conduisez-les chez madame de Maintenon – je crois que vous ferez ainsi grand plaisir à cette dame. Offrez à la marquise toutes mes amitiés, mes respects, et comptez que je vous donne une commission dont vous me remercirez.

Van Graaft n'était pas d'un naturel curieux ni questionneur. Il savait que son ami ne parlait qu'à coup sûr : il se contenta donc de lui dire :

— À quel endroit, à peu près, rencontrerai-je ces dames ?

— Elles ne peuvent faire plus de quatre à cinq lieues par jour. Elles ont passé à Mons avant-hier, vous les trouverez au-delà de Valenciennes.

Van Graaft, sans faire une observation, sonna ses valets, et derrière eux arriva La Goberge qui, en traversant la chambre aux cinq cent mille livres, poussa un cri, lut l'inscription placée sur la masse d'or et s'abîma dans une de ces méditations comme Satan les enseigne à ses damnés.

Guillaume voyait La Goberge et méditait aussi.

Van Graaft commanda des chevaux de poste et s'habilla sans hâter ni un geste ni une parole ; puis, quand il eut fini :

— Je suis prêt, dit-il.

Les valets s'éloignèrent respectueusement. La Goberge contemplait l'or et songeait toujours.

— Vous n'oublierez pas, Van Graaft, dit lentement Guillaume, de prévenir madame de Maintenon que je lui ménage, d'ici à quelques jours, une agréable surprise, que je lui destine un cadeau d'ami.

Van Graaft fit un signe d'assentiment.

— Eh bien ! partez, mon ami, dit Guillaume en donnant la main à Van Graaft, qui se dirigeait vers l'escalier.

La Goberge, comme réveillé en sursaut, s'approcha, et après avoir salué humblement le roi :

— Ne m'emmenez-vous pas, mynheer ? dit-il à Van Graaft.

— Pourquoi pas, répliqua celui-ci.

La Goberge s'élança par une porte de service afin d'arriver le premier au carrosse.

Guillaume, en se retournant, remarqua que le papier signé par Van Graaft avait disparu de la surface du bloc d'or.

Voilà comment Van Graaft s'était mis en route, et l'on ne s'étonnera plus de le voir entrer à Saint-Cyr, escortant ce lourd carrosse.

On ne le fit pas longtemps attendre au parloir. Madame de Maintenon achevait de dîner avec les jeunes filles qu'elle avait voulu dédommager de la remise d'*Athalie* et de leurs travaux stériles. Lorsque Nanon vint prononcer à son oreille le nom du Hollandais, elle changea de couleur, et sans rien témoigner à Antoinette, sinon par un serrement de main et un amical sourire, elle quitta la table et passa chez elle aussitôt.

Van Graaft, ému, tressaillant à chaque bruit de portes, s'attendait à voir entrer sa vision, et cherchait le plus profond de l'ombre. La marquise apparut seule, et lui fit un accueil dont un prince eût été glorieux.

Elle le fit asseoir – peut-être, parce que connaissant les façons de ce barbare, elle préféra le gagner de vitesse en lui faisant une grâce qu'il se fût faite lui-même.

— Enfin, vous voilà donc, monsieur, dit-elle ; je ne saurais vous exprimer toute ma joie. M'apportez-vous quelque heureuse nouvelle du roi ? Sa Majesté n'a-t-elle point oublié le signalé service qu'elle m'a rendu et la reconnaissance éternelle que sa grandeur d'âme m'a inspirée ?

— Madame, j'apporte une nouvelle preuve d'amitié de Guil-

laume, répliqua Van Graaft, toujours occupé des portes et distrait par son idée fixe.

— Vous me comblez. Laquelle ? répondit la marquise, qui comprenait l'anxiété du Hollandais et se promettait de lui donner prompte et heureuse satisfaction.

— J'ai rencontré sur ma route ici, dit Van Graaft, trois personnes, sans argent, sans pain, presque sans habits. Ce sont de pauvres femmes qu'une grande calamité a ruinées.

— Vous les aurez secourues ? demanda la marquise, car vous êtes bon.

— Madame, comme leur malheur vient de vous, c'est-à-dire de la France, je les ai amenées ici – d'après le conseil de Guillaume.

— Qui sont donc ces trois personnes ? demanda la marquise.

— Madame la princesse de Veldens et ses deux filles, ruinées par la désolation du Palatinat, qui a été si lâchement incendié par les ordres de M. de Louvois. Dénudées de tout, sans asile et sans espoir, je les ai recueillies. Guillaume a pensé que vous seriez charitable et généreuse envers elles.

— Ah ! monsieur... s'écria la marquise, pâle de joie et d'émotion, le roi Guillaume, qui a eu cette idée, vous qui l'avez mise à exécution, vous êtes pour moi deux amis qui n'épuiserez jamais ma reconnaissance.

Et en disant ces mots elle serra les mains de Van Graaft avec l'effusion d'un bon cœur et le triomphe d'un esprit irrité qui venge enfin ses offenses.

— Où sont-elles ? continua la marquise vivement.

— En bas dans mon carrosse.

— Quelqu'un les a-t-il vues ?

— Personne, je n'avais avec moi que deux laquais qui me sont dévoués, et un autre serviteur qui, craignant cet infernal Louvois au service duquel il a été, n'a pas osé me suivre à Versailles, et se cache jusqu'à mon départ.

— Je puis faire venir ici ces malheureuses femmes ?

— Je vais les chercher, dit tranquillement Van Graaft.

— Leur carrosse est dehors ! Eh bien, je veux que, contrairement à la règle de Saint-Cyr, ce carrosse, qui renferme tant de malheur et de noblesse, entre dans ma cour comme celui d'un roi ou d'un prince régnant ! Restez, M. Van Graaft.

Elle sonna et donna ses ordres à Manseau. On entendit bientôt entrer le carrosse dans la cour de Saint-Cyr.

Soudain le galop d'une escorte et le roulement d'une voiture rapide ébranlèrent la route de l'abbaye.

— Le roi ! s'écria la marquise.

— Le roi ? dit Van Graaft sans émotion.

Et il cherchait à s'effacer.

— Restez assis, vous dis-je, monsieur, fit la marquise en lui serrant de nouveau la main.

Le roi parut au seuil de la chambre, et Van Graaft se leva. Louis XIV, son chapeau à la main, salua respectueusement la marquise, et sans regarder Van Graaft, qu'il avait parfaitement vu, mais qui l'avait choqué assis chez madame de Maintenon :

— Madame, qu'est-ce que ce carrosse que j'ai aperçu dans la cour ? Avez-vous ici quelque personne royale ? La reine d'Angleterre et le roi Jacques seraient-ils venus vous rendre visite ?

— Non, sire, répliqua froidement la marquise ; mais il y a dans ce carrosse trois princesses allemandes que je me préparais à recevoir quand Votre Majesté m'a fait l'honneur d'entrer chez moi.

— Il les faut recevoir, madame, dit le roi un peu confus d'avoir montré son dépit, car, en voyant Van Graaft assis, il avait supposé que la marquise aurait eu la faiblesse d'étendre les privilèges du Hollandais jusqu'à lui permettre de faire entrer à Saint-Cyr son carrosse roturier.

La marquise s'inclina et fit signe à Manseau.

— Qui sont ces princesses ? demanda Louis XIV.

— Madame de Veldens et ses deux filles, sire.

— Famille régnante, ajouta le roi, qui connaissait à fond,

mieux que d'Hozier, les généalogies de toute la noblesse européenne.

— Madame la princesse de Veldens ! annonça l'huissier.

Et l'on vit entrer dans la chambre trois femmes ou plutôt trois spectres, pâles, maigres, vêtues d'habits souillés, qui s'approchèrent en tremblant de madame de Maintenon. La marquise, à ce spectacle navrant, ne put retenir ses larmes et ouvrit à la malheureuse mère ses bras dans lesquels les trois princesses se précipitèrent en sanglotant.

— Qu'est-ce ceci ! murmura le roi en reculant de surprise et presque d'effroi.

Et il s'oublia au point de consulter Van Graaft qui demeura immobile.

— Sire, répondit madame de Maintenon en se dégageant doucement pour s'approcher du monarque, vous voyez trois princesses qui naguère étaient riches, puissantes, heureuses, et qui ont tout perdu dans l'incendie du Palatinat. Elles venaient à pied, en mendiant, demander du pain à la France qui les a réduites où vous les voyez, et sans la générosité de M. Van Graaft qui, les rencontrant, les a recueillies dans son carrosse, ces victimes infortunées ne fussent pas même arrivées ici, devant le tribunal de Votre Majesté, souverain juge de toute oppression, souverain protecteur de toute souffrance.

Et se tournant vers Van Graaft, tandis que le roi consterné baissait, pour la première fois, les yeux devant des créatures humaines :

— Monsieur, ajouta la marquise, veuillez dire à ces dames, puisqu'elles ne comprennent point la langue française, qu'elles sont en présence du roi Louis-le-Grand.

Aux premiers mots brefs et incisifs que prononça Van Graaft en allemand, les trois femmes, avec un sourd gémissement, tombèrent à genoux, les mains jointes, devant le roi qui fondit en larmes en les relevant.

Par les portes restées ouvertes, et dans la galerie corres-

pendant aux appartements, on voyait les officiers de l'escorte, les officiers de service et quelques seigneurs groupés silencieusement pour recueillir jusqu'aux moindres détails de cette scène à la fois touchante et sublime.

Le roi, redressant sa tête majestueuse :

— Que ferez-vous, madame ? dit-il à la marquise d'une voix altérée.

— Sire, je compte prier ces dames d'accepter l'hospitalité dans Saint-Cyr. Elles sont femme, mère et filles de princes, morts en défendant leur patrie et leur famille. Leur place est dans cette maison fondée pour secourir les filles des gentilshommes loyaux et pauvres.

Le roi, s'adressant à Van Graaft avec un regard plein de douceur :

— Je vais répondre à ces dames, dit-il, et du fond de mon cœur.

Il s'approcha de la princesse de Veldens, et lui prenant la main :

— Madame, dit-il d'une voix émue mais sonore, il n'y a que le plaisir de vous faire du bien par moi-même qui puisse me dédommager de tout le mal qu'on vous a fait si cruellement contre mes ordres et à mon insu !

Van Graaft répéta mot à mot ces paroles solennelles du prince qui, devant tant de témoins, foudroyait ainsi d'un blâme énergique les cruelles exécutions de son ministre.

Et chacun se dit, quand le roi eut passé silencieux et morne :

— Que dirait M. de Louvois, s'il eût entendu ?

— Comme la marquise doit être heureuse ! dirent les autres.

D'autres encore allèrent jusqu'à pronostiquer que Louvois était perdu.

La marquise remercia Van Graaft par un de ces regards dont rien ne peut rendre l'éloquence. Peut-être n'était-il pas assez vengé, lui ; mais pour elle, quelle vengeance ? en attendant mieux.

Elle s'occupa immédiatement des princesses, et dit à son ami

le Hollandais :

— Attendez-moi, je reviens.

XXXIV

Le nuage marche

Mais il en est des espérances de l'homme comme de ces frais paysages qu'aperçoit le voyageur au milieu du désert – arbres verdoyants, sources écumeuses, tout ce bonheur vu de loin s'évanouit à mesure que l'on approche – la verdure devient du sable, l'eau murmurante, c'est une lande de cailloux brûlants – ce supplice s'appelle le mirage – tout voyageur au désert l'a subi deux ou trois fois : – tout homme dans sa vie le rencontre plus souvent encore.

Telle fut la douleur de Van Graaft lorsqu'il revit Antoinette. Ce fut au point que la marquise jugea le mal sans remède. Le Hollandais, à jamais déchu de ses illusions, fut généreux jusqu'au sublime. Il parla du mariage prochain de *sa fille*, déclara qu'il viendrait exprès de Rotterdam, afin de célébrer ce mariage avec la magnificence qui convenait à sa fortune, et il se fit présenter cérémonieusement Gérard de Lavernie, qui, malgré les découvertes auxquelles la révélation de Violette l'avait si puissamment aidé, témoigna au négociant tout le respect, toute l'affectueuse politesse qu'un beau-père a droit d'attendre du gendre qu'il aurait choisi.

Puis, après quelques visites à Saint-Cyr, visites de plus en plus courtes, Van Graaft disparut, et alla s'enfermer en quelque coin solitaire, dans une maison que venait de lui fixer pour séjour une dépêche mystérieuse de Guillaume.

Mais, aux termes de cette dépêche, Van Graaft avait dû prévenir de nouveau la marquise que son ami le roi Guillaume lui ménageait une surprise digne d'elle, que ce présent arriverait au plus tard dans deux jours, et qu'elle s'arrangeât de façon à le recevoir secrètement, à quelque heure que ce fût du jour ou de la nuit.

Sur ce nouveau mystère, Van Graaft avait pris congé, au grand étonnement de la marquise.

Cependant, Gérard était retenu à Versailles par un service forcé d'inspections et de revues, par le mouvement inusité qu'occasionnait l'arrivée d'un ambassadeur musulman. Il avait ordonné à Belair de se tenir constamment à sa disposition le jour, et affectait de se promener publiquement avec le musicien.

Il espérait ainsi dérouter la police de Louvois, et chaque absence de Belair passait pour un voyage fait à Paris pour la collaboration d'*Athalie*. Ces jours-là, Belair entrait ouvertement chez Racine, y dînait, la maison retentissait de musique, et le musicien ne trouvait pas toujours dans son poète la souplesse dont il avait abusé au camp de Staffarde pour mettre en musique les *fourgons* et les *dragons* de cet excellent Catinat. Racine défendait mieux ses rimes contre la tyrannie des notes.

Mais Belair une fois libre courait à la petite maison du pont Marie. Le luxe de précautions qu'il avait prises d'abord ne faisait que s'accroître. Averti par Gérard des étranges allures de son suspect voisin, Belair avait recommandé à Violette de ne point se montrer, de ne point chanter, de n'éveiller par aucun bruit les échos de la trop sonore mesure.

En même temps il guettait ; Violette aussi ; mais, en dépit de leur surveillance, jamais ce voisin n'avait donné prise sur lui, jamais on n'avait réussi à l'apercevoir.

Et comme Gérard reprochait à Belair cette maladresse, Belair répondit, avec assez de raison, que l'on guette mal lorsqu'on se cache soi-même ; que Violette se cachait ; que, n'osant se montrer à la fenêtre, il lui était bien difficile de voir rentrer le voisin du côté de l'eau. Quant à l'entendre, oui, elle l'entendait rentrer, marcher dans sa chambre, tousser même. Elle sentait monter à elle l'acre parfum du tabac que fumait cet homme, et qui filtrait par les solives et les plâtres gercés de son plafond. Mais voilà tout, et ces indices n'étaient pas trop effrayants, s'ils n'étaient pas très positifs.

— En effet, disait Gérard à Belair, dans une de ces promenades qu'ils faisaient tous trois, c'est-à-dire tous quatre, car le chien Amour suivait toujours Jaspin en grommelant, je ne crois plus que ce voisin soit un espion ou du moins un espion attaché à nos traces.

S'il en était ainsi, il eût déjà profité de la solitude où est parfois Violette pour la faire enlever et disparaître. Je sais bien que jusqu'à présent il n'a pu voir la jeune femme, et que dans Paris l'ennemi loge souvent cloison à cloison avec son ennemi sans le connaître jamais. Cependant, Louvois n'emploie que des hommes rusés, énergiques ; — une cloison pour eux ne serait pas un rempart. Ainsi, plus de craintes, de ce côté du moins. L'homme que vous avez cherché à découvrir vous eût découverts vous-mêmes s'il y avait intérêt. Ne vous occupez plus de lui, mais tâchez de lui demeurer inconnu.

— Toutefois, interrompit Belair, il importe que nous ne restions pas longtemps dans cette situation. Violette se consume de terreur, et chaque mouvement que fait ce voisin dans sa chambre, lorsqu'il s'y trouve, glace d'épouvante notre malheureuse amie. Elle n'ose respirer dans son lit ; elle n'ose marcher ; elle n'ouvrirait pas sa fenêtre pour tous les lilas qui s'épanouissent en France, pour tous les fruits de la terre promise.

Jaspin, qui écoutait sans parler, — car le digne homme, depuis son succès à la cour, était devenu un rocher pour la discrétion, et, comme le disait Belair, avait appris à fond la langue des poissons, — Jaspin se décida à ouvrir la bouche d'où l'infortuné était condamné, par son illustration redoutable, à ne plus laisser tomber que des paroles d'or.

— Mes amis, dit-il, j'ai tout préparé pour l'exécution de ce que vous désirez — le carrosse destiné à rapporter de Valenciennes les étoffes précieuses et les fines porcelaines de la marquise devait partir seulement le 20 de ce mois : — Il y avait coïncidence entre ce départ et certaines commissions que la reine d'Angleterre a recommandées à madame la marquise ; mais j'ai obtenu

que cet équipage partirait le 16 ; il était naturel qu'on voulût partir le matin, j'ai obtenu qu'on partirait le soir. Madame la marquise est pour moi l'indulgence et la bonté mêmes.

C'est mademoiselle Nanon Balbien qui est chargée de convoier ce carrosse (Jaspin se servait de termes militaires depuis qu'il fréquentait des maréchaux de France). Je prierai cette demoiselle d'avoir pour notre amie tous les égards qui sont dus au malheur, et, malgré la répugnance qu'éprouve ordinairement mademoiselle Balbien à se charger des affaires d'autrui, j'ai eu le bonheur de la décider pour cette occasion.

— Elle a dû bien regimber, fit observer Gérard en souriant.

— Mais oui, soupira Jaspin. Cependant, elle a fini par céder. Elle est tout à fait charitable sans en avoir l'air. Son commerce ne sera peut-être pas infiniment agréable à Violette, mais il est sûr.

— Oh oui, s'écria Belair en riant ; oui, elle est d'un commerce extrêmement sûr, et gare à quiconque voudrait fouiller dans son carrosse.

— Voilà précisément ce qu'il nous fallait, répondit Jaspin. C'est donc bien entendu. Le seizième de ce mois, c'est-à-dire demain, à huit heures du soir, le carrosse partira de la grande écurie, et fera sa première halte à Paris, à la porte Saint-Denis.

— Nous y serons ! s'écria Belair.

— Non pas, dit vivement Gérard, vous n'y serez point, vous, Belair.

— Non, non, dit Jaspin ; je désire que mademoiselle Balbien ne vous voie pas. Cela l'offusquerait. Elle n'aime pas la musique.

— C'est différent, répondit Belair ; mais alors, comment Violette la rejoindra-t-elle ?

— J'irai moi-même, dit Jaspin, chercher notre amie, que Gérard aura fait sortir de la maison du pont Marie. Tout est permis, voyez-vous, à l'homme qui porte l'habit de capitaine-lieutenant des cheveu-légers du roi. Voilà pour la sortie de votre prison et pour la voie publique. Aussitôt que Violette sera dans la chaise où Gérard l'aura mise, et où je l'attendrai, c'est moi qui

mènerai la prisonnière à mademoiselle Balbien. De ma main, elle ne peut rien refuser.

— Mais alors, moi ? demanda Belair.

— Vous, répliqua Gérard, vous aurez soin de vous montrer le soir même à beaucoup de gens, vous prendrez rendez-vous avec Racine pour le lendemain, et quand sonnera minuit, je vous mettrai à cheval, et vous rattraperez très facilement le carrosse ; suivez-le avec précaution, de façon à ne joindre Violette qu'au près de la frontière. Alors, plus d'hésitations : lorsqu'avec l'autorité de ma mie Balbien, et sous sa mante, vous aurez passé les postes, disparaïssez avec Violette ; je me fie à vous pour le reste. Vous savez que je fais passablement un plan ; celui-là est bon, je le garantis ; d'ailleurs, je l'ai concerté avec monseigneur l'évêque de Troie, et nous ne saurions trébucher en route étayés que nous sommes par la crosse de sa grandeur.

Belair eût sauté de joie si Jaspin ne l'eût retenu à la terre.

Ils étaient en ce moment près des bâtiments de la surintendance, où logeait Louvois quand il résidait à Versailles. Louvois, comme on sait, comptait parmi ses charges celle de surintendant des bâtiments, – revenu énorme, prépondérance colossale, – c'était à la fois un droit d'entrer partout et de contrôler toutes dépenses chez le roi lui-même.

Jaspin arrêta donc les élans du joyeux Belair, parce qu'il venait de reconnaître derrière une des vitres de la surintendance le sombre visage de Louvois, aussi occupé à regarder dans le parc qu'à lire une lettre qu'on voyait encore dans sa main.

Ce fantôme éteignit toute démonstration chez les trois amis. Jaspin leur conseilla même de se diviser. Louvois ne devait pas trouver bon que trois de ses ennemis causassent avec enjouement sous ses fenêtres. Et Belair, docile à cet avis, prit congé de Gérard pour aller faire part à Violette de tant d'heureuses promesses.

Tout à coup on vit sous la voûte le ministre à pied, sans liasses sous le bras, se diriger, en distribuant ses salutations, vers le châ-

teau, à une heure qui n'était pas celle du travail.

Louvois pouvait tourner court et laisser ses deux ennemis derrière lui sans paraître les avoir aperçus, mais il arrondit sa marche et arriva tout près d'eux avec un visage si rayonnant et si fier, avec un regard si ferme et si perçant, que Jaspin en frissonna jusqu'en la moelle de ses os.

Cette affectation à s'approcher et à regarder rendait indispensable un salut de l'officier et de l'évêque. Gérard s'inclina froidement, Jaspin fit sa révérence la plus longue et la plus basse. Louvois, comme s'il eût été heureux d'avoir encore une fois courbé devant lui ses plus cruels ennemis, rendit à chacun d'eux un salut dégagé, presque ironique, et continua son chemin.

Jaspin, lorsqu'il le vit de loin :

— Il y a du nouveau, dit-il ; voilà Louvois qui se montre et nous brave.

— En effet, répliqua Gérard, depuis plusieurs jours il faisait le mort, et l'on croyait déjà que la princesse de Veldens l'avait tué.

— Oh ! murmura Jaspin, tant qu'on n'aura pas écrasé la tête du serpent !... Mais patience.

— Voyez, dit Gérard, il se retourne comme pour nous provoquer encore.

— Décidément, il y a quelque chose – quelque chose de grave, et je cours prévenir la marquise, pour qu'elle prenne ses précautions, s'écria Jaspin qui perdait contenance et laissait paraître tout son effroi sur son visage et dans sa démarche tremblante. – Vous nous aiderez, j'espère !

— Oh ! moi, dit Gérard, je me tiens prêt, dites-le bien à madame de Maintenon, pour tout ce qu'elle peut désirer de ma part : le bras, l'esprit et l'âme. J'attendrai à l'hôtel des chevaux-légers ce qu'on décidera de moi.

Louvois était entré chez le roi, nos deux amis se séparèrent.

Maintenant pourquoi ce triomphe sur les traits du ministre ? pourquoi cette visite qu'il allait rendre hors de ses heures ?

Le soir même du jour où le conciliabule du père Lachaise, de l'archevêque et de la marquise avait eu lieu après la répétition manquée, Louvois avait été averti par un billet anonyme de se rendre à Paris au plus vite. Nous avons vu qu'il avait obéi.

Les avis anonymes servaient souvent ce grand politique autant que les avis signés – une vengeance qui frappe dans l'ombre est aussi utile à de certaines causes qu'un dévouement qui sert au grand jour. Louvois, grâce aux rivalités des courtisans, avait appris cent fois leurs secrets et les avait appliqués à son intérêt privé.

Il supposa donc qu'en cette circonstance il gagnerait quelque chose à obéir au billet anonyme. Nous l'avons dit, Gérard le vit arriver de nuit en son hôtel. Là il trouva sur son bureau même, sans qu'on sût comment cela s'était fait, un billet de la même écriture que le premier, qui l'avertissait en termes discrets qu'il allait être question de nouveau, et plus ardemment que jamais, de déclarer le mariage de madame de Maintenon. On engageait le ministre à veiller, à se défier des répétitions d'*Athalie*, on lui disait que des avis ultérieurs le tiendraient au courant, et que l'auteur de ces avis se réservait de se faire remercier plus tard.

Louvois, frappé de cette nouvelle, réfléchit. Il fut mis bientôt sur la voie par cette allusion aux répétitions d'*Athalie*. Rien de plus aisé que de savoir quelles personnes avaient assisté à la dernière. Louvois consulta son rapport de police, lut les noms de Rubantel, de Jaspin, du père Lachaise, de M. de Harlay, et s'écria aussitôt :

— Le billet est de l'archevêque !

Son idée première fut de courir chez le prélat et de le faire parler. Mais cette démarche avait trop d'inconvénients. Elle compromettrait tout. Louvois s'abstint. Cependant il veillait, selon qu'on l'y avait engagé. Il sut bientôt que le père Lachaise avait décidé le roi : que le roi déjà ébranlé par le visionnaire de Sâlon s'était ouvert à Monsieur, que la conspiration de ce mariage s'étendait, peu à peu, des sommités jusqu'aux cercles inférieurs

de la cour.

Louvois apprit que la reine d'Angleterre, femme du roi Jacques, et le roi Jacques lui-même aidaient la marquise ; que l'autre roi d'Angleterre, le véritable roi, Guillaume III, secondait madame de Maintenon avec les princes européens désireux d'obtenir la paix. Il sentit la chaleur naissante de ce commencement d'incendie qui menaçait de tout embraser.

Déjà, l'arrivée de Van Graaft et le coup terrible de l'apparition des princesses de Veldens avaient montré au ministre qu'on l'attaquait ouvertement, sans réserve. Le roi avait prononcé en cette circonstance des paroles qui eussent fait rentrer sous terre tout ministre qui n'eût pas été Satan. Mais Louvois, aux oreilles duquel chacun bourdonna ces paroles terribles, feignit de ne pas les avoir entendues, s'enferma pour ne point provoquer le roi dont les dispositions étaient plus que menaçantes ; et, sourdement, seul, c'est-à-dire plus fort que l'univers ligué contre lui, Louvois retrempa ses armes, nourrit ses forces, et attendit le résultat de l'expédition qu'il avait confiée à Desbuttes. C'était son unique ressource ; mais le moyen était décisif, puisqu'il devait fournir au ministre la confirmation irréfragable d'une accusation sous laquelle allait succomber enfin son ennemi. Or, l'attente, c'est-à-dire le fiel, rongea minute par minute ce cœur de bronze.

Pendant son inaction les affaires du mariage continuaient sans obstacle ; un jour de plus allait tout perdre ; le roi, d'après le conseil de Monsieur et des principaux ducs, avait fixé l'heure au parlement pour une communication. C'en était fait si le roi eût prononcé tout haut ce mot que chacun murmurait tout bas.

Enfin une lettre arriva ; – c'était cette lettre que Jaspin vit entre les mains de Louvois, c'était une lettre de Desbuttes, apportée par un courrier qui avait semé sur sa route dix cadavres de chevaux.

Monseigneur, disait le financier, *bonnes nouvelles ; notre*

homme est plein de raison ; il en sait plus qu'il ne faut pour que la dame soit honteusement chassée. – Je profite de sa lucidité ; je vous l'apporte, la victoire est assurée. Le 15 au soir j'entrerai à Paris par la barrière Saint-Martin, daignez songer un peu à moi, monseigneur.

— Quoi ! aujourd'hui, s'écria Louvois pâle de joie, oh ! Desbuttes, quand tu devrais n'arriver que demain, tu nageras dans l'or.

Et, serrant le précieux papier, Louvois courut chez le roi, comme nous avons vu, en écrasant sur sa route ces vermisseaux qui un moment s'étaient enlacés pour l'arrêter.

Il n'avait point paru chez Louis XIV depuis l'aventure des princesses. On le croyait en pleine disgrâce. Aussitôt qu'il se montra le front haut, l'air assuré dans la galerie, ce fut un murmure qui se résolut comme toujours en félicitations.

Louvois traversa les rangs des courtisans et entra dans le cabinet du roi.

Louis XIV était froid, mais il ne savait pas être brutal. Tout roi qu'il fût, l'hospitalité lui était sacrée. D'ailleurs il devait tant à cet homme ! Cette tête de géant renfermait encore tant de secrets d'État, qu'il fallait bien la ménager.

Louvois, après s'être acquitté des cérémonieux devoirs d'une entrée en matière aussi délicate, demanda au roi si Sa Majesté daignerait lui accorder seulement dix minutes de son temps précieux.

— Parlez, monsieur, dit le roi.

— Je vais sur-le-champ au but, Sire. – Votre Majesté est, je le sais, décidée à passer outre à toutes mes objections contre la déclaration de son mariage.

— Oui, monsieur, dit Louis XIV.

— Je n'insisterai donc pas sur ces objections, reprit Louvois, frappé de l'air de résolution qui éclatait dans chaque parole du roi ; ce n'est plus au nom des grands intérêts de la politique que

je viens une dernière fois combattre la déclaration de ce mariage auprès de Votre Majesté.

— Je ne sais trop, alors, ce que vous pourrez invoquer, dit sèchement le roi.

— Je cesse de m'adresser au monarque, sire, et comme d'ailleurs je ne suis plus traité en ministre, je me trouve d'accord en cela avec la situation ; seulement, homme de cœur et d'honneur, je m'adresse au premier gentilhomme de France, et je viens hardiment, froidement lui dire en face : Vous projetez une chose impossible. Votre alliance publique avec la personne que vous prétendez avouer ne se fera point pour des raisons qui intéressent l'honneur du gentilhomme et l'honneur du mari.

— Monsieur ! s'écria le roi tremblant d'inquiétude et de colère – avez-vous bien réfléchi aux paroles que vous osez me faire entendre... Est-ce assez de calomnies !...

— Je m'en porte garant, sire, dit Louvois immobile.

— Vous mettez votre tête en jeu ! monsieur le marquis.

— Je le sais !...

— Et vous apportez des preuves, n'est-ce pas ? dit le roi épouvanté de cette infernale assurance.

— Si Votre Majesté n'eût pas dû aujourd'hui même s'enchaîner à jamais par une communication imprudente au parlement, j'eusse attendu deux jours parce que ces preuves ne m'arriveront peut-être que ce soir, peut-être que demain ; mais comme je risque tout pour avertir une dernière fois mon prince, comme ma tête est là pour répondre de ma parole, je viens supplier Votre Majesté de m'accorder un délai de deux jours. Après quoi, si je me suis trompé, si j'ai été trompé, le roi m'excusera en considération de mon zèle, ou me punira, suivant sa colère. Me voici, je m'incline et j'attends.

Le roi marchait à grands pas sans répondre.

— Deux jours, ce n'est rien, dit Louvois. Ce n'est pas une renonciation à votre projet, ce n'est une insulte ni un embarras pour personne.

Qui saura que j'ai obtenu ce délai de deux jours ? Ce n'est pas moi qui m'en vanterai de peur qu'on ne se jette à la traverse dans le dessein que je poursuis et poursuivrai jusqu'à la mort d'assurer le repos et la gloire de mon roi.

Le roi réfléchit profondément, et finit par dire d'une voix sombre :

— J'attendrai jusqu'à demain soir, monsieur de Louvois.

Sans un éclat de voix, sans un éclair de satisfaction, sans un souffle qui trahît son bonheur, Louvois s'agenouilla pour remercier son maître et sortit du cabinet.

Le choc de deux fortunes

Jaspin était déjà en route pour aller avertir la marquise, lorsqu'il réfléchit qu'il la trouverait entourée de monde, que c'était son jour d'audience, et que peut-être elle ne pourrait le recevoir sans attirer l'attention.

D'ailleurs à quoi bon éveiller l'inquiétude de la marquise à propos d'une crainte qui pouvait être chimérique ? Jaspin était là dans le chemin, à se consulter, laissant aller son carrosse au petit trot, lorsqu'il fut rejoint par le père Lachaise, dont les chevaux marchaient rapidement.

Le jésuite, ayant reconnu Jaspin, le fit arrêter, descendit en toute hâte et s'approcha de la portière. L'air sombre du confesseur de Sa Majesté ne présageait rien de bon.

— Tout est encore une fois perdu, glissa le père Lachaise à l'oreille de Jaspin ; le roi remet à deux jours sa communication au Parlement, je cours prévenir la marquise.

Et, voyant Jaspin atterré, le jésuite continua sa route en homme qui connaît le prix d'une minute.

— Allons, se dit Jaspin, revenu de sa stupeur, mon sentiment était fondé, Louvois a retourné l'esprit du roi. Cette lettre que je lui ai vu lire était une nouvelle heureuse : il faut, au lieu d'alarmer la marquise, découvrir quelque chose des projets de Louvois. Or, il n'est qu'un moyen, c'est de faire parler ce coquin de Desbuttes. Marchons !

Jaspin rebroussa chemin et rentra dans Versailles. Là, pas de Desbuttes. D'aller s'informer à la surintendance, Jaspin ne l'osait en personne. Qui envoyer ? Gérard ? Impossible, il était trop connu. Belair ? Où le trouver ? Jaspin pensa à Rubantel et courut à son logis pour le prier de s'informer du traitant avec tous les ménagements possibles.

Rubantel se chargea en rechignant de la commission et questionna dans les bureaux de la surintendance. Il apprit que M. Desbuttes n'était pas venu à l'hôtel depuis plus d'une semaine, et qu'on ignorait les destins de ce galant homme. Cependant on le supposait à Paris où il avait un logement dans l'hôtel Louvois. Il rapporta cette inutilité à Jaspin qui, sans perdre une minute, courut à Paris.

À l'hôtel Louvois, Jaspin n'était pas connu, d'ailleurs, il croyait le ministre à Versailles et pouvait risquer de se montrer. Il fit parler le suisse. Ce dernier, malgré toute la réserve d'un fonctionnaire de son importance, se laissa persuader par la bonhomie de Jaspin, et avoua que M. Desbuttes, qui avait effectivement une chambre à l'hôtel, avait paru dix jours avant, traversant Paris en carrosse, pour porter quelque ordre pressé.

Jaspin, à cette nouvelle qui dérangeait son plan d'investigation, ne laissa rien percer de sa mauvaise humeur, récompensa largement le suisse, et partit plus pensif que jamais. — Un ordre !... Quel ordre pouvait porter Desbuttes ? N'était-ce point plutôt quelque machination à laquelle il se prêtait comme instrument ? En quel endroit se rendait-il ? comment le savoir ? — Là résidait la plus grande partie du secret.

Jaspin savait le jour et l'heure du départ, c'était un commencement. En questionnant, pensa-t-il, le maître de poste de tous les premiers relais, on saurait retrouver la trace. Mais il y a vingt routes, distantes l'une de l'autre d'au moins trois lieues ; ce circuit de soixante lieues pouvait durer trois jours, et selon la loi du guignon, la chose qu'on cherche est toujours la dernière qu'on trouve.

Jaspin commençait à perdre la tête. Paris est un labyrinthe dans lequel on perd tout, si l'on n'a un fil conducteur. Le fil manquait absolument au pauvre Jaspin. Tout à coup, au milieu de sa désolation, une idée lui traversa l'esprit.

— On ne part point pour un voyage, se dit-il, sans avoir fait quelque emplette ou demandé quelques renseignements. Un drôle

comme ce Desbutes fait le gros dos partout et tranche du personnage ; il est donc impossible que, dans le quartier, ce paon n'ait pas laissé traîner quelque'une de ses plumes.

Jaspin avisa des porteurs de chaises qui attendaient la pratique devant la fontaine Colbert. Ces honnêtes Auvergnats ont été de tout temps la providence des curieux.

Jaspin débuta par montrer un écu, et aussitôt une voix qui lui parut mélodieuse comme celle d'un séraphin, c'était pourtant le plus chagrinant de tous les patois allobroges, répondit qu'au jour, à l'heure indiqués, il était parti de l'hôtel Louvois un beau petit seigneur tout doré, aux jambes courtes, mais puissamment arquées, qui avait fait mettre une provision de vin dans son carrosse. Jaspin se fit montrer le marchand de vin et y courut.

Là, Jaspin questionna plus sûrement. Il apprit que le susdit seigneur avait choisi du vin de Beaune ; cela intéressait peu Jaspin.

— Qu'a-t-il dit au cocher ? demanda l'évêque.

— Il a dit : Chez le rôtiisseur !

— Et le rôtiisseur demeure ?

— Rue de la Feuillade.

Jaspin s'y rendit. Le seigneur aux jambes torses avait acheté une poularde et dit à son cocher :

— À Pantin.

Sur ce mot, Jaspin dressa l'oreille. Par Pantin, l'on allait sans doute à Rome, puisque tout chemin y conduit, dit le proverbe ; mais on allait aussi en Champagne, et par conséquent à Élise-en-Argonne ou à Lavernie.

Jaspin, fort inquiet, se fit brouetter à la barrière Saint-Martin.

Le premier renseignement qu'il obtint des commis du Pied fourché fut celui-ci :

Un seigneur tout magnifique, se voyant arrêté par les veaux qui encombraient la barrière, avait fait beaucoup de bruit en se penchant hors de son carrosse, et enfin dégagé avait crié au cocher :

— À Bondy ! brûle !

Plus de doute, Desbuttes n'allait point à Rome, et Bondy était le premier relais de la route de Champagne.

À partir de ce moment, les idées de Jaspin se mirent à bouillonner comme des lingots dans le creuset. Une terreur vague, et plus douloureuse parce qu'elle n'avait pas d'objet précis, s'empara du pauvre Jaspin, qui chercha autour de lui des appuis et s'aperçut qu'il n'en aurait aucun.

Ainsi, Desbuttes allait à Élise, peut-être même à Lavernie ; quel piège nouveau cachait ce nouveau voyage ? N'était-ce pas une bonne nouvelle envoyée par Desbuttes à Louvois qui avait ainsi rendu la joie et l'orgueil au ministre ?

Devant cet abîme noir, béant sous ses pas, Jaspin frémissait d'instinct et appelait en vain sa raison qui s'obstinait à fuir.

Une demi-heure s'écoula ainsi. Jaspin ne voyait que ce carrosse, ce bancal doré, ces bouteilles de vin de Beaune et cette poularde galopant sur la route de Lavernie.

Soudain, ranimant son esprit par l'excitation seule du cœur :

— Je ne cours, pensa-t-il, aucun danger, Gérard non plus ; mais la marquise est menacée. Le roi, en reculant sa communication au Parlement, montre une défiance qui outrage sa femme, et dont l'instigateur ne peut être que Louvois. Or, si Louvois a envoyé Desbuttes à Lavernie, il faut que je sache dans quel but, et pour le savoir je n'ai encore qu'un seul moyen, c'est de m'y rendre moi-même, attendu que je ne puis me confier à personne, à Gérard moins qu'à tout autre.

Une fois arrêté à quelque chose, Jaspin devenait courageux, opiniâtre comme un mulet. À partir de ce moment il déploya une énergie, une activité que Louvois n'eût certes pas soupçonnées en cette grassouillette et vermeille créature.

Il retourne à Versailles, fait demande Gérard à l'hôtel des cheval-légers, et après avoir changé de chevaux repart pour Paris avec Gérard sans son carrosse.

Jaspin était devenu froid, concentré ; Gérard bouillait de

curiosité, d'impatience. Cependant il dut se résigner à essuyer des questions, lui qui en avait mille à faire.

Gérard avait emmené son laquais qui monta près du cocher de Jaspin. Celui-ci commença par recommander à son élève le plus absolu silence sur le voyage qu'ils faisaient ensemble, et, se recueillant comme s'il allait prononcer une harangue :

— Mon ami, dit-il, je ne pourrai aller chercher demain Violette comme nous l'avons promis à Belair. C'est vous qui vous chargerez de ce soin, et voici un mot de moi pour mademoiselle Balbien. Je l'ai crayonné à la hâte, tandis qu'on changeait de chevaux.

— Quoi ! dit Gérard, où allez-vous donc ?

— La marquise m'envoie quelque part où je ne puis tarder de me rendre. Gardez-vous de parler à qui que ce soit de mon départ : vous l'eussiez ignoré vous-même, tant j'ai hâte de partir, si je ne me fusse senti le double besoin de vous embrasser et de vous recommander ces pauvres enfants sur lesquels vous saurez veiller aussi bien que moi. Vous m'allez conduire jusqu'à Bondy pour qu'en route je convienne avec vous de tout ce que nous avons à dire et à faire. — Qu'il vous suffise de savoir que les intérêts de votre protectrice seraient gravement compromis si je demeurais, ou si l'on savait que je suis parti. — Que ne congédiez-vous votre laquais, c'est un témoin gênant.

— Je suis sûr de lui, répondit Gérard, et vous devriez plutôt le prendre avec vous.

— Inutile ; mon caractère de prélat et ma faiblesse seront les meilleurs appuis pour moi. Vous allez donc prévenir Belair de mon absence forcée ; préparez à ma place le départ de Violette ; retournez à Versailles où il est bon qu'on vous voie. Vous me direz d'abord malade, puis en tournée ; je pense revenir sous huit jours.

— En vérité, dit Gérard stupéfait de la résolution et de l'air mystérieux de son ami, vous me glacez, Jaspin. Bien souvent déjà vos réticences, vos étrangetés m'avaient surpris ; je me suis

demandé bien des fois si vous étiez encore le Jaspin si ouvert, si confiant, si libre, que j'ai connu depuis que j'existe. Mais aujourd'hui, j'avoue que je ne vous connais plus, et à vous voir si secret, si froid, si défiant, j'avoue que je ne sens plus près de moi un ami, et que je me demande si mon cœur lui-même n'a pas changé pour vous.

Jaspin embrassa silencieusement le jeune homme, mais sans témoigner cette effusion, cette ivresse tendre auxquels Gérard avait été accoutumé.

— En vain, dit-il, vous cherchez à m'interroger ; je ne puis vous répondre. Ce n'est ni défiance ni refroidissement ; c'est ignorance. Je fais en aveugle quelque chose dont je ne prévois pas l'issue ; seulement il faut que je fasse cette chose, n'en demandez pas davantage. Aimez-moi d'autant plus que je souffre d'avoir un secret pour vous.

— Mais je ne vous laisserai pas en cet embarras ; vous ne partirez pas seul !...

— Seul, au contraire, et vous tâcherez de m'oublier à partir de tantôt.

Ils se turent tous deux après cet entretien bizarre. Les chevaux frais et menés par une main vigoureuse firent les huit lieues de Versailles à Bondy en moins de trois heures, et le soir venait quand le carrosse arriva devant la maison de poste.

Là, Gérard voulut insister encore pour accompagner Jaspin ou tout au moins lui être utile.

— Non, plus un mot, je vous supplie, répliqua l'évêque d'une voix émue, – je vais prendre ici des chevaux pour continuer vers Meaux, vous en prendrez, vous, pour revenir à Paris, car les miens doivent être harassés. – Mon bon Gérard, interrompit-il en souriant, obéissez à votre maître, ce sera la première fois que je vous commande quelque chose depuis que vous êtes au monde.

— J'obéis, répondit Gérard.

Et tous deux entrèrent chez le maître de poste, où ils demandèrent quatre chevaux.

— Il ne m'en reste que deux, répliqua le maître.

— J'en vois quatre à l'écurie, dit Gérard.

— Oui, mon gentilhomme ; mais deux de ces quatre sont retenus pour un carrosse que m'a annoncé tout à l'heure en passant un courrier extraordinaire qui a relayé ici.

Gérard et Jaspin se consultèrent du regard.

— Je prendrai les deux chevaux, dit Jaspin, je suis le plus pressé.

— Et moi, j'attendrai qu'il rentre des chevaux frais à l'écurie, dit Gérard, ou que ceux qui nous ont amenés ici se soient reposés.

Cependant les palefreniers et le cocher de Jaspin avaient attelé. L'évêque serra tendrement dans ses bras son élève qui lui gardait involontairement rancune, malgré toutes ses protestations.

Jaspin, stoïque, pressa le départ, stimula le postillon, et son carrosse disparut avec le bruit du tonnerre. Déjà la nuit chargeait d'humidité les branches touffues des chênes et la première étoile jaillissait de l'azur du ciel. Jaspin roulait depuis une demi-heure à peine dans son chemin étroit, rocailleux et bordé de fossés profonds, quand il entendit un bruit formidable de cris avec des cliquetis de fouet.

Une chaise traînée ou plutôt emportée par deux chevaux ardents arrivait comme la foudre par le détour de la route. Le postillon de Jaspin voulut jeter ses chevaux à droite, mais la roue tomba dans une ornière, ce qui lui fit perdre une seconde et l'empêcha de biaiser. Les chevaux s'entrechoquèrent, les carrosses se heurtèrent avec fracas, on entendit crier les ais rompus et pétiller les glaces brisées, un pêle-mêle affreux s'ensuivit. Des deux carrosses, l'un, à demi-plongé dans le fossé de droite, était déchiré en mille pièces, c'était celui de Jaspin ; l'autre, incliné sur le flanc, tremblait encore, mais sans blessure ; puis, des postillons sacrant et blasphémant, des chevaux hurlants et hennissants, Amour, aboyant pour qu'on vînt tirer Jaspin de sa boîte, c'était un vacarme à faire trembler les arbres de la forêt.

Jaspin, contusionné, mais plein de vaillance, appelait à l'aide. Son postillon et son cocher, à force de crier qu'on venait de tuer monseigneur, firent peur à l'autre postillon et à un grand laquais qui redressaient leur chaise dont le ressort était faussé. Jaspin, charitable comme un bon chrétien, voulait s'enquérir des voyageurs de ce carrosse ennemi. On le pria de ne s'en point approcher et de s'occuper de lui-même.

Ce fut alors que, bien surpris, il parvint à se dégager du milieu des débris. La chaise était sur pieds, le postillon prêt à repartir.

Mais Jaspin, irrité, se jeta devant les chevaux.

— Savez-vous, s'écria-t-il, que je vous ferai pendre, coquins, qui m'avez brisé mon carrosse, et ne m'aidez seulement point à sortir d'embarras. Cristol !

— Service d'État, répondit le postillon.

Ces mots calmèrent un peu Jaspin, mais ne le découragèrent point.

— Nous sommes précédés, dit le postillon, par un courrier d'État, et l'on nous attend. Laissez-nous passer.

— Vous voyez bien, reprit Jaspin, que vous m'avez rompu mon carrosse, tué ou blessé mes chevaux, et que je ne puis rester sur la route au milieu d'un bois ; qu'on me ramène seulement au relais, où je trouverai un nouveau carrosse, je suppose que le maître de cette voiture, qui s'obstine à ne point paraître, ne me refusera pas une place auprès de lui ; c'est bien le moins qu'il me doive.

Le postillon lui montrant le carrosse avec mystère :

— Regardez, dit-il, monseigneur !

La chaise était fermée et cadenassée comme une boîte.

— Voilà qui est étrange, pensa Jaspin. — C'est quelque prisonnier d'État qu'on amène. — Mais vous ne pouvez me refuser de me reconduire au relais. J'irai par votre voiture puisque vous m'avez privé de la mienne. Le siège est large, j'y monte, et partez si vous voulez.

Le postillon, n'osant refuser un si léger service à monsei-

gneur, aida Jaspin à prendre place sur le siège vide du cocher. Le grand laquais qui lui abandonnait ce siège se réfugia derrière. Jaspin, après avoir encouragé de son mieux son postillon et son laquais, les laissa recueillir les chevaux et les débris épars sur le champ de bataille. Puis, clopin clopant d'abord, mais guéris à grands coups de fouet, les chevaux de la chaise repartirent vers Bondy, et Jaspin, tout en se frottant les genoux et les épaules, put à loisir méditer sur ce contretemps dont les suites pouvaient être si fâcheuses, et, malgré ses ennuis et ses meurtrissures, il se félicitait de n'avoir pas été brisé avec son carrosse, et d'arriver bientôt à Bondy où il trouverait remède à tous ces maux.

Pauvre Jaspin, il ne se doutait guère de ce qui l'attendait à ce Bondy tant désiré !

XXXVI

Où Louvois ne trouva pas ce qu'il attendait,
et où Desbuttes reçut ce qu'il n'attendait pas

Ce courrier si pressé qui précédait la chaise, c'était Desbuttes, qui dans sa joie d'aller annoncer la bonne nouvelle à Louvois, était parti deux relais avant Bondy pour prendre les ordres du ministre et bénéficier de toute la spontanéité des hommes d'État en pareille rencontre. Desbuttes savait combien dure peu la reconnaissance : c'est un éclair ; il voulait tâcher de le monnayer.

Il avait donc fermé, comme on l'a vu, sa chaise, conduite par un postillon et un laquais à lui ; il avait enfourché les meilleurs chevaux de chaque poste, et déjà, malgré les ténèbres, il voyait la barrière Saint-Martin, quand il fut croisé par deux cavaliers qui, sortant des bas-côtés à son approche, vinrent lui couper la route.

Ces deux hommes, vêtus comme des marchands de voyage, c'étaient Louvois et son médecin Séron. Louvois, prévenu de l'arrivée du carrosse pour le soir, voulait l'empêcher d'entrer à Paris, et lui indiquer une autre destination.

Louvois jeta un cri joyeux en reconnaissant Desbuttes. Celui-ci, essoufflé d'ailleurs, exagéra encore sa fatigue et ses suffocations. Le ministre le caressait et le réconfortait comme il eût fait pour son fils.

— Et le carrosse ? dit-il enfin.

— J'ai une heure environ d'avance sur lui, monseigneur.

— Et... le personnage ?

— Raisonnable, lucide.

— Vraiment ?

— Je lui parlais, il n'y a pas deux heures, monseigneur, et je vous réponds qu'il savait parfaitement se plaindre de la rapidité avec laquelle je le menais.

— Trop de rapidité peut-être, dit Séron d'un ton d'oracle.

— J'ai cru servir monseigneur, en me hâtant, répliqua Desbuttes.

— Oui, oui, et vous m'avez servi à souhait, et vous éprouverez si je sais récompenser. Mais ne restons point ainsi sur cette chaussée ; déjà les quelques imbéciles qui demeurent aux environs se mettent à leur fenêtre. Poussons en avant, allons jusqu'au relais ; je ferai prendre à ce carrosse une route détournée, je veux conduire notre homme à Meudon, chez moi : n'est-ce pas, Séron ? là, nous l'aurons à notre disposition ; là, je suis sûr qu'on ne me l'enlèvera pas.

Puis, se ravisant, tout en marchant vers Bondy avec ses deux compagnons :

— N'était-ce pas imprudent, dit-il, de quitter ce carrosse ?

— Oh ! monseigneur, nul ne m'a suivi, deviné ; je n'ai pas rencontré un obstacle depuis le pays, dans des chemins où il eût bien facile de me susciter une difficulté, tandis qu'ici, sous Paris même, à la portée de votre main... et d'ailleurs, le postillon et mon laquais ont pour mot d'ordre : « Service de l'État ! » Avec cela ne traverserait-on pas l'enfer ?

— Il est gentil, ce Desbuttes, dit froidement Louvois avec un de ces pâles sourires qui naissent comme un follet et s'évaporent de même.

Desbuttes frémit de joie.

— Je ferai sa fortune, continua Louvois du même ton.

— Oh ! monseigneur !... s'écria le traitant qui prit une basque de l'habit de son maître et la baisa dans un transport d'ivresse.

Cependant Louvois, dévoré d'impatience, avait lancé son cheval, et l'on approchait du relais.

Desbuttes commençait à s'inquiéter aussi de ne pas voir paraître la chaise.

— Cette chaise tarde bien ! dit le ministre en fronçant son terrible sourcil.

— Oh ! monseigneur, dit Desbuttes, il faut le temps de relayer.

— Voici les maisons de Bondy, la poste, et l'on ne voit rien. Vous avez eu tort d'abandonner cette chaise, il était inutile de venir en avant, ajouta Louvois avec mauvaise humeur.

— C'est imprudent, en effet, dit sentencieusement Séron.

Desbutes sentait couler non pas du sang, mais du vif argent dans ses veines. Tout à coup son oreille dilatée par la crainte et aiguisée par l'espoir perçut au loin comme un roulement, et il arrêta son cheval.

— La voici ! monseigneur, s'écria le traitant d'une voix triomphante.

Louvois plongea son regard perçant dans les ténèbres, et répondit :

— En effet, je vois quelque chose venir.

Absorbés qu'ils étaient tous trois dans cette contemplation, ils n'avaient pas vu, à vingt pas de la maison de poste, adossé à un arbre, un homme qui les regardait passer, et qui bondit à ce mot : monseigneur, prononcé par l'imprudent Desbutes.

Cet homme n'était autre que Gérard, demeuré faute de chevaux à la poste et attendant pour se remettre en route la fin du souper de ses deux bêtes ; cet homme tourna silencieusement, à petits pas, derrière les trois cavaliers arrêtés, vint de plus près possible regarder le visage de celui que l'on avait appelé monseigneur, et, retenant un cri de surprise à la vue de Louvois, se posta dans l'ombre pour voir commodément ce qui allait se passer. Car la présence du ministre à cette heure, dans ce lieu, promettait une aventure.

— Dieu soit loué ! s'écria Desbutes, ce sont mes gens, je les reconnais bien maintenant.

Le front de Louvois se dérida.

— Faites promptement changer les chevaux, dit-il, et congédiez le postillon, bien payé. Renvoyez votre laquais tout droit à Paris. Quant à nous, nous prendrons la traverse par Romainville, Bagnolet et Charonne. C'est vous qui mènerez ; Séron nous guidera ; moi, je monterai dans la chaise avec notre homme. Faites

vite !

La chaise venait de s'arrêter devant la maison de poste. Desbuttes s'élança pour exécuter les ordres de Louvois resté dans l'ombre avec le chirurgien.

— Là !... merci ! dit Jaspin de sa voix flûtée, tenez, postillon, voilà pour boire. – Aidez-moi à descendre, vous, dit-il à Desbuttes, qu'il était bien loin de soupçonner si près de lui.

Et il se jeta mollement dans les bras du traitant, qui croyait aider à son laquais.

Tous deux poussèrent un cri en se reconnaissant. À ce cri, Louvois, qui trouvait déjà le temps long, s'avança pour demander à Desbuttes la cause de sa stupeur ; car le financier, devant cette tête de Méduse, était resté littéralement stupide et béat.

Quand Louvois s'approchant eut reconnu Jaspin, quand Jaspin reculant eut reconnu Louvois, ce furent de nouvelles et plus terribles émotions. Jaspin sentit ses genoux se dérober sous lui. Louvois, roulant des yeux effrayants, demanda d'une voix rude à Desbuttes ce que l'évêque faisait là, pourquoi on le trouvait sur le siège de cette chaise.

Desbuttes tremblait comme la feuille et bégayait des sons inarticulés. Devinant à sa propre terreur ce qui se passait dans l'âme du ministre, pressentant un échec pour sa fortune, il fut saisi d'un accès de colère, et se jeta sur Jaspin comme un dogue sur un autre qui lui déroberait sa proie.

Jaspin poussa un cri lamentable, qui fit bondir du fond de sa cachette le protecteur inespéré que Dieu lui réservait. Gérard aussi venait de reconnaître Jaspin, et, se plaçant auprès de lui, la main sur la garde de son épée, il regarda Desbuttes avec des yeux si flamboyants, que le financier battit en retraite et se vint cacher derrière son maître.

Quant à Louvois, cette nouvelle apparition avait achevé de le mettre hors de lui. Déjà il s'avançait menaçant et provocateur, car pour cet homme le mot danger n'existait pas ; mais Séron le retint par un bras, tandis que Jaspin de son côté entraînait Gérard en lui

disant tout bas avec angoisse :

— Oh ! par pitié, partons ; si vous saviez !... partons !

Gérard revint lentement, à reculons, vers la maison de poste, toujours observant ses ennemis. Jaspin avait fait brider les chevaux et donné deux louis au maître de poste pour qu'on lui prêtât deux selles. Il monta, fit monter Gérard et l'entraîna au galop, en lui disant :

— Une voiture fermée, cadénassée... amenée de *là-bas* par Desbutes, attendue par Louvois ! Oh ! mon cher Gérard, si cette nuit même, n'importe par quel moyen, la marquise ne sait pas ce que renferme ce carrosse, nous sommes tous perdus !

Ils disparurent ainsi aux yeux de Louvois, qui n'écoutait ni Desbutes suppliant à genoux, ni Séron qui lui recommandait de s'observer en présence de tout ce monde.

Cependant les chevaux étaient changés, le postillon payé, Desbutes avait fait raconter par son laquais et le postillon l'accident arrivé sur la route – la présence de Jaspin sur le siège s'expliquait ainsi bien clairement. Outre cela, le financier, entrouvrant avec sa clé une des portières, avait fait voir à Séron que la chaise renfermait encore le prisonnier.

Louvois, toujours sombre malgré toutes ces assurances, fit monter Desbutes en postillon et entra dans le carrosse, qui partit rapidement par la route de traverse dans laquelle les guidait Séron.

Quelques minutes après, on entendit un grand cri, des coups furieux frappés sur la portière de la chaise, et la voix du ministre, voix effarée, rauque, sinistre qui criait : arrêtez ! arrêtez donc !

Desbutes obéit – Séron revint près de la chaise – Louvois se jeta dehors, livide, les cheveux en désordre, et lui dit d'un accent que rien ne saurait rendre :

— Voyez donc ce qu'il y a dans ce carrosse... Séron, ce n'est pas un homme, c'est un cadavre.

Desbutes sauta en bas de son cheval, Séron aussi. La chaise était arrêtée dans un endroit sombre, désert, où filtrait à peine

quelque clarté du ciel, sous les voûtes opaques des châtaigniers et des noyers qui bordaient le chemin.

Séron tira doucement à lui le vieillard qu'avait amené Desbuttes. Il ne s'aidait pas, il ne respirait pas.

— Je lui ai parlé, je l'ai secoué, dit Louvois, il n'a ni répondu ni remué.

Séron, après un examen minutieux et réitéré de ce corps déjà roide et de ce visage froid :

— L'homme est mort ! dit-il.

Desbuttes s'arracha les cheveux et ses dents claquèrent de terreur.

Louvois se redressa farouche et morne comme une statue du désespoir. Le plus effrayant silence planait sur cette scène terrible.

— Êtes-vous bien sûr, monsieur, qu'il ne soit pas évanoui ? murmura le désolé Desbuttes en interpellant Séron encore agenouillé près du cadavre.

— La secousse l'aura tué, continua d'une voix lamentable le traitant, qui s'effrayait de l'attitude sombre de son maître.

— Cette secousse n'aurait pas eu lieu sans la rencontre de M. Jaspin, dit sourdement le ministre.

— Hélas !

— Et M. Jaspin ne se serait pas trouvé là, si on ne l'eût averti, continua Louvois d'un ton de plus en plus menaçant.

Desbuttes commença de trembler.

— Maintenant, poursuivit Louvois, emporté par le flot de rage qui bouillonnait en lui, je comprends ce que je ne pouvais comprendre tout à l'heure — la présence de M. Jaspin sur le siège de ce carrosse et celle de M. de Lavernie à la maison de poste.

— Monseigneur ! hurla Desbuttes, qui fondait en larmes, en heurtant ma chaise, pouvait-on espérer de tuer ce malheureux ?

— En heurtant ce carrosse, on espérait voir ce qu'il renfermait.

— Monseigneur, mais alors, on ne fût pas revenu à Bondy

sur le même carrosse.

— Pourquoi non ! puisqu'à Bondy l'on avait du renfort ; puisque M. de Lavernie avec deux laquais, armés sans doute, attendait à Bondy, et que nul ne pouvait m'y attendre, moi !

— Oh !... monseigneur, je vous jure, s'écria Desbuttes en se tordant les mains et en protestant de son dévouement, de sa probité.

Ce malheureux mot alluma la poudre, Louvois fit explosion.

— Ta probité, coquin ! s'écria-t-il dans un transport de fureur ; ton dévouement, bélître ! Ah ! tu m'as vendu à mes ennemis, ah ! tu m'as joué, mais tu mourras !

Et de sa main vigoureuse, dont la colère décuplait les forces, il saisit Desbuttes palpitant, et le brisa de coups terribles, dont un seul eût suffi à assommer un bœuf. Cependant, excité, irrité par les cris étouffés du misérable, aveuglé par la rage qui l'enivrait, par la volupté de battre et de faire souffrir, il cherchait une épée à son côté : il eût poignardé, déchiré, anéanti sa victime. Desbuttes commençait à râler et à mordre, lui aussi se révoltait et ne voulait pas mourir.

Séron l'arracha des mains de Louvois et le remit sur ses pieds ; mille tourbillons, des myriades d'étincelles passant et repassant devant ses yeux l'étourdisaient et le firent vaciller pendant quelques minutes.

— Tuez-le ! tuez-le !... criait Louvois.

Ces terribles mots ranimèrent Desbuttes comme une fraîche aspersion d'eau bienfaisante ; il se mit à genoux à distance et supplia encore avec les plus éloquentes protestations :

— Eh bien ! va-t'en, puisque tu n'es pas mort, dit Louvois, disparais ! je te chasse !... et prie Dieu que jamais il ne te place sur mon chemin ; prie le démon, ton maître, de te bien garder de ma colère ; car si j'entends parler de toi, si mes espions te découvrent, si tu oses respirer de façon à être entendu, je te le jure, misérable, tu mourras en lambeaux sur une croix de fer rouge que je vais commander exprès pour toi.

Saisi d'un vertige qui hérissait tous ses cheveux, chancelant sous le poids de ces paroles qui venaient le lapider une à une comme des pierres aiguës, Desbutes se releva et s'enfuit, croyant toujours sentir les ongles de cette main inévitable qui s'étendait à toutes les extrémités du monde.

Il s'enfuit au hasard, éperdu, hurlant et blasphémant, soutenant d'une main ses habits en loques, et de l'autre essayant d'étancher le sang qui couvrait son visage.

Quant à Louvois, tremblant encore, il tomba plutôt qu'il ne s'assit, soutenu par Séron sur un des coussins de la chaise. Sa colère assouvie s'était abattue comme la boursouflure de l'écume qui monte sur l'huile en ébullition.

— Mort... dit-il après un long silence, mort avant d'avoir pu parler ou signer une déposition. Et c'était ma dernière espérance !... Et le roi m'attend !

Sa tête pesante retomba dans ses deux mains. Ce génie puissant, invincible cherchait déjà tirer parti de sa défaite même.

— Il me reste le cadavre, murmura-t-il, et une accusation terrible contre ceux qui ont causé sa mort. Le roi verra bien qu'il y avait là un secret que les ennemis de la Maintenon ont étouffé par un crime. Car enfin, Séron, cet homme est mort de mort violente, n'est-ce pas ? C'est facile à prouver.

Le médecin, digne de son maître, avait déjà compris sa pensée. De nouveau incliné sur le corps, il l'étudiait avec le plus fervent désir de satisfaire Louvois.

— Non, dit-il enfin, ce front n'a pas une lésion ; pas une articulation n'est brisée, luxée même ; la mort a été produite par la trop grande rapidité de la course, par le manque d'air ou par l'ébranlement tout moral imprimé au cerveau lors de la secousse physique. Nul médecin n'oserait soutenir que le vieillard est mort assassiné. Pas même moi.

Louvois, atterré, se tut.

— C'est pourquoi, continua Séron, je vous engage à remettre ce corps dans le carrosse et à le faire inhumer promptement, soit

à Meudon, soit en quelque autre endroit où il ne puisse être découvert. Je m'en chargerai moi-même pour plus de sûreté. Mais, d'ailleurs, monsieur le marquis, vous avez eu tort de maltraiter ainsi Desbuttes, car il se vengera en allant tout raconter à la marquise ou à Jaspin.

— Non, dit Louvois, Desbuttes n'en sait pas assez pour risquer de me braver de la sorte. D'ailleurs, si je l'ai châtié, je puis le ramener à moi. Il tremblera d'être compris dans le nombre des maltôtiers à qui je fais rendre gorge, et pour conserver ses écus il me ménagera... Être ménagé par Desbuttes ! Oh ! misère !...

Et en prononçant ces paroles, Louvois poussa un éclat de rire amer et voulut frapper la terre de son poing ; mais il frissonna, car sa main venait de se heurter au cadavre.

Il se leva précipitamment.

— Depuis quand cet homme est-il mort ? demanda-t-il au médecin.

— Depuis une heure à peine.

— Vous ne supposez pas qu'il fût mort, quand Desbuttes l'a quitté pour venir à nous ?

— Non.

— Vous ne supposez pas que Jaspin ait pu se douter de cette mort ?

— Non, puisque la chaise était fermée. Non, puisque le postillon, le laquais et Desbuttes lui-même n'en savaient rien. Je répondrais de l'innocence de ce malheureux en toute cette affaire.

— S'il est innocent, répliqua Louvois, si le hasard seul a tout conduit, c'est donc la fortune de mon ennemie qui vient de heurter la mienne... Mauvais présage !... Eh bien ! soit !... mais je vais m'efforcer de retrouver Desbuttes ou d'empêcher qu'il puisse communiquer d'ici à demain, soit avec la marquise, soit avec Jaspin, soit avec M. de Lavernie. J'ai pour cela des moyens sûrs. Et demain, je ferai encore trembler la marquise au seul nom de ce chirurgien qui savait le secret des Lavernie. Si elle ne tremble pas, elle, Jaspin, qui croira que l'homme est encore vivant, trem-

blera et parlera !... Non, tout n'est pas perdu ; de l'audace ! du sang-froid ! un profond silence. J'ai jusqu'à demain soir ; c'est long, c'est éternel ! Et d'ailleurs, quand j'aurais échoué, quand j'aurais manqué à la parole donnée au roi, il faudra bien que cela passe, comme ont passé tant de choses, comme tout passera ! Car je tiens le roi, et j'ai l'avenir ! Emportons cet homme à Meudon !

En achevant ces mots, Louvois abaissa ses regards orgueilleux jusqu'au cadavre ; on eût dit que ce cadavre grimaçait comme un sourire d'ironie ; il savait déjà, lui, la valeur de ce mot, l'*avenir*, prononcé par une bouche mortelle. Peut-être le prononçait-il aussi, une heure avant d'être étendu froid et endormi à jamais sur ce chemin sombre et désert.

XXXVII

Adieu

Belair avait quitté ses amis pour porter tant de bonnes nouvelles à la petite maison du pont Marie.

Certes, rien n'est plus facile que d'aller de Versailles à Paris en deux heures. Mais Belair, nous le savons, avait adopté un itinéraire qui triplait la longueur du chemin. D'ailleurs, il n'entrait point chez Violette avant le soir. Il occupa donc les derniers instants du jour à faire emplette pour la jeune femme de tout ce qui lui serait nécessaire pour son voyage, et réussit à pénétrer dans la maison avec le même bonheur que les autres fois.

Violette regardait tristement les tapisseries de sa chambre ; elle ne jeta point le cri joyeux dont elle accueillait chaque arrivée de son amant.

Celui-ci la prit par la main et l'amena en face des derniers rayons du jour.

— Qu'avez-vous ? dit-il ; vous êtes pâle, vous êtes triste, vous avez encore pleuré.

Elle essaya de cacher son visage.

— Que vous est-il arrivé, Violette ?

— Rien ; mais ne faites pas attention à moi, je vous prie, je m'habituerai...

— À la liberté, au bonheur, ma chère vie, dit le jeune homme en la serrant tendrement dans ses bras. Demain ! c'est demain le grand jour ! demain vous êtes sauvée à jamais !

— Oh !... s'écria la jeune femme, est-il vrai ?

Belair lui conta tout le plan de Jaspin, tout le zèle de leurs amis. Il étala les belles choses qu'il venait d'acheter, il laissa enfin déborder toute sa joie à l'idée de ce départ fixé au lendemain soir.

Mais son enthousiasme, au lieu d'échauffer la jeune femme,

sembla l'éteindre de plus en plus. Le premier mouvement passé, elle retomba dans une mélancolie plus profonde, et d'où rien ne la put arracher, ni les caresses, ni les protestations, ni les folâtres saillies, ni les tendres reproches.

— Enfin ! s'écria-t-il, désolé lui-même, tant de tristesse n'est pas naturelle. Vous me serrez le cœur, Violette, vous ne m'aimez donc plus ?

— Oh ! dit Violette en joignant les mains.

— Alors égayez-vous, puisque vous me voyez gai ; rassurez-vous, puisque vous me voyez tranquille ; n'offensez pas Dieu, qui a tout fait pour nous, par un visage sombre et un cœur mécontent.

— Il est des impressions qu'on ne peut vaincre, murmura-t-elle. Tout, je ne sais pourquoi, me glace et m'épouvante.

— Vous allez quitter cette maison, rassurez-vous.

— Partons tout de suite.

— Vous savez bien que c'est impossible, répliqua Belair en haussant doucement les épaules. Vous ressemblez aux enfants pour qui l'on fait cuire un gâteau et qui le veulent avoir avant qu'il soit fait. Ce n'est pas aujourd'hui que vous pouvez partir, c'est demain.

— Eh bien ! repartit la jeune femme avec un frisson involontaire, ne m'empêchez donc pas de m'inquiéter et de pleurer jusqu'à demain. Oh ! ne vous irritez pas, comprenez-moi, fussé-je incompréhensible.

— C'est vrai, répondit Belair, et je vous plains bien ; toujours enfermée, toujours tremblant de poser le pied sur ces parquets qui craquent, de peur qu'on ne vous entende au-dessous ; toujours éloignée de cette fenêtre, la seule issue ouverte à l'air et au soleil, effarée au moindre bruit, imprégnée avec terreur de cette vapeur noire qui, de chez le voisin, monte la nuit jusqu'à vous comme la mystérieuse pensée de cet homme ; et puis ce sifflement monotone des eaux sur l'arête de l'arche, les cris lugubres des mariniers, l'ébranlement perpétuel des solives vermoulues de cette mesure que le vent secoue en ses grandes

tournées ; oui, chère petite amie, tout cela est effrayant pour une pauvre femme. Mais enfin, tout cela finit demain ; n'y pensez plus ; anticipez un peu sur le bonheur que demain nous promet à tous deux.

— Mon ami, dit Violette, en serrant convulsivement Belair sur son sein tremblant, mon ami, vous m'allez encore reprocher ce que je vais vous dire, mais je veux vous le dire avec un visage calme, avec des yeux bien assurés, avec une bouche souriante, et alors vous ne m'accuserez pas d'être une peureuse, un enfant exigeant. Non, ce n'est pas la solitude, ce n'est pas le bruit de l'eau, ce n'est pas non plus la fragilité de cette maison qui m'inquiètent... J'ai réfléchi sur tout cela – la solitude est ma sauvegarde, l'eau qui bruit est mon rempart, la fragile maison suffira bien à porter notre nid ; il n'est pas jusqu'à ce fumeur, notre voisin silencieux, sur lequel je n'aie aussi bâti mes commentaires – certes, il ne me connaît guère, il ne me soupçonne même pas, – notre vieux propriétaire a eu tout intérêt à lui cacher sa voisine comme il m'a caché à moi mon voisin. Rien de plus déraisonnable, de plus insensé que le frisson qui parcourt mes veines quand je pense à tout cela. Vos paroles de tout à l'heure eussent dû achever de me faire joyeuse et patiente, car enfin, demain, c'est dans quelques heures ; mais que voulez-vous, la vérité m'échappe ; je vous regarde en face, n'est-ce pas, je vous souris comme je vous aime, je comprends que vous me dites : À demain ! et je souffre. Oh ! je souffre, mon cher amour, parce que malgré tous mes efforts pour élever ma pensée à l'unisson de la vôtre, je ne sens ni dans mon cœur, ni dans mon esprit, ni dans mon âme, ni en moi, ni hors de moi, je ne sens pas ce demain qui nous rendrait si heureux.

Elle prononça ces mots avec un accent de douleur, avec une conviction désespérée qui firent sur le jeune homme une impression inexprimable. La lueur de ces doux yeux lui parut sinistre, le sourire subitement effacé de ce pâle visage lui sembla l'effrayante transition de la vie à la mort.

— Hélas ! répliqua-t-il en frémissant malgré lui, si c'est ainsi que vous me donnez du courage...

— Vous avez donc besoin de courage ? dit-elle.

— Je ne sais plus ce que je dis, vous m'avez troublé l'esprit. J'étais gai, j'étais en plein rêve d'espoir et de lumière ; vous me réveillez, je ne vois plus que ténèbres, vous me dégoûtez de tout ce que j'avais désiré si ardemment.

Il baissa la tête pour cacher son émotion sous les dehors d'une tendre bouderie.

Violette vint s'asseoir entre ses bras.

— Ne pensons plus à ces laides terreurs, dit-elle, et puisque nous ne devons plus nous quitter...

Il fit un mouvement.

— Pourquoi avez-vous tressailli ? demanda Violette.

— Rien, oh ! rien.

— Est-ce que vous ne devez pas rester près de moi !

— J'avais promis à nos amis de paraître le plus possible ce soir à Versailles, afin de n'exciter aucun soupçon : je m'étais même engagé à dire chez madame la marquise le final du deuxième acte d'*Athalie*, les strophes du lys et de l'impie : mais puisque vous désirez me voir rester, je resterai, Violette. Oh ! mon amour, pourrai-je vouloir vous causer un chagrin ! on m'attendra s'il le faut, à Versailles, mais que ma tendre amie ne pleure pas !

En disant ces mots, il pressait sur son cœur avec des sanglots et des baisers pleins de larmes la jeune femme qui renaissait à la flamme de cet amour passionné.

— Non, reprit-elle, pas d'imprudence à cause de mes sottes faiblesses, obéissez à nos amis, ne mécontentez pas madame de Maintenon, notre auguste protectrice, je redeviens raisonnable ; tenez, ne voilà-t-il pas le vieux juif qui part, c'est l'heure de sa retraite, il me semble l'avoir entendu verrouiller sa porte.

— Et la porte de l'escalier se ferme aussi, dit Belair, votre voisin, ce terrible fumeur s'en va sans doute comme d'habitude

racler la mandoline dans l'île Saint-Louis, sous quelque vieux balcon. Passera-t-il par la rivière ou par le pont ? Attendez que je voie.

— Ne vous montrez pas à la fenêtre ! qu'il prenne l'un ou l'autre chemin, que vous importe ? Ne vous éloignez pas de moi, le frisson me reprend quand vous n'êtes plus là.

— Je resterai, alors, s'écria Belair d'un ton vif, avec une légère nuance de mécontentement.

— Allons, allons, jugez-moi plus favorablement : c'est fini. — Tenez, comme je suis brave ! — Je vais, avant de me coucher, faire tous mes petits préparatifs. — Non, je ne préparerai rien... je ne me coucherai pas... Les nuits ne sont pas longues, n'est-ce pas, en cette saison ?... le jour vient à deux heures et demie. Il en est neuf, c'est cinq heures à passer...

— Mon Dieu ! Violette, que vous me faites mal ! s'écria Belair, en crispant ses doigts avec angoisse. Dites-moi que vous voulez me voir rester. Demeurons tous deux, c'est plus court et plus sage. Me voilà décidé, je reste avec vous ; mais épargnez-moi : je ne comprends rien à votre agitation, à votre malaise, et j'en meurs de déplaisir.

Violette, passant ses deux bras charmants au cou de son ami, l'apaisa d'un baiser en retenant son cœur qui bondissait jusqu'à ses lèvres.

— À quelle heure avez-vous promis d'être à Versailles ? dit-elle.

— À neuf heures et demie ou dix heures, pendant le souper du roi.

— Oh ! déjà... murmura Violette.

— Je n'y serai pas avant dix heures et demie en galopant bien fort.

— Partez donc, balbutia-t-elle avec un soupir de désespoir.

Belair, inquiet, agité comme elle, allait et venait, toujours arrêté au passage par ces bras languissants et ce regard chargé d'une douloureuse tendresse.

— Dites bien à M. de Lavernie, continua la jeune femme, renversée et palpitante, que je l'aimais comme un frère.

— Que vous l'aimiez ?... mais vous l'aimez toujours, je suppose ?

— Embrassez pour moi ce digne Jaspin ! Ah !... une caresse bien tendre au bon petit chien Amour... un de nos amis, aussi.

Elle s'aperçut que son émotion la reprenait et gagnait Belair lui-même. Quand la voix s'arrêta au gosier, les larmes montent bien vite aux paupières.

— Partez, mon tendre cœur ; pars, mon doux ami, dit-elle ; jamais je ne t'ai aimé comme en ce moment... Dis encore que tu m'aimes, laisse-moi cette dernière parole scellée par ton dernier baiser !

Belair tout éperdu, tout enivré de ses lugubres caresses :

— Tu as raison, dit-il, Violette, nos cœurs n'avaient jamais parlé ainsi. Je sais bien qu'ils ne peuvent nous présager que joie et que tranquillité, mais enfin, obéissons à l'instinct qui nous pousse. Je vole à Versailles, j'accomplis la promesse que j'ai faite à la marquise, et je reviens. Oh ! ne crains pas pour moi la fatigue. Gérard a des chevaux vite comme le vent ; ils ne portent pas, ils enlèvent. Tu me reverras, Violette, avant que le jour ait blanchi tes vitres... D'ici là, tu n'auras pas peur, n'est-ce pas ?

— Non ! non ! reste à Versailles... le ciel est noir, l'orage menace ; regarde les nuées qui se déchirent silencieusement.

— Je reviendrai, te dis-je, dis-moi adieu !

Elle frissonna, et, ne pouvant prononcer ce mot, se tordit de douleur dans les bras du jeune homme.

Déjà il gagnait la fenêtre en saisissant l'échelle ; elle courut après lui et l'étreignit si nerveusement qu'il chancela.

— Adieu ! dit-elle enfin avec un effort qui brisa sa voix et son cœur.

Ce cri étrange vibrait encore dans l'oreille de Belair lorsqu'il toucha la rive. Il se retourna ; blanche et droite dans le sombre encadrement de la fenêtre, son amie lui faisait signe encore, et un

nouvel adieu prononcé sur le même ton mélancolique glissa jusqu'à lui parmi les gémissements de la rivière.

— Imprudente ! se dit Belair attendri ; par bonheur le voisin n'est plus là pour entendre...

Et il monta rapidement la berge. Au détour du quai, il regarda encore, mais la douce vision avait disparu.

Non, ce voisin mystérieux n'était plus à portée d'entendre. Lui qui n'avait pas d'adieux à faire, il était sorti tranquillement comme d'habitude, avait pris le chemin dans lequel nous avons vu Gérard le suivre, et bientôt il arpentait la rue Richelieu en observant les abords de l'hôtel Louvois.

Une bonne heure environ s'écoula, pendant laquelle il répéta plus de vingt fois :

— Aurai-je plus de chance aujourd'hui ? Ce voyage qu'il fait ne sera pourtant pas éternel.

Et le promeneur inquiet regardait à la fois de quatre côtés.

Tout à coup il vit de loin arriver, par le bout le plus obscur de la rue, longeant les rares maisons, et cherchant l'ombre, un homme qui marchait rapidement malgré toutes les précautions qu'il semblait prendre pour n'être pas vu. C'était Desbuttes qui, rafraîchi par la course et mieux éclairé sur sa situation, avait jugé prudent de ne pas aggraver par quelque démarche inconsidérée la colère du ministre, et de venir chercher à l'hôtel, avant que Louvois y eût reparu, certains papiers et certain sac cachés dans la chambre qu'on lui prêtait, débris trop minces, hélas ! de sa splendeur si vite écroulée. Il se hâtait donc pour précéder à l'hôtel Louvois la renommée de sa mésaventure.

Cette basse tournure, ce gros dos, ces petites jambes frappèrent notre guetteur, qui coupa aussitôt la rue à angle droit pour se trouver en face du nouveau-venu.

Celui-ci voulut éviter la rencontre, mais le vaste compas du curieux mesurait par seconde quatre pieds au moins ; les deux hommes se rencontrèrent sous une lanterne.

— Desbuttes !... c'est bien lui, s'écria le grand arpenteur.

— La Goberge !... murmura Desbutes épouvanté, car en ce moment il aurait eu peur d'un enfant.

Instinctivement, les deux amis se retirèrent au plus épais de l'ombre.

— En quel état, bon Dieu ! dit le maître d'armes qui palpa les habits déchirés du financier, t'aurait-on fait quelque injure ? t'a-t-on volé ?

— Dépouillé, assassiné ! balbutia le petit homme ; mais laisse-moi courir où j'ai affaire.

— Oh ! non ; je te tiens, je ne te quitte plus.

— Un quart d'heure seulement, et je te réponds que je reviendrai ; je n'ai pas envie de prendre racine dans cet endroit maudit.

— Où vas-tu donc ?

— À l'hôtel Louvois.

— Mais tu as du sang au visage !

— Puisque je te dis qu'on m'a assassiné !

— Qui ?

— Ce scélérat de Louvois, mon protecteur.

— Louvois t'a battu ! Vous êtes donc brouillés ? dit La Goberge avec un tressaillement de joie qui fit jouer tous les muscles de sa hideuse figure.

— À mort !

— Et tu rentres chez lui !

— Pour y prendre mes hardes.

— Malheureux ! tu es brouillé avec Louvois et tu te risques dans sa caverne !

— Il n'y est pas, je l'ai quitté à Bondy.

— Qu'en sais-tu ?... dit d'une voix glaçante le maître d'armes, ce diable d'homme ne rentre-t-il pas, quand il veut, par-dessous la terre ? Sait-on jamais où est Louvois ? n'est-il pas partout ?...

— Au fait ! dit Desbutes avec un commencement d'inquiétude.

— Crois-moi, ne séjourne même pas dans sa rue, l'air en est pernicieux.

— Mais tout ce qui me reste est là, dans cet hôtel, cent pistoles !

— Et tes millions... avec lesquels tu payais des secrétaires ?

— Oh ! mon ami... j'ai tout perdu...

— L'ordonnance qui fait rendre gorge à la maltôte, n'est-ce pas ?

— Tu sais cela ?

— Pardieu !

— Je suis ruiné, mon cher, en bas de l'échelle. Mon infâme maître m'a précipité !

— Et moi en haut, dit le maître d'armes en se rengorgeant ; mon excellent maître m'a mis au pinacle !

Desbutes le regarda douloureusement.

— Ainsi va le monde ! soupira-t-il.

— Et moi qui suis un bon compagnon, et non pas un égoïste comme certaines gens de ma connaissance, j'ai pensé tout d'abord à un ancien ami, j'ai ruminé certains plans : je viens t'aider à remonter.

— Serait-il vrai ?

— Éprouve !

— Tu me ferais gagner...

— La moitié de cinq cent mille livres.

— Sur ta parole ?

— Sur une bonne signature !

— À quoi faire ?

— À te venger.

— De qui ?

— Je ne te dirai pas cela dans le quartier où nous sommes.

— Mais enfin ?...

— Oh ! j'ai assez perdu de temps à t'attendre depuis dix mortels jours... Te voilà, me voilà, l'occasion est belle, je suis pressé, hâtons-nous.

— Tu m’attendais !... tu avais donc besoin de moi ? dit Desbuttes avec cette défiance bien naturelle entre deux honnêtes gens de cette trempe.

— Mais oui.

— Explique au moins...

— Rien ici.

— Où, alors ?

— Tu verras.

— Je ne ferai point un pas sans avoir trouvé un tailleur pour réparer cet habit qui me déshonore. Je n’ose passer devant les lanternes.

— Il s’agit bien d’un tailleur !

— Je n’irai nulle part sans cela. On a son orgueil.

— Chez le premier mercier venu, j’achèterai du fil, des aiguilles, et je te recoudrai moi-même en causant. Tiens, voilà notre affaire au coin de la rue des Fossés-Montmartre.

— Mais pour laver ma figure ?

— La rivière.

— Où allons-nous ?

— Chez moi.

— Est-ce loin ?

— Pont Marie.

— Tu ne me trompes pas au moins !

— Viens donc.

Et les deux coquins, après que La Goberge eût fait l’acquisition qu’exigeait l’orgueil de Desbuttes, se dirigèrent à pas précipités vers la maison du pont Marie.

XXXVIII

Œuvre sans nom

Une demi-heure après, le maître d'armes guidait son digne ami dans les détours obscurs de la maison.

Lorsqu'il eut allumé une lampe et que Desbutes aperçut les murs sombres et nus de la salle basse, les meubles trop rares, les solives enfumées du plafond, toute cette industrie parcimonieuse, destinée à cacher la misère du logis, il ne put s'empêcher de sourire.

— Je comprends, dit La Goberge, tu n'admires pas mon mobilier, ni même ma chambre, mais je cherchais mes sûretés, vois-tu, et l'on n'est pas en sûreté dans les palais. Cette maison donne sur la rivière ; dix pieds de corde à nœuds, et je suis dehors. Cette maison n'a pas d'habitants ; je n'y ai jamais rencontré personne. Écoute un peu quel magnifique silence... Excepté le vieux juif à qui j'ai loué et quelques amoureux, couples passagers qui ne se soucient pas de moi, ni moi d'eux, je ne crois pas que nul connaisse cette mesure. Or, j'avais grand besoin de me cacher, comme tu penses, car si Louvois avait pu mettre sur moi sa lourde main, j'étais perdu, et je ne venais pas à Paris dans cette intention. Voyons, n'expertise pas ainsi mes meubles et assieds-toi.

Il approcha un escabeau de vieille tapisserie à pieds torses, et s'assit lui-même dans un fauteuil, la table et la lampe entre eux.

— Tu n'es pas à ton aise, poursuivit La Goberge.

— Je voudrais de l'eau.

— Oh ! quelle voix rauque !... Est-ce la soif qui t'a étranglé... ou Louvois ?... Je crois qu'il te faudrait plutôt un coup de vin. En voici, et du meilleur.

La Goberge remarqua parfaitement cette réserve.

Il se leva pour prendre une bouteille dans une petite armoire

à trois angles, et versa rasade à son ami, qui ne but point avant de l'avoir vu boire.

— Que penses-tu donc de moi, imbécile, dit-il avec sa rude familiarité : si je te voulais du mal, j'eusse pu t'en faire dehors. Et encore une fois, puisque j'ai besoin de toi, fie-toi donc à mon hospitalité.

— C'est que, balbutia Desbuttes d'une voix à peine intelligible et en promenant encore son regard inquiet autour de lui, on ne sait en vérité pas où l'on est.

Il toucha un pan de la vieille tenture de cuir déchiqueté qui pendait à la muraille.

— Ah ! oui, tu veux voir si je n'ai caché personne pour t'entendre, dit La Goberge – visitons les localités – regarde sous mon lit, sous ma table, sous mon fauteuil, palpe le cuir.

Desbuttes, tout en ricanant, faisait la visite domiciliaire. Il toucha une porte parallèle à celle de l'escalier.

— Ceci, dit La Goberge, est une sorte de cabinet de toilette – pour ceux qui feraient de la toilette. Quatre murs nus et noirs, sans fenêtre et sans issue, regarde.

Et, levant sa lampe, il montra en effet l'intérieur vide de ce cabinet à son confiant ami.

— Commences-tu à te rassurer un peu, dit-il, oui, n'est-ce pas ? Eh bien ! assieds-toi, bois et causons.

Desbuttes s'assit et regarda piteusement son habit.

— À propos, tout en causant, reprit La Goberge, je te raccommode. – Donne-moi ton habit, je puis bien faire pour toi ce que j'ai fait cent fois pour moi-même, et mets en guise de manteau ce grand vieux sac à bois sur tes épaules.

Il prit le fil, une grosse aiguille et commença, non sans dextérité, les réparations promises.

Desbuttes s'accouda sur la table, en le regardant, et La Goberge entama l'entretien :

— Donc, tu es ruiné et je suis riche, tu as été chassé par ton maître, et moi, je suis adoré du mien.

Desbutes fit un signe d'assentiment.

— Donc, tu m'as offert autrefois d'entrer à ton service, et moi, je t'offre de t'enrichir.

— À quelles conditions ?

— Là ! là ! pas si vite... jeune lion !... voilà déjà un bouton recousu, et avec un fil auquel on pendrait un homme. – Conte-moi un peu ta mésaventure, que nous ayons le temps de nous reconnaître.

Desbutes abrégéa, mais n'omit rien d'important dans ses démêlés avec le ministre.

— Je vois qu'en effet, dit La Goberge, c'est entre vous une querelle sérieuse. – Peste, quels ongles il a !... voilà un accroc d'au moins trois pouces, et dans la broderie – mettons le fil en trois. Avoue que j'ai sagement fait de changer un pareil maître contre celui que j'ai choisi.

— Tu ne m'as pas dit quel est ton maître.

— Un Hollandais, qu'il est inutile de te nommer pour l'instant, riche à cinquante millions, et qui les sème.

— Que c'est beau ! soupira Desbutes... et tu ramasses ?

— Il les sème, c'est vrai, mais de manière à se faire passer toutes ses petites fantaisies.

— C'est bien naturel.

— Ainsi, par exemple, il en a une en ce moment, une qui l'obsède. Tu sais ce que c'est que d'avoir envie d'une chose ?

— Oh ! oui, j'aurais bien envie, moi, des deux cent cinquante mille livres dont tu me parlais dans la rue de Richelieu.

— Précisément, j'y arrive. Mon maître a envie de rendre à quelqu'un tout le mal que ce quelqu'un lui a fait. C'est une fantaisie comme une autre, et si je te disais comment ce quelqu'un s'appelle, tu le comprendrais encore mieux.

Desbutes ouvrit de grands yeux et redoubla d'attention.

La Goberge, se rapprochant comme l'autre se rapprochait, enfila patiemment une grosse aiguillée de son énorme fil. Desbutes lui arrêta la main. Cette preuve de l'intérêt qu'il excitait fit

sourire le maître d'armes.

— Oui, il y a là une histoire de femme séduite, assassinée, que sais-je, — tu n'as pas besoin de la savoir. — Le principal c'est que mon maître rêve continuellement qu'il est débarrassé de son ennemi ; il s'est logé cela dans la tête ; enfin, tu vas voir jusqu'où il pousse sa fantaisie. N'a-t-il pas promis cinq cent mille livres au premier qui lui viendrait annoncer que son ennemi est mort ?

— C'est en effet une idée fantasque, dit Desbutes.

— Je la trouve telle.

— Et puis, promettre et tenir... sont deux.

— Oh ! il a fait mieux que promettre, il a signé. Or, quand mynheer, mon maître, a signé une chose, elle se fait ou se fera.

— Mais, dit Desbutes, quand bien même il aurait signé cela, cette signature ne fera pas mourir l'ennemi en question. On vit cinquante ans malgré une signature pareille.

— Eh bien ! je ne suis pas de ton avis, je dis que c'est malsain. Un philosophe, je ne sais plus au juste lequel, affirmait que la haine des gens puissants ressemble à la colère des serpents et autres bêtes venimeuses, et qu'elle dégage des vapeurs tout à fait nuisibles ; or, quand une haine est de force à signer des bons de cinq cent mille livres, quelle terrible vapeur !

— Cela dépend des gens contre qui cette vapeur est lancée. S'ils sont de taille à résister, si le serpent souffle sur le serpent, les deux venins se neutralisent.

— Je ne crois pas, dit froidement La Goberge ; mais si tu as cette idée, n'en parlons plus.

— Explique-toi mieux, interrompt Desbutes, que le refroidissement subit de son ami inquiétait pour les 250,000 livres. — Mais tu ne cesses de parler par paraboles : tu racontes que ton maître a un ennemi dont il voudrait être débarrassé, et tu ne me nommes ni cet ennemi ni ton maître. — Tu me parles, d'une part de 250,000 livres à gagner, et tu ne me dis pas ce qu'il faut faire. — Or, je te connais assez pour soupçonner que tu me feras bien gagner mon argent. Enfin, tu annonces une signature de ce crésus,

et tu ne me la montres pas. Que veux-tu que je promette, ou seulement que je comprenne ?

— Tu as raison, dit La Goberge après un moment de silence, et je ne sais vraiment pas pourquoi je tourne ainsi autour du buisson. Je vais répondre d'un seul coup à tes trois questions.

Il se leva, retourna brusquement son fauteuil massif, dans un pied duquel, au fond du bois creusé, il prit un papier qu'il déploya et mit, en l'aplatissant avec sa large main, sur la table devant Desbuttes.

C'était l'engagement de Van Graaft.

— Louvois ! s'écria sourdement Desbuttes lorsqu'il eut fini de lire.

— Louvois est en effet l'ennemi dont mon maître voudrait être débarrassé.

— Un serpent capable de se défendre !

— Qui parle de l'attaquer ? dit La Goberge. Est-ce écrit sur ce papier ?

— Je comprends l'importance de la somme, continua Desbuttes, de plus en plus troublé par le terrible nom ; mais si fort affriandé qu'on puisse être, on ne la tient pas.

— C'est une question de temps, dit La Goberge, en attachant sur Desbuttes son œil féroce ; je ne suppose pas que Louvois soit immortel.

— Heureusement, non.

— Eh bien ! s'il doit mourir, comme tout le monde, tu admetts bien qu'il y aura une personne quelconque qui, la première, saura sa mort.

— Certes !

— Cette personne-là n'a qu'à se présenter chez M. Van Graaft ; comme elle aura réalisé la fantaisie de mynheer, mynheer paiera les cinq cent milles livres, ainsi qu'il s'y est engagé.

— Je comprends.

— Et j'avais pensé que toi, qui vivais dans l'intimité du grand ministre, et le voyais à toute heure du jour, tu serais un des

premiers informé de l'accident s'il avait lieu... Or, tu m'aurais averti, et nous aurions partagé – en amis – voilà tout – c'est tellement simple, que si M. de Louvois était là, dans un coin à nous écouter, il n'aurait pas le droit de se fâcher de ce que nous disons.

Desbuttes, à la seule idée de cette présence du ministre, trembla des pieds à la tête. La Goberge le rassura par son rire diabolique.

— Le malheur, reprit Desbuttes, c'est qu'à dater de ce jour je ne serai plus assez près de Louvois pour surveiller sa santé.

— Que c'est fâcheux que tu sois brouillé avec lui, juste au moment...

— Où j'aurais pu prévoir ses maladies ?

— Mais oui... nous avons aujourd'hui des maladies si rapides !... elles arrivent comme l'éclair !

— Quel dommage, dit Desbuttes, qu'on ne puisse pas distribuer ces maladies-là comme on voudrait !

— J'en ai vu, répliqua La Goberge, qui vous troussaient un homme en six heures, en quatre, en deux !

— Et si personne n'est là, on ne sait l'événement qu'après tout le monde.

— Et alors, on perd les cinq cent mille livres.

— Il y aurait un moyen, fit Desbuttes, mais je ne suis plus dans la maison.

— Dis toujours.

— Ce que tu racontais de ce philosophe, tout à l'heure, au sujet des haines et des serpents, m'a décidément frappé. Sais-tu que je hais démesurément M. de Louvois ?

— Je le crois bien.

— Et que si je me trouvais près de lui, ma haine dégagerait une vapeur extrêmement pernicieuse – tout ciron que je suis, je parie que je le rends malade !

— Sans compte que ce serait une très bonne spéculation – car, s'il tombait malade de la sorte, tu le saurais le premier, nécessairement.

— Parbleu !

— Eh bien ! si l'on essayait... rien que pour voir.

— Essayons, je demanderai à quelque chimiste de mes amis une recette pour donner tant d'âcreté à ma vapeur haineuse...

— Oh !... que ne disais-tu cela tout de suite ! tu me fais sou-venir que j'ai une de ces recettes-là. Je suis si rancunier !

La Goberge tira lentement de sa longue poche une petite boîte de vermeil, fermée à vis, et qui renfermait une fiole qu'il fit briller à la lampe.

— Que c'est blanc et brillant ! dit Desbutes en frissonnant.

— Je m'étonnerais bien s'il n'y avait là-dedans une belle maladie, continua La Goberge.

— Donne ! fit précipitamment le financier, jetant tout à fait le masque.

— Mais, puisque tu ne peux retourner à l'hôtel Louvois ! dit La Goberge.

— Je puis aller à la surintendance, à Versailles. J'entrerai par les jardins, avant le jour : le mur de l'espallier est bas. Le cabinet du ministre est au rez-de-chaussée ; derrière ce cabinet, où je n'ai pas même besoin d'entrer, est un office dans lequel on met chaque soir l'eau de Forges qu'il doit boire le lendemain. Nul ne m'aura vu entrer, nul ne me verra sortir. Voilà comme je parle, moi ! Est-ce clair ? est-ce net ? me fais-je comprendre ?... À ton tour.

— Je continue, dit La Goberge, et je serai aussi clair que toi. Quand vas-tu à Versailles ?

— Quand tu voudras !

— Nous choisirons notre temps – d'ici là, je ne te quitte plus, tu ne t'en étonneras pas ; tu pars pour la surintendance – je t'accompagne – ce que tu risques, je puis bien le risquer. – Louvois ne m'en veut pas plus qu'à toi. – D'ailleurs, si tu avais mal calculé, si nous étions surpris, – cela s'est vu, hélas ! – Comme on nous ferait subir mille abominables tortures, je t'avertis qu'avec l'un de ces pistolets, je te tue sans douleur, et me tue

aussitôt avec l'autre. — Si au contraire tu as réussi, si la maladie est bien inoculée, sûr de toi, je t'escorte et nous allons toucher ensemble les cinq cent mille livres ; suis-je net et loyal à mon tour ?

— Mais, puisque tu viens à Versailles, dit Desbuttes, avec défiance, je n'y suis pas nécessaire. Et si tu n'as pas besoin de moi, pourquoi m'offrir 250,000 livres ? Tu te fais tort. Plus je réfléchis, plus je trouve que tu pourrais te passer de moi. N'étais-tu pas aussi intime que moi dans la maison du ministre ? N'en connais-tu pas aussi bien que moi les êtres ?

— Je me fusse passé de toi certainement, dit La Goberge, si depuis mon départ pour la Hollande, tout le bâtiment de la surintendance n'eût été restauré avec des distributions nouvelles ; — je m'y perdrais, — toi, au contraire, nouveau dans la maison, tu peux y marcher les yeux bandés.

— Et... ce bon de M. Van Graaft ?... qui de nous le gardera ? ce serait bien imprudent de le porter sur toi.

— Oh ! n'aie pas peur, je ne puis rien sans toi ; tandis que sans moi, tu peux tout ; c'est à moi de réclamer des garanties. D'ailleurs, nous ne nous quitterons plus désormais. Au retour de Versailles, nous prendrons le billet dans le pied de mon fauteuil, et, comme deux frères, nous le présenterons à la caisse. Remplace toi-même ce papier.

Desbuttes relut le bon, et le déposa au fond du pied creusé qui se fermait avec une cale tournant sur un clou.

— Tu es content ? dit La Goberge.

— Enchanté.

— Si tout est convenu, donne-moi ta main, et jurons, sur notre foi, d'en finir au plus vite.

Les deux scélérats se pressèrent la main.

— Foi de La Goberge ! dit l'un emphatiquement.

— Foi de Desbuttes ! dit l'autre d'une voix sonore.

Tout à coup un cri, qui semblait parti du plafond, répondit à ces deux noms sinistres, et fit dresser l'oreille aux meurtriers, et

en même temps une chute pesante ébranla les solives et secoua la poussière de ces bois vermoulus.

— Il y a quelqu'un là-haut, murmura Desbutes, le front glacé de sueur.

— Oui, répliqua le maître d'armes en pâlisant.

— Tu m'avais dit que nous étions seuls dans cette maison...

— Je le croyais.

— On marche, on s'agite...

— Les pas d'une personne effrayée.

— Il faut savoir ce que c'est.

— Montons !

La Goberge donna son épée à Desbutes, et prit ses pistolets.

— Et la lumière ! dit Desbutes.

— Pour qu'on nous reconnaisse, malheureux !

Ils se dirigèrent, en tâtonnant, vers les montées : des éclairs blafards blanchissaient les murs de l'escalier, La Goberge vint se heurter à la porte de Violette.

Un petit cri étouffé s'en échappa.

— Qui est là ? demanda le maître d'armes.

— Rien ne répondit. Il heurta et interrogea encore.

— Répondrez-vous ! dit-il, ou j'enfonce la porte.

Même silence.

— Ils ont peur, c'est qu'ils ont entendu, murmura La Goberge, en appuyant son épaule robuste sur la porte qui craqua.

— Aide-moi donc, dit-il à son compagnon qui donna une vigoureuse secousse en arc-boutant son pied sur le mur parallèle.

Les gonds arrachés cédèrent, un dernier choc les enleva.

L'horrible cri parti du fond de la chambre les guida vers le lit, dans les rideaux duquel se roulait une créature à moitié morte de terreur. Quand les bras hideux de ces monstres s'approchèrent d'elle, l'infortunée bondit hors de sa cachette, et courut éperdue jusqu'à la fenêtre, qui se trouva fermée, sans quoi elle se fût précipitée ; alors elle s'élança par la porte restée ouverte, descendit l'escalier ; mais, trébuchant aux dernières marches, elle fut saisie

par La Goberge, qui la poussa chez lui, tandis que Desbutes approchait la lampe.

C'en était trop, et le hurlement qu'ils laissèrent échapper en reconnaissant Violette ne fut pas du moins entendu par elle. La pauvre enfant venait de perdre connaissance et gisait évanouie sur le parquet.

— Nous sommes perdus ! dit La Goberge.

— Perdus !... répéta l'autre.

— Elle a tout entendu.

— Es-tu sûr ?...

La Goberge rassembla ses idées et lui dit :

— Monte dans sa chambre.

— Pourquoi ?

— Tu écouteras au parquet, et moi, je parlerai. Eh bien, tu hésites... as-tu peur ?

— Et tu vas rester avec elle ici ? dit Desbutes en considérant avec épouvante la livide figure du scélérat qui couvait Violette d'un regard effrayant.

— Monte, te dis-je, et si tu entends distinctement mes paroles...

— Eh bien ?

— Eh bien, c'est qu'elle nous aura entendus ; et il ne faut pas qu'elle nous dénonce...

— Que veux-tu donc faire d'elle ?

— Je n'ai pas besoin de toi, monte !

Desbutes ne pouvait se résoudre à obéir. Il lui semblait qu'en abandonnant cette femme sans défense à son féroce compagnon, il commettait le plus monstrueux des forfaits.

La Goberge lui montra l'escalier d'un geste irrésistible de menace.

Le lâche partit en chancelant. À chaque pas qu'il faisait son pied plus pesant croyait traîner l'escalier tout entier. Il s'agenouilla dans cette petite chambre où tant d'amour et de beauté avait laissé son parfum.

— Tu m'entends ? dit d'en bas la voix de La Goberge qui monta sonore au travers du parquet.

— Oui, murmura-t-il.

— Et quand je parle ainsi... continua le brigand en baissant la voix, m'entends-tu encore ?

— Oui, dit plus faiblement Desbutes.

— C'est bien.

Un épouvantable silence se fit à l'étage inférieur, et pendant ce silence, Desbutes sentait ses cheveux se hérissier. Un soupir étouffé, coupé par un cri lamentable, le fit bondir jusqu'à l'escalier. Il chercha des yeux la malheureuse femme, et ne vit plus sur le parquet que ce vieux sac dont il s'était fait un manteau. Le sac n'était plus vide, il avait pris la forme d'un cadavre.

Aussitôt la lampe s'éteignit.

Tremblant de peur et de remords, Desbutes s'assit sur la dernière marche ; ses genoux s'entrechoquaient, ses dents claquaient à se briser. Le misérable pleura.

Cependant le meurtrier, ayant descellé l'une des deux pierres qui formaient le seuil de la porte, glissa péniblement cette masse pesante au fond du sac.

— Tu m'aideras bien au moins à porter tout cela en haut, dit-il à son pâle complice. La fenêtre de l'escalier est trop étroite, il me faut aller jusqu'à celle de la chambre. Soutiens seulement la pierre, ajouta-t-il, pour me soulager, tandis que je monterai.

Dieu, qui n'avait pas foudroyé ces infâmes, Dieu, dont le tonnerre est un châtiment trop noble et trop doux pour les assassins, Dieu, terrible, inspira la plus épouvantable vengeance à l'avidité de ce lâche pour punir l'avidité de cet assassin. Desbutes alla silencieusement prendre sur la table l'aiguille et le fil laissés par La Goberge ; puis, tandis que celui-ci gravissait lentement les degrés, sous le poids, dont Desbutes soutenait une extrémité avec son genou, l'œuvre infernale s'accomplit rapidement, sûrement, dans les ténèbres.

La Goberge, arrivé près de la fenêtre, qu'il ouvrit, s'inclina et

secoua son épaule pour laisser glisser le fardeau par-dessus sa tête : tout à coup, il perdit l'équilibre ; le poids l'entraînait, l'emportait, malgré sa résistance. — Desbuttes l'avait cousu par son habit au sac qui renfermait la pierre et le cadavre. L'impulsion qu'il donna brusquement accéléra la chute. L'eau mugissante éteignit un dernier blasphème, et la victime retint au fond le meurtrier.

Alors Desbuttes, effaré, livide, abasourdi de son triomphe, redescendit à l'étage inférieur, prit le bon de Van Graaft, la boîte de vermeil, et se jeta hors de cette maison maudite, en murmurant :

— Demain, j'aurai gagné les 500,000 livres à moi seul.

Et trois heures après, il franchissait le petit escalier de la surintendance à Versailles.

XXXIX

Le présent de noces

Le roi était entré, selon son habitude, chez la marquise de Maintenon avant son souper, à l'heure où Gérard et Jaspin venaient d'échapper à Louvois et se dirigeaient en toute hâte sur Versailles.

Depuis l'audacieux engagement qu'avait pris avec lui son ministre, Louis flottait, comme il arrive toujours, entre deux défiances : l'une intéressait son orgueil, l'autre menaçait sa fortune royale. Le ministre s'était posé enfin comme l'antagoniste de la femme favorite ; un choix devenait inévitable, et de quelque côté que le roi arrêtât ses regards, il voyait un abîme ouvert pour englober une de ses dernières illusions.

Depuis tant d'années qu'il caressait cette chimère d'une amie fidèle ou d'un serviteur dévoué, faible comme tous ceux qui espèrent, il avait pardonné à la favorite toutes les calomnies dont elle était l'objet, au ministre toutes les brutalités, tous les abus de pouvoir dont il s'était rendu coupable ; il avait, faut-il le dire, nommé sa femme à un ministère et épousé son ministre. Qu'allait-il résulter de l'écroulement d'un de ces deux pouvoirs si complaisamment, si solidement édifiés par lui depuis de longues années ?

Ces réflexions avaient augmenté chez le roi la tristesse et l'hésitation. Circonspect, dissimulé comme les princes de sa race, il n'avait cependant rien abandonné aux perplexités du moment, et, déchiré qu'il était par la communication que Louvois avait osé lui faire, il ne se croyait pas le droit de montrer au public un visage assombri : aussi l'avait-on vu travailler à l'ordinaire, rendre au roi Jacques et à la reine sa femme une visite à Saint-Germain, et dans ses différents rapports avec les courtisans ou les autres ministres, il n'avait rien témoigné qui pût donner à penser sur la

marquise ou sur Louvois.

Mais, lorsqu'il eut fait le roi toute la journée et qu'il vit approcher l'heure à laquelle, passant chez sa femme, il déposait le masque en présence d'une amie, confidente dévouée, intelligente, de ses ennuis et de ses projets, Louis XIV se sentit plus faible et plus désarmé qu'un homme ordinaire, — car le simple bourgeois, au lieu de nourrir en son cœur le silencieux serpent qui le mordait, se fût hâté de prendre la main de sa femme, de l'amener au jour d'une lampe, de la regarder dans les yeux et de lui dire, avec cette voix émue qui arrache tout secret d'une âme noble :

— Est-il vrai que vous soyez indigne de moi ?

Le roi, au contraire, devait garder pour lui sa souffrance, et passer encore cette soirée comme les autres, sans rien trahir, sans rien expliquer, jusqu'au moment où la vérité, apparaissant inflexible, lui dénoncerait le vrai coupable, et lui ordonnerait de répudier la femme qu'il aimait ou de chasser le ministre indispensable à ses intérêts ou à sa gloire.

Louis entra donc, l'œil indifférent, le cœur cuirassé, chez la marquise. Il se doutait bien qu'elle avait été avertie par quelqu'un de la remise des déclarations au Parlement. Il la laissa entamer l'entretien.

La marquise, toujours en défiance du terrain sur lequel elle posait le pied, étudiait la physionomie du roi et toute sa conduite depuis qu'il avait eu avec Louvois l'entrevue décisive de la journée. Avertie par le père Lachaise, elle ne pouvait paraître ignorer ce qui occupait tout le monde — n'en point parler eût été pour le roi un reproche — et ce n'était pas le moment d'adresser des reproches au roi ! La marquise, bouleversée par la crainte, sans appuis, sans avis depuis ces mauvaises nouvelles, privée même de Jaspin, qui avait disparu sans qu'elle sût pourquoi, la marquise était réduite à jouer le jeu le plus simple et le plus droit, c'est-à-dire à questionner — elle questionna.

— Sire, dit-elle, avec un visage aussi dégagé que celui du roi

pouvait l'être, qu'est-il donc arrivé à cette malheureuse déclaration qui manque aujourd'hui encore ?

Le roi, frappé de cette habileté qui, avec un autre caractère, eût provoqué une violente tempête, répliqua qu'il était fort chagrin du nouveau contretemps, mais que certaines formalités remplies avaient forcé l'ajournement.

La marquise savait bien que le roi n'était jamais plus à craindre qu'en ces moments d'apparente aisance. Elle frémit. S'il ne se fût agi que d'un grief sans importance, le roi le lui eût reproché vertement, et tout finissait. Comme elle le sentit décidé, comme elle se sentait désarmée, elle plia. Ce fut un cruel supplice pour cette âme altière et pour cet esprit inquiet qui brûlait de savoir.

— Quelque cérémonial auquel on aura manqué ? dit-elle paisiblement.

— Oui, marquise.

Le roi souffrit beaucoup de dire *marquise*, en cette circonstance où tout autre se fût donné la satisfaction de dire *madame*.

— Prenons notre parti, dit-elle avec enjouement.

Et à dater de cette parole, elle affecta le calme le plus parfait.

Ce n'était point le compte du roi, qui l'eût désirée agitée, querelleuse ; car alors il eût abrégé sa visite et diminué la durée de son propre supplice.

— Comme vous êtes seule ! dit-il, auriez-vous quelque humeur fâcheuse ?

— Nullement, j'attendais au contraire ce soir le musicien qui a fait le chœurs d'*Athalie*.

— Que n'est-il là ?

— Je l'ignore, c'est seulement un retard, je suis assurée qu'il viendra.

— Peut-être est-ce moi qui l'empêche d'entrer chez vous, marquise, je me retirerai de bonne heure, ne vous privez point de cette musique.

En ce moment Nanon, s'approchant de sa maîtresse, lui jeta

à l'oreille quelques mots rapides avec un air troublé.

— C'est probablement ce musicien, dit le roi, recevez-le, marquise ; tenez, je vais vous l'envoyer, je rentre chez moi.

— Sire, s'écria la marquise, ce n'est pas encore le musicien. Nanon m'avertissait que M. l'évêque de Troie est là... je l'avais prié de passer... il arrivait... et...

— Ah ! fit le roi, démêlant un léger embarras dans l'attitude de la marquise, eh bien, je serai charmé de le voir.

— C'est que... dit Nanon en faisant de signaux de désespoir à sa maîtresse.

— Quoi donc ? demanda le roi.

— Monseigneur de Troie ne s'attendait pas à l'honneur de rencontrer Votre Majesté, interrompit vivement la marquise, qui interrogeait Nanon du regard, et il est timide.

— Je ne l'en aime que mieux. Je ne sais que deux hommes timides dans l'armée et dans l'Église : Catinat et monsieur Jaspin. Deux honnêtes gens, je le garantis.

— Certes, vous le pouvez, dit la marquise ; l'un est la vailance, l'autre la piété : tous deux la modestie.

— Amenez donc M. l'évêque, reprit le roi en s'adressant à Nanon qui, devant un ordre si positif, n'osa plus reculer et partit, suivie par le regard du roi.

Quelques minutes après, Jaspin entra couvert d'une sueur mal essuyée, les habits à moitié époussetés, ses bas usés par le frottement de la selle et des étriers, — une tournure de reître éreinté, des yeux à moitié sortis de l'orbite, — une mine pendable.

Quand le roi vit paraître cet homme timide, ce modeste ecclésiastique en un pareil désordre, il leva le candélabre qui éclairait la table et s'écria :

— D'où sortez-vous, mon Dieu, en cet affreux état ?

— Sire... répliqua Jaspin dont ce dernier danger achevait de troubler les idées ; j'arrive...

— D'où cela ?

— De Paris, sire ; j'étais allé voir une maison de campagne.

— Une maison de campagne à Paris ?

— Non, sire, à Bondy.

— Ah !... et vous êtes allé à cheval ?

— Mon carrosse s'est rompu, j'ai été contraint de revenir avec M. de Lavernie... alors...

— Vous saviez que je vous attendais, dit vivement la marquise venant au secours du malheureux embourbé, et c'est pour moi que vous vous êtes ainsi sacrifié...

— Voilà bien des aventures, dit le roi lentement, avec une politesse de condoléance qui n'excluait ni la curiosité ni même le doute.

Heureusement, Nanon entra encore une fois, et dit à demi-voix que M. Belair était arrivé avec sa guitare.

— Qu'il attende le départ de Sa Majesté, répondit madame de Maintenon.

— Non pas, non pas ; puisque je demeure, je l'entendrai volontiers, dit le roi.

Jaspin s'inclina pour prendre congé, mais avec un regard tellement significatif à la marquise, que celle-ci lui dit tout haut :

— Restez, monsieur, je vous en prie, si nous entendons quelque bonne musique sacrée, c'est à vous que nous le devons, et vous en prendrez votre part ; demeurez près de moi.

Jaspin obéit.

— Mon Dieu, murmurait-il tout bas, faites que je puisse lui dire un mot, un seul !

Belair entra. Son costume était plus convenable que celui de l'évêque, mais son visage était pâle, fatigué. Le roi, dans son fauteuil, regarda longtemps et avec attention cette charmante figure. La marquise était au supplice dans le sien ; Jaspin attendait toujours l'occasion de glisser ce qu'il avait à dire. Belair avait eu à peine le temps de réparer le désordre de sa route. Sa voix encore émue tremblait comme ses jambes, et la présence du roi fut le dernier coup.

— Pourquoi n'avez-vous pas amené Racine ? demanda le roi.

— Sire, M. Racine n'avait pas été mandé.

— C'est vrai, dit la marquise attentive à ce que disait le roi et à ce que voulait dire Jaspin dont elle sentait l'ardente inquiétude.

— Eh bien, monsieur, poursuivit le roi, que vouliez-vous faire entendre à madame la marquise ?

— Deux strophes du deuxième acte d'*Athalie*, sire, répliqua-t-elle, celle du *Lys* et celle de l'*Impie*.

— Je ne les connais point ; voyons, j'écoute, ajouta le roi en s'établissant sur son siège.

— Si vous êtes fatigué, M. l'évêque, dit la marquise, appuyez-vous sur mon fauteuil.

Belair prit sa guitare et se mit à l'accorder. Au moment où l'instrument présentait à la vue du roi sa table de bois de citronnier incrusté d'or et de nacre, et les riches ornements de sa rosace niellée, Louis XIV, à qui cette guitare rappelait un souvenir confus, se pencha tout à coup vers Belair et fixa sur l'instrument un regard empreint de surprise et de vague tendresse.

Belair avait compté sur ce premier effet de sa guitare. C'était celle du grand roi, que la pauvre Violette avait si soigneusement conservée dans un étui de cèdre et de velours.

Le roi étendit la main pour prendre l'instrument, et à peine l'eût-il touché en l'examinant avec mélancolie, qu'il le reconnut. Tout son corps tressaillit comme au contact de ses plus douces amours ; une question effleurait ses lèvres, mais en présence de la marquise, il n'osa parler. C'était elle qui autrefois lui avait conseillé d'abandonner cette guitare.

— Un bel instrument, dit-il à Belair, en le regardant jusqu'au fond de l'âme.

— Espagnol, sire, répliqua le musicien en baissant les yeux et en s'inclinant devant le roi.

La marquise n'avait pu rien comprendre à ce préambule si intéressant pour les deux principaux acteurs. Elle n'y voyait qu'une lenteur qui la désespérait.

Enfin, Belair préluda, et d'une voix doucement vibrante, à laquelle son incertitude même ajoutait un charme inexprimable, il chanta.

La musique était suave, il s'agissait de lys : *Amour de la nature* qui croit à *l'abri des aquilons*, gracieuse allusion aux filles de Saint-Cyr, élevées loin du monde et des méchants à *l'abord contagieux*.

Pendant les premières mesures, tout le monde écouta ; mais la fin du morceau prit un caractère plus ferme, la voix du chanteur s'éleva : son accompagnement brillant et sonore emplît l'appartement jusqu'aux voûtes.

Le roi, ravi d'entendre de bonne musique, de beaux vers soutenus par la guitare qu'il avait tant aimée, laissa éclater sa satisfaction. Belair s'abandonna tout entier à l'exaltation de son art.

La marquise, dont les yeux ne quittaient pas le roi, profita d'un *crescendo* formidable pour dire à Jaspin :

— Baissez-vous et dites ce que vous avez à dire.

L'évêque s'inclina. La musique éclatait en arpegges retentissants.

— Louvois, dit-il, a envoyé Desbuttes au village de Lavernie.

La marquise frissonna.

— Eh bien ? murmura-t-elle palpitante.

— Celui-ci en a ramené un carrosse fermé que M. de Louvois est venu chercher lui-même.

— Et dans ce carrosse ? demanda-t-elle avec une anxiété insurmontable qui attira l'attention du roi.

— Qu'y a-t-il, marquise, n'écoutez-vous pas ? demanda-t-il, interrompant le chanteur.

— Si bien, répliqua-t-elle interdite, et j'exprimais à monsieur mon admiration.

Le morceau était fini ; le roi complimenta le musicien ; la marquise aussi, mais machinalement et en termes exagérés qui n'avaient ni mesure ni justesse. Le roi heureusement s'occupa

encore de la guitare.

Revenue à elle, madame de Maintenon déclara que la strophe des *Impies* était encore plus belle, et la recommanda à toute l'attention du roi.

C'était un ordre pour Belair. Déjà il avait tourné furtivement les yeux sur l'horloge qui marchait vers onze heures et vers la fenêtre qu'illuminait de fréquents éclairs livides. Une agitation involontaire, une inquiétude nerveuse le poussaient. Il semblait demander au roi de le tenir quitte. Il essuyait son front où perlait la sueur.

— Cette strophe des *Impies*, s'il vous plaît, dit le roi, qui n'avait pu résister au plaisir de frôler les cordes, et qui soupirait, en mémoire de son beau talent sacrifié.

Belair reprit la guitare. Cette fois le mode était vif, altier, — cette musique ne chantait plus, elle menaçait avec une terrible ironie.

Rions, chantons, dit cette troupe impie,
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs,
Promenons nos désirs !

— Et qui était dans ce carrosse fermé ? demanda la marquise à Jaspin.

— Il faut que vous le sachiez cette nuit même, répliqua-t-il, car si l'idée qui m'est survenue depuis tantôt s'est réalisée !

— Quoi donc ?

— Il existe encore quelqu'un qui pourrait savoir le secret !

Une affreuse douleur traversa comme un fer rouge le cerveau de la marquise.

— Fort beau ! fort beau ! cria-t-elle avec un sourire à Belair et au roi, tandis que son cœur comprimé semblait vouloir éclater hors de sa poitrine.

Le roi applaudit du geste.

— Nommez vite ! reprit la marquise bas à Jaspin en écoutant la réponse avec toute son âme.

— Le vieux chirurgien du feu comte de Lavernie.

— On le disait muet, paralytique...

— Il ne doit pas l'être, si c'est lui que M. de Louvois a fait venir. — D'ailleurs, on s'était précautionné du médecin Séron. Pas de délai... envoyez quelqu'un... interrogez !...

— Qui ?... je n'ai personne... Je suis perdue !

En disant ces mots, elle faillit s'évanouir, et pourtant son regard ne quitta pas le roi, qui la regardait aussi.

Belair, distrait, chantait d'une voix affaiblie :

Sur l'avenir, insensé qui se fie !

De nos ans passagers le nombre est incertain.

Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie,

Qui sait si nous serons demain ?

— Au moins, défendez-vous, murmura Jaspin au désespoir.

— Inutile ! c'est la volonté de Dieu que je succombe.

Soudain le chanteur s'arrêta, les yeux égarés, la bouche crispée par une poignante souffrance, la guitare échappa de ses mains en sonnant un lugubre accord.

— Que disiez-vous donc, marquise, demanda le roi à qui ce silence subit avait laissé entendre les dernières syllabes du colloque interrompu.

— Rien... sire... je...

— Qu'avez-vous, Belair ? demanda Jaspin au jeune homme qui chancelait au milieu de la chambre.

— Est-ce qu'on ne m'a pas appelé, demanda le musicien d'une voix étouffée, en cherchant à percevoir dans les airs un cri mystérieux.

— Mais non, répliqua Jaspin.

— Ce jeune homme s'est fatigué à chanter, dit le roi.

— Il souffre, dit la marquise.

— Par pitié, murmura Belair à l'oreille de Jaspin qui lui serrait la main, obtenez que je parte ! je vous dis qu'une voix m'a appelé.

— M. Belair, en effet, paraît souffrant, hasarda de dire tout haut le digne évêque. Je crois qu'un peu de fraîcheur...

— Respirez, monsieur, dit la marquise.

Belair salua en homme ivre qui va défaillir, et sortit de l'appartement les mains étendues, le visage aspirant aux émanations de l'air extérieur que rafraîchissait l'orage.

— Il a oublié sa guitare, s'écria le roi ravi de toucher encore l'instrument ; du reste, il chante fort bien, je veux l'entendre encore ; mais vous-même, marquise, pourquoi êtes-vous si pâle ?

La marquise se leva : elle ressemblait à une statue de cire ; la terreur avait tué en elle toute pensée, toute sensibilité.

— Mon Dieu ! répétait-elle mentalement, mon Dieu ! mon Dieu !

Le roi s'approcha ; les mains de madame de Maintenon étaient glaciales comme du marbre.

— En vérité, dit le roi d'un ton ironique, tout le monde ici est bien étrange ce soir. Voulez-vous que je sonne mademoiselle Balbien ?

Jaspin ouvrit la porte pour appeler.

— Je vais toujours envoyer Fagon, dit froidement le roi. Adieu ; je suis en retard pour souper. Venez, M. de Troie, venez !

Puis, sur ces bizarres paroles, résumé de toutes ses impressions du jour, le roi sortit de la chambre où il laissait la marquise sous la menace d'un terrible lendemain. Et dans sa défiance il emmena avec lui Jaspin, qui se désespérait de ne pouvoir résister.

Seule, pouvant enfin pousser le sanglot qui l'étouffait depuis une demi-heure, la marquise joignit les mains avec angoisses, et s'écria en regardant son crucifix :

— Mon Dieu ! sauvez-moi seulement l'honneur !

Nanon entrebâilla la porte. Mystérieuse et l'œil brillant, elle faisait signe à quelqu'un du dehors.

— Venez, dit-elle, madame est seule.

La marquise, en se tournant, vit sur le seuil la figure impassible de Van Graaft.

— Qu'est-ce encore ? murmura-t-elle effrayée de cette visite à une pareille heure.

Le Hollandais s'approcha lentement.

— Le présent de noces de Guillaume, dit-il.

Et il offrit à la marquise un rouleau cacheté aux armes de Nassau et d'Angleterre.

La marquise, émue, interdite, brisa l'enveloppe : trois papiers s'échappèrent du rouleau. Tous trois étaient de l'écriture de Louvois, tous trois signés de sa signature.

À peine madame de Maintenon lut quelques lignes de chacun d'eux ; son front s'éclaircit, ses yeux lancèrent une flamme, et dans l'explosion de sa joie délirante :

— Merci, Guillaume ! s'écria la marquise. Nanon, qu'on dise au roi que j'ai quelque chose à lui communiquer ce soir même. Ah ! s'il faut que je sois perdue, au moins ne tomberai-je pas toute seule !

Elle chercha Van Graaft pour le remercier comme un Dieu. Il avait déjà disparu.

XL

Échec et mat

Il était quatre heures du matin. L'orage de la nuit avait purifié le ciel, et dans l'azur encore pâle s'étendaient ces longues nuées, réseaux d'un blanc diaphane sous lesquels on sent courir la brise et circuler la vie de l'univers.

Les arbres redressaient leurs rameaux lavés. Prés et bois envoyaient à la route leurs parfums d'herbes fleuries et d'aromates.

Tout riait et chantait de la terre au ciel : l'oiseau fainéant, le faucheur au travail, le chien bondissant dans la luzerne sur la trace des couvées effarouchées – c'était un doux spectacle qui invitait le corps à se mouvoir et l'esprit à se reposer.

Une calèche, attelée de deux chevaux parfaits, roulait à grand bruit sur la route de Versailles. Les chevaux soufflaient du feu par les narines ; le maître de la calèche lançait du feu par ses yeux cachés sous d'épais sourcils.

Louvois construisait le programme de sa journée ; près de lui des notes, des dépêches sur lesquelles il trouvait moyen de jeter un coup d'œil tout en guidant ses chevaux.

— Ainsi, se disait-il, la guerre va éclater sur quatre points à la fois ; une guerre comme l'Europe n'en aura pas vu encore. Je dois recevoir aujourd'hui la réponse de Catinat, apprendre les plaintes, peut-être la révolte des Suisses. J'expédierai à M. de Luxembourg l'ordre de recommencer dans le Palatinat, par quelque incendie considérable, celui de Trèves, par exemple. Je ferai débarquer deux mille hommes en Irlande. Ce quadruple volcan jettera sa lave pendant au moins deux ans.

À midi j'irai chez le roi. S'il me questionne sur la promesse que je lui ai faite, j'obtiendrai un délai ; s'il me refuse le délai et qu'il boude, nous entamerons la question affaires, et celle-là

dominera les autres, j'en réponds. Quant à la marquise, si elle me poussait à bout, si elle se targuait de mon silence à son égard comme d'une défaite ; si, sachant la mort du seul homme qui l'eût pu trahir, elle me défie de prouver mes accusations, qu'elle tremble ! il me reste un dernier moyen, un moyen infaillible. Il est à ce point terrible que j'ai dû jusqu'à présent le réserver. — Mais dans les luttes désespérées le plus faible se défend comme il peut, et souvent le succès jaillit du désespoir. — D'ailleurs, ajouta Louvois en modérant ses chevaux, car il entraînait dans Versailles encore désert, la marquise ne saura pas la mort du paralytique ; elle tremblera devant mon regard, et me remerciera de garder le silence. — C'est elle qui suppliera le roi de ne me point presser. C'est moi qui lui rendrai service ! je serai généreux !

En achevant de formuler sa pensée, Louvois se permit cette hilarité sombre et muette, éclair bien rare sur son front nuageux.

Et il tourna comme un habile cocher la borne jetée en avant du palais de la surintendance.

À peine avait-il remis les rênes à ses valets, qu'une escouade d'hommes gris et noirs, de sinistres figures, vint l'aborder respectueusement.

Il reconnut ses espions favoris ; ceux que, depuis la veille, il avait attachés aux pas de Jaspin et de Gérard ; ceux qu'il avait su faire pénétrer jusque dans le château de Versailles.

Prompt à questionner, habile à ne pas laisser divaguer la réponse, il sut bientôt que Jaspin avait couru chez la marquise, qu'il y avait vu le roi ; que Belair y avait chanté ; que Gérard, rentré chez lui, n'avait reçu personne, sinon Van Graaft, que pas une lettre, pas un courrier, pas une visite n'étaient arrivés de Paris soit pour Jaspin, soit pour Gérard ; qu'enfin, vers minuit, Van Graaft avait été introduit furtivement chez la marquise. Quant à Desbuttes, nul ne l'avait vu, ni à Versailles ni à Paris.

— C'est bien, pensa Louvois. Le misérable n'a fait aucune démarche, comme je m'en doutais bien. Il se cache, effrayé, dans

quelque trou et réparaitra lorsqu'il croira ma colère apaisée. Ces sortes de coquins n'ont pas de rancune contre leur intérêt. Or, j'ai laissé à Paris, je vais laisser ici des ordres de le bien recevoir quand il réparaitra, de le consoler, de l'affriander par quelque appât nouveau. Tôt ou tard, je saurai m'en délivrer. Tout, de ce côté, réussit donc à souhait. Ce Van Graaft seul me donne quelque souci... Je sens un danger sous le calme plat de cet homme.

— D'où venait M. Van Graaft ? demanda-t-il au chef de ses espions.

De sa maison de Saint-Cloud. Il a passé la nuit chez M. de Lavernie, il y est encore.

— Avait-il reçu quelque message dans la journée ?

— Rien qu'un envoi de poisson et de gibier.

— Dans un saumon et dans un chevreuil on peut renfermer bien des choses, pensa Louvois toujours assombri. Mais à quoi bon se forger des chimères ? reprit-il tout à coup, ce rustre hollandais n'est allé chez la marquise et chez M. de Lavernie que pour larmoyer encore sur l'équivoque de sa paternité.

Soudain une nouvelle idée, un soupçon s'offrit à son esprit.

— On n'a pas vu, soit dans sa maison de Saint-Cloud, soit aux environs, rôder un personnage grand, épais et borgne ?

— Jamais, monseigneur.

Louvois se rassura complètement.

— Ne cessez point, dit-il, de veiller devant les maisons que je vous ai signalées. Suivez à chaque pas qu'ils feront l'évêque, l'officier des cheveu-légers, le Hollandais : suivez avec le même soin tous ceux qui viendraient les voir. Interceptez les lettres et messages. Même surveillance pour la marquise et ses gens. Allez !

Il entra dans son cabinet.

— Allons, dit-il en se frottant joyeusement les mains, ce sera un beau jour ! Une belle bataille se prépare ! – La marquise, avertie par Jaspin, n'a pas fait un mouvement pour parer mon coup mortel. – Le roi doit m'attendre avec anxiété ; je vais le

laisser souffrir, il m'en sera plus reconnaissant de le soulager par une rétractation bénévole. Avec quatre guerres sur les bras, plus de mariage de fantaisie pour le roi, avec la menace d'une révélation, plus d'insistance pour ce mariage de la part de la marquise. — Cinq heures et demie ! J'ai six heures avant d'engager le combat. — Soignons le corps, comme dirait Séron.

Il sonna son valet de chambre de service qui alla prendre dans le cabinet voisin le plateau et la bouteille de grès qu'on plaçait chaque matin sur la cheminée à la portée du maître.

Mais au moment où le valet se préparait à verser l'eau de Forges, un page du roi entra au galop dans la cour. — Louvois reconnut les livrées royales. — Il s'approcha de la fenêtre ouverte ; le page, l'apercevant, le salua sans descendre de cheval.

— Qu'y a-t-il, page ? demanda Louvois.

L'enfant s'approcha sous la fenêtre et répondit :

— Sa Majesté attend monseigneur.

— De si bonne heure ? dit Louvois surpris.

— Sa Majesté s'est levée avec le soleil, et je suis déjà venu, mais monseigneur n'était pas encore arrivé de Paris.

— Annoncez au roi que je vais me rendre auprès de lui, monsieur.

— J'ai ordre d'attendre et de ramener monseigneur, ajouta le page.

— Ah ! répliqua Louvois, je pars avec vous.

Il prit son chapeau et attacha lui-même son épée, jeta un coup d'œil troublé sur son cabinet, hésita, puis piqué par le regard calme et curieux de l'enfant :

— Partons, dit-il.

Et il descendit les degrés. Le page monta à cheval derrière lui.

— Que veut dire cette ardeur du roi pour le travail ? pensait Louvois en chemin.

Il entra dans le palais. Un exempt des gardes se promenait seul dans la galerie ; tout était silencieux et désert dans l'immense édifice.

Louvois arriva tellement préoccupé chez le roi qu'il ne vit point, assis dans l'antichambre du cabinet, le capitaine des gardes en service.

Louis XIV était debout, appuyé sur le balcon, la tête inclinée, rêveur. Il se retourna vivement au bruit des pas sur le parquet.

Le visage du prince était profondément altéré, pâle, — altéré pour ceux qui savaient lire sur cette physionomie discrète. Louvois était de ceux-là.

— Il a pris à cœur l'engagement d'hier, pensa-t-il, et n'aura pas dormi de la nuit.

— Bonjour, monsieur de Louvois, dit Louis XIV d'une voix grave et douce. Asseyez-vous.

Au moment où Louvois allait prendre un siège, la porte des petits appartements s'ouvrit silencieusement et la marquise apparut dans son costume sévère. Elle aussi était bien pâle.

Après les révérences, Louvois, qui ne comprenait rien, sinon qu'il se préparait quelque chose d'extraordinaire, attendit de nouveaux ordres du roi. La marquise s'était placée près de la fenêtre, l'éternelle broderie à la main.

Le roi s'assit près de la cheminée sans feu, comme on peut le croire, en juillet, et se mit à tisonner des bûches intactes.

— Où va-t-on en venir ? se dit Louvois.

— Travaillons, je vous prie, s'écria tout à coup le roi, comme s'il se réveillait en sursaut.

— Mais, sire, je n'ai point de papiers, j'ai cru seulement que Votre Majesté me mandait pour une communication pressée.

— Il est vrai, murmura le roi ; mais on n'a pas besoin de papiers pour travailler sur les matières générales. Ne vous souvient-il pas des idées que l'autre jour je vous ai développées sur une importante question... sur le rétablissement de la paix en Europe ?

— Oui, sire, dit Louvois avec aplomb, car on venait au-devant de lui sur le terrain même qu'il s'était préparé.

— Vous y avez réfléchi, sans doute, poursuivit le roi avec

flegme.

— Beaucoup, sire.

— Et qu’avez-vous conclu ?

— Que la paix est une belle et noble chimère, bien digne d’occuper la grande âme de Votre Majesté.

— À la bonne heure.

— Mais que c’est une chimère, sire.

— Comment cela ? dit le roi en levant la tête pour regarder fixement Louvois.

— Voici le moment, pensa ce dernier, de m’expliquer avec netteté ; par bonheur on me fournit l’exorde, décidément je gagnerai la bataille.

— Sire, dit-il, sans être un acharné guerroyeur, Votre Majesté aime sa gloire, elle aime son intérêt. Si je prouve au roi que la paix ruine à la fois son intérêt et sa gloire...

— Vous n’y parviendrez pas, interrompit le roi d’un ton résolu qui arrêta les phrases sur les lèvres de Louvois, et lui parut une provocation directe.

— Alors, répliqua-t-il avec aigreur, je ne m’épuiserai point en arguments fleuris, je prouverai sèchement au roi que la paix est impossible.

— Prouvez-le-moi, dit le roi du même ton arrêté ; car c’est pour cela que je vous ai mandé ce matin.

Louvois, à cette deuxième secousse du mors, sentit l’irritation sourde de son maître, et, selon son habitude, l’attribuant à quelque mauvais office de la marquise, il décocha sur elle un regard menaçant qu’elle sentit sans le voir, et qui pénétra en son cœur comme un poignard.

— Je le prouverai trop facilement, dit Louvois avec volubilité. La guerre est une nécessité pour tous les princes de l’Europe : tous ont quelque affront à venger, quelque province à reprendre, tous haïssent ou craignent Votre Majesté.

— Vous croyez ? dit le roi avec un calme effrayant.

— Votre Majesté en douterait-elle ? demanda ironiquement

Louvois. Avons-nous quelque sujet de croire à l'amitié de M. de Savoie, qui arme jusqu'aux femmes et aux enfants de ses États pour faire assassiner les traînards de nos armées ? Est-ce un ami fervent que le roi Guillaume, meurtrier des Witt, nos alliés, instigateur de la ligue d'Augsbourg... protecteur des réformés ?...

— Permettez, dit le roi, il n'est pas de haine qui ne tombe devant une honnête conciliation.

— Conciliation !... reprit Louvois presque moqueur, conciliation avec de pareils ennemis !

— Pourquoi non ? demanda Louis XIV ; je croyais vous avoir expliqué mes intentions à ce sujet.

— Oh, sire, une intention ne suffit pas en politique.

— Mais, ma volonté ! dit le roi dont l'œil lumineux se dilata, — ma volonté suffit-elle ?

— Sire...

— Je vous avais fait part de mes volontés, continua le monarque en se redressant avec majesté.

— Les volontés, en présence de volontés plus fortes, répliqua Louvois pâissant, ne valent pas plus que des intentions.

Louis frissonna. La marquise vit passer sur son visage comme le vent de cette colère brûlante dont parle David. Cependant, domptée par une puissance surhumaine, cette colère ne fit pas explosion.

— Ainsi, dit Louis XIV, vous avez essayé de la conciliation, et elle ne vous a pas réussi ?

— Assurément ! s'écria Louvois, abusé par cette longanimité du roi.

— Et M. de Savoie, ménagé, persiste ?

— Sans doute.

— Et Guillaume, sollicité à la paix, persiste dans la guerre ?

— Plus que jamais.

Le roi enfonça ses ongles dans sa chair, puis il reprit :

— Vous m'aurez du moins obéi en écrivant partout que je désirais la paix ? — Vous aurez fait rendre justice aux Cantons

suisse ? – Vous aurez recommandé à Catinat les plus grands égards pour le duc de Savoie ?...

— Eh !... mon Dieu, sire.

— Oui, n'est-ce pas ?... répondez.

— Oui, sire.

— Vous mentez ! s'écria le roi en se levant comme un géant terrible, vous mentez impudemment !

Louvois se leva aussi avec fureur.

— Sire !

— Vous mentez, traître et mauvais serviteur, poursuivit le roi d'une voix tonnante ; c'est à vous que je dois toutes ces haines, toutes ces guerres ; c'est vous qui égorgez, qui brûlez ; et en voici des preuves que je vous donne, moi ; car je prouve, moi, pièces en main, tenez !

Il jeta sur la table qui les séparait trois lettres dont la vue foudroya le ministre qui les reconnut aussitôt.

— Voici, continua Louis XIV, un projet de maltraiter tellement le duc de Savoie qu'il devienne irréconciliable, écrit par vous, signé par vous ! Voici votre dernière dépêche à Catinat : ordre de brûler, de massacrer, malgré les armistices, écrit par vous, signé par vous, toujours, et saisi sur vos courriers par ces ennemis, ces féroces ennemis qui me font juge de vos crimes ! Voici enfin votre réponse aux justes plaintes des Suisses : l'insulte et la menace pour les pousser à la révolte, écrit, signé de ce même odieux nom : Louvois. Regardez !

On eût cru que cet orgueil allait s'écrouler, que cet impie allait tomber à genoux. Il releva fièrement la tête.

— Eh bien ! dit-il, quand cela serait... quand j'aurais désobéi ?... si j'ai mon but, et si ce but est de vous rendre le maître et le Dieu de ce monde... et si je trouve que le roi se trompe... si je ne veux pas qu'il s'abaisse aux yeux de ses ennemis que je fais trembler !

— Vous me jugez, je crois !

— Il est bien des hommes qui osent mesurer le soleil, reprit

Louvois ; touchent-ils à sa gloire ? font-ils tort à sa lumière ? Je maintiens que j'ai raison, je maintiens que c'est par la guerre qu'on arrive à la paix utile, je maintiens que l'ennemi écrasé est le seul qui ne soit plus à craindre, et pour écraser il faut frapper, frapper sans pitié ! Vingt-cinq ans de victoires plaident en ma faveur ! Au lieu de mendier la paix, sire, je jette le gant à toute l'Europe, au lieu de ménager les vignes de Victor-Amédée, j'écris à M. de Luxembourg qu'il brûle à l'instant même jusqu'à la dernière maison de Trèves. Voilà ce que je voulais faire pour vous ; mais, en vérité, on ne saurait vous servir.

Le roi poussa un cri terrible, le seul qu'on eût jamais entendu sortir de sa bouche ; il saisit les lourdes pincettes du foyer et s'élança le bras levé pour frapper Louvois.

La marquise, se jetant devant lui, détourna le coup et enchaîna ses deux bras en le suppliant d'épargner l'honneur du gentil-homme.

— Ah !... madame !... répondit le roi haletant, vous qui demandez qu'on l'épargne, ce misérable, savez-vous comment il vous traite ! savez-vous qu'il vous insultait hier encore, qu'il vous appelait infâme, et m'ordonnait de vous chasser par respect pour mon honneur !

La marquise, livide, l'œil éteint, tremblait et cherchait en vain un appui entre ces deux formidables colères.

Louvois rugissant menaçait l'une et bravait l'autre.

— Monsieur, continua le roi, vous m'aviez promis une preuve aujourd'hui. Où est-elle, cette preuve qui me fera chasser madame de Maintenon ? Il me la faut, il la faut à la marquise !

Celle-ci cacha son front dans ses mains glacées.

— Je vous dis qu'il me la faut, cria-t-il avec un redoublement de rage, et si vous ne me l'avez pas fournie dans deux heures, marquis de Louvois, ministre de la guerre, surintendant des postes, des bâtiments, le plus puissant seigneur de France, y compris le roi ! avant deux heures, vous entendez bien, M. de Louvois, je vous jette dans un cachot de la Bastille !... En attendant, sortez,

je vous chasse !

Louvois, hagard, effrayant, incapable de plier ou de répondre, tourna sur lui-même et s'élança dehors, en se tordant comme un serpent blessé.

— C'est bien, dit-il, dans deux heures ! oui, dans deux heures !... Oh ! ils l'ont voulu !... Ce sera terrible, mais on verra !

XLI

Le matinée du 16 juillet 1691

L'espion avait dit la vérité ; Van Graaft était encore chez Lavernie.

Il n'était pas retourné à Saint-Cloud pour deux raisons : la première, c'est qu'il ne voulait pas s'éloigner de Versailles, comprenant toute l'importance du message dont Guillaume l'avait chargé. La seconde, c'est qu'il ne se fiait pas à Louvois au point d'entreprendre de nuit une route assez longue, assez déserte pour qu'une bonne embuscade s'y pût placer à l'aise.

Van Graaft, s'il était soupçonné par son ennemi, le soupçonnait de même, et n'avait pas tort.

Enfin, le Hollandais s'était établi chez Lavernie par un motif assez semblable à celui que le cruel railleur avait appelé les douleurs de son équivoque paternité. Van Graaft n'osait aimer Antoinette, encore moins le lui dire – et chez Gérard tout seul, il avait rencontré cette délicatesse de tact, cette affectueuse et presque filiale déférence qui le sortaient d'embarras, et lui apportaient comme un semblant d'autorité paternelle ; et puis, il se plaisait à voir comment ce jeune homme aimait Antoinette. – On eût dit qu'il s'encourageait de cet exemple pour s'essayer à l'aimer aussi.

C'est pourquoi, depuis son arrivée à Paris, Van Graaft avait passé quelques soirées avec Gérard et avec Jaspin ; mais, le jour dont nous parlons, la visite fut de part et d'autre moins empressée, plus taciturne.

Jaspin, après le souper du roi, était rentré chez Gérard, portant péniblement le poids de ses chagrins et de ses craintes. Déjà il avait eu grand-peine à dissimuler tout ce qu'il souffrait, et surtout la cause de ses souffrances.

Durant le trajet rapide accompli de Paris à Versailles, Jaspin,

pour expliquer à Gérard sa hâte, ses alarmes et le besoin qu'il éprouvait de prévenir la marquise, pour éloigner aussi Gérard et le tenir confiné chez lui, Jaspin avait été réduit à bien mentir, ou du moins à bien déguiser la vérité. Et comme Gérard, impatient, s'était plaint de tous ces mystères, Jaspin, en désespoir de cause, avait dû lui dire que tous ces mystères n'étaient autres qu'un secret de confession, confié par la marquise, et Gérard, faute de mieux, s'était contenté de l'explication.

Après cette soirée si orageuse, Jaspin était donc revenu désespéré. Van Graaft, après sa communication faite, était arrivé silencieux. Gérard, voyant ces deux hommes également préoccupés, avait passé comme eux la nuit à rêver, à échanger quelques mots sans suite, et à compter les soupirs qu'étouffaient ses deux étranges compagnons.

Le jour étant venu, Jaspin, qui ne pouvait tenir en place, fit plus de cent tours dans l'appartement. Van Graaft s'approcha d'une fenêtre pour fumer. Gérard essaya de prendre un livre, et regarda beaucoup les toits de Saint-Cyr qu'on voyait poindre dans la vapeur bleuâtre de l'horizon.

Puis, Jaspin trouva l'espace trop petit pour son impatience ; il descendit dans le parc désert, rôdant autour de l'appartement de la marquise, avec l'espoir qu'elle l'apercevrait et lui ferait un signe ou dirait quelque bonne parole.

Van Graaft fumait toujours ; Gérard lui tenait compagnie de son mieux.

Tout à coup, Amour, qui placé entre eux les regardait alternativement l'un et l'autre, un peu irrité contre Van Graaft à cause de l'odeur de son tabac, le chien Amour se leva et courut à la porte avec des cris joyeux.

— Ce doit être quelque ami, pensa Gérard, et en effet c'en était un. Belair entra d'un seul bond dans la chambre.

Qu'on se figure l'effroi, la curiosité, l'espoir, l'épuisement réunis sur un seul visage.

Le jeune homme arriva comme une tempête.

— Où est-elle ? dit-il à Gérard.

— Qui ?

— Violette.

Gérard tressaillit et se préparait à répondre, mais Belair, lui fermant la bouche :

— Ne jouez pas avec mon inquiétude, dit-il en souriant ; j'avoue que j'ai été bien inquiet. Elle est ici, n'est-ce pas ? elle se cache, où est-elle ?

— Voyons, dit Gérard avec un serrement de cœur affreux, expliquez-vous... Vous me demandez Violette, n'est-elle point à Paris ?

Belair devint plus pâle que le rideau sur lequel il s'appuyait.

— Mon Dieu !... balbutia-t-il en ouvrant des yeux effarés.

— Elle n'y est point ? poursuivit Gérard.

— Oh !... gémit l'infortuné, où est ma Violette chérie !

Gérard le prit dans ses bras. — Van Graaft, à la vue de ce désespoir déchirant, oublia tout et écouta.

— Voyons, dit Gérard, rassemblons nos idées. Vous étiez allé à Paris...

— Oui.

— Pour la voir.

— Oui.

— Et...

— Et j'ai trouvé toutes les portes de la maison ouvertes. Celle du pont, celles de la chambre et de l'escalier, la fenêtre aussi ; mon cœur battait. Je frémissais en montant. Je suis entré avec précaution... son lit était froissé, deux chaises renversées... elle n'y était plus ! acheva le malheureux avec un cri navrant qui retentit au fond de l'âme de Gérard.

Celui-ci, rappelant toute sa force, interrompit aussitôt.

— Vous vous êtes informé ? dit-il.

— J'ai descendu, balbutia Belair en suffoquant et en synopant chaque parole. J'ai pénétré dans la chambre de ce voisin... vous savez ? — Vide aussi... Bien vite j'ai couru chez le juif...

rien ! il ne m'a rien dit. Chez les voisins de gauche, d'en face, rien ; chez ceux du quai Dauphin, rien toujours, rien encore !... Rien !

— Mon pauvre ami !

— Je me suis figuré, continua Belair, que par mesure de prudence vous aviez fait dire, vous ou Jaspin, à Violette de partir, et de se cacher ailleurs ; cet espoir m'a conduit ici, j'arrive... J'ai été jusqu'à espérer que je trouverais ma petite amie chez vous, cachée... Ce n'est donc pas vrai, elle n'y est donc pas ! on me l'a donc reprise... Elle le présentait ! j'aurais dû ne pas la quitter...

Et le malheureux, se tordant les bras et s'arrachant la poitrine, effraya Gérard de son désespoir.

— Belair, cher Belair, ne vous désolez point ; tout n'est pas perdu...

— Si !... tout est perdu, et il faut mourir !

— Belair, du calme... Parlez plus bas, peut-être Jaspin sait-il où elle est.

L'infortuné se cramponna convulsivement à cette fragile espérance.

— Vous croyez ?... Vous ne l'avez donc point revu, ce cher Jaspin ?

— Non, dit Gérard, nous ne l'avons pas revu depuis hier... N'est-ce pas, monsieur ? fit-il en s'adressant à Van Graaft avec un regard d'intelligence.

— Non, répondit le Hollandais.

— Oh ! il le sait alors, il le sait, il me la rendra ! s'écria Belair dont les traits changèrent soudain avec une inconcevable rapidité. — Où est-il ?

— Mais je ne sais trop, dit Gérard ; dans le parc, je crois.

Belair s'élança dehors avec l'impétuosité d'une flèche, avant qu'un geste ou qu'un cri n'eût pu le retenir ou le rappeler à la raison.

— Oh ! pauvre, pauvre ami, soupira Gérard, donnant enfin un libre cours à la douleur qui l'oppressait.

Van Graaft allait l'interroger.

— Pardon, monsieur, dit Gérard, c'est un ami, un frère, que menace le plus cruel malheur. Je ne puis l'abandonner en cet état ; je veux le rejoindre, l'empêcher de se porter à quelque extrémité ; car s'il faut qu'il rencontre Jaspin, et que celui-ci ne soit pas prévenu !...

En disant ces mots, il s'habillait à la hâte et agrafait le ceinturon de son épée.

— J'irai avec vous, dit Van Graaft, qui descendit derrière Lavernie.

Ils arrivèrent sur la place, et Gérard se mit aussitôt à chercher des yeux autour de lui.

Il ne vit que Louvois sortant de chez le roi après son expulsion et traversant toute la terrasse. Van Graaft remarqua comme lui cette figure crispée par la fureur, cette démarche ou plutôt cette course véhémence. L'étrange précipitation du ministre, la rage qu'il semblait exhaler à chaque pas comme le taureau qui fuit blessé, en un mot ce spectacle, extraordinaire à une pareille heure, captiva pour un moment les deux spectateurs et leur fit oublier l'objet infortuné de leur sortie.

Ils étaient là occupés, sans se le dire, à contempler l'effrayant personnage qui rentrait à la surintendance, et ils ne remarquaient point les espions apostés par Louvois depuis le point du jour.

Ces hommes guettaient chaque mouvement de Gérard et de Van Graaft. Ils ne les perdaient point de vue, et cependant ne pouvaient s'empêcher eux-mêmes de regarder cette fuite bizarre de leur maître à sa sortie de l'audience du roi.

Gérard fut le premier à les reconnaître, il se sentit observé. — L'idée lui vint qu'en courant après Belair, il exposerait ce dernier à quelque contre-mine de Louvois, si, comme il le pensait, ce dernier avait fait enlever Violette pendant la nuit.

Cette réflexion enchaîna ses premières résolutions. Gérard songea aussi qu'un espoir trop prolongé aggraverait la douleur de Belair au moment de son entière désillusion ; — qu'il valait mieux

peut-être le laisser rencontrer Jaspin et user son désespoir par un nouveau choc.

Comme il se fixait sur cette idée et se rapprochait de Van Graaft, celui-ci se vit aborder par un de ses valets qui arrivait de Saint-Cloud précipitamment à cheval.

C'était ce grand laquais hollandais que nous avons vu escortant le carrosse dans lequel Van Graaft avait amené les princesses de Veldens.

— Mynheer, dit ce garçon à son maître, un homme est arrivé ce matin vers quatre heures et demie à Saint-Cloud, et, ne vous trouvant point, a laissé pour vous cette lettre qu'il m'a recommandé de vous faire tenir sur-le-champ. La voici.

Van Graaft prit la lettre dont il ne connaissait pas l'écriture – écriture, du reste, contournée et disloquée par une main qui ne manquait certes point d'habileté.

Les espions regardaient de tous leurs yeux ce laquais, cette lettre et cet homme qui allait la lire.

Van Graaft décacheta lentement et lut ; mais à peine parut-il comprendre – il relut encore – son étonnement croissait à chaque syllabe qu'il déchiffrait.

— En vérité, murmura-t-il, cela est vraiment prodigieux !

Ce cri était si vigoureusement accentué, que Gérard, malgré toutes les lois de la discrétion et de la civilité, ne put s'empêcher de demander à Van Graaft de quoi il s'agissait... Celui-ci, sans répondre, ferma ou plutôt froissa la lettre pour regarder avec stupeur du côté de la surintendance.

Puis il relut encore sa lettre, qui était ainsi conçue :

Monsieur, vous avez promis cinq cent mille livres au premier qui vous annoncerait certaine grande nouvelle. La somme sera pour moi, car je vous annonce le premier que M. de Louvois est mort.

Je suis allé à Saint-Cloud pour vous le dire, mais vous n'y étiez point. Je me suis fait donner un certificat en règle par votre

laquais et votre intendant. J'ai ce certificat, qui constate que j'ai porté la nouvelle ce matin, 16 juillet 1691, à cinq heures moins un quart.

J'ai de plus le bon de cinq cent mille livres, écrit et signé de votre main, que j'aurai l'honneur de vous présenter à Rotterdam, où je vais vous attendre.

Van Graaft, s'adressant à Gérard :

— Qui avons-nous vu passer à l'instant sur cette terrasse ? dit-il d'un air égaré.

— M. de Louvois, répliqua Gérard surpris de la question.

— Combien de temps y a-t-il de cela ?

— Cinq minute environ.

Van Graaft, se retournant vers son laquais :

— Cette lettre, à quelle heure l'a-t-on portée ce matin à Saint-Cloud ?

— Vers quatre heures trois quarts, mynheer.

— Et ce porteur prétend t'avoir fait signer un certificat ?

— Il l'a bien fallu, mynheer, dit mystérieusement le laquais.

Van Graaft, étourdi comme si un nuage lui eût passé sur les yeux :

— J'ai peur de comprendre, murmura-t-il en frissonnant... Quoi... cet homme qui courait là, tout à l'heure ?...

Comme il essayait de reprendre le fil de ses idées bien brouillées, un éclat de la voix de Gérard le rappela à lui-même.

Un homme, sorti de la surintendance, était venu parler bas aux espions. Ceux-ci, se détachant un à un, avaient fini par former un groupe autour de Gérard et de Van Graaft, tandis que l'émissaire principal s'approchait poliment de Lavernie.

— Monsieur, dit cet homme à Gérard, un mot à part, je vous prie.

Gérard suivit à quelque pas son interlocuteur, qui alors ajouta :

— Vous plairait-il me suivre immédiatement à la surinten-

dance, où M. de Louvois désire vous parler ?

— À moi ?... demanda Gérard surpris de la proposition, et d'ailleurs défiant.

— À vous, Gérard comte de Lavernie.

— Mais...

— Sur-le-champ...

— Monsieur ! dit Gérard irrité du ton bref et quasi menaçant de ce sbire à la figure sournoise.

Et il recula, sa main à la garde de son épée.

— Oh ! n'hésitez pas, et surtout ne criez pas, dit l'homme en faisant un signe rapide à ses acolytes qui fondirent sur Gérard et le poussèrent ou plutôt l'enlevèrent jusqu'à la surintendance.

Le comte avait à peine disparu, que Van Graaft hébété, stupide, restait encore sur la place avec son laquais.

— Si je ne comprends qu'un peu, pensa le Hollandais en rétrogradant vers le château, la marquise comprendra tout à fait. Portons-lui ce qu'on m'écrit, contons-lui ce que je viens de voir.

Au milieu du trajet il fut saisi par un homme en désordre, déchiré, sanglant, qui lui prit les mains en criant :

— Ah ! monsieur, c'est vous ! où est Gérard ?

— Eh ! c'est ce pauvre garçon, dit Van Graaft, avez-vous trouvé M. Jaspin ?

— Monsieur, continua Belair avec un accent qui eût attendri des rochers, au moment où j'allais aborder notre ami Jaspin... des gens apostés l'enlevaient... Il allait me parler, monsieur !... il allait me dire où est Violette !... On me l'a arraché. — J'ai voulu le défendre... voyez comme ces misérables m'ont traité... Oh ! Gérard, prévenons Gérard, courons !

— Taisez-vous, malheureux, dit Van Graaft en posant un doigt sur ses lèvres, taisez-vous ; Gérard est arrêté comme Jaspin... Je vais tâcher de les sauver !... et prenez garde à vous !

— Oh ! murmura Belair, plus d'appui, plus d'ami, plus de Violette... — Plus rien !

Van Graaft poursuivit sa route avec plus d'ardeur que jamais,

sans voir le pauvre Belair chanceler, s'affaisser sur lui-même, et rouler sans connaissance derrière le socle de marbre d'un des grands vases de bronze florentins.

Bientôt après, Van Graaft se faisait annoncer chez la marquise.

Celle-ci, après la terrible scène du roi et de Louvois, était rentrée chez elle, laissant le roi dans un état de colère moins violent et plus dangereux peut-être.

Quant à elle, présentant la rage du ministre disgracié, redoutant d'instinct les dernières convulsions de l'hydre à l'agonie, elle n'osait plus même penser, tant elle soupçonnait encore de malheurs.

Au nom de Van Graaft, prononcé par Nanon, elle tressaillit et courut vers la porte. Cet homme avait deux fois déjà été envoyé à elle, en des occasions désespérées, par la toute-puissante Providence.

Van Graaft arriva droit et sans préambule :

— Jaspin est arrêté, dit-il.

Elle pâlit.

— Lavernie vient de l'être, ajouta Van Graaft.

Un cri sourd s'échappa des lèvres de la marquise.

— Par qui, bon Dieu ?... bégaya-t-elle d'une voix mourante.

— Par qui ! vous le demandez !

Elle joignit les mains avec un mouvement de tête désespéré.

— Maintenant, continua le Hollandais, lisez ceci.

Et il lui tendit la lettre, qu'elle parcourut avec un étonnement facile à comprendre.

— Que signifie ?... murmura-t-elle.

— Cela signifie que j'avais promis et signé que je donnerais cinq cent mille livres à celui qui...

— Qui tuerait Louvois ! s'écria-t-elle.

— Non, mais à celui qui m'annoncerait le premier sa mort...

— Et on vous l'annonce.

— Ce matin à cinq heures...

— Il en est sept... et je l'ai vu il y a une demi-heure à peine.

— Je l'ai vu, moi, il y a dix minutes au plus.

— Aussi vous ne croyez point ce qu'annonce cette lettre, n'est-ce pas ? c'est une imposture trop flagrante, il faudrait donc qu'en ce moment même... non ! vous n'y croyez pas !

— Faut-il vous dire la vérité, madame ?

— Oh ! oui.

Il s'approcha silencieusement :

— Eh bien... j'y crois !

La marquise fit un mouvement comme pour saisir sa sonnette... puis elle regarda Van Graaft qui l'interrogeait d'un regard profond. L'on n'entendait que le bruit de l'horloge dont le balancier mesurait le temps en cadence. La marquise et Van Graaft sentaient bien la responsabilité de ces minutes qui tombaient une à une dans l'éternité.

Madame de Maintenon s'assit lentement sur son fauteuil en brûlant à la flamme d'une bougie oubliée dans sa nuit d'insomnie la lettre que venait de lui remettre Van Graaft.

— Et moi, dit-elle d'une voix ou plutôt d'un souffle à peine intelligible, moi, monsieur, je n'y crois pas !

XLII

La chute de Satan

Louvois, en rentrant dans son cabinet, avait donné ses ordres.

Écumant, épuisé, mais toujours renaissant sous la dent aiguë de la douleur, il arpentait ce cabinet témoin de ses longues veilles, en poussant des cris sourds et inarticulés, en frappant du pied et du poing les meubles, pour distraire, par la souffrance physique, son esprit en proie à la plus atroce des tortures.

Parmi les mots sans suite qui s'échappaient de ses lèvres on distinguait ceux-ci dix fois répétés :

— Moi, à la Bastille ! non, je n'irai jamais, si je réussis dans ce que je vais entreprendre.

La porte de son cabinet s'ouvrit, deux hommes y poussèrent Jaspin blême d'effroi et reculant comme l'agneau à la porte de la boucherie.

— Monseigneur, voici, dit l'un des deux hommes.

— Bien, allez, et tenez-vous prêts à faire ce que j'ai dit.

— Oui, monseigneur.

Les deux hommes traversèrent le cabinet et allèrent s'enfermer dans une pièce voisine, où Jaspin, de son œil effaré, distingua deux autres hommes armés d'épées et de mousquetons, qui se promenaient de long en large.

Louvois était épouvantable à voir. Ses habits en désordre, sa cravate lâche, son linge ouvert encadraient la plus menaçante physionomie qu'on lui eût encore vue. Une résolution farouche, insensée, allumait dans ses regards deux flammes vacillantes : on voyait la pensée sinistre s'exhaler en grondant du cratère.

Jaspin s'avança plus mort que vif. — Les portes se refermèrent de chaque côté sur lui.

— Que désirez-vous, monseigneur ? dit-il. — Vos gens m'ont amené un peu brusquement peut-être, eu égard à mon caractère

épiscopal.

— Il s'agit bien de votre caractère ! répliqua Louvois qui courut à la fenêtre pour voir passer quelque chose dans la cour.

On entendit bientôt un bruit de pas heurtés dans la pièce voisine, celle où Jaspin avait vu des hommes armés. — Une porte se referma, des verrous grincèrent, et le chef des espions, paraissant au seuil du cabinet, après avoir gratté à la porte, dit ces seuls mots à Louvois :

— Il y est aussi, monseigneur.

— Bien, répondit le ministre en congédiant son agent, maintenant, M. l'évêque, causons s'il vous plaît.

Jaspin se mit à trembler et à grelotter sans pouvoir se vaincre. Il lui sembla qu'il venait d'être pris dans un de ces pièges où meurt, sans secours possible, la créature qui s'y laisse tomber.

— Monsieur, dit Louvois en se promenant à grands pas autour de sa table comme une panthère, voilà très longtemps que nous jouons l'un et l'autre à un jeu qui serait bien ridicule s'il se prolongeait encore. Vous m'avez berné à Valenciennes, je m'en souviens ; vous m'avez fait étriller pendant tout le siège de Mons, je le voyais bien et n'ai pu l'empêcher faute de pouvoir prendre une détermination héroïque. Je ménageais encore quelque chose alors. Mais aujourd'hui, c'est différent, je n'ai plus rien à ménager.

Il prononça ces mots ou plutôt il les rugit de telle façon que les jambes de Jaspin commencèrent à se dérober sous lui.

— Aujourd'hui, reprit Louvois, le roi m'a insulté, chassé, menacé de la Bastille. Qu'en dites-vous, monsieur l'évêque ? La Bastille, à moi, Louvois !... C'est comme cela... Eh bien ! monsieur Jaspin, un homme tel que moi ne va pas à la Bastille. S'il tombe, il tombe mort ! Je veux bien finir de la sorte, mais avant, je me défendrai un peu, vous concevez cela facilement.

— Monseigneur...

— J'abrège !... mes moments sont précieux : rien ne peut m'empêcher d'être disgracié, mais quelque chose peut me sauver

de l'être avec opprobre. L'athlète qui s'écroule n'est pas déshonoré, s'il entraîne avec lui son ennemi. J'ai une ennemie, monsieur l'évêque, et je veux qu'elle tombe avec moi, j'ai compté sur vous pour m'y aider, je vous ai, — je vous tiens. — Nous ne sommes plus ici à Valenciennes, il ne viendra ni un roi ni une marquise avec dix mille hurleurs sur la place publique pour interrompre notre conversation. Dans ce cabinet, dont les murs sont fidèles, Louvois est en présence de M. Jaspin et lui dit : Vous savez le secret de madame de Maintenon, vous me l'allez dire !

Jaspin s'était attendu depuis quelques minutes à cette chute, il composa son visage et répondit :

— Monseigneur, de quel secret voulez-vous me parler ?

— Il y en a donc plusieurs ? dit Louvois avec un rire féroce. Tant mieux ! choisissez-en un bon pour commencer, celui que vous voudrez, peu m'importe ! car je vous jure bien, par le Dieu vivant, que vous me direz jusqu'au dernier tous les secrets que vous cachez là, sous cette robe d'innocence ! Seulement, M. Jaspin, hâtons-nous.

— Oh ! monseigneur, vous me menacez ! dit humblement le pauvre prêtre.

— Cordieu ! si je vous menace ! Et pourquoi donc croyez-vous que je vous aie fait enlever au grand jour en plein Versailles ?

— Si j'avais des secrets dont la révélation dût nuire à ma protectrice, vous ne pensez pas que je les révélerais, répliqua l'évêque d'une voix émue, mais pleine de noblesse.

— Bah ! s'écria Louvois.

— Jamais, monseigneur.

— Et Jaspin, le front mouillé de sueur, les genoux brisés, attendit.

Louvois fit un pas vers le pauvre Jaspin, qui crut sentir l'approche du martyre.

— Allons, maître, dit Louvois de sa rauque et insolente voix,

ne me faites pas répéter tout ce que je viens de vous dire, – ou sinon...

— Sinon, vous me tuerez ! n'est-ce pas, monseigneur... Remarquez bien que j'ai déjà fait ma prière, et que j'attends la mort...

— Brute ! s'écria Louvois, brute qui ne m'a pas compris quand je lui expliquais que je n'ai rien à ménager ; brute qui se figure que je lui ferai l'honneur de la torture ; brute qui croit que je le tuerai, comme s'il m'était avantageux de tuer le témoin au lieu de le faire parler. Allons, encore une fois, voulez-vous me dire quel est le secret de madame de Maintenon, ce secret dans lequel M. de Lavernie a le principal rôle ? Voulez-vous achever de dissiper mes doutes sur M. de Lavernie lui-même et sur le personnage qu'il joue auprès de la marquise ? Vous voyez que je vous aide... Pour la dernière fois, le voulez-vous ?

— Non, répliqua Jaspin.

Louvois étouffa un gémissement de rage, et haussant avec mépris les épaules, saisit Jaspin par le bras, et l'entraîna vers la porte de la chambre voisine.

Un mur épais, un mur de forteresse, comme ceux qu'on bâtit à cette époque, séparait les deux pièces. – Louvois ouvrit la porte, et dit à Jaspin, d'une voix brève :

— Regardez !

L'évêque reconnut Gérard, pâle et désarmé, au milieu des quatre hommes qui s'étaient assis chacun à un coin de la chambre, comme quatre statues funèbres.

Il frissonna, mais, reprenant courage :

— Il était bien inutile de le faire arrêter, monseigneur ; il parlera encore moins que moi.

Louvois, au lieu de lui répondre :

— Vous vous rappelez mon signal, dit-il à ces hommes.

— Un coup de sonnette, monseigneur, répliqua celui d'entre eux qui paraissait être le chef.

Louvois referma lentement la porte et ramena Jaspin dans son

cabinet.

Il était livide ; l'écume voltigeait sur ses lèvres ; une puissance surnaturelle, infernale le transfigurait et donnait à chacun de ses mouvements des proportions gigantesques.

— Maintenant, dit-il à Jaspin, je suppose que vous m'allez mieux comprendre. Vous avez vu M. de Lavernie, celui que vous cherchez, votre élève, le... le favori de votre protectrice. — Vous avez vu aussi les quatre hommes qui le gardent, et vous les avez entendus parler d'une sonnette qui doit donner un signal. — M. Jaspin, cette sonnette, la voici, j'en tiens le cordon, et le signal qu'elle donnera à ces quatre hommes, c'est de tirer l'épée et de tuer sur-le-champ M. de Lavernie. Si, dans cinq minutes, vous ne m'avez pas satisfait par votre réponse, je tire cette sonnette. Cinq minutes, c'est peu, je le sais bien, mais il faut m'excuser, je suis si pressé ! Regardez bien à ma pendule, vos cinq minutes commencent.

Louvois se posa devant sa cheminée, le cordon dans sa main gauche. — Jaspin, hors de lui, poussa un cri lamentable et joignit les mains — toute cette situation venait de lui apparaître dans son horreur. Louvois n'avait rien à ménager en effet, et Gérard entre ses mains était un homme mort.

— Monseigneur, s'écria-t-il, c'est un secret de confession !... Vous ne voudriez pas tuer mon âme !

— Ne perdez pas votre temps, dit Louvois avec un calme épouvantable ; la première minute s'avance.

Jaspin éleva les yeux, les mains, l'âme tout entière au ciel, puis il vint se rouler aux pieds du ministre, devant lequel, ainsi que sur un rocher, se brisèrent ses sanglots et ses vaines prières.

— Il hésite ! dit Louvois sourdement. Voilà un chrétien, un pasteur des hommes, qui croit en Dieu, qui s'appuie sur l'exemple de Dieu, et qui hésite entre l'orgueil d'une femme et la vie d'un homme. Ce vieillard idiot ne réfléchit pas que, pour la femme, il ne s'agit que d'être ou n'être pas reine. Voilà tout ce qu'elle risque. Tandis que pour l'homme, un jeune homme, beau,

innocent, adoré, il s'agit d'être dans quelques secondes un vivant libre ou un cadavre ! Regardez donc la pendule, malheureux, il ne vous reste plus que trois minutes !

— Oh ! mon Dieu !... oh ! mon Dieu !... hurla le pauvre Jaspin en mordant son mouchoir et en se frappant la poitrine, je ne puis pourtant pas parler !...

— Eh bien ! misérable ! s'écria Louvois dans un transport de rage, puisque tu tiens si peu à la vie de ce jeune homme, pourquoi y tiendrais-je, moi ! Tant pis pour toi, tant pis pour elle, tant pis pour lui ; je retire ma parole et je vais avancer l'heure !

Il leva le bras pour donner une secousse au cordon. Jaspin s'élança pour l'arrêter en criant :

— Grâce, monseigneur, je parle ! Vous avez bien raison : la reine me pardonnerait de lui enlever sa couronne, mais la mère ne me pardonnerait pas de laisser assassiner son fils !

— Il est son fils, n'est-ce pas ! s'écria Louvois en se précipitant vers Jaspin, dont il saisit les mains dans le délire de sa joie.

— Oui.

— Le fils de Villarceaux ou d'Albret ?

— Je ne sais.

— Peu importe ! Il est le fils de madame de Maintenon ? Et madame de Lavernie, par intérêt pour elle, n'est-ce pas, s'était dévouée à lui élever ce fils, à le reconnaître pour sien ?

— Oui, monseigneur.

— Je le tiens donc, ce secret tant soupçonné, ce secret indéchiffrable ! Vous avez bien fait de me dire la vérité, ajouta Louvois suffoqué par la transition brusque d'une douleur immédérée à une joie folle. — Maintenant vous n'êtes plus un ennemi et M. de Maintenon le fils m'est sacré. — Voilà qui serait une bonne nouveauté, d'appeler ce jeune homme M. de Maintenon ! — Peste ! le beau mariage que va faire mademoiselle Van Graaft ! En vérité, merci, monsieur Jaspin, merci ! Je vous ferais archevêque demain si je redevais ministre, ce dont je ne désespère point d'ailleurs.

Il prit une plume et du papier qu'il offrit à Jaspin en le conduisant à sa table.

— Maintenant, dit-il, écrivez ce que vous venez de me dire.

— Monseigneur !... s'écria Jaspin.

— Allons-nous recommencer ? oubliez-vous d'ailleurs que votre témoignage ne sera qu'un double de celui que le chirurgien de Lavernie m'a apporté hier ? Écrivez, je vous prie, votre déclaration et l'histoire de l'adoption de cet enfant par madame de Lavernie. Faites vite et clairement.

Il n'y avait pas à reculer. Louvois, plus semblable à un loup furieux qu'à un être raisonnable, effleurait du coude le cordon de la sonnette. D'ailleurs ne triomphait-il pas sur tous les points, n'avait-il pas déjà ce témoignage du vieux chirurgien, – ridicule épouvantail qui n'eût point fait capituler Jaspin s'il eût pu réfléchir ; – mais l'infortuné prélat n'avait pas une idée, il ne songeait qu'à fuir, à emmener Gérard, à respirer le grand air avec son élève bien-aimé, sauvé cette fois encore du plus épouvantable péril.

Il accepta la plume et se mit à écrire.

Louvois suivait chaque mot, chaque détail par-dessus son épaule, et souriait en voyant s'étendre sur le papier ces lignes naïves qui le créaient irrévocablement maître de son ennemie et maître du roi, par la crainte que Louis XIV aurait du ridicule et du scandale d'une semblable révélation.

— Fort bien, dit-il, continuez, vous rédigez réellement comme Bossuet.

Sur cette raillerie, il quitta le dossier de la chaise de Jaspin, et, s'approchant de la cheminée, but un grand verre de l'eau de Forges qui l'attendait depuis le matin.

Jaspin ayant achevé :

— Signez, je vous prie, ajouta Louvois.

L'évêque obéit. Louvois but un second verre et vida la bouteille avec l'ardeur d'une soif inextinguible.

Puis Jaspin, anéanti, lui tendit le papier fatal.

— Voilà donc, s'écria Louvois radieux, voilà ce que c'est que la volonté ! Écrasé il y a deux heures, je suis debout maintenant et invincible. Oh ! vouloir !... Oh ! pouvoir !... c'est tout un. Je savais bien que je finirais par une victoire. Allons, allons, j'ai encore quelques belles campagnes à faire, quelques beaux incendies à ordonner. Allons, madame de Maintenon, vous tomberez suppliante à mes pieds – mais j'ai trop souffert, je ne veux plus de cette femme entre le trône et moi – qu'elle disparaisse dans sa première obscurité !... Guerre, guerre sans pitié aux orgueilleux qui me bravent. Guerre à mes ennemis, guerre jusqu'à la mort !

Jaspin, aussi effrayé de cette exaltation du triomphateur qu'il l'avait été de la colère du vaincu, se tenait petit et palpitant dans un angle du cabinet. Il voyait déjà le ministre retournant à Versailles, cette déclaration à la main ; le roi indigné, exilant ou disgraciant la marquise ; il croyait déjà entendre l'écroulement de cette immense fortune, sous les débris de laquelle s'anéantissaient l'avenir, le bonheur, l'honneur même de Gérard, et le pauvre Jaspin n'avait plus seulement le courage de demander secours à Dieu. – Dieu venait de se prononcer trop manifestement dans cette lutte.

— À mon tour, s'écria Louvois, de chasser mes ennemis de Versailles !

Tout à coup il s'arrêta au milieu du pas qu'il commençait. Une sorte de stupeur remplaça sur son visage l'ivresse de la victoire. Il pâlit, ses yeux s'injectèrent de sang ; il chancela et porta vivement ses deux mains à sa poitrine et à sa gorge ; sa bouche s'ouvrait pour exhaler un cri : ce cri fut étouffé par un flot de sang noir. Le malheureux perdit l'équilibre et tomba foudroyé sur le parquet.

Jaspin courut à lui pour le soutenir ou le soulager : il était mort.

— Ô Providence ! murmura l'évêque anéanti, pardonne-moi d'avoir pensé que tu te reposais !

Jaspin ouvrit la main du cadavre, en retira la déclaration que Louvois l'avait forcé d'écrire ; ses ongles eurent bientôt effacé jusqu'aux moindres traces du secret terrible que Louvois semblait lui redemander avec un regard farouche et curieux jusqu'au sein de la mort.

Alors Jaspin se sentit saisi d'une horrible frayeur, et poussant de grands cris qui n'étaient point affectés, il appela au secours les hommes placés dans la chambre voisine et Gérard avec eux. En ce moment, le cabinet se remplit d'une foule épouvantée, muette, qui contemplait ce spectacle avec une sombre défiance.

Séron accourut comme les autres, entendit le récit de Jaspin, et en examinant le corps ne put retenir une exclamation de doute qui circula bientôt en grossissant au dehors.

Mais M. de Barbezieux, fils de Louvois, ayant paru au seuil du cabinet, chacun se retira sans oser prononcer une parole. Jaspin saisit par le bras Gérard, aussi stupéfait que tout le monde, et l'emmena loin de la surintendance.

Desbuttes, comme on le voit, n'avait trompé Van Graaft que de quelques heures.

XLIII

Hommage d'une reine au roi des rois

Tandis que ce drame se dénouait ainsi par la main de Dieu dans les bâtiments de la surintendance, le roi, de plus en plus inquiet et redoutant que Louvois en son désespoir ne se portât à quelque extrémité, avait fait appeler Rubantel.

— Monsieur, lui dit-il, la plupart des rois, mes prédécesseurs, ont eu recours pendant leur règne au courage et surtout à la loyauté de ceux qu'ils jugeaient être leurs meilleurs serviteurs ; mon père, Louis XIII, employa Vitry contre le maréchal d'Ancre ; mon aïeul, Henri IV, se servit de Praslin contre le comte d'Auvergne dans l'affaire de Biron. Vous m'allez aujourd'hui rendre un service signalé. Il s'agit d'aller arrêter chez lui M. de Louvois, pour le mener à la Bastille.

Rubantel commença par faire un bond en arrière ; mais en voyant l'attitude résolue du roi, le vieux soldat n'hésita plus.

— J'y vais, sire, répliqua-t-il.

Et il partit.

Cependant le roi, plein de trouble et d'agitation, passa aussitôt chez la marquise ; il en voulait finir avec les deux tourments qui ravageaient son esprit et son cœur.

Madame de Maintenon n'avait pas changé de contenance depuis le départ de Van Graaft et la lecture de cette lettre qu'elle avait brûlée ; elle comprenait le danger. Elle devinait ce qu'avait voulu faire Louvois en arrêtant à la fois Jaspin et Gérard, elle pressentait le résultat de leur arrestation, se voyait irrévocablement perdue – le dernier effort de Louvois l'entraînait avec lui dans sa chute, – et, dans l'impuissance où elle se trouvait de parer ce coup fatal, elle, le grand, l'inépuisable esprit, elle, l'indomptable courage, trouvait à peine la force de se recommander à Dieu. Elle n'avait plus d'espoir qu'en cette bizarre et invrai-

semblable nouvelle annoncée à Van Graaft par son correspondant mystérieux. Ainsi, dans tout ce qui est sérieux et imposant, ici bas, dans tout ce qui est positif et calculé, se glisse toujours par quelque soin le burlesque, l'étrange ou l'imprévu.

La marquise attendait, souffrait et se taisait lorsque le roi entra chez elle. À partir de ce moment, elle recommença de sentir les battements de son cœur.

Louis n'avait sur le visage ni colère, ni faiblesse, il jouait en roi cette partie suprême. Il se préparait à la perdre.

— Madame, dit-il, après avoir éloigné de l'appartement tous ceux qui pouvaient gêner son entretien avec la marquise, nous voici arrivés au moment d'une explication décisive. Vous avez vu avec quelle insolente menace le marquis de Louvois est sorti de chez moi. Avant-hier il demandait deux jours pour vous convaincre d'indignité. Aujourd'hui ce n'était plus que deux heures qu'il réclamait. Ni l'autre jour, ni aujourd'hui, bien qu'il n'ait encore rien prouvé, cet homme n'a varié dans ses assertions. Aurait-il, en effet, quelque chose à prouver ? vous ne l'avez pas nié vous-même. Vos yeux, votre maintien, votre pâleur, l'enhardissent et me surprennent, moi qui crois pourtant connaître tout votre passé. Or, vous savez que vous êtes ma femme. Il le sait aussi, et beaucoup de gens ne l'ignorent pas. Vous deviez être déclarée hier, vous ne l'avez pas été, quand le serez-vous ? M. de Louvois va-t-il revenir, apportant la preuve que je l'ai sommé de fournir : que deviendrai-je alors ? que devient l'honneur de notre union ? Vous voyez, vous gardez encore le silence, vous eussiez dû déjà m'interrompre. Je vois que j'ai bien fait, hélas ! d'agir comme je viens de le faire.

Elle, plus tremblante encore que le matin, balbutia et réussit à peine à dire :

— Que venez-vous donc de faire, sire ?

— Je viens d'envoyer arrêter M. de Louvois, chez lui, repartit le roi – car, s'il sait des choses telles que votre réputation en doive souffrir – une bonne prison l'empêchera de les divulguer

— à moins que déjà le misérable n'ait pris ses mesures pour que les secrets dont il s'agit, survivant à sa disparition, surnagent sur le gouffre où je veux qu'il s'engloutisse.

La marquise, debout, fiévreuse, éperdue, commençait à ne plus pouvoir soutenir le regard du roi, et Louis, à qui rien n'échappait, commençait à frissonner et à ne plus oser regarder la marquise en face ; car, en pareille circonstance, l'homme qui sollicite avec le plus d'ardeur un aveu de culpabilité tremble toujours de l'obtenir.

Mais alors certain démon jaloux souffle aux questions une adresse, aux instances une énergie qui finissent tôt ou tard par extorquer le fatal aveu.

— Voyons, madame, poursuit le roi, inspiré par ce démon pernicieux, ne trouvez-vous pas qu'il serait indigne de vous et de moi que vos secrets, si vous en aviez, appartenissent à M. de Louvois, et fussent par lui transmis à quelque pamphlétaire, au lieu de tomber dans le cœur de votre ami, de votre époux, de celui seul qui peut vous défendre ou vous venger ? Ne songez-vous pas que votre silence coupable exposerait le roi à la risée de ses ennemis ? Le roi peut vous aider, vous sauver, si vous avez été loyale et sincère avec lui, mais peut-être ne pardonnerait-il pas qu'on l'eût blessé dans sa confiance et dans son légitime orgueil. J'ai pris mes mesures pour vous conserver, en tout cas, les apparences ; ne me rendrez-vous point la pareille, en ce moment de crise où nous sommes arrivés ?

La marquise s'agitait comme une lionne dont toute la force s'est épuisée par mille blessures, sa grande âme luttait contre tant de périls et contre tant de dissimulation. Parfois, elle se disait qu'il faut lever le front jusqu'au moment où la tête tombe ; tantôt elle se trouvait lâche et misérable de ne point se jeter à deux genoux devant le roi, de ne pas tout sauver par un généreux aveu qui ne perdrait qu'elle-même.

L'état de son âme se trahissait dans son attitude : c'étaient des yeux égarés, une rougeur remplacée par des pâleurs subites, une

raideur de maintien qui s'écroulait tout à coup, comme si le corps allait se prosterner.

Ces combats incompréhensibles entretenaient la défiance du roi, et l'on voyait son front se rembrunir peu à peu. L'orgueil qui l'avait empêché de supplier se fondait pour faire place à la tendresse inquiète. — La marquise n'eût pas résisté à de douces paroles : encore un assaut, elle allait parler, elle était perdue.

Soudain un grand bruit de voix retentit dans le vestibule. — Nanon, Manseau, des officiers couraient et criaient pêle-mêle. — Le roi se leva pour aller vers la porte qui s'ouvrit, et M. de Rubantel parut, tremblant et défait.

— Qu'y a-t-il, monsieur ? demanda le roi, et pourquoi revenez-vous si vite ?

— Sire, c'est que M. de Louvois est mort, répliqua le général.

La marquise jeta un cri et releva la tête en se rappelant la nouvelle apportée deux heures avant à Van Graaft ; le roi sentit un frisson courir dans tout son corps.

— Mort ! répéta-t-il, c'est impossible !

— Je l'ai vu sur le parquet de son cabinet, entouré de ses serviteurs ; son médecin l'a voulu saigner, il n'est pas venu de sang. La mort a été instantanée.

— Vous êtes sûr de ce que vous dites ? ajouta le roi, avec une vive émotion dans la voix.

— Si je n'en eusse été sûr, les ordres de Votre Majesté seraient déjà exécutés.

— En vérité, murmura Louis XIV, c'est mourir bien à propos ; — mais est-il mort ainsi, tout seul ?

— Sire, il causait avec M. l'évêque de Troie dans les bras duquel il est tombé.

La marquise tressaillit.

— Sait-on déjà cela ? dit le roi.

— Partout, sire, la nouvelle en court comme la traînée de poudre en une mine.

— Quelle cause assigne-t-on à cette mort ?

— Il serait imprudent, sire, de rapporter tous les bruits qui circulent.

— Je rentre chez moi, dit vivement Louis XIV. – À tantôt, madame, en revenant de ma promenade. – Songez que vous ne m’avez pas répondu.

— Et que voulez-vous donc que je réponde, sire ? balbutia la marquise. J’aurais cru du moins que l’offense s’arrêterait à la mort de l’offenseur.

— Vous avez raison – je demandais une réponse que Dieu vient de faire pour vous. – À tantôt ! Suivez-moi, M. de Rubantel.

Quand la marquise, se croyant seule, se retourna pour appuyer sur le marbre de la cheminée son front brûlant, elle vit Jaspin debout à l’entrée du cabinet par lequel Nanon l’avait introduit.

Elle s’élança vers lui.

— Où est Gérard ? dit-elle.

— Il vit, madame.

— Vous me l’avez sauvé.

— C’est Dieu et non moi.

— Quand on vous a arrêté, c’était pour vous faire parler, n’est-ce pas, mon généreux ami ?

— Et j’ai parlé, dit Jaspin, sans quoi l’on eût tué Gérard.

— Quoi ! Louvois a su...

— Tout ; mais à quoi lui servira ce secret dans la tombe ?

— Est-ce bien un secret ? demanda sourdement la marquise. Gérard n’a-t-il rien appris ?

— Rien !

— Cette voiture fermée qui est arrivée hier ; ce vieux chirurgien de Lavernie...

— Était mort en arrivant. J’ai voulu en avoir la preuve, et Séron vient de me montrer le cadavre dans son cabinet d’anatomie.

— Mort aussi !... Deux morts pour me sauver !

— Dieu a fait là deux terribles miracles, madame, et vous

êtes visiblement protégée par la Providence ! – Rien désormais ne fera plus obstacle à vos destinées. Moi seul je porte à présent l'énorme fardeau du passé ; mais tant de malheurs m'ont vieilli au point que j'ai perdu la mémoire, en attendant de perdre la vie !

La marquise serra dans les siennes la main encore glacée qui avait essuyé le dernier souffle de Louvois.

.

Le soir était venu ; – juillet, tout parfumé, secouait sur Versailles ses chaudes haleines. Le roi se promenait le long de la terrasse, l'esprit libre, l'air dégagé, l'œil attaché presque invariablement, à chaque tour qu'il faisait, sur le bâtiment de la surintendance où reposait le corps à peine refroidi de Louvois.

Une foule de courtisans groupés le long de cette terrasse s'entretenaient à voix basse de tous les détails d'une mort qui changeait la politique de la cour et de l'Europe entières.

On cherchait déjà parmi ses ennemis le nom de l'homme d'État auquel Louis XIV accorderait son héritage.

Depuis que la nouvelle avait circulé, tous les respects, toutes les protestations étaient pour madame de Maintenon. Elle triomphait ; son ennemi le plus cruel avait disparu. Partout, on ne parlait plus que de la déclaration imminente de son mariage ; on en fixait le jour, on en commentait les termes. Nul ne songeait à y faire opposition. Sa victoire sur Louvois légitimait tout abus qu'elle eût voulu en faire.

Tandis que, de sa fenêtre, elle regardait le roi aller et venir au milieu d'une cour empressée, deux hommes se présentaient chez elle et se disputaient cérémonieusement dans l'antichambre à qui passerait le premier : c'étaient l'archevêque de Paris et le père Lachaise.

M. de Harlay obtint la préférence. Il était arrivé une minute plus tôt que le jésuite.

Le prélat aux archives s'approcha de la marquise, et après avoir fléchi le genou devant elle :

— Permettez, dit-il, madame, que je sois le premier, de cœur

et de bouche, à saluer Votre Majesté, reine de France. Et j'espère avoir l'honneur de chanter bientôt devant l'autel de Notre-Dame le *Hosanna in excelsis*, que l'Église doit aux nouvelles reines.

Il se retira discrètement après avoir prononcé ces paroles. Toutefois, comme la marquise ne lui avait rien répondu, il s'arrêta pour ajouter :

— Votre Majesté daignera-t-elle se souvenir du plus dévoué de ses serviteurs ?

Madame de Maintenon se leva et laissa partir le prélat, croyant l'avoir assez payé par un gracieux sourire.

M. de Harlay se retira sans bruit, bien convaincu qu'il venait de faire ce que nul des courtisans n'avait osé encore imaginer, et que son compliment valait bien un chapeau de cardinal.

Mais à peine était-il dehors que le père Lachaise entra. Il apportait une boîte assez volumineuse que la marquise ne distingua pas d'abord, habituée qu'elle était à la voir, muni d'un Missel in-4° des plus consciencieux.

— Madame, dit le jésuite, vous voilà enfin parvenue, par la puissance de votre mérite et la grâce de Dieu, au trône de France. Les prières ferventes et les vœux de notre société ne vous ont point fait défaut. Vous êtes la colonne de la religion, vous êtes l'étoile qui dirige toute la France dans les voies du salut. Le roi n'a pu demeurer insensible à nos observations, et tantôt, lorsque la nouvelle de cette mort si subite a frappé toute la cour, Sa Majesté m'a fait la grâce de me dire qu'elle regardait cet événement comme un avis du ciel ; et j'ai répondu qu'en effet, Dieu semblait ainsi punir les calomnies dont vos ennemis vous avaient poursuivie jusqu'au dernier moment. Avec le défunt ministre ont cessé, comme par enchantement, les pernicieuses influences qui troublaient les intentions du roi à votre égard. Plus d'empêchements désormais : vous régnerez !

— C'est le roi, dit la marquise, qui vous a tenu ce langage ?

— Et autorisé à vous le faire entendre, répondit le père Lachaise.

— Ainsi, le roi élève à lui sa servante ?

— À la face du monde, oui, Votre Majesté.

Le jésuite, en prononçant ces paroles, tira d'un riche écrin une merveilleuse couronne d'or et de perles surmontée d'un diamant magnifique. — Il la posa sur la table de la marquise, et lui dit :

— La Société de Jésus supplie Votre Majesté de vouloir bien agréer cet hommage de ses plus dévoués sujets.

Puis, saluant profondément, il se retira.

La marquise demeura seule en face du précieux joyau.

Une flamme pénétrante, jaillissant de toutes les parties de cette couronne, monta insensiblement comme un parfum au cerveau de la nouvelle reine.

— Voilà, se dit-elle, l'apogée des rêves de tout orgueil mortel. Une couronne ! Françoise d'Aubigné, femme de Scarron, toi à qui un maçon prédit que tu deviendrais reine, te voilà couronnée, et c'est encore Dieu qui a voulu cela.

— Oh ! reprit-elle plus bas, Dieu a fait pour moi plus que pour aucune créature terrestre. Dieu s'est fait mon complice, il a daigné s'occuper de sauver ma misérable vanité ; Dieu m'a conduite par la main au milieu des embûches ; il a frappé de sa foudre le plus acharné de mes ennemis ; Dieu m'a comblée ! Grâce à lui, je lève aujourd'hui les yeux sans rougir, et je vois vivant, dans tout l'éclat de la jeunesse, de la faveur, de la beauté, un fils que peut-être hier j'eusse été assez lâche pour renier, assez vile pour laisser périr, de crainte d'être compromise par sa vie ! Grâce à votre bonté, mon Dieu, je retournerai vers vous sans crime... et j'aurai passé sur la terre sans tache ; j'aurai été toute puissante, j'aurai pu dire : C'est trop de félicité !

Voilà ce que vous avez fait pour moi ; maintenant, que vais-je faire pour vous ?

Épouse d'un roi qui n'a jamais pu lire au fond de mon âme, j'oserais m'asseoir sur le trône où s'est assise l'immaculée, la sainte Marie-Thérèse !... Fière de l'impunité, triomphante hypocrite, j'apporterais impudemment en dot à cette famille de rois

mon déshonneur que Dieu n'a pas voulu révéler ici-bas, parce qu'il se réserve peut-être de le punir plus tard ! – Libre et tranquille par sa clémence, je recommencerais une vie de mensonge et de remords ! – Non ! Faisons à mon tour quelque chose pour Dieu... Il n'est point permis à la créature de tout posséder sur la terre.

Voyons ce que je veux garder, voyons ce que je veux céder, car, en vérité, le souverain Seigneur me laisse faire ma part.

Eh bien, je veux avoir le droit d'embrasser mon fils – d'avoir un secret à moi – je veux m'attendrir en regardant ce jeune homme, l'aider, le protéger, l'enrichir, le faire monter au dernier degré de la puissance et du bonheur !... Je veux qu'il m'aime comme il aimait sa mère. Je veux m'estimer et m'admirer moi-même à chaque heure, à chaque seconde, en toute chose, et me complaire à regarder mon image au miroir, à analyser chaque détail de mon âme. Voilà des souhaits dignes de la femme que Dieu a bénie – c'est une belle part – elle me suffit : maintenant faisons celle de Dieu.

La marquise, l'œil étincelant du feu de son inspiration sublime, fit trois pas vers la couronne qui dormait radieuse sur le velours de la table.

Elle l'éleva lentement dans ses deux mains tremblantes, et s'agenouillant devant son crucifix d'ivoire :

— Dieu éternel, Dieu bon, Dieu des rois, dit-elle, recevez l'hommage du présent le plus noble, le plus éclatant qu'une créature humaine vous puisse offrir. Je vous consacre cette couronne, et vous supplie de l'accepter, trouvant que vous avez été pour moi trop magnifique sur la terre, et vous conjurant d'échanger ce trop de gloire contre un peu de votre miséricorde au ciel.

Elle déposa la couronne sur la tête de mort sculptée au bas de la croix du Sauveur, et s'abîma en pleurant dans les joies profondes de la prière.

Le roi était venu avec quelques courtisans ; il entra dans la chambre et attendit respectueusement que la marquise se fût

interrompue.

Cependant ses yeux s'étaient portés sur cette couronne splendide. Il crut que la nouvelle reine remerciait Dieu de l'avoir ainsi élevée, et ses actions de grâces lui parurent sans doute un peu prématurées.

— Madame, dit-il d'une voix incertaine, les couronnes ne sont-elles point assez périssables sans qu'on les place sur une tête de mort ! Vous vous faites à vous-même un bien triste présage.

— Sire, répondit-elle, c'est ce que l'on pourrait dire si j'étais reine.

— Ne l'êtes-vous point, et ne méritez-vous pas de l'être ?...

— Non, sire ! – Je suis votre femme, – c'est un honneur déjà trop grand pour moi. – Je n'en ai jamais ambitionné, je n'en accepterai jamais d'autre. Cette couronne ainsi placée, sire, c'est l'emblème de ma royauté, morte à jamais. – Accordez-moi la grâce de n'y plus faire allusion. – Je viens de jurer à Dieu que je mourrai marquise de Maintenon, femme inconnue, humble sujette de Votre Majesté. N'avons-nous pas été heureux ainsi ? – Dieu n'a-t-il pas béni cette union ? – Je me répète mon serment, sire, dit-elle en étendant sa main vers l'image du Christ, – c'est mon époux, ce n'est pas un roi que j'aime.

— Oh ! oui, marquise ! s'écria le roi avec une joie égoïste qu'il ne put maîtriser, vous m'aimez sincèrement, je le vois bien, et je vous remercie.

Elle s'inclina, tandis qu'il lui baisait la main, et Dieu seul entendit le soupir qu'elle étouffa entre ses lèvres.

Puis, tout à coup :

— J'ai seulement, non pas une compensation, mais une grâce à vous demander, sire.

— Parlez ! madame.

— M. de Louvois était mon ennemi ; mais il est mort à votre service ; et, sans doute, le désespoir qu'il a ressenti de la violente scène de ce matin n'aura pas peu contribué à sa fin terrible.

— Eh bien ! madame.

— Sire, il sera grand, il sera juste de ne pas étendre votre colère au-delà d'un tombeau. Vous avez puni un coupable, mais il vous reste à récompenser de grands services. Récompensez donc le père dans la personne d'un fils innocent. Donnez à M. de Barbezieux l'héritage de M. de Louvois ; nommez-le votre ministre !

— Un si jeune homme !

— J'ai droit de joyeux avènement, sire !... et ma conscience parle !...

— Au fait, répliqua le roi, j'avais formé le père... je formerai le fils. Votre demande est accordée. Madame, vous êtes une généreuse ennemie, on l'avouera.

— C'est encore se venger, murmura la marquise, en regardant à la dérobée sa couronne perdue !

LXIV

Conclusion

Depuis sa chute et son évanouissement, Belair, ramené chez Lavernie, n'avait pas recouvré l'intelligence.

Toutes ces arrestations de ses amis lui avaient paru la suite de l'enlèvement de Violette, et il s'attendait lui-même à tomber au pouvoir de cet ennemi redoutable dont le fantôme avait tant de fois troublé ses rêves d'amour et de poésie.

Le corps brisé, l'âme absente, il était couché sur un vaste fauteuil près de la fenêtre. Auprès de lui, Gérard s'empressait en vain ; ni caresses, ni soins n'éveillaient en lui le souvenir de cette amitié si ardente pour laquelle il eût hier donné sa vie.

Un seul refrain, monotone et incolore reflet du bonheur passé, frémissait sur les lèvres du pâle jeune homme :

Ombre qui naviguez vers la rive infernale,
Dites-moi vos ennuis.
Ou laissez-moi, sur la barque fatale,
Vous suivre dans l'horreur des infernales nuits.

C'était ce chant de Lulli que le pauvre Belair avait joué sur la guitare devant le balcon de la maîtresse à Houdarde, et qui avait ouvert le cœur et la fenêtre de Violette ; Amour, couché aux pieds du musicien, accompagnait cette mélodie lugubre d'un douloureux gémissement.

Jaspin entra sur la pointe du pied dans la chambre ; Belair, toujours murmurant, ne le regarda seulement point.

— Eh bien ! dit Gérard, qui emmena l'évêque dans l'embrasure de la porte, a-t-on des nouvelles ?

— Oh ! mon ami !... dit tristement Jaspin. Mais d'abord, comment va le malade ? qu'en pense M. Fagon ?

— M. Fabon l'a examiné : c'en est fait, a-t-il dit, de l'esprit, à la moindre secousse. — Peut-être même le malheur est-il con-

sommé déjà. Quant au corps, il pourrait suivre. Mais Violette ?

— La pauvre Violette, répondit Jaspin à voix basse, n'est ni dans les prisons, ni dans les couvents, ni sur les routes ; ce scélérat de Desbutes l'aura enlevée et cachée... tuée peut-être. Le lieutenant de police a fait chercher partout, excepté...

— Prenez garde, on dirait que Belair écoute.

— Non. Continuez.

— Excepté quelque part où ni l'un ni l'autre nous n'avions osé penser qu'elle pût être.

Gérard avec un signe d'intelligence :

— Oh ! je comprends, dit-il.

— Eh bien, c'est là que le lieutenant de police fera chercher... et il doit m'envoyer prévenir aussitôt qu'il aura découvert quelque chose.

Gérard et Jaspin se serrèrent la main et se turent. Manseau arrivait avec une lettre de la marquise. Elle mandait les deux amis près d'elle, à six heures le lendemain matin, dans les jardins de Saint-Cyr.

Le lendemain, Van Graaft attendait la marquise dans ces mêmes jardins de Saint-Cyr où elle lui avait assigné une audience après la messe.

À la place de madame de Maintenon il vit s'avancer par les allées fleuries une noble et belle figure de jeune fille, vêtue de blanc et souriante sous les épais bandeaux de sa noire chevelure.

Antoinette vint prendre la main de Van Graaft et la baisa respectueusement. Le Hollandais se laissa faire avec son flegme accoutumé.

— Vous n'avez donc plus le costume des demoiselles de Saint-Cyr ? demanda-t-il.

— Non, monsieur. Madame a voulu que ce matin je prisse les habits que vous me voyez. Madame est venue, m'a fait habiller dans sa chambre, et m'a donné ces belles dentelles que voici, en disant qu'elles vous plairaient, puisqu'elles sont de votre pays.

Antoinette n'avait pas quitté la main de Van Graaft. Une émo-

tion profonde monta peu à peu de la main jusqu'au cœur.

— Avez-vous un peu pensé à ce nouvel habit si blanc et si frais, dit Van Graaft, et vous êtes-vous demandé pourquoi il remplaçait l'autre ?

— Non, monsieur.

— Quoi qu'il en soit, interrompit-il brusquement, vous êtes belle de la sorte.

— Et... vous m'aimez ? demanda Antoinette d'un ton plein de caresse.

— Assurément !...

Il se détourna.

— Non !... s'écria-t-elle, vous ne m'aimez pas ! Oh ! pourquoi monsieur ? dit la jeune fille en joignant les mains. Sans doute, vous m'avez trop peu connue. Mais si vous saviez tout ce qu'il y a dans mon cœur de respect et de dévouement pour vous ! Si vous saviez combien je sens que je pourrais vous rendre heureux ! Oh ! je fondrai cette glace sous laquelle je suis sûre de trouver un cœur digne du mien !

Et en disant ces mots elle passa un de ses bras si beaux, si frais autour du cou de Van Graaft, qui s'inclina malgré lui sous cette douce pression.

— Mademoiselle, répondit-il avec une voix tremblante.

— Que vous ai-je fait ? poursuivit Antoinette. Si vous voulez ne pas me traiter comme une enfant aimée, pourquoi m'avez-vous appelée votre enfant ?

Il tressaillit.

— Ne valait-il pas mieux me laisser ce que j'étais, une orpheline abandonnée, confiée aux soins de Dieu seul ? Vous paraissez, vous faites entendre à mon oreille ce mot divin : un père !... et vous vous détournez après. Ah ! monsieur, puisque j'ai perdu ma mère, remplacez-la du moins auprès de moi ! Vous auriez le droit d'exiger que je n'aimasse rien au monde autant que vous !

Il la regarda en souriant avec mélancolie.

— Jamais vous ne m'aviez parlé de votre mère, murmura-t-il... de votre mère qui ne peut plus vous voir... belle comme vous êtes !

— Oh ! monsieur, vous vous trompez, répliqua la jeune fille, ma mère me voit. De là haut, ajouta-t-elle en montrant le ciel d'azur, une mère regarde encore son enfant, et je vous assure qu'elle m'envoie des caresses que je sens, et qui me pénètrent le cœur.

— Eh bien donc, répondit Van Graaft remué par cette voix persuasive, votre mère vous verra bien heureuse aujourd'hui, car vous allez vous marier dans une heure, et voici M. de Lavernie qui vient vous chercher.

Antoinette poussa un cri de joie et se jeta dans les bras de Van Graaft.

Une heure après, dans la chapelle de Saint-Cyr, Gérard et Antoinette, dont le contrat de mariage avait été signé le matin par le roi, s'engageaient devant Dieu pour la vie.

Jaspin, agenouillé près de la marquise, à trois pas de mademoiselle Balbien, priait de toute son âme. On lui avait offert de bénir lui-même ce mariage. Nanon lui avait fait présent d'un rochet magnifiquement brodé pour cette cérémonie, mais il avait répondu qu'un évêque de Troie n'est presque pas un évêque, et que d'ailleurs il ne savait dire la messe que dans la petite chapelle de Lavernie.

L'aumônier de Saint-Cyr officiait donc, et toute la maison de la marquise assistait à la cérémonie.

Le pauvre Belair, toujours délirant, n'avait pu quitter la chambre.

Rubantel, choisi par Gérard, représentait pour lui un père, et le digne vétérán songeait, en regardant cette touchante solennité, que lui aussi marierait bientôt une fille, et qu'il eût bien désiré pour elle un mari comme le comte Gérard.

Pendant l'exhortation que l'officiant adressait aux deux époux, Van Graaft et la marquise, placés parallèlement derrière

Gérard et Antoinette, échangèrent un regard qui résumait tout ce passé mystérieux et sombre.

Lorsque tout fut terminé, le Hollandais, s'approchant de la jeune comtesse, lui prit la main, et lui dit de sa voix austère :

— Je vous bénis ! je fais des vœux pour que vous viviez heureuse. — Croyez que je vous aime autant que je puis aimer. — Pendant la cérémonie de votre mariage, j'ai constamment pensé à votre mère et, en effet, je crois qu'elle vous regardait du haut des cieux. Il m'a semblé qu'elle me souriait à moi-même en m'ordonnant de vous embrasser. Je vous embrasse.

Il prit Antoinette dans ses bras et l'y retint longuement avec un serrement de cœur qui se trahissait sur son visage pâle.

— Maintenant, ajouta-t-il, je pars. J'ai là-bas un ami auquel je me dois. Lorsque la guerre sera terminée, j'espère que M. de Lavernie m'amènera ma fille.

Gérard s'inclina sans répondre.

— Embrassez votre femme, dit Van Graaft, que j'aie ce spectacle toujours présent à la pensée.

La marquise serra convulsivement la main de Jaspin et s'approcha du Hollandais pour recevoir ses adieux.

— Voici, lui dit-elle, pour le roi Guillaume, une réponse que je vous prie de lui remettre à votre arrivée. Je l'eusse fait porter par M. de Lavernie sans la guerre qui divise encore les deux nations. Veuillez vous en charger, comme aussi de tous mes respects et de ma reconnaissance éternelle pour Sa Majesté.

Van Graaft s'achemina vers son carrosse qui attendait dans la cour de Saint-Cyr.

— Adieu, dit-il d'une voix émue. Où logera ma fille, car j'ai à lui envoyer aussi son présent de noces ?

Ces mots firent pâlir la marquise, ils lui rappelaient ce terrible présent de Guillaume, avec lequel on avait peut-être tué Louvois.

— Ce second carrosse que vous voyez, dit Gérard, attend votre fille et son époux. Antoinette et moi nous passerons le reste de la saison au château de Lavernie. Là aussi, tous deux, nous

avons une mère, la plus tendre, la meilleure des mères, car elle a donné sa vie pour défendre notre bonheur !

— C'est vrai !... répondit la marquise troublée, il ne faut ni accuser ni oublier les morts !

Gérard s'agenouilla devant elle en lui disant :

— Oh ! madame, vous à qui je dois plus que la vie, vous qui avez été pour moi une providence, permettez-moi de vous remercier au nom de ma mère...

— Oui, mon fils, répliqua la marquise en le relevant.

Ces mots firent frissonner Jaspin. La marquise les prononça d'une voix vibrante, en remerciant Dieu par un regard plein d'une joie ineffable.

— Oh !... murmura l'évêque, au bras duquel s'appuyait madame de Maintenon, qui nous eût dit jamais que ces deux syllabes sortiraient de votre bouche sans soulever ici une tempête ?

— J'ai acheté le droit de les prononcer, répliqua-t-elle avec un noble orgueil.

Puis s'interrompant :

— Et monseigneur l'évêque, ne va-t-il point aussi à Lavernie ?

— Pas encore, madame, dit Gérard. Il faut qu'il tarde de quelques jours pour emmener avec lui notre pauvre Belair, souffrant et désolé. Là-bas nous le guérirons en l'aimant !

— Je gagnerai Lavernie à petites journées avec notre malade, ajouta Jaspin. Laissons partir devant les gens heureux.

Les deux carrosses s'éloignèrent. Au premier relais Van Graaft et Gérard prirent, l'un la route de Flandres, l'autre celle de Champagne. Van Graaft, en quittant sa fille, lui dit naïvement :

— Je suis sûr maintenant que je vous aimerai. Au revoir !

Il arriva bientôt à sa maison du Boompjes, où tout l'attendait dans l'ordre le plus parfait. Son premier mot fut pour demander s'il n'était pas venu un homme réclamer le paiement d'une dette de cinq cent mille livres.

Le caissier répliqua qu'il n'avait rien vu ni entendu de pareil ;

et Van Graaft commençait à s'étonner quand on lui annonça que quelqu'un l'attendait dans sa chambre. Il monta. Les cinq cent mille livres en or étaient toujours alignées sur la table.

Un homme se chauffait, en plein mois de juillet, toussant et courbé, lisant des dépêches en chiffres. Cet homme se retourna à l'arrivée de Van Graaft et lui tendit la main.

— Bonjour, Guillaume, dit le Hollandais. Ce n'est pas vous que je m'attendais à trouver ici.

— Qui donc ?

— Un créancier... Mais laissons cela. Vous toussiez bien fort.

— Oui. Et vous, au contraire, vous semblez rajeuni ; vous êtes heureux, n'est-ce pas ?

— Je crois que oui.

— Asseyez-vous un peu. J'ai su votre arrivée prochaine et j'ai voulu causer avec vous tout d'abord. Comment vont les gens de Versailles ? Ce pauvre Louvois est donc mort ?

— Oui, dit lugubrement Van Graaft, en lui remettant la lettre de la marquise.

Le roi la lut et murmura :

— Cette femme méritait pourtant d'être reine. Puis il ajouta : Louvois aussi était un homme de grand génie. Le roi a fait là une grosse perte. Nous mènerons plus commodément la guerre, désormais. De quoi donc est-il mort si vite ? D'une apoplexie, dit-on ?

— Oui.

— À propos, ajouta Guillaume, vous êtes un homme bien négligent, Van Graaft !

— Moi ? pourquoi ?

— Oui, vous laissez traîner vos billets de caisse çà et là. Comment ! ma police arrête l'autre jour un espion français qui se cachait à Rotterdam, et l'on trouve sur lui ceci, une fausse signature, assurément... Regardez !

Van Graaft reconnut le bon de cinq cent mille livres qu'avait emporté si malheureusement La Goberge.

— Ce bon ! dit-il, eh bien, mais il est dû.

— Non, répliqua froidement Guillaume, il est acquitté... — C'était fort imprudent, poursuivit le roi, de laisser un pareil papier dans les mains du premier venu. Savez-vous bien que l'on eût pu dire que vous aviez fait assassiner Louvois ? Le monde est si méchant, Van Graaft ; moi, j'ai toujours pris le papier.

En disant ces mots, Guillaume brûlait, par petites bandes déchirées, le fameux billet qui avait porté malheur à tant de monde.

— Mais le porteur, dit Van Graaft, il réclamera ?

— Non, dit Guillaume, il ne réclamera pas. C'est un espion, — peut-être pis, — je l'ai fait pendre. Si vous avez quelques remords de conscience, eh bien, employez vos florins à soulager d'honnêtes gens.

— Vous pourriez bien avoir raison, dit Van Graaft ; d'ailleurs j'ai une fille à doter.

Et tandis que le roi continuait à se chauffer, il s'approcha du portrait d'Éléonore, jeta par une fenêtre dans la Meuse le pistolet si longtemps accroché au-dessous de ce portrait, et ayant détaché le cadre, l'enveloppa, le cloua lui-même dans une caisse, et écrivit cette adresse :

À ma fille Antoinette, comtesse de Lavernie, ma seule et unique héritière.

Le pauvre Belair ne revit jamais Lavernie. — Pendant le mariage de Gérard, une lettre du lieutenant de police était arrivée chez Jaspin, à qui elle apprenait ce que les agents avaient découvert dans la Seine. Lorsque l'évêque revint de Saint-Cyr, il trouva Belair étendu sur le parquet, cette lettre ouverte à la main. L'affreuse révélation avait tué l'amant de Violette. Jaspin réunit dans la tombe les deux pauvres victimes, retourna seul avec son compagnon Amour près de ses enfants à Lavernie, et, s'agenouillant devant le tombeau de la noble comtesse :

— J'ai tenu, dit-il, madame, ce que je vous avais promis. Dormez en paix ! Il est heureux, et vous êtes toujours sa mère !

TABLE DES MATIÈRES

I. Un soleil et deux lions	6
II. La maison du Boompjes	16
III. L'abbaye de Saint-Ghislain	29
IV. Qui rapproche les distances	50
V. Le réfectoire des Clarisses	60
VI. Les partisans	70
VII. Le piège	81
VIII. Comment Jaspin prit une brème	100
IX. Comment M. de Louvois prit Jaspin	111
X. Le conseil du roi d'Angleterre	121
XI. Une mauvaise commission	132
XII. L'assaut	143
XIII. Querelles d'Allemands	162
XIV. Nuages noirs	172
XV. La cage et les rossignols	182
XVI. Dernière ressource	195
XVII. Armistice	205
XVIII. Plan de campagne	215
XIX. L'aqueduc	225
XX. L'enlèvement	236
XXI. Suites de la tempête	246
XXII. De Charybde en Scylla	258
XXIII. Le cocher du roi Guillaume	267
XXIV. Tel qui rit vendredi... ..	278
XXV. Comment Louvois se repentit d'avoir ri trop vite ..	288
XXVI. Réparation	298
XXVII. La dot de mademoiselle Van Graaft	308
XXVIII. Le sorcier	320
XXIX. Deux distractions en un jour	331
XXX. Feu et sang	344
XXXI. Petite répétition d'une grande pièce	354

XXXII. La maison du pont Marie	365
XXXIII. Les petits présents entretiennent l'amitié	386
XXXIV. Le nuage marche	396
XXXV. Le choc de deux fortunes	407
XXXVI. Où Louvois ne trouva pas ce qu'il attendait, et où Desbuttes reçut ce qu'il n'attendait pas	416
XXXVII. Adieu	426
XXXVIII. Œuvre sans nom	436
XXXIX. Le présent de noces	448
XL. Échec et mat	459
XLI. La matinée du 16 juillet 1961	469
XLII. La chute de Satan	479
XLIII. Hommage d'une reine au roi des rois	488
XLIV. Conclusion	499